This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

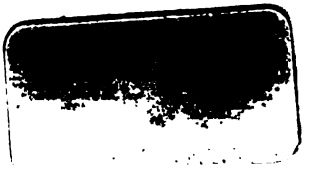
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SlavG10.A

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY



MÉLANGES RUSSES

TIRÉS DU

BULLETIN

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST.-PÉTERSBOURG.

TOME IV.

(1859 — 1872.)

(Avec 2 Planches.)

ST.-PÉTERSBOURG, 1872.

Commissionnaires de l'Académie Impériale des sciences:

A ST.-PÉTERSBOURG:
MM. Eggers & C°, H. Schmitzdorff, J. Issakof et A. Tcherkessof.

A RIGA: M. N. Kymmel.
A ODESSA: A. E. Kochribardshi.
A LEIPZIG: M. Léopold Voss.

Prix: 2 Roub. 20 Cop. arg. = 2 Thlr. 13 Ngr.

Pages.

O. Böhtlingk und **F. J. Wiedemann.** Vorschläge zu einer gleichmässigen Umschreibung russischer Eigennamen in den Schriften der Akademie..... 162—186.

F. J. Wiedemann. Ein Vorschlag zur genaueren Erforschung der ehstnischen Sprache..... 187—194.

A. Schiefner. Über das Wort «Sampo» im finnischen Epos 195—209.

P. v. Köppen. Über die von ihm gesammelten Sprachproben..... 210—217.

K. E. v. Baer und **A. Schiefner.** Ankündigung einer Ausgabe des Werkes von Prof. Worsaae: Nordisk Oldsager (Nordische Alterthümer), mit russischem Text 218—229.

A. Schiefner. Zur russischen Heldensage..... 230—248.

F. J. Wiedemann. Erster Bericht über eine zu linguistischen Zwecken unternommene Reise in Ehst- und Livland..... 249—254.

A. Schiefner. Über Kaleva und Kalevingen..... 255—267.

F. J. Wiedemann. Die Jahrbücher des siebenbürgischen Museum-Vereins..... 268—274.

K. Kunik. Beiträge zur russischen Chronographie. 1. Über die «Russisch-liwländische Chronographie» des Hrn. Bonnell..... 275—290.

A. Schiefner. Ossetische Sprüchwörter..... 291—318.

F. J. Wiedemann. Bericht über eine im Sommer dieses Jahres zu linguistischen Zwecken unternommene Reise..... 319—327.

A. Schiefner. Nachträgliche Bemerkungen zu den ossetischen Sprüchwörtern..... 328—332.

Dr. **W. Radloff.** Kurzer Bericht über eine auf Kosten des Kabinets Sr. Kaiserl. Majestät unternommene Reise in den Altai im Sommer des Jahres 1861..... 333—338.

A. Schiefner. Bericht über eine Sammlung von Steinwerkzeugen aus dem Olonetzischen Gouvernement.. 339—344.

Vier Briefe von Leibnitz und Christian Wolff, mitgetheilt von A. Schiefner..... 345—358.

W. Radloff. Kurzer Bericht über eine im Sommer 1862 unternommene Reise in die östliche Kirgisen-Steppe 359—367.

F. J. Wiedemann. Bericht über eine neue im Sommer dieses Jahres zu linguistischen Zwecken unternommene Reise..... 368—372.

K. E. v. Baer. Vorschlag zur Ausrüstung von archaeologisch-ethnographischen Expeditionen innerhalb des russischen Reiches..... 373—382.

Pages.

E. Kunik. [Bericht über die «Beiträge zur Geschichte der bulgarischen Kirche» von Hrn. Zachariae von Lingenthal..... 383—396.

Fr. v. Smitt. Bericht über das Werk des Generals Bogdanowitsch: «Geschichte des Krieges vom J. 1813». (Исторія войны 1813-го года за независимость Германіи, 2 Тома. Спб. 1863)..... 397—452.

Dr. Wilhelm Radloff. Bericht über eine im Sommer 1863 unternommene Reise in den östlichen Altai..... 453—462.

F. J. Wiedemann. Bericht über eine im Sommer des J. 1864 zu linguistischen Zwecken unternommene Reise..... 463—466.

Fr. v. Smitt. Über den Feldzug des Darius gegen die Scythen i. J. 513. Eine historisch-strategische Untersuchung..... 467—500.

F. J. Wiedemann. Bericht über eine im Jahre 1865 zu linguistischen Zwecken nach Ehst- und Livland ausgeführte Reise..... 501—504.

Aug. Schleicher. Zu meiner Ausgabe des Donaleitis.... 505—514.

E. Kunik. Über einige slawische Benennungen des Purpurs, der Sonne und des Bernsteins. Ein Beitrag zur vergleichenden Alterthumskunde des baltischen Volksstammes. § 1 — 5..... 515—554.

— Bericht über die «Bibliotheca Livoniae historica. Systematisches Verzeichniss der Quellen und Hülfsmittel für die Geschichte Estlands, Livlands und Kurlands bis zum Jahre 1795. Von Eduard Winkelmann, Dr. phil., Docent an der Kais. Univ. Dorpat». 555—570.

Prof. W. Meydt. Die Italiener am schwarzen Meer. Historische Briefe an Hrn. Prof. Phil. Bruun in Odessa.. 571—593.

F. J. Wiedemann. Bericht über eine im Jahre 1868 zu linguistischen Zwecken nach Liv- und Ehstland ausgeführte Reise..... 594—595.

J. Krohn. Zur vergleichenden Syntax der finnischen Sprachen. (Aus einem Briefe desselben an den Akademiker Wiedemann.)..... 596—605.

Dr. M. Hildebrand. Bericht über die in Rigischen Archiven vornämlich für litauische und westrussische Geschichte angestellten Forschungen..... 606—633.

F. J. Wiedemann. Die Ehsteninseln in den lettischen Kirchspielen Marienburg und Schwaneburg in Livland. Ein Nachtrag zu dem Artikel des verstorbenen

Pages.

Akademikers Sjögren vom 11. Juli 1849, «Zur Ethnographie Livlands»..... 634—673.

A. v. Middendorff. Der Golfstrom ostwärts vom Nordkap 675—712.

F. J. Wiedemann. Bericht über eine im Jahre 1869 zu linguistischen Zwecken ausgeführte Reise ..... 713—715.

Dr. Hermann Hildebrand. Bericht über die im Reval'schen Rathsarchiv für die russisch-livländischen Wechselbeziehungen im 15. und 16. Jahrhundert ausgeführten Untersuchungen ..... 716—802.

MÉLANGES RUSSES

TIRÉS DU

„BULLETIN HISTORICO-PHILOLOGIQUE“

ET DU

„BULLETIN“

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST.-PÉTERSBOURG.

Tome IV.

LIVRAISON 1.

(Avec 2 Planches.)

ST.-PÉTERSBOURG, 1860.

Commissionnaires de l'Académie Impériale des sciences:

à St.-Pétersbourg	à Riga	à Leipsig
MM. Eggers et Cie,	M. Samuel Schmidt,	M. Léopold Voss.

Prix: 50 Kop. arg. = 17 Ngr.

1862, Feb. 6.
Gray fund.
(Tome IV. livr. 1, 2.)

1864, Dec. 9. Do.
(IV. 3.)

Imprimé par ordre de l'Académie Impériale des sciences.
Juillet 1872. C. Vessélofski, Secrétaire perpétuel.

1866, Sept. 24.
Lane fund.
(IV. 4.)

1871, Oct. 14. Do.
(IV. 5.)

1877, Dec. 28. Do.
(IV. 6.)

Imprimerie de l'Académie Impériale des sciences.
(Vass.-Ostr., 9e ligne, № 12.)

MICROFILMED
AT HARVARD

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

A. Schiefner. Über verschiedene sibirische Eigenthumszeichen. (Avec une Planche.)..... 1— 2.

M. Brosset. Premier rapport sur les manuscrits de feu M. l'Académicien Boutkof, de la Classe de langue et de litterature russes..... 3— 6.

A. Schiefner. Zum Mythus vom Weltuntergange..... 7— 18.

F. J. Wiedemann. Bericht über das Werk «Опытъ грамматики Пермяцкаго языка, составленный Николаемъ Роговымъ»..... 19— 26.

F. v. Köppen. Areal und Bevölkerungs-Verhältnisse des Kaiserthums Russland..... 27— 50.

Ph. Brunn. L'ancienne Hylée et ses diverses dénominations 51— 60.

— Le littoral de la mer Noire entre le Dnièpre et le Dnièstre, d'après les cartes hydrographiques du XIV^e^ et du XV^e^ siècle..... 61— 87.

Gabr. Destounis. Les annales byzantines confirment-elles le contenu de l'inscription runique gravée sur le lion du Pirée, conservé à l'arsenal de Venise?..... 88— 98.

J. Hamel. Sir John Franklin's Nordwestexpedition von 1845 — 1848 und Charles Jackmann's Nordostfahrten von 1580 und 1581. (Avec une Planche.)..... 99—114.

A. v. Middendorff. Anikiev, eine Insel im Eismeere, in der Gegend von Kola..... 117—125.

A. Schiefner. Über die ehstnische Sage vom Kalewipoeg 126—161.

$\frac{20\text{ Mai}}{1\text{ Juni}}$ 1859.

Über verschiedene sibirische Eigenthumszeichen, von A. Schiefner.

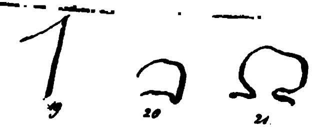
(Mit einer lithographirten Tafel.)

Der bekannte sibirische Reisende Richard Maak hat mir vor seiner Abreise eine kleine Schieferplatte übergeben, welche im J. 1856 in Tomsk beim Aufgraben eines Fundaments gefunden worden ist. Die auf derselben befindlichen Charaktere wäre ich geneigt für Eigenthumszeichen zu halten; weniger weiss ich über das, wie es den Anschein hat, einer Münze nachgeformte siegelartige Gebilde zu sagen. Sollte das Täfelchen aus der Zeit der Kalmückenherrschaft stammen und eine mittelalterliche, mir unbekannte, Münze oder gar ein Petschaft zum Vorbilde gedient haben? Sind aber die Gesichtszüge treu, so kann man füglich fragen, welcher Nation der abgebildete Kopf angehöre.

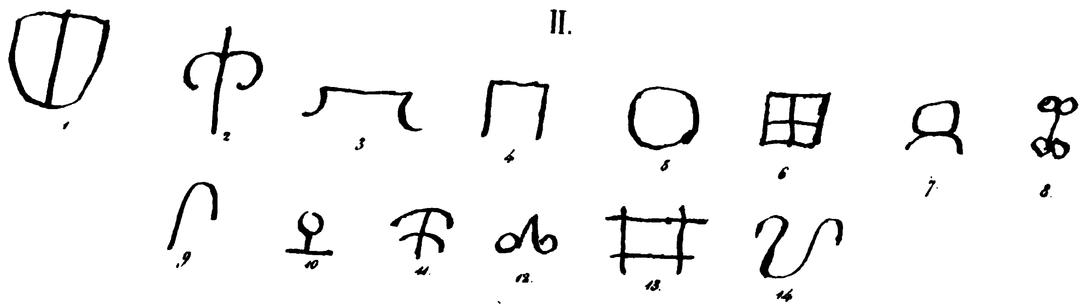
Bei dieser Gelegenheit halte ich es für passend, eine Anzahl von Eigenthumszeichen zu veröffentlichen, welche der verdienstvolle Castrén auf seiner Reise durch den minussinschen Kreis des Gouvernements Jenissei gesammelt hat. Von den auf der beiliegenden Tafel abgebildeten Zeichen stammen I. 21 von der Katschinzen-Steppe, II. 14 von der sagaischen und III. 6 von der koibalischen. Wie es scheint, hat Castrén dieselben an den Pferden der Tataren wahrgenommen;

denn bei dem 4ten Zeichen der Katschinzen bemerkt er, dass 4^a an den Lenden, 4^b am Halse angebracht werde. Nach seiner Ansicht soll N° 1 einen Kreis vorstellen, N° 2 Bogen und Pfeil, N° 3 ein Kreuz, N° 10 einen Bogen; N° 14 scheint ihm aus einem umgestürzten russischen П u. aus Ж entstanden, N° 15 aus dem russ. Buchstaben Б. Bei den Katschinzen heissen diese Zeichen *tabrá*, was aus dem russischen ТАВРО entstanden ist; die sagaische Bezeichnung ist *tangmá*, s. das Koibalische Wörterverzeichniss S. 105. Diese Zeichen erregen unsere besondere Aufmerksamkeit, namentlich wenn wir dieselben mit den von Pallas in dem ersten Bande seiner Reise in die südlichen Statthalterschaften des Russischen Reichs auf Tafel 21 mitgetheilten Raçenstempeln vergleichen; s. hierüber meinen Aufsatz über die ethnographische Wichtigkeit der Eigenthumszeichen im Bullet. hist.-phil. T. XII, N° 21. 22 = Mél. russes T. II, p. 531 — 539. In dieser Arbeit ist leider nicht der «wotjakischen Chiffern» gedacht, welche Joh. Friedr. Erdmann in seinen Beiträgen zur Kenntniss des Innern von Russland, zweiter Theil, zweite Hälfte, Tafel III veröffentlicht hat. Interessante mordwinische Zeichen aus alten Urkunden theilt Sawwaitow in den im Journal des Unterrichtsministeriums Jahrg. 1858, N° 11 abgedruckten Sitzungsberichten der archäographischen Commission mit. Auch die neuerdings von Spassky nochmals veröffentlichte grosse abakansche Inschrift (in den Denkschriften der geographischen Gesellschaft T. XII, Taf. VI) scheint nur ein Aggregat von Eigenthumszeichen zu sein; vergl. Castrén, Reiseberichte S. 329, 352, 375.

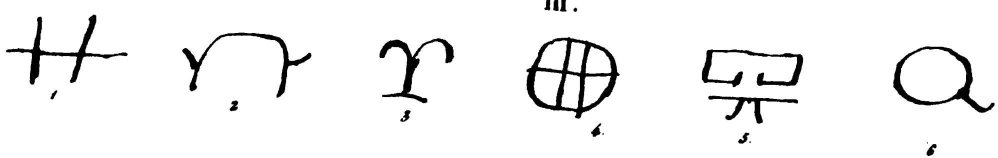
(Aus dem Bulletin hist.-phil., T. XVI, N° 19.)



II.



III.



Lith. [illegible]

$\frac{\text{23 Septembre}}{\text{5 Octobre}}$ 1859.

Premier Rapport sur les manuscrits de feu M. l'Académicien Boutkof, de la section de langue et de littérature russes.

L'Académie nous a chargés, dans sa séance du 14 janvier de cette année, de prendre connaissance du contenu des manuscrits de feu notre respectable collègue M. Boutkof et de lui soumettre un rapport sur ce qu'il y aurait à en faire.

Chacun sait combien est délicate la commission de préparer une édition posthume de manuscrits ne portant pas encore, de la main de l'auteur, la formule sacramentelle Imprimatur, nous disons plus, n'ayant pas encore reçu de qui de droit leur dernière forme, tant dans l'exposition du sujet que dans l'arrangement des parties et surtout au point de vue du style. Tels sont les motifs qui ont retardé la présentation de notre Rapport.

Déjà avant la décision de l'Académie qui nous concerne l'un de nous avait eu communication de ceux des manuscrits de M. Boutkof qui se rapportent particulièrement à l'orient et au Caucase; ce sont les suivants:

1) Tome 3ª, renfermant les notices sur l'expédition de Pierre-le-Grand à Derbend; sur les guerres postérieures avec la Turquie et en Crimée; sur les expéditions dans les Kabardas et contre les montagnards du Caucase; sur les affaires avec l'Iméreth et la Géorgie; enfin sur l'expédition de Derbend, en 1796, et sur les rapports de la Russie avec la Perse, sous les successeurs de Nadir.

2) T. 3ᵇ. Campagne de Tottlében en Iméreth, 1770.

3) T. 3ᶜ. Campagne de 1796, affaires de Géorgie.

4) T. 13. Papiers de Souvorof, 1780 — 1783, durant son séjour à Astrakhan.

5) T. 14. Documents sur la Perse et sur la Géorgie, 1795 — 1796.

6) T. 15ª. Documents sur l'annexion de la Géorgie à la Russie.

7) T. 15ᵇ. Affaires de la Géorgie lors de la réunion, jusqu'en 1803.

Les deux derniers NN. ont été remis le 12 février de cette année, par décision de l'Académie, à M. le colonel Bouchen, chargé d'écrire une histoire des possessions russes dans le Caucase.

8) T. 33. Papiers de Goudovitch sur la ligne du Caucase, 1791.

9) T. 50. Copie de papiers secrets du général Médem, commandant du Caucase, 1769 — 1777.

10) T. 51. Mémoires de M. Boutkof sur la campagne de 1796.

11) Enfin Исторія нещастныхъ Чиракесъ, par le prince tcherkesse Alexandre Misostof, 1841; la Grande-Kabarda.

Notre remarque sur les NN. 6) et 7), et le travail

de l'un de nous, exécuté sur des matériaux fournis par le T. 3ª et déjà imprimé au t. XVI N. 10 du Bulletin historico-philologique, montrent quel intérêt sont dignes d'inspirer les manuscrits de notre défunt collègue, si bien placé au centre des affaires, pour les connaître, et doué d'un remarquable esprit d'investigation, soutenu par une grande puissance de travail. Que n'a-t-il pas réuni de matériaux utiles pendant sa longue carrière de quatre-vingts ans!

Comme adjudant-inspecteur dans le Caucase, de 1797 à 1803, les onze volumes ci-dessus énumérés sont le fruit de ses observations personnelles et des recherches littéraires qu'il a exécutées plus tard, dans le silence du cabinet, pour concentrer ses connaissances acquises. Attaché, en 1809, au général feldmaréchal prince Prozorovski, commandant de l'armée de Moldavie, il a porté le même esprit d'investigation sur ce nouveau théâtre de son activité; en 1831, il s'est conduit de même en Finlande, où il avait été envoyé par le ministre de l'intérieur, et le résultat de tous ses travaux a été une masse de 70 gros volumes de manuscrits, déposés par sa famille entre les mains de l'Académie, et dont une partie seulement a été examinée par nous jusqu'à-présent.

Nous n'avons pas lu en entier, mais parcouru avec le plus grand soin les manuscrits dont il s'agit, et qui touchent le plus directement aux objets de nos études; nous nous sommes formé la conviction qu'ils renferment, sous une forme encore rude, une grande quantité de notices du plus haut intérêt pour l'histoire de la Russie durant plus de quatre-vingts ans. Certaines portions en sont entièrement élaborées, mais sans lien

entre elles, comme premier jet de la pensée de l'auteur, qui avait certainement la double intention d'y résumer ses vues sur chaque détail, afin d'en former ensuite un ensemble. Comme matériaux pour une histoire dont on ne connaît que les grandes phases, mais non les circonstances dominantes et déterminantes, nul doute qu'un historien ne puisse y puiser abondamment dequoi écrire un livre tout-à-fait pragmatique.

D'autre part, ces manuscrits ne sont pas partout d'une écriture facilement déchiffrable, ils renferment beaucoup d'articles en simple brouillon, avec force ratures et renvois, et conséquemment ne peuvent en aucune façon passer à la typographie, dans l'état où ils se trouvent.

Nous avons donc pensé qu'il est, avant tout, urgent de faire transcrire ceux des volumes mentionnés qui, suivant nous, méritent les honneurs de l'impression immédiate, et notamment les tomes 3^a, 3^b, 3^c; mais nous proposons à la Conférence de se borner, pour le moment, au premier. Quand ce volume aura été transcrit, sauf, bien entendu, quelques pièces imprimées des anciens journaux et certaines copies de documents qui ne réclament pas une pareille mesure, nous aurons l'honneur de proposer à la Conférence nos vues sur la manière de l'éditer.

23 septembre 1859.

Dorn.
Kunik.
Véliaminof-Zernof.
Brosset, Rapporteur.

(Tiré du Bulletin hist.-phil., T. XVI, N° 28.)

23 September / 5 October 1859.

Zum Mythus vom Weltuntergange, von A. Schiefner.

In einigen finnischen Märchen finden wir *Paholainen* («den Bösen») oder *Hiiden poika* (*Hiisi's* Sohn) in Gefahr von verfolgenden Wölfen verschlungen zu werden. In der von Eero Salmelainen (Erik Rudbek) herausgegebenen Sammlung B. I, S. 234 flieht *Paholainen* vor den Wölfen, die an seinen Fersen nagen, und ebendaselbst S. 242 hat sich *Hiiden poika* auf eine Tanne geflüchtet, von der er nicht herabzusteigen wagt wegen des unten auf ihn wartenden Wolfes. In einem dritten Märchen sind es zwei aus Ochsenohren entstandene Hunde, welche den *Paholainen* zerreissen, nachdem sie nach und nach alle neun Schlösser, hinter denen sie eingesperrt waren, gesprengt haben. (B. I, S. 179 folg.) Vergl. meine Abh. über den Mythengehalt der finnischen Märchen im *Bull. histor.-philol. T. XII*, S. 377 = *Mélanges russes T. II*, S. 610. Obwohl wir hier den Wolf und den an seine Stelle getretenen Hund als Feinde des *Paholainen* sahen, finden wir in einem vierten Märchen drei grosse Spürhunde im Dienste *Pahonen's* (B. I, S. 193). Wir müssen dabei nothwendig an *Odinn* denken, der täglich die beiden Wölfe *Geri* und *Freki* fütterte (Grimm

Deutsche Mythol. 634), nichtsdestoweniger aber bei dem Herannahen der Götterdämmerung von dem Wolfe *Fenrir* verschlungen werden soll. Eine Menge anderer noch mehr an *Oðinn* erinnernder Züge bietet ein ehstnisches Märchen dar, welches mir der um die ehstnische Litteratur hochverdiente Doctor Kreutzwald in Werro mitgetheilt hat und zwar wegen so mancher merkwürdigen Anklänge an eine der von mir bearbeiteten Heldensagen der minussinschen Tataren, welche es sowie das ehstnische Märchen mit dem Weltuntergange zu thun hat. Es ist dies die fünfte «*Ala Kartaga*» überschriebene, deren Inhalt in Kürze auch im *Bull. histor.-philol. T. XV, p.* 358 = *Mélanges asiatiques T. III*, S. 379 folg. angegeben worden ist. Das ehstnische Märchen (aus Strand-Wierland) lautet in der von Doctor Kreutzwald mitgetheilten Fassung also:

Eines armen Tagelöhners Sohn war nach dem Tode seiner Eltern früh als Waise hinterblieben, so dass er vor fremden Thüren bettelnd sein kärgliches Brot suchen musste, bis es ihm im zehnten Jahre gelang bei einem wohlhabenden Wirth als Hirtenknabe einen festen Dienst zu finden. Hier ging es ihm schlecht, wie dies schon der Waisenkinder Loos ist: reichliche Prügel und knappes Brot. Dessen ungeachtet hielt der arme Knabe aus, da ihm jede bessere Aussicht fehlte. Zum Unglück war ihm eines Tages eine Kuh aus der Heerde entlaufen; vergebens suchte er dieselbe bis zum Sonnenuntergang. Wohl wusste er wie es seinem Rücken ergehen würde, wenn er ohne die verlorene Kuh nach Hause käme. Kaum hatte sich die Sonne hinter dem Walde versteckt, so rief auch schon die Wirthin vom Heimwege: «Fauler Hund! wo bleibst

du mit den Geschöpfen?» Der Hirtenknabe musste gehorchen; da half kein Zögern und Kopfkratzen mehr. Obgleich der Abend dämmerte, als er seine Heerde durch die Hofpforte trieb, hatte doch die Wirthin sogleich die fehlende Kuh vermisst und den nächsten Zaunpfahl ergreifend schlug sie auf den Jungen los. Sie hätte ihn sicher todtgeschlagen, wäre nicht der Wirth aus Mitleid dazwischen getreten. Dieser sprach: «Lass ihn lieber mit unzerschlagenen Beinen die Kuh suchen gehen! das bringt uns mehr Nutzen als sein Tod». Dies sah die Wirthin ein und gab ihm nur noch einige Schläge auf den Kauf und schickte ihn um die Kuh zu suchen, indem sie ihm die Drohung mitgab: «Kommst du ohne Kuh zurück, so prügele ich dich zu Tode». Weinend und stöhnend ging der arme Junge von dannen und irrte die ganze Nacht im Walde ohne eine Spur von der Kuh zu entdecken. Als die Sonne am folgenden Morgen aufging, war sein Entschluss gefasst. «Werde aus mir was da wolle, nach Hause gehe ich nicht mehr.» Mit diesen Worten gab er seinen Fersen guten Rath und eilte in einer Richtung fort, die ihn mit jedem Schritt von der Heimath mehr entfernte. Wie lange und wie weit er so gelaufen war, wusste er selbst nicht, als ihm aber endlich die Kräfte versagten und er wie todt niederfiel, stand die Sonne bald auf Mittag. Endlich erwachte er und fühlte etwas Wasser in seinem Munde. Die Augen aufschlagend sah er einen kleinen alten Mann mit langem grauen Bart vor sich stehen, der eben im Begriff war sein Trinkgeschirr zuzuspünden. «Gieb mir noch zu trinken!» bat der Junge. ««Für heute hast du genug»», entgegnete der Alte, ««hätte

mich mein Weg nicht zufällig hergeführt, so wäre es dein letzter Schlaf gewesen, denn du warst schon mehr als halbtodt da ich dich fand.»» Darauf fragte ihn der Alte, wer er sei und wohin er wolle. Der Wahrheit gemäss erzählte der Knabe seine Lebensschicksale bis auf die gestrigen Prügel und die darauf erfolgte Flucht. Still und nachdenkend hatte der Alte seine Erzählung angehört, dann sprach er, als der Junge schon eine gute Weile geschwiegen hatte, also: «Liebes Waisenkind! dir ist es gerade nicht besser und nicht schlechter ergangen als den andern, deren Verzärteler und Thränentrockner des Grabes Erde zudeckt. Zurückkehren kannst du nicht mehr. Bist du einmal fortgelaufen, so musst du dir in der Welt ein neues Glück suchen. Da ich selbst weder Haus noch Hof, weder Weib noch Kind habe, kann ich auch für dich nicht sorgen; aber einen guten Rath will ich dir ohne Bezahlung geben. Schlaf die Nacht hier ruhig; am Morgen wenn die Sonne aufgeht, merke dir die Gegend, wo sie aufsteigt. In dieser Richtung musst du wandern, so dass du jeden Morgen die Sonne vor den Augen und jeden Abend beim Untergange im Rücken hast. Der Weg ist ein wenig lang; lass dich aber dies nicht verdriessen. Die Kräfte werden dir täglich wachsen. Nach sieben Jahren wird ein hoher Berg vor dir stehen, dessen Kamm fast die Wolken erreicht: dort wird dein künftiges Glück blühen. Nimm meinen Brotsack und mein Trinkgeschirr; in ihnen wirst du täglich so viel Speise und Trank finden als du gerade brauchst. Hüte dich nur eine Brotkrume oder einen Tropfen des Tranks unnütz zu vergeuden; es könnte dann deine Nahrungsquelle leicht versie-

gen. Einem hungernden Vogel und einem dürstenden Thier darfst du von deinem Überfluss mittheilen. Gott sieht es gern, wenn ein Geschöpf dem andern Wohlthaten erweist. Im Boden des Brotsacks wirst du ein zusammengerolltes welkes Klettenblatt finden. Dies musst du sorgfältig bewahren. Kommt dir unterwegs ein Fluss oder See entgegen (sic), so breite das Klettenblatt auf dem Wasser aus, es wird sich in ein Boot verwandeln und dich hinübertragen. Dann falte es wieder als Blatt zusammen und stecke es in den Brotsack.» Nach dieser Weisung gab er dem Jungen seinen Brotsack und sein Trinkgefäss, rief: «Mit Gott!» und war im nächsten Augenblick verschwunden.

Der Knabe hätte das Ganze für einen Traum gehalten, wenn nicht das handgreifliche Geschenk das Gegentheil bewiesen hätte. Er untersuchte seinen Brotsack, fand in demselben ein halbes Brot, eine Schachtel mit Strömlingen, eine andere mit Butter und noch ein gutes Stück Schweinespeck. Solche Leckerbissen hatte er lange nicht genossen. Im Trinkgefäss war eine Flüssigkeit, die halb wie süsse Milch, halb wie Meth schmeckte und gar lieblich mundete. Als der Knabe seinen Magen gefüllt hatte, legte er sich schlafen, mit dem Brotsack und dem Trinkgeschirr unter dem Kopf, damit sie ihm nicht gestohlen würden. Am andern Morgen erwachte er mit der Sonne, stärkte wieder seine Glieder und begann die Wanderschaft. Wunderbarer Weise fühlte er in seinen Füssen keine Müdigkeit; erst der Hunger erinnerte ihn daran, dass die Mittagszeit gekommen sei. Er liess sich's gut schmecken, schlief eine gute Weile und ging dann weiter. Dass er richtig gewandert war,

zeigte die untergehende Sonne; sie stand ihm gerade im Nacken. So war er mehrere Tage gegangen, als er einen kleinen See vor sich erblickte. Hier konnte er sein Klettenblatt versuchen. Wie der Alte gesagt hatte, so geschah es: ein kleines Boot mit Rudern stand da. Er stieg hinein und war nach wenigen Ruderschlägen am jenseitigen Ufer. Dort wurde aus dem Boot wiederum ein Klettenblatt.

Auf diese Weise war der Knabe mehrere Jahre gewandert, wobei die Vorräthe seines Brotsacks und Trinkgeschirrs nicht abnahmen. Es mochten nun wohl schon die sieben Jahr verflossen sein; denn er war zu einem kräftigen Jüngling herangewachsen, als er eines Tages in der Ferne einen hohen Berg erblickte, der mindestens bis in die Wolken zu reichen schien. Doch verging noch über eine Woche, bevor er den Berg erreichte. Endlich angelangt, setzte er sich am Fusse desselben nieder, um auszuruhen und zugleich um zu sehen, wie des alten Mannes Verheissung in Erfüllung gehen würde. Er hatte noch nicht lange gesessen, als er ein eigenthümliches Zischen aus der Ferne vernahm und bald darauf eine grosse Schlange, die mindestens zwanzig Klafter maass, in Bogenwindungen unweit seines Ruheplatzes vorüberzog. Der Schreck lähmte seine Glieder, so dass er nicht fortlaufen konnte, aber ebenso schnell war auch die Schlange vorübergezogen. Eine Weile blieb alles ruhig. Dann kam es ihm vor, als käme aus der Ferne ein schwerer Körper hopp, hopp springend ihm immer näher. Es war ein grosser Frosch von der Höhe eines zweijährigen Füllens. Auch dieses schauerliche Geschöpf zog an dem Knaben vorüber ohne ihn zu

bemerken. Nun vernahm er über sich ein Sausen wie von einer herannahenden Gewitterwolke. Als er seine Augen aufschlug, flog hoch über seinem Haupte ein grosser Adler in derselben Richtung welche die Schlange und der Frosch eingeschlagen hatten. «Das sind wunderliche Dinge, die mein Glück machen sollen!» dachte der Jüngling. Da sieht er plötzlich einen Mann auf schwarzem Ross auf sich zueilen. Das Ross schien Flügel an seinen Füssen zu haben, denn es flog wie der Wind. Als der Fremde den sitzenden Jüngling am Berge gewahrte, hielt er sein Ross an und fragte: «Wer ist hier vorübergegangen?» Der Jüngling antwortete: «Zuerst eine grosse Schlange, wohl zwanzig Klafter lang, dann ein grosser Frosch wie ein zweijähriges Füllen und endlich hoch über meinem Haupte ein grosser Adler. Wie gross er war, konnte ich nicht unterscheiden, aber das Sausen seiner Flügel war gewaltig, gleich einer Gewitterwolke.» — ««Du hast richtig gesehen»», sprach der Fremde, ««es waren meine grössten Feinde, denen ich eben nachsetze. Dich könnte ich in meinem Dienst brauchen, wenn du nichts besseres vorhast. Steige über den Berg; dann kommst du gerade in meine Wohnung. Ich werde, wenn nicht früher, mit dir gleichzeitig dort anlangen.»» Der Jüngling versprach zu kommen, worauf der Fremde wie der Wind weiter ritt.

Der Weg über den Berg war nicht leicht. Unser Wanderer brauchte drei Tage, bevor er den Kamm erreichte, dann noch zwei Tage, bevor er wieder auf der andern Seite hinabgelangte. Angekommen fand er den Wirth bereits vor. Dieser erzählt ihm wie er die Schlange und den Frosch glücklich getödtet, aber

des Adlers nicht habe habhaft werden können. Dann fragte er den Jüngling, ob er gesonnen sei sich bei ihm als Jahresknecht zu verdingen. «Gutes Essen sollst du alle Tage soviel haben, als du verlangst, auch mit dem Lohn werde ich nicht geizen, wenn du dein Amt getreulich verwalten wirst.» Nachdem der Handel zur Zufriedenheit beider Theile abgeschlossen war, führte der Wirth seinen neuen Knecht überall im Hause herum und zeigte ihm, was er zu thun hätte. Da war eine Höhle im Felsen mit dreifachen Eisenthüren verschlossen. «In der Höhle sind meine «bösen Hunde angekettet», sagte der Wirth, «du hast «dafür zu sorgen, dass sie sich nicht unter der Thür «durchgraben. Denn wisse: wenn nur einer von die- «sen Hunden loskommen sollte, dann sind die andern «nicht mehr zu halten, sie würden ihrem Vorder- «mann *) bald folgen und alles Lebende in der Welt «vernichten. Wenn endlich der letzte Hund loskommt, «dann ist das Ende der Welt da und die Sonne hätte «dann zum letzten Mal geschienen.» Hierauf führte er den Knecht zu einem Berge, der nicht von Gott geschaffen war, sondern aus sehr grossen aufeinander gehäuften Granitblöcken durch Menschenhände gemacht schien. «Diese Steine», sagte der Wirth, «sind dazu zusammengetragen, dass wenn die Hunde unter der Thür ein Loch gegraben haben, sogleich ein neuer Stein vorgewälzt werde. Die Ochsen, die den Stein schleppen sollen, will ich dir in meinem Stalle zeigen, dich auch weiter darüber belehren, was du zu beobachten hast.»

---

*) Buchstäblich eigentlich *nina mees* d. h. Nasenmann.

Im Stall fanden sich wohl hundert grosse schwarze Ochsen, jeglicher mit sieben Hörnern; die Ochsen waren reichlich zweimal so hoch als der grösste Ukräner *(kui kõige suurem Sirkasse härg)*. «Sechs Paar von diesen Ochsen, vor den Steinwagen gespannt, schleppen den Stein mit Leichtigkeit fort. Eine eiserne Stange werde ich dir geben, mit der du nur den Stein zu berühren brauchst, dann rollt er von selbst auf den Wagen. Du siehst, deine Mühe ist nicht gross, aber desto grösser soll deine Aufmerksamkeit sein. Dreimal am Tage sollst du die Thür besichtigen und einmal in der Nacht, damit kein Unglück geschehe.»

Bald hatte unser Freund sein neues Amt gelernt und es gefiel ihm gar wohl: alle Tage das beste Essen und Trinken, wie es ein Menschenherz nur begehren kann. Nach zwei, drei Monaten hatten die Hunde eine Öffnung unter die Thürschwelle gegraben, durch die sie die Schnauze durchstecken konnten; aber sogleich ward auch ein neuer Stein eingesetzt, und sie mussten ihre Arbeit von vorn beginnen.

So waren Jahre vergangen; unser Knecht hatte sich ein hübsches Stück Geld vom ersparten Jahreslohn zusammengeschlagen. Da erwachte in ihm die Sehnsucht wieder einmal zu andern Menschen zurückzukehren, da er in den vielen Jahren ausser seinem Wirth kein menschliches Angesicht gesehen hatte. Der Wirth war zwar immer gegen ihn gut, aber die Langeweile war schrecklich, zumal wenn der Wirth seine lange Schlafzeit bekam, während welcher er immer sieben Wochen ununterbrochen schlief und gar nicht zum Vorschein kam.

Nun war wieder einmal eine solche Schlafperiode

eingetreten, als eines Tages der grosse Adler sich plötzlich auf den Felsenberg niederliess und also seine Rede begann: «Bist du nicht ein grosser Thor, dass du dein schönes Leben für gutes Essen und Trinken hingiebst. Das ersparte Geld nützt dir zu nichts, denn hier sind keine Menschen, die desselben bedürfen. Nimm deines Wirths windfüssiges *(tuule jalgne)* Ross aus dem Stall, binde ihm deinen Geldsack auf den Rücken, setze dich selbst darauf und reite immer nach der Seite, wo die Sonne Abends untergeht; dann kommst du in wenigen Wochen wieder unter Menschen. Das Ross musst du aber mit eiserner Kette anbinden, damit es nicht entlaufe. Sonst geht es in die alte Heimath zurück und der Wirth kann dich leicht verfolgen. Hat er aber kein Ross, so sind ihm die Füsse gebunden.» — ««Wer soll denn die Hunde hier bewachen, wenn ich fortziehe, während der Wirth schläft?»» fragte der Knecht. «Du bist und bleibst ein Thor!» antwortete der Adler. «Hast du denn das auch nicht begriffen, dass der liebe Schöpfer ihn dazu erschaffen hat um diese Höllenhunde zu bewachen. Es ist nur Faulheit, wenn er sieben Wochen schläft. Hat er keinen Knecht, so wird er das lange Schlafen verlernen und seines Amtes pflegen.»

Der Rath gefiel dem Knecht. Er that wie der Adler gesagt hatte, nahm das Ross, band seinen Geldsack auf, setzte sich selbst auf den Sack und ritt vondannen. Noch war er nicht weit vom hohen Berge, als er den Wirth hinter sich rufen hört: «Halt an, halt an! Geh in Gottes Namen mit deinem Gelde, nur lasse mir mein Ross». Der Knecht hörte nicht darauf, sondern ritt ruhig weiter bis er nach einigen Wochen

wieder unter sterbliche Menschen kam. Dort baute er ein schönes Haus, freite ein junges Weib und lebte als reicher Mann glücklich. Wenn er nicht gestorben ist, muss er noch heute leben: aber das windfüssige Ross soll längst umgekommen sein.

Soweit das ehstnische Märchen, das uns einen neuen Beleg dafür liefert, mit welcher Zähigkeit die Ehsten Elemente der altnordischen Mythen bewahrt haben. Erst unlängst brachte uns die in Dorpat erscheinende Wochenschrift «das Inland» (Jahrg. 1858 N° 6 p. 89 folg.) ein Märchen «die Donnertrommel», welches ein interessanter Nachklang zu verschiedenen *Thor*-Mythen ist, vergl. das Inland 1858 N° 39 S. 627 f. und namentlich die S. 629 mitgetheilte Bemerkung Jacob Grimms.

In dem vorliegenden Märchen sind aber so manche Züge der *Oðin*-Mythen auf den ersten Blick erkennbar, wenngleich die einzelnen Elemente mit der Launenhaftigkeit des Märchens bunt durch einander geworfen sind. Das windfüssige Ross mahnt uns sofort an *Sleipnir*, dessen Mutter *Svaðilfari*'s Rolle beim Steineschleppen in dem ehstnischen Märchen sechs Paar grosse schwarze Ochsen übernehmen. Die eiserne Stange, mit der die Granitblöcke so leicht in Bewegung zu setzen sind, ist offenbar ein Anklang an *Oðins* Speer *Gûngnir*; vergl. Wolf Beiträge zur deutschen Mythologie B. I, S. 12 f. Die bösen in der Felsenhöhle hinter drei eisernen Thüren angeketteten Hunde führen auf *Fenrisûlfr*, welcher bei dem Weltuntergang den mit ihm kämpfenden *Oðinn* verschlingt, nachdem *Loki* und seine Brut aus ihren Fesseln losgekommen sind (Deutsche Myth. S. 224. 774.). Die

*Midgards*schlange hat auch ihre Vertreterin. Sogar den Adler könnte man mit *Oðinn* in Verbindung bringen s. Wolf a. a. O. S. 26. Der Brotsack, welcher die echt nationale Speise umschliesst und das Trinkgeschirr (*lähker*, vielleicht aus dem deutschen *Lägel*?) mit seinem köstlichen Inhalt gehören ohne Zweifel zu den Wunschdingen, über welche Wolf a. a. O., S. 3 f. zu vergleichen ist. Das Klettenblatt hat wenigstens im Finnischen noch eine mythische Bedeutung, da es in einigen Gegenden den Namen *Ukon lehti* (Ukko's Blatt) oder *Ämmän kenkä* (Ämmä's Schuh) führt; man vergl. *Suomi*, Jahrg. 1850, S. 268 u. d. W. *Takkiainen*.

(Aus dem Bulletin hist.-phil., T. XVI, N° 29. 36.)

Bericht über das Werk «Опытъ грамматики Пермяцкаго языка, составленный Николаемъ Роговымъ», von F. J. Wiedemann.

Die *Permier*, etwas über 52000 Seelen, von welchen etwa 4600 im Gouvernement Wjatka, die übrigen in dem nach ihnen benannten Perm leben, sind nur ein geringer Überrest von einem in den Sagen der Nordländer unter dem Namen *Biarma* viel besprochenen ansehnlichen Staate, welcher bis an das Eis- und weisse Meer reichte. Hier fand auch der im Dienste Alfreds des Grossen stehende Other auf seiner Fahrt in das weisse Meer die *Beorma* in solcher Anzahl, dass er nicht wagte in die Dwina einzulaufen. Er bezeichnet sie der Sprache nach als Verwandte der *Finnen*, d. h. norwegischen Lappen, deren Sprache er als Normann wohl kennen mochte. Zu diesem Reiche gehörten (vgl. Sjögrens Abhandlung über die Syrjänen, im ersten Bande seiner gesammelten Schriften) ohne Zweifel auch die *Syrjänen*, welche noch jetzt den Permiern so nahe stehen, dass sie sich gegenseitig verstehen können, und welche für beide Völker nur einen gemeinschaftlichen Namen *Komi* haben, und ausserdem noch die südlicher wohnenden *Wotjaken*, ebenfalls in der Sprache den Komi sehr nahe verwandt, wenn auch jetzt stärker tatarisirt.

Dass das permische Reich auch die noch südlicher wohnenden, in der Sprache viel ferner stehenden finnischen Völker umfasst, oder dass sogar der Name Moskwas syrjänischen Ursprungs sei [1]), möchte wohl schwer zu behaupten und noch schwerer zu erweisen sein. Alle drei Völkerschaften, unter welchen die Wotjaken die zahlreichsten sind, bilden in der finnischen Sprachfamilie eine enger zusammengehörige Gruppe von etwa 315000 Personen, welche man nach dem Namen des einstmaligen Hauptvolkes als die *biarmischen* Finnen bezeichnet. Als ihr Stammland, d. h. wenigstens relativ gegen ihre spätere grössere Verbreitung, scheint der nördliche Theil des permischen Gouvernements, besonders das uralische Gebirge, angesehen werden zu können, von wo sie sich theils östlich gegen den Ob, theils aber und noch mehr nach W. und NW. ausdehnten, wo sie mit Finnen im engern Sinne und Lappen zusammenstiessen, bis die allmählig vordringenden Russen hier den Zusammenhang unterbrachen. Als die Russen sie kennen lernten, waren ihre Hauptsitze in dem Flussgebiete der Kama bis zur jetzigen Gouvernementsstadt Perm, und diese Gegend wurde von den Russen *Gross-Perm* genannt, bei den Syrjänen noch jetzt *Kommu*. Ihr Zurückweichen aus dem Osten, und in Folge davon vielleicht eben die weitere Ausbreitung nach Westen scheint

1) Sjögren erzählt (a. a. O.) eine interessante syrjänische Sage, nach welcher die Russen einem syrjänischen Fürsten so viel Land zur Gründung einer Stadt abgekauft hätten, wie mit einer Kuhhaut umspannt werden könnte; nach abgeschlossenem Handel hätten sie dieselbe List angewendet, wie Dido bei der Gründung von Karthago, und die Stadt sei davon Mösku genannt, d. h. im Syrjänischen «Kuhhaut».

eine Folge hartnäckiger Kämpfe mit den jugrischen Finnen gewesen zu sein, den Wogulen und Ostjaken, für welche die Komi ebenfalls nur einen gemeinschaftlichen Namen *Iugra* haben. Noch im funfzehnten Jahrhundert führten sie blutige Kriege mit ihnen und waren den Russen behülflich zur Unterwerfung der Jugrier. Eine Erinnerung an die Kämpfe mit dem alten permischen Reiche und zugleich an dessen Grösse scheint noch in einer von Messerschmidt berichteten Sage der obischen Ostjaken enthalten zu sein, dass nämlich ihr jetziges Land vorher von einem mächtigen Volke bewohnt gewesen sei, welches eine besondere Sprache gehabt und unter eigenen Fürsten in Städten gelebt habe; nach dessen Vertilgung durch Kriege und Krankheit seien später die Ostjaken hier eingewandert.

Von den drei Sprachen der biarmischen Finnen sind die der Syrjänen und Wotjaken schon seit längerer Zeit genauer bekannt und, besonders die erste, mehrfach grammatisch bearbeitet worden, nur von der permischen fehlte es bisher an einer vollständigen und umfassenden Darstellung. Der Verfasser dieser ersten Grammatik der permischen Sprache hat seine Stellung als Förster auf den gräflich Strogonofschen Gütern in den von Permiern bewohnten Gegenden auf eine für die Sprachkunde sehr erspriessliche und dankenswerthe Weise benutzt, indem er dieses Werk, das Ergebniss eines mehrjährigen Verkehrs mit Permiern und der dadurch erlangten Kenntniss der Sprache derselben in seinen nicht eben zahlreichen Mussestunden ausarbeitete. Vor mehr als einem Jahre schon hatte er eine Probe davon der Akademie vorgelegt, um Rath

und Auskunft darüber zu erhalten, ob er in derselben Weise das Ganze vollenden solle, oder welche Veränderungen in Plan oder Ausführung wünschenswerth schienen. Da mir damals, wo ich noch in Reval wohnte, diese Probe mitgetheilt wurde, so hatte ich Gelegenheit, ihm einige Winke und Rathschläge in dieser Beziehung zukommen zu lassen, sowie über das Wörterbuch der permischen Sprache in beiden Hauptdialekten, woran er ebenfalls arbeitet.

Es ist zu bedauern, dass der Hr. Verf. nicht eine gründlichere Schulbildung und namentlich Kenntniss noch einiger fremden Sprachen besitzt, wodurch er bei seinem Fleisse und seiner Anspruchslosigkeit gewiss in den Stand gesetzt wäre, in seiner Grammatik der permischen Sprache ein den Anforderungen der Sprachwissenschaft ganz genügendes Werk zu liefern. Was er indessen auch so geleistet hat, verdient volle Anerkennung und steht weit über vielen Productionen ähnlicher Art von Männern, welche sich zu den Gelehrten zählen. Werke Anderer als Vorarbeiten zu benutzen gab es für Herrn Rogow nicht; nur die syrjänische Grammatik von Sawwaitow, die erste in russischer Sprache, welche allein Herr Rogow versteht, geschriebene Grammatik einer Sprache der finnischen Familie, welche ihren Gegenstand auf eine dem Geiste und den Eigenthümlichkeiten der Sprache angemessenere Weise behandelt, konnte bei der nahen Verwandtschaft beider Sprachen Herrn Rogow einigermaassen als Muster für das Formelle der seinigen dienen.

Herr Rogow konnte die Erscheinungen in der permischen Sprache nicht anders auffassen als in ihren

Verhältnissen zu dem Entsprechenden im Russischen, weil der Mangel an Kenntniss anderer Sprachen ihn hinderte, sich in dieser Beziehung auf einen allgemeineren Standpunkt zu stellen, und so konnte es natürlich nicht fehlen, dass er manche Formen und Eigenthümlichkeiten der permischen Sprache nicht auf die beste Weise aufgefasst und dargestellt hat; da ferner die früher vorgelegte Probe von seiner Grammatik nur einen verhältnissmässig kleinen Theil derselben umfasste, so konnte es eben so wenig fehlen, dass die über jenen Theil ihm gegebenen Rathschläge nicht ganz ausreichten für das Übrige, und dass nun in diesem ebenfalls sich Einiges findet, was man anders haben möchte.

Der bei weitem grösste Theil der überhaupt nicht sehr erheblichen Mängel [2]) ist leicht vor dem Drucke des Werkes zu beseitigen, und die nicht so leicht zu beseitigenden haben ihren Grund so unvermeidlich in der durch die Muttersprache gebotenen Anschauungsweise, dass man schwerlich eine Grammatik irgend einer finnischen Sprache, die einen nur russisch Sprechenden zum Verfasser hat, ohne dieselben bekommen wird. Ich glaube daher, dass darin kein Hinderniss liegen kann, die permische Grammatik des Herrn Rogow auf's Angelegentlichste zu einem Preise zu empfehlen. Sie ist nicht allein das Werk eines mehrjährigen redlichen Fleisses, sondern eine wirkliche Bereicherung für die

2) In dem ursprünglichen Bericht, wie derselbe in der Akademie vor der Preisertheilung verlesen worden ist, sind die Hauptmängel des Werkes ausführlich besprochen; da diese aber vor dem Druck nach Möglichkeit entfernt werden sollen, so konnten sie hier füglich übergangen werden.

Sprachkunde, indem sie einen vollständigen Einblick gewährt in eine Sprache, über deren Grammatik bisher noch so gut wie nichts veröffentlicht war, und auch handschriftlich die Bibliothek der Akademie nur unvollständige Aufzeichnungen des verstorbenen Akademikers Sjögren besitzt. Eine sehr dankenswerthe Beigabe zu der Grammatik bilden noch auf mehr als zwanzig Folioseiten Sprachproben verschiedenen Inhalts, theils Gespräche oder Übersetzungen, theils Originale in Räthseln, Sprichwörtern, Sagen und Liedern, welche zweite Abtheilung mit dem linguistischen noch ein bedeutendes ethnographisches Interesse verbindet.

Die Beurtheilung eines Werkes hat es zwar in der Regel nur mit diesem allein zu thun, nicht mit dem Verfasser, und wenn ich nicht, wie gesagt, die Arbeit auch an sich schon für preiswürdig hielte, so würde ich mir natürlich nicht erlauben, das ihr Mangelnde durch das erregte persönliche Interesse für den Verfasser ersetzen zu wollen. So aber glaube ich mit gutem Recht und Gewissen auch noch etwas über Herrn Rogow's persönliche Verhältnisse hinzufügen zu dürfen. Er ist Leibeigener und es ist um so mehr anzuerkennen, dass er in dieser Stellung, bei geringer Schulbildung und fast ausschliesslich auf den Verkehr mit rohen, der Civilisation noch sehr fern stehenden Menschen angewiesen, nicht ganz verbauert ist, sondern sich noch Interesse und so andauerndes Interesse für Geistiges bewahrt hat. Wenn es mir gelingen sollte die Stimme meiner Collegen zu einer Preisertheilung an ihn zu erlangen, so wäre nicht so wohl der pecuniäre Vortheil dabei das, was ihm besonders zu wünschen ist, als er vielmehr durch diese Anerkennung seiner Be-

strebungen sich moralisch gehoben und gestärkt fühlen würde. Ausserdem würde eine Preisertheilung an Herrn Rogow noch eine Aufmunterung für Manche, die sich in ähnlicher Stellung befinden, sein, die ihnen dargebotene Gelegenheit zum Verkehr mit noch wenig bekannten Völkerschaften auf ähnliche Weise für die Sprachkunde zu verwerthen. Es ist nicht möglich an allen Punkten sogleich sprachgebildete Männer zu verwenden, die, wenn es sich um die Erforschung dieser oder jener noch nicht oder noch zu wenig bekannten Sprache handelt, gleich schon etwas Vollkommenes und in allen Stücken Befriedigendes liefern könnten. Wenn wir von der Sprache der Jukagiren oder Tschuktschen oder Kamtschadalen oder Giljaken eine Grammatik erlangten, auch nur ein Viertel so gut und vollständig wie die vorliegende permische, so würde ich das schon als einen grossen Gewinn für die Sprachkunde ansehen, denn wenn sie in die rechten Hände käme, so würden schon die formellen Mängel leicht beseitigt, die Materie selbst leicht nutzbar gemacht werden. Man darf nicht den gleichen Maassstab der Beurtheilung anlegen an die Grammatik einer schon lange gekannten und cultivirten Sprache, wie die russische oder lateinische, und an eine, welche der Sprachkunde ein ganz neues Gebiet erschliesst. Gewiss sind hier eben so wie an den Gränzen der Culturländer die Hinterwäldler zu gebrauchen, welche zuerst in den noch ungelichteten Urwald dringen und der später nachziehenden Civilisation den Weg bereiten, die dann an Stelle der rohen Blockhäuser ihre wohlhäbigen Wohnungen setzt.

P. S. Das Werk des Herrn Rogow ist von der Akademie mit einem halben Demidow'schen Preise gekrönt worden und wird nächstens auf Kosten der Akademie unter meiner Aufsicht im Druck erscheinen. Es gereicht mir auch zu einer besonderen Freude mittheilen zu können, dass Herr Rogow inzwischen seine Freiheit erhalten hat.

(Aus dem Bulletin hist.-phil., T. XVI, № 29.)

$\frac{21\text{ October}}{2\text{ November}}$ 1859.

Areal und Bevölkerungs-Verhältnisse des Kaiserthums Russland, von P. v. Köppen.

(Im Auszuge aus dem Russischen.)

Seit meinem Eintritt in die Akademie gehörte es mit zu meinen Hauptbestrebungen, dass das Areal Russlands nach Gouvernements und Kreisen ausgemittelt werde. Wenn auch die besten von unsern Karten in dieser Beziehung keine genauen Resultate erwarten liessen, so mussten doch, auf Grundlage derselben, die grellen Widersprüche in den Angaben über die verschiedenen Flächenräume der Provinzen schwinden. Nachdem ich, im J. 1843, wiederholt auf Areal-Berechnung gedrungen hatte, übernahm es unser berühmter College W. von Struve die Grösse der Gouvernements, nach der Karte des Generals von Schubert, unter seiner Leitung auf der Sternwarte zu Pulkowa bestimmen zu lassen. Die Ausführung der Arbeit war das Werk des gegenwärtigen Directors der Moskauer Sternwarte, Hrn. G. Schweizer, dessen Bericht, über die bei der Berechnung angewandten Methoden, im Bulletin der historisch-philologischen Classe (T. IV, Sp. 351 — 372) abgedruckt ist. Die Resultate dieser Arbeit gab Hr. v. Struve ebenda-

selbst (T. IV, Sp. 337 — 351). Da die Schubertsche Karte aber nach Osten hin nur bis Kasan reichte, so konnte nur der Flächeninhalt von 37 Gouvernements vollständig berechnet werden, also lange noch nicht der von ganz Russland, und auch da nur nach ganzen Gouvernements, nicht aber nach Kreisen und Bezirken. Doch es war dies schon ein bedeutender Schritt vorwärts zur genaueren Kenntniss unseres Landes.

In meiner Abhandlung über die Dichtigkeit der Bevölkerung in den Provinzen des europäischen Russlands [1]) konnte ich auf diesen Angaben für 37 Provinzen mit Zuversicht fussen, während ich für die noch nicht berechneten Gouvernements, mich an diejenigen Angaben halten musste, die, meiner Ansicht nach, der Wahrheit am nächsten kamen.

Den Resultaten meiner Arbeit wurde ein gütiges Zutrauen geschenkt, und es sind dieselben von unserem gegenwärtigen Hrn. beständigen Secretär, in russischer Sprache, im ersten Bande der Arbeiten der Statistischen Abtheilung der K. Russischen Geographischen Gesellschaft wiedergegeben [2]).

Doch ich durfte nicht ruhen so lange die Arealberechnung sich nicht über ganz Russland — das Kaiserthum — erstreckte, so lange nicht auch die Angaben über die Grösse der einzelnen Kreise vorlagen. Denn was für eine Bedeutung kann wohl eine Angabe über die Dichtigkeit der Bevölkerung eines ganzen

---

1) Bulletin de la Classe historico-philologique de l'Acad. Imp. des Sciences de St-Pétersbourg. T. III, N. 1 et 2, p. 1 — 32.

2) Сборникъ статистическихъ свѣдѣній о Россіи, издаваемый Статистическимъ отдѣленіемъ Императорскаго Русскаго Географическаго общества. Кн. 1, Спб. 1851. 8, с. 1 — 29.

Gouvernements haben, wenn solche den Kreisen nach unendlich verschieden ist.

Nun sind wir — Dank sei es der Akademie, und besonders ihrem verehrten Praesidenten — so weit, dass wir, mit gutem Gewissen wenigstens annähernd sagen können wie gross dieser oder jener Bezirk sei. Annähernd, sage ich, denn es unterliegt keinem Zweifel, dass die Zeit, besonders für den Asiatischen wie den Amerikanischen Theil des Reiches, bessere Karten, mithin auch richtigere Angaben bringen wird.

Jetzt geben wir, was gegeben werden kann, und müssen bitten sich damit, bis auf Weiteres, zu begnügen.

Hr. Schweizer, der so gut war die ganze Arbeit, im Auftrage der Akademie der Wissenschaften, auszuführen, bediente sich dazu des Amslerschen Planimeters. Über seine zweijährige Beschäftigung in dieser Beziehung und die zu Grunde gelegten Karten, findet man seinen Bericht im Bulletin der Historischen Classe unserer Akademie[3]), woher ich denn hier nichts weiter darüber zu sagen brauche. Ich wiederhole nur, dass mehrere Angaben bloss als approximative Grössen anzusehen sind, da uns für viele Gegenden und Gewässer genaue Karten fehlen. Dies ist namentlich der Fall in Betreff Ssibiriens und seiner Nebenländer; von Nowaja Semlja und dem Mandshurischen Küstenlande sind uns ja heut zu Tage noch die Gränzen nicht vollständig bekannt, und über die Grösse der Seen Balchasch und Issyk-Kül liegen auch nur

3) Bulletin de la Classe des sciences historiques, philologiques et politiques de l'Académie Imp. de St-Pétersbourg. T. XVI, N. 24 — 27, Sp. 369 — 432 und N. 30 — 36, Sp. 465 — 561.

solche Karten vor, deren Genauigkeit noch nicht erwiesen ist[4]).

Selbst für einige grössere Strecken im Osten des europäischen Russlands waren genaue Karten bisher unmöglich. So z. B. gab es bis zum J. 1853 für das Wjatka'sche, über 2600 □ Meilen umfassende, Gouvernement nur zwei, im Laufe des vorigen Jahrhunderts von De l'Isle astronomisch bestimmte Punkte: *Ikskoje*, am rechten Ufer der Kama, der Mündung des Ik gegenüber[5]), und die Kreisstadt *Ssarapul*, ebenfalls am rechten Ufer der Kama. Erst nach etwa einem Jahrhundert erwachte das Bedürfniss dem Kartographen neue astronomisch bestimmte Punkte für jene Gegenden zu bieten. General v. Schubert gibt deren 6 an, die aus den Jahren 1853, 54 und 55 herstammen[6]);

---

4) Die neueste und hoffentlich beste Karte vom Issyk-Kûl verdanken wir Hrn. Wenjukow, der sie der K. R. Geographischen Gesellschaft zustellte. Sie führt den Titel: Карта озера Иссыкъ Куля, верховьевъ рѣки Чу и части Заилійскаго края, составленная Генер. Штаба Штабсъ-Капитаномъ Венюковымъ, въ 1859 году. Hoffentlich wird diese, 20 Werst im engl. Zoll grosse Karte bald veröffentlicht werden.

5) Im bewunderungswerthen Werke des Generals von Schubert: Exposé des travaux astronomiques et géodésiques exécutés en Russie dans un but géographique jusqu'à l'année 1855 (St-Pétersb. 1858 4.), wird S. 650, N. 9837 dieses Kirchdorf *Ickoie* genannt. Die Подробная Карта hat *Итское устье*; in den mir zugekommenen Kirchspiellisten heisst dieser Ort des Jelabug'schen Kreises *Икское-устье* (Ikskoje-Ust'je, was soviel bedeutet als Mündung des Ik), entsprechend dem Namen des Flusses Ik, dem es den seinigen verdankt.

6) S. dessen so eben citirtes Exposé NN. 9612, 10259, 11377, 11465, 11,933 und 13689. Ich habe mich jedoch nicht davon überzeugen können dass alle genannten Orte sich im Wjatka'schen Gouvernement befinden. So z. B. geben die Kirchspiellisten im Wjatka'schen Gvt. kein Kirchdorf *Berezofskaia* oder *Beresowskaja* (N. 10,259) an, und das fast gleichnamige Kirchdorf *Beresanskoje*, im Wjatka'schen Kreise, kann es sowohl der angegebenen Position, als auch der genannten Kirche nach, nicht sein, denn diese ist nicht

doch sind solche noch unbenutzt geblieben. Als nun das Conseil der Geographischen Gesellschaft den Beschluss gefasst hatte eine grössere Wandkarte des europäischen Russlands nebst dem Kaukasus anfertigen zu lassen, trug ich, mit Hrn Astronomen v. Ssawitsch, darauf an, dass eine chronometrische Expedition in die Gouvernements Wjatka, Wólogda und Kostromá veranstaltet würde. Die Folge davon war, dass durch zwei der Hrn. Officiere des General-Stabes im verflossenen Jahre (1858) 75 Punkte astronomisch bestimmt wurden, wovon 38 im Wjatka'schen und 37 im Wólogda'schen Gouvernement[7]).

Zu den Gründen, dass für die absolute Genauigkeit der Angaben nicht eingestanden werden kann, gesellt sich noch der Umstand, dass bisweilen, was jedoch selten der Fall ist, einzelne Dörfer mit ihren Ländereien aus Verwaltungs-Rücksichten von einem Kreise losgetrennt und dem andern benachbarten einverleibt werden, wodurch natürlich das Areal beider Kreise eine Modification erleidet[8]).

---

dem hl. Nikolaus geweiht, sondern sie führt den Namen Mariä Reinigung (oder Lichtmesse; срѣтеніе). Auch der dem Schubertschen Werke beigegebenen Karte nach, dürfte *Beresowskaja* im Orenburgischen Gvt. zu suchen sein. Und wirklich gibt es, den Kirchspiellisten zufolge, im Birskischen Kreise dieses Gouvernements ein an der Beresowka und der Kama gelegenes Kirchdorf *Beresowka* (von den Tataren *Ildiak* genannt), in dessen Dreifaltigkeits-Kirche sich ein wunderthätiges Bild des hl. Nikolaus befindet (чудотворная икона святителя Николая). Die Подробная Карта T. XVII, Bl. 77, nennt dieses Kirchdorf geradezu Nikol'skoje und gibt daneben ein Bergwerk (?) Ildiakskoj (Илдіакской) an.

7) S. den Bericht der K. Russischen Geographischen Gesellschaft für das Jahr 1858 (Отчетъ о дѣйствіяхъ И. Русскаго Географическаго Общества за 1858 годъ), S. 22 f.

8) So z. B. finde ich in den Kirchspiellisten der Tschernigow'schen Eparchie beim Kirchdorfe *Osaritschi* (Озаричи) angegeben,

Aller möglichen Mängel ungeachtet, gebe ich doch die Resultate der Berechnungen nicht in abgerundeten Zahlen, sondern mit ihren Decimalbrüchen, um dem Leser die Ergebnisse der Berechnungen vollständig vorzuführen. Der Sachkenner weiss schon was er davon zu halten hat.

Da meine grössere Arbeit über die Resultate der Arealberechnung und die Dichtigkeit der Bevölkerung in den Gouvernements und Kreisen des Russischen Reiches in russischer Sprache gedruckt wird, so gebe ich hier für's Ausland einen Auszug daraus und glaube, in Beziehung auf die beigegebene Tabelle, Folgendes sagen zu müssen:

Mit dem Planimeter sind von Hrn Schweizer und seinem Gehülfen die Grösse der Areale nach Wersten bestimmt, deren 48.384933 auf eine Geographische □ Meile gerechnet werden.

Für die Bewohnerzahl hielt ich mich an die Resultate der 9ten Revision, welche im Jahre 1851 Statt hatte. Die Ergebnisse der 10ten, gegenwärtig neuesten Revision, sind bisher weder verarbeitet, noch bekannt gemacht worden; auch war sie, dem Wortlaute des Gesetzes nach, veranlasst durch momentan-abnorme Zustände, die durch den sogenannten orientalischen Krieg hervorgebracht wurden.

Den öfters bedeutungslosen Angaben über die mittlere Dichtigkeit der Bevölkerung in den Gouvernements füge ich die *minima* und *maxima* derselben in

---

dass solches früher zum Konotop'schen Kreise gehörte, im J. 1840 aber, in administrativer Beziehung, dem Krolewez'schen zugezählt wurde. In kirchlicher Hinsicht ist es beim Konotop'schen Kreise verblieben.

den einzelnen Kreisen oder Bezirken bei, um eine genauere Einsicht dieser Verhältnisse möglich zu machen.

Man darf sich nicht wundern, dass in nachstehender Tabelle noch das Kamtschatka'sche Gebiet mit aufgeführt wird, wogegen das Küsten-Gebiet des östlichen Ssibiriens fehlt. Kamtschatka durch das Küsten-Gebiet zu ersetzen war eben so unmöglich, wie es unmöglich ist jetzt schon die Grösse des kürzlich ins Leben gerufenen Amur-Gebietes (Амурская область) anzugeben, da uns dazu noch die Karten fehlen.

Die, bei Ausmittelung der Areale, unberechnet gebliebenen Binnengewässer, sind solche die sich meist an Gouvernements- oder Kreisgränzen befinden. Ihren Flächeninhalt findet der Leser in der nachfolgenden Tabelle besonders angegeben.

Da nun einmal der Ural (Gebirgskette und Fluss), gleich dem Kuban und dem Terek als Gränzen zwischen Europa und Asien anerkannt werden, so stand ich nicht an sowohl das Orenburgische als das Perm'sche Gouvernement den Welttheilen nach zu zerlegen, und von der Kaukasischen Statthalterschaft die in administrativer Beziehung dazu gehörenden, diesseits der so eben genannten beiden Flüsse befindlichen Provinzen: das Stawropol'sche Gouvernement und das Land der Tschernomor'schen Kosaken, zu trennen, worüber das Nähere weiter unten, in den Anmerkungen zur Tabelle, gesagt wird.

Die Kaukasischen, unterworfenen und noch zu unterwerfenden Bergvölker, werden ungetrennt gegeben, da zu einer systematischen Eintheilung derselben unsere Kentnisse lange noch nicht ausreichen.

Die umfangreichsten Provinzen Russlands sind, wie

die Tabelle zeigt, die Gouvernements Jenissejsk (mit 45,708 □M.), Tobol'sk, Archangel'sk und Tomsk: doch die Grösse des Landes hat wenig Werth, wenn dasselbe nicht bewohnt und bebaut ist. Daher wende ich mich zu den Angaben über die Bevölkerungsverhältnisse im Jahre 1851.

Die meisten Einwohner hatten die Gouvernements Wjatka (1.818,752), Perm (1.741,746) und Orenburg (1.712,718). Nicht weniger denn 26 Provinzen zählten über eine Million Bewohner.

Im Durchschnitt für's ganze Gouvernement boten Moskau, Podolien und Kursk die grösste Dichtigkeit der Bevölkerung dar; nämlich 2284.31, 2047.29 und 2030.97 Individuen auf eine □ Meile.

Wenden wir uns den einzelnen Kreisen zu, so finden wir für eine □ Meile

5353.62 Individuen im Moskau'schen Kreise[9]).
4386.28 » im Dargo'schen Bezirke u. d. Ssürgja'schen Gem. d. Gvts. Derbent.
4187.06 » im St. Petersburgischen Kreise.
2976.92 » im Konstantinograd'schen Kreise des Gvts. Poltava.
2825.17 » im Prosskurow'schen Kreise des Gvts. Podolien.
2713.87 » im Sarajskischen Kreise des Gvts. Rjasan'.
2607.18 » im Tula'schen Kreise.
2603.41 » im Starokonstantinow'schen Kreise des Gvts. Wolynien.

9) Wo die Gouvernements nicht genannt werden, da führen solche einen und denselben Namen mit den in Rede stehenden Kreisen.

2517.06 Individuen im Kurskischen Kreise.
2482.15 » im Mzenskischen Kreise des Gvts. Orel.
2432.44 » im Jaroslaw'schen Kreise.
2371.34 » im Wladimir'schen Kreise.

Vergleicht man die Dichtigkeit der Bevölkerung einzelner Kreise der Gouvernements, so stösst man auf kaum zu erwartende Verschiedenheiten. In Ssibirien sind solche Verhältnisse naturgemäss. Doch auch im europäischen Russland begegnet man denselben in gar vielen Provinzen. So finden wir z. B. die Dichtigkeits-Verhältnisse

wie fast 12 : 1, im Gvt. Perm (57.71 und 688.31 Bewohner auf die □ Meile).
» » 8 : 1, im Gvt. Kostroma (242.91 u. 1868.15)
» » 7 : 1, im Gvt. Wjatka (255.81 u. 1747.64)
» über 5.5 : 1, im Gvt. Minsk (247.42 u. 1373.96)
» » 5 : 1, im Gvt. Wolynien (496.95 u. 2603.41)
» ganze 5 : 1, im Gvt. Ssamara (151.25 u. 760.73)
» über 4.5 : 1, im Gvt. Nishegorod (487.85 u. 2254.89)
» » 4 : 1, im Gvt. Pskow (459.51 u. 1877.23)

Der Missverhältnisse dieser Art im Archangel'schen Gouvernement und im Lande der Donischen Kosaken erwähne ich nicht, da sie gar zu grell und doch natürlich sind.

Als Endresultat der Areal-Berechnung stehe hier folgende summarische Übersicht des Flächeninhalts aller zum Russischen Kaiserthum gehörenden Länder.

				□Meilen.
In Europa, mit Ausnahme von Polen und Finnland				88,071.76
» Asien	Der Kaukasus		5,585.37	270,540.19
	Ssibirien mit seinen Nebenländern	das Westliche.. 87,580.42	264,954.82	
		das Östliche....177,374.4		
» Amerika, mit den grösseren Inseln				24,298.6
				382,910.55 [10])

Da alle kleineren Inseln unberechnet geblieben sind und die Grösse des Mandshurischen Küstenlandes noch unbekannt ist, so müssen wir wohl, in runder Zahl, annehmen, dass gegenwärtig das Areal des Kaiserthums Russland 383½ bis 384 tausend □ Meilen beträgt. Mit Hinzurechnung von Polen und Finnland [11]) kann man somit das ganze Russische Reich 393,000 □ Meilen gross schätzen.

Stellen wir auf dieselbe Weise die Bevölkerungs-Verhältnisse zusammen, so erhalten wir als Gesammtzahl der Bewohner gegen 67½ Millionen, nämlich:

10) Dies gibt 18.532,898 Russische Werst.
11) Für Polen werden im St. Petersburger Kalender 2320, für Finnland 6844, also zusammen 9164 □Meilen angegeben.

In Europa, mit Ausnahme von Polen und Finnland				52.317,836
» Asien	Der Kaukasus		3.734,584	8.601,302
	Ssibirien mit seinen Nebenländern	Westliches	3.778,157	4.866,718
		Östliches	1.088,561	
» Amerika				54,000
Somit im Kaiserthum				60.973,138

Rechnet man hierzu wie früher (im J. 1851)

Im Königreich Polen	4.852,055	6.488,970
Im Grossfürstenthum Finnland	1.636,915	

So erhält man als Gesammtzahl der Bewohner 67.462,108

Den 21. Oct. (2. Nov.) 1859.

Gouvernements und Gebiete etc.	Areal.		Gesammt-Bevölkerung im J. 1851.	Dichtigkeit der Bevölkerung im Jahre 1851.					
				Im Durchschnitt für's Gouvernement etc.		Nach Kreisen und Bezirken.			
						Minima.		Maxima.	
	□Werst.	□Meilen.		Auf eine □Werst	Auf eine □Meile	Auf eine □Werst	Auf eine □Meile	Auf eine □Werst	Auf eine □Meile
I. Europäisches Russland.									
1. Archangelsk, mit den Inseln [1]	775,388.8	16,025.39	234,064	0.85	16.82	0.07 Kola	3.28	2.62 Schenkursk	126.57
2. Astrachan	193,310.4	3995.27	386,763	1.07	51.55	—	—	—	—
3. Bessarabien, Gebiet (im J. 1851) [2]	41,424.6	856.14	874,044	21.10	1020.91	10.86 Akkerman	525.78	43.38 Kischinew	2099.34
4. Char'kow	47,744.2	986.74	1.366,188	28.61	1384.55	19.53 Staro bjelsk'	944.98	45.07 Ssumy	2180.90
5. Chersson, mit dem Odessaer Stadtgouvernement.	65,288.6	1349.35	889,205	13.62	658.99	9.46 Chersson	457.56	19.99 Alexandrija	967.04
6. Land der Donischen Kosaken	142,590.1	2946.99	793,758	5.57	269.85	1.90 Kalmyken-Land	92.19	8.08 Miusscher Bezirk	391.04
7. Estland	17,890.6	369.76	289,800	16.20	783.75	14.20 Wierland (Wesenberg)	687.26	18.40 Harrien	890.34 (Reval)
8. Grodno	33,444.0	691.21	795,604	23.79	1151.04	18.74 Sslonim	906.88	34.12 Ssokolka	1650.74
9. Jarosslaw	31,884.4	658.97	943,426	29.59	1431.67	17.65 Pocheschon'je	854.19	50.28 Jaroslawl	2432.44

10. Jekaterinossiaw, mit dem Taganrogschen Stadtgouvernement u. d. Lande d. Asow'schen Kosaken.	58,338.7	1200.70	[illegible]	[illegible]	[illegible]	Alexan	drowsk	L. d. As Kos	owschen aken
11. Kaluga	27,806.4	574.68	941,402	33.86	1638.18	26.23 Shi	1269.22 sdra	41.76 Kos	2021.08 el'sk
12. Kasan	53,997.7	1116.00	1.347,352	24.95	1207.30	10.79 Zarew scha	522.14 okok- isk	38.82 Tetj	1878.89 uschi
13. Kijew	44,414.1	917.94	1.636,839	36.85	1783.17	16.78 Rado	802.09 myssl	53.68 Ka	2597.35 new
14. Kostroma	70,210.8	1451.09	1.020,628	14.53	703.35	5.02 We	242.91 tluga	38.61 Ner	1868.15 echta
15. Kowno	36,681.2	758.11	875,196	23.86	1154.44	19.61 Nowo- dro	948.75 Alexan- wsk	26.90 Ko	1301.47 wno
16. Kurland	23,891.9	493.78	539,270	22.15	1092.21	10.27 Gold	844.51 ingen	32.64 Mi	1579.45 tau
17. Kursk	39,671.5	819.91	1.665,215	41.98	2030.97	34.08 T	1648.73 im	52.02 Ku	2517.06 rsk
18. Livland	40,250.3	831.88	821,457	20.41	987.47	18.12 We	876.84 nden	23.55 Ri	1139.41 ga
19. Minsk	78,457.7	1621.52	935,345	11.92	576.88	5.11 Mo	247.42 syr	28.40 Nowo	1373.96 grudok
20. Mohilew	42,775.3	884.06	837,537	19.58	947.38	14.70 Byc	711.57 how	25.62 Moh	1239.50 ilew
21. Moskau	28,553.6	590.13	1.348,041	47.22	2284.31	30.71 We	1485.96 reja	110.66 Mo	5353.62 skau
22. Nishegorod	44,675.2	923.34	1.126,493	25.22	1220.02	10.08 Maka	487.85 rjew	46.60 Nishnij	2254.89 -Nowgo- od
23. Nowgorod	105,761.7	2185.84	891,037	8.42	407.64	3.63 Bjelo	175.44 serak	13.66 Tscher	660.97 epowez

Gouvernements und Gebiete etc.	Areal.		Gesammt-Bevölkerung im J. 1851.	Dichtigkeit der Bevölkerung im Jahre 1851.					
				Im Durchschnitt für's Gouvernement etc.		Nach Kreisen und Bezirken.			
						Minima.		Maxima.	
	□Werst.	□Meilen.		Auf eine □Werst	Auf eine □Meile	Auf eine □Werst	Auf eine □Meile	Auf eine □Werst	Auf eine □Meile
24. Olonez	130,977.2	2706.98	263,409	2.01	97.31	0.54 Pow	26.20 jenez	3.63 Olo	175.60 nez
25. Orel	41,567.6	859.12	1.406,571	33.84	1637.22	14.92 Brj	722.12 ansk	51.30 Mz	2482.15 ensk
26. Orenburg, Europäischer [3]), Cis-Ural'scher Theil, mit dem Lande der Ural'schen Kosaken.	226,688.9	4685.12	1.294,149 Im Europäischen Theile des Orenburg'schen Gouvts.	5.71	276.23	1.10 L. d. Ural'schen Kosaken	53.00	17.29 Mens	836.45 elinsk
27. Pensa	33,329.9	688.84	1.058,444	31.76	1536.56	20.02 Gorodischtsche	968.57	40.13 Ssar	1942.06 ansk
28. Perm, Europäischer, Cis-Ural'scher Theil [4]).	182,362.2	3768.99	961,821	5.27	255.19	1.19 Tsche	57.71 rdyn	14.07 Och	680.74 ansk
29. Podolien	37,293.8	770.76	1.577,966	42.31	2047.29	23.00 Ba	1112.93 lta	58.38 Pross	2825.17 kurow
30. Poltawa	43,225.0	893.36	1.668.694	38.60	1867.89	21.58 Konstan	1044.47 tinograd	61.52 Ro	2976.92 mny
31. Pskow	38,765.5	801.49	657,283	16.96	820.38	9.50 Tor	459.51 opez	38.80 Ps	1877.23 kow
32. Rjasan'	36,901.2	762.87	1.308,472	35.46	1715.65	21.70 Kass	1050.01 imow	56.09 Sar	2713.87 ajsk
33. St. Petersburg [5])	39,354.7	813.37	566,409	14.39	696.37	8.43	407.89	86.52	4187.06

34. Ssamara	148,203.5	3063.01	1.320,108	8.91	430.98	3.18 Nowyj	151.25 -Usen'	15.72 Staw	760.78 ropol'
35. Ssaratow	71,916.2	1486.34	1.444,496	20.01	968.27	9.25 Zar	izyn	28.42 Ssar	1375.21 atow
36. Ssimbirsk	42,737.7	883.28	1.024,286	23.97	1159.64	17.55 Ssys	849.04 ran'	40.70 Ard	1969.86 atow
37. Ssmolensk	49,262.0	1018.12	1.069,650	21.71	1050.61	11.62 Bje	562.01 loj	36.59 Ssytsc	1765.48 hewka
38. Stawropol' [6]	91,047.2	1881.72	494,898	5.44	263.00	4.03 Pjati	195.17 gorsk	8.01 Staw	387.67 ropol'
39. Tambow	58,161.9	1202.08	1.666,505	28.65	1386.35	19.43 Tem	939.94 nikow	36.05 Lebe	1744.35 djan'
40. Taurien, mit dem Kertsch-Jenikalé'schen Stadtgouvernement.	54.947.4	1135.61	608,832	11.08	536.13	5.84 Dnjep (Ales	282.52 rowsk chki)	20.76 Ja	1004.45 lta
41. Tschernigow	48,405.7	1000.44	1.374,746	28.40	1374.14	17.79 Os	860.61 ter	38.96 Nje	1885.05 shin
42. Land des Tschernomor'schen Kosaken-Heeres.	27,806.6	574.69	156,745	5.64	272.75	4.83 Je	233.55 jsk	6.54 Ta	316.30 man'
43. Tula	26,798.8	553.85	1.092,473	40.77	1972.51	32.34 Tsc	1564.79 hern'	53.88 T	2607.18 ula
44. Twer'	59,271.3	1224.99	1.359,920	22.94	1110.15	11.40 Ostas	551.10 chkow	39.73 Kal	1922.50 jasin
45. Wilna	37,120.6	767.20	787,609	21.22	1026.60	17.00 Wil	826.56 ejka	30.77 Wi	1488.70 lna
46. Witebsk	39,161.4	809.37	742,811	18.61	900.32	13.05 Ssu	631.48 rash	28.44 Wit	1376.40 ebsk
47. Wjatka	126,052.0	2605.19	1.818,752	14.43	698.18	5.29 Sslobo	255.81 dskoj	36.12 Nol	1747.64 insk
48. Wladimir	41,638.3	860.56	1.168,303	28.06	1357.61	15.41 Ssud	745.79 ogda	49.00 Wla	2371.34 dimir

Gouvernements und Gebiete etc.	Areal.		Gesammt-Bevölkerung im J. 1851.	Dichtigkeit der Bevölkerung im Jahre 1851.					
				Im Durchschnitt für's Gouvernement etc.		Nach Kreisen und Bezirken.			
						Minima.		Maxima.	
	□Werst.	□Meilen.		Auf eine □Werst	Auf eine □Meile	Auf eine □Werst	Auf eine □Meile	Auf eine □Werst	Auf eine □Meile
49. Wologda	348,414.8	7200.89	864,268	2.48	120.02	0.43 Ust'-Ss	21.07 yssol'sk	20.64 Wol	998.82 ogda
50. Wolynien	62,268.9	1286.94	1.469,442	23.60	1141.81	10.27 Owr	496.96 utsch	53.80 Staroko	2603.41 nstanti-
51. Woronesch	58,576.2	1210.62	1.629,741	27.82	1346.20	18.42 Bob	891.14 row	41.89 Birj	n ow 2002.98 utsch
Unberücksichtigt gebliebene Gewässer, mit Ausnahme des Asowschen Meeres [7])	25,381.1	524.93							
	4.272,089.4	88,294.03							
Hiervon ab: die von Bessarabien abgetretenen	10,754.4	222.27							
In Europa, Summa	4.261,335.0	88,071.76	52.317,836						
II. Asiatisches Russland.									
A. Der Kaukasus [8]).									

1. Derbént, Gvt., mit der Gemeinde Ssürgja und den Chanaten Kürjá (oder Kurräh) und Kasykumuch.	16,870.6	348.67	453,284	26.87	1300.04	12.04 Kurinsc	582.52 hes Cha- n at	90.62 Bezirk	4386.20 Dargo m. d. Ge meinde Ssür gja
2. Eriwán, Gvt.	27,728.7	573.09	294,322	10.61	513.57	?	?	?	?
3. Kutaïss, mit Einschluss des Ssamursakán'schen Bezirks und des Mingrelischen Gebiets.	25,615.8	529.42	366,702	14.32	692.65	?	?	?	?
4. Schemachà, Gvt	49,890.7	1031.12	603,006	12.09	584.81	?	?	?	?
5. Tiflis, Gvt.; mit Einschluss des Dsharo-Belokanschen, des Ossetischen, des Tuschino-Pschawo-Chewfsur'schen und des Berg-Bezirkes (Горный Округъ).	46,880.0	968.90	491,485	10.48	507.26	?	?	?	?
6. Kaukasisch-Kaspische Küstenländer im Norden des Gvts. Derbent: Gebiet des Schamchals von Tarku, Mechtulinsches Chanat, Kaitl (Oberes und Freies), Tabassaran (Nördliches, Freies u. Südliches).	6883.7	142.27	25,785						
7. Bereich der Gebirgs-Völker.	96,378.2	1991.90	1.500,000						
Summa	270,247.7	5585.37	3.734,584						

Gouvernements und Gebiete etc.	Areal.		Gesammt-Bevölkerung im J. 1851.	Dichtigkeit der Bevölkerung im Jahre 1851.					
				Im Durchschnitt für's Gouvernement etc.		Nach Kreisen und Bezirken.			
						Minima.		Maxima.	
	□Werst.	□Meilen.		Auf eine □Werst	Auf eine □Meile	Auf eine □Werst	Auf eine □Meile	Auf eine □Werst	Auf eine □Meile
B. Ssibirien mit seinen Nebenländern.									
Westlicher Theil [9]).									
1. Trans-Ural'scher Theil des Gvts. Perm	110,373.1	2281.13	779,925	7.07	341.90	2.50 Werchn	121.18 eural'sk	14.22 Kamy	688.31 schlow
2. Trans-Ural'scher Theil des Gvts. Orenburg	108,004.7	2232.19	418,596	3.88	187.53	2.89 Tro	139.70 izk	4.90 Tsche	236.92 ljabá
3. Tobolsk, Gvt.	1.307,747	27,027.9	834,281	0.63	30.86	0.02 Ber	1.17 esow	6.88 Jaluto	333.10 rowsk
4. Tomsk, Gvt.	760,303	15,713.7	476,355	0.62	29.88	0.27 To	13.11 msk	1.24 Bar	60.23 naul
5. Ssemipalatinsk, Gebiet	230,297	4759.7	469,000 [10])	0.37	18.13				
6. Gebiet der Ssibirischen Kirgisen.	703,711	14,544.0							
7. Land der sogen. Kleinen Kirgisen-Horde (oder der Orenburgischen									

Kirgisen)	834,894	17,255.2	650,000						
8. Alatau'scher Bezirk (die Länder der Grossen Kirgisen-Horde und der Schwarzen Kirgisen, oder Buruten)[11]), mit dem Issyk-Kül.	162,785	3364.4	150,000						
Unberücksichtigt gebliebener See Balchasch[12])	19,460	402.2	—						
Im Westlichen Theile	4.237,574.8	87,580.42	3.778,157						
Östlicher Theil.									
9. Jenisseisk, Gvt.[13])	2.211,589	45,708.1	251,778	0.11	5.51	0.02 Jenis	0.99 seisk	2.90 Krassn	140.55 ojarsk
10. Irkutsk, Gvt.[14]), mit der Insel Ol'chon	618,674	12,786.6	294,514	0.48	23.03	0.8 Kir	3.90 ensk	1.40 Irk	67.67 utsk
11. Jakutsk, Gebiet (1851)[15])	3.587,838	74,152.0	207,030	0.06	2.79	0.01 Kol	0.52 ymsk	0.14 Jak	6.99 utsk
12. Transbaikal'sches Gebiet	486,615	10,057.2	327,908	0.67	32.60	0.60 Werchn	28.95 eudinsk	0.80 Nerts	38.79 chinsk
13. Kamtschatka, Gebiet (1851)[16])	1.060,062	21,908.9	$7331+x$	$0.01+x$	$0.69+x$	?	?	?	?
14. Amur-Land[17])	474,186	9800.8							
Die grösseren Inseln des Eismeeres[18])	47,209	975.6							

Gouvernements und Gebiete etc.	Areal.		Gesammt-Bevölkerung im J. 1851.	Dichtigkeit der Bevölkerung im Jahre 1851.					
				Im Durchschnitt für's Gouvernement etc.		Nach Kreisen und Bezirken.			
						Minima.		Maxima.	
	□Werst.	□Meile.		Auf eine □Werst	Auf eine □Meile	Auf eine □Werst	Auf eine □Meile	Auf eine □Werst	Auf eine □Meile
Inseln am Ochotskischen Meere[19])	59,740	1234.7							
Die Haupt-Inseln d. Kurilen nebst der Berings-Insel und der Insel Karaga[20])	8734	180.6							
Unberücksichtigt gebliebener See Baikal (ohne die Insel Ol'chon)[21]).	27,598	570.4							
Im Östlichen Theile..	8.582,245	177,374.4	1.088.561						
Überhaupt in Ssibirien, mit seinen zu Russland gehörenden Nebenländern	12.819,819.8	264,954.82	4.866,718						
Demnach in Asien	13.090,067.5	270,540.19	8.601,302						
III. Amerikanisches Russland.									

Das Festland (bis zu 90° Polhöhe)...	1.132,422	23,404.2	54,000
Die grösseren Inseln[22].....	43,282	894.4	
In Amerika.....	1.175,704	24,298.6	54,000
Russland überhaupt, ohne Polen und Finnland	18.527,106.5	382,910.55	60.973,138

Anmerkungen zur vorstehenden Tabelle.

1) Die im Areal des *Archangel*'schen Gouvernements mit eingerechneten Inseln sind: Nowaja-Semlja, Meshduscharskij, Waigatsch und folgende Inseln der Onega-Bucht: Ssolowezk, Gross Muksalma, Klein Muksalma, Ansersk, Kusega (?) und (Gross) Schushmui. Alle diese machen zusammen 102,122.8 □Werst, oder 2110.62 □Meilen aus. Die Insel Kólgujew ist, ihrem Flächeninhalte nach, dem Mesen'schen Kreise beigezählt.

2) Da die angegebenen Bevölkerungs-Verhältnisse sich auf das Jahr 1851 beziehen, so musste die damalige Grösse *Bessarabiens* beibehalten werden. Die, durch den Pariser Frieden vom 18 (30) März 1856 abgetretenen 10,754.4 □Werst (222.27 □Meilen), findet man, am Ende der Angaben für's europäische Russland, vom Gesammt-Areal abgezogen.

3) Vom Orenburgischen Gouvernement gebe ich hier nur den zu Europa gehörenden Theil, welcher sich diesseits des Urals und des Flusses gleichen Namens befindet. Das Areal des ganzen Orenburgischen Gouvernements — mit den Ländern der Ural'schen und der Orenburgischen Kosaken — beträgt 384,693.6 □Werst oder 6917.31 □Meilen, die im Jahre 1851 von 1.712,718 Individuen bewohnt wurden, woher denn deren im Durchschnitt auf eine □Werst 5.21, und auf eine □Meile 247.60 kamen.

4) Wie beim Orenburgischen Gouvernement, so ist auch hier beim Perm'schen nur die Rede vom europäischen, also vom Cis-Ural'schen Theile desselben. Der Flächenraum des ganzen Perm'schen Gouvernements beläuft sich auf 292,735.3 □Werst, oder 6050.12 □Meilen, woher denn, im Jahre 1851, von den 1.741,746 Bewohnern desselben, im Durchschnitt, auf die □Werst 5.95, und auf die □Meile 287.89 kamen.

5) Da bei den sogenannten Revisionen (d. i. den Zählungen der Steuerpflichtigen) in jedem Orte nur diejenigen eingetragen werden, die daselbst ihre Abgaben zu entrichten haben, so darf man sich nicht wundern, dass die hier angegebene (juridische) Gesammt-Bevölkerung dieses Gouvernements in keinem Verhältnisse steht zur Bewohnerzahl der Residenz, in der es der Individuen so

viele gibt, die von Rechtswegen anderswo hingehören, wo sie denn auch schon mit eingerechnet sind. Für's Moskau'sche, dichter bevölkerte Gouvernement, ist dieser Umstand nicht so auffallend als dies hier, beim St.-Petersburgischen, der Fall ist.

6) Obschon das Stawropol'sche Gouvernement gleich wie das Land der Tschernomor'schen Kosaken zur Kaukasischen Statthalterschaft gehört, so müssen doch beide, als noch in Europa befindlich, hier mit aufgeführt werden, indem zwischen dem Schwarzen und dem Kaspischen Meere der Kuban und der Terek die Gränze von Asien bilden.

7) Diese bei der Areal-Berechnung unberücksichtigt gebliebenen Binnen-Gewässer des europäischen Russlands sind besonders solche, die sich an den Gränzen der Gouvernements oder Kreise befinden; namentlich: die Seen Ladoga (336.61 □M.), Peipus (66.25 □M.), Ilmen' (16.79 □M.), Manytsch (8.79 □M.), Molotschnoje (5.07 □M.), Ssassyk (1.84 □M.), Donkuslaw (1.10 □M.), Dissna (0.50 □M.) und die Seen an der Archangel-Olonez'schen Gränze: And-osero (6.61 □M.), Njukosero (3.04 □M.), Kemoje (1.02 □M.), Ung-osero (0.62 □M.); ferner die Limane des Dnjepr (17.42 □M.), des Bug (3.51 □M.), des Dnjestr (5.91 □M.), der Beresan'sche (0.93 □M.) und der Berdjanskische (0.30 □M.), endlich der Ssiwasch oder das Faule Meer (47.86 □M.). — Die Grösse des Asow'schen Meeres beträgt, der Schubert'schen Karte nach, 30,852 □Werst, oder 637.64 □Meilen.

Die nicht mit eingerechneten Gewässer des europäischen Russlands betragen demnach 524.93 □Meilen, und zwar die Seen 447.74 □Meilen und die Limane mit dem Ssiwasch 77.19 □Meilen.

8) Unter ***Kaukasus*** werden hier nur alle südlich vom Kuban und dem Terek befindlichen, zu Russland gehörenden Länder gemeint, die zusammen einen Raum von 5585.37 □Meilen einnehmen. Wollte man darunter die ganze Kaukasische Statthalterschaft verstehen, so müssten zu diesem Areale noch die des Stawropol'schen Gouvernements (des früheren Cis-Kaukasischen Gebietes) und des Landes der Tschernomor'schen Kosaken hinzugefügt werden (also 1881.72 + 574.69 = 2456.41 □Meilen), was denn 389,101.5 □Werst oder 8041.78 □M. ausmachen würde.

9) Da die Trans-Ural'schen Theile der Gouvernements Perm und Orenburg hier zum Westlichen Theile von Ssibirien gerechnet werden, so ist zu bemerken, dass solche in administrativer Beziehung nicht zum Westlichen Ssibirien gehören. Dieses besteht, im engsten Sinne, bloss aus den Gouvernements Tobol'sk und Tomsk; höchstens rechnet man dazu noch die Nomadenländer der Mittleren Kirgisen-Horde, aus denen, im Mai 1854, zwei besondere Gebiete (das Ssemipalatinskische und das der Ssibirischen Kirgisen) gebildet wurden. Das bisher noch von drei Sultanen (Султаны Правители) verwaltete Nomadenland der sogenannten Kleinen Kirgisen-Horde ist dem Orenburgischen General-Gouverneur unterge-

ordnet, woher es denn auch «Land der Orenburgischen Kirgisen» genannt wird. Dieser Umstand allein genügt als Beweis, dass der Orenburgische Länder-Complex nicht vollständig zu Europa geschlagen werden kann.

10) Nämlich 450,000, wie früher angegeben wurde, nebst 19,000 im Ssemipalatinskischen Bezirke schon befindlich gewesenen, sogenannten unterthänigen (buchstäblich treuunterthänigen) Kirgisen Вѣрноподданные Киргизы). S. meine Девятая ревизія, S. VI der Vorrede.

11) Der Sitz der Verwaltung des Alatau'schen Bezirks befindet sich, laut Allerhöchster Verordnung vom 16 Nov. 1856, in der, seit 1854 bestehenden, Befestigung Wjernoje (auch Almat genannt).

12) Die Grösse des Balchasch ist hier nach der im J. 1848 erschienenen, beim Stabe des Abgesonderten Ssibirischen Corps verfertigten Karte angegeben, nach welcher auch das Areal des Gouvernements berechnet wurde. Der Chanykow'schen Karte vom J. 1853 nach, würde der Balchasch um 141.51 □Meilen grösser sein, da die Berechnung 26,308 □Werst. d. i. 543.71 □Meilen ergab.

13) Von den hier angegebenen 45,708 □Meilen, über welche das Jenissei'sche Gouvernement sich ausbreitet, nimmt der Jenissei'sche Bezirk allein 40.568 □M. ein. und von diesem wieder der nördliche Turuchanskische öde Theil (Турухансκій Край) ganze 29,885 □M. Auf die übrigen vier Bezirke kommen demnach nur die restirenden 5140 □Meilen.

14) Der Baikal ist beim Irkutskischen Gvt., wie beim Transbaikal'schen Gebiete unberücksichtigt geblieben.

15) Durch Kaiserliche Verordnung vom 8 (20) Dec. 1858 ist das Jakutskische Gebiet um 3707 □M. kleiner geworden, indem der Bezirk Ochotsk zum Küsten-Gebiete des östlichen Ssibiriens geschlagen wurde.

16) Das Kamtchatka'sche Gebiet hat am 31 Oct. 1856 aufgehört zu sein, indem es dem damals gebildeten Küsten-Gebiete des östlichen Ssibiriens einverleibt wurde. Hier konnte ich nicht umhin es so, wie es da ist, aufzunehmen, da auf den mir zu Gebote stehenden Karten das genannte Küsten-Gebiet, als solches, noch nicht vorkommt.

17) Unter Amur-Land wird hier verstanden: 1) die ganze Strecke Landes von der früheren russischen Gränze an bis zum linken Ufer des Amur, seiner ganzen Länge nach und 2) vom Trans-Amur'schen Lande der nördliche Theil desselben bis zur Linie von der Ussuri-Mündung nach Osten zum Konstantinow'schen Posten, wo solche beim Kaiserhafen (Bai Hadshi oder Barracouta) das Meer erreicht. Es fehlt demnach noch die Arealberechnung des noch südlicher, längs der Mandshurischen Küste, befindlichen Trans-Amur'schen Landes.

Bekanntlich wurde am 8 (20) December 1858 aus dem westlichen

Theile des Amur-Landes eine besondere Provinz, unter dem Namen *Amur-Gebiet* gebildet. Diese erstreckt sich nach Osten bis gegenüber der Ussuri-Mündung, und zum Hauptorte derselben ist am Amur, unter dem Namen *Blahowjeschtschensk*, ein an der Seja (Dseja oder Dsi)- Mündung gegründeter Kosaken-Posten (Усть-Зейская Станица) ernannt worden.

18) Diese Inseln des Nordischen Polar-Meeres sind: Ljachowskij (Ляховскій Ближній), Kotel'noi, Fadejewskij und Neu-Ssibirien (Новая Сибирь).

19) Nämlich Schantar (34 □M.) und Ssachalin (1200.7 □M.).

20) Nach der im J. 1855 in Irkutsk angefertigten Karte des östlichen Ssibiriens, beträgt die Grösse des Baikal-See's (oder Meeres, wie ihn die Einwohner nennen), mit der, schon bei Angabe der Areale in Rechnung gebrachten, 14.8 □M. grossen, Insel Ol'chon, 585.2 □Meilen. Diese Zahl wird aber wohl, in Folge astronomischer Bestimmungen, verkleinert werden müssen.

21) Die *Kurilen*, deren Areal bestimmt wurde, sind Schumschu (10.6 □M.), Paramuschir (53.4), Onekotan (11.5), Ssimussir (7.6) und Urup (26.5). Von den im Kamtschatka'schen Meere befindlichen Inseln wurde Karaga (oder Karaginskij) 43.7, und die Berings-Insel 27.3 □M. gross befunden.

22) Diese grösseren Inseln sind: Nuniwok, Unimak, Kadjak, Tschitschagow (oder Jakobi), Ssitcha (oder Baranow), Thljabakh (oder Prince of Wales), Kuprejanow (Kheku), Revilla Gigedo und St. Lorenz.

(Aus dem Bulletin, T. I, pag. 257—276.)

$\frac{7}{19}$ Octobre 1859.

L'ancienne Hylée et ses diverses dénominations, par le prof. Philipp Bruun.

La comparaison du texte d'Hérodote avec la nature de nos steppes ne laisse aucun doute concernant la position de la *contrée boisée* qui s'étendait, de son temps, à l'orient du Borysthène, et formait un contraste frappant avec le reste du pays, dénué de bois. Cette contrée, que le *père de l'histoire* désignait simplement par le nom d'Hylée, assurant qu'elle était couverte d'arbres de toute espèce, ne pouvait se trouver ailleurs que dans les environs de la ville d'Alechki, vis-à-vis de la Kherson moderne.

Le témoignage d'autres auteurs anciens prouve suffisamment qu'il y avait encore de grands bois dans ces lieux, plusieurs siècles après Hérodote. C'est ainsi que Mela, qui s'accorde avec lui quant à la position de l'Hylée entre le Borysthène et l'Hypacyris (le Kalantchak d'aujourd'hui), ne manque pas d'ajouter: silvae deinde sunt, quas maximas hae terrae ferunt. A son tour Pline ne se trompe pas non plus par rapport au caractère de l'Hylée, en faisant observer qu'elle se trouvait à l'orient de la Course d'Achille (l'île de Tendra), et qu'elle était remplie d'arbres. Il nous apprend en outre que, d'après son nom, un golfe de la

mer Noire avait été appelé Hylaeum mare, et que ses habitans portaient le nom d'Enoechadloae [1]). D'après l'exemple de Scymne, l'auteur anonyme d'un périple du Pont Euxin, place l'Hylée à l'orient du Dnièpre, et Valerius Flaccus s'extasie sur l'abondance et l'élévation des arbres qui s'y trouvaient: Densior haud usquam, nec celsior extulit ullas Silva trabes; fessaeque prius rediere sagittae, arboris ad summum quam pervenere cacumen. Il est vrai, Strabon ne dit pas un mot de l'Hylée; mais, dans ce cas, son silence, s'il ne pouvait même pas s'expliquer par une lacune, que son excellent livre présenterait ici, comme dans d'autres endroits, — ne pourrait jamais servir de preuve que l'Hylée n'existât de son tems que dans l'imagination des poètes, ou bien que les géographes latins susmentionnés se contentassent de copier Hérodote et n'eussent pas les moyens de puiser à des sources plus fraîches leurs connaissances géographiques d'une contrée qui faisait alors partie de l'empire romain. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'aujourd'hui encore le bord méridional du bas Dnièpre présente, sur une étendue de 25 verstes autour d'Alechki, des groupes plus ou moins épais de chênes, de trembles, de saules et principalement d'aunes et de bouleaux. Certainement ces petits bois formaient, dans l'antiquité, une véritable forêt, vu que la masse d'eau du bassin colossal a dû être alors bien plus abondante qu'elle ne l'est aujourd'hui, et que, par cela même, la force végétative a dû être plus puis-

1) La première moitié de ce nom est évidemment d'origine grecque et signifie habitants; mais que veut dire *adloae*?

sante sur le bord du fleuve, et nommément sur son bord méridional, formant la rive en plaine.

A mesure que cette force diminuait, diverses espèces d'arbres qui croissaient jadis sur ce sol ont pu disparaître, et cela d'autant plus facilement que le climat de la Russie méridionale a subi des changemens encore plus remarquables que ceux qui ont eu lieu dans ses rapports hydrographiques. En faveur de ce que nous venons d'avancer, on pourrait citer la circonstance, qu'un semblable changement a eu lieu dans plusieurs autres contrées. C'est ainsi qu'on n'aura qu'à comparer les livres connus de Fallmerayer et de Fraas, pour se convaincre que, sous le rapport botanique, l'ancienne Hellade ressemblait moins à la Grèce actuelle qu'elle ne lui ressemblait sous le rapport ethnographique.

On ne court guère le risque, en conséquence, de se tromper en supposant qu'autrefois l'Hylée pouvait contenir, outre les espèces d'arbres que l'on y rencontre encore, diverses autres espèces devenues, peut-être, étrangères à cette localité. Telles pouvaient être diverses espèces d'arbres à aiguilles, comme p. ex. les sapins ou les pins, qui exigent un sol sablonneux, tandis que les environs d'Alechki se distinguent par cette particularité. Aux causes physiques qui ont changé le caractère de l'Hylée, il faut encore ajouter la circonstance qu'elle a été exposée pendant des siècles à l'influence dévastatrice des peuples qui l'ont occupée tour à tour, et non seulement des Nogaïs, comme le suppose le baron de Tott, qui apprit des indigènes, lors de son passage par cette contrée, qu'elle avait été couverte jadis d'une forêt épaisse. Les restes de cette

forêt ayant dû être, il y a de cela cent ans, plus visibles qu'ils ne le sont aujourd'hui, on peut s'expliquer facilement pourquoi les Turcs ont pu dire que les Cosaques qui, après la bataille de Poltawa, avaient cherché un refuge à Alechki, s'étaient établis dans la *forêt des frères*. Cette forêt, qui devait être dans le moyen-âge bien plus vaste et plus touffue que dans le siècle passé, a dû être identique avec celle où faillit s'égarer le chevalier bourguignon Guillebert de Lannoy, qui la traversa en 1421, en se rendant de Moncastre à Cafa. Sans contredit cette forêt avait aussi attiré les regards des marins italiens qui fréquentaient alors la mer Noire, et qui avaient formé des établissements sur ses bords, ainsi que sur ceux des fleuves qui se jettent dans cette mer, et nommément du Dnièpre, si renommé, dès la plus haute antiquité, à cause de la pêche qu'on y faisait. Par cela même on pourrait supposer que ces étrangers ont voulu désigner notre contrée boisée par le nom de *Pidea*, qui occupe l'emplacement de l'ancienne Hylée dans les cartes de la mer Noire, tracées dans les siècles XIV, XV et XVI à l'usage des marins de ce temps. Dans quelques unes de ces cartes *pidea* est marqué en lettres rouges, de même que plusieurs autres noms s'adaptant évidemment à des localités plus importantes que d'autres qui se trouvaient dans leurs environs. Cela peut servir de preuve que notre *pidea* avait aussi particulièrement attiré l'attention des marins italiens. Du reste, ces derniers pouvaient désigner par le nom de *pidea* non seulement une ville ou un établissement quelconque, mais toute une région, vu que dans les cartes nous trouvons marquées

en rouge, outre les villes principales, encore des noms de contrées comme: *comania*, *cabardi*, *gazaria* etc.

Dans toutes celles de ces cartes que j'ai pu comparer, le nom de *pidea*, dont on n'a pas encore expliqué le véritable sens, est inscrit sur la rive gauche du Dnièpre, à peu de distance de l'embouchure de ce fleuve, qui porte son ancien nom de Borysthène dans une carte anonyme de l'an 1530. Les cartes des siècles précedents ne contiennent ni ce nom, ni le nom actuel du fleuve dont ils marquent cependant le cours. De plus, les noms que l'on trouve inscrits dans les cartes près du dit fleuve, comme: *fl. de ellexe*, *fl. luxoni*, *fl. erese*, *fl. lussom*, *l'ellexe*, *fl. lozo et erexe* ne sont applicables qu'au Dnièpre. En comparant ces noms entre eux, on trouvera d'abord que le Dnièpre n'a pu être désigné comme *fl. dellexe* ou *derese* que d'après la ville d'Olechié dont les anciennes chroniques russes font souvent mention, et qui se trouvait certainement près de la ville actuelle d'Alechki. Le géographe de Nubie la connaît déjà sous le nom d'Aleska, tandis que les marins italiens transformèrent ce nom en Elexe ou bien, dans le dialecte génois, en Erese. C'est ainsi que Contarini pouvait dire que le Danaper s'appelait Leresse, tandis que Barbaro le nomme Elice.

L'explication des noms *luxoni*, *lussom* et *lozo* présente tout aussi peu de difficulté. En effet on conviendra volontiers que ces noms rappellent celui d'Ousou, que le Dnièpre porte encore aujourd'hui chez les Turcs, et sous lequel il était déjà connu à Aboulfeda. Il se pourrait même que les indigènes eussent désigné le Borysthène par ce nom d'Ousou

ou d'Ouzène, si non dans l'antiquité, au moins dès le commencement du moyen-âge. On s'expliquerait dans ce cas facilement pourquoi le Dnièpre est appelé Ioza par Moyse de Chorène, et Iozag dans la fameuse lettre du roi des Chazares au ministre d'Abdor-Rhaman III. On connaîtrait aussi la raison qui a fait dire à l'empereur Constantin Porphyrogénète que la contrée arrosée par le Dnièpre s'appelait Atelk-ouzou, ainsi que la raison pour laquelle Tzetzès a pu confondre ce fleuve avec l'Oxus. Enfin on saurait mieux que la princesse Anne Comnène pourquoi, en parlant du limane du Dnièpre, elle a été dans le cas de le nommer Ozolimna. Les grands bâtiments chargés que ce limane recevait, selon son témoignage, dans sa partie méridionale, fréquentaient probablement le port *d'Olechie* susmentionné, — qui aurait été nommé ainsi, selon l'hypothèse judicieuse de Nadejdine[2]), à cause du bois qui croissait dans ses alentours. Ce port faisant un grand commerce avec la Grèce, et étant même habité par des Grecs, il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'ils eussent désigné le fleuve Ousou aussi par le nom d'Olechie, qu'à leur tour les Italiens, introduits par eux dans notre contrée, auront adopté d'eux mêmes comme ils continuèrent à désigner plusieurs autres points sur la côte par leurs noms anciens. D'où il nous sera permis d'induire que le nom de *pidea* a été emprunté par eux des Byzantins. Telle est aussi l'opinion de Lelewel, qui du reste se trompe en essayant d'expliquer la signi-

2) Геродотова Скиѳія, объясненная чрезъ сличеніе съ мѣстностями. (V. Записки Одесскаго Общества Исторіи и Древностей. Томъ I. Одесса 1844, прим. 64.)

fication de ce nom de la manière suivante. Après avoir fait observer[3]) que le nom de pidea se trouve dans toutes les cartes qu'il a pu confronter, il continue: «partout place importante ancien Calas (calos) limen ou port scythique à l'embouchure de la rivière Kalantezak, accompagné très souvent du mot suivant: Megatiche, Megatico, Magatico, Metatcho, Megariche (Bapt. genuens. 1514), Mangaco etc. Jean Potocki remarque que la lecture Megariche est meilleure et plus correcte, que le Calos limen Scythique comme colonie grecque avait le surnom de mégarique. Aussi Pidea était mégarique, Παιδεία μεγαρική, jeune établissement mégarique dont l'appellation, divisée dans les épigraphes des portulans, donna origine à deux positions des cartes éditées.»

J'ai cru devoir citer les propres paroles de Lelewel, pour faire voir que le jeune établissement mégarique, que cet auteur suppose avoir existé dans l'Hylée, n'a jamais existé ailleurs que dans son imagination. En effet on comprendra facilement que cet établissement n'a eu pour base que les combinaisons de Potocki, et que ces combinaisons ne sont fondées sur rien. Car, sans parler de ce que le savant comte réunit, d'une manière tout à fait arbitraire, au nom de *pidea* un autre nom noté séparément dans les cartes, il change ce nom en *megariche*, d'après l'exemple des cartographes du XVI^{e} siècle, au lieu de maintenir la leçon des cartes plus anciennes, c. à. d. *megaticho*, dénomination qui rappelle les mots grecs μέγα et τεῖχος, signifiant grande forteresse. Involon-

3) Portulan général pag. 12.

tairement ce nom nous fait penser à la ville de Neonteichos, que Ptolemée place près de la Méotide, vers l'occident; ainsi qu'au château de Tyachinia, dont parle Michelon de Lithuanie[4]), et qui se trouvait probablement entre Kherson et Bérislav, près du village actuelde Teguinka, où on remarque encore les ruines d'une ancienne tour, construite, selon la tradition, par les Génois. Cependant, comme dans leurs cartes le nom de *megaticho* est placé sur le bord oriental du Dnièpre et plus bas que *pidea*, il pourrait correspondre, par sa position, à une localité que nos chroniques appellent *Zalosi*, qui était située non loin d'Olechie et dont le nom indiquait peut-être qu'elle se trouvait au délà du bois (за лозникомъ), c. à. d. plus bas qu'Alechki, sur la langue dénuée d'arbres de Kinbourne. Dans tous les cas un château fort aurait été alors à sa place près de l'embouchure du Dnièpre, afin de garantir la ville d'Olechie, servant d'entrepôt de marchandises grecques et autres, contre des malheurs dont elle avait déjà été victime plusieurs fois, comme p. ex. en 1084, lorsqu'elle fut pillée par le prince russe David Igorevitch, en 1160, lorsqu'elle fut prise par des pirates sortis de la ville de Berlad, et qui, sous le nom de Brodnik, infestaient les bords de la mer Noire.

Quant aux marins grecs et italiens, que des intérêts d'un autre genre attiraient à Olechie, ils pouvaient certainement remarquer dans ses environs,

---

4) Michalonis Lituani de moribus Tartarorum, Lituanorum et Moscorum fragmina decem (V. Архивъ историко-юридическихъ свѣдѣній, относящихся къ Россіи, издаваемый Н. Калачовымъ. Книги II. половина II. М. 1854).

non seulement une forteresse, mais encore tout autre établissement quelconque; mais jamais ils n'auraient pu lui donner le nom de *mégarique*, même dans le cas, non encore prouvé, que la ville de Calos limen aurait jamais été désignée par le nom que, selon le temoignage de Pline, sa métropole Chersonèse avait porté anciennement. Au moins ce port de Calos limen ne pouvait avoir rien de commun avec les noms marqués sur les cartes dans les environs d'Alechki, parce que les mesures du périple anonyme du pont Euxin montrent clairement que le dit port était situé sur le bord méridional du golfe d'Akmetched. C'est ici que les géographes polonais auraient dû chercher leur établissement mégarique, et cela d'autant plus qu'ils auraient pu facilement reconnaître son véritable nom dans celui de Calolimena, qui se trouve dans quelques unes des cartes, qu'ils avaient sous les yeux. Après avoir prouvé que ce port n'avait rien de commun avec notre *pidea*, je reste tout de même convaincu que ce nom aussi était d'origine grecque. Cette conviction ne paraîtra pas sans fondement, quand on pensera que le mot de *pidea* n'aurait eu aucun sens en italien, tandis qu'en grec il pouvait nommément désigner une contrée couverte d'arbres d'une certaine espèce. Au moins les Grecs entendent-ils par le nom de πάδος ou πηδόν, d'où pouvait être dérivé notre pidea, une espèce de bois dont on fait des rames, et qui, selon quelques auteurs, aurait été nommé ainsi, parce que les Gaulois désignaient une espèce de sapins par le nom de *padus*, comme le montre le passage suivant de Pline: ... quoniam circa fontem

(Padi) arbor multa sit picea, quales gallice vocantur *padi*, hoc nomen accepisse.

En faveur de l'opinion que le nouveau nom de l'Hylée lui avait été donné d'après la même espèce d'arbres qui avait fait changer le nom de l'Eridanus, milite aussi la remarque d'Etienne de Byzance (s. v. Ὑλέα) que l'Hylée s'appelait aussi *Abice*, et que cette dénomination désignait une contrée boisée. Probablement il s'agissait dans ce cas de bois de sapins, vu que cet arbre s'appelle en latin *abies*, que selon l'opinion de plusieurs auteurs, les Romains avaient pris ce mot des Grecs de la Sicile, et que, d'après Ducange (v. Ἄβιες) il était encore en usage chez les Byzantins du moyen-âge, sans avoir changé de signification.

Dans tous les cas, il me paraît que la contrée boisée d'Abice pouvait avoir été nommée ainsi d'après des arbres qu'elle contenait peut-être jadis en grand nombre, et non pas, comme on le croit généralement, d'après les Abiens dont parle Strabon en décrivant la Scythie, parce qu'il ajoute qu'ils n'avaient pas de demeures fixes. Enfin, si ce grand géographe, comme il semble, entendait par sès Abiens, non pas un peuple, mais des gens sans aucune propriété, nous aurions une raison de plus de croire que le synonyme de l'Hylée, cité par Etienne de Byzance, n'avait aucun rapport avec l'adjectif ἄβιος, à l'exception d'une homophonie purement accidentelle.

(Tiré du Bulletin, T. I, pag. 267 — 273)

$\frac{7}{19}$ Octobre 1859.

Le littoral de la mer Noire entre le Dniépre et le Dniéstre, d'après les cartes hydrographiques du XIV^e^ et du XV^e^ siècle, par Phil. Bruun.

Tandis que nous savons positivement où étaient situés les établissements fondés, dans l'antiquité, sur les bords du Pont-Euxin, nous ne connaissons qu'approximativement la position des lieux de la côte, que fréquentaient plus ou moins les navigateurs vers la fin du moyen-âge, depuis que les républiques rivales de St. Marc et de St. George avaient rendu à la mer Noire son ancienne importance sous le rapport commercial. Les données géographiques que les écrivains de ce temps nous ont laissées sur la contrée baignée par la mer Majeure ne peuvent aucunement être comparées avec les détails intéressants et consciencieux sur cette même contrée, que nous devons à Hérodote et à Strabon. Au lieu de leurs récits classiques nous n'avons que le témoignage de pieux missionnaires ou d'agents de commerce; mais leurs relations sont tellement vagues et fragmentaires, que dans très peu de cas seulement elles peuvent nous servir pour expliquer ou pour compléter les données

que nous fournissent les cartes de ce temps, tracées pour l'usage des marins et qui se sont par bonheur conservées. Cependant, malgré leur importance, elles ne nous permettent pas de préciser les localités, auxquelles correspondent les divers noms qu'elles nous présentent. Ces noms n'occupent pas toujours la même place dans les diverses cartes; souvent même celles-ci ne s'accordent pas quant à l'ordre dans lequel les noms se suivent. De plus, les cartes mentionnées n'indiquent pas la distance relative entre les divers points de la côte, comme le font les périples d'Arrien et de l'Anonyme pour les noms anciens, qu'il nous est facile d'indiquer sur nos cartes actuelles au moyen de quelques points intermédiaires, dont la position n'est pas douteuse. Enfin, les cartes dont nous nous occupons ici diffèrent encore quant à l'orthographe des noms, et rendent par là leur comparaison avec nos cartes actuelles encore plus difficile, nommément dans les cas assez fréquents où la signification de ces noms ne nous est pas connue. De semblables noms énigmatiques nous frappent le plus souvent sur la côte septentrionale de la mer Noire, ainsi que sur les bords de la mer d'Azov. Car, tandis que parmi les noms marqués sur les côtes méridionale, occidentale et orientale, nous reconnaissons plusieurs noms anciens, bien que sous une forme plus ou moins altérée, la côte septentrionale nous présente une foule de noms nouveaux, dont la plupart ne sont pas encore expliqués. Certainement leur explication nous conduirait à la connaissance des localités auxquelles ils devaient correspondre, et nous fournirait en outre le moyen de nous rendre compte de diverses particula-

rités concernant notre contrée et ses habitants vers la fin du moyen-âge. Désirant pour ma part contribuer à la solution de ces questions, sans mettre la patience du lecteur à une trop rude épreuve, je me contenterai d'un essai d'expliquer quelques noms qui ont un intérêt local pour les Odessois. Me proposant de traiter ailleurs les noms marqués sur les bords de la mer d'Azov et sur les côtes de la Tauride, je ne parlerai ici que des noms marqués sur le bord de la mer entre le Dnièpre et le Dnièstre.

Avant d'entrer en matière, je me permettrai de dire quelques mots sur les cartes dont j'ai pu profiter pour cet essai, et parmi lesquelles il s'en trouve quelques unes qui jusqu'à présent étaient peu connues du public.

1. *Carte tracée en* 1318 *par Pierre Vesconte de Gènes.* Elle fait partie d'un atlas in 8^0, qui se trouve dans la bibliothèque impériale de Vienne. Son importance est d'autant plus grande qu'elle est la plus ancienne carte de la mer Noire, qui se soit conservée parmi celles que nous devons aux marins italiens du moyen-âge. Un fac-simile de cette carte est inséré dans l'atlas publié par le vicomte de Santarem, tandis qu'une copie réduite d'un tiers se trouve dans l'atlas publié par Hommaire de Hell. On peut encore voir la nomenclature de la carte de Vesconte, comparée avec la liste des noms contenus dans plusieurs autres cartes, dans le Mémoire sur un nouveau périple du Pont-Euxin, publié par le comte Jean Potocki; dans la traduction russe de ce Mémoire, éditée par Spaski, dans le «Periplus ponti Euxini

octuplus», publié par Kopitar et réimprimé par Tafel[1]).

2. *Une carte publiée* pour la première fois en 1856 *par le général comte Serristori*[2]), et dont l'original, qui date de l'an 1351, se trouve dans la bibliothèque de S. Laurent à Florence. Plusieurs indices, cités par le comte, empèchent de douter que cette carte soit aussi d'origine génoise. Quant à son ancienneté, elle vient immédiatement après la carte de Vesconte, dont elle se distingue par plusieurs particularités qui ne se trouvent pas dans les cartes postérieures, en sorte que sous ce rapport déjà il faut savoir gré au général de l'avoir fait imprimer[3]).

3. *Carte de l'an* 1367, *tracée par les Vénitiens François et Dominique Pizzigani*, et conservée dans la bibliothèque de Parme. Selon Lelewel (Géogr. du M. A. II, p. 35) elle se distingue de plusieurs autres cartes contemporaines par son format et par son exactitude. On trouve la nomenclature de cette carte dans le «Periplus octuplus» mentionné plus haut, où elle a été inscrite d'après une copie conservée à Vienne. Une autre copie se trouve, depuis 1845, à Paris, une troisième, depuis 1820 à St. Pétersbourg au Musée Roumiantsov; cette copie avait été envoyée au chancelier par l'archiduchesse Marie Louise. La carte elle même ne paraît pas avoir été publiée.

1) Constantinus Porphyrogenitus de provinciis regni Byzantini. Liber secundus, Europa. Tubingae, 1846 in 4°. p. 38 — 41.

2) Illustrazione di una carta del mar nero del MCCCLI. Firenze 1856.

3) Il paraît que cette carte fait partie des «Tabulae nauticae de l'an 1351», citées pag. 53 de l'ouvrage intitulé: Über Erdkunde und Karten des Mittelalters. Von Heinrich Wuttke (Abdruck aus Naumann's Serapeum.) Leipzig 1853.

4. *La carte, dite catalane, de l'an* 1375. Elle se trouve à la bibliothèque impériale de Paris, où elle fut découverte, vers 1804, par Walkenaer, et ce ne fut que 40 ans plus tard qu'elle fut publiée avec des notes par Buchon et Tastu, dans le tome XIV des Mémoires et Extraits de la bibliothèque etc. La Société d'histoire à Odessa vient de recevoir de Paris un fac-simile de cette carte, dont on peut aussi voir des copies, réduites d'un tiers, dans les atlas de Lelewel et de Hommaire de Hell.

5. *Carte de l'an* 1408, *tracée à Venise par Nicolas Pasqualini.* Elle se trouve à Vienne et ne m'est connue que par le «Periplus octuplus».

6. *La carte de Bianco, tracée vers* 1436. Grâce à l'entremise du consul d'Autriche à Odessa, la Société d'histoire de cette ville a reçu dernièrement un fac-simile de cette carte qui se trouve à Venise dans la bibliothèque de St. Marc. Il résulte d'une lettre du vice-directeur de cette bibliothèque que la dite carte est la seconde de l'atlas du Vénitien Bianco, contenant 10 cartes, parmi lesquelles trois seulement, et nommément la 1re, la 5me et la 9me, ont été publiées par Formaleoni. Selon Lelewel (I, p. 104) une copie ou une imitation de l'atlas de Bianco, faite, encore du vivant de ce dernier, en 1456 par le Génois Bartholomeo Pareto, se trouve dans la collection géographique de la Bibliothèque impériale de Paris. Cette indication paraît cependant ne pas être tout à fait exacte, l'administration de la dite bibliothèque ayant fait répondre à des informations que le consul de France à Odessa a eu l'obligeance de prendre à ce sujet, qu'elle ne possédait qu'une carte gravée en

1451, par Bartholomaeus de Tareto, Génois, et que cette carte ne présente que la côte occidentale de l'Europe et de l'Afrique. La note émanante de l'administration de la Bibliothèque ajoute que la carte en question a été publiée par Andrea dans le premier volume de l'Academia Ercolanese, et qu'elle ressemble à l'une des cartes de Bianco.

N'ayant pas sous les yeux cette carte gravée par Pareto, je ne suis pas dans le cas de décider, si sa ressemblance avec une des cartes de l'atlas de Bianco n'est pas telle que Lelewel pouvait avoir eu raison de dire qu'elle n'en était qu'une copie ou une imitation.

Par contre je puis assurer que la Bibliothèque impériale de Paris possède une véritable copie de la seconde carte de l'atlas de Bianco. Je veux parler d'une carte de la mer Noire, que l'administration de la Bibliothèque impériale reconnaît être d'origine vénitienne; qu'elle croit appartenir au XIV^{e} ou plutôt au XV^{e} siècle et dont elle a eu l'obligeance de faire parvenir à la société d'histoire à Odessa un calque et une copie gravée par Viero en 1791, laquelle, à la suite d'un malentendu que l'administration constate et qui lui paraît de trop peu d'importance pour tâcher d'en expliquer la cause, porte l'inscription suivante: Carte maritime de la mer Noire, levée par les Vénitiens dans le XIII^{e} siècle, et dont l'original se trouve à la bibliothèque de St. Marc à Venise. Au moins cette carte gravée, ainsi que le calque susmentionné, sont évidemment des copies de la carte de la mer Noire, qui fait partie de l'atlas de Bianco et dont un fac-simile avait été envoyé de Venise à la

Société d'histoire à Odessa. Il paraît que Hommaire de Hell a confondu ces copies avec l'original vénitien, lorsqu'il parle d'une carte de la mer Noire, qui aurait été envoyée de Venise à Paris, qui daterait du XIII^e^ siècle et dont il communique une copie réduite dans son atlas. M. Primaudaie[4]) paraît, à son tour, avoir eu en vue la carte gravée par Viero, quand il dit avoir composé son périple d'après une carte vénitienne du XIII^e^ siècle, dont, probablement à tort, il attribue la publication à Formaleoni. Car, s'il paraît au premier abord que cet auteur, qui a publié en effet quelques cartes de l'atlas de Bianco (v. plus haut), aurait pu faire graver la carte de cet atlas, dont il est question ici, d'autant plus qu'elle aussi paraît avoir été gravée à Venise; néanmoins on ne pourrait jamais supposer que Formaleoni eût fait une inscription française à sa carte et encore moins que cet écrivain consciencieux eût fait passer pour une oeuvre du XIII^e^ siècle une carte faisant partie d'un atlas qu'il savait appartenir au XV^e^. Par cela même il me paraît plus naturel de croire que la carte gravée par Viero aura été publiée non pas par Formaleoni, mais par Henin, qui a fait paraître à Venise, en 1788, une traduction française du livre de l'historien italien. La nomenclature de la carte vénitienne, soi-disant du XIII^e^ siècle, a aussi été ajoutée par Spaski à sa traduction citée plus haut du Mémoire de Potocki, d'après une copie de la carte de Bianco, publiée par M. Mourzakevitch dans son traité sur l'histoire des colonies génoises en Crimée[5]),

4) Commerce de la mer Noire au moyen-âge. —
5) Исторія генуэзкихъ поселеній въ Крыму. Одесса 1837.

et qui porte l'inscription qu'elle a été faite d'après une carte du XIII^e^ siècle, dont l'original se trouverait à la bibliothèque de S. Marc.

7. *Carte de Gracioso Benincasa, de l'an 1480.* Elle se trouve à Vienne et ne m'est connue que d'après les périples de Kopitar et de Potocki. Outre la carte viennoise, tracée par Benincasa à Ancône, il en a composé d'autres à Venise, et nommément: deux atlas de 1466 et de 1467, se trouvant à Paris, et un troisième de l'an 1471, conservé dans la bibliothèque de St. Michel de Murano. Tous ces atlas ne m'ont pas été accessibles, de manière que je n'ai pu les comparer avec la carte viennoise.

8. *La carte de Freducius d'Ancône, de l'an 1497.* Elle a été publiée pour la première fois par le comte Potocki, qui l'avait découverte dans la bibliothèque de Wolfenbüttel. Cette carte a été depuis réimprimée par Spaski, le traducteur du Mémoire de Potocki; par Tchertkov dans sa dissertation sur le Bélobérejié [6]), et par Lelewel, dans son atlas. Ici du reste elle a été reduite aux $^2/_3$.

Passant maintenant à la comparaison de ces 8 cartes, que je désignerai par les nombres respectifs par lesquels je viens de les noter, je ferai d'abord observer que toutes ces cartes nous présentent clairement la côte comprise entre le Dnièpre et le Dnièstre, bien que les noms actuels de ces deux fleuves ne se trouvent sur aucune de ces cartes. Dans la première le Dnièpre porte le nom de *flum* (flumidna) *de ellexe;* dans la seconde *flm. luxoni;* dans la 3^me^ *fl. erese;* dans

6) V. Журналъ Министерства Народнаго Просвѣщенія. Томъ XLVII (1845).

la 4me *fl. lussom;* dans la 5me *lellexe;* dans la 6me *lozo;* dans la 7me *erexe* et dans la 8me *flm. luxoni.*

Dans mon essai sur les diverses dénominations de l'Hylée (v. plus haut) j'ai fait voir que plusieurs de ces noms avaient été donnés au Dnièpre d'après la ville d'Olechié, située non loin de celle d'Alechki d'aujourd'hui, et que les autres noms venaient de celui d'Ousou ou Osi, que le fleuve porte encore chez les Turcs. Quant à l'autre fleuve marqué sur les cartes 1, 3, 7 et 8 sans aucune dénomination, et que la 2de désigne comme *flm. turllo;* la 4me *flm. tuilo;* la 5me *flm. tarllo* et la 6me *flm. turlo* — il a dû correspondre au Dnièstre, que l'empereur Constantin Porphyrogénète connaît déjà sous le nom de Trullus et qui s'appelle aujourd'hui chez les Turcs Turla, comme il s'appelait déjà du tems d'Aboulféda[7]). Au lieu du mot *içera*, que la 5me carte seulement présente après le nom turc du Dnièstre, et dans lequel se cache peut-être le mot slave *iezero*, désignant ici le limane de ce fleuve; nous trouvons dans la 6me carte *y*^{a} *nogai*, inscrit près de l'embouchure du fleuve dans le lac. Probablement ce nom s'appliquait à la petite île que les cartes tracent un peu plus bas, et qui pouvait correspondre à l'emplacement entre Palanka et Maïaki, où M. Becker voulait retrouver l'île des Tyragètes, citée par Pline. Le nom par lequel la 6me carte désigne cette localité, rappelle celui du chef tatare Nogaï, qui fonda, en 1271, un état indépendant sur la côte septentrionale de la mer Noire. Cet état, il est vrai, fut détruit bientôt après; tout de même

7) Trad. de Reinaud. Paris 1848; II. p. 817.

on serait porté à croire qu'on désignait déjà à cette époque par le nom de Nogaï les Tatares Djamboulyk et Iedisan, qui habitaient alors entre le Dnièstre et le Dnièpre. S'il en était ainsi, on devrait mettre en doute l'opinion de Klaproth[8]), qui avance que les Nogaïs n'auraient transféré leurs campements au N. E. de la mer Caspienne que dans le XVII^{e} siècle.

Après l'île des Nogaïs la 6^{me} carte présente encore le nom de *seraticia*, que la 5^{me} carte écrit *setaticia*, tandis que les autres cartes n'en font pas du tout mention. Dans l'impossibilité où je suis d'expliquer le sens de ce mot, je serais tenté de supposer qu'il n'est rien autre chose qu'une corruption du Beribonium sive collum lupinum de Broniovius, lequel coïncidait, par sa position comme par son nom, avec la vallée du Baraboï, parsemée actuellement de colonies allemandes, et dans laquelle devait se placer le *seraticia* ou *setaticia* de nos cartes.

A l'orient du Baraboï, dans les environs d'Odessa, toutes les cartes nous présentent le même nom, que la 1re carte écrit *la ginestra;* la 2de *zinestra;* la 3^{me} *cinestra;* la 4^{me} et la 5^{me} *zinestra;* la 6^{me} *lo zinestra;* la 7^{me} *la ginestra* et la 8^{me} *langistra.*

Puis nous trouvons dans la 5^{me} carte le nom de *mauro nero*, dans les environs de Dofinovka; où l'on cherche ordinairement le port de Scopuli, mentionné par l'auteur du Périple anonyme. La 6^{me} carte change mauro nero en *māro mero*, tandis que les autres cartes n'en font aucune mention. Plus loin, près de l'embouchure du Tiligoul, nous rencontrons dans la 1re

8) Potocki, Voyage dans les steppes etc. Paris 1829; II, p. 128.

carte *flor de lisso;* dans la 2^de^ *fice* (flor?) *de lix;* dans la 3^me^ *flor de lise;* dans la 4^me^ *flor de lis;* dans la 5^me^ *flor del lix;* dans la 6^me^, la 7^me^ et la 8^me^ *flor de lix.*

Ensuite vient, près de l'embouchure du Bérézane, dans la 1^re^ carte *barbarese;* dans la 2^de^ *barbareine;* dans la 3^me^ *barbarese;* dans la 4^me^ *barbarexe;* dans la 5^me^ *barbareça;* dans la 6^me^ *barbarese;* dans la 7^me^ et la 8^me^ *barbarexe.*

Enfin, dans les environs d'Otchákov, paraissent encore deux noms, qui cependant ne se trouvent pas dans toutes les cartes, ni à la même place dans celles qui les contiennent, nommément dans la 3^me^ *porto de luco;* que la 4^me^ change en *porto de lovo;* la 7^me^ en *porto de bo* et la 8^me^ en *porto de bos.* Au lieu de ce nom la 5^me^ carte présente *grotte de tono*, que les quatre cartes précédentes ne contiennent pas du tout; dans la 6^me^ ces grottes sont placées plus haut près du fleuve; la 7^me^ et 8^me^ placent ces *grotte de tonni* entre lui et le Bérézane, sur le bord de la mer.

Parmi tous ces noms il n'y a que celui de «flor de lis», que toutes les cartes écrivent presque de la même manière, dont la signification n'est pas douteuse. C'est en vain que feu M. Taitbout de Marigny[9]) a voulu nous persuader que ce nom n'était qu'une corruption de celui du port d'Ordessus ou Odessus, dont parlent Pline, Ptolemée, Arrien et l'Anonyme, et lequel devait être situé en effet près de l'embouchure du Tiligoul. Le nom par lequel les marins italiens désignaient cette localité n'avait évidemment point d'autre signification que celle de fleurs de lis.

---

9) Hydrographie de la mer Noire, p. 71.

Aujourd'hui les lis ne croissent pas spontanément sur le bord septentrional de la mer Noire, et c'est pourquoi je n'insisterai pas sur la circonstance que ces fleurs pouvaient garnir la côte à l'époque où elle fut fréquentée par les Italiens. Par contre je ne doute pas qu'ils purent y rencontrer plusieurs autres plantes, et nommément des iris, puisque ces fleurs abondent encore aujourd'hui dans nos steppes, nonobstant les changements défavorables qui ont eu lieu dans leur climat. De même que dans la bouche du bas peuple ces fleurs passent pour des lis, les marins italiens, qui n'avaient point de connaissances botaniques, pouvaient adapter le nom de fleurs de lis à la côte du limane de Tiligoul, à cause des iris qu'ils y rencontrèrent, si, comme il faut le croire, ils désignaient les divers points de la côte d'après les objets qui frappaient leurs regards dans chacun d'eux. Que des produits du règne végétal ont pu être du nombre de pareils objets, cela ressort des noms qui ont été donnés à diverses époques à beaucoup d'autres localités. C'est ainsi, p. ex. que les environs d'Alechki, où des groupes plus ou moins touffus d'arbres de diverses espèces se sont conservés jusqu'aujourd'hui, étaient désignés, encore du temps d'Hérodote, par le nom d'Hylée ou contrée boisée, et plus tard par ceux d'Abice et de Pidea, à cause des arbres à aiguilles qui la caractérisaient peut-être autrefois [10]). C'est encore ainsi qu'une île, située près des bouches du Danube, avait reçu, dans l'antiquité, le nom de Peuce à cause des pins qui la couvraient [11]) de même que, plus tard,

10) V. pl. haut: Les diverses dénominations de l'ancienne Hylée.
11) V. mon Essai dans les NN. 90 et 91 de l'Odesski Vestnik 1852.

une autre île, située à l'embouchure du Koubanc, avait été nommée Pteleae, parce qu'elle abondait en ormes. De la même manière les marins italiens avaient désigné un cap sur la côte orientale de la mer Noire, au midi d'Anapa, non pas par le nom de «cavo dei Russi», comme le suppose M. Tchertkov, mais par celui de *cavo de busso* ou de bux, parce qu'ils avaient rencontré dans cette localité beaucoup d'arbres, semblables à ceux «in modo de bussi, ma multo maggiori», qu'en 1474 Contarini vit en Mingrélie, et que son traducteur russe Séménov transforme à tort en une espèce de hêtres. Bergeron [12]) traduit mieux l'auteur italien, en le faisant parler «de très beaux arbres à peu près semblables au buis, si ce n'est qu'ils sont plus hauts.» Encore avant Contarini le géographe Aboulféda fait mention d'une forêt de buis (Scharaã al bucs) dans les environs de Matricha, ajoutant qu'on exportait de ce lieu du buis dans toutes les parties du monde. Selon l'opinion de son traducteur français (II, p. 289) ce lieu coïncidait avec notre Cavo de Busso, lequel aurait été, dans ce cas, identique avec un lieu qu'Edrisi connaît sous le nom de Schaar et bakar, qui était situé, selon lui, au midi de Tomi (Tamane), et d'où l'on exportait aussi des marchandises pour divers pays [13]). Le buis des côtes de la mer Noire est encore très recherché pour la pureté du teint et le poli dont il est susceptible, et cet important article du commerce de nos provinces au delà du Caucase n'a pas échappé aux regards de voya-

12) Voyage de Contarini, col 16.
13) Fraehn: Ibn Fozlan etc. p. 31.

geurs, comme Pallas, Güldenstaedt et Nordmann qui écrit à l'Académie de St.-Pétersbourg[14]): «Die ganze Strecke von Poti bis Nicolai ist ein ungeheurer Wald von Buxus sempervirens, der die Luft mit seinem Gestanke verpestet.» Enfin c'est d'après une autre espèce de forêt qu'une localité deux fois citée par *Barbaro* et située au-dessus de Tana sur le Don, avait pris le nom de Bosagaz. J'ignore pourquoi M. Sémènov omet dans sa traduction les mots suivants, par lesquels Barbaro[15]) tâche d'expliquer le nom de Bosagaz: «che viene a dire legno berettin», tandis que ces mots indiquent clairement qu'il s'agissait ici d'une espèce d'arbres à couleur cendrée. C'est de ces mêmes arbres que pourrait venir le nom de la ville d'Achas, tant vantée par Herberstein pour fertilité de ses alentours.

Il se pourrait, du reste, que, dans le cas qui nous occupe ici, les marins italiens par fleurs de lis voulussent désigner non pas des iris, mais, ce qui me paraîtrait plus probable — des tulipes. Au moins ces fleurs qui sont originaires de la Tauride, et que les Polonais connaissent encore par le nom de lis de Turquie, croissent-elles encore abondamment sur la côte près de l'embouchure du Tiligoul, à tel point que le voyageur s'y arrête involontairement pour les admirer. Certainement ces lieux étaient parsemés de ces mêmes belles fleurs à l'époque où les Italiens l'aperçurent pour la première fois, et leur admiration aura été d'autant plus grande que ce spectacle devait

14) Bull. sc. No. 6, col. 93.

15) Библіотека иностранныхъ писателей о Россіи. Т. I. СПб. 1836. (V. Barbaro, Cap. II.)

les frapper par sa nouveauté. En Allemagne au moins les tulipes étaient inconnues jusqu'à la moitié du XVI^e^ siècle; la première fleurissait en 1559 à Augsbourg, où elle avait été envoyée de l'orient par le fameux diplomate, baron de Busbecq, auquel l'Europe occidentale doit aussi l'introduction de la Syringa ou Lilas.

Il n'y aurait donc eu rien d'étonnant que les Italiens eussent voulu désigner l'embouchure du Tiligoul, pour la distinguer des autres points de la côte, par ces fleurs — qu'ils appelaient lis, parcequ'ils ne connaissaient pas encore leur nom actuel, que les peuples de l'Europe occidentale ont évidemment emprunté des Turcs, qui avaient nommé ces fleurs d'après leur ressemblance avec un turban, qui s'appelle dans leur langue *tulban* ou *tulbend*.

La circonstance que l'un des points de la côte fut désignée par les marins qui fréquentaient nos parages d'après des plantes qu'ils y avaient rencontrées, ne diminue pas la probabilité que d'autres lieux encore doivent leur nouvelles dénominations à des circonstances semblables, au moins dans les cas où il nous est impossible d'expliquer autrement les noms que ces lieux portent sur nos cartes.

A ces noms énigmatiques appartient certainement le nom de *Ginestra* qui se trouve inscrit avec de petites variantes, dans toutes les cartes, et dans les environs d'Odessa. Du moins je ne saurais partager l'opinion de Potocki proposant de lire *la sinestra* et s'imaginant qu'il pouvait s'agir dans ce cas de la rive gauche du Dnièstre. On avouera cependant que le savant comte change ici, d'une manière arbitraire, la lettre *z* en *s*, tandis qu'il aurait pu lire chez Du-

cange (Gloss. Lat.) sous le mot *zinestra:* genistra, Italis ginestra, gall. genêt.

Tout aussi peu j'adopterais l'opinion de Lelewel, concernant l'identité des noms ginestra et Dnièstre, qu'il tâche vainement d'appuyer par la note suivante [16]): «La carte de Bleuw (1646) prit Ginestra directement pour un Dnièstre doublé, parce qu'elle place au delà de Ginestra, qu'elle trace comme rivière, Cecicon, qui n'est que Kotchubey, situé à l'embouchure du Dnièstre, sur l'emplacement où l'on voit aujourd'hui Ovidiopol». Cependant, comme le port de Kotchubey, c. à. d. de Hadgibei, était situé non pas près du limane du Dnièstre, mais à côté de celui de Hadgibei, à Odessa même; l'ancien professeur de Wilna aurait tout au plus dû conclure d'après la carte de Bleuw que la rivière de Ginestra, qui s'y trouve entre les deux limanes cités, devait correspondre à celui du Kouïalnik près d'Odessa.

L'explication de la signification de *ginestra* n'a pas réussi davantage à Taitbout de Marigny qu'aux deux géographes polonais dont je viens de combattre l'opinion. Pour s'en convaincre, il suffit de savoir que l'ancien consul néerlandais voit dans ce nom une corruption de celui de l'ancien port des Istriens (qui se trouvait en effet entre les embouchures des deux limanes de Hadgibei et de Kovïalnik, comme l'a prouvé M. Becker), et croit en même temps que ce nom corrompu peut avoir désigné le port que les navigateurs laissaient à gauche (la sinestra) en se rendant plus loin le long de la côte, vers le Dnièpre (l. c. p. 68).

16) Portulan général, p. 12.

Dans de telles conjonctures il me sera permis de demander si, par hasard, ces navigateurs n'avaient pas désigné les environs de la ville d'Odessa par le nom de *ginestra*, parce qu'en abordant sur la côte, ils la trouvèrent couverte de genêts, c. à d. de plantes qui portent encore aujourd'hui le nom de *ginestra* ou *zinestra*, comme il a été dit plus haut. A l'appui de cette opinion, outre l'identité parfaite des noms, vient le fait que cette plante, dont on faisait autrefois des filets, des cordes etc., croît encore aujourd'hui d'elle même dans nos steppes, et qu'elle pouvait, par cela même, abonder dans les environs d'Odessa à l'époque où les marins et les pêcheurs de l'Ausonie commencèrent à les fréquenter. Certainement il se pourrait aussi qu'ils eussent voulu désigner ces lieux par le nom de genêts, non pas à cause de ces plantes, mais par toute autre raison, par un hasard quelconque. C'est ainsi, p. ex., que le nom de *ginestra* a pu être donné aux bords du Kovïalnik à cause d'une autre plante qui s'y rencontre encore en grande quantité, et qui, au premier abord, ressemble tellement au genêt, que des gens peu familiarisés avec les systèmes de botanique, auront facilement pu les confondre. Par cette plante j'entends une espèce d'*Antirrhinium*, que l'on trouve fréquemment dans les environs d'Odessa, et que l'on distingue, pour cause, par le nom d'*A. ginestafolium*.

Des difficultés, non moins grandes que celles que présente l'explication de la signification du nom de *ginestra*, nous empêchent de comprendre le véritable sens du nom de *mauro nero*, tracé dans la carte de Pasqualini dans les environs de la station de Dofi-

novka, et que la carte de Bianco change en *mauro mero*, tandis que les autres cartes n'en font pas du tout mention. Cependant, quand on pense que les Italiens furent introduits dans la mer Noire par les Byzantins, et qu'ils continuèrent à désigner plusieurs points de la côte par les mêmes noms qu'ils avaient portés auparavant, l'on serait tenté de croire qu'il en était de même pour le nom de *mauro nero*. Ce nom ayant pu signifier en grec lac noir, on pourrait encore supposer qu'il désignait d'abord le limane d'Adjalyk, près duquel est situé Dofinovka, et qui était anciennement en communication avec la mer, de même que tous les autres limanes entre le Dnièstre et le Dnièpre. Je ne saurais dire par quelle raison l'épithète de noir a pu s'adapter de préférence au limane d'Adjalyk; mais je ferai observer que le nom de *mauro nero* coïnciderait, dans ce cas, par sa position, comme par sa signification, avec celui de Caria (*cara*, en turc, noir) qu'Edrisi place sur le bord de la mer à moitié chemin entre le Dnièstre et le Dnièpre.

D'un autre côté il ne faut pas oublier que les plus anciennes cartes omettent le nom de *mauro nero*, et que les autres plus récentes le placent entre ceux de ginestra et de flor de lis, qui ne sont pas d'origine grecque. Il serait donc possible que le nom de *mauro nero* ou *mero* n'eût eu rien de commun avec des mots grecs, à l'exception d'une homophonie purement accidentelle. Dans ce cas, que du reste je ne garantirais aucunement, j'aurais proposé la question si le nom de *mauro nero* n'était pas venu à cette localité, à cause des mûres de ronces, qui y abondent. Il est vrai qu'en italien ces baies s'appellent *mora prugrula*,

mora del rogo; mais aussi trouvons-nous chez Ducange, sous le mot *Mauria:* rubus est fructum nigrum ferens, quem vulgo Mure sauvage appellamus.

N'ignorant pas sur quelles faibles bases reposent les hypothèses que j'ai osé émettre dans ce qui précède, et craignant d'augmenter mes torts en présentant une nouvelle opinion concernant la signification du nom de *barbarese*, je préfère ne pas contredire Lelewel assurant que ce nom, que toutes les cartes placent près du limane de Bérézane, vient de ce dernier. J'ajouterai néanmoins que j'aurais vu volontiers dans le nom de *barbarese* une corruption du Bélobérejié (Бѣлобережье) de Nestor, que des savants comme Wagner, Schloezer et Stritter ont cru retrouver à cette place, et lequel pouvait, dans ce cas, coïncider avec les bords du Boug ou fleuve blanc des Turcs, ainsi qu'avec ceux du fleuve blanc que l'empereur Constantin Porphyrogénète place non loin du Dnièpre, et que fréquentaient les marins russes de son temps, après avoir séjourné quelques jours dans l'île de Bérézane. A leur tour les Génois, dans la bouche desquels la lettre *l* a souvent dû faire place à un *r*, auraient pu facilement transformer en *barbarese* ou *borbarese* le nom de Bélobérejié, dont ils ne comprenaient pas le sens. Ils n'auraient pas même eu besoin, en agissant ainsi, de penser aux épines-vinettes qu'ils pouvaient avoir trouvées dans les environs du Bérézane, et que leurs compatriotes appellent *berberi.*

A propos du Bérézane je ferai encore observer que ce nom, qui a passé au limane de l'île située devant son embouchure, vient des mots turcs *Buru-ouzen*, et

que l'île a été nommée ainsi d'après le Dnièpre, de même que d'après ce fleuve elle avait été nommée, dans l'antiquité, Borysthène, et plus tard — Aas et Osibek. Outre cette petite île, que l'empereur Constantin et Nestor désignent clairement sous le nom de l'île de S. Aethère [17]), les cartes qui nous occupent ici placent encore une grande île près de l'embouchure du Dnièpre; ou bien ils présentent cette embouchure sous la forme d'un delta, composé de plusieurs îles. Certainement ces îles devaient correspondre aux presqu'îles formées par les limanes du Bérézane, du Boug et du Dnièpre, et que des étrangers, entrant dans ces limanes dû coté de la mer, pouvaient facilement prendre en effet pour des îles. On ne pourraît même nier qu'elles l'aient été jadis, et que Nestor ne se trompe peut-être pas quand il dit que le Dnièpre se jetait dans la mer Russe par trois bouches. Au moins le bassin du Bérézane présente des indices très clairs d'une ancienne communication avec le Boug actuel, si non avec le Dnièpre. C'est ainsi que les sources du Sasyk, formant la branche occidentale du limane du Bérézane, se rapprochent des ravins supérieurs du Tchitchaklei, affluent du Boug, — jusqu'à deux verstes de distance, dans les environs du khoutor Martinovka. Voilà pourquoi des cartes marines, tracées beaucoup plus tard, présentent encore cette localité sous la forme d'une île. La carte de Witsen, entre autres, qui date de l'an 1715, place ici une grande île Saselyk-adadour, arrosée par le cours inférieur de l'Osi et de l'Aksu «alias witwater», c. a. d.

17) V. m. Essai dans le Новороссійскій Календарь pour 1855.

du Dnièpre et du Boug. Lelewel est persuadé que le nom actuel de ce dernier fleuve avait engagé les Italiens à donner le nom de *porto de boro* ou de *bo* à un port que l'on trouve marqué sur quelques unes de leurs cartes, et suppose que ce port devait se trouver près du cap Stanislav, où il y avait, du temps d'Hérodote, un temple de Cérès, dont Stępowski croyait avoir découvert les traces à 8 werstes environ de l'extrémité du cap. Cependant, comme le port de bos des cartes y est marqué non pas entre le Boug et le Dnièpre, mais à l'embouchure même du limane de ces deux fleuves réunis, je serais de l'avis de le rechercher à Otchákov, et cela d'autant plus que, de même que cette forteresse, le dit port est évidemment redevable de son nom à celui du fleuve Ozi ou Ouzou, c. a. d. du Dnièpre. Car tandis que les deux premières cartes ne connaissent aucun port dans ces lieux, la carte des frères Pizzigani, qui vient ensuite et dont l'exécution soignée étonne Lelewel même, contient ici un porto de *l'uço*, c. a. d. un nom que les dits cartographes ont pu tout aussi facilement mettre au lieu d'un porto de l'Osi ou Ouzou, qu'il a pu, à son tour, être changé par l'auteur de la carte catalane en *porto de lovo*, et par ceux des autres cartes en *porto de bovo*, de *bos* et de *bo*. Les *grotte de tono* marquées dans toutes les cartes dans le voisinage de ce port, permettent de supposer que les Italiens s'occupaient ici de la pêche des thons, par quel nom ils auraient pu désigner de jeunes poissons de cette espèce, ordinairement nommés pélamides, — même dans le cas qu'il n'y aurait eu aucun rapport entre les deux noms: pelamen et tunina, à l'exception

de l'année, sous laquelle ils paraissent chez Ducange dans les citations suivantes (Gl. Lat.): Jacobus Aurias in Annal. Genuens. lib. 10 ad annum 1285: quum autem esset in Sardinia in portu Orestani cepit unam navem Gaetanorum caseo et *pelamine* oneratam; et Ann. Genuen. ad annum *1285* apud Muratori, tom. VI, col. 590: Invenit in mari Tolariae navem unam Venetorum onustam caseo et *tunina*. Qui ne sait que la pêche des pélamides, dont on s'occupe encore dans nos parages, formait, dans l'antiquité, une des principales branches de l'industrie de la pêche, et que cette branche était nommément lucrative pour celles des villes du Peat, près desquelles se trouvaient des salines et des lacs salés, le poisson salé étant alors la principale nourriture de la masse du peuple, tandis que les gastronomes de ce temps préféraient le τάριχος ou poisson salé et préparé artificiellement à tout autre plat. Sous ce rapport le Nord pontique avait sans contredit la même importance pour l'Hellade, qu'avait pour Rome l'Espagne méridionale. Les types des monnaies d'Olbia prouvent clairement quelle grande part la fameuse cité des Borysthénites prenait dans cette occupation, tandis que la grande quantité d'antiquités que l'on a découvertes et que l'on continue de trouver près du village de Porutino, fait pressentir le haut degré d'opulence et de puissance, auxquelles parvint ce précurseur de notre Odessa. Certainement les ruines d'Olbia ont dû attirer l'attention des Génois, parce qu'ils pouvaient trouver ici, au sein de la terre, des trésors non moins importans que ceux qui avaient engagé leurs rivaux à faire des fouilles dans les kourganes

près du Don, comme nous le savons par Barbaro. Du reste, il serait trop téméraire de vouloir affirmer que les «grottes» mentionnées coïncidassent avec les *cent-grottes* ou Stomoguil, comme le peuple appelle les ruines d'Olbia. Car d'abord la position des grottes de thon n'est pas marquée au même endroit dans les diverses cartes; puis la pêche des pélamides pouvait avoir lieu sur toute la côte, comprise entre le Dnièstre et le Dnièpre, laquelle, par cette raison peut-être, s'appelait côte d'or, à moins que ce surnom, mentionné par l'empereur Constantin, n'eût plutôt la même signification que le Bélobérejié de notre annaliste, situé dans le voisinage de la côte d'or, et qui en faisait peut-être partie. Il faut avouer qu'on n'a pas encore découvert, ce que Nestor entendait par cette côte blanche, ni la place qu'elle devait occuper dans nos cartes actuelles. Dans sa dissertation sur ce sujet M. Tchertkov a prouvé que le Bélobérejié ne pouvait pas avoir été situé près de Sévastopol, où l'avait recherché le savant Lehrberg. En même tems le président de la société d'histoire de Moscou croyait pouvoir affirmer qu'il fallait reléguer le Bélobérejié dans l'ile de Leuce ou Fidonisi. Les raisons qui m'avaient engagé à combattre cette opinion ont été exposées par moi dans un essai sur la bouche de Kilia, bras du Danube, où j'avais cru alors pouvoir fixer le Bélobérejié. Mais aujourd'hui je reconnais mon erreur, et je reviens à l'opinion citée des auteurs allemands qui avaient retrouvé la côte blanche près du limane de Bérézane. Dans le cas où cette opinion serait aussi reconnue fausse, malgré les nouveaux soutiens que j'ai tâché de lui

donner, je me serais permis de demander, si le Bélobérejié ne devait pas être cherché près du golfe d'Akmétchet ou de Pérécop, que fréquentaient, dans l'antiquité, les pêcheurs Chersonésites, et plus tard — nos ancêtres, comme le prouveraient au besoin les noms de Varangolimena et Russofar, que nous rencontrons encore dans les cartes marines qui nous occupent ici, et dans lesquelles ces noms sont inscrits sur la côte méridionale du golfe en question. Si le premier de ces noms n'a pas besoin d'explication, nous sommes moins sûrs quant au sens du second, qu'il faudrait peut-être écrire *Russo tar* et non pas *far*. Au moins la carte de Benincasa remplace le *russo-far* des autres cartes par — *tar parvo*, tandis qu'elle nomme *tar magno* à la place du Varangolimena des autres cartes. De plus les noms de *tar magno* et de *tar parvo* se retrouvent encore chez Benincasa sur la côte orientale de la mer d'Azov, tandis que les cartes précédentes n'y mettent que le nom de *tas* ou *lo tar*. A en juger par la place que ce nom occupe dans les cartes, il devait désigner un lieu quelconque près du golfe de Ieïsk, et pouvait coïncider, par cela même, avec le promontoire connu aux anciens sous le nom de Grand Rhombite, où se faisait, d'après Strabon, la plus forte pêche des poissons destinés aux salaisons, au nombre desquels étaient certainement le camboula ou turbot, en grec ῥόμβος. Pendant le moyen-âge les Grecs ne discontinuèrent pas de s'adonner à cette industrie lucrative sur les bords de la Méotide, jusqu'à ce qu'ils furent remplacés par les Italiens, qui exportaient de là, à leur tour, beaucoup de caviar et des poissons séchés

et salés. Si l'on pense qu'en grec toute espèce de poisson salé s'appelle τάριχος, et que ταρρός ou ταρσός signifie une claie pour sécher divers objets, on serait tenté de croire que l'un de ces mots se cache dans le nom italien «lo tar», ainsi que dans notre тарань, désignant une espèce de poisson (la serte) que l'on pêche encore aujourd'hui en très grande quantité dans les environs de Ieïsk. Avant ces parages, le bord septentrional de la mer Noire devint accessible aux Slaves, qui n'empêchaient pas les Grecs de Cherson de s'occuper, à l'instar de leurs aïeux, de la pêche «dans l'embouchure du Dnièpre et dans le Bélobérejié.» Pour les Byzantins cette côte était même d'une telle importance, qu'ils tâchèrent d'en interdire l'accès aux Russes, et que tout poisson que l'on expédiait de la mer Noire à Constantinople y était appelé βερζητικόν peut-être à cause du mot slave бережье, par lequel on ne désignait d'abord que la côte où la pêche se faisait de préférence.

C'est ainsi, du moins, que je m'explique la contradiction apparente entre le témoignage du poète Tzetzès et celui de l'empereur Constantin Porphyrogénète, qui parle, dans un de ses ouvrages, du berzeticon que l'on pêchait alors non pas dans le Tanaïs, comme le traduit Koehler, mais dans le Choracul qui se jetait dans la mer d'Azov, non loin du Tanaïs, et que les indigènes d'origine turque appelaient probablement Karagoul, c. a. d. lac noir. Si je ne me trompe, ce Karagoul ou Characul a dû coïncider avec le limane de Ieïsk, de manière qu'il aurait été voisin du Grand Rhombite de Strabon,

ainsi que du *lo tar* ou *tar magno* des Italiens du moyen-âge.

A son tour Jean Tzetzès, qui vivait à peu près deux cents ans après Constantin, dit[18]) que le mot βερζίτικον était d'origine barbare et s'employait dans la langue vulgaire pour désigner le τάριχος ou les poissons (salés) que l'on importait des bords de l'Oxus. Puis il ajoute que ce fleuve arrosait la Sougdia, peuplée de Chazares et de Chersonésiens. Comme par cette Sougdia dont les habitans étaient Chazares on ne peut entendre aucun autre pays que la Crimée, il paraît, au premier abord, que l'auteur des Chiliades comprenait sous le nom d'Oxus le détroit de Kertch et la mer d'Azov que depuis le tems de Strabon on envisageait souvent comme une continuation du Tanaïs, et que l'on confondait tout aussi fréquemment avec le lac d'Aral qui portait aussi le nom d'Oxus de même que le fleuve qui arrosait une seconde Sougdia. Cependant, puisqu'un autre passage du poème, où Tzetzès dit que la *Méotide* avait reçu le nom de Karmbalyk à cause de son abondance en poissons, fait voir qu'il connaissait l'ancien nom de la mer d'Azov, on ne saurait nier que Koehler a été en bon chemin en supposant que l'Oxus désignait ici une des petites rivières dans le voisinage du Boug et du Dnièpre, ou plutôt l'un de ces deux fleuves, «parce que, comme il s'exprime, la barbarie des

---

18) V. Ducange: Βερζίτικα, *Oxiani pisces sale conditi*, seu qui ex Oxo fluvio eruuntur. Joannes Tzetzes Chil. 13, v. 93.

Ὠξιανοὺς ἰχθύας μοι ταρίχους εἶναι νόει,
Οἵπερ βαρβάρως καὶ κοινῶς Βερζίτικα καλοῦνται.

temps confondait tous les noms dans la bouche de l'ignorance».

Ayant osé, à plusieurs reprises, faire remarquer l'excessive hardiesse des hypothèses du célèbre académicien de St. Pétersbourg [19]), je crois de mon devoir de lui adresser, dans le cas actuel, le reproche d'être tombé d'un extrême dans l'autre. Au moins je n'aurais pas craint, si j'étais à sa place, de dire positivement que Tzetzès voulait parler nommément du Dnièpre, qu'il appelle Oxus d'après son nom turc d'Osi, de même que les marins et cartographes italiens ont changé ce nom en l'*uxoni*, l'*ussom* et l'*oso*, et qu'il a été transformé en *Exi* ou *Exij* par le voyageur de Luca. Dans tous les cas Koehler aurait dû se garder de reprocher au poète son ignorance, ou de l'expliquer par la barbarie de son tems. Car, de nos jours encore un savant, dont Koehler aurait certainement reconnu l'autorité en pareilles matières, n'a pas hesité à employer le même nom pour désigner le Djihun et le Dnièpre, en disant [20]) que les possessions des Khans de la horde d'or s'étendaient depuis l'Oxus oriental jusqu'à l'Oxus occidental.

19) Pareille hardiesse étant bien plus excusable chez un dilettante que chez un virtuose, j'espère que l'on ne m'en voudra pas de ce que je me suis permis d'accuser Koehler d'un péché dont je me suis rendu encore plus coupable que lui dans ce qui précède.

20) Hammer, Gesch. der goldenen Horde p. 316.

(Tiré du Bulletin, T. I, pag. 373 — 392.)

21 Octobre / 2 Novembre 1859.

Les annales byzantines confirment-elles le contenu de l'inscription runique gravée sur le lion du Pirée, conservé à l'arsenal de Venise? Par Gabriel Destounis.

Le fameux lion du Pirée, après avoir attiré au XVII^e^ s. l'ambition guerrière de Morosini, semble à une époque plus pacifique vouloir provoquer les excursions réitérées des savants. Pour le moment, ce n'est ni son ancienne origine, ni l'historique de sa translation du Pirée à l'arsenal de Venise qui préoccupent le monde savant: ce sont les deux inscriptions gravées sur les flancs du lion. Depuis la fin du siècle passé ces inscriptions ont été soumises à des recherches scrupuleuses, audessus desquelles s'est élevée, il y a quatre ans, l'autorité de M. C. Rafn. Après un travail assidu, après bien des efforts M. Rafn est parvenu à déchiffrer ces inscriptions et à mériter par là les suffrages de plus d'un savant[1]). Les runes

1) M. Rafn a l'intention d'insérer des dessins et une interprétation complète de l'inscription runique du Pirée dans le Tome III^e^ du Recueil: ***Antiquités Russes et Orientales, d'après les monuments historiques des Islandais et des anciens Scandinaves,*** publié par ses propres soins et ***particulièrement*** avec le concours de M. Munch, professeur à l'université de Christiania. Comme il se passera quelque temps avant que la rédaction du tome dernier des Antiquités Russes

que l'archéologue danois a déchiffrées sur les flancs du lion du Pirée, l'ont amené à des résultats intéressants, qui touchent à la fois à l'histoire des Normands comme à celle du Bas-Empire. Tout en nous déclarant hors d'état de prononcer une opinion quelconque en matière de runographie, nous nous réservons le droit d'exprimer quelques doutes sur la partie historique de certaines recherches de M. Rafn. Nos doutes roulent sur la question suivante: l'histoire byzantine vient-elle à l'appui du fait contenu dans les inscriptions, telles qu'elles ont été commentées par M.

---

et Orientales puisse être achevée, M. Rafn a publié, en attendant, deux Mémoires, identiques sous le rapport principal, sur l'inscription runique du Pirée, dont nous citerons seulement les titres spéciaux:

Inscription runique du Pirée, interprétée par C. C. Rafn et publiée par la Société Royale des Antiquaires du Nord. Copenhague, 1856 in-8°. Voyez-en le rapport fait par M. J. Grimm *(Ueber die runische Inschrift am Löwen von Venedig)* et inséré dans le «Monatsbericht der Königl. Preuss. Akademie der Wissenschaften zu Berlin. 1856», p. 437 — 440.

Antiquités de l'Orient, Monuments runographiques, interprétées par C. C. Rafn et publiées par la Société Royale des Antiquaires du Nord. Copenhague, 1856 in-8°.

M. Destounis n'ayant eu en vue que la rédaction française du Mémoire en question, il ne sera pas superflu d'observer que le texte danois ne renferme point de détails qui puissent rendre plus probable l'interprétation historique de l'inscription runique, proposée par M. Rafn. Nous ajouterons que le résultat des recherches de M. Munch sur les exploits guerriers attribués par les Sagas scandinaves au fameux Varang Harald Sigurdson, gendre du grand-duc Iaroslav Vladimirovitch, ne vient pas non plus à l'appui de l'hypothèse en question. Le mémoire de M. Munch porte pour titre: Kritiske Undersøgelser om vore Kongesagaers Fremstelling af Harald Sigurdssøns (Hardraades) Bedrifter i den graeske Keisers Tjeneste. Voy. Norsk Tidskrift for Videnskab og Litteratur. Udgivet af Chr. Lange. Tredie Aargang. 1849. Christiania, p. 123—172.

K.

Rafn? L'examen de cette question nous a amené à quelques recherches dont voici les résultats.

Citons d'abord la traduction française faite par M. Rafn de l'inscription gravée en ancien danois sur le flanc gauche du lion. «Hakon, réuni à Ulf, à Asmund et à Örn, conquit ce port. Ces hommes et Harald le grand (de la haute taille) imposèrent (aux habitants du pays) des amendes considérables à cause de l'insurrection du peuple grec. Dalk est resté captif (a été retenu) dans des contrées éloignées; Egil était allé en campagne avec Ragnar dans la Rumanie ....et l'Arménie».

Cette inscription atteste donc qu'Harald et ses compagnons d'armes avaient conquis le Pirée et imposé un tribut au peuple grec pour le punir d'une insurrection. Il a été donc tout naturel à M. Rafn de chercher l'explication de cet évènement dans les annales contemporaines, scandinaves et byzantines. Il trouve chez Cedrénus, entre les années 1033 et 1043, un évènement qui lui semble être en rapport avec l'occupation du Pirée: cet évènement c'est l'insurrection de quelques parties de l'empire byzantin en 1040.

Examinons d'abord le fragment de Cedrénus, pour nous assurer s'il explique en quelque sorte l'occupation du Pirée par les Véringues [2]). Au rapport de cet historien, Déléanus souleva toute la nation bulgare, qui s'était soumise à Byzance quelques années auparavant [3]).

2) Nous n'avons en vue que la partie française de l'ouvrage susmentionné de M. Rafn; le reste, écrit en danois, ne nous étant pas accessible.

3) Cedreni, T. II. p. 529. Ed. Bonn. — Zonaras le nomme non pas Δελεάνος, comme Cédrénus, mais Δολιανὸς, ce qui se rapproche bien plus au nom de Долянъ des sources slaves.

Nommé kral ou roi, Déléanus, à la tête de son armée s'approche de Thessalonique. Sur ces entrefaites Michel IV, le Paphlagonien, empereur de Byzance, se trouvait dans les environs de cette ville. Ne soupçonnant aucune émeute, il n'avait à ses côtés que les gardes de sa cour[4]); par conséquent aux premières attaques des ennemis il se vit forcé de prendre la fuite pour regagner Constantinople[5]). Déléanus envoya ensuite en Epire un détachement de son armée, qui s'empara de Dyrrhachium, ville principale de cette province[6]); un autre détachement, envoyé en Hellade défit auprès de Thèbes les habitants de cette ville, accourus à sa rencontre. Ce fut alors que le thème de Nicopolis, la ville de Naupacte exceptée, adhéra au parti des Bulgares, ce qui arriva moins par suite du dévouement des habitants du thème de Nicopolis à la personne de Déléanus, que par suite de l'insatiable cupidité et des impôts excessifs du curateur[7]).

---

4) Mich. Attal. p. 9. Ed. Bonn.

5) Ibid. — Cedr. II, 529. Ed. Bonn.

6) Déjà au IV^{e} s. de notre ère Dyrrhachium était la ville principale de cette partie de l'Epire qui s'appelait alors Epirus Nova d'après la Notitia dignitatum ... in partibus Orientis. Voici la note de Ed. Boecking dans son édition de ce dernier ouvrage T. I. c. 1. (nota 153): «Malalas lib. XIII. p. 347. Bonn. Theodosium M. Epirum divisisse enarrat: ὁ δὲ αὐτὸς βασιλεὺς Θεοδόσιος ἐμέρισε τὴν Νέαν Ἤπειρον ἀπὸ τῆς Ἰταλιᾶς καὶ ἐποίησεν ἐπαρχίαν, δοὺς δίκαιον (μητρο)πόλεως καὶ ἄρχοντα Δυρραχίῳ πόλει. sed hoc quoque loco fides chronographo nulla est habenda, ne falsa, ut Mannertus VII. p. 393., proferamus: exstant enim tres constitutiones impp. Valentiniani Valentisque, quarum prior (L. 22. Th. C. de episc. XVI. 2) anno 372. *ad Paulinum Praesidem Epiri Novae*, altera tertiaque anno 373. *ad Zosimum Praesidem Epiri Novae* emissae sunt (L. un. Th. C. de stratorib. VI. 31 ....). Divisionem igitur duarum Epirorum Constantino adscripserim. Cf. Zosim. (II. 32. 33. ἑτέρῳ δὲ (sc. ὑπάρχῳ παρέδωκεν ὁ Κωνσταντίνος)... ἀμφοτέρας Ἠπείρους).

7) Sous le nom de curateur, ὀρφανοτρόφος, Cédrénus sous-entend

Après avoir rapporté aussi d'après Cedrénus, cette insurrection du thème de Nicopolis, M. Rafn ajoute: «Naupactos qui était située dans la province nommée Θέμα Ἑλλάδος, étant mentionné dans cet endroit, *il est probable que les autres contrées de cette province, y compris par conséquent la ville d'Athènes, ont été considérées comme faisant partie en ce temps-là de la province de Nicopolis*»[8]). Il nous semble que ces combinaisons de M. Rafn ne sont pas assez fondées. Le thème de Nicopolis était bien distinct de celui de Hellade. D'après Constantin Porphyrogénète (au X^e^ s.) le thème de Nicopolis correspondait à la ci-devant préfecture de l'Epirus Vetus et renfermait dans son sein Nicopolis et Dodone[9]); quant au thème de Hellade il contenait Skarphie, Eleusis, Daulion, Chéronée, Naupacte, Delphes, Amphisse, l'île d'Eubée, les Cyclades, l'île d'Egine et s'étendait jusqu'au passage des Thermopyles[10]). Le fragment susmentionné de Cedrénus, d'accord avec ces données de Constantin, distingue la Hellade du thème de Nicopolis[11]). L'ex-

un certain Jean, qui, devenu le favori de Michel IV., se comportait en vrai tyran.

8) Inscription runique du Pirée, par Rafn. p. 19.

9) Constant. Porphyrog. De Themat. lib. II. Ed. Paris. p. 25, 26; ed. Bonn. p. 54, 55. — Const. Porphyrogenitus de provinciis regni Byzantini. Liber secundus, Europa. Accedit appendix aliorum libellorum, cum civilium, tum ecclesiasticorum, veterem geographiam cum media, imprimis Byzantina, illustrantium. Novis curis edidit epistolamque criticam praemisit T. L. F. Tafel. Tübingae. 1846. p. 6. La mention de Dodone par Constantin est peut-être superflue: voyez les observations de M. Tafel dans l'édition ci-dessus citée, p. X.

10) Ibid. ed. Paris. p. 24, Bonn. p. 51.

11) Il est vrai que M. Rafn au lieu de Hellade nomme ici l'Achaïe, comme le fait aussi Lebeau dans son Histoire du Bas-Empire, t. XIV. p. 298; mais en ceci ils s'écartent tous deux de Cédrénus et introduisent une nomenclature vague et indéterminée.

posé que nous offrent les deux historiens ne nous permet en aucune manière de confondre ces deux thèmes. Nous croyons même toucher au fait qui a pu induire en erreur notre archéologue: c'est que nous trouvons Naupacte rapportée tantôt à l'un de ces thèmes, tantôt à l'autre. Cedrénus, comme nous venons de le voir, rapporte Naupacte au thème de Nicopolis. Liudprand dans la description chronologique de sa légation s'exprime bien clairement (l'an 968): «J'arrivai à Naupacte, qui est une ville de (la province de) Nicopolis (Naupactum veni, quae est Nicopoleos civitas» [12]). Dans un catalogue des évêques, publié par Banduri, nous trouvons la même donnée: «A Naupacte, y est-il dit, (actuellement appelée Tornovo), qui est dans la province de Nicopolis, siègent les évêques suivants«.[13]) Cependant contrairement à ces trois sources, qui présentent entre elles un parfait accord [14]), nous venons de voir la ville de Naupacte rapportée par Constantin Porphyrogénète au thème de Hellade, et non pas à celui

---

12) Liudprandi.... legatio ad Nicephorum Phocam. Dans le t. II. des Scriptores rerum Italicarum de Muratori, p. 488; c'est d'ici que cette légation a été réimprimée dans le Corpus scriptorum Hist. Byz. Bonn., corrigée, et pour ainsi dire annexée à l'ouvrage de Léon le diacre, p. 368.

13) Bandurii Regnum Orientale, lib. VII., ed. Paris. p. 236 sqq.

14) La concordance de ces trois passages a été constatée par M. Tafel dans sa monographie: De Thessalonica ejusque agro T. L. F. Tafel. Berolini, 1839. Voyez l'annexe sur Benjamin de Tudèle, p. 484, ainsi que dans l'édition de Const. Porphyr. (L. II. p. XXXV). Dans ce dernier ouvrage M. Tafel ajoute: «Nostrum vero Nicopoleos thema invenisse mihi videor apud Stephanum Byz.: Ὡρωπὸς .... πέμπτη ἐν Θεσπρωτίᾳ, ἧγουν ἐν Νικοπόλει, quod ultimum Byzantino epitomatori deberi poterit» (Ibid.). M. Tafel dit positivement que l'Etolie et l'Acarnanie font partie du thème de Nicopolis (Ibid.).

de Nicopolis [15]). Cette contradiction s'explique aisément: Naupacte, se trouvant sur les limites de ces deux provinces, pouvait appartenir officiellement tantôt à l'une, tantôt à l'autre [16]). De temps immémorial nous voyons Naupacte appartenir aux Locriens Ozoles; au V^e^ s. avant notre ère elle est occupée par les Athéniens; à l'époque macédonienne elle est départie aux Etoliens [17]). Que si à telle époque donnée on sent quelque hésitation à rapporter Naupacte à l'une de ces provinces plutôt qu'à l'autre, l'hésitation provient de ce que cette ville est située à la limite de toutes les deux: or cette incertitude n'existe pas pour Athènes. Nous avons vu que d'après Constantin le thème de

15) C'est pourquoi sur la carte de Delille, annexée à l'ouvrage de Constantin Porphyrogénète: De Themat. (dans Bandurii, Regnum Orientale, t. I), ainsi que sur celle de M. Spruner (K. V. Spruner's histor. Atlas. SO. Europa und O. Asien N° 1: Das Byzantinische Reich bis in das XI. Jahrhundert) vous trouvez Naupacte rapportée au thème de Hellas. Il n'est pas inutile d'observer qu'Hiéroclès, dont le Synecdème sert de source au «De Thematibus» de Constantin, place Naupacte dans l'éparchie de Hellas; mais on sait que les thèmes sont loin de présenter une parfaite correspondance avec les éparchies ou préfectures (cf. Synecd. annexé au Themat. Bonn. p. 392; ed. Tafel p. 12).

16) C'est donc à tort que M. S. Zambélis en s'appuyant sur l'autorité de Const. Porphyr. place le fait rapporté par Liudprand parmi ses erreurs géographiques. Tous les deux pouvaient avoir raison. Voyez la traduction grecque de la légation de Liudprand, faite par M. S. Zambélis et insérée dans les Βυζαντιναὶ Μελέται. Ἀθήν. 1857. Note 359.

17) .... «αὐτοὺς (τοὺς ἐν Ἰθώμῃ) Ἀθηναῖαι δεξάμενοι ..... ἐς Ναύπακτον κατῴκισαν, ἣν ἔτυχον ἠρηκότες νεωστὶ Λοκρῶν τῶν Ὀζολῶν ἐχόντων.» Thuc. I. 103. 2. (c'était en 462 d'après la note de l'édition de K. W. Krüger). — «Πόλεις δ' ἔσχον (sc. οἱ Ἑσπέριοι Λοκροὶ), Ἀμφισσάν τε καὶ Ναύπακτον· ὧν ἡ Ναύπακτος συμμένει τοῦ Ἀντιρρίου πλησίον, ὠνόμασται δ' ἀπὸ τῆς ναυπηγίας τῆς ἐκεῖ γενομένης· εἴτε τῶν Ἡρακλειδῶν ἐκεῖ ναυπηγησαμένων τὸν στόλον, εἴθ' (ὥς φησιν Ἔφορος) Λοκρῶν ἔτι πρότερον παρασκευασάντων. ἔστι δὲ νῦν Αἰτωλῶν, Φιλίππου προσκρίναντος·» Strab. IX. 4. 7.

Hellas, outre Naupacte, Amphisse, Skarphie, Delphes, Daulion, Chéronée, renferme encore Eleusis et l'île d'Eubée [18]). Quoique Athènes et le Pirée ne s'y trouvent point mentionnés, *ils sont censés être compris dans le thème de Hellas, vu leur position entre Eleusis e l'Eubée. Il n'est donc nullement probable*, qu'Athènes fûrent comprises dans le thème de Nicopolis; et jusqu'à ce que le contraire soit prouvé par des faits, l'hypothèse de l'insurrection simultanée des Athéniens avec les Nicopolites, en 1040, dépendra de telle ou telle version qui sera donnée à l'inscription runique, gravée sur le lion du Pirée.

M. Rafn n'a pas présenté de faits, qui attesteraient la simultanéité de l'insurrection d'Athènes (du Pirée) avec celle du thème de Nicopolis. D'ailleurs l'insurrection même du thème de Nicopolis, outre son caractère général porte une empreinte locale: ce sont des causes locales insuffisantes pour faire agir les Athéniens. Voilà la traduction exacte de Cedrénus: nous continuons son récit au point où nous l'avons interrompu. «Un natif de Byzance, dit-il, nommé Jean, surnommé le Koutzomite (le camus), étant envoyé à Nicopolis comme perceveur des impôts de l'état, se mit à en opprimer les habitants et fut cause de sa propre perte, ainsi que de l'insurrection des Nicopolites. Hors d'état de supporter sa cupidité, ils se révoltèrent, le taillèrent en pièces, et après avoir prononcé des blasphèmes contre l'empereur des Romains ils s'unirent aux Bulgares. Mais ce n'était pas précisément par attachement à Déléanus (le kral des Bul-

18) Const. Porphyrog. De Themat. L. II. Par. 24. Bonn. 51. Ed. Tafel p. 4. IX. XXXIV.

gares) qu'ils secouèrent le joug des Romains; c'était bien plus par suite de l'insatiable cupidité et des impôts excessifs de l'orphanotrophe [19]). A l'époque où l'empereur Basile avait soumis les Bulgares, il ne voulait introduire aucun changement, aucune innovation; il se décida à laisser les institutions dans le statu quo et à continuer le genre d'administration de Samuel, c'est-à-dire, que tout Bulgare, qui se trouverait en possession d'une couple de boeufs donnerait à l'état un boisseau (μόδιος, modium) de froment et de mil, et une pinte (στάμνος) de vin. Or le régent fit le contraire: au lieu de l'impôt naturel, il introduisit l'impôt en numéraire. Il ne fut pas aisé aux habitants de supporter ces épreuves. Mettant à profit l'arrivée de Déléanus, comme une occasion favorable, ils secouèrent la domination romaine et revinrent à leur état passé» [20]). Le récit de Cedrénus, du seul historien qui rapporte ces évènements d'une manière circonstanciée [21]), nous atteste que l'épisode arrivée à Nicopolis ne put avoir lieu que par la réaction des Bulgares, soumis depuis 21 ans (1019 — 1040). Or l'Attique de même que la Morée, à l'époque de la soumission des Bulgares par l'empereur Basile, était en dehors des révolutions bulgares; par conséquent il n'y a pas assez de motifs de s'attendre en Attique, ni en Morée, vers l'an 1040, à la réaction qui arriva à Nicopolis. Nous avons vu

19) Cet orphanotrophe (ὀρφανοτρέφος), comme nous l'avons dit plus haut, avait été la cause principale de l'insurrection générale, le percevcur Koutzomite n'ayant produit que l'insurrection de Nicopolis.

20) Cedren. II, 529, 530. Bonn.

21) Mich. Attal. (Bonn. 8 — 10) et Zonaras (Johannis Zonarae Annalium, pars III, p. 191. Ed. Jeronymi Wolfii).

que, dans ce même thème de Nicopolis, Naupacte n'a pas suivi le mouvement général de tout le thême et ne s'est point uni aux Bulgares; que dans le thême de Hellas, Thèbes s'est même opposée aux Bulgares. Certes nous ne pouvons affirmer qu'il ne fût arrivé à Athènes aucune réaction contre les vexations du ministre, qui étaient devenues si générales: mais les faits se taisent là-dessus. Il est constaté que l'Attique et la Morée offraient aux XI^{e} et XII^{e} s. plus de bien-être que le reste de l'empire de Byzance [22]).

Ainsi l'insurrection des Grecs à Athènes (au Pirée) à l'époque de Harald, fils de Sigurd, en 1033 — 1043, autant que nous pouvons en juger, est fondée uniquement sur l'explication de l'inscription runique du Pirée, donnée par M. Rafn.

Le savant danois cherche à constater par les sagas l'exploit d'Harald, qu'il a déchiffré dans cette inscription. Au dire de la saga, revenu dans le Gardarike par le détroit (Saevidarsund) et par la mer Noire (Svartahaf), Harald, fils de Sigurd, composa quelques poésies dans lesquelles il rappelle la princesse Elisabeth ou Ellisif, fille du grand-duc Iaroslav, qu'il avait demandée en mariage.

«Ni la vierge ni la femme, y-est-il dit, ne nieront que nous ne fussions un matin au bourg dans le midi; nous brandîmes alors nos glaives; par l'épée nous nous frayâmes un chemin; un monument y sert de témoin à cet exploit; néanmoins la femme en Gardarike, parée de bagues d'or, me dédaigne».

22) Geschichte Griechenlands vom Anfange geschichtlicher Kunde bis auf unsere Tage von J. W. Zinkeisen. Leipz. 1832. 1ster Th., p. 818 et 819.

Il me paraît vraisemblable, dit M. Rafn, que Harald par le nom de bourg nous désigne le bourg κατ' ἐξοχήν, c'est-à-dire Athènes, dont un auteur reproduit plus tard en islandais, s'exprime en ces termes: «l'illustre bourg d'Athènes [23]), qui à juste titre est appelé mère de toutes les sciences et nourrice de tous les philosophes, était sans pareil dans toute la Grèce, qui ne possédait aucun autre bourg plus somptueux ou mieux renommé».

Il est évident que ni *les données générales* du mécontentement ressenti dans l'empire byzantin contre le ministre, *ni la réaction bulgare*, qui eut lieu dans le thème de Nicopolis, *ni la vague mention d'un bourg et d'un monument situé au midi*, ne sauraient confirmer le contenu de l'inscription gravée sur le lion du Pirée. Toute la signification, toute la portée de cette inscription dépend de la manière plus ou moins exacte dont elle a été déchiffrée: c'est aux runistes de décider cette question.

23) L'Acropole.

(Tiré du Bulletin, T. I, pag. 392 — 399.)

$\frac{9}{21}$ December 1859.

Sir John Franklin's Nordwestexpedition von 1845 — 1848 und Charles Jackman's Nordostfahrten von 1580 und 1581, von J. Hamel.

(Mit einer Kupfertafel.)

In der ersten, nach meiner Zurückkunft aus England gehaltenen Sitzung der Classe hatte ich die Ehre derselben zu berichten, dass ich bei Lady Franklin in London das vom Capitain M'Clintock bei der Rückkehr von seiner Aufsuchungsfahrt mitgebrachte, unter einem Steinhaufen (cairn) auf der King William's Insel versteckt gewesene, wichtige Document gesehen habe, durch welches sie und die Welt endlich Auskunft über ihres Gemahls Schicksal, nämlich seinen schon am 11. Juni 1847 auf dem Schiff erfolgten Tod, erhalten hat; zugleich legte ich ein Facsimile davon vor. Auch zeigte ich eine Karte, auf welcher angegeben ist, wie weit die beiden Schiffe der Franklin'schen Expedition zur Ausfindung einer Nordwestpassage, Erebus und Terror, gekommen waren, ehe sie, im September 1846, vom Eise eingeschlossen wurden, welches nicht wieder wich, so dass im April 1848 die Mannschaft sich genöthigt sah, die Schiffe zu verlassen. Von den hundert und fünf von denselben weg-

gegangenen Personen, um zu suchen, nach Amerikas Festland beim Fischfluss zu gelangen, ist, leider, keine einzige lebend aufgefunden worden [1]).

Durch die während der M'Clintock'schen Reise gemachte höchst interessante Entdeckung in Bezug auf Sir John Franklin angeregt, wünsche ich daran zu erinnern, dass ich für bestimmt glaube, das unbekannt verbliebene, vor zweihundert acht und siebzig Jahren Statt gefundene, Schicksal Charles Jackman's, des Führers eines von den zwei Schiffen, welche die 1580 abgesandte Expedition zur Ausfindung einer Nordostpassage nach China bildeten, erforscht zu haben.

In meiner Abhandlung über Tradescant habe ich auf der dort gegebenen Karte die Nokujew-Bucht an der lappländischen Küste bezeichnet, in welcher Sir Hugh Willoughby, der Chef der allerersten, im Jahr 1553 unternommenen Nordostexpedition, mit der ganzen Mannschaft zweier seiner Schiffe erfror, während Richard Chancellor mit dem dritten, von Stephen Burrough befehligten Schiffe, Edward Bonadventure, ins Weisse Meer gerieth, an seinem südlichen Ufer bei den Salzsiedereien des Possads Nenoksa, unweit des Klosters St. Nicolai, landete und, so zu sagen, ganz zufällig Russland für England entdeckte.

Dieser Chancellor ertrank 1556 sammt seinem äl-

---

1) Ich war einer der Allerletzten, die im Mai 1845 von Sir John Franklin auf dem Schiff unmittelbar vor der Abfahrt zur arctischen Reise Abschied nahmen. Seine nähere Bekanntschaft hatte ich schon 1828 in Moskau gemacht, wo er damals, als Capitain Franklin und bereits Wittwer, gleichzeitig mit Miss Jane Griffin, der jetzigen Wittwe Lady Franklin, die er zu heirathen wünschte, einen Besuch machte und wo ich mich bestrebt hatte ihm nützlich zu sein.

testen Sohne, als er von seiner zweiten, nicht, wie man irrig geglaubt hat, von einer dritten nach Russland gemachten Reise zurückkehrte. Der mit ihm abgegangene erste russische Gesandte, Ossip Grigorjewitsch Nepeja, ein Edelmann aus Wologda, ward, zusammen mit neun russischen Dienern, wie durch ein Wunder, gerettet, aber die damals gleichzeitig abgereisten russischen Kaufleute, die ersten die England besuchen wollten, wurden alle vom Ocean verschlungen.

Die Compagnie, welche sich in London zur Aufsuchung von ungekannten Ländern im Norden gebildet hatte und 1555, in Folge von Chancellor's glücklichem Gelangen zu uns, das ausschliessliche Privilegium zum Handel mit Russland erhielt — wie sie dann auch später zur «Russia Company» ward —, hat in der letzten Hälfte des sechszehnten Jahrhunderts und in den ersten zwei Decennien des siebzehnten gar Vieles, sowohl direct, als durch die individuelle Thätigkeit ihrer Mitglieder, zu den damaligen grossen geographischen Entdeckungen im Norden, wie: der Hudson's Strasse und Bai, Baffin's Bai und der Davis's Strasse, beigetragen. Einige jener Mitglieder, wie Sir Thomas Smith und Sir Dudley Digges, hatten Russland besucht. Des Ersteren Name figurirt auf der Weltkarte im Westen hoch oben gegen den Nordpol zu (Smith's Sound), etwas niedriger in Baffin's Bai findet man bei einem Cap den des Letzteren, welcher den Tradescant zu uns gebracht hatte. Sir Francis Cherry, dessen Name auf der Karte über dem nördlichsten Theil von Europas Festland steht, hatte sich als junger Mann in Moskau zum industriellen Leben gebildet; man nannte ihn bei uns Фрянчякъ Ивановъ Чарей.

In Moskau besass die Londoner Compagnie zur Betreibung des Handelsgeschäfts ein vom Zaren Iwan Wassiljewitsch geschenkt bekommenes Haus in Kitay Gorod hinter dem Gostinnoy Dwor auf der Warwarka, bei der Kirche St. Maxim und ganz nahe bei dem, Nikita Romanowitsch Sacharjin-Jurjew, dem Vater von Fedor Nikititsch (späterhin Patriarch Philaret) und Grossvater vom Zaren Michailo Fedorowitsch, gehörigen, welches unlängst Seine Majestät der Kaiser, zum Andenken an die Familie Romanow neu auszubauen befohlen hat[2]).

2) Hier war später von Michailo Fedorowitsch das Snamen'sche Kloster begründet worden. Die englische Compagnie hatte das erwähnte Haus schon 1555, bald nach der am 4. October erfolgten zweiten Ankunft Richard Chancellor's in Moskau, vom Zaren Iwan Wassiljewitsch, als Beweis seiner besonderen Gewogenheit, erhalten. Dies habe ich aus dem während meines vorletzten Besuches in England aufgefundenen, früher nirgendwo veröffentlichten, Zarischen Privilegium vom December des genannten Jahres 1555 ersehen. Das Haus wurde gewöhnlich: Juschko's (Юшковскій Дворъ) genannt. Warum es so hiess, ist nirgends erklärt. Ich muss glauben, dass dieses Haus früher dem Griechen Jury Dmitriewitsch Trachaniot gehört hat, der 1472, nebst seinem Onkel Jury Manuilowitsch und seinem Vater Dmitry Manuilowitsch, im Gefolge der griechischen Prinzessin Zoe (Sophia Fominitschna), Nichte des letzten griechischen Kaisers, Constantin, und Braut des Grossfürsten Iwan Wassiljewitsch, aus Rom über Lübeck, das Baltische Meer, Reval, Dorpat, Pskow und Nowgorod nach Moskau gekommen war, wo er später hohe Posten bei Hofe bekleidete und die ganz besondere Gunst des Grossfürsten Wassily Iwanowitsch genoss. Er namentlich soll es vorzugsweise gewesen sein, der veranlasste, dass diesem Grossfürsten gerathen wurde, eine Inländerin zu heirathen, weil er sich mit der Hoffnung schmeichelte, dass seine Tochter werde zur Braut erwählt werden, welches Loos aber bekanntlich der Tochter eines andern Jury (Ssaburoff), nämlich der Salomone, zufiel. Man nannte ihn den kleinen Jury (Юрій малой) oder Juschko, zum Unterschiede von seinem ebenfalls Jury heissenden Onkel, welcher als Юрій старой vorkommt. Im Lateinischen schrieb man: Georgius parvus, oder micrus; bei Deutschen hiess er: der kleine Georg. In einer englischen Übersetzung fand ich, dass der frühere Besitzer

Im Jahr 1580 ward Richard Chancellor's einzig nachgebliebener Sohn Nicholas, der 1560 zur Erlernung des Handels nach Moskau gesandt worden war, zur Besorgung der commerziellen Angelegenheiten einer am 21. Mai aus der Themse abgesegelten Expedition beigegeben, welche weiter als zu der, 1556 von den Gebrüdern Stephen und William Burrough erreichten Küste von Nowaja Semlja, nach Osten vordringen und sich bestreben sollte, das lang ersehnte, schon der Willoughby'schen Sendung vorgesteckt gewesene Ziel, nämlich China, damals in England Cathay genannt, zu erreichen.

Die Burroughs hatten beabsichtigt, 1557 abermals

---

des Hauses der Engländer Uri (also Юрiи) gewesen sei, und in der des erwähnten ersten Privilegium's steht: es habe Georg gehört. Der Onkel war schon 1469 nach Moskau gekommen, mit der Mission vom Cardinal Bessarion, dem Grossfürsten Iwan Wassiljewitsch die Prinzessin Zoe zur Gemahlin vorzuschlagen. Er wurde bei uns in der Folge als Gesandter, 1489, 1490 und 1492 nach Deutschland, 1500 aber nach Dänemark, gebraucht. In Deutschland sollte er sich, unter Anderem, bemühen, für Russland verschiedene nützliche Techniker zu engagiren. In meiner Abhandlung über Tradescant habe ich, von Seite 33 an, in den Anmerkungen ein Mehreres über die Trachaniots mitgetheilt.— Ich sehe, dass man in dem unlängst erschienenen 17ten Heft des 6ten Jahrgangs von dem Werke: Русская Старина въ памятникахъ церковнаго и гражданскаго зодчества, das von mir, erst im Tradescant, nachher aber in den akademischen Zeitungen und im «Inland» über das Haus der Familie Romanow und das der Engländer Gesagte arg entstellt hat. Es soll die Localität dieser beiden Häuser Tradescant der Ältere 1618 nach Selbstanschauung (какъ очевидецъ) bestimmt haben, da dieser Sammler von Naturalien doch gar nicht in Moskau, sondern bloss in Archangel und seiner Umgebung gewesen ist, vom Hause der Familie Romanow wahrscheinlich nie etwas gehört hat und diese Häuser mit keinem Worte erwähnt. Horsey soll, wie Tradescant, die Häuser 1586 beschrieben haben, was ebenfalls eine Unrichtigkeit ist. Das in der Русская Старина Citirte ist eine unvollkommene Übersezzung von dem, was ich nach in England aufgefundenen russischen und englischen Documenten habe drucken lassen.

nach Osten zu segeln. Dies war jedoch unterblieben, weil sie es für Pflicht hielten, eine Recognoscirungsfahrt an die lappländische Küste zu unternehmen. Sie hatten nämlich erfahren, dass die zwei von da 1556 abgegangenen, neubemannten, Willoughby'schen Schiffe nicht in England angekommen waren [3]).

Bekanntlich war des früher viel gereisten Anthony Jenkinson's in den Jahren 1558 — 59 gemachter Versuch, über Astrachan, das Caspische Meer und Buchara bis nach Cathay zu gelangen, nicht geglückt; unsere braven Kosaken Iwan Petrow und Burnasch Jalytschew aber hatten 1567 verstanden vom Ural aus nach Pekin eine Reise auszuführen, die sie auch beschrieben haben. Den Bericht über diese merkwürdige Reise, welcher unlängst bei uns nur nach einer ganz kurzen im Remesow'schen Atlas befindichen Notiz erwähnt worden, kann man bei Karamsin (Note 648 im neunten Band der zweiten russischen Ausgabe) lesen. Am Ende desselben steht: vom Ob, seiner Mün-

---

3) William Burrough hatte sich schon 1553, als sechszehnjähriger Jüngling auf dem von seinem Bruder zu uns geführten Schiff befunden. Nachgehends hat er mehreremal von England Schiffe zum St. Nicolas-Hafen bei der Rosen-Insel an der Korelischen Mündung der Dwina, einmal aber, 1570, ihrer dreizehn nach Narwa geleitet. Im Jahre 1568 brachten beide Brüder den Gesandten, Dr. Randolph, zur erwähnten Rosen-Insel, dieser Wiege des überseeischen Handels unseres Vaterlandes, von wo aus die Engländer damals den Handel mit Russland betrieben, ohne etwas mit einem Zollamt zu thun zu haben. Im Jahre 1574 ward William Burrough Hauptagent der Londoner-Compagnie in Moskau. Über seine Reisen zur See und auch über die von der Rosen-Insel nach Moskau fertigte er eine Karte an, die er der Königin Elisabeth zueignete. Bei der Übersendung schrieb er, sie sei richtiger als alle früher gemachten Karten (Everything is placed aright in true latitude and longitude as till this time no man has done the like). In der englischen Marine-Verwaltung bekleidete er später den Posten eines Controlleurs.

dung und seinem Ursprung wisse (in China) niemand etwas. Vielleicht bezieht sich diese Bemerkung auf den «Kithay Lacus» der Karte bei Herberstein, denn auf derselben ist der Ob als aus diesem grossen See entspringend vorgestellt.

Für die Expedition von 1580 war von den Chefs der Compagnie in London eine Instruction angefertigt worden. Ausserdem war eine von William Burrough abgefasst und eine kurze Anweisung lieferte John Dee, der Vater des späteren Leibarztes beim Zaren Michailo Fedorowitsch, des Dr. Arthur Dee. Die Instructionen haben einiges Interesse, weil man aus denselben sieht, was damals für Ideen über die Küste der Nordsee obwalteten. Burrough und Dee hatten Kärtchen beigefügt.

Ein Vetter des Reisebeschreibers Hakluyt hatte Verhaltungsmaassregeln und Vorschläge in Bezug auf mitzunehmende sowohl als zu erwerbende Sachen aufgesetzt. Sogar Gerhard Mercator schrieb aus Duisburg an Hakluyt wegen dieser Reise, sein Brief kam aber erst an, als die Schiffe schon abgegangen waren. Er äusserte, er halte die Ostfahrt (im Norden) nach China für ein Leichtes, ja er wundere sich, dass die Engländer sie, nach einem so guten Beginn, nicht alsbald weiter ausgeführt, sondern sich gen Westen gewendet hätten.

Die Compagnie hatte zwei nicht grosse Schiffe zu der Sendung bestimmt. Der Commandirende des einen, welches George hiess, war Arthur Pett, der mit Richard Chancellor zusammen schon 1553 Russlands Boden betreten und jetzt dessen Sohn Nicholas, ausserdem aber, als Gehülfen, Hugh Smith bei sich hatte.

Das andere Schiff, genannt William, wurde von Charles Jackman befehligt. Dieser hatte sich bereits bei zweien der drei ersten von England aus zur Auffindung einer Nordwestpassage nach Cathay 1576 — 1579 unternommenen, vom Capitain Frobisher projectirten und geleiteten Fahrten befunden. Bei der zweiten Reise, wo Jackman Capitainsgehülfe auf dem Hauptschiff, genannt Ayde, war, wurde eine Passage in der Frobisher Strasse nach ihm «Jackman's Sound» benannt. Nach einer (von mir im Tradescant angeführten) Notiz von John Dee, muss auch Nicholas Chancellor mit bei dieser Fahrt gewesen sein [4]).

Zu Jackman's Gehülfen war jetzt George Sparrow ernannt worden. Auf Pett's Schiffchen waren zehn, auf Jackman's sechs Mann Matrosen.

Jackman sowohl als Pett hatte ein offenes lateinisches, von der Königin Elisabeth unterzeichnetes und mit ihrem Siegel versehenes Schreiben zur Überreichung an den «Kaiser von Cathay» und, nöthigenfalls, zum Vorzeigen an hochgestellte Beamten bekommen.

Die Expedition gelangte bis in das Karische Meer, war aber des vielen Eises wegen genöthigt von da umzukehren. Am 26. Juli will Jackman, wie er am folgenden Tage bei einer auf Pett's Schiff Statt gefundenen Consultation erzählte, nachdem er bereits die Waigatschstrasse passirt hatte und sich also im Karischen Meere befand, in ostnordöstlicher Richtung

4) Zweck der beiden letzten Fahrten war bekanntlich, ausser der weiteren Erforschung der Frobisher Strasse, das Sammeln von vermeintem Golderz.

Land gesehen haben, was kein anderes als die grosse Landzunge gewesen sein kann, welche das genannte Meer vom Ob-Busen trennt und über welche hinweg unsere Cholmogoryschen und Pustoserskischen Promyschlenniki sich zum Ob zu begeben pflegten. Diese Landzunge trägt auf manchen Karten den Namen: Jalmal, den man aus Ja (Land) und Mal (Ende) herzuleiten gesucht hat, der aber daher zu kommen scheint, dass im Jahre 1664 ein Mann, Namens Cornelis Jelmerts, auf des Wallfischjägers Willem de Vlamingh's Schiff, als dieses um die Nordostecke von Matjuschina Semlja herumgesegelt war, in der Entfernung Land gesehen haben will, worauf hin die Ob'sche Landzunge, zuerst auf einer holländischen Karte, durch Dirk Rembrantsz van Nierop mit «Jelmer Lant» bezeichnet wurde. Das von Vlamingh's Schiff aus 1664 gesehene Land ist aber wahrscheinlich weiter nach Osten hin befindliches Küstenland gewesen. Auf jeden Fall hatte Capitain Jackman die Ob'sche Landzunge schon acht und sechszig Jahre früher als jener Jelmerts erblickt und erwähnt; man könnte sie daher eher «Jackman's Land» genannt haben.

Das viele Eis, mit welchem die Schiffe in den ersten Tagen des Augusts umgeben waren, hinderte sie einige Zeit die schon beschlossene Rückfahrt zu beginnen. Auf derselben verlor man, vom George aus, bei der Kolgujew-Insel, während starken Nebels, den William aus dem Gesicht und kam auch nicht wieder mit ihm zusammen. Pett's Schiff gelangte glücklich Ende Decembers nach England zurück, aber von Jackman, von seinen Begleitern und von seinem Schiff hat man nie erfahren, wo sie hingekommen sind. Niemand

hat sich bemüht zu erforschen, was ihnen widerfahren ist.

Ich vermuthe nicht nur, sondern ich bin gewiss, Jackman's Schicksal ausgefunden zu haben.

Im Februar 1584 fügten Promyschlenniki, die oft von Cholmogory zur Petschora und zu andern Orten im Osten Reisen machten, zu der von ihnen geschriebenen Antwort an den englischen Agenten in Moskau, Anthony Marsh, auf eine von ihm gemachte Anfrage wegen Fahrten zum Ob, die Anmerkung hinzu: es sei ein englisches Schiff zum Obfluss gekommen, es sei dort gescheitert und das Personal auf demselben sei von den Samojeden umgebracht worden, weil diese geglaubt hätten, man beabsichtige sie auszuplündern oder zu unterjochen[5]).

---

5) Beiläufig bemerke ich hier, dass anderweitige Aussagen der oben erwähnten Promyschlenniki mit dazu beigetragen haben, mich zu der Ansicht zu bringen, dass wir 1) mit Unrecht zwei verschiedene Inseln Nowaja Semlja nennen, dieser Name aber nur der nach Süden gelegenen zukommt, 2) dass die den Norden dieser Insel begränzende Seestrasse Matjuschin oder Matwejeff Schar, nicht aber Matotschkin Schar, wie zuerst 1769 der Steuermann Fedor Rosmüsslow aufstellte, heisst und 3) dass die jenseits, nach Norden gelegene Insel, auf welcher die Holländer den Winter von 1596 — 1597 zuzubringen gezwungen waren, nicht Nowaja-Semlja, sondern Matjuschina oder Matwejewa Semlja, ist. Ohne Zweifel sind diese Namen entstanden, weil die Seestrasse und die nördlich davon gelegene Insel von einem Promyschlennik, Namens Matwei, im gebräuchlichen Deminutiv Matjuscha, zuerst besucht worden waren. Die gen Süden hin zwischen dem Petschora Gulf und Waigatsch, nahe bei dem Jugorsky Schar gelegene kleine Insel Matwejew ist vielleicht nach demselben Matwei benannt. Der Kostjin Schar an der Insel Nowaja Semlja hat wahrscheinlich seinen Namen von einem Konstantin, im Diminutiv Kostja, erhalten. — Verdiente nicht Matjuschina Semlja, und besonders der nordöstliche Theil dieser Insel, in geographischer und anderweitiger Beziehung näher untersucht zu werden?

Im Jahre 1611 schrieb der Engländer Josias Logan, der damals nach Pustosersk unweit des Petschoraflusses gesandt worden war um, wo möglich, dort einen directen Handelsverkehr mit England einzuleiten, an Hakluyt in London unter Anderem: es habe ihm ein Russe (Logan hatte den in Moskau bei der Handlung gewesenen Richard Finch als Dolmetscher bei sich) mitgetheilt, dass Samojeden ihm erzählt hätten, es seien «Nemzi» (dies bedeutet: Ausländer) im Sand begraben entdeckt worden und an einer der Leichen habe man in der Tasche Schreibtäfelchen gefunden. Vielleicht war diese Leiche die von Jackman.

Ich muss hier anführen, dass Herr Alexander Schrenck, welcher der 1854 erschienenen Beschreibung seiner botanischen Reise im Lande der Samojeden deutsche Übersetzungen von bei Purchas gedruckten alten englischen Reiseberichten beigefügt hat, die Vermuthung aufstellt, die in Logan's Brief erwähnten Leichen seien die der Mannschaft von einem der Schiffe des unglücklichen Willoughby gewesen. — Das war bestimmt nicht der Fall. Wir wissen, dass die beiden Willoughby'schen im J. 1556 in der Nokujew-Bucht an der lappländischen Küste der Nordsee frisch bemannten Schiffe um das Nord Cap herumgesegelt sind. An der norwegischen Küste, beim Drontheimer Fiord, ist sodann das eine, die Bona Confidentia, an einem Felsen gescheitert und mit Ladung und Equipage zu Grunde gegangen, das andere, die Bona Esperanza, auf welchem Willoughby sein Leben geendet hatte und welches jetzt die russischen Kaufleute trug, ist nach seinem Auslaufen aus dem genannten Fiord spurlos verschwunden. Zum Obfluss ist dieses Schiff,

dessen Bestimmung England war, ganz gewiss nicht gesegelt[6]).

Dass wirklich 1581 ein englisches Schiff zum Ob gekommen ist, wird dadurch bestätigt, dass der, von 1572 an, bis 1591, erst in Moskau bei der Factorei, nachgehends aber, anderweitig gebrauchte[7]), ab und zu in Russland gewesene Engländer, Jerome Horsey, wie ich in London aus seiner Handschrift ersehen, angemerkt hat, der nach Moskau gebrachte «sibirische Kaiser» habe ihm gesagt, dass zwei Jahre zuvor ein Schiff mit Leuten von seinem Aussehen, mit Kanonen, Schiesspulver und Waaren, welches dem Ob vorbei nach Cathay segeln wollte, weggenommen worden sei.

Unter dem sibirischen Kaiser kann niemand anders als der 1583 — 84 von Jermak, dem Eroberer Sibiriens, nach Moskau abgefertigte «sibirische Zarewitsch Mametkul» gemeint sein. Dies hatte ich in meinem Tradescant (S. 239) gedruckt und ich sehe jetzt, dass

---

6) Der citirte Autor schreibt: Willoughby sei an die lappländische Küste «des Weissen Meeres» verschlagen worden, da er doch in eine Bucht an der Nordsee einlief, und Chancellor sei bei «Archangel» gelandet, da doch diese Stadt erst dreissig Jahre später am Ausfluss der Dwina, bei dem, dem Erzengel Michael geweihten Kloster, unter dem Namen Neu-Cholmogory gegründet ward. William Gordon «aus Hull», der ins Petschoraland zuerst mit Logan als Pilot gereist war, wird als Herr Hull aufgeführt. — In Bezug auf William Gordon habe ich (im Tradescant, S. 223) erwähnt, dass seine 1584 von Pustosersk aus nach Jugrien gemachte Reise belehrend sei, unter Anderem, weil sie uns mit Bestimmtheit zeigt, dass, Lehrberg's Meinung entgegen, Jugrien sich zum Theil westlich vom nördlichen Ural — also sowohl in Europa als in Asien — befand.

7) Unter Anderem liess sich Horsey gebrauchen, in Riga die Maria Wladimirowna, eine nahe Verwandte des Zaren und Wittwe von Magnus, dem ephemeren Könige von Lievland, zu bereden, sich nach Moskau zu begeben. Das ihr hiedurch bereitete unglückliche Schicksal ist bekannt.

man bei dem unlängst (1856) von der Hakluyt Society in London veranlassten Abdruck jenes Horsey'schen Manuscripts meine Meinung angeführt hat.

Mametkul ist bekanntlich bei uns sowohl als Sohn wie auch als Neffe Kutschum's, des Zaren oder Sultans von Sibirien, bezeichnet worden. Dass er nicht sein Sohn war, ergiebt sich wohl schon daraus, dass er sich, als er in Moskau war, Altaulowitsch nannte. Da nun Kutschum's Bruder Altaul hiess, so wäre also Mametkul sein Neffe gewesen. Höchst anstössig ist, dass Horsey ihn in seinem von mir copirten und jetzt, wie gesagt, abgedruckten Manuscript Chiglicke Alothe nennt. Es scheint, als ob Horsey den Namen des Ex-Zaren von Kasan «Schich Alick», im Gedächtniss gehabt und hier, faselnd, unrichtig niedergeschrieben habe, wie er denn den Krymschen Zaren Devlet Girey, der 1571 feindlich und zerstörend bis Moskau vorgedrungen war, unter einer ähnlichen Benennung, nämlich: Chigaley Mursoye, aufführt. Bei Purchas, der einen Auszug von einer Horsey'schen Handschrift gedruckt hat, steht für Mametkul: Chiglicaloth [8]).

8) Ich habe (Tradescant S. 165) angemerkt, dass Horsey für Nikita Romanowitsch's Sohn Fedor Nikititsch, der in der Folge, als Patriarch Philaret, mit seinem Sohne Michailo Fedorowitsch zusammen, regierte, eine Art lateinische Grammatik mit russischen Buchstaben geschrieben habe. Obschon dies ein klägliches Product gewesen sein muss (für scis und nescis schrieb er: sis und ne sis, und wo er englisch mit russischen Buchstaben schrieb, setzte er ein p für ein п: концептион für conception; siehe Tradescant S. 163), so ist doch für uns interessant, bei dieser Gelegenheit durch Horsey zu erfahren, dass der junge Fürst Vergnügen am Studium der lateinischen Sprache fand und dass er damals beim Vater in Kitaigorod auf der Warwarka wohnte. Es existiren gar keine russischen Notizen über die Jugendjahre von Fedor Nikititsch und man hat noch

Man weiss, dass Jackman's Schiff im October 1580 in einen norwegischen Hafen zum Überwintern eingelaufen und von da im Februar 1581 weggesegelt ist. Es ist daher wahrscheinlich, dass Jackman 1581 einen neuen Versuch nach Osten vorzudringen gemacht hat. Er war schon auf der Themse 1580 auf volle zwei oder vielmehr drittehalb Jahre mit Proviant versehen worden, auch war der Expedition vorgeschrieben, dass, wenn sie den ersten Sommer nicht nach Cathay gelangen könnte und genöthigt sein würde, den Winter in einem Hafen zuzubringen, es so nahe als möglich bei dem Ob sein möge; den folgenden Sommer aber sollte sie den Versuch durchzudringen erneuern, falls es aber wieder nicht glückte, so sollte sie den Obfluss hinaufsegeln um zur Stadt «Siberia» oder zu einem andern bewohnten Ort zu gelangen, wo man den zweiten Winter zubringen könnte. — Auch die

---

1852 bei Herausgabe der Beschreibung des Russischen Zarenhauses Romanow (Россійскій Царственный Домъ Романовыхъ) Bedauern darüber geäussert, dass wir nicht die geringste Nachricht über ihn während seiner Jugendjahre haben und nicht wissen, wo er damals gewohnt hat. — In dem bereits erwähnten Werke: Русская Старина, wo man meine Notiz über Horsey entstellt, wird unrichtig gesagt, ein «прикащикъ подворья Англинскаго (der auch geradezu «учитель» genannt wird) давалъ уроки въ Латинскомъ языкѣ юному Ѳеодору Никитичу». Ferner steht da: Horsey habe uns sogar die Lehrmethode beschrieben. Alles dies hat man aus der angeführten, von mir im Tradescant gedruckten kurzen Notiz gemacht. Um zu zeigen, dass diese richtig ist, will ich die Stellen aus dem von mir in London copirten und benutzten Manuscript Horsey's anführen. Er sagt: Feodor Meketawich of great hope and expæctancie for whom I made a Latten grammor as well as I could in the Sclavonian carector in which he toke great delight, was now inforced to marrie u. s. w. An einem andern Ort schreibt er fast dasselbe: His pleasur was owt of his love in his yong years to have me make in the Sclavonian carrector in Latten wordes and phraises a kynde of grammer wherein he toke great delight.

Burroughs hatten 1556 suchen sollen den Ob zu erreichen. Da ihnen aber dieses nicht gelungen, so befahlen die Directoren der Compagnie in London im folgenden Frühjahr (1557), sie sollten im Juni von Neuem die Reise zum Ob unternehmen [9]).

Jackman's Schiff wäre denn zum Ob gerade zu jener Zeit gekommen, als der Kosak Jermak, unterstützt von den an der Kama und Tschussowaja ihre Besitzungen habenden Strogonows, mit Waffen in der Hand über den Ural in Sibirien eindrang. Man konnte sich einbilden, diese Ankunft eines Schiffes aus der See stehe mit Jermak's Einfall in Verbindung, daher man dann ihn und das mit ihm gekommene Personal ermordete. So wäre also Jackman und die Equipage seines Schiffes in Folge der Eroberung von Sibirien — dem ersten, ins Land «mit dem goldenen Boden» und auf den Amur zu, gemachten Schritt — umgekommen.

Ich habe die auf Pett's Schiff von Hugh Smith und von Nicholas Chancellor geführten zwei Reisejournale in London aufgesucht. Das von Hugh Smith — der drei Jahre später an der Küste von Guiana in Folge eines Schiffbruches verloren ging — ist in beiden Ausgaben von Hakluyt's Reisewerk, aber das von Chancellor nur in der ersten, seltenen, von 1589, und auch da mit mehr Hinweglassungen als beim Smith'schen, gedruckt.

Ferner habe ich eine Skizze vorgefunden, welche

9) Ich habe schon erwähnt, dass auf der Karte in Herberstein's Moscovia der Ob als aus einem sehr grossen See entspringend erscheint, der mit «Kithay Lacus» bezeichnet ist. Unweit davon steht «Cumbalick regia in Kytay», was die Residenzstadt Kanbalu (Khanbaligh) bedeuten sollte. Dies mag bei den frühen englischen Projecten zu Fahrten nach China eine besondere Aufmerksamkeit auf den Ob gerichtet haben.

Hugh Smith auf einem, später vom Feuer am Rand beschädigten, Blatt flüchtig mit der Feder gezeichnet hat. Da sie uns die Stellung der beiden Schiffe George und William im Anfang des Monats August 1580 jenseits Nowaja Semlja im Karischen Meer, als sie bereits zurückzukehren beschlossen hatten, zeigt, so habe ich sie copirt und in Kupfer stechen lassen. Die Skizze hat ein Interesse, weil die darauf vorgestellten Schiffe die ersten waren, denen es glückte, weiter als Waigatsch nach Osten vorzudringen und weil mit ihrer Sendung das Streben der Engländer, auf diesem Wege, nämlich Waigatsch vorbei, im Nordosten nach Cathay zu gelangen, endete.

Wir wissen also jetzt nicht nur, wie und wo Sir John Franklin vor zwölf Jahren im Nordwesten, sondern auch wo und wie Charles Jackman vor zweihundert acht und siebzig Jahren im Nordosten das Leben geendet hat.

(Aus dem Bulletin, T. I, pag. 497—507.)

Berichtigungen.

Seite 34 Zeile 1 nach den Worten «wie die Tabelle zeigt» ist einzuschalten: «nach dem Jakutskischen Gebiete»
» 34 » 21 für «Konstantinograd'schen» ist zu lesen: Romny'schen
» 36 Anmerkung 10 — für 18.532,898 lies: 18.527,106
» 37 Zeile 8 für 1.636,915 lies: 4.852,055
» — » 9 für «Im Grossherzogthum Finnland 4.852,055» lies: Im Grossfürstenthum Finnland 1.636,915
» 47 » 1 für «bis zu 90°» — lies: bis zu 69°.

MÉLANGES RUSSES

TIRÉS DU

BULLETIN

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST.-PÉTERSBOURG.

Tome IV.

LIVRAISON 2.

ST.-PÉTERSBOURG, 1861.

Commissionnaires de l'Académie Impériale des sciences:

à St.-Pétersbourg	à Riga	à Leipsig
MM. Eggers et C^ie^,	M. Samuel Schmidt,	M. Léopold Voss.

Prix: 35 Kop. = 12 Ngr.

Imprimé par ordre de l'Académie.

Octobre 1861. C. Vessélofski, Secrétaire perpétuel.

Imprimerie de l'Académie Impériale des sciences.

CONTENU.

Page.

A. v. Middendorff. Anikiev, eine Insel im Eismeere, in der Gegend von Kola..... 117—125.

A. Schiefner. Über die ehstnische Sage vom Kalewipoeg 126—161.

O. Böhtlingk und F. J. Wiedemann. Vorschläge zu einer gleichmässigen Umschreibung russischer Eigennamen in den Schriften der Akademie..... 162—186.

F. J. Wiedemann. Ein Vorschlag zur genaueren Erforschung der ehstnischen Sprache..... 187—194.

A. Schiefner. Über das Wort «Sampo» im finnischen Epos 195—209.

P. v. Köppen. Über die von ihm gesammelten Sprachproben..... 210—217.

K. E. v. Baer und A. Schiefner. Ankündigung einer Ausgabe des Werkes von Prof. Worsaae: Nordisk Oldsager (Nordische Alterthümer), mit russischem Text 218—229.

A. Schiefner. Zur russischen Heldensage..... 230—248.

30 März / 11 April 1860.

Aníkiev, eine Insel im Eismeere, in der Gegend von Kola, von A. v. Middendorff.

Aus eigener Erfahrung darüber belehrt, wie dankenswerth Fingerzeige sind, welche die Aufmerksamkeit späterer Nachfolger auf bestimmte Örtlichkeiten innerhalb ausgedehnter Wildnisse richten, entschliesse ich mich dazu, die nachstehende Notiz zu veröffentlichen. Sie ist zufälliger Weise dem Feuertode entgangen, welchem ich in jüngeren skrupulöseren Jahren das Tagebuch des Sommers 1840 übergab, zu dem sie gehört hat. Theils mag der conservative Geiz, der sich mit vorrückenden Jahren meldet, daran Schuld haben dass ich diese Notiz jetzt dem Druck übergebe; theils aber bewegt mich dazu die Menge genauer und bis in alle Einzelheiten durchgeführter Angaben, welche der Akademiker Hamel in seinem «Tradescant der Ältere»[1]) mitgetheilt hat, und zu deren Gegenstande die so unbekannte Insel Aníkiev in unverkennbarer Beziehung zu stehen scheint. Durch den so eben erschienenen Aufsatz des Akademikers Hamel «Sir John Franklin's Nordwestexpedition von 1845 — 1848 und

1) Recueils des actes de la séance publique de l'Acad. Imp. des sciences de St.-Pétersbourg, tenue le 29 décembre 1845. p. 85.

Charles Jackman's Nordostfahrten von 1580 und 1581»[2]) den man füglich als einen Nachtrag zu seiner ebengenannten grösseren Arbeit ansehen darf, ist die Sache bei mir wieder aufgefrischt worden.

Wo man auch an der Küste des Russischen Lapplands landen mag, überall begegnet man deutlichen Spuren der Erhebung dieser Halbinsel aus dem Meere, überall finden sich Beweise vor, welche in vollem Einklange mit dem allgemein bekannten Muschellager bei *Ustj-Waga* stehen, weil sie gleich demselben auf eine Erhebung der gesammten Küste, von nicht weniger als zweihundert Fuss, hinweisen. Diese Thatsache muss für uns ein um so grösseres Gewicht gewinnen, als ich im letzten Bande meines Reisewerkes nachgewiesen habe, dass die gesammte Nordküste Asiens an dieser Hebung Theil nimmt, und zwar, allem Anscheine nach, durchgängig mit der Hebung der Küstenländer des Weissen Meeres gleichen Schritt und gleiches Maass hält.

Etwa in der Mitte des engen Halses der den Eingang zum Weissen Meere bildet, liegt dicht am lappländischen Ufer die kleine Insel *S'os'nówetz*. Es war der erste Punkt an dem wir seit unserer Abfahrt aus Archangelsk landeten. Die Insel besteht aus Gneiss, aus welchem sich, zumal an der südöstlichen Spitze der Insel ein weisses, dichtes Quarzgestein massig ausscheidet. Trotz seiner Härte ist dieses Quarzgestein in früherer Zeit durch Meereswirkung bis zur Höhe der Insel hinauf glatt abgerieben, und man findet in demselben nicht selten Riesentöpfe, unter denen mir

2) In Tome I. dieses Bulletins, S. 497 — 507.

einer insbesondere durch seine Enge auffiel, indem er bei kaum einem halben Fuss im Durchmesser, anderthalb Fuss tief war, vollkommen cylindrische Wandungen besass und einen concaven Boden hatte auf welchem die Steinkugel noch lag, welche den Topf, wenigstens in letzter Instanz, geschliffen hatte. Das jetzt noch an dieser Stelle gewaltige Hin- und Zurückströmen des Meeres, bedingt durch die Einzwängung der Fluth, lehrt uns die wirbelnde Kraft kennen, welche einst diese Klöppel in ihre drehende Bewegung versetzte. Die Bildung von Riesentöpfen dauert dort auch in der Jetztzeit noch fort, wovon man sich zur Ebbe-Zeit leicht überzeugen kann.

Verfolgt man nun die lappländische Küste des Eismeeres westwärts, so gelangt man an der kleinen Insel *Nókujev* vorbei, welche durch den im Jahr 1554 erfolgten Tod Willoughby's und seiner Mannschaft sich eine traurige historische Bedeutung erworben hat. Bevor man den Kola-Busen erreicht, stösst man auf die grösste unter den Inseln dieser Küste, auf *Kildín*. Die Spuren ihrer Erhebung aus dem Meere zeigen sich augenfällig in terrassenartigen Uferstufen, welche durch Geröllbänke bezeichnet werden, und zwar sind die Gerölle um so grösser, je höher aufwärts, so dass auf der höchsten Stufe grosse Blöcke liegen, welche den erratischen gleich sehen. Drei Hauptstufen lassen sich durchgängig unterscheiden; Unterabtheilungen derselben inbegriffen zählte ich aber an manchen Örtlichkeiten bis sieben solcher Absätze.

Dergleichen Uferstufen waren aber keineswegs auf die Insel *Kildín* allein beschränkt, sondern sie liessen sich gleich deutlich auch in der Umgegend erkennen,

wie z. B. auf der noch weiter westlich gelegenen Halbinsel *Rybátschij*, auf deren Ostküste die Absätze der Terrassen gegen Osten schauten, und mithin ganz unabhängig waren von den erratischen Erscheinungen welche theils in der Gestalt von Schrammen die Richtung SO. z. O. angaben, theils, und zwar in der Gegend des Stieles der Halbinsel, mächtige Fortbewegungen diluvialer Schuttmassen genau in der Richtung S. — N. andeuteten, indem ich dort eine weite Fläche durch fünf Reihen hoher paralleler Kämme in Abtheilungen zerfällt fand. Der Abstand eines Kammes von dem andern betrug 100 bis 200 Schritte. Die Kämme selbst erhoben sich beiderseits mit dachartigen Abhängen, und zeichneten sich nicht nur durch ihren geraden Verlauf, sondern noch mehr durch eine scharfkantige und völlig gleichmässig verlaufende Mittel-Firste aus, welche mit grossen erratischen Blöcken besetzt war. Diese mussten um so mehr auffallen, als sie hier eben nur allein die Firsten der Kämme krönten, anderweitig aber nicht zu sehen waren, obgleich übrigens erratische Blöcke auf den hervorragendsten Höhen der Halbinsel *Rybátschij* vorkommen, und beweisen dass auch diese letzteren vor Zeiten sich unter dem Meeresspiegel befanden.

Es sei mir erlaubt, noch einen Nachweis dafür zu geben, dass die in Rede stehenden Uferstufen sich an der gesammten europäischen Küste des Eismeeres vorfinden. Der äusserste Punct jener Küste, den ich nach Westen hin zu betreten Gelegenheit fand, war das kleine *Wadsöe*, welches im *Warangerfjord*, südlich von *Wardöhuus* liegt. Auch hier zeigten sich auf dem Festlande, bis über 200′ hoch, die unverkennbarsten

Spuren von Uferstufen, an welche das Meer in der Vorzeit brandend anprallte. Jetzt sieht man ein schräges, mit Geröllen belegtes Ufer an einen Absturz lehnen, bis zu dessen Fusse der Spielraum von Ebbe und Fluth gegenwärtig hinanreicht. Der obere Rand des Absturzes begrenzt eine kaum merklich geneigte Ebene. Als mit Weiden bewachsene Torfwiese erstreckt sich diese Ebene etwa anderthalb Werste land einwärts, worauf man wieder zu einer älteren und steileren Uferstufe gelangt, welche sich aber von der früher beschriebenen, der Jetztzeit angehörigen, unter Anderem auch dadurch unterscheidet, dass sie mit Geschieben belegt ist, d. i. mit abgeriebenen Bruchstücken der schiefrigen Felsarten aus denen das Festland hier besteht, und nicht aus Geröllen wie die unterste Stufe, welche das jetzige Meeresufer bildet.

Dass diese Uferstufen auch hier Erscheinungen darbieten welche ganz unabhängig von den erratischen sind, beweist die Richtung der Diluvialschrammen welche ich, auf den benachbarten kleinen, im Norden von *Wardöhuus* stehenden Inseln *Horn-Oe* und *Ren-Oe*, SSO. — NNW. fand. Bei dieser Gelegenheit sei erwähnt, dass diese Inseln durch einen ziemlich genau von O. nach W. gerichteten merkwürdigen Spalt dermaassen in zwei Hälften getrennt werden, dass man sich die Sache nicht anders zu erklären vermag, als durch die Annahme, es sei hier die Erdrinde in weiterer Erstreckung auseinandergeborsten. Die grössere Insel ist viele hundert Fuss hoch; nichtsdestoweniger ist der Thonschiefer und der Grauwackenschiefer aus dem sie besteht nur wenige Faden breit auseinander geplatzt. Dieser, von völlig glatten und parallel hin-

abstürzenden Wänden begrenzte Spalt, reicht von der Höhe des Gipfels der Insel bis unter die Meeresfläche hinab, deren Wogen tief unten brausend in den Spalt hineingezwängt werden. Auch sehr lang scheint dieser Spalt zu sein, da er offenbar im Meeresgrunde sich fortzieht. Man sieht seine Fortsetzung auf die zweite der in Rede stehenden Inseln treffen und auch diese in zwei Theile trennen; allein da hier die Felsart den atmosphärischen Einflüssen weniger Widerstand bietet, so füllt sich der Spalt mit zusammenfallenden Steinblöcken.

Doch kehren wir jetzt, nachdem wir die gehörige Rundschau gehalten, zu dem Hauptgegenstande dieser Notiz zurück, indem das was wir mitgetheilt haben genügen mag, um anzudeuten, wie lehrreich die Felsengestade jener Küste sind, und wie sehr sie den Besuch von Geognosten verdienten. Es ist wohl kaum daran zu zweifeln dass sich dort genau ermitteln liesse, in welchem Verhältnisse die Hebung der Küste zu den erratischen Phänomenen gestanden hat. Mir schien die Erhebung des Landes noch fortzudauern, und wenigstens ein Theil der dort sichtbaren Drift-Phänomene nur den Schein solchen Ursprunges an sich zu tragen, in der That aber keiner Diluvial-Katastrophe seine Entstehung verdankt zu haben, sondern lediglich für Ablagerungen gehalten werden zu müssen welche sich in jüngerer Zeit auf dem Meeresboden bildeten, und in Folge der allmählichen Hebung des Landes an den Tag getreten sind.

Es kann keiner Frage unterliegen dass die kleine Insel *Anikiev*, welche dicht an der Südostküste der Halbinsel *Rybatschij* gelegen ist, sich gleichfalls aus

dem Meere hervorgehoben hat. Im Süden des Vorgebirges der Halbinsel, das unter dem Namen *Zyp-Nawolok* bekannt ist, unterscheidet man schon von diesem Vorgebirge aus, dass die Insel *Antkiev* aus Thonschiefern besteht, deren Schichten auf dem Kopfe stehen, mit unbedeutendem Einschiessen gegen Westen. Betritt man die Insel so fällt alsbald in die Augen, dass (etwa 80′ hoch über dem Meere) der Thonschiefer zu gerundeten glatten Kuppen abgeschliffen worden ist. An einer fast horizontal gerichteten Fläche, zu welcher die Schichtenköpfe auf der Nordostseite der Insel geebnet und polirt sind, findet man eine Menge russischer Inschriften eingemeisselt, unter denen jedoch die älteste die mir zu Gesicht kam nicht weiter als bis 1794 zurückwies.

Um so mehr Aufmerksamkeit verdienten demnach die beiden beistehend im Holzschnitt wiedergegebenen Schilder. Die Jahreszahlen dieser Inschriften fallen

wie man sieht, auf die letzten 15 Jahre des 16. und auf die ersten 15 Jahre des 17. Jahrhunderts, mithin in jene Zeit des Wetteifers in welcher der moskovitische Handel schon mit vielem Erfolge den Engländern von den Holländern streitig gemacht wurde. Die *Cherry*-Inseln, *Nowaja Semlja*, *Spitzbergen*, wurden während dieses Zeitraumes entdeckt, und wiederholten Besuchen eröffnet; die Namen von Heemskerk und Barentz, von Francis Cherry, und in letzter Zeit auch derjenige von Isaac Massa sind Zeitgenossen unserer Inschriften.

Obgleich nun das mit alten Handzeichen reich verzierte Wappen des Jacob Hansen Haderslef auf einen Mann nicht gemeinen Schlages hinweist, und auch der, unter die vielen Jahrgänge welche den Namen Berenig Undersen begleiten, hingezeichnete Kriegsmann auf einen vielerprobten, dreissig Jahre lang thätigen Mann von Auszeichnung deutet, so hat es mir doch bisher nicht glücken wollen, der geschichtlichen Bedeutung dieser Männer auf die Spur zu kommen. Das glaube ich aber aussprechen zu dürfen dass es Überbleibsel sind von noch nicht ans Licht gezogenen lebhaften Beziehungen, welche zu derselben Zeit als die Engländer und die Holländer sich um den nordischen Handel stritten, zu derselben Zeit als die Engländer eine besondere Factorei in *Kola* unterhielten, überdiess auch noch mit Norwegen sich fortsetzten. Es war damals der althergebrachte Handelsverkehr mit diesem nächsten Nachbarlande wohl auch noch in bester Thätigkeit, und die Benennung *Múrmanskij bereg* noch in der vollsten Blüthe ihrer Bedeutung. So, d. i. *Normännisches Ufer* heisst ja bis heute

im Munde aller russischen Anwohner des weissen Meeres (поморы, поморцы) der gesammte Antheil der Küste des Russischen Lapplandes, welcher am Eismeere liegt; im Gegensatze zum *Terskij bereg*, der das Weisse Meer westlich begrenzt.

Norwegische Urkunden, zumal Nachrichten über die ersten Anfänge von *Hammerfest*, *Wardöhuus* und *Wadsöe* werden uns gewiss einst das eröffnen, was uns bisher noch abgeht, um die Geschichte jener Blüthezeit unseres europäischen Hoch-Nordens in ihrem wahren Gleichgewichte kennen zu lernen.

Bei der Vergänglichkeit der Gesteine im höheren Norden, wo man die meisten Berggipfel zu Trümmerhaufen zusammengestürzt findet, dürften die oben mitgetheilten Copien einigen Werth haben, wenn ich sie auch nicht zu enträthseln weiss. Schon jetzt sind es 20 Jahre her, seit ich sie an Ort und Stelle abzeichnete.

(Aus dem Bulletin, T. II, pag. 152 — 158.)

$\frac{11}{23}$ Mai 1860.

Über die ehstnische Sage vom Kalewipoeg, von A. Schiefner[1]).

In den beiden letzten Jahren seiner akademischen Thätigkeit, d. h. 1853 und 1854, hatte der Vertreter der finnischen Studien an unserer Akademie, Sjögren, die Freude zwei bedeutende Erscheinungen auf dem Gebiete der ehstnischen Litteratur zur Belohnung durch eine Demidowsche Prämie empfehlen zu können: die von H. Neus in Reval herausgegebenen ehstnischen Volkslieder und die neuen, wissenschaftliche Bahnen einschlagenden grammatischen Arbeiten des Pastors Eduard Ahrens. Jetzt sind wir im Stande die volle Aufmerksamkeit der Akademie auf ein Werk zu lenken, welches fortan ohne Zweifel als Ausgangs- und Anknüpfungspunkt jeglicher Forschung über die ehstnische Sprache und Sage dienen wird. Es ist dies die von Dr. Friedr. Kreutzwald herausgegebene und von der gelehrten ehstnischen Gesellschaft in Dorpat mit einer Verdeutschung des Hrn. Carl Reinthal gedruckte ehstnische Sage vom Kalewipoeg, von

1) Aus dem gemeinschaftlich mit J. F. Wiedemann verfassten Bericht über das zum 29. Demidow'schen Concurs eingereichte Werk Kreutzwald's.

der bis jetzt vier, in den Jahren 1857 — 1859 erschienene Lieferungen vorliegen.

Das Hervortreten dieses Werkes ist kein plötzliches, sondern erst durch eine Reihe vorhergehender Bedingungen möglich geworden. In dem nur durch den finnischen Meerbusen von Ehstland getrennten Finnland geschah es im J. 1835, dass Dr. Elias Lönnrot eine Sammlung der epischen Lieder der Finnen unter dem Namen «Kalevala» in zwei Bänden herausgab. Der erste Anstoss zur Sammlung finnischer Volkslieder ward vom Prof. Porthan, dem Vater der Geschichte Finnlands, gegeben. Verschiedene seit dem J. 1766 erschienene Abhandlungen hatten finnische Volkslieder zum Gegenstande. Unter Porthan's Leitung verfassten Ganander und Lencquist ihre Versuche über die finnische Mythologie, wobei sie vielfach auf die Volkslieder Rücksicht nehmen mussten. Nach diesen Leistungen, welche einen mehr fragmentarischen Charakter hatten, veranstaltete Dr. Zacharias Topelius eine grössere Sammlung von alten Liedern, welche er in den Jahren 1822 — 36 in fünf kleinen Bändchen herausgab. Bereits im J. 1820 hatte der im J. 1858 verstorbene Prof. Fr. v. Becker, dem man auch eine scharfsinnige Bearbeitung der finnischen Grammatik verdankt, einen Versuch gemacht eine Anzahl von Liedern, welche sich um Wäinämöinen bewegen, zu einem Ganzen zu vereinigen. Diesem Beispiel verdanken wir es wahrscheinlich, dass Dr. Lönnrot den Gedanken fasste die noch unter dem Volke fortlebenden Lieder von Wäinämöinen, Ilmarinen und Lemminkäinen zu einem Epos zusammenzufügen. Zu dem Zwecke unternahm er in

Jahren 1828 und 1831 Wanderungen durch verschiedene Gegenden Finnlands um seine Runensammlungen zu vervollständigen. Unendlich reichere Ausbeute gewährten ihm jedoch die ausserhalb des eigentlichen Finnlands von Finnen bewohnten Gegenden, namentlich verschiedene Strecken des Archangelschen Gouvernements, welche er im Jahre 1832 bereiste. Drei Jahre darauf erschien, wie schon bemerkt wurde, die Kalevala in 32 Gesängen mit etwa 12,000 Versen. Die Kosten trug die finnische Litteraturgesellschaft, welche fortan bemüht war ihr Möglichstes zu thun, um durch fortgesetzte Runensammlungen das einmal begonnene Werk weiter zu fördern. Um das nationale Werk auch der nichtfinnischen Bevölkerung Finnlands zugänglich zu machen setzte die Gesellschaft einen Preis für die beste schwedische Übersetzung aus. Diesen Preis gewann M. Alexander Castrén, der zum gründlicheren Verständniss einzelner schwieriger Stellen und Wörter eine Reise in die Gegenden unternahm, in denen der Runengesang noch in voller Blüthe stand und er aus dem Munde der Runensänger selbst über so manche Puncte Auskunft zu erhalten hoffte. Die schwedische Übersetzung, welche im J. 1841 erschien, war es auch, welche ein ferneres Bekanntwerden der Kalevala ausserhalb Finnlands ermöglichte. Der hohe Werth der Kalevala für die Geschichte der epischen Poesie und ihre Bedeutung für die nordische Mythenforschung wurde im J. 1846 durch Jacob Grimm in einem Aufsatz über das finnische Epos in Hoefer's Zeitschrift für die Wissenschaft der Sprache in das hellste Licht gestellt. Nach und nach wurde Lönnrot durch die fortgesetzten Runen-

sammlungen, die sich immer weiter und sogar bis auf Ingermannland ausgedehnt hatten, in den Stand gesetzt, dem finnischen Epos eine erweiterte Gestalt zu geben. Die Kalevala erschien in ihrer neuen Gestalt 1849 und umfasste in 50 Gesängen nahe an 22,800 Verse. Die deutsche Bearbeitung dieser neuen Ausgabe erschien 1852 zu Helsingfors.

Wenden wir uns jetzt dem ehstnischen Boden zu, so sehen wir, dass einige Jahre nach dem Erscheinen der ersten Ausgabe der Kalevala in Dorpat in einer der ersten Sitzungen der so eben erst ins Leben getretenen gelehrten ehstnischen Gesellschaft die Kalewi-Sage zur Sprache kam und auch im ersten Heft der Verhandlungen dieser Gesellschaft eine erste Nachricht über den Inhalt der Kalevala gegeben ward. Dr. Fählmann hatte in den Sitzungen der Gesellschaft einige Fragmente der Kalewi-Sage zum Besten gegeben und diese hatte der Verfasser der Urgeschichte der Ehsten ohne Weiteres in seinem Werke abdrucken lassen. Im J. 1839 wurde das Interesse für den Kalewipoeg durch einen von Dr. Georg Schultz in der Gesellschaft gehaltenen begeisterten Vortrag auf das Kräftigste angefacht. Dr. Fählmann beschloss es sich zur Lebensaufgabe zu machen die zerstreuten Theile der Kalew-Sage in ein Ganzes zu vereinigen. An der Ausführung dieses Vorhabens verhinderte ihn jedoch der Tod und mit ihm ist so manches interessante Sagenbruchstück, das er im treuen Gedächtnisse bewahrte, zu Grabe gegangen. Nach seinem Tode schien wohl niemand geeigneter an seine Stelle zu treten als Dr. Kreutzwald in Werro, der selbst wie Fählmann aus dem Ehstenvolk hervorgegangen, seine edelsten

Kräfte seit Jahren der Erforschung ehstnischer Sitte und Sage gewidmet hatte. Es wurde ihm sämmtliches Material zur Kalewi-Sage, welches die gelehrte ehstnische Gesellschaft in Dorpat besass, sammt den fählmannschen Papieren zur Verfügung gestellt. Hiezu kamen noch seine eigenen Lieder- und Sagensammlungen und verschiedene sowohl in Ehst- und Livland als namentlich bei den Ehsten im Pleskauschen Gouvernement aufgezeichnete grössere und kleinere Bruchstücke der Kalewi-Sage. Ein dreissig Jahre lang fortgesetztes Studium der von Geschlecht zu Geschlecht vererbten ehstnischen Lieder setzte ihn gar wohl in den Stand die Theile der Sage, welche ihm in prosaischer Fassung vorlagen, in eine dem Geiste der ehstnischen Dichtung treu entsprechende poetische Form zu bringen. Es ist ihm dies in einem Grade gelungen, dass selbst der schärfste der jetzt lebenden Kritiker auf dem Gebiete der ehstnischen Sprache, Pastor Ed. Ahrens ihm die vollste Gerechtigkeit hat widerfahren lassen müssen. Dr. Kreutzwald hatte das Ganze anfangs auf 12 Gesänge angelegt, musste aber später durch das hinzugekommene neue Material veranlasst, es in einer nochmaligen Bearbeitung auf 20 Gesänge erweitern. Von diesen liegen uns 13 in 11,253 Versen vor, von denen etwas mehr als die Hälfte (etwa 5900) von Kreutzwald mit solcher Meisterschaft den echten nachgebildet sind, dass wir es nur durch die fehlenden Sternchen (*) als neuere Ergänzung erkennen.

Betrachten wir jetzt den Inhalt der Dichtung. Der Dichter sendet einen kurzen Anruf und eine aus 318 Versen bestehende Einleitung, welche obwohl nicht

ohne epische Elemente dennoch ein mehr lyrisches Gepräge hat, und uns mit der Art und Weise, wie das Gedicht geschaffen ist, bekannt macht, voraus.

I. Aus der Verbindung der berühmten Söhne des Altvaters (*wana isa*) mit den Töchtern der Sterblichen war das eichenharte Geschlecht der Kalewiden entstanden. An des Nordens Gränze entsprossen diesem Geschlecht drei Brüder, deren einer nach Russland zog und dort zum Kaufmann und Bortenweber heranwuchs, der zweite nach dem Nordlande (*Turja*) wanderte und dort ein tapferer Krieger wurde, der dritte sich auf dem Rücken des Adlers emporschwang und endlich, nachdem er die Meere Finnlands, der Wiek und Wierlands durchstreift hatte, sich am Strande Wierlands niederliess, seines Reiches Gränzen mass und sich einen Wohnsitz errichtete. — Eine Wittwe in der Wiek hatte ein Hühnchen und ein Birkhuhnei nebst einer jungen Krähe vom Wege aufgelesen. Aus dem Hühnchen erwuchs ihr die Jungfer *Salme*, aus dem Birkhuhnei *Linda*. Um *Salme* bewarb sich ausser Mond und Sonne der Sternensohn, welcher sie heimführt, *Linda* weist Mond, Sonne, den Wogenkönig, den Wind, den Sohn des Kunglakönigs zurück und giebt *Kalew* den Vorzug, worauf jubelnd die Hochzeit gefeiert wird und die Heimführung Statt findet. Während des allgemeinen Jubels beklagt die aus der Krähe emporgewachsene *Sclavin* ihr hartes Loos.

II. Reichlich ward die Ehe *Kalew*'s und seiner *Linda* mit Kindern gesegnet, welche alle in die Fremde fortzogen. An des Vaters Lebensabend waren nur zwei kleine Erbsenschötchen daheim geblieben. Vor seinem Tode setzte *Kalew* fest, dass sein Besitzthum

nur einem Sohne als Erbe zufallen solle und dies war, wie das Loos entschied, der jüngste nach dem Tode des Vaters geborene, welcher in einer Sage auch mit dem Namen *Sohni* bezeichnet wird. Auf dem Todbett verkündet *Kalew* den Ruhm dieses Sohnes. Als er der Macht des Todes verfallen ist, bestattet ihn *Linda* an der Stelle, wo jetzt der Domberg Revals steht und trägt selbst die Steine zusammen, welche sein Denkmal bilden sollen. Einen der Steine lässt sie vor Ermüdung fallen. Auf ihm ausruhend weint sie so reichliche Thränen, dass aus ihnen der obere See bei Reval entsteht, in welchem der Stein noch jetzt hervorragt. — Bald nahte die Stunde, da *Kalew*'s kräftigster Sohn geboren werden sollte. Hülfreich erschienen *Ukko* und *Rõugutaja* an dem Lager der Kreissenden. Der Neugeborene schreit Monate lang vom Morgen bis zum Abend und als er endlich stille wird, sprengt er selbst die Windeln und zertrümmert die Wiege, worauf er auf dem Fussboden kriechend alsbald aufrecht gehen kann. Bis zum dritten Jahre säugt *Linda* den Knaben, der in seinen Jugendspielen grosse Kraft entwickelt. Die Kegelklötze, mit denen er in der Jugend spielte, sind noch jetzt zu sehen und unter dem Namen Jungfernsteine bekannt. Weithin schleudert er grosse Steinblöcke auf die Felder und in's Meer. Unterdessen finden sich auf dem Hofe der trauernden Wittwe eine Menge von Bewerbern ein, welche *Linda* sämmtlich zurückweist, unter ihnen auch den windekundigen Zauberer Finnlands.

III. Der Kalewsohn sitzt eines Tages am Strande als die bösen Geister aus Furcht vor dem Donnergotte kopfüber in die Meerestiefe flüchten und sich dort im

Schaum verbergen. Mit des Adlers Schnelle stürzt er ihnen nach und holt einen ganzen Sack voll wie Krebse aus der Tiefe auf den Felsrand, wo des Donneres Eisengerte sie zu einer Speise zerdrischt, welche Wölfe selbst verschmähen. — Als die drei Kalewsöhne eines Tages in den Wald gegangen sind, um dort der Jagd obzuliegen, und *Linda* allein zurück geblieben ist, erscheint der windekundige Zauberer Finnlands, der auf der Lauer gelegen hat, nachdem er in der Nähe von *Kalew*'s Grabe gelandet ist. Trotz des Widerstandes, den *Linda* zu leisten versucht, gelingt es ihm durch Kraft und Zauber sie zu entführen. Doch auf *Linda*'s anhaltendes Flehen erbarmt sich ihrer der Altvater. Als der Zauberer mit seiner Beute den Iru-Berg erreicht hat, betäubt ihn der niederschmetternde Donnerstrahl, *Linda* aber wird in einen hohen Felsblock verwandelt, der noch heut zu Tage auf dem Iru-Berge zu sehen ist. Von der Jagd heimgekehrt, vermissen die Söhne die Mutter, die sie zu suchen beschliessen; der jüngste bricht sofort auf, nachdem er zuvor den Vater im Grabe befragt hat.

IV. Der Kalewsohn wirft sich ins Meer, rudert mit den Händen, steuert mit den Füssen und lässt sein Haar als Segel wehen; er begiebt sich nach Norden zu dem windekundigen Zauberer, um seine Mutter aufzusuchen, um das Birkhuhn aus dem Garn zu lösen und an dem Räuber Rache zu nehmen. Auf dieser Schwimmfahrt gelangt er zu einer Insel, auf welcher er ein wenig ausruhen will. Dort vernimmt er die Stimme der Inseltochter und zieht die Jungfrau auf sein Lager. Als auf ihren Hülferuf der Vater herbeieilt und der mächtige Kalewsohn sich zu erkennen

giebt, erbleicht das Mädchen und gleitet in die Fluthen des Meeres. Nicht vermag es der Kalewsohn sie aus der Tiefe hervorzuholen, sondern er nimmt Abschied um seine Reise nach Norden weiter fortzusetzen. Die Mutter der Inselmaid, die herbeieilt, versucht es das Meer zu durchharken, um die verschwundene aufzufischen. Es kommen dabei verschiedene Gegenstände aus der Tiefe zum Vorschein: eine Eiche und eine Föhre, ein Eisenhut und ein Adlerei, ein Fisch und eine silberne Schaale, welche die Mutter nach Hause nimmt. Von den Wogen her schallt aber ein klagendes Lied über den Untergang des Mägdleins.

V. Weiter schwimmend gelangt der Kalewsohn an das Ufer Finnlands, wo er sich auf einem Felsen dem Schlummer hingiebt. Die Eltern aber, die ihr Töchterlein verloren haben, pflanzen die Eiche und die Föhre an die Schaukel; das Adlerei im Eisenhute stellt die Mutter an die Sonne und nimmt es auf die Nacht zu sich ins Bett, das Fischlein in der Silberschaale übergiebt der Vater wiederum den Wellen. Hoch in die Wolken hinein wachsen die Eiche und die Föhre, aus dem Adlerei entspringt ein kräftiger Adler, der in die Ferne fliegt, aber auf der Wiese beim Harken des Heues wiedergefunden und nach Hause gebracht wird. Unter seinem Flügel steckt ein Männchen, das nur zwei Spannen hoch ist. Nachdem der Kalewsohn einen Tag und eine ganze Nacht geruht hat, macht er sich auf um des Zauberers Wohnung aufzusuchen. Endlich erreicht er sie und findet den Zauberer auf dem Rasen schlafend. Dieser zaubert zu seinem Schutz aus einer Handvoll Flaumfedern eine Unzahl Krieger, unter denen der Kalew-

sohn mit seiner Keule ein schreckliches Blutbad anrichtet. Als der Zauberer seine Bundesgenossen gefallen und sich selbst ohne Vertheidigungsmittel sieht, kriecht er zu Kreuz. Der Kalewsohn will aber von Schonung nichts wissen, sondern schmettert ihn zu Boden, ohne auf seinen Bericht über *Linda*'s Verschwinden zu achten. Vergeblich durchsucht er darauf des Zauberers Wohnstätte. Um die verlorene Mutter trauernd sinkt der Kalewsohn endlich von den Mühsalen des Tages ermüdet in Schlaf und sieht seine Mutter im Schmucke der Jugend; aus den Bildern des Traumes wird es ihm klar, dass sie nicht mehr am Leben sei.

VI. Zwei Tage trauert der Kalewsohn um seine dahingeschwundene Mutter, am dritten macht er sich wieder auf und eilt dem Strande zu. Da bekommt er den Gedanken sich ein Schwert anzulegen. Er ändert seine Richtung um zu dem berühmten Schmiedemeister Finnlands zu gelangen, geht aber eine Zeit lang irre und bejammert sein trauriges Schicksal. Endlich findet er den Ausweg aus dem Dickicht, in das er gerathen war. Ein altes Mütterchen weist ihm den Weg zum Schmied. Von dem Schmiede bewillkommnet und als Spross eines berühmten Geschlechts erkannt, verlangt er ein Schwert, aber zugleich, dass er es vor dem Kaufe prüfen dürfe. Keins der ihm vorgeführten Schwerter will die Probe bestehen, sondern sie brechen alle in der Eisenfaust des Kalewsohns. Da wird endlich aus einem besonderen Gemach ein in einem Eisenschrein mit sieben Schlössern und neun Riegeln aufbewahrtes Schwert herbeigeholt, das bereits der alte Kalew bei dem Schmiede Finnlands bestellt hat.

Sieben Jahr lang war es aus sieben Sorten Eisen geschmiedet und die Klinge durch Wasser aus sieben Quellen gestählt worden: durch Wasser aus dem Finnenmeere, aus dem Peipus, aus dem Wirzjärw, aus dem Embach, aus dem Koiwestrom, aus dem Wöhanda und aus des Regens reinem Wasser. Der Preis ist aber auch ein gewaltiger:

Üheksa hüwa hobuda,	Eine Neunzahl guter Rosse,
Kaheksa kari märada,	Eine Achtzahl guter Stuten,
Kümme paari ärgasida,	Zehn Paar starke Arbeitsochsen,
Kakskümmend lüpsi lehmada,	Zwanzig kräftge Melkekühe,
Wiiskümmend paremaid wasikaid,	Funfzig Kälber gut gemästet,
Sada sälitist nisuda,	Hundert Lasten reinen Weizens,
Poolteist paati odrateri,	Zweithalb Böte voll von Gerste,
Rohke laewa rukisida,	Reichgefüllt ein Schiff mit Roggen,
Tuhat wana talerida,	Tausend alte Thalerstücke,
Sada paari paaterida,	Hundert Paare Paternoster,
Kaks sada kulda rahada,	Goldne Münzen an zweihundert,
Süle täie sõlgesida,	Einen Schooss voll Silberspangen,
Kuningriigi kolmandiku,	Eines Königsreiches Drittel,
Wie neitsi w..tu—osa.	Fünfer Jungfraun Heirathsmitgift.

Dieses Schwert ist das dem Kalewsohne angemessene. Feurig schwingt er es durch die Lüfte und lässt die Klinge dann auf den Ambos fahren, den er bis auf den Boden spaltet, ohne dass die Klinge auch nur eine Schramme erhält. Nachdem der Handel abgeschlossen ist und der Kalewsohn die Zahlung bald zu leisten gelobt hat, findet ein fröhliches Gelage Statt, bei welchem der Kalewsohn sich im Rausche dazu fortreissen lässt sein Abenteuer mit des Inselvaters Hühnchen zu erzählen. Des Schmieds ältester Sohn weist diese Bekenntnisse als Prahlerei, welche des Mädchens Ehre schände, zurück; der Kalewsohn aber in seinem Grimm zieht das so eben erst gekaufte

Schwert und haut dem Sohn des Schmiedemeisters das Haupt ab. Schon schaaren sich die Söhne des Schmiedes, um ihren Bruder zu rächen, als der Vater sie zurückhält und das Schwert verflucht, damit es die Unthat des Besitzers an ihm selbst rächen möge. Noch berauscht eilt der Kalewsohn von dannen und sucht sich ein Plätzchen, wo er sich dem Schlafe hingeben kann. Sein Schnarchen ist so gewaltig, dass Felsen wanken und Berge beben, Sand und Kiesel einherfliegen und die Vögel des Singens vergessen. — Die Eiche, welche der Inselvater gepflanzt hat, ist als mächtiger Baum so hoch emporgewachsen, dass der Wipfel die Sonne berührt und Sonne, Mond und Sterne bedeckt, so dass das Licht nicht durchdringen kann. Vergebens hat der Inselvater einen Mann gesucht, der den Baum zu fällen vermöchte. Als er von dem Suchen heimkehrt, findet er den unter den Flügeln des Adlers verborgen gewesenen Däumling bereit die Eiche zu fällen. Als der Däumling an den Baum herantritt, wächst er selbst Ellen- und Klafter hoch in die Höhe und fällt den Baum in drei Tagen. Aus dem Stamm der Eiche wird die Finnenbrücke gezimmert, deren einer Arm von der Insel an den Wierischen Strand, der andere aber nach Finnland führt. Aus dem Wipfel und den übrigen Theilen baut man Schiffe und Böte, aus den Spänen Kinderschiffe, aus den letzten Resten ein feines Stübchen für den Sänger, in welchem er die Fäden seines Liedes spinnt.

VII. Als der Kalewsohn erwacht, ist er sich der Ereignisse des vorhergehenden Tages nicht bewusst. In dem Boote des von ihm getödteten Zauberers kehrt er heim. Um Mitternacht naht er der Insel, auf wel-

cher die Jungfrau in's Meer sank. Da tönt von den Wellen her ein Lied, das seine Doppelschuld: den Tod der Inseljungfrau und die Blutschuld an dem Sohne des Schmiedes, zum Gegenstande hat. Der Heimath weiter zusteuernd, ergiesst sich der Kalewsohn in laute Klagen um den Tod seiner Mutter. Er landet und begiebt sich zum Iruberge, wo der Windesmutter jüngste Tochter, eine Gesangsnixe ihn nochmals an seine blutige Doppelschuld erinnert und die zu fürchtende Rache andeutet. Auch wird es ihm aus dem Liede klar, dass seine Mutter nicht mehr am Leben sei. Dann eilt er auf den väterlichen Hof, wo seine Brüder den verloren geglaubten begrüssen. Die drei Brüder erzählen sich nun die Abenteuer, die jedem bei dem Suchen der Mutter zugestossen sind, der jüngste erzählt die seinigen mit Ausnahme des Streits bei'm Gelage und seines blutigen Ausgangs. Hierauf beschliessen die drei Brüder dem Willen des Vaters nachzukommen und um die Herrschaft zu loosen. Sie setzen zur Ausführung ihres Beschlusses den nächstfolgenden Tag an. Am Abende begiebt sich der jüngste der Brüder wiederum zum Grabe des Vaters, der ihn tröstet und ermuthigt.

VIII. Nach dreitägiger Wanderung gelangen die drei Brüder an einen kleinen See, den *Saadjärw*, an dem sich ein Hügel mit einem *Taara*-Hain befindet, an dessen Fusse der Embach seine Fluthen dem Peipus zusendet. Diese Stelle wählen die Brüder aus, um von ihr aus den Wettwurf zu unternehmen. Der Stein des ältesten Bruders versinkt im See, des mittleren fällt auf den schlammigen Boden dicht am Wasser, der Stein des jüngsten aber fliegt über die ganze

Breite des Sees und fällt auf den trockenen Boden am Ufer. So entscheidet das Loos für den jüngsten, welchen die beiden älteren darauf mit dem Wasser des Sees zum Könige weihen und selbst in die Ferne ziehen um sich dort eine neue Heimath zu suchen.— Der Kalewsohn nimmt nun selbst den Pflug zur Hand um Moore zu durchfurchen und Heidestrecken urbar zu machen, wodurch er dem Lande Urheber fortdauernden Wohlstandes wird. Er pflügt Tag aus, Tag ein und erträgt mit seinem Ackergaul jegliche Mühsal. Als er eines Tages in der Gluth der Mittagshitze seinen Gaul ausgespannt hat und selbst schlummert, wobei der ihm von seinen Gliedern rinnende Schweiss einer Heilquelle ihren Ursprung giebt, wird das arme an den Füssen gekettete Thier ein Opfer der Wölfe. Noch sieht man die Spuren der Stelle, wo das Ross in der Spannkette gelegen hat, wo es den Widersachern erlegen ist und sich aus seinem Blute eine Lache gebildet hat, wo aus seiner Leber ein Berg, aus seinen Eingeweiden ein Morast entstanden ist.

IX. Als der Kalewsohn erwacht und sein vergeblich herbeigelocktes Ross von den Thieren des Waldes verzehrt sieht, spricht er über diese einen Fluch aus und nimmt an ihnen blutige Rache, bis er am Abend ermüdet vom Kampfe absteht und sich auf dem Fell seines Rosses zur Ruhe begiebt. Kaum ist er in Schlaf gesunken, so erscheint ein Bote aus Wierland, der ihm, dem Könige, das Herannahen von Feinden meldet. Er beschwichtigt den angsterfüllten Boten, stärkt ihn durch Speise und Trank und giebt ihm dann Anweisung, wie zu verfahren sei. Kaum wieder eingeschlafen sieht er eine andere fremde Gestalt vor

sein Lager treten. Weiss ist das Haar und weiss der Bart. Es ist ein alter Freund der Kalewiden, der ihm schon in der Jugend schützend zur Seite gestanden und ihn jetzt an die schweren Pflichten des Königthums mahnt. Er lobt die Werke des Kalewsohnes, kündet ihm des Landes Zukunft, warnt ihn aber auch vor dem Schwerte, das an ihm Rache nehmen könnte. Als die Gestalt des greisen Fremdlings entschwunden ist, versinkt der Kalewsohn in einen Schlaf, mit dessen Traumbildern gar bald die Worte des Greises in eins zusammenfliessen. Aus dem Schlafe erwacht, entlässt er den Boten, welchem unterwegs die den Krieg witternden Thiere — Krähe, Adler, Rabe und Wolf — und die dem Kriege nachfolgenden Schrecknisse — Hunger und Pest — entgegen kommen.

X. Die Vögel des Waldes verkünden dem Kalewsohn, wo er sich ein Ross kaufen könne. Da wird er von zweien Söhnen des Unholds (*Paharäti*) aufgefordert zwischen ihnen Gericht zu halten und zu entscheiden, welchem von beiden der *Kickerpär*'sche Sumpf gehören solle. Als sie ihn ersuchen den Sumpf abzumessen, trägt der Kalewsohn diese Arbeit dem Alewsohn auf, während er selbst zu anderen Dingen fortmuss. Als der Alewsohn die Arbeit beginnt, erhebt sich der im Sumpf wohnende Wassergeist, dem der Alewsohn den Fluss weder zu binden noch zu hemmen verspricht, wenn er ihm seinen alten Hut mit Thalern füllen werde. Da der Alewsohn den Hut mit einem Loch, das in eine Grube führt, versehen hat, wird es dem Wasserkobold unmöglich denselben zu füllen; er muss also fort um noch Geld zu schaffen, wobei ihm der Fersenbube Kalews folgen muss. Im

Bereich der Finsterniss geht es dem armen Fersenbuben schlecht, da ihm des Unholds Söhne übel mitspielen, bis er endlich durch List glücklich entkommt. Zur Stelle des Alewsohns zurückgekehrt, will er, da der Alewsohn nicht zu sehen ist, mit dem Wasserkobold, der ihn gereizt hat, einen Wettlauf beginnen. Da tritt ihnen der Kalewsohn entgegen, steckt den Fersenbuben in die Hosentasche und beginnt dann selbst den Wettkampf mit dem Kobold. Der Stein des Unholds fällt am Wirzjärw, der Stein des Kalewsohns am Peipus nieder. Beim Knittelziehen wird der arme Kobold hoch in die Luft geworfen und rollt beim Fallen sieben Werst weit. — Plötzlich wird der Kalewsohn daran erinnert, dass er die Zahlung für sein Schwert noch nicht geleistet habe und sendet deshalb den Alewsohn ab um dieser Verpflichtung nachzukommen; selbst will er zum Schutz der Kranken, Schwachen, Greise und Weiber während des Krieges feste Plätze bauen und eilt deshalb Bretter herbeizuschaffen um Häuser in den Städten zu errichten. Deshalb will er zum Peipus aufbrechen. Als er nach seinem Messer in der Hosentasche greift, findet er dort den Fersenbuben, der ihm so wie ein Floh darin herumzukrabbeln scheint. — Des Donnergottes Tochter will aus einem Brunnen im Walde Wasser schöpfen, erschrickt aber beim Herbeieilen eines Waldbuben und lässt ihren Ring ins Wasser fallen. Als der Kalewsohn ihren Kummer vernimmt, steigt er in den Brunnen um den Ring hervorzuholen. Kaum ist er im Brunnen, so werfen eine grosse Schaar von Zauberern ihm einen grossen Mühlstein nach, um ihn zu zerschmettern. Der Kalewsohn kommt unbeschadet zum Vor-

schein und hat statt des Ringes den Mühlstein am Finger:

Muud ei leidnud ma mudasta, Sonst konnt' keinen Ring ich finden,
Suuremat ei puutnud sõrme. Keinen grössern in dem Schlamme.

XI. Als der Kalewsohn zum Peipus gelangt und durch den See wandert, regt der stärkste Zauberer des Peipusstrandes die Fluthen auf. Doch wie sehr der Zauberer auch den Sturm anfacht und die Wellen in Bewegung setzt, so reichen diese dem mit schwerer Bretterladung einherschreitenden Kalewsohn kaum bis an die Weichen. Zwanzig Dutzend Bretter trug er nur, keines dicker als drei Zoll, keines breiter als zwei Fuss, keines kürzer als zehn Klafter. Als er die Bretter aufgestapelt hat und zu seinem Schwerte greift, um an dem Zauberer Rache zu nehmen, ist dieser geflohen. Da stärkt sich der Kalewsohn, macht sich ein Lager zurecht und begiebt sich zur Ruhe, nachdem er sein Schwert abgeschnallt und zu seiner Linken niedergelegt hat. Während er schläft, schleicht der Zauberer heran und weiss das Schwert, das sich nicht von der Seite seines Eigenthümers rührt, endlich durch die kräftigsten Zaubermittel in Bewegung zu setzen. Obwohl das Schwert in seine Gewalt geräth, kann er es nur mit Mühe fortschleppen und als er über den Käpä-Bach springen muss, fällt das Schwert in die Tiefe des Wassers und verbirgt sich dort im Schlamm. Als der Kalewsohn erwacht und sein Schwert verschwunden sieht, klagt er und macht sich auf um dasselbe zu suchen. Lange sucht er es vergebens, bis es ihm endlich aus der Tiefe des Käpä-Bachs freundlich entgegenblinkt. Es giebt ihm Kunde, wie es in die Tiefe gerathen ist, verschweigt

es aber auch nicht, wie es durch den Kummer über die Blutschuld, welche an ihm hafte, gedrückt werde; worauf der Kalewsohn es in der Tiefe lässt, es aber demjenigen bestimmt, der in Zukunft ihm gewachsen sein wird. Wenn aber derjenige, der das Schwert selbst getragen, in den Bach steigen sollte, müsse das Schwert ihm beide Füsse beissen. Nachdem der Kalewsohn den Käpäbach verlassen hat, eilt er zum Peipus, um mit den Brettern in seine Heimath zurückzukehren. Auf dem Wege findet er ein kleines Männlein, das eine Nacht voll Angst und Schrecken zwischen zwei Brüdern zugebracht hat, welche zum Nachtmahl eine kräftige Erbsensuppe zu sich genommen hatten. Dieses Männlein, das nicht grösser war als etwa jetzt ein Mensch von unserm Schlage, steckt der Kalewsohn in seinen Reiseranzen, wo es bei dem Brot und Strömlingsnapf ein Plätzchen findet.

XII. Des Zauberers Söhne stürzen auf den mit seiner Bretterladung einherschreitenden Kalewsohn los, sie schlagen ihn mit Peitschen, an deren Ende ein Mühlstein sitzt. Der Kalewsohn schwingt eine zehn Klafter lange Föhre, die ihm als Knittel dient, gegen sie, doch vermag diese es nicht Stand zu halten, sondern zersplittert. Da greift er zu seinen Brettern, zerschlägt aber in der Hitze des Losklopfens ein Brett nach dem andern auf dem Rücken der Gegner. Schon naht der ganze Vorrath seinem Ende und die Söhne des Zauberers dringen um so kühner auf ihn ein, als ihm eine feine zarte Stimme zuruft:

Sõrwitie, sõrwitie,	Mit der Kante, mit der Kante!
Kallis Kalewide poega!	Theurer Sohn des Kalewstammes!

Der Kalewsohn begreift den freundlichen Rath und treibt die Feinde, indem er sie nicht mehr mit der Fläche, sondern mit der scharfen Kante schlägt, alsbald in die Flucht. Dem armen, nackten Igel aber, der ihm den nützlichen Rath gegeben und dem der Altvater bei der Schöpfung kein wärmendes Kleid verliehen hat, wirft er aus Dankbarkeit ein Stück von seinem stachelichten Pelz als schützende Kleidung zu. Als der Kalewsohn darauf ruhen und sich stärken will, findet er das Männchen, das er in seinen Ranzen gesteckt hat, durch die Schläge seiner Gegner getödtet. Er ergiesst sich in bittere Klagen um den Tod des armen Mannes und begiebt sich dann zur Ruhe. Kaum ist er in Schlaf gesunken, so naht auch schon der Peipuszaubrer, der ihn in einen sieben Wochen langen Schlaf zaubert. Vergebens sucht der Bote Wierlands den König und niemand weiss etwas von ihm. Als der Sommer seinem Ende naht, sprengt endlich ein lügnerischer Traum des Schlafes Fesseln. Der Kalewsohn sieht wie ihm in Ilmarine's Esse ein neues Schwert geschmiedet wird und ein Jüngling mit blutbefleckten Hals und Wams Einsprache erhebt. Zornerfüllt will er diesen Lügen strafen und erwacht. Als er von seiner Bretterladung nur Splitter übrig sieht, eilt er wiederum zum Peipus zurück um aufs Neue die zum Bau erforderlichen Bretter herbeizuschaffen. Unterwegs tödtet er einen Wolf, der ein Lämmchen aus einer Heerde entführt hat, indem er einen Stein nach ihm wirft, auf welchem noch jetzt seine Fingerspuren zu sehen sind. An dem Peipusstrande angelangt, unternimmt er es eine Brücke über den See zu schlagen; als diese schon ziemlich weit vorgeschritten

ist, wird sie vom Sturm zertrümmert. Auch sieht er ein, dass eine solche Brücke ganz überflüssig sei und dass er wie früher geradezu durch die Fluthen wandern könne. Zuvor labt er sich jedoch an einer tüchtigen Menge Krebse. Darauf begiebt er sich durch die Wellen des Peipus, an dessen Strand noch jetzt Sagen in vollster Blüthe stehen. Dort sitzt und singt ein armer Hirtenknabe, der sein trauriges Loos beklagt. Die Waldesjungfrau erbarmt sich seiner und lässt ihn unter dem Blatt des Frauenmantels ein Lerchenei finden, aus dem ein Mäuschen hervorgeht, aus welchem ein Kätzchen, aus dem Kätzchen ein Hündchen und aus dem Hündchen ein Lämmchen wird.

XIII. Als der Kalewsohn mit seiner neuen Bretterladung heimkehrt, ruht er an der Stelle, wo ihm sein Schwert gestohlen worden war, aus. Als er am Morgen erwacht, spornt ihn eine Elster zur Eile an, da man in der Heimath nach dem Könige verlange. Er beschliesst deshalb, um einen kürzern Weg zu haben durch den Ilma-järw zu schreiten. Doch schon bei dem dritten Schritt reicht ihm dieser kleine See bis an die Schultern. Er muss also auf trocknem Wege weiter wandern. Unterwegs stösst er auf ein altes zauberkundiges Mütterchen, von der er die Beschwörung des Schlangenbisses vernimmt. Weiter ziehend gelangt er in die Nähe des Endla-Sees, wo er auf einem Hügel einen gewaltigen Kessel sieden sieht. Es wird in demselben nebst verschiedenen andern Dingen eine Elenhälfte für den Gehörnten und dessen Alte als Abendimbiss gekocht, während die Alte selbst an dem Hexenfeuer für die bei ihr befindlichen Mädchen Kuchen backt. Der Kalewsohn wendet sich von dem

Kessel und seinen Hütern zu der Behausung des Wirths, in welche er durch eine dunkle Höhle gelangt. Er kommt an eine breite Thür, an der zwei Eimer, der eine mit milchweisser, der andere mit theerfarbener Flüssigkeit, stehen. Hinter der Thür hört er das Schnurren der Spule und den sehnsuchtsvollen Gesang der Spinnerin. Er versucht die Thür zu sprengen, vermag es aber erst, nachdem er auf den Rath der Spinnerin seine Hände in der theerfarbenen Flüssigkeit mit Eisenkraft versehen hat. In das Gemach eingedrungen, achtet er weniger auf die zärtlichen Worte der Jungfrau als auf ein köstliches Männerschwert, das ihm von der Wand entgegenblinkt, an der sich auch noch eine kleine Weidenruthe und ein alter Hut befinden. Er glaubt das Schwert gefunden zu haben, das er im Traume gesehen hat. Die Jungfrau warnt ihn vor dem Schwert und richtet seine Aufmerksamkeit auf die wundervolle Weidenruthe und den aus den Schnitzeln der Fingernägel gebildeten Hut, der dem Besitzer Gewährung jeglichen Wunsches verschafft. Alsbald benutzt der Kalewsohn nach Vorgang des Mädchens den Hut um seine Gestalt nach Willkühr zu vergrössern und zu verkleinern und bringt seine Zeit im Liebesspiel mit den drei Jungfrauen zu, denen er den Sulew und Alewsohn so wie den Fersenbuben als Ehegatten verspricht, während er selbst ledig bleiben zu wollen behauptet.

So weit reicht die Dichtung in den vor uns liegenden Gesängen. Wollen wir dieselben in stofflicher Beziehung würdigen, so müssen wir auf ihre zuerst in die Welt getretene Schwester zurückgehen. Die Kalevala behandelt hauptsächlich Fahrten der drei Brü-

der Wäinämöinen, Ilmarinen und Lemminkäinen nach Pohjola, dem kalten Nordland, wo sie sich um die Hand der Pohja-Jungfrau bewerben. Diese kann jedoch nur durch die Schmiedung des Sampo erlangt werden. Diese Aufgabe vollbringt Ilmarinen, der bewährte Schmiedemeister, der auch den Himmel und den Deckel der Luft d. h. das Firmament geschmiedet hat. Er schmiedet den Sampo

Aus der Schwanenfeder Spitze,
Aus der Milch der güsten Stärke,
Aus dem kleinen Korn der Gerste.

Es ist also der Sampo ein Quell und Unterpfand jeglichen Wohlstandes. So lange er im Nordlande ist, fehlt es diesem nicht an Glück. Er war im Nordlande in einem Kupferberge hinter neun Schlössern verborgen und mit seinen Wurzeln in dem Schooss der Erde befestigt. Es gelang den drei Brüdern den Sampo loszupflügen und ihn aus dem Nordlande zu entführen, während dort nur der bunte Deckel des Sampo zurückbleibt. In einem vor 10 Jahren erschienenen Aufsatz über die Sampo-Mythe[2]) ist es versucht worden nachzuweisen, dass der Sampo in dem nächsten Zusammenhang mit der Wunschmühle Grotti des Königs Frodhi stehe und dass uns ein Mythus vorliege, welcher das Verschwinden des Tagesgestirns während der düstern Winterzeit des Nordens behandele. Anlass zu solcher Deutung giebt die in der Kalevala befindliche Parallelstelle, in welcher des Nordlands böse Wirthin Louhi, hinter welcher der böse Loki der

2) In dem Bulletin historico-philologique T. VIII N° 5 = Mélanges russes I, pag. 591—598, vergl. Adalbert Kuhn, Die Herabkunft des Feuers und des Göttertranks. Berlin 1859 S. 114 ff.

scandinavischen Göttersage steckt, Sonne und Mond ebenfalls in dem Steinberg Pohjola verbirgt. Sowohl der Sampo als auch Sonne und Mond können nicht ewig in diesem Gefängnisse verbleiben, sie werden der Nacht des nimmerhellen Nordlands, der Macht des Winters entrissen. Was dem Nordlande verbleibt ist der bunte Deckel d. h. der bunte Sternenhimmel.

In der ehstnischen Sage kommt der Sampo nicht vor. Wir finden aber in derselben einen andern Mittelpunkt. Es ist dies das Schwert des Kalewsohnes, das wiederum an einen Zug der altnordischen Sage mahnt. In der Vilkina-Saga c. 40 schmiedet der Zwerg Alfrik das Schwert Eckesachs und sucht in neun Königreichen nach Wasser um es zu härten. Es wird gleichfalls gestohlen und bleibt lange Zeit verborgen. So manches führt darauf anzunehmen, dass das Schwert an die Stelle von Thôrs Hammer getreten sei. Wie dem Thôr der Hammer im Schlafe von dem Thursenfürst Thrym geraubt und acht Rasten tief unter der Erde verborgen wird, so entführt auch der böse Zauberer dem schlafenden Kalewsohn das durch Zaubermittel in Bewegung gesetzte Schwert, das dann in die Tiefe des Käpäbachs versinkt. Wie schon Uhland in seinem Werke «der Mythus von Thôr» nachgewiesen hat, ist in dem Mythus von der Entwendung des Thôr-Hammers die Entwaffnung des ermatteten Donnergottes durch den Winterriesen zu erkennen. Anderer Seits ist Freyr's leuchtendes Schwert, das dieser dem Gymir hingiebt, um in dem Besitz seiner Tochter Gerdhr zu gelangen, als Sonnenstrahl gedeutet worden (Simrock's deutsche Mythologie S. 73).

Alle in den finnischen Runen merkwürdigen Schwer-

ter treten gegen das Schwert des Kalewsohns sehr in den Hintergrund, selbst das häufig besungene Schwert Lemminkäinen's und das Schwert, das Ilmarinen dem Wäinämöinen schmiedet. Es scheint jedoch das Kaleva-Schwert vor Zeiten auch in der finnischen Sage eine grössere Rolle gespielt zu haben, wie dies schon daraus erhellt, das es als *Kalevan-miekka* unter den Sternenbildern seinen Platz gefunden hat.

Finden wir nun, dass sowohl die Kalevala als auch die Sage vom Kalewsohn bei aller scheinbaren Verschiedenheit sich um einen Mittelpunkt drehen, welcher auf einem physischen Grunde ruht, so müssen wir noch einen andern Punkt hervorheben, in welchem sich eine merkwürdige Übereinstimmung kundgiebt. In der Kalevala finden wir die Kullervo-Sage als Episode. Der Hirtenknabe Kullervo, der Sohn Kalervo's den man seiner Unbändigkeit wegen gegen geringe Eisenstücke dem Schmiede Ilmarinen verkauft hat, fährt auch in dessen Dienst fort gewaltthätig aufzutreten, namentlich nachdem ihm Ilmarinen's Gattin einen Stein ins Brot gebacken hat, an welchem er sein Messer — das einzige Erbstück — zerbricht. Statt der Rinderheerde treibt er wilde Thiere des Waldes heim, welche Ilmarinen's Gattin zerreissen. Es ruht aber ein böses Geschick auf ihm, das ihn zu einer Art Oedipus macht. Er trifft auf öder Strecke ein Mädchen, das er in seinen Schlitten zieht und dessen Gunst er sich zu gewinnen versteht. Es war dies aber seine eigne, längst verloren geglaubte Schwester, die als sie Kullervo als Bruder erkannt hat, in die Fluthen stürzt. Verzweiflungsvoll eilt Kullervo in den wilden Kampf, nachdem ihm Ukko ein Schwert verliehen hat, das Hunderten

gewachsen ist. Als er aus dem Kampf, wo er Tod und Verderben um sich verbreitet hat, heimkehrt, kommt er zu der schlimmen Stelle,

Wo die Schwester er geschändet,
Seiner Mutter Kind geschwächet.

Dorten klagt der schöne Rasen,
Klagt voll Mitleid selbst der Laubhain,
Voller Schmerz die jungen Gräser,
Jammern selbst der Heide Blumen,
Dass das Mädchen dort geschändet,
Dort der Mutter Kind geschwächet.
War kein neues Gras gewachsen,
Keine Blumen auf der Heide,
Nicht auf jenem Platz erstanden,
Auf der Stelle voller Frevel,
Wo das Mädchen er geschändet,
Er der Mutter Kind geschwächet.

Kullervo, der Sohn Kalervo's,
Greift nach seinem scharfen Schwerte,
Wendet es nach allen Seiten,
Frägt und forschet von dem Schwerte,
Forschet nach dem Sinn des Schwertes,
Ob das Schwert wohl Lust empfindet
Von dem schuld'gen Fleisch zu zehren,
Von dem bösen Blut zu trinken.

Wohl erräth das Schwert die Absicht,
Ahnet wohl den Sinn des Mannes,
Antwort giebt es solcher Weise:
«Weshalb sollt' nach Lust des Herzens
Ich das schuld'ge Fleisch nicht zehren,
Von dem bösen Blut nicht trinken,
Zehr' ich doch das Fleisch der Frommen,
Trinke Blut der Schuldentblössten.

Kullervo stürzt in sein eignes Schwert. Auch dem dem Kalewsohn ist es bestimmt durch sein Schwert umzukommen, weil er nicht allein mit dem Schwerte eine Blutschuld auf sich geladen, sondern auch die Inselmaid geschwächt hat, welche wohl auch in nahem verwandtschaftlichen Verhältniss zu ihm stand,

wie dies Dr. Kreutzwald in der Vorrede p. XIII richtig andeutet.

Es bildet also das schuldbeladene Schwert in der ehstnischen Sage einen weit gewaltigeren Schwerpunkt, als der Sampo in der finnischen Kalevala. Wie das Ehstnische durch seine Flexionsverhältnisse den germanischen Sprachen um einen Schritt näher steht, als das finnische, so ist auch die ehstnische Heldensage durch den tragischen Character ihrer Helden in innigerem Verhältniss zu dem germanischen und namentlich dem deutschen Epos.

Ausser diesem Hauptpunkt sind noch verschiedene Nebenpunkte genauer ins Auge zu fassen. In der Kalevala treten Wäinämöinen, Ilmarinen und Lemminkäinen handelnd auf, in der ehstnischen Sage steht dieser Dreizahl einfach der Kalewsohn gegenüber, der ausserdem noch die Rolle des Kullervo übernimmt, wie er denn auch durch den Namen Sohni[3]) mit diesem zusammenfällt. Sind schon in den finnischen Runen die den einzelnen Helden zugeschriebenen Thaten nicht scharf abgegränzt, sondern hat sich weit mehr eine gewisse Flüssigkeit der Functionen erhalten, so dass einzelnes, was hier dem Wäinämöinen zugeschrieben wird, in einem andern Liede dem Lemminkäinen oder dem Ilmarinen und umgekehrt zuerkannt wird, so entdecken wir an dem Kalewsohn der ehstnischen Sage bald diesen bald jenen Zug der einzelnen Helden der finnischen Runen. Das Abenteuer mit der Inselmaid erinnert theils an Kullervo's Zu-

3) Der bei Ganander in der Mythologia fennica p. 86 f. geschilderte Soini ist, wie man auf dem ersten Blick sieht, mit Kullervo identisch.

sammentreffen mit der ihm unbekannten Schwester und an Lemminkäinen's Aufenthalt bei den Saarijungfrauen, wie denn auch das Liebesspiel mit den Jungfrauen in des Bösen Bereich einem Lemminkäinen ähnlich sieht, theils müssen wir aber auch an Wäinämöinen denken, dem des Joukahainen Schwester so entkommt, dass sie lieber den Fischen eine Gespielin, als dem alten Manne eine Stütze sein will. Mit Lemminkäinen theilt der Kalewsohn auch den Kampfesmuth, wie Lemminkäinen hat er von einer bösen Macht zu leiden; er wird zwar nicht zerstückelt und in den Tuonifluss geworfen, aber doch in einen langen Schlaf versenkt, dagegen findet sein Schwert eine Stelle in der Tiefe des Wassers. Wie die Glieder des Lemminkäinen von der Mutter aus dem Wasser zusammengeharkt werden, so harkt die Mutter hier nach der versunkenen Inselmaid. Wie Wäinämöinen durch die Fluthen schwimmt, sehen wir den Kalewsohn dem finnischen Strande zuschwimmen, wie Wäinämöinen in das Reich Tuoni's geht, sehen wir den Kalewipoeg in des Bösen unterirdischer Behausung, gleich Wäinämöinen sehen wir ihn als Beförderer des Landbaus, wir finden ihn als unermüdlichen Ackerer und Vertilger der den Heerden gefährlichen Thiere des Waldes. Wie Wäinämöinen bleibt der Kalewsohn unbeweibt. Mit den zu Perlen umgestalteten Thränen Wäinöinen's, welche die blaue Ente aus der Tiefe der Fluthen hervorholt, liesse sich das Entstehen der Heilquelle aus dem Schweisse des schlummernden Kalewsohns zusammenstellen. Am fernsten steht der ehstnischen Sage Ilmarinen, dessen Thätigkeit grossen Theils auf den Schmiedemeister Finnlands übertragen wird.

An dem Wäinämöinen der finnischen Runen sehen wir manche Züge, die uns aus der altnordischen Mythologie an Odhinn geläufig sind; sein Kampf mit Joukahainen erinnert an ähnliche Wettkämpfe Odhins, namentlich an den Kampf mit Vafthrudhnir; Wäinämöinen als ewiglicher Sänger ist gleich Odhinn, welcher der Liederschmiede besster hiess. Sehen wir ihn aber als Beförderer des Ackerbaus auftreten, so müssen wir an Thôr denken. So vereinigt auch der Kalewsohn in noch höherem Grade die Functionen Odhins und Thôrs. Schon oben sahen wir, wie die Entführung des Schwerts an die Entwendung von Thôrs Hammer mahnt. Wie Thôr mit den Riesen im Kampfe steht, hat der Kalewsohn es fortwährend mit bösen Zauberern zu thun. In seiner Stellung zum Ackerbau kommt der Kalewsohn dem Thôr näher, als Wäinämöinen; ja es geschieht dies noch in anderer Beziehung. Während Wäinämöinen gleich Odhinn reitet, sehen wir den Kalewsohn stets zu Fuss und sein Ross, das ihm von den wilden Thieren zerrissen wird, ist nur ein Ackergaul. Der sieben Wochen lange Schlaf, in den ihn der Peipuszauberer versenkt, erinnert theils an den Schlummer Thôrs, theils müssen wir an die in spätern Sagenberichten vorkommende siebenjährige Verbannung Odhins denken. Die im Gefolge des Kalewsohns auftretenden Gehülfen: der Alewsohn und der Fersenbube erinnern an Thôrs Bedienung *Thialfi* und *Röskva*, von denen letztere freilich weiblich ist. Wie Thôr zu seinen Kämpfen mit den Riesen nach Osten zieht, sehen wir auch den Kalewsohn ostwärts an den Peipus ziehen, wo die von ihm begonnene Brücke ebenfalls an Thôr als Brückengott erinnert;

auch ist das Waten Thôrs durch das Wolkenmeer leicht in dem Waten des Kalewsohns durch den Peipus und den Ilmsee wieder zu erkennen.

Solche Züge aus der altnordischen Mythologie begegnen uns auf Schritt und Tritt in der finnischen wie in der ehstnischen Sagenwelt. Von den in neuester Zeit bekannt gewordenen erinnere ich nur an die im J. 1858 im Inland N° 6 abgedruckte Erzählung von der Donnertrommel, in der wir den Raub von Thôrs Hammer wiedererkennen und an die manchen Anklänge an Odhinssagen in dem im Bulletin hist. phil. T. XVI N° 29 und 36 = Mélanges russes T. IV pag. 7—18 veröffentlichten ehstnischen Märchen, in welchem der Mythus vom Weltuntergang eine Rolle spielt. Aber auch der Kalewi-poeg bietet uns eine Menge von Bruchstücken aus der altnordischen Mythenwelt dar. Nicht zuviel Gewicht will ich darauf legen, dass die aus dem Meere aufgefischte Eiche, die bis in die Wolken wächst und uns auch schon aus der finnischen Dichtung bekannt ist, mit der Weltesche Yggdrasil zusammengestellt werden könnte; ich erinnere an die drei Dinge, die der Kalewsohn in der unterirdischen Behausung des Bösen sieht: an das Schwert, die Wunschgerte und den Wunschhut, welche wir sämmtlich als Attribute Odhin's kennen. Am Interessantesten ist der Wunschhut durch den Umstand, dass er wie das Todtenschiff Naglfari aus den Schnitzeln der Fingernägel gebildet ist[4]). Man hat hieran ein recht ein-

4) Aus einer zuverlässigen Quelle erfahre ich, dass die Litthauer in Samogitien ihre Nägelschnitzel nicht auf den Boden werfen, sondern an ihrem Leibe verwahren, aus Furcht der Teufel könne dieselben auflesen und *sich einen Hut daraus machen.*

leuchtendes Beispiel wie bunt die Sage die einzelnen Theile des ihr zukommenden Stoffes zu verwenden versteht. Es kommt ihr mehr auf das Sachliche an, sie lässt kein Atom verkommen, bringt es aber auf neue, überraschende Weise unter. Wenn ich oben auf eine spätere erst von Saxo Grammaticus III. pag. 126 Müller mitgetheilte Sage von Odhins oder vielmehr Othins Verbannung Rücksicht nahm, so that ich dieses mit gutem Bewusstsein, weil ich mir die jener Verbannung vorangehenden Ereignisse in einem nahen Zusammenhange mit den noch auf ehstnischen Boden fortlebenden Sagen denke. Nach dem Fall des Balderus wird dem Othin von dem Finnen Rostioph geweissagt, er werde mit Rinda, der Tochter des Ruthenerkönigs, einen andern Sohn zeugen: der sei den Tod des Bruders zu rächen bestimmt. Diesem Könige naht nun der Gott in seiner gewohnten Gestalt, mit tief herabgedrückten Hute, er tritt als Feldherr in seinen Dienst, gewinnt seine Gunst, indem er das Heer seiner Feinde in die Flucht schlägt und hält dann um seine Tochter an. Der König nimmt die Werbung wohl auf; von der spröden Jungfrau empfängt er aber statt des verlangten Kusses eine Ohrfeige. Darauf nimmt er die Gestalt eines Goldschmiedes an, fertigt sehr schöne Arbeit und bietet der Schönen Spangen und Ringe; aber auch jetzt entgeht er der Maulschelle nicht. Noch zum drittenmal, da er ihr als junger, in der Reitkunst ausgezeichneter Krieger naht, wird er so heftig von ihr zurückgestossen, dass er zu Boden stürzend die Erde mit dem Kinn berührt. Zur Strafe trifft er sie mit dem Zauberstab und beraubt sie des Verstandes. Seinen Vorsatz giebt er aber nicht auf:

er nimmt jetzt zur List seine Zuflucht. Der unermüdliche Wanderer legt Frauengewand an und giebt sich für heilkundig aus. Unter dem Namen Wecha in das Gefolge der jungen Königin aufgenommen, wäscht er ihr Abends die Füsse. Als ihre Krankheit zunimmt, erbietet sich Wecha sie zu heilen, erklärt aber gleich, es bedürfe so bittrer Arznei, dass die Kranke sie nur nehmen werde, wenn man sie binde. Als das geschieht, hat sie Othin in seiner Gewalt und zeugt mit ihr den zum Rächer Baldurs bestimmten Sohn (vergl. Simrock a. a. O. S. 332 folg.). Ich vermuthe nämlich, dass wir die Rinda des Saxo Grammaticus, die sonst unter dem Namen Rindr bekannt ist und als die hartgefrorene Erde gedeutet wird, in der Linda der ehstnischen Sage wiederfinden. Wir sehen die Versuche des von Norden eindringenden Zauberers ihrer Herr zu werden, wir sehen aber auch wie der die bösen Mächte verfolgende Donnergott mit einem Strahl dazwischen fährt und Linda selbst in einen Felsblock verwandelt. Vergessen wir nicht, dass sie aber auch nach dem Tode ihres Gatten so reichlich in Thränen zerfliesst, dass sich aus denselben ein ganzer See bildet. Wie Rindr's Sohn Wali den Mörder Baldurs Hödhr fällt, so sehen wir den Sohn der Linda an dem windekundigen Zauberer Finnlands, hinter dem wohl ursprünglich ein Sturm- oder Winterriese zu suchen ist, Rache nehmen. Dabei bedient er sich, wie Thôr oftmals einer Keule. Nach dem Gesagten dürfte es ein Leichtes sein mit Berücksichtigung des von Simrock a. a. O. S. 333 folg. Bemerkten auch an der ehstnischen Fassung der Sage die physische Seite heraus zu finden. — Werfen wir nur noch

einen Blick auf die Stätte, wo Linda den Leichnam ihres dahingeschwundenen Gatten bestattete. Es ist der Domberg Revals, welcher als das Grab Kalews gilt. Halten wir dies fest, so wird es sich wohl auch sehr leicht ergeben, dass der in den altrussischen Jahrbüchern vorkommende Namen der Stadt Reval Kolywan seinen Ursprung eben nur der Beziehung des Orts zur Kalewsage verdanken möchte. War diese Gegend so reich an Sagen von dem Kalewsohne, so dürfen wir uns auch nicht wundern, dass bei den vielen Odhinselementen, welche diese Sagen durchweben, an der Stelle ein Michaeliskloster entstand, über dessen Alter so viel gestritten worden ist. Soviel ist gewiss, dass man im Norden an den Stellen, wo der Odhins-Cult besonders im Schwunge war, bei Einführung des Christenthums Michaeliskirchen zu errichten pflegte[5]). Der Held der ehstnischen Sage ist aber in demselben Verhältniss zum alten Kalew, wie Thôr, der Feind der Riesen, zu Odhinn, d. h. er ist sein Sohn.

Wir haben die starke Versetzung der finnischen und ehstnischen Sagenwelt mit altnordischen Mythen etwas ausführlicher besprochen, weil wir der Ansicht sind, dass die beiden Völker finnischen Stammes wohl weniger eigenthümliche Mythen aus ihren früheren östlichen Wohnsitzen mitgebracht haben, sondern von dem germanischen Culturvolk, mit dem sie in innigen Verkehr geriethen, mit anderen Gegenständen der Cultur auch die schon fertigen Götter- und Sagengebilde überkommen haben. Manches gestaltete sich im

5) Vergl. Wolf, Beiträge zur deutschen Mythologie. I. S. 32 ff. Mannhardt, die Götter der deutschen und nordischen Völker, S. 184.

Laufe der Zeit anders; wer steht uns aber dafür, dass die Finnen und Ehsten bei der Zähigkeit ihres Naturells nicht so manchen Zug der nordischen Mythe, der sich bei den germanischen Völkern verloren hat, mehr oder minder treu aufbewahrt haben. Sollte nicht gerade bei ihnen vor der Zeit, als die höfische Skaldenpoesie emporblühte, die dem Volke geläufigere Mythologie um so fester Fuss gefasst haben? Wenigstens möchte man dies aus dem Überwiegen der Thôrmythen schliessen. Wir hätten also in den Sagen der Finnen und Ehsten eine neue, wenn auch mit Vorsicht zu gebrauchende Quelle für germanische Mythenforschung.

Das Gesagte dürfte hinreichen, um die Wichtigkeit des in der Sage vom Kalewsohne enthaltenen mythologischen Stoffes darzuthun.

Es schliesst sich hieran aber eine Frage, welche auch bei dem Erscheinen der Kalevala von verschiedenen Seiten aufgeworfen worden ist, nämlich die, ob es nicht vorzuziehen gewesen wäre, die einzelnen epischen Lieder mit allen Varianten mitzutheilen, statt dieselben in ein Ganzes zu verweben. Es lässt sich nicht läugnen, dass ein solches Unternehmen den Dank Aller, welche sich mit epischer Poesie beschäftigen, verdienen würde. Von der andern Seite ist es jedoch sehr verzeihlich, wenn der Versuch gewagt wird, aus verschiedenen zerstreuten Gliedern, die zu einem Organismus gehört zu haben scheinen, ein Ganzes wiederherzustellen. Ob dieses Ganze aber den Gesetzen, welche man von dem griechischen Epos abstrahirt hat, vollkommen adäquat sei, ist eine andere Frage, welche der Ästhetiker mit grösserer Vehemenz

als der Historiker und Mythenforscher aufwerfen wird. Dr. Lönnrot, der sich zum Gesetz gemacht hatte, nur das wirklich in Liederform fortlebende epische Material zu sammeln und zu verarbeiten, befand sich in anderer Lage als Dr. Kreutzwald, der sich zuerst nicht mehr an lebende Rhapsoden wenden konnte, und dann auch, obwohl er ausser den auf ehstnischen Gebiete erhaltenen Liedern noch eine reichliche Fundgrube bei den Pleskau-Ehsten entdeckte, so manchen Zug der Kalewsage nur aus prosaischer Tradition erfahren konnte. Welche Schwierigkeiten er zu überwinden hatte, um das bunte, mit allerlei neuen Märchen durchflochtene Sagengewirr zu ordnen und zu einem Ganzen zu verarbeiten, hat er selbst in der Vorrede auseinandergesetzt. Ebendaselbst giebt er auch selbst die bestimmteste Erklärung, dass er sich nicht einbilde, ein Nationalepos geschaffen zu haben, sondern dass er nur die Sage vom Kalewsohne so darzustellen gesucht habe, wie sie dem Geiste des ehstnischen Volkes vorschwebe.

Beachtet man das über die muthmasslich grösstentheils durch Entlehnung unter den Ehsten angepflanzten Mythen- und Sagengebilde Gesagte, so wird man auch nicht lange Anstand nehmen den naiven Standpunct derjenigen Enthusiasten, welche in der Sage vom Kalewipoeg eine nordische Ilias begrüssen zu können hofften, nach Gebühr zu würdigen. Keine Ilias hat Dr. Kreutzwald geschaffen, wohl aber der ehstnischen Litteratur ein Kapitalwerk geschenkt, das für alle Zeiten den Ehsten sein wird, was den Griechen ihre Ilias war. Es ist ein volksthümliches Werk voll des köstlichen Reichthums der ehstnischen Lebens-

weisheit und voll sinniger Betrachtung der ganzen ehstnischen Welt. Ist hie und da auch ein modernes Element eingedrungen, hie und da auch ein Ausdruck gebraucht worden, der gegen die Gesetze der strengen Epik verstösst, so ist doch das Ganze ein treffliches Gebäu, in welchem das Herz des Ehsten mit allen seinen Leiden und Freuden, mit seinem Sehnen und seinem Trachten beständig wohnen und darin immer frische Labung und neuen Trost finden wird.

Diese Dichtung steht aber dem Gemüth des Ehsten um ein gutes Stück näher als die Kalevala dem Gemüthe des Finnen. Während die Kalevala, wie wir sahen, nur aus schon fertigen Liedern hervorging, welche zwar eine grössere Mannigfaltigkeit der Personen enthalten, aber nur unbedeutende Anknüpfungen an gewisse Örtlichkeiten darbieten — das Versinken des vom Himmel herabfallenden Feuerfunkens in den Alue-See (d. h. Ladoga-See) ist eine fast vereinzelt stehende Ausnahme — ist es in der ehstnischen Dichtung durch Aufnahme der an bestimmte Orte geknüpften Sagenstücke möglich geworden dem Ganzen einen um so kräftigeren Lebenspuls zu verleihen. Noch jetzt sieht der Ehste den Domberg Revals, das Grab des alten Kalew, noch jetzt den See, der aus den Thränen seiner Wittwe entstanden ist, noch jetzt die Steine, welche der Kalewsohn auf die Felder oder ins Meer geworfen hat, er sieht den Felsblock auf dem Iru-Berge, in welchen Linda verwandelt wurde, noch jetzt hie und da Hügel, auf denen das Haupt des Kalewsohnes geruht hat, noch jetzt die Furche seines Pfluges, noch jetzt die Spuren von dem Blute, der Leber, den Haaren u. s. w. seines

treuen Ackergauls, noch jetzt die Stelle, wo dessen Haut gelegen und wo die Eingeweide faulen. Noch jetzt sieht er den Saadjärwschen See, an welchem die Brüder den Wettwurf unternahmen, den Ilm-See, der dem mächtigen Kalewsohn bis an die Schultern stieg und den Peipus, an den sich so viele Kalew-Sagen knüpfen. Dort liegt noch jetzt der Stein, den er nach dem Wolfe warf, als er ein Lamm aus der Heerde geraubt hatte, der berühmte *Perse-kiwi*, dort sieht man noch jetzt die Stelle, wo er die Brücke über den See zu schlagen begann.

Ein anderer Punkt, der mächtig in's Gewicht fällt, ist der, dass in der ehstnischen Dichtung alle grossen Thaten einem einzigen Helden zugeschrieben werden, während die finnische, wie schon bemerkt wurde, eine grössere Mannichfaltigkeit der Personen entfaltet. Auch sehen wir in der ehstnischen Sage Bezüge zum Königthum und anderen politischen Verhältnissen, welche der finnischen Sage fern stehen. Höchst merkwürdig ist es, dass das Königthum dem jüngsten der Söhne zu Theil wird, obwohl nach der Vorstellung der Sage nicht die Jüngstgeburt, sondern der Wettwurf entschied.

(Aus dem Bulletin, T. II, pag. 273 — 297.)

Vorschläge zu einer gleichmässigen Umschreibung russischer Eigennamen in den Schriften der Akademie.

In der Sitzung der historisch-philologischen Klasse vom 11. Mai d. J. verlas Herr Böhtlingk den folgenden Antrag:

An die historisch-philologische Klasse.

Es ist gewiss Niemand unter uns, der nicht in den Fall gekommen sein sollte Anstoss zu nehmen an der wenig constanten Weise, wie Deutsche, Franzosen und Engländer, um anderer Nationen nicht zu gedenken, die russischen Eigennamen schreiben. Wenn aber der Ausländer, der der russischen Sprache nicht mächtig ist, die russischen Namen oft bis zur Unkenntlichkeit entstellt, so kann ihm darüber kaum ein Vorwurf gemacht werden, da geborene Russen oder auch in Russland geborene und erzogene Ausländer durch die unendlich variirende Transcriptionsweise den Ausländer geradezu irre führen. Vor Kurzem erhielt unser Herr beständiger Secretär einen Brief, in welchem der Briefsteller ihn, den Herrn Wesselowski mit *w*, ersucht einen einliegenden Brief an Herrn Vesselovski mit *v*, den Verfasser des Werkes über das Klima von Russland, zukommen zu lassen,

da ihm die Adresse dieses unbekannt sei. Der Mann hatte vollkommen das Recht in den verschieden geschriebenen Namen zwei verschiedene Personen anzunehmen. Den einfachen Namen Барятинскій, in welchem über die Transcription von nur 2 Lauten, dem я und dem ій am Ende, ein Zweifel obwalten kann, wird man bei des Russischen kundigen Deutschen auf 16 verschiedene Weisen geschrieben finden, indem das я bald durch *ia*, bald durch *ja*, bald durch *ä*, bald durch *jä;* das am Ende stehende ій aber bald durch *ii*, bald durch *ij*, bald durch *y*, bald durch *i* wiedergegeben wird. Noch schlimmer verhält es sich mit der Wiedergabe der durch ж und *c* bezeichneten Laute. Einige umschreiben das ж durch die dem Deutschen ganz unbekannte Verbindung *sh*, welche dem Englischen entlehnt ist, hier aber *sch* ausgesprochen wird. Wie sollen scharfes und weiches *s* (*c* und *z*) unterschieden werden? Soll das scharfe *c* auch am Anfange der Wörter vor Vocalen und vor *l*, *m*, *n*, *r*, *w* durch *ss* wiedergegeben werden, wodurch jedes deutsche Auge auf das Höchste verletzt wird? Und wenn der Fall einträte, dass am Anfange eines Wortes ein verdoppeltes scharfes *s* wie in *ссора*, *ссылка* u. s. w. auszudrücken wäre, soll man dann wirklich 4 *s* nach der Reihe schreiben? Das Wort *сзади* müsste man consequenter Weise mit 3 *s* schreiben, wobei doch noch zweifelhaft bleiben würde, ob 2 *s* am Anfange oder am Ende der seltsamen Gruppe als einfacher Laut aufzufassen seien.

Doch sehen wir ab von diesen mannichfachen Schwierigkeiten, welche sich einer mehr oder minder genau entsprechenden Transcription russischer Laute

in's Deutsche entgegenstellen, und räumen wir ein, dass es nicht sowohl darauf ankomme, dass der umschriebene Name ganz genau dem Original entspreche, als vielmehr darauf, dass ein und derselbe Name stets auf dieselbe Weise umschrieben werde. Wie gelangen wir aber zu dieser gewünschten Einheit? Hat nicht Jeder von uns sein eigenes Ohr und seine eigene Theorie über die Laute im Russischen? Gesetzt aber auch wir einigten uns über die deutsche Schreibweise der russischen Wörter, was wäre hiermit Grosses gewonnen? Im Französischen würde man wieder anders schreiben; deutsche und französische Schreibweise aber in solche Harmonie bringen zu wollen, dass sowohl Deutsche als Franzosen vollkommen zufriedengestellt würden, wird wohl Niemand zu unternehmen wagen. Das Auseinandergehen deutscher und französischer Schreibweise tritt aber nirgends so schroff hervor als gerade in den Schriften unserer Akademie. In einer und derselben Lieferung des Bulletins sehen wir einen russischen Autor *Гусевъ* auf dem Umschlage, wo das Inhaltsverzeichniss in französischer Sprache mitgetheilt wird, als *Goussef* auftreten, im Bulletin selbst dagegen nennt sich der deutsch schreibende Autor *Gussew*. Ein Engländer, der über diesen Artikel referirt, wird den Namen vielleicht wieder anders schreiben. Nun bringe man noch dieses in Anschlag, dass ein und derselbe Gelehrte bald deutsch, bald französisch schreibt und auf diese Weise in den Fall kommt seinen eigenen Namen je nach der Sprache, in der er gerade schreibt, obgleich er sich beide Male desselben lateinischen Alphabets bedient, verschieden zu schreiben.

Wäre es nun nicht über Alles wünschenswerth, dass eine Transcription ausfindig gemacht würde, welche nicht nur Deutsche, sondern auch Franzosen, Engländer, Italiener, kurz alle Nationen Europas, ohne Weiteres sich aneignen könnten? Dass eine solche für alle Nationen Europas bestimmte Transcription nicht dadurch zu erreichen wäre, dass man, um jeder Nation gerecht zu werden, *ein* Lautzeichen mit dem bei dieser Nation, ein anderes mit dem bei jener Nation geltenden Lautwerthe aufnähme, liegt auf offener Hand: die Willkühr würde sich hier auf einem zu grossen Gebiete bewegen. Eben so wenig dürfte die Annahme des in wissenschaftlicher Beziehung mit Recht so hoch gestellten Lepsius'schen Alphabets empfohlen werden, da der nicht linguistisch gebildete Leser an der Menge neuer Zeichen grossen Anstoss nehmen würde und überdies die meisten Druckereien nicht im Stande wären die hier angenommenen Zeichen im Drucke wiederzugeben.

Nach meinem Dafürhalten giebt es nur ein Mittel die gewiss von Allen gewünschte Einheit der Transcription zu erreichen und dieses bestände einfach darin, dass man sich der Schreibweise eines solchen slawischen Volkes, welches sich des lateinischen Alphabets bedient, schlechtweg anschlösse. Und fragt man mich, welchen von diesen slawischen Völkern der Vorrang zu geben sei, so sage ich ohne Bedenken — den Polen. Die Orthographie der Polen steht seit Jahrhunderten fest und das Auge des gebildeten Europäers hat sich an die auf den ersten Anblick etwas seltsame Erscheinung polnischer Namen schon lange gewöhnt. Es versteht sich von selbst, dass der Aus-

länder die auf diese Weise geschriebenen russischen Namen zunächst nicht richtig aussprechen wird, aber darauf kommt es auch viel weniger an als darauf, dass der Name richtig und constant auf dieselbe Weise geschrieben wird. Franzosen, Italiener und Deutsche sprechen den berühmten Namen *Brougham* wohl auch selten richtig aus, aber der gewissenhafte und gebildete Schriftsteller wird den Namen immer nach englischer Weise richtig schreiben und Jeder, der den Namen liest, weiss wer mit diesem Namen gemeint ist. Nehmen wir die polnische Schreibweise an, so werden wir auch nicht mehr in den Fall kommen einen Polen, der unter uns lebt, den wir aber nicht als Polen erkannt haben, in der Transcription zu einem Russen zu machen und ihn, wenn er etwa auch als polnischer Schriftsteller aufgetreten sein sollte, auf diese Weise in zwei Personen zu spalten.

Ich bin keinesweges der Ansicht, dass mein Vorschlag ohne weitere genaue Erwägung von der Akademie angenommen werden könne, aber ich glaube doch, dass die zur Sprache gebrachte Angelegenheit verdient in Betracht gezogen zu werden. Ich erlaube mir daher die Klasse aufzufordern zur Prüfung der von mir angeregten Frage eine besondere Commission zu ernennen.

O. Böhtlingk.

Zur Prüfung dieses Vorschlages ernannte die historisch-philologische Klasse eine Commission, bestehend aus den Herren Brosset, Wiedemann, Kunik und dem Antragsteller. In der Sitzung vom 22. Juni d. J. fragte H. Brosset im Namen der Commission,

welche inzwischen die Frage von verschiedenen Seiten in Betracht gezogen hatte, aber nicht zu einem Abschluss zu bringen im Stande gewesen war, bei der Klasse an, ob es der entschiedene Wunsch derselben sei, dass die Commission eine für alle in den akademischen Werken zur Anwendung kommenden Sprachen (französisch, deutsch, englisch, lateinisch) geltende Umschreibungsweise vorschlage, oder eine besondere für jede einzelne, vor Allem für die französische und deutsche. Die Majorität der Klasse entschied sich für eine einheitliche Umschreibung. In Folge dessen setzte die Commission in diesem Sinne ihre Berathungen fort, konnte aber auch dieses Mal sich nicht vollständig einigen. Vollkommen unter einander einverstanden waren die Herren Böhtlingk und Wiedemann, welche ihre Ansichten in dem folgenden Berichte niederlegten.

Da der grösste Theil der europäischen Schriftsprachen sich des lateinischen (oder deutschen) Alphabets bedient, so hat das Princip die Eigennamen, welche nicht etwa wie Tauf- und Ortsnamen in anderen Sprachen eine andere Form angenommen haben und gleichsam übersetzt werden, in unveränderter Form beizubehalten, keine sonderliche Schwierigkeit in der Anwendung, da dieselben Schriftzeichen sich dafür vorfinden. Eine Ausnahme machen zum Theil nur das Magyarische und die slawischen Sprachen, weil entweder die Namen selbst im Auslande bekannter sind als die einheimische Schreibweise, oder weil die Druckereien nicht mit den vielen diakritischen Zeichen der slawischen Sprachen versehen sind. Ausser dem deutsch-lateinischen Alphabet sind in Europa aber

noch drei andere im Gebrauch, das cyrillische in zwei Formen, das griechische und das arabische. Eine Sprache, welche sich eines dieser Alphabete bedient, kann unmöglich deutsche, französische, englische, spanische Namen eben so schreiben wie in deren respectiven Sprachen, da ihr die Zeichen fehlen, und es ist daher natürlich, dass sie dann statt der Zeichen wenigstens die Laute beizubehalten oder wenigstens sie so genau wieder zu geben sucht, wie es ihre Schriftmittel erlauben, d. h. sich der phonetischen Transcription bedient. So macht es in der That das Russische, um hier von den anderen Sprachen, welche sich im gleichen Falle befinden, abzusehen. Diese Schreibweise aber, welche freilich unter den angegebenen Umständen die beste ist, hat dennoch ihre grossen Übelstände. Sie setzt erstens voraus, dass der schreibende Russe alle fremden Sprachen richtig zu lesen versteht, und dann dass jeder Schreibende sich derselben Bezeichnungsweise für die nicht ganz genau auszudrückenden fremden Laute bedient. Da das Eine wohl so unwahrscheinlich ist wie das Andere, so ist die Folge, dass derselbe Name verschieden geschrieben wird, und man oft nicht weiss, welcher Name unter der Transcription gemeint ist. Eine genauere Bezeichnung der fremden Laute wäre allerdings möglich, also einen Theil der hervorgehobenen Übelstände zu beseitigen, wenn man statt des gewöhnlichen russischen Alphabets sich in Fremdwörtern des zur Schreibung finnischer, tatarischer und kaukasischer Sprachen erweiterten bedienen wollte; dies geschieht indessen nicht, und man hilft sich lieber hier und da, indem man das Fremdwort mit seiner eigenthümlichen

Schreibweise in Klammern dazu setzt. Gründlicher geholfen wäre freilich, wenn die Russen das cyrillische Alphabet aufgeben und mit dem lateinischen vertauschen wollten. So lange dies aber nicht der Fall ist, befinden sich die germanischen und meisten romanischen Sprachen dem Russischen gegenüber in derselben oder vielmehr in noch grösserer Verlegenheit als jenes diesen gegenüber. Denn wenn es auch weder leicht noch wahrscheinlich ist, dass die russisch Schreibenden sich über eine gleichmässige und möglichst genaue phonetische Schreibweise fremder Namen vereinigen werden, so ist es doch wenigstens theoretisch möglich; nicht so umgekehrt. Für jeden Russen haben die Schriftzeichen seiner Sprache so ziemlich den gleichen Lautwerth, während für den Deutschen, Engländer, Franzosen, Spanier etc. derselbe Laut sehr oft mit sehr verschiedenen Schriftzeichen ausgedrückt wird, so dass unvermeidlich die mannichfaltigsten Schreibweisen bei gleichem Alphabet entstehen, wenn jede Nation in ihrer eigenthümlichen Weise, wie es eben geschieht, die russischen Namen phonetisch transcribirt. Nimmt man dazu, dass eine solche Transcription oft nicht ganz genau sein kann, und setzt man den Fall, dass ein russischer Name aus einer deutschen Schrift in eine englische übergegangen wäre, von da in eine französische, spanische und so fort, und dass der Engländer, Franzose, Spanier u. s. w. die Sprache, aus welcher unmittelbar er den Namen transcribirte, auch nicht ganz richtig zu lesen verstand, so wird es höchst wahrscheinlich, dass ein solcher Name zuletzt ganz unkenntlich wird.

Uns liegt zum Glück nicht die Unmöglichkeit ob,

die verschiedenen Völker zu einer gleichmässigen Schreibweise russischer Namen zu bewegen, aber vielleicht nicht unmöglich ist es, dass *eine* gelehrte Corporation sich in ihren fast nur *zwei*sprachigen Publicationen darüber einigt, und dass das von ihr Beliebte sogar auch anderswo Anklang und Nachahmung findet. Zu dieser ohne Zweifel höchst wünschenswerthen Einheit giebt es, wie uns scheint, zwei Wege, welche nebst den damit verbundenen Vorzügen und Nachtheilen hier näher beleuchtet werden sollen.

Da schon mehrere dem Russischen nah verwandte, slawische Sprachen sich des lateinischen Alphabets bedienen, so wäre es vielleicht am einfachsten eine von diesen zum Vorbilde zu nehmen. Da jede andere slawische Nation beim Transcribiren russischer Namen natürlich eben so wie die germanischen und romanischen dem phonetischen Princip folgt, so hätte man bei den meist übereinstimmenden Lautsystemen, mit dem lateinischen Alphabet zugleich eine möglichst entsprechende Bezeichnung des eigentlichen Klanges des gesprochenen Wortes. Die slawischen Schreibweisen, welche sich besonders empfehlen und in Betracht kommen, sind die polnische und die wendische, die erste nicht nur als die wohl am weitesten bekannte sondern auch als einem historisch wichtigen Volke mit einer bedeutenden Literatur angehörige, die zweite durch ihre grosse Einfachheit und weil sie wohl noch besser den auszudrückenden Lauten entspricht. Da die einfachen unveränderten lateinischen Buchstaben für den grösseren Lautreichthum der slawischen Sprachen nicht genügen, so hat man um die Anzahl der Lautzeichen zu vermehren theils zu Com-

binationen von zwei und mehr Buchstaben, theils zu diakritischen Zeichen seine Zuflucht genommen. Das Polnische thut Beides zugleich, das Wendische drückt nach der neuesten Orthographie jeden einfachen Laut auch durch einen einzelnen Buchstaben aus, hat somit den Vorzug der grösseren Consequenz, aber auch eine desto grössere Anzahl gezeichneter Buchstaben, und dieser letzte Umstand möchte besonders geeignet sein Bedenken dagegen zu erregen. Ausserdem ist die wendische Sprache und Schrift eine so wenig gekannte, dass die auf wendische Weise geschriebenen Namen für Leser wohl aller Nationen ein gar zu fremdartiges Ansehen haben würden, und das wendische Alphabet käme demnach so ziemlich in *eine* Kategorie mit dem Lepsius'schen oder sonst einem zu wissenschaftlichen Zwecken willkührlich erdachten künstlichen Alphabet. An polnisch geschriebene Namen wäre freilich das Auge von Lesern deutscher und französischer Schriften mehr gewöhnt, aber die polnische Schreibweise genügt in manchen Stücken nicht recht für das Russische, namentlich ist es mangelhaft in der Bezeichnung der erweichten Consonanten. Bei anderen slawischen Sprachen finden sich dieselben Bedenken bei weniger Vorzügen, und am Ende möchten auch die Russen selbst geneigter sein, ihre Namen nach französischer Orthographie zu transcribiren als nach der irgend eines zwar verwandten aber politisch so viel unbedeutenderen Volkes. Zuletzt würden auch die vielen diakritischen Zeichen, wenn sie auch für die Druckerei der Akademie selbst keine erhebliche Schwierigkeit darbieten, doch manche andere Druckerei in Verlegenheit setzen und so einer weiteren Ver-

breitung der von der Akademie angenommenen Transcriptionsweise hinderlich sein, und es bleibt doch bei der Ausmittelung einer geeigneten Transcription russischer Namen immerhin gerathen, wenigstens die *Möglichkeit* einer solchen weiteren Verbreitung stets mit im Auge zu behalten. So wenden wir uns denn also zu dem zweiten Wege, welcher zu dem erstrebten Ziele zu führen verspricht.

Es wäre freilich schon etwas gewonnen, wenn wenigstens in den französischen Schriften der Akademie an sich und in den deutschen an sich die Schreibweise russischer Namen eine consequente und gleichmässige wäre, allein das «omne ferre punctum» liegt doch nur in der Erlangung derselben Consequenz und Gleichmässigkeit für *beide zugleich*. Diese bleibt natürlich unmöglich, wenn jede Sprache eigensinnig dabei beharrt die Namen nur nach der in ihr geltenden Aussprache zu schreiben und zu lesen, und doch bedarf es nur geringer Concessionen von beiden Seiten — geringerer, als man vielleicht auf den ersten Anblick meinen möchte —, um das Gewünschte zu erreichen, und diese Concessionen werden um so leichter zu machen sein, wenn beide Theile bedenken, wie sehr Wesentliches dadurch gewonnen wird, und dass der Weg dazu auch anderweitig schon angebahnt ist. Bei der von uns vorgeschlagenen Schreibweise haben wir auch darauf Bedacht genommen, dass es dem des Russischen kundigen Leser leicht werde, aus der Transcription die ursprüngliche russische Schreibung selbst wieder herzustellen.

Einem Theile der russischen Buchstaben entsprechen ganz einfach die lateinischen sowohl nach französi-

scher als nach deutscher Aussprache, und über diese ist daher weiter nichts zu bemerken; es sind а, б, д, к, о, п, р, т, э = a, b, d, k, o, p, r, t, e, zu welchen ohne Schwierigkeit auch noch л, м und н = l, m und n gefügt werden können, da von der gutturalen Aussprache, welche der erste dieser Buchstaben im Russischen, und die beiden letzten unter Umständen im Französischen annehmen, leicht abzusehen ist, und da eben so die Deutschen für die gleiche Aussprache ihres n keine besondere Bezeichnung gebrauchen. Dass im Russischen das н vor к und г *nicht* die gutturale Aussprache hat, thut dabei nichts zur Sache, denn der Hauptzweck der Transcription ist ja nicht, dem Fremden eine genuine russische Aussprache beizubringen, sondern nur die Namen deutlich erkennen zu lassen. Eben so unnöthig scheint es die veränderte Aussprache, welche das russische o vor der betonten Sylbe annimmt, in der Transcription zu bezeichnen. Wir schreiben also Andronikof, Amfiteatrof, Oblomkof für Андрониковъ, Амфитеатровъ, Обломковъ, wie man auch wohl schon immer im Französischen gethan hat, aber auch Gagarin, Zinin für Гагаринъ, Зининъ, nicht Gagarine, Zinine, eben so wenig wie Annedronikof, da das stumme e am Ende zur Bezeichnung der nicht gutturalen Aussprache des n eben so entbehrlich ist wie in der Mitte. — Für die übrigen Buchstaben ist Besonderes zu bemerken, da theils im Russischen selbst die Aussprache so bedeutend schwankt, dass in der Transcription eine einfache Bezeichnung das Phonetische zu wenig berücksichtigen würde, theils die Aussprache der lateinischen im Munde des Deutschen anders ist als in dem des Franzosen. In dieser letzten

Beziehung haben indessen die Franzosen selbst von der specifisch französischen Lautung ihrer Schriftzeichen schon so viel zu Gunsten der Fremdwörter fallen lassen, dass es bis zur völligen Einigung deutscher und französischer Schreibweise, wie gesagt, nur noch weniger gegenseitiger Concessionen bedarf. Betrachten wir diese noch übrigen russischen Buchstaben resp. Laute nach der Reihe.

В ist je nach der Aussprache entweder v oder f (= Ф), also Veselofski, Avdulin, Ievdokimof für Веселовскій, Авдулинъ, Евдокимовъ. Die Deutschen würden also ihr w zu Gunsten des französischen v aufgeben, was sie um so leichter können, da sie ohnehin gewohnt sind, dem v fremder Sprachen den Laut ihres w zu geben. Statt des f ein ff zu schreiben, wie Einige thun, erscheint ganz unmotivirt. Dass das Ф (s. unten) ebenfalls mit f ausgedrückt wird, macht keine Schwierigkeit. Der des Russischen Unkundige hält sich bloss an den bei в und Ф in der That gleichen Laut (f), der Kundige aber kann, wenn er den Namen in russische Schrift zurückversetzen will, nie darüber im Zweifel sein, ob im einzelnen Falle ein f für Ф oder für в steht.

Г. Abgesehen von der im russischen Munde eigenthümlichen aber nicht überall gleichen etwas gutturalen Aussprache, welche wohl auch sonst in Transcriptionen nicht berücksichtigt ist, entspricht im Deutschen g, im Französischen eigentlich neben dem g unter Umständen auch noch gu, wo das g allein die Aussprache des j (russ. ж) hätte. Aber die Franzosen selbst haben in Fremdwörtern schon das gu aufgegeben, und wir können daher ebenfalls ohne Bedenken

Gedeonof, Gerof, Gilef, Gigofski für Гедеоновъ, Геровъ, Гилевъ, Гиговскій schreiben, ohne dem Französischen eine neue Concession zuzumuthen.

E ist nach der verschiedenen Geltung mit e oder ie zu geben, eben so ë mit o oder io, also Stroief, Terziief, Zuief, Iegorof, Ievdakof, Tschebyschof, Pletniof für Строевъ, Терзіевъ, Зуевъ, Егоровъ, Евдаковъ, Чебышевъ, Плетневъ. Dass der Doppelpunkt über dem e im Russischen häufig weggelassen wird, macht keinen Unterschied, wir schreiben immer nach dem jedesmaligen Lautewerth des e, und wer das Russische kennt und sich den transcribirten Namen russisch denkt, kann nie unsicher sein, ob da e oder o steht, eben so wenig ob e oder э (s. unten). Eine Schwierigkeit entsteht indessen da, wo nach den orthographischen Regeln der russischen Grammatik eigentlich e statt o geschrieben werden sollte (nach ж, ш, ч, щ, ц), wo aber die Neueren sich dennoch auch o erlauben, namentlich in betonter Sylbe, und wenn nun Eigennamen, die überhaupt nicht so streng an orthographische Regeln sich binden mögen, vorkommen, die nur durch den Gebrauch des e oder o sich unterscheiden bei sonst ganz gleicher Schreibung. So finden sich z. B. die Namen Краснопѣвцевъ, Краснощековъ, Коломійцевъ, Ростовцевъ, Румянцевъ u. a. dgl. neben Краснопѣвцовъ, Краснощоковъ, Коломійцовъ, Ростовцовъ, Румянцовъ. Am gerathensten ist es wohl, auch hier nach dem Laute zu schreiben, denn wenn auch ein Краснощековъ und ein Краснощоковъ zwei verschiedene Personen sein mögen (wie es ja auch zwei Краснощековъ oder zwei Краснощоковъ geben kann), der Name bleibt dennoch eben so gut der näm-

liche, wie z. B. щелокъ und щолокъ ein und dasselbe Wort ist.

Ж ist durch j zu geben, welches im Französischen genau denselben Laut hat, und um so eher auch in die Deutsche Schrift aufgenommen werden kann, da das Deutsche diesen Laut überhaupt nicht hat also auch keine ihm eigenthümliche Bezeichnung desselben. Dass es dafür sein eigenes j aufgiebt ist freilich eine Concession, aber keine sehr grosse, da das deutsche j in der Schreibung russischer Namen entbehrt werden kann.

З wird am passendsten, wie in allen slawischen Sprachen, durch z ausgedrückt, wofür das Deutsche sein z um so eher aufgeben kann, als dies eigentlich kein einfacher sondern ein zusammengesetzter Consonantlaut ist, also correcter ohnehin mit zwei Consonanten ausgedrückt wird.

И und *і* haben gleichen Laut und können auf gleiche Weise mit i ausgedrückt werden, da eine Verwechselung beider Buchstaben bei der Wiederherstellung der russischen Schrift nicht möglich ist. In dem einen ganz abnormen Falle, wo Ableitungen von міръ und миръ unterschieden werden sollen, könnte man ï für das russische і setzen, da in diesem Falle wieder eine Verwechselung dieses ï mit einem anderen ï (s. gleich unten) eben so unmöglich ist; die beiden verschiedenen Familiennamen Тихомировъ und Тихомiровъ wären also zu schreiben Tikhomirof und Tikhomïrof. Ein am Anfange einer Sylbe wie deutsches ji oder französisches yi gesprochenes и geben wir durch ii wieder, also Ильинъ, Софьинъ durch Il'iin, Sof'iin.

Й ist theils stumm theils mit einem vorhergehenden Vocal einen Diphthong bildend. Das Erste ist der Fall in den Endungen ый und ій, wo es in der Transcription also auch wegfallen kann; da kein echt russischer Name auf ы und и endigt[1]), so würde in der lateinischen Schrift y und i am Ende nichts Anderes bezeichnen können als ый und ій, und statt dessen yj, ij oder yi, ii zu schreiben, ist ganz unnütz, auch abgesehen von der anderen Function, welche in unserem System dem j zugewiesen ist. — Eine besondere Berücksichtigung verdient indessen das bisweilen vorkommende inlautende ій, z. B. in den Namen Софійскій, Коломійцовъ, wo es nicht ganz stumm ist. Wenn man neben den angeführten Namen zu sprechen versucht Софискій, Коломицовъ, so hört man deutlich, dass hier die vorletzte Sylbe kürzer ist, und dass dort ій den Werth von zwei i, zu *einer* Sylbe vereinigt, hat, es ist daher wohl indicirt dafür ı zu schreiben, also Sofıski, Kolomıtzof. — Das Diphthonge bildende й in ай, ей, ой, уй etc. ist am besten nach deutscher Weise mit i zu geben, also Gaidukof, Leitschenko, Roiief, Buikof für Гайдуковъ, Лейченко, Ройевъ, Буйковъ. In diesen Diphthongen das i mit einem Doppelpunkt zu schreiben, wie einige französisch Schreibende wollen, erscheint aus zweifachem Grunde ganz unstatthaft. Erstens ist die Besorgniss, dass sonst ein Franzose die Verbindungen

1) Ortsnamen giebt es freilich auf ы, и (die russischen sind pluralia tantum), aber da möchte wieder die adjectivische Wortform auf ый, ій nicht für sich allein vorkommen, so dass in dem transcribirten Ortsnamen Kresttzy eben so sicher Крестцы erkannt wird, nicht Крестцый.

ai, ei, oi, ui auf französische Weise aussprechen möchte, wohl eine ganz unbegründete. Jeder Franzose, welcher Publicationen unserer Akademie liest, weiss gewiss, dass die französische Geltung der ai, ei, oi, ui für fremde Sprachen nicht gilt, und gewiss keinem Franzosen wird es einfallen z. B. die griechischen ταΐς, τοΐς auszusprechen wie französisch taise, toise. Zweitens aber hat ja sogar im Französischen selbst das i mit dem Trema eine ganz andere Bedeutung, nämlich dass es mit dem vorhergehenden Vocal nicht *eine* sondern *zwei* Sylben bildet, wie z. B. in Moïse. Daher bleibt es auch in der Transcription russischer Namen lieber auf denselben Fall beschränkt, d. h. wenn neben einem anderen Vocal ein i oder и (nicht й) steht, welches eine Sylbe für sich bildet, z. B. Stoïtzki, Troïtzki, Savvaïtof für Стоицкій, Троицкій, Саввантовъ und Ievreïnof (Евреиновъ) neben Ievreinof (Евреинновъ); eben so Korniolin für Корніолинъ (nicht Корнёлинъ).

C ist überall s, ohne Rücksicht darauf, dass das s unter Umständen im Französischen und auch im Deutschen den Laut des russischen з haben kann; da für dieses з schon ausschliesslich z gebraucht wird (s. oben), so verliert dadurch das s seine Zweideutigkeit, da es ein Hauptgrundsatz bei allen Transcriptionsversuchen sein muss, *ein* Zeichen immer nur für *einen* Laut zu gebrauchen. Ein doppeltes s, das Einige dafür gebrauchen wollen, ist zugleich unbefriedigend und unbeholfen, *unbefriedigend*, weil unter den Umständen, wo s = з lauten würde, ss = зз wäre, und зз ist eben so wenig c, wie bb = p oder gg = k, *unbeholfen*, weil dann für ein russisches cc gar vier s

stehen müssten, z. B. Коссовскій, Родосскій, Колоссовскій, welche wir Kossofski, Rodosski, Kolossofski schreiben, gewiss besser als Kossssofsski, Rodosssski, Kolossssofsski, eben so Koniski (Конискій) verschieden von Konisski (Конисскій).

У. Da die Franzosen selbst in neuerer Zeit den Laut des russischen y in Fremdwörtern, namentlich orientalischen, nicht mehr mit ou sondern einfach mit u ausdrücken, so steht wohl nichts dagegen es auch in russischen Namen zu thun, und so eine Einigung mit der von Deutschen immer schon gebrauchten Schreibweise herbeizuführen, also Uvarof, Buikof für Уваровъ, Буйковъ, nicht Ouvarof, Bouikof oder Bouïkof.

Х geben wir nicht durch das für den Franzosen leicht irre leitende ch, sondern durch das ihm schon geläufige kh, das nicht nur dem Deutschen eben so leicht verständlich ist, sondern auch im Deutschen selbst eigentlich das correcter gebildete Zeichen für den Laut des russischen х wäre.

Ц, als Zischlaut mit vorhergehendem t, hätte eigentlich seine geeignetste Bezeichnung in ts, allein da im Russischen die Verbindung тс selbst auch vorkommt, so wäre ts, zugleich für ц und тс gebraucht, zweideutig, zwar nicht dem Laute nach aber doch für die Herstellung der russischen Form des Namens, denn es giebt in der That Fälle, wo zwei Namen sich nur durch das тс und ц von einander unterscheiden, so dass man z. B. bei Studitski nicht wissen könnte, ob damit ein Студитскій oder Студицкій gemeint ist. Daher ist es vorzuziehen, für ц das tz zu gebrauchen (z. B. Studitzki neben Studitski), denn eine Verbindung тз, womit eine Verwechselung möglich wäre,

kommt im Russischen nicht vor, und tz mit dem Laut des deutschen z ist sowohl Deutschen wie Franzosen schon bekannt.

Ш ist zwar dem französischen ch gleichlautend, aber da die Franzosen ohnehin schon in Fremdwörtern sch dafür gebrauchen, wie die Deutschen, so ist es am natürlichsten, auch in russischen Namen das ш durch das beiden Nationen verständliche sch zu geben.

Ч, obgleich offenbar aus т und ш zusammengesetzt, drücken die Franzosen stets durch tch aus, gewiss inconsequent, da sie für ш doch schon auch sch schreiben statt ch. Freilich drückt für den Franzosen auch tch den fraglichen Laut vollständig aus und ist einfacher als tsch, allein ganz dasselbe liesse sich auch für ch statt sch sagen in Beziehung auf ш, und da sie dessenungeachtet doch sch schreiben, so schreiben wir auch tsch für ч, übereinstimmend mit dem Deutschen.

Щ ist zwar ebenfalls ein zusammengesetzter Laut ш + ч, und sollte daher mit strenger Consequenz durch schtsch ausgedrückt werden. Wenn wir statt dieser monströsen Gruppe das einfachere stsch vorziehen, so gehört das nicht in dieselbe Kategorie mit dem französischen tch neben sch (s. oben), sondern hat die russische Schreibweise selbst für sich, wo сч öfters mit щ wechselt, also für gleichlautend gilt.

Ы hat einen dem Französischen sowohl wie dem Deutschen fremden Laut, kann aber ohne Schwierigkeit, wie im Polnischen, mit y ausgedrückt werden, was von Franzosen wie von Deutschen auch sonst schon geschehen ist.

Я, *Ю* geben wir analog dem e durch ia, iu. In diesen beiden Verbindungen, so wie in ie, io, das i mit dem Doppelpunkt zu schreiben, wenn es wie das deutsche j oder französische y gesprochen wird, wie Einige wollen, ist eben so unmotivirt wie bei dem й (s. oben). Es soll dadurch verhütet werden, dass, wenn ein Vocal vorhergeht, das i mit diesem verbunden werde anstatt mit dem nachfolgenden, und dann mit jenem einen auf französische Weise gesprochenen Diphthong bilde. Diese Besorgniss ist gewiss ungegründet, denn Fremdwörter wie Zuief, Stroief (Зуевъ, Строевъ) wird schwerlich ein Franzose buchstabiren Zui-ef, Stroi-ef, und den Vocal der ersten Sylbe aussprechen wie in den französischen Sylben lui und moi. Ausserdem ist das Trema selbst auch hier wieder ein ganz ungeeignetes Auskunftsmittel, denn es trennt freilich das i von dem vorhergehenden Vocal, aber eben so gut auch von dem nachfolgenden, und macht z. B. die angeführten Namen dreisylbig (Zuïef, Stroïef) statt zweisylbig. Noch unpassender ist es, das i mit dem Doppelpunkt nach Consonanten zu gebrauchen, denn z. B. Velïaminof ist nicht bloss fünfsylbig statt viersylbig (Вельяминовъ), sondern man wird auch verleitet das die erste Sylbe schliessende l zur zweiten Sylbe zu ziehen (Ve-lï-aminof).

Ѣ ist zwar in der Aussprache ganz mit e zusammengefallen, so dass es von Russen selbst damit verwechselt wird; da aber die russische Schrift den Unterschied noch fest hält, so ist es, damit ein der russischen Sprache Kundiger sich die ursprüngliche Form des transcribirten Namens richtig vorstellen könne, gut, wenn es auch in der lateinischen Schrift von dem

e unterschieden wird, denn es kommen in der That gleichlautende Namen vor, welche sich in der Schrift doch durch ѣ und e unterscheiden. Nach dem Vorgange anderer slawischer Sprachen schreiben wir daher ѣ mit ê und unterscheiden so z. B. Mokêief (Мокѣевъ) und Mokeief (Мокеевъ), Telêgin (Телѣгинъ) und Telegin (Телегинъ). Ein am Anfange einer Sylbe stehendes ѣ geben wir also durch iê wieder: Iêzdakof (Ѣздаковъ). Ganz überflüssig erscheint es dagegen, neben dem gewöhnlichen e bloss des Französischen wegen noch ein é einzuführen: wo es kein stummes e giebt, da fällt natürlich auch dessen Gegensatz weg. Ausserdem ist der *Laut* des französischen é im Russischen nicht vorhanden, und das é daher nur irre leitend, und doppelt irre leitend, wenn es sogar in geschlossenen Sylben gebraucht wird, wie in Vélïaminof, wo es neben dem ï auch noch beiträgt, den Leser über die Beschaffenheit der ersten Sylbe (nicht Be sondern Вель) zu täuschen. In Folge der ungenauen Transcription des zwischen zwei Vocalen stehenden russischen c durch ss, kommt man umgekehrt in den Fall in Namen wie Vessélofski das erste e unbezeichnet zu lassen, während man doch Vé-ssélofski spricht oder doch sprechen sollte. Wir würden es vorziehen den Accent zur Bezeichnung der betonten Sylbe im Worte zu verwenden, und zwar um so mehr, als ein auf die unrechte Sylbe fallender Ton häufig ein Wort mehr entstellt als ein ungenau ausgesprochener Vocal oder Consonant. Wir würden also vorschlagen zu schreiben: Veselófski, Ostrográdski, Buniakófski, Tschebyschóf, Sreznéfski, Biliárski u. s. w.

Θ ist eben so in der Aussprache eins geworden mit

Ф, wir können es aber, eben so wie ѣ von e, unterscheiden von dem Ф, wenn wir für ɵ das Deutschen wie Franzosen geläufige ph setzen, also Timophêief (Тимоѳѣевъ), aber Timofêief (Тимофѣевъ).

Ъ und **Ь**. Das erste Zeichen lassen wir ganz unberücksichtigt, da sogar slawische Völker, welche noch ausser den Russen sich des cyrillischen Alphabets bedienen, es als entbehrlich in der Schrift weglassen; wer, als des Russischen kundig, einen transcribirten Namen sich russisch geschrieben vorstellt, kann über das ъ nicht zweifelhaft sein. Das ь dagegen ist für die Aussprache so wesentlich, dass man ein Zeichen dafür eben so wenig weglassen kann wie für я oder ю neben a und y. Da von deutsch Schreibenden wenigstens schon öfters der Apostroph angewandt worden ist, so nehmen wir ihn ebenfalls auf als Zeichen der Erweichung des vorhergehenden Consonanten und gelegentlich zugleich als Sylbentheiler. Die Concession ist hierbei auf Seite des Französischen und des Deutschen die gleiche, da beiden eigentlich der Apostroph eine andere Bedeutung hat. Wir schreiben also z. B. Vel'iaminof, Vorob'iof, Sof'iin, L'wof, Sel'ski für Вельяминовъ, Воробьевъ, Софьинъ, Львовъ, Сельскій, und Kuz'minski (Кузьминскій) verschieden von Kuzminski (Кузминскій).

Zu leichterer Übersicht des von uns vorgeschlagenen Systemes für die Transcription russischer Namen geben wir noch die Zusammenstellung unserer Schriftzeichen mit den entsprechenden russischen.

a	ist	russisch	а	v	ist	russ.	в
b	»	»	б	y	»	»	ы u. auslau-
d	»	»	д				tend ый
e	»	»	е, э	z	»	»	з
f	»	»	ф, в	ph	»	»	ѳ
g	»	»	г	j	»	»	ж
i (ï)	»	»	и, i u. auslau-	sch	»	»	ш
			tend ій	tsch	»	»	ч
ı	»	»	ій (inlautend)	stsch	»	»	щ
k	»	»	к	tz	»	»	ц
l	»	»	л	kh	»	»	х
m	»	»	м	ia, ie, io, iu			я, е, ё, ю
n	»	»	н	ai, ei, oi, ui etc.			ай, ей, ой, уй
o	»	»	о (ё)	ii	ist	russ.	и, wenn dieses am Anfange einer Sylbe wie deutsch. ji gesprochen wird.
p	»	»	п				
r	»	»	р				
s	»	»	с				
t	»	»	т	ê	»	»	ѣ
u	»	»	у	’	»	»	ь

Ausser dem, was hiervon schon sonst auch im Deutschen und Französischen bekannt und üblich gewesen ist, kämen nur noch folgende Concessionen von beiden Seiten hinzu, damit beide Theile sich zu dem von uns vorgeschlagenen Transcriptionssystem vereinigen könnten.

1) Die deutsch Schreibenden nehmen den Apostroph an für russ. ь, s mit Ausschluss dès schwachen Lautes allein für russ. c, und z, j und kh mit ihrer französischen Geltung für russ. з, ж und х.

2) Die französisch Schreibenden nehmen eben so den Apostroph und das s an, entsagen dem Doppelpunkt auf dem i, wo dieses nicht von dem daneben stehenden Vocal getrennt eine eigene Sylbe für sich

bildet, und gebrauchen tsch und stsch für russ. ч und щ statt des zwar auch richtigen, aber neben sch für ш inconsequenten tch und stch. Die Schreibart u für ou und sch für ch ist keine neue Concession; vgl. oben.

Diese Concessionen sind gewiss nur sehr unbedeutend gegen die grossen Übelstände, die damit verbunden sind, wenn in den Werken einer und derselben gelehrten Körperschaft, ja sogar in einer und derselben Abhandlung derselbe Name nicht nur von den französisch und deutsch Schreibenden principiel verschieden transcribirt, sondern sogar noch in jeder dieser beiden Abtheilungen selbst bald so bald anders geschrieben wird. Das von uns vorgeschlagene System kann zwar keinen Anspruch darauf machen, ein streng wissenschaftliches genannt zu werden, wie es für die Darstellung einer nur wenig oder noch gar nicht bekannt gewesenen Sprache wünschenswerth wäre, es scheint uns aber doch die Vortheile zu bieten, dass es, ohne das Auge des Franzosen noch des Deutschen zu sehr zu verletzen, eine Einigung für beide bietet; dass es mit möglichster Genauigkeit die russischen Laute unterscheidet und bezeichnet, und dass es, wenn auch für jeden des Russischen nicht kundigen Leser das Letzte genügt, doch für jeden kundigen möglich ist, aus der Transcription die ursprünglich russische Schreibung des Wortes zu erkennen. — Es versteht sich übrigens wohl von selbst, dass wir unser System nur vorschlagen in Beziehung auf eigentlich russische, ursprünglich mit cyrillischer Schrift geschriebene Namen, nicht für Namen überhaupt in Russland lebender Personen, also auch nicht für zwar russisch klingende Namen, von welchen es aber bekannt ist, dass ihr Träger einer andern slawischen Nation angehört, welche schon in ihrer eigenen Weise das lateinische Alphabet gebraucht eben so gut wie Deutsche

oder Franzosen; eben so wenig wie für Ortsnamen in slawischen Ländern ausser Russland. So wie wir also schreiben Augustowo, Lenczyca, Inowraclaw, Szczuczyn und d. gl., nicht Augustovo, Lentschitza, Inovratzlaf, Stschutschin, eben so würden wir auch den russisch Крживецкій geschriebenen Namen nicht Krjivetzki transcribiren, sondern Krzywecki, es wäre denn, dass die Träger desselben als schon nationalisirt angesehen werden wollten, so wie wahrscheinlich die des eigentlich wohl identischen, aber schon russisch gewordenen Namens Кривецкій.

Den 9. November 1860. Böhtlingk.
Wiedemann.

Herr Brosset konnte in folgenden Punkten den oben genannten Herren nicht beistimmen: in der Umschreibung des y durch u statt durch ou; des оѝ, еѝ u. s. w. durch ai, ei statt durch aï, eï; des ё durch o und io statt ё; des иѝ im Inlaute durch ī statt ii; des и nach ь durch ii statt i; in dem Gebrauch des Apostrophs für das ь und in der Weglassung des Accent aigu auf dem in offener Silbe stehenden e.

Herr Kunik theilte zwar die Bedenken Herrn Brosset's nicht, entschied sich aber auch nicht für die Annahme der Vorschläge der Herren Böhtlingk und Wiedemann, sondern sprach sich für die Ansicht aus, dass es besser sei in französischen und deutschen Schriften die Namen jedes Mal nach der Aussprache und Orthographie der einen und der andern Nation zu schreiben, da er daran verzweifele, dass eine einzige, für beide Sprachen zugleich angemessene Schreibweise gefunden werden möchte. Dieser Meinung trat schliesslich auch Herr Brosset noch bei.

(Aus dem Bulletin, T. III, pag. 158 — 175.)

$\frac{7}{19}$ December 1860.

Ein Vorschlag zur genaueren Erforschung der ehstnischen Sprache, von F. J. Wiedemann.

Schon ein Paar Jahre vor meiner Ankunft hierselbst hatte ich Gelegenheit in einem Bulletinartikel auf manche Punkte hinzuweisen, in welchen auch die neueste Behandlung der ehstnischen Grammatik noch nicht befriedigt. Darin ist es nicht nur seitdem nicht besser geworden, sondern durch hinzugetretene Umstände haben sich noch ein Paar Mängel recht fühlbar gemacht. Durch die Bemühungen von Neus und Kreutzwald ist nämlich in neuerer Zeit viel Schönes an alter ehstnischer Nationalpoesie veröffentlicht oder noch in Aussicht gestellt worden, das Verständniss davon wird aber erschwert neben vielen Wörtern, die noch in keinem Wörterbuch stehen, auch durch Unbekanntschaft mit den vielen abweichenden poetischen Wortformen, und über diese giebt die Grammatik bisher nur sehr Dürftiges und Fragmentarisches, ungeachtet doch bei tieferem Eingehen darauf und gründlicher, umfassender Behandlung sich Manches daraus gewinnen liesse zur Erklärung und Zurechtstellung auch der noch lebenden Sprachformen. Mag immerhin von manchen dieser poetischen Formen dem

jetzt lebenden Geschlechte das rechte Verständniss abhanden gekommen sein, und mögen sie daher auch in Dichtungen aus der Neuzeit nicht gehörig angewendet werden, so ist doch in den aus alter Zeit stammenden Poesien, wenn sich auch bei der natürlich nur mündlichen Tradition die ursprüngliche Sprache derselben allmählich der der späteren Geschlechter accommodirte, gewiss noch sehr viel ächt Alterthümliches erhalten. — Ungefähr eben so unbefriedigend wie die Behandlung der poetischen Sprache ist bisher die der Dialekte gewesen, ungeachtet es doch gerade bei einer Sprache, welche noch nicht eine allgemein anerkannte Form der Schriftsprache hat, besonders wichtig wäre, die verschiedenen localen Sprachweisen zu berücksichtigen, zu prüfen und gegen einander abzuwägen; eine von einem Grammatiker nur nach seinem subjectiven Gefühl bevorzugte und als allein berechtigte Schriftsprache octroyirte Mundart wird und muss immer Opposition erregen bei Allen, welche um sich her das Ehstenvolk anders sprechen hören. Die beiden Hauptformen des Ehstnischen sind freilich so verschieden von einander, dass sie kaum leichter in einer Grammatik sich würden abhandeln lassen als etwa das Böhmische und Polnische, aber auch wenn man sich nur auf das am weitesten verbreitete und verstandene und am meisten in Schriften und Volkspoesie — wenigstens veröffentlichter — gebrauchte Revalehstnische beschränkt, so begegnet man dort neben mehren Neben- besonders zwei Hauptnuancen, welche kurz so charakterisirt werden können, dass die eine mehrfach starke Wortformen gebraucht, dem Livischen und Tschudischen sich anschliessend, wo

die andere die entsprechenden schwachen eintreten lässt nach Analogie der finnischen Schriftsprache. Der neueste Grammatiker Ahrens erkennt nur die letzte an, und erklärt fast alle Abweichungen davon für fehlerhaft oder gar nicht existirend sondern nur auf Irrthum und falscher Auffassung des Gehörten beruhend. In ganz neuer Zeit hat sich noch gezeigt, dass die Sache der ehstnischen Mundarten nicht bloss ein wissenschaftliches sondern auch ein praktisches Interesse hat. Als nämlich die nordamerikanische Bibelgesellschaft die letzte Auflage des ehstnischen neuen Testaments veranstalten wollte, so wünschte sie zugleich den Text davon möglichst correct zu haben, und das ehstländische Consistorium übertrug die Revision und respective Correctur des Textes einem jetzt verstorbenen ausgezeichneten Kenner der Sprache, welcher dabei nach Anleitung der Ahrensschen Grammatik verfuhr. Kaum war aber das Werk gedruckt, so erhoben sich Reclamanten dagegen, welche über Corruption des Textes klagten und von dem grössten Theile des Wegcorrigirten forderten, dass es wieder hergestellt werde, weil man in ihrer Gegend so spreche. Aber unter der Aegide dieses vielleicht eben so oft mit Unrecht wie mit Recht gebrauchten «bei mir spricht man so» schreibt nun Jeder, wie es ihm beliebt, und dass die in vieler Hinsicht so treffliche Arbeit von Ahrens sich nicht allgemeinere Autorität erworben hat, daran ist, wie ich überzeugt bin, grossentheils seine Stellung zu den Mundarten Schuld. Der deutsche Grammatiker kann wohl von den zahlreichen Volksdialekten absehen, weil er es in der hochdeutschen Schriftsprache mit einer so ziemlich scharf

begrenzten besonderen Sprachform zu thun hat, der ehstnische Grammatiker aber steht anders. Jeder, welcher statt der um ihn her vom Volke gebrauchten Sprachformen von dem Grammatiker andere für die Schriftsprache empfohlen findet, will wenigstens wissen, warum die ihm bekannten nachstehen sollen, und die Gewissheit haben, dass der Grammatiker sie nicht etwa nur darum nicht anerkennt, weil er sie nicht kennt.

Viel übler noch als mit der Grammatik steht es mit dem Wörterbuche. Wenn dort die Arbeit von Ahrens unbedenklich als ein ungeheurer Fortschritt zum Besseren anerkannt werden muss, so ist unter den Wörterbüchern immer noch das alte, von Hupel seiner Grammatik angehängte, das relativ vollständigste und beste, ungeachtet doch schon in der Rosenplänterschen Zeitschrift im zweiten Decennium dieses Jahrhunderts so viel Ergänzungen dazu erschienen, dass es leicht bis auf das Doppelte seines Umfangs hätte gebracht werden können; eben so viel liesse sich vielleicht noch aus verschiedenen handschriftlichen Wörtersammlungen und aus den ehstnischen Volksdichtungen zusammenbringen. Zwar hat die gelehrte ehstnische Gesellschaft in Dorpat bald nach ihrer Constituirung Schritte für die Ausarbeitung eines neuen, vollständigen ehstnischen Wörterbuches gethan, wozu sie manches schätzbare handschriftliche Material besitzt, und die einzelnen Buchstaben sollten unter verschiedene Mitglieder vertheilt werden. Allein wenn auch bei einer solchen Vertheilung auf jeden einzelnen Mitarbeiter ein geringerer Theil der Arbeit kommt, als wenn Einer das Ganze übernommen hätte, so sind

doch diese Arbeiter wahrscheinlich alle in der Lage, nur die von sonstigen Berufsgeschäften übrige Zeit auf ihr Contingent zum Lexikon verwenden zu können, und ausserdem macht es wohl die Menge selbst desto schwerer sich über die Orthographie und andere Principienfragen zu vereinigen, wenigstens so zu einigen, dass nicht zuletzt doch noch einem Einzigen die Redaction aller einzelnen Arbeiten zu einem gleichmässigen Ganzen zufallen müsste. So darf man sich denn nicht wundern oder gar es der Gesellschaft zum Vorwurf machen, dass ihr Project sich noch nicht hat verwirklichen lassen. Überdiess ist es aber auch an dem Erscheinen eines vollständigen Wörterbuchs überhaupt noch nicht genug, man muss daraus auch die Flexion eines jeden Nomen und Verbum erfahren können. Im Ehstnischen ist man noch nicht über das System der Declination und Conjugation so allgemein einverstanden, wie etwa im Lateinischen über die fünf Declinationen und vier Conjugationen. Niemandem fällt es ein, von einer lateinischen Grammatik darüber z. B. Belehrung zu erwarten, welche Verba auf *o* in der zweiten Person *is*, im Imperfect *ebam*, im Futur *am* haben u. s. w., und welche *as*, *abam*, *abo*, weil eben das Lexikon auf die Grammatik Bezug nimmt und bei jedem einzelnen Verbum angiebt, nach welcher der vier Conjugationsformen es zu flectiren ist. So sollte es auch im Ehstnischen sein, wenn nicht die Grammatik überladen sein soll mit Dingen, die in's Lexikon gehören, oder das Lexikon mit immer wiederholter Aufzählung von Wortformen, statt dessen eine kurze Hinweisung auf die Grammatik genügte, so ist es aber leider nicht, und so kann es auch nicht sein, wenn

nicht Grammatik und Wörterbuch mit gegenseitiger Bezugnahme auf einander abgefasst sind. Dazu müssen beide von demselben Verfasser sein, oder das Wörterbuch muss auf irgend eine bestimmte fremde Grammatik sich beziehen. Dass die gelehrte ehstnische Gesellschaft in Dorpat für ihr Wörterbuch die Ahrenssche Grammatik dazu wählen sollte, ist nach dem oben Gesagten und nach der Opposition, welche sich in ihrem Schoosse selbst gegen Ahrens erhoben hat, kaum zu erwarten, und sie müsste denn also vor ihrem Lexikon erst auch noch die diesem zu Grunde zu legende Grammatik beschaffen, wodurch die Erscheinung des Ganzen nur in noch weitere Ferne gerückt wird.

Nun ist aber eine neue Redaction von Grammatik und Wörterbuch der ehstnischen Sprache, wie ich gezeigt zu haben glaube, ein sehr dringendes und von Jahr zu Jahr dringender werdendes Bedürfniss, dabei von gleich grossem linguistischen und praktischen Interesse, daher möchte ich gern an diese freilich mehrere Jahre erfordernde Arbeit, zu der ich schon manche Sammlungen und Vorarbeiten gemacht habe, gehen. Ich verhehle mir dabei keinesweges die grossen Schwierigkeiten, welche mit einer Arbeit der Art verbunden sind, denn wenn es hier auch manche sehr gute Vorarbeiten Anderer giebt, so macht man dafür mit Recht auch an eine Grammatik und ein Lexikon der ehstnischen Sprache andere Ansprüche als etwa der giljakischen oder kamtschadalischen. Ob und wie weit ich die innere Befähigung habe, diesen Ansprüchen zu genügen und die mir gestellte Aufgabe befriedigend zu lösen, kann natürlich nur der Erfolg zeigen, die

äusseren Umstände sind wenigstens für mich günstiger als für die meisten Anderen, da meine Stellung mir erlaubt meine ganze Zeit und Kraft dieser Arbeit zuzuwenden, welche, wie ich überzeugt bin, auf diese Weise auch von einem Einzelnen leichter und rascher gefördert werden kann, als unter sonst gleichen Bedingungen von einem Verein Mehrerer, von welchen jeder Einzelne ihr nur mehr oder weniger sparsame Brocken seiner Zeit widmen kann. Die Gemeinnützigkeit meines Unternehmens sichert mir, hoffe ich, auch die bereitwillige Unterstützung aller derer, welche durch ihre Sprachkenntniss oder durch Mittheilung von noch nicht Gemeingut gewordenem Material es zu fördern im Stande sind, namentlich auch der gelehrten ehstnischen Gesellschaft in Dorpat, deren Mitglied ich auch bin, und welche daher wohl geneigt sein möchte, die Benutzung ihrer Sammlungen eben so gut mir zu gestatten wie irgend einem Anderen, wenn dadurch der auch von ihr angestrebte Zweck erreicht werden kann. Ausserdem muss ich aber, um meiner Arbeit die wünschenswerthe Vollständigkeit und Zuverlässigkeit geben zu können, auch die Mitwirkung der Akademie noch in folgenden zwei Punkten in Anspruch nehmen.

1) Ein Theil der Wörter in den verschiedenen Wörtersammlungen ist nicht überall zu hören, sondern nur einzelnen Gegenden eigen, bei sehr vielen ist es wegen der alten Orthographie unmöglich sich von dem eigentlichen Klange derselben eine richtige Vorstellung zu machen und sie auf eine dem angemessene Weise zu schreiben, wenn man sie nicht hört. Um nun die mir noch unbekannten Wörter aus diesen bei-

den Kategorien selbst zu Gehör zu bekommen und um überhaupt über Ausdehnung und Eigenthümlichkeiten der einzelnen Mundarten in's Klare zu kommen, würde es nöthig sein das Gebiet des Revalehstnischen, auf welches ich mich einstweilen beschränken muss, zu bereisen, und ich möchte daher für die Sommer 1861 und 1862 auf ein Paar Monate von der Classe dazu abgeordnet werden mit einer ähnlichen Unterstützung, wie sie mir 1858 bei der Reise zu den Liven gewährt wurde. Dass ich die Zeit auf zwei Sommer zu vertheilen wünsche, geschieht theils deshalb, weil die westliche Seite des Sprachgebiets leichter und billiger zu Wasser von hier aus zu erreichen ist, die östliche zu Lande — die Mitte ist mir durch mehrmaligen längeren Aufenthalt schon so ziemlich bekannt —, theils um die Möglichkeit zu haben, Versäumnisse des ersten Jahres, welche sich später bei der Arbeit herausstellen sollten, im folgenden noch nachzuholen.

2) Was an gedrucktem Material zu meiner beabsichtigten Arbeit vorhanden ist, habe ich theils schon gesammelt, theils werde ich es mir ohne grosse Schwierigkeit verschaffen können, zur Erlangung des handschriftlichen aber, welches sich im Besitz der gelehrten ehstnischen Gesellschaft zu Dorpat befindet, würde die Intercession der Akademie nöthig sein, wenn vielleicht der Vorstand dieser Gesellschaft Bedenken tragen sollte, so wichtige Schriften, welche das unveräusserliche Eigenthum nicht bloss des lebenden Geschlechts sind, sondern auch künftiger, auf die blosse Bitte eines Privaten hieher zu senden.

(Aus dem Bulletin, T. III, pag. 175 — 180.)

$\frac{15}{27}$ März 1861.

Über das Wort «Sampo» im finnischen Epos, von A. Schiefner.

Eine genauere Betrachtung der verschiedenen Elemente, welche der ehstnischen Sage vom Kalewi-poeg zu Grunde liegen, führt zu dem Resultat, dass wir es hauptsächlich mit mehr oder minder treu erhaltenen Zügen altnordischer Mythologie zu thun haben. Hauptsächlich sind es Thôr-Mythen, welche sich um die sagenhafte Gestalt des Kalewi-poeg gelagert haben, daneben finden wir aber auch einzelnes, was in naher Beziehung zu Odhinn steht. Eine grössere Mannigfaltigkeit von einzelnen Personen bietet uns die Kalevala. Die drei Hauptgestalten, welche in derselben auftreten, Wäinämöinen, Ilmarinen und Lemminkäinen theilen sich in die verschiedenen Rollen, welche der ehstnische Kalewi-poeg allein übernehmen muss. Es sind aber die einzelnen Functionen, welche jedem der drei Brüder zuertheilt werden, nicht allzusehr an ihren Namen gebunden, sondern, wie bereits Lönnrot in der Vorrede zur zweiten Ausgabe der Kalevala § 2 bemerkt, singt einer das von Wäinämöinen, was ein anderer dem Ilmarinen, ein dritter dem Lemminkäinen zuschreibt; und ebenso erzählt einer das von Lemminkäinen, was ein anderer dem Kullervo oder

dem Joukahainen beilegt. Man sieht also, dass der Name nicht allzuviel zur Sache thut. Und auch die Sache ist mannigfachen Umgestaltungen und Ausschmückungen ausgesetzt. Als einen ziemlich gesicherten Ausgangspunkt werden wir aber festzuhalten haben, dass die westlichen Zweige des finnischen Stammes keine ausgebildete Götterlehre aus ihrer ferner- oder näherliegenden Heimath in ihre jetzigen Wohnsitze mitbrachten, sondern eine solche erst kennen lernten und schon fertig aufnahmen, als sie mit einzelnen ihnen in der Cultur vorausgeeilten Völkern des indogermanischen Stammes in nähere Berührung kamen. Was die finnischen Völker vorher besassen, wird sich nicht viel über den Schamanismus erhoben, oder höchstens auf eine Anzahl von elementaren Wesen beschränkt haben. Die neue, von dem benachbarten Culturvolke aufgenommene Lehre wurde aber mit einer Treue festgehalten, welche uns gewiss jetzt noch manchen Zug altnordischer Mythe, der längst in Scandinavien und der schriftlich erhaltenen Litteratur untergegangen ist, aufbewahrt hat. So wenig aber eine Sprache sich in einem bestimmten Zustande erhalten lässt, so bildsam und umgestaltbar sind auch die Mythen, sie büssen einzelne Bestandtheile ein und nehmen im Laufe der Zeit fremde Elemente in sich auf. Herrscht irgend eine Ähnlichkeit zwischen gewissen Mythen, so ist ihrer Verschmelzung kein Hinderniss in den Weg zu legen, und so erlebt man es, dass ein Mythus auf den andern gepfropft wird. Neue Nahrung fliesst dem Mythus auch aus einer andern Quelle zu. Es ist die Mär von grossen Helden und deren Thaten, und dann die Wunderwelt des Mär-

chens, welche den erlöschenden Funken des Mythus frisch beleben. Wie es anderswo in dieser Hinsicht gegangen ist, dürfen wir die Sache auch im finnischen Norden annehmen. In Ermangelung mächtiger Ereignisse und gewaltiger Helden hat hier natürlich die Märchenwelt ein grösseres Recht behauptet.

Im Jahre 1858 habe ich in einem Aufsatze über den Mythengehalt der finnischen Märchen (Bull. hist. phil. T. XII, N° 23, 24 = Mélanges russes T. II, S. 599—624) auf verschiedene Punkte in den finnischen Märchen aufmerksam gemacht, durch die wir an einzelne Züge in den Kalevala-Runen erinnert werden, zugleich aber auch darauf hingewiesen, wie rücksichtlich des Stoffes Lied und Märchen bei einander zu Borg gegangen sind. Eine noch tiefere Einsicht in diese Verhältnisse erhalten wir, wenn wir nun noch die neueren Sammlungen russischer Märchen mit in das Bereich unserer Forschung ziehen. Dann ersehen wir, dass so mancher Zug, den man bisher aus den Runen in die Märchen gewandert glaubte, vielmehr den umgekehrten Weg zurückgelegt hat. Ja, es hat den Anschein, als wenn sogar einige sehr wesentliche Punkte in der Kalevala ihre Entstehung erst den Märchenkreisen verdanken. Vornehmlich ist es mir immer aufgefallen, dass die Wirthin von Pohjola das der Heimath der Heldenbrüder feindliche Princip ausmacht, während der Wirth von Pohjola, gegen den zwar Lemminkäinen kämpft, und ihn sogar im Zweikampf tödtet, eine ziemlich untergeordnete Rolle spielt. Es erinnert Louhi, des Nordlands Wirthin, uns zu sehr an die bösen Frauen der russischen Märchen, deren Stelle in den litthauischen Märchen die Lau-

me's, bei den Finnen Syöjätär (d. h. die Fresserin) einnimmt. Sie tragen im Russischen den Namen Babá Jagá, in Weissrussland Baba Juhá, fahren in einem eisernen Mörser durch die Luft, schwingen dabei den Stössel und verwischen ihre Spuren mit dem Besen [1]). Auffallend ist es, dass Louhi's Tochter, der Gegenstand, um den sich Wäinämöinen, Ilmarinen und Lemminkäinen bewerben, keinen Namen trägt, gerade so wie im Märchen nur schlechthin von einer Königstochter ohne Namen die Rede ist. Auch das Auftreten der drei Brüder Wäinämöinen, Ilmarinen und Lemminkäinen ist ungefähr so wie in manchen Märchen. Lemminkäinen, der jüngste der Brüder, hat die Verwegenheit, welche dem jüngsten Bruder vieler Märchen eigen zu sein pflegt. Auch sein Schicksal ist ein solches, wie es oft die Helden verschiedener Märchen haben. Seine Zerstückelung und Wiederbelebung geschieht auf eine Weise, wie sie dem Märchen geläufig ist; sein Zug nach Pohjola und sein Zweikampf mit dem Wirth von Pohjola erinnert lebhaft an verschiedene Züge einiger russischer Märchen. Auf dem Hofe von Pohjola findet Lemminkäinen alle Pfosten bis auf einen einzigen mit Menschenköpfen besetzt: gerade ebenso sehen wir in einem finnischen Märchen aus dem russischen Karelien um eine Burg einen Zaun aus lauter Knochen und auf jedem Pfosten, mit Ausnahme eines einzigen, einen Menschenkopf [2]). Die Art und Weise, wie Lemminkäinen in

1) Аѳанасьевъ, Народныя русскія сказки. Zweite Ausgabe, Moskau 1858 T. I, S. 80 folg. 83. Vergl. Fürst Wladimir und dessen Tafelrunde. Altrussische Heldenlieder. Leipzig 1819, S. 109.

2) In der auf Kosten der finnischen Litteraturgesellschaft 1852

der 26. Rune den ihm auf dem Wege nach Pohjola begegnenden Gefahren Trotz bietet, indem er aus einer Handvoll Birkhuhnfedern einen ganzen Schwarm Birkhühner, aus einigen Wollflocken eine ganze Lämmerheerde zaubert, brauche ich wohl nicht besonders zu besprechen. Bei dem Zweikampfe mit dem Pohjolawirth wendet Lemminkäinen dann eine List an, um ihn zu vermögen, dass er sich umsehe. Denselben Zug finden wir in mehreren finnischen Märchen wieder; s. Bull. hist.-phil. T. XII, S. 345 = Mélanges russes S. 621. Ähnlicher Weise bringt in einem kleinrussischen Märchen der Held Pakatsigaroschak (Rollerbschen) in der Sammlung von Afanasjew III, S. 18 u. f. der 2. Ausgabe den neunköpfigen Drachen dazu, sich mit dem letzten ihm gebliebenen Kopfe umzusehen. — In einem russischen Märchen aus dem Permschen Gouvernement (Afanasjew II, S. 66) lässt der jüngste von drei Königssöhnen, als er gegen ein Ungethüm zieht, aus dem kleinen Finger Blut in ein Glas fliessen und sagt, als er es den Brüdern übergiebt: »Wenn das Blut im Glase schwarz wird, so wartet nicht auf mich, es ist ein Zeichen meines Todes«[3]). Bereits Afanasjew (B. II, S. 174 folg.) hat in seinen Anmerkungen darauf hingewiesen, wie zu dieser Stelle ein ähnlicher Zug in

und 54 zu Helsingfors von Eero Salmelainen (Erik Rudbeck) herausgegebenen Sammlung Bd. II, S. 72.

3) In einem Märchen aus dem Gouvernement Rjasan bei Chudjakow Великорусскія сказки, Москва 1860, Liefer. 1, S. 86, findet auch Zerstückelung und Wiederbelebung des Helden (Iwan Zarewitsch) statt; bevor er an den Ort der Abenteuer kommt, tauscht er seine goldenen Ringe mit den Schwestern aus; sobald diese dunkel und schwarz werden, ist es ein Zeichen, dass er in Gefahr gerathen und umgekommen ist.

der Kalevala vorhanden sei. Bevor Lemminkäinen nach dem Nordland zieht, wirft er seine Bürste an die Wand und giebt folgende Weisung (Rune XII, 209 ff.):

Silloin on hukka Lemminkäistä,
Tuho poikoa pätöistä,
Kun suka verin valuvi,
Harja hurmehin loruvi.

D. h.

Dann trifft Unglück Lemminkäinen,
Schaden dann den wackern Knaben,
Wenn die Bürste Blut vergiesset,
Aus derselben roth es fliesset.

Noch näher schliesst sich hieran ein Zug aus einem kleinrussischen Märchen (B. II, S. 100), dessen Held, der jüngste von drei Brüdern, Iwan Pópjalow (Hans Aschenputtel) seine Handschuhe aufhängt und dabei seinen Brüdern sagt: «Wenn aus meinen Handschuhen Blut fliesst, so eilet mir zu Hülfe». Es würde zu weit führen, wollten wir alle einzelnen Züge in Lemminkäinen's Auftreten mit ähnlichen in Märchen vorkommenden vergleichen. Es genügt nur noch an die Aufgaben zu erinnern, welche ihm von der Wirthin des Nordlands gestellt werden, und bei deren Ausführung er seinen Tod auf eine Weise findet, welche an den Tod Balders erinnert hat. Offenbar hat Lemminkäinen etwas von Balder an sich, wie auch schon sein Name durchaus mit *lempi* Gen. *lemmen*, Milde, Liebe zusammenhängt. Anderer Seits aber berechtigt der Kampf, den er gegen das Nordland und dessen Zauberer unternimmt, sowie sein Zusammentreffen mit dem von der Nordlandwirthin gesendeten Frost (Pak-

kanen) an eine Anlehnung an Thôr-Mythen zu denken. Mehr Züge aus letzteren finden wir bei den beiden älteren Brüdern, Wäinämöinen und Ilmarinen, obwohl letzterer eigentlich das meiste Recht hat mit Thôr zusammengestellt zu werden. Beide müssen es sich aber auch gefallen lassen verschiedene Dinge zu übernehmen, die in Märchen gar gewöhnlich sind. Schon der Umstand, dass die Wirthin von Pohjola die Hand ihrer Tochter von der Schmiedung des Sampo abhängig macht, sowie auch die gefahrvollen Aufgaben, welche später Ilmarinen zu lösen hat, um in den Besitz der Tochter zu gelangen, sind durchaus nicht von ähnlichen Bedingungen und Aufgaben, welche sowohl in andern Märchen, als auch besonders in russischen und finnischen vorkommen, zu trennen. Besonders zu beachten ist es, dass des Nordlands Jungfrau selbst, wie einst Medea dem Jason, dem besorgten Ilmarinen mit ihrem Rath zur Seite steht, und es ihm so möglich wird nicht nur das Schlangenfeld zu pflügen, sondern auch zweitens den Bär Tuoni's und den Wolf Manala's, drittens den furchtbaren Hecht aus dem Strome des Todtenreichs zu fangen. Ein Märchen, das die Freierfahrt Ilmarinen's behandelt[4]), hat die Namenlosigkeit des Mädchens unerträglich gefunden, und ihr den Namen Katrina verliehen, statt des Sampo begegnet uns aber eine Kiste mit dem Heirathsgute der schönen Katrina. Diese Kiste war am Strande im Sande vergraben, sowie der Sampo in einem Berge eingeschlossen war.

Um nun näher auf den Sampo einzugehen, ist es

4) Bull. hist.-phil. T. XII, S. 372 = Mélanges russes T. II, p. 608.

sehr zu beachten, dass bereits Castrén in seinen Vorlesungen über die finnische Mythologie S. 261 den Gesängen vom Sampo kein sehr hohes Alter zuschreiben wollte, weil sich dergleichen bei den Stammverwandten nicht vorfände. Der diesen Gesängen zu Grunde liegende Mythus jedoch dürfte in ein sehr hohes Alter hinaufreichen. Dass derselbe einer sinnigen Auffassung grossartiger Naturerscheinungen seinen Ursprung verdanke, wird wohl nicht leicht mehr bezweifelt werden. Nach der von mir im J. 1850 im Bullet. historico-philologique T. VIII, N° 5 (Mélanges russes T. I, p. 591 — 598) versuchten Deutung hat Mannhardt in seinen Germanischen Mythen (Berlin 1858) S. 400 im Sampo «die Wolke» erkennen wollen, A. Kuhn dagegen in seiner reichhaltigen Schrift: Die Herabkunft des Feuers und des Göttertranks, Berlin 1859, S. 114 folg. die Auffassung als Tagesgestirn festgehalten. Nicht gehörig begründet erscheint mir die von F. L. W. Schwartz, Der Ursprung der Mythologie (Berlin 1860) S. 118, 235 versuchte Deutung als Gürtel (= Regenbogen). Offenbar ist dieser Mythus aber dem scandinavischen Norden entlehnt und sicher nicht von der wunderbaren Mühle des Königs Frodhi zu trennen. Mit Recht haben Asbjörnsen und Moe, Norske Folkeeventyr, 2. Ausg., Christiania 1852, S. 488 ein norwegisches Märchen, das von einer Wunschmühle handelt, mit dem Sampo verglichen. Ja, es schien sogar der Name Sampo germanischen Ursprungs zu sein, und im J. 1850 versuchte ich es ihn auf das schwedische *stamp*, Stampfe, zurückzuführen. Diese Herleitung hat zwar den Beifall einiger Forscher gefunden, in Finnland aber

durchaus nicht gefallen wollen, und sowohl Castrén, als neuerdings Lönnrot[5]) nicht befriedigt. Vollkommen beruhigt war ich durch meinen Herleitungsversuch auch nicht. Obwohl das Wort *stamp* sowohl bei Germanen als Slawen[6]) vorkommt, ist doch trotz der von mir gegebenen Beispiele von dem Ausfallen des zweiten Anlautsconsonanten, im Finnischen wie im Ehstnischen der Abfall des ersten gewöhnlicher, wie wir denn auch schon aus dem genannten schwedischen *stamp* oder vielmehr altnordischen *stampr* im Finnischen *tampu*, im Ehstnischen *tamp* haben entstehen sehen. Ausserdem ist dieses Wort aber wirklich zu nüchtern, um einer poetischen Auffassung von Natur- und Wunderdingen zu genügen. Bedenken wir, dass der Sampo, anders als Grotti, welche von den beiden Riesenmädchen Fenja und Menja in Bewegung gesetzt wurde, selbst mahlte, so wird es nichts Befremdliches haben, wenn wir annehmen, dass der Name sich an die Benennungen verschiedener Wunderdinge in den russischen Märchen anlehnt. Es kommt nämlich in letzteren eine ganze Anzahl von solchen Dingen vor, welche gleichsam mit einer Seele begabt alle von selbst das schaffen, was ihr Besitzer wünscht. So giebt es einen Teppich, der selbst durch die Luft fliegt (коверъ самолётъ), ein Tischtuch, das sich von selbst entfaltet (скатерть самовертка) oder sich selbst schmückt (— самобранка), ein Schwert, das von selbst schneidet (мѣчь само-

5) Castrén, Vorles. über finn. Mythologie S. 264, Lönnrot in Tidning för medborgerlig bildning 1859 Januar, in deutscher Uebersetzung im *Inland* Jahrgang 1859 № 13. «Drei Worte von und aus altfinnischen Liedern», namentlich S. 254.

6) Der Mörser heisst russisch ступа (ступка), polnisch stępa, (stępka).

сѣкъ), eine Axt, die von selbst haut (топоръ саморубъ), Schuhe oder Stiefel, die von selbst gehen (башмаки, сапоги самоходы), einen Schlitten, der von selbst einhergleitet (санки самокатки), eine Zither, die von selbst tönt (гусли самогуды), ein Beutel, der von selbst Geld herausschüttelt (кошелекъ самотрёсъ), eine Flinte, die von selbst schiesst (ружье самострѣлъ). Solch ein Wunderding, das von selbst mahlte, war auch der Sampo. Ob in bisher noch nicht herausgegebenen russischen Märchen das von manchem hier erwartete Wort самомолъ vorkommt, kann uns nicht so wichtig sein. Soviel scheint auf der Hand zu liegen, dass wir auf jeden Fall den ersten Bestandtheil der genannten Composita festhalten müssen. Diesen hatten auch schon die ersten Deuter des Sampo richtig gefunden, wollten jedoch, da sie an das Jumala-Bild der Bjarmier dachten, das Wort als самъ богъ (selbst Gott) auffassen [7]). Vielleicht haben wir in demselben die Verstümmelung eines Compositums. Denn wie das Finnische einsilbige Fremdwörter in zweisilbige umgestaltet, z. B. aus schwed. *hatt*, Hut, *hattu*, aus *kam*, Kamm, *kampa* macht (vrgl. Kellgren, Grundzüge der finnischen Sprache, Berlin 1847, p. 6), so kürzt es andererseits mehrsilbige, z. B. *lampo* statt *lampuoti*, vom schwed. *landbonde*, Landbauer.

Eine Verunstaltung oder Verstümmelung des fremden Namens von solchen Wunderdingen des Märchens darf uns nicht befremden. In dieser Beziehung ist eine Mittheilung interessant, welche mir Prof. Lönnrot im J. 1855 machte und die ich bereits 1857 im

7) Castrén und Lönnrot a. a. O.

«Inland» p. 828 abgedruckt habe. Bei der geringen Verbreitung dieser Zeitschrift im In- und Auslande darf ich die Worte Lönnrot's wohl hier wiederholen. Er schrieb mir: «Als ich einst einen Finnen an der lappischen Grenze fragte, woher er so viele Märchen gelernt habe, antwortete er, dass er eine Reihe von Jahren bald bei russischen, bald bei norwegischen Fischern an den Ufern des Eismeeres im Dienst gewesen sei und dass man, wenn man durch Sturm vom Fischfang abgehalten worden, nichts anderes zu thun gehabt habe, als sich einander Märchen und allerlei Geschichten zu erzählen. Manches Wort und manche Stelle habe er zwar nicht verstanden oder missverstanden, aber doch den Hauptinhalt jedes Märchens aufgefasst, den er dann mit Hülfe seiner eigenen Phantasie wiederzugeben versuche, wenn er daheim an langen Winterabenden oder in sonstigen Mussestunden andern Leuten Märchen erzähle.»

Namentlich in den nördlichen Theilen seines Vaterlandes, besonders im Gouvernement Archangel, scheint der Russe sehr märchenreich zu sein. Gern hört und erzählt er das Gehörte weiter. Aus dem Munde meines geehrten Collegen Hrn. v. Baer weiss ich, mit welcher Andacht auf Seefahrten im Weissen und Eismeere die im Boot Befindlichen den Worten des Erzählers lauschen und dabei leicht der Gefahren, die ihnen durch Klippen drohen, vergessen. Aus diesen Gegenden kann ich denn auch gleich ein Märchen anführen, das ganz ausgezeichnet in den Sampo-Kreis passt. «Es pflanzt ein Bauer einen Kohlkopf[8]) im Keller,

8) Eine Variante bietet eine Erbse, eine andere eine Bohne, wo-

der Kohlkopf wächst empor, so dass der Bauer für denselben ein Loch in den Fussboden, in die Zimmerdecke und in's Dach schlagen muss, der Kohlkopf aber zuletzt bis an den Himmel hinanragt. Da klettert der Bauer an dem Strunk empor bis er an den Himmel kommt, dann haut er sich ein Loch in denselben und kriecht durch. Was sieht er dort? Es steht eine Handmühle[9]) da. Diese dreht sich und fertig ist ein Weizenkuchen, fertig ein Butter- und Quarkkuchen, ausserdem noch ein Topf mit Brei. Der Bauer geniesst die Gaben, trinkt und isst sich satt und schläft aus. Dann kehrt er auf die Erde zurück. Als er aber auch sein Weib mit hinaufnehmen will und sie in einem Sack, den er mit seinen Zähnen hält, hinaufschafft, fällt ihm der Sack aus den Zähnen, während er auf eine Frage seines Weibes antworten muss (Afanasjew IV, S. 32 folg.). In einem grossrussischen Märchen bei Chudjakow (Великорусскія сказки) Lief. 2, S. 108 scharrt ein Hahn unter dem Fenster einer Hütte eine goldene Handmühle hervor, auf der alle Welt mahlen kommt, das Mehl aber dort lässt, wodurch die armen Besitzer sehr reich werden.

Wie diese Märchen einer Seits einen Zug enthalten, der uns für den Sampo willkommen ist, so muss uns anderer Seits das Emporklettern an dem Kohlstrunk an die List Wäinämöinen's erinnern, mit der er Ilmarinen veranlasst auf den Wipfel der Fichte zu klettern,

---

durch wir an eine Stelle aus Schleicher's Lit. Märchen S. 38 erinnert werden.

9) Жóрновцы = жернова, Handmühle, eig. Mühlsteine wie im Litth. girnos. Sowohl Litthauer als Letten fassen die Krebssteine als Mühlsteine auf: wēžio girnos, wehschu dsirni; dasselbe bedeutet das russische жерновки.

um den Mond und den grossen Bären herabzuholen (Kalevala X, 113 ff.). Nun macht sich Wäinämöinen in seiner Odhin-Natur geltend, indem er einen Sturm hervorsingt, der seinen Bruder nach Pohjola trägt. Hiebei ist weder das Ross, noch der Wunschmantel [10]) thätig, wie auch Heinrich der Löwe ohne diese durch die Luft kommt (vrgl. Simrock, Deutsche Mythologie S. 220).

Was ich in Vorliegendem in Betreff des Wortes Sampo nachgewiesen zu haben glaube, dürfte nicht vereinzelt stehen: in vielen Stücken berühren sich finnische und russische Sagen. Wenn es von Wäinämöinen heisst, dass er dreissig Jahre im Leibe seiner Mutter durch die Wogen wandert (Kalevala I, 289 folg.), so muss man unwillkürlich an Ilja von Murom denken, der dreissig Jahre in einem fort sass, bevor er sich auf seine Fahrten aufmachte. Als treuen Verbündeten Wäinämöinen's finden wir Samsa Pellervoinen, bei welchem Namen wir an einen Zeitgenossen Ilja's erinnert werden. In einem alten Heldenliede, das im Altaischen Bergbezirk, in dem Susunschen Bergwerke aufgezeichnet worden ist [11]), finden wir fünf Helden, welche am Rande des blauen Meeres Wache halten und weder Mann noch Ross, noch irgend ein lebendes Wesen durchlassen:

---

10) Häufig kommt in russ. Märchen statt des Wunschmantels der selbst durch die Luft fliegende Teppich vor. Engverwandt ist das oben ebenfalls schon genannte Tischtuch, von dem sich eine Andeutung in einem finnischen Märchen (II, S 69) findet. Es befiehlt der König dem Märchenhelden bis zum andern Morgen ein Tischtuch zu schaffen, auf dem Mondschein und Sterne abgebildet wären.

11) Beilage zu den Извѣстія II-го Отдѣленія Акад. Наукъ (Памятники и образцы народнаго языка и словесности) B. II, S. 161; auch in: Пѣсни собранныя П. В. Кирѣевскимъ, Москва 1860 S. 7.

первой — Илья Муромецъ,
второй — Колыванъ сынъ Ивановичъ,
третій — Самсонъ Васильевичъ,
четвертый — Добрыня Никитичъ младъ,
а пятый — Алёша Поповичъ. . .

In einem andern Liede in der Sammlung von Kirejewskij I, S. 45, Vers 144, kommt geradezu vor: Самсонъ богатырь Колывановичъ. Wir sehen also eine nahe Beziehung des Samson zu Kolywan, worin ich keinen Anstand nehme Anklänge an Kaleva und Kalewi-poeg zu vermuthen [12]). In einem Liede aus dem Luga'schen Kreise des St. Petersburgischen Gouvernements (bei Kirejevskij p. 58) kommt Samson nicht in so enger Verbindung mit Iwan Kolywanowitsch [13]) vor, allein dieses Lied hat gerade vielfach spätere Elemente in sich. Wie neulich Müllenhoff in Haupt's Zeitschrift B. XII, S. 348 ff. das Vordringen des russischen Helden Ilja von Murom in die scandinavische Sage nachgewiesen hat, dürfte es interessant sein nun auch den auf finnischem und ehstnischem Boden gefeierten Namen in russischen Sagen zu sehen. Fortgesetzte Forschungen werden noch mehr aufdecken. Wahrscheinlich ist auch so mancher Zug der deutschen und scandinavischen Heldensage in den epischen Liedern

12) Vgl. Bulletin de l'Académie T. II, p. 294 = Mélanges russes T. IV, p. 157.

13) Mir kommt es sehr wahrscheinlich vor, dass in dem nach Bronizyn von Afanasjew B. II, S. 135 mitgetheilten Märchen der einfältige Bauer Golj Wojanskij (Голь Воянскій), der es allen Helden zuvorthut, noch eine Spur desselben Namens ist; in einer Variante aus dem Gouv. Perm ist es freilich der dumme Hans, der diese Rolle übernommen hat (Afanasjew II, S. 8); bei Neus, Revals sämmtliche Namen (Reval 1849) S. 66 finden wir Голыванъ sogar als Scheltwort: «armseliger Mensch».

und in den Märchen und Sagen der Finnen und Ehsten nachzuweisen. Wie wäre es z. B. wenn der Name von Lemminkäinen's Kampfgenossen Tiera, welcher freilich jetzt wie ein ächt finnisches Wort aussieht und durch das synonyme Kuura bisher zu anderer Auffassung berechtigte [14]), sich ursprünglich an Dietrich von Bern anlehnen würde?

---

14) Bull. hist. phil. VIII, pag. 75. = Mél. russes, T. I, p. 596.

(Aus dem Bulletin, T. III, pag. 497 — 506.)

$\frac{15}{27}$ März 1861.

Über die von P. v. Köppen gesammelten russischen Sprachproben [1]).

Wundern Sie sich nicht, mein geehrter Herr College, dass ich Ihre Anfrage in Betreff meiner Dialekten-Sammlung nicht mit umgehender Post beantwortet habe. Da Sie solche nun einmal berücksichtigen wollen, so lag mir daran Ihnen etwas Befriedigendes in dieser Hinsicht mitzutheilen. Um dies aber zu können, fand ich mich bewogen die ganze Sammlung durchzusehen, was, obschon zeitraubend, mir doch eine recht angenehme Beschäftigung gewährte. Es frägt sich nun aber, ob mein detaillirter Bericht Sie nicht langweilen wird. Auf Kosten Ihrer Geduld fange ich denn *ab ovo* an.

In einer Anmerkung zum Briefe von Leibnitz an Peter den Grossen, aus Wien, vom 26. Oct. 1713, — den Sie in der Vorrede zu meines Schwiegervaters Adelung Schrift «Catharinens der Grossen Verdienste um die vergleichende Sprachenkunde» (St. Petersb. 1815. 4.[2]) finden, — heisst es:

1) Der obige in Form eines Schreibens an den Hrn. Akademiker Kunik gerichtete Aufsatz wurde von diesem der historisch-philologischen Classe mitgetheilt, die es für zweckmässig hielt, die darin vorkommenden Nachrichten in weiteren Kreisen zu verbreiten.

2) [Vgl. die literarischen Nachweisungen in der Vorrede (S. XI)

«Noch hat die Linguistik des auch in dieser Hin-«sicht so ausserordentlichen Reichs keinen besondern «Bearbeiter gefunden. Vielleicht bin ich einst so glück-«lich ein Werk ausarbeiten zu können, zu welchem ich «seit mehreren Jahren schon die Materialien sammle, «nämlich einen linguistischen Atlas des Russi-«schen Reichs. Keine Nation hat bis jetzt ein ähn-«liches aufzuweisen, keine könnte es reicher ausge-«stattet liefern, als die Russische. Dies Unternehmen «könnte jedoch nur durch Vereinigung mit mehreren «Liebhabern ähnlicher Forschungen bewerkstelligt «werden. Als ich den ersten Plan dazu entwarf, ver-«sprach mir der unvergessliche Lehrberg seine Theil-«nahme für die ältere Geographie und Völkerkunde «Russlands [3]).»

Die im Jahre 1820 erschienene «Übersicht aller bekannten Sprachen und ihrer Dialekte von Fr. Adelung» gab mir Gelegenheit darauf aufmerksam zu machen, wie wünschenswerth es in linguistischer und ethnographischer Beziehung sei, für genaue Erforschung aller im russischen Reiche gebräuchlichen Sprachen und ihrer verschiedenen Dialekte zu sorgen [4]). Besonders bedauerte ich den Mangel an Kenntniss der existirenden Mundarten der Russischen Sprache.

Mich selbst interessirte der Gegenstand so sehr,

---

zu den «Briefen von Christian Wolff aus den Jahren 1719 — 1753. St. Pet. 1860.»]

3) Eine Russische Übersetzung dieser in sprachlicher Hinsicht merkwürdigen Stelle gab ich im J. 1818 in der Anzeige der oben genannten Schrift. S. die Труды Высочайше утвержденнаго Общества Любителей Россійской Словесности. Th. II, S. 279, in der Anmerkung.

4) S. ebendaselbst Th. X, SS. 210 f., 214.

dass ich mich damals schon mit mehreren Personen, von denen Belehrung zu erwarten war, in dieser Hinsicht in Berührung setzte. Besonders war es der hochverdiente Metropolit von Kijew, Eugenij (Bolchowitinow), mit dem ich darüber correspondirte, und der mir im Jahre 1820 brieflich seine Meinung wegen Classification der Russischen Dialekte mittheilte. Dass ich bei meinen vielfachen Reisen in Russland den sprachlichen Verhältnissen stets ein Ohr lieh, versteht sich daher von selbst.

Im J. 1821 machte ich den ersten Versuch eine ethnographische Karte des Russischen Reichs zu entwerfen, indem ich auf dem Übersichtsblatte (Сборный листъ) der Opermann'schen Karte (Подробная Карта Россіи) die Gränzen der Esten, der Letten und Litauer, gleich wie der Sprachgebiete des Litauisch- oder Schwarz-Russischen (Литовско-Русское, Черно-Русское) und des Roth- oder Karpatho-Russischen (Чермно-Русское, Карпато-Русское) bezeichnete. Von den Gränzen des Weissrussischen, die bis auf den heutigen Tag noch nicht vollständig angegeben werden können, durfte nur Weniges angedeutet werden.

Diese Karte begleitete mich im Auslande (1822 — 1824), wo ich unter andern gelehrten Sprachforschern auch — am 22. Juni (4. Juli) 1822 — zu Peterwardein unsern Freund P. J. Schafarik kennen lernte.

Wie ich in Galizien die westliche Gränze der Rothrussen oder sogenannten Russniaken (Russinen, Ruthenen) zu bestimmen suchte, so lag mir daran in Ostpreussen die Verbreitung der Litauer kennen zu lernen. Auch Polens ethnographische Verhältnisse interessirten mich wohl, und als am 24. Juni (6. Juli)

1823, in Warschau, der damalige Minister des öffentlichen Unterrichts, Graf Grabowski, mich fragte, ob ich nicht eine Professur, oder sonst einen Dienst, im Zarthum annehmen würde, erklärte ich mich nur in dem Falle dazu bereit, wenn ich dabei während 2 oder 3 Jahren das Land bereisen könnte.

Im Auslande, wo ich mich meist mit Antiquitäten beschäftigte, habe ich natürlich wenig Beiträge zur Kenntniss russischer Dialekte einsammeln können. Ganz leer bin ich aber auch da nicht ausgegangen, denn sowol aus Wien als aus Hermannstadt gelang es mir Einiges mitzubringen.

Schon meine Bibliographischen Blätter vom J. 1825 zeigen, dass ich nach meiner Rückkehr aus der Fremde die Forschungen über russische Dialekte nicht fallen liess, und wie ich bei früheren Reisen diesem Gegenstande stets Aufmerksamkeit schenkte, so geschah dies immerfort auch später, wie unter Anderm aus meiner im J. 1852 von der Akademie der Wissenschaften veröffentlichten statistischen Reise ins Land der Donischen Kosaken zu ersehen ist.

Meine im J. 1827 erfolgte Versetzung nach Sympheropol, als Gehülfe des General-Inspectors für Seiden-, Wein- und Gartenbau hinderte mich nicht in den Forschungen dieser Art fortzufahren, und da ich zugleich dem Ministerium des öffentlichen Unterrichts zugezählt verblieb, mit dem Auftrage eine historisch-statistische Übersicht des Schulwesens in Russland auszuarbeiten, und allen dem Minister untergeordneten Verwaltungen der Befehl zugegangen war, mich in dieser Hinsicht zu unterstützen und meinen Forderungen Genüge zu leisten, so benutzte ich diese Ge-

legenheit dazu, um durch die Geistlichkeit aus den in Litauen befindlichen Kirchspielen Nachrichten von den Bewohnern derselben nebst Sprachproben zu erhalten. Auf diese Weise sammelten sich bei mir bis zum J. 1829 nicht unbeachtungswerthe Berichte aus 277 Kirchspielen an, namentlich:

Aus 4 Kreisen des Gouv. Wilna von 101 Kirchspielen, bestehend aus 2151 bewohnten Orten mit 113,750 Bew.

Aus 1 Kreise des Gouv. Kowno von 1 Kirchsp., bestehend aus 22 Ortsch. mit 246 Bew.

Aus 1 Kreise des Gouv. Kurland von 5 Kirchsp., bestehend aus 157 Ortsch. mit 1756 Bew.

Aus 4 Kreisen des Gouv. Minsk von 170 Kirchsp., bestehend aus 1941 Ortsch. mit 180,791 Bew.

Überhaupt also:

Aus 10 Kreisen, von 277 Kirchspielen, bestehend aus 4271 Ortschaften mit 296,543 Bewohnern.

Dass ich mich mit Untersuchungen über die verschiedenen Dialekte des Russischen beschäftigte, wurde schon von Jemand in der *Revue bibliographique des Pays-Bas et de l'Étranger* (Nov. 1826, S. 346) verrathen.

Was ich in Jahrbüchern, in Urkunden und im Karamsin, in statistischen Werken wie in Reisebeschreibungen, in den Revisions-Berichten über die Reichs-Domänen und Kronsbauern, gleich wie in den sowohl der Akademie der Wissenschaften als dem scientifischen Comité des Ministeriums der Reichs-Domänen zugegangenen Handschriften über Verschiedenheit der Bewohner und ihre Sprache vorfand, wurde von mir sorgfältig notirt. Besonderen Werth aber legte ich

auf die Nachrichten von Übersiedelungen, wie dies unter Anderm die dritte Beilage zu meiner Reise ins Land der Donischen Kosaken zeigt. Freiwillig, nothgedrungen oder durch herrschaftliche Willkühr aus einer Gegend in die andere versetzt, bringt der Übersiedeler seine Sprache mit sich, und, während er durch Verhältnisse genöthigt wird sich Wörter und Ausdrücke seiner neuen Nachbarn anzueignen, bleibt auch sein grösserer oder geringerer Einfluss auf seine Umgebung nicht aus.

Da, wo die Geschichte schweigt, deutet bisweilen die Identität der Local-Benennungen auf gleichartigen Ursprung, denn der Übersiedeler prägt gern seinem neuen Wohnorte und dessen Umgebung die Namen seines Stammortes auf. Wie würde es sonst wohl zugehen, dass wir im Europäischen Russland drei von einander weit entfernte Städte Peresslaw (oder Peresslawl), an Trubesh genannten Gewässern vorfinden: namentlich Peresslaw im Gouvernement Poltawa, Peresslawl Rjasanskij (das jetzige Rjasan') und Peresslawl-Saljesskij im Wladimirschen.

Unterstützt durch freundliche Mittheilungen von Bereshanin, Berlinskij, Loboiko, Chlendowski, Chodakowski, Korbelezkij, Pawlowskij, Sosnowskij u.a., wuchsen allmählich meine Sammlungen, denen denn auch, wo es möglich war, Separat-Abdrücke von Aufsätzen über Dialekte (wie die von Kalajdowitsch und Nadeshdin) beigefügt wurden. So kamen denn auch Archangel'sche, Kleinrussische, Smolenskische und Ssibirische Wörtersammlungen hinzu.

Es finden sich nun in meinem, den russischen Mundarten gewidmeten Carton, folgende Convolute vor:

1) Über Russische Dialekte überhaupt[5]).
2) Grossrussisch.
3) Weiss- und Schwarz- (oder Litauisch-) Russisch.
4) Roth- (oder Karpatho-) Russisch.
5) Kleinrussisch.
6) Übersiedelungen.

Gegenstand der einzelnen Notizen bilden:

Nachrichten über das Sprachgebiet (worunter ein von Sosnowskij mitgetheiltes Kärtchen über die Sprachgränzen im vormaligen Bjelostokschen Gebiete).
Sprachformen.
Wörtersammlungen nebst Provincialismen und Idiotismen.
Grössere Sprachproben in Versen und in Prosa.
Geschichtliches.
Übersiedelungen.
Literatur.

Es würde zu weit führen, wenn ich hier den Inhalt der einzelnen Convolute näher angeben wollte. Ich muss nur noch hinzufügen, dass ein reiches Material für den russischen Ethnographen sich unter den Schätzen unserer Akademie der Wissenschaften be-

---

5) Einzelne Andeutungen über die Gränzen der russischen Volkszweige kommen in den drei existirenden Exemplaren meines ethnographischen Atlas des Europäischen Russlands vor. — Von diesen drei Exemplaren befindet sich das erste in der Privat-Bibliothek S. M. des Kaisers, das zweite in der 2ten Abth. der Akad. Bibliothek, und das dritte in der Kaiserl. Russ. Geographischen Gesellschaft.

findet, namentlich in den tausenden auf meinen Vorschlag uns aus allen Kirchspielen des Reiches zugekommenen Nachrichten über bewohnte Orte und deren Insassen. Leider haben die Berichterstatter mehrmals unnütze Weisheit an den Tag legen wollen, woher sie denn, statt gewünschter einfacher Angabe der Nationalität, sich gelehrt klingender Worte bedienten, wie z. B.: «Slawischer Race»; Slaweno-Russen»; «Slawischer Race des alten Sseweriens»; «Kleinrussen weisser Race, zu der alle Europäer gehören»; «Kaukasischer Race» etc. [6]). Doch gab es glücklicher Weise der Hyperklugen nicht gar viele.

Karabagh, an der Süd-Küste der taurischen Halbinsel,
den 17. Februar 1861.

---

6) S. meine Vorrede zum Geogr. Nomenclator des Tulaschen Gouvernements: Города и селенія Тульской губ. 1857 г. Спб. 1858, in-8. Стр. IX и X.

(Aus dem Bulletin, T. III, pag. 506—511.)

$\frac{31\text{ Mai}}{12\text{ Juni}}$ 1861.

Ankündigung einer Ausgabe des Werkes von Prof. Worsaae: *Nordiske Oldsager* (Nordische Alterthümer), mit russischem Text.

Nur ganz rohe Völker sind gleichgültig gegen ihre Vergangenheit, der Kampf um die Existenz in der Gegenwart umfasst alle ihre Interessen. Je mehr dagegen ein Volk in der Civilisation fortschreitet, um so mehr wächst seine Theilnahme an seiner eigenen Vergangenheit. Es geht ihm darin wie dem einzelnen Menschen, der im gereiften Alter gern auf seine Jugend zurückblickt und über dieselbe sich belehren lässt. Aber so wie der einzelne Mensch eine volle Kenntniss von sich nur aus der Zeit haben kann, in der Bewusstsein und Gedächtniss vollständig entwikkelt waren, über seine frühesten Jugendjahre aber nur durch Verwandte und andere ältere Personen, die in seinem Hause Verkehr hatten, Bruchstücke erfahren kann, so hat ein Volk eine vollständige Geschichte erst von der Zeit an, in welcher es selbst Notirungen machen konnte; seine frühern rohen Zustände lernt es nur aus vereinzelten Berichten anderer Völker kennen, die mit ihm in Berührung kamen, selbst aber schon weiter vorgeschritten waren, und die Kunst ver-

standen, die Begebenheiten, die sie erlebten, oder von denen sie hörten, niederzuschreiben. Von der Schreibekunst hängt also die urkundliche Geschichte ab. Wo diese in einem Volke fehlt, und auch bei seinen Nachbarn nicht einheimisch ist, da fehlt eine vollständige Geschichte, ja es müsste alle Kenntniss von den frühern Zuständen fehlen, wenn man nicht Urkunden anderer Art auffinden könnte. Es ist aber die Schreibekunst selbst eine späte Erfindung und eine Erfindung, die sehr langsam vor sich gegangen ist. Sie hat ihre eigene Entstehungs-Geschichte, eben weil sie nur allmählich vor sich ging, nicht aufzeichnen können, aber es hat sich doch so viel erhalten, dass wir sie mit einiger Sicherheit verfolgen können. Als die Israeliten aus Ägypten zogen, konnten sie schon schreiben, und die Griechen und die übrigen Völker Europas erlernten diese Kunst, wie sie selbst angeben, zwar nicht grade von den Israeliten, doch von verwandten Semitischen Völkern. Hatten diese die Schreibekunst ursprünglich erfunden? Es scheint nicht. Sie ahmten ohne Zweifel nur die Ägypter nach. An den Bauwerken dieser letztern sehen wir, dass sie sehr früh auf ihren Tempeln Gegenstände, denen sie eine höhere Bedeutung beilegten, abbildeten, und allmählich dahin geführt wurden, die Abbildungen für die Anfangslaute der Wörter, mit denen sie die Gegenstände bezeichneten, zu gebrauchen. So entstand ohne Zweifel die Buchstaben-Schrift der Ägypter, welche die Israeliten für ihre Sprache nachahmten. Auch die Begriffs-Schrift der Chinesen scheint auf ähnliche Art, obgleich ganz selbstständig, aus Abbildungen entstanden zu sein, die man allmählich verkürzte und als Symbole

der Kohlkopf wächst empor, so dass der Bauer für denselben ein Loch in den Fussboden, in die Zimmerdecke und in's Dach schlagen muss, der Kohlkopf aber zuletzt bis an den Himmel hinanragt. Da klettert der Bauer an dem Strunk empor bis er an den Himmel kommt, dann haut er sich ein Loch in denselben und kriecht durch. Was sieht er dort? Es steht eine Handmühle[9]) da. Diese dreht sich und fertig ist ein Weizenkuchen, fertig ein Butter- und Quarkkuchen, ausserdem noch ein Topf mit Brei. Der Bauer geniesst die Gaben, trinkt und isst sich satt und schläft aus. Dann kehrt er auf die Erde zurück. Als er aber auch sein Weib mit hinaufnehmen will und sie in einem Sack, den er mit seinen Zähnen hält, hinaufschafft, fällt ihm der Sack aus den Zähnen, während er auf eine Frage seines Weibes antworten muss (Afanasjew IV, S. 32 folg.). In einem grossrussischen Märchen bei Chudjakow (Великорусскія сказки) Lief. 2, S. 108 scharrt ein Hahn unter dem Fenster einer Hütte eine goldene Handmühle hervor, auf der alle Welt mahlen kommt, das Mehl aber dort lässt, wodurch die armen Besitzer sehr reich werden.

Wie diese Märchen einer Seits einen Zug enthalten, der uns für den Sampo willkommen ist, so muss uns anderer Seits das Emporklettern an dem Kohlstrunk an die List Wäinämöinen's erinnern, mit der er Ilmarinen veranlasst auf den Wipfel der Fichte zu klettern,

---

durch wir an eine Stelle aus Schleicher's Lit. Märchen S. 38 erinnert werden.

9) Жóрновцы = жернова, Handmühle, eig. Mühlsteine wie im Litth. girnos. Sowohl Litthauer als Letten fassen die Krebssteine als Mühlsteine auf: wẽžio girnos, wehschu dsirni; dasselbe bedeutet das russische жерновки.

um den Mond und den grossen Bären herabzuholen (Kalevala X, 113 ff.). Nun macht sich Wäinämöinen in seiner Odhin-Natur geltend, indem er einen Sturm hervorsingt, der seinen Bruder nach Pohjola trägt. Hiebei ist weder das Ross, noch der Wunschmantel [10]) thätig, wie auch Heinrich der Löwe ohne diese durch die Luft kommt (vrgl. Simrock, Deutsche Mythologie S. 220).

Was ich in Vorliegendem in Betreff des Wortes Sampo nachgewiesen zu haben glaube, dürfte nicht vereinzelt stehen: in vielen Stücken berühren sich finnische und russische Sagen. Wenn es von Wäinämöinen heisst, dass er dreissig Jahre im Leibe seiner Mutter durch die Wogen wandert (Kalevala I, 289 folg.), so muss man unwillkürlich an Ilja von Murom denken, der dreissig Jahre in einem fort sass, bevor er sich auf seine Fahrten aufmachte. Als treuen Verbündeten Wäinämöinen's finden wir Samsa Pellervoinen, bei welchem Namen wir an einen Zeitgenossen Ilja's erinnert werden. In einem alten Heldenliede, das im Altaischen Bergbezirk, in dem Susunschen Bergwerke aufgezeichnet worden ist [11]), finden wir fünf Helden, welche am Rande des blauen Meeres Wache halten und weder Mann noch Ross, noch irgend ein lebendes Wesen durchlassen:

---

10) Häufig kommt in russ. Märchen statt des Wunschmantels der selbst durch die Luft fliegende Teppich vor. Engverwandt ist das oben ebenfalls schon genannte Tischtuch, von dem sich eine Andeutung in einem finnischen Märchen (II, S 69) findet. Es befiehlt der König dem Märchenhelden bis zum andern Morgen ein Tischtuch zu schaffen, auf dem Mondschein und Sterne abgebildet wären.

11) Beilage zu den Извѣстія II-го Отдѣленія Акад. Наукъ (Памятники и образцы народнаго языка и словесности) B. II, S. 161; auch in: Пѣсни собранныя П. В. Кирѣевскимъ, Москва 1860 S. 7.

der Kohlkopf wächst empor, so dass der Bauer für denselben ein Loch in den Fussboden, in die Zimmerdecke und in's Dach schlagen muss, der Kohlkopf aber zuletzt bis an den Himmel hinanragt. Da klettert der Bauer an dem Strunk empor bis er an den Himmel kommt, dann haut er sich ein Loch in denselben und kriecht durch. Was sieht er dort? Es steht eine Handmühle[9]) da. Diese dreht sich und fertig ist ein Weizenkuchen, fertig ein Butter- und Quarkkuchen, ausserdem noch ein Topf mit Brei. Der Bauer geniesst die Gaben, trinkt und isst sich satt und schläft aus. Dann kehrt er auf die Erde zurück. Als er aber auch sein Weib mit hinaufnehmen will und sie in einem Sack, den er mit seinen Zähnen hält, hinaufschafft, fällt ihm der Sack aus den Zähnen, während er auf eine Frage seines Weibes antworten muss (Afanasjew IV, S. 32 folg.). In einem grossrussischen Märchen bei Chudjakow (Великорусскія сказки) Lief. 2, S. 108 scharrt ein Hahn unter dem Fenster einer Hütte eine goldene Handmühle hervor, auf der alle Welt mahlen kommt, das Mehl aber dort lässt, wodurch die armen Besitzer sehr reich werden.

Wie diese Märchen einer Seits einen Zug enthalten, der uns für den Sampo willkommen ist, so muss uns anderer Seits das Emporklettern an dem Kohlstrunk an die List Wäinämöinen's erinnern, mit der er Ilmarinen veranlasst auf den Wipfel der Fichte zu klettern,

---

durch wir an eine Stelle aus Schleicher's Lit. Märchen S. 38 erinnert werden.

9) Жóрновцы = жернова, Handmühle, eig. Mühlsteine wie im Litth. gìrnos. Sowohl Litthauer als Letten fassen die Krebssteine als Mühlsteine auf: wẽžio gìrnos, wehschu dsirni; dasselbe bedeutet das russische жерновки.

um den Mond und den grossen Bären herabzuholen (Kalevala X, 113 ff.). Nun macht sich Wäinämöinen in seiner Odhin-Natur geltend, indem er einen Sturm hervorsingt, der seinen Bruder nach Pohjola trägt. Hiebei ist weder das Ross, noch der Wunschmantel [10]) thätig, wie auch Heinrich der Löwe ohne diese durch die Luft kommt (vrgl. Simrock, Deutsche Mythologie S. 220).

Was ich in Vorliegendem in Betreff des Wortes Sampo nachgewiesen zu haben glaube, dürfte nicht vereinzelt stehen: in vielen Stücken berühren sich finnische und russische Sagen. Wenn es von Wäinämöinen heisst, dass er dreissig Jahre im Leibe seiner Mutter durch die Wogen wandert (Kalevala I, 289 folg.), so muss man unwillkürlich an Ilja von Murom denken, der dreissig Jahre in einem fort sass, bevor er sich auf seine Fahrten aufmachte. Als treuen Verbündeten Wäinämöinen's finden wir Samsa Pellervoinen, bei welchem Namen wir an einen Zeitgenossen Ilja's erinnert werden. In einem alten Heldenliede, das im Altaischen Bergbezirk, in dem Susunschen Bergwerke aufgezeichnet worden ist [11]), finden wir fünf Helden, welche am Rande des blauen Meeres Wache halten und weder Mann noch Ross, noch irgend ein lebendes Wesen durchlassen:

---

10) Häufig kommt in russ. Märchen statt des Wunschmantels der selbst durch die Luft fliegende Teppich vor. Engverwandt ist das oben ebenfalls schon genannte Tischtuch, von dem sich eine Andeutung in einem finnischen Märchen (II, S 69) findet. Es befiehlt der König dem Märchenhelden bis zum andern Morgen ein Tischtuch zu schaffen, auf dem Mondschein und Sterne abgebildet wären.

11) Beilage zu den Извѣстія II-го Отдѣленія Акад. Наукъ (Памятники и образцы народнаго языка и словесности) B. II, S. 161; auch in: Пѣсни собранныя П. В. Кирѣевскимъ, Москва 1860 S. 7.

der Kohlkopf wächst empor, so dass der Bauer für denselben ein Loch in den Fussboden, in die Zimmerdecke und in's Dach schlagen muss, der Kohlkopf aber zuletzt bis an den Himmel hinanragt. Da klettert der Bauer an dem Strunk empor bis er an den Himmel kommt, dann haut er sich ein Loch in denselben und kriecht durch. Was sieht er dort? Es steht eine Handmühle[9]) da. Diese dreht sich und fertig ist ein Weizenkuchen, fertig ein Butter- und Quarkkuchen, ausserdem noch ein Topf mit Brei. Der Bauer geniesst die Gaben, trinkt und isst sich satt und schläft aus. Dann kehrt er auf die Erde zurück. Als er aber auch sein Weib mit hinaufnehmen will und sie in einem Sack, den er mit seinen Zähnen hält, hinaufschafft, fällt ihm der Sack aus den Zähnen, während er auf eine Frage seines Weibes antworten muss (Afanasjew IV, S. 32 folg.). In einem grossrussischen Märchen bei Chudjakow (Великорусскія сказки) Lief. 2, S. 108 scharrt ein Hahn unter dem Fenster einer Hütte eine goldene Handmühle hervor, auf der alle Welt mahlen kommt, das Mehl aber dort lässt, wodurch die armen Besitzer sehr reich werden.

Wie diese Märchen einer Seits einen Zug enthalten, der uns für den Sampo willkommen ist, so muss uns anderer Seits das Emporklettern an dem Kohlstrunk an die List Wäinämöinen's erinnern, mit der er Ilmarinen veranlasst auf den Wipfel der Fichte zu klettern,

---

durch wir an eine Stelle aus Schleicher's Lit. Märchen S. 38 erinnert werden.

9) Жóрновцы = жернова, Handmühle, eig. Mühlsteine wie im Litth. gìrnos. Sowohl Litthauer als Letten fassen die Krebssteine als Mühlsteine auf: wẽžio gìrnos, wehschu dsirni; dasselbe bedeutet das russische жерновки.

um den Mond und den grossen Bären herabzuholen (Kalevala X, 113 ff.). Nun macht sich Wäinämöinen in seiner Odhin-Natur geltend, indem er einen Sturm hervorsingt, der seinen Bruder nach Pohjola trägt. Hiebei ist weder das Ross, noch der Wunschmantel [10]) thätig, wie auch Heinrich der Löwe ohne diese durch die Luft kommt (vrgl. Simrock, Deutsche Mythologie S. 220).

Was ich in Vorliegendem in Betreff des Wortes Sampo nachgewiesen zu haben glaube, dürfte nicht vereinzelt stehen: in vielen Stücken berühren sich finnische und russische Sagen. Wenn es von Wäinämöinen heisst, dass er dreissig Jahre im Leibe seiner Mutter durch die Wogen wandert (Kalevala I, 289 folg.), so muss man unwillkürlich an Ilja von Murom denken, der dreissig Jahre in einem fort sass, bevor er sich auf seine Fahrten aufmachte. Als treuen Verbündeten Wäinämöinen's finden wir Samsa Pellervoinen, bei welchem Namen wir an einen Zeitgenossen Ilja's erinnert werden. In einem alten Heldenliede, das im Altaischen Bergbezirk, in dem Susunschen Bergwerke aufgezeichnet worden ist [11]), finden wir fünf Helden, welche am Rande des blauen Meeres Wache halten und weder Mann noch Ross, noch irgend ein lebendes Wesen durchlassen:

---

10) Häufig kommt in russ. Märchen statt des Wunschmantels der selbst durch die Luft fliegende Teppich vor. Engverwandt ist das oben ebenfalls schon genannte Tischtuch, von dem sich eine Andeutung in einem finnischen Märchen (II, S 69) findet. Es befiehlt der König dem Märchenhelden bis zum andern Morgen ein Tischtuch zu schaffen, auf dem Mondschein und Sterne abgebildet wären.

11) Beilage zu den Извѣстія II-го Отдѣленія Акад. Наукъ (Памятники и образцы народнаго языка и словесности) B. II, S. 161; auch in: Пѣсни собранныя П. В. Кирѣевскимъ, Москва 1860 S. 7.

ist, sondern ein allgemein menschliches, sicher geweckt und allgemein werden, wenn nur die Resultate der Unternehmungen anderer Völker auf demselben Felde mehr bekannt und die Classificirung und Benennung der Gegenstände, die sich im Lande finden, erleichtert wird.

Aus diesen Gründen hat die Akademie es passend gefunden, das Dänische Werk des berühmten Alterthums-Forschers Worsaae, in welchem er die wichtigsten Formen der Gegenstände des Museums der nordischen Alterthümer in Kopenhagen abbildet und benennt, mit russischer Übersetzung versehen für einen billigen Preis verkäuflich zu machen. Man findet in demselben über 600 Gegenstände getreu abgebildet. Es war Anfangs die Absicht, die Abbildungen der Kunstgegenstände aus dem christlichen Mittelalter nicht mit zu publiciren, da nach Skandinavien die Kunst mit dem Christenthume aus Rom eingewandert ist, nach Russland aber aus Griechenland, bei uns also wohl andere Formen vorkommen werden als dort. Aber da der Verleger des Dänischen Werkes die ganze Reihe der dort angefertigten Abdrücke für einen Preis überlassen hat, für den man hier nicht die Hälfte neu zeichnen und abdrucken lassen könnte, so wurde es schliesslich vorgezogen, das ganze Werk vollständig herauszugeben. Die Käufer werden hoffentlich zufrieden sein mit der Gewissheit, das Werk über die nordischen Alterthümer des Kopenhagener Museums vollständig zu besitzen, wenn auch das letzte Drittheil weniger Anwendung auf Russland findet, als die beiden andern.

Die Akademie ist weiter gegangen. Sie hat den

Conservator ihres ethnographischen Museums, Herrn Collegienrath Radloff, der sich lebhaft für diesen Gegenstand interessirt, im vorigen Jahre nach Schweden und Dänemark reisen lassen, um, unterstützt von den Herren Thomsen und Worsaae, die nordischen Alterthümer zu studiren. Herr Radloff hat nicht nur den dortigen Sammlungen viel Fleiss gewidmet, sondern auch die nordischen Sprachen und insbesondere das Dänische eifrig studirt, um die vielen Special-Arbeiten, die sehr zerstreut und mannigfach in diesen Ländern schon erschienen sind, vollständig verstehen zu können. Er wird hoffentlich im Laufe der Zeit das Wichtigste aus denselben durch allgemeine Übersichten dem Russischen Publikum zugänglich machen.

Die Akademie besitzt in ihrem ethnographischen Museum schon einen recht hübschen Anfang einer Sammlung von vorhistorischen Alterthümern, theils aus Skandinavien, theils aus verschiedenen Gegenden des Russischen Reiches.

Sehr zu wünschen wäre es freilich, dass ein allgemeines Reichs-Museum für die Alterthümer, die in Russland sich finden, vom Staate errichtet werde, gleich denen in Kopenhagen, Stockholm, Berlin und Schwerin. Es ist für ein solches grösseres Museum schon einige Hoffnung erregt. Bis dahin ist aber zu besorgen, dass Gegenstände dieser Art sehr zerstreut werden, wenn sie nicht einen Sammelpunkt finden. Sehr zerstreut können sie aber unmöglich so belehrend sein, als wenn viele zusammen kommen, und man, was durchaus nothwendig ist, den Fundort und die Art des Vorkommens für immer notirt. Die Aka-

demie bietet daher, so beschränkt auch der Raum für ihr ethnographisches Museum ist, dieses für die Aufnahme von Funden dieser Art an. Man hat hier den Vortheil, einen gut unterrichteten Conservator zu finden, und die mitgegebenen Notizen werden hier nicht verloren gehen. Wollen die Besitzer oder die Finder solcher Alterthümer andere Sammlungen zur Einlieferung wählen, etwa die der R. geographischen, der archaeologischen, oder irgend einer andern sorgfältig verwalteten Gesellschaft, so wird die Akademie sich auch darüber freuen. Die Akademie geht mit obiger Proposition nicht aus auf Bereicherungen, sondern würde am liebsten ihr ganzes ethnographisches Museum, in welchem von den verschiedenen Bewohnern des Russischen Reiches Geräthschaften, Werkzeuge, Kunstproducte und Kleider aufgehoben werden, von denen sehr bald viele auch historisch sein und zu den grössten Seltenheiten gehören werden, einem allgemeinen Reichs-Museum abgeben. Die Akademie bedauert es nur im Interesse der vaterländischen Alterthumskunde und der wissenschaftlichen Ehre des Russischen Reiches, wenn Liebhaber solche Alterthümer, wie sie hier besprochen und in dem vorliegenden Werke abgebildet sind, ohne schriftlichen Nachweis über die Örtlichkeit und Art des Fundes lange bei sich verwahren. Nach dem Tode des ersten Besitzers weiss in der Regel Niemand mehr wo die Gegenstände her sind; sie dienen dann eine Zeit wohl als Spielzeug der Kinder und werden zerstreut. Werden sie dann wieder einmal aufgefunden, so geben sie nur falsche Zeugnisse ab.

Es scheint aber auch jetzt grade dringend noth-

wendig, das Interesse der Bewohner des Russischen Reiches für die hier in unserm Boden verborgenen Reste eines frühen Alterthums zu wecken. Die ausgedehnten Erdarbeiten, welche zur Herstellung der Eisenbahnen im ganzen Reiche ausgeführt werden, müssen auf manche alten Gräber stossen und auch wohl andere Reste des Alterthums auffinden lassen. Es wäre sehr zu bedauern, wenn diese nicht für die Kenntniss der Vorzeit in diesen Ländern benutzt würden.

Im Auftrage der Akademie Baer. Schiefner.

(Aus dem Bulletin, T. IV, pag. 89 — 96.)

$\frac{14}{26}$ Juni 1861.

Zur russischen Heldensage, von A. Schiefner.

Als ich im vorigen Sommer einige Tage in Tübingen zubrachte, erfuhr ich aus dem Munde des hochgefeierten Ludwig Uhland, dass bereits vor längerer Zeit Professor Moritz Rapp die 1818 in Moskau von Kalaidowitsch vollständiger herausgegebene Sammlung altrussischer Dichtungen des Kirscha Danilow in's Deutsche übertragen hätte, die Handschrift aber nach ihrer Absendung nach Leipzig spurlos verschwunden sei. Soweit ich mich erinnere, hatte Prof. Rapp diese Übersetzung von Uhland dazu aufgemuntert unternommen, und es war mir eine wahre Freude zu sehen, mit welchem Interesse der edle Freund der Volksdichtung nachforschte, was für neuere Leistungen auf diesem Gebiete Russland aufzuweisen hätte. Unmittelbar nach der Zeit meines Besuchs in Tübingen scheint die erste Lieferung der von P. W. Kirejewsky unternommenen Liedersammlung (Пѣсни собранныя П. В. Кирѣевскимъ, Москва 1860) den Druck verlassen zu haben, in welcher uns die auf Ilja von Murom bezüglichen Lieder und Sagen vorliegen. Einige Monate später folgte die zweite Lieferung mit den auf Dobrynja Nikititsch, Aljoscha Popowitsch

u. s. w. bezüglichen Liedern. War ein Theil derselben auch schon durch die Bemühungen der zweiten Classe der Akademie [1]) bekannt geworden, so hat sich doch die Gesellschaft der Liebhaber der russ. Litteratur zu Moskau durch Veröffentlichung dieser Sammlung ein grosses Verdienst erworben. Aber eine noch grössere Anerkennung dürfte der vor einigen Monaten von derselben Gesellschaft herausgegebenen Liedersammlung Rybnikow's zu Theil werden. Der erste bisher erschienene Band (Пѣсни собранныя П. Н. Рыбниковымъ. Часть I. Народныя былины, старины и побывальщины. Москва 1861) umfasst auf 488 Octavseiten 88 Lieder, welche die Herausgeber in vier Gruppen getheilt haben, deren erste die Helden vor Wladimir und die Helden Kiews zur Zeit Wladimirs, die zweite die Nowgorodschen Recken, die dritte die Zeiten des Moskowischen Zaarenthums und die vierte verschiedene Zeiten und Begebenheiten zum Gegenstande hat. Nicht wollen wir untersuchen, wie berechtigt eine solche Eintheilung sei; besonders nothwendig ist sie nicht, denn das Volkslied kennt einen solchen Unterschied der Zeiten nicht. Es ist die Vergangenheit überhaupt, welche es besingt, und diese Vergangenheit richtet sich nicht nach den Vorschriften der Chronologen. Deshalb kann eine wunderbare Heldenthat eben so gut zur Zeit Wladimirs als fünf oder sechs Jahrhundert später ausgeführt sein; sie wird bald an diesen, bald an jenen berühmten Namen geknüpft, und wie sonst kann man auch hier sagen,

1) Прибавленія къ Извѣстіямъ II Отдѣленія Академіи Наукъ (Памятники и образцы народнаго языка и словесности Русскихъ и западныхъ Славянъ. (СПб. 1852 — 1856.)

dass der Name nicht viel oder nichts zur Sache thue. Diese 88 Lieder sind zwar zum Theil nur Varianten, aber gerade die Mittheilung der verschiedensten Gestaltungen eines und desselben Liedes hat ihr grosses Verdienst. Eine zu Ende der Sammlung hinzugefügte Übersicht giebt die Quellen und Fundorte der einzelnen Lieder an. Sie stammen aus verschiedenen Gegenden des Olonetzischen Gouvernements und sind meist von Rybnikow aufgezeichnet oder ihm von andern Sammlern zur Verfügung gestellt worden. Es kann meine Absicht nicht sein den ganzen Inhalt dieser Sammlung hier besprechen zu wollen; nur durch Vorführung einiger der vielen interessanten Stücke hoffe ich die Freunde der Sagen- und Mythenforschung auf ihren hohen Werth aufmerksam zu machen, und stehe nicht an zu behaupten, dass der von Müllenhoff unlängst in Haupt's Zeitschrift für Deutsches Alterthum B. XII, S. 354 ausgesprochene Wunsch, «dass man sich «bald in Russland mit gleicher Liebe der hei«mischen nationalen Sage und Dichtung an«nehme, wie der finnischen, ehstnischen und «tatarischen, und vor allem den Bestand der «Überlieferung den Anforderungen der heuti«gen Wissenschaft gemäss darlege und allge«mein zugänglich mache», von den an diese Sammlung zu knüpfenden Forschungen am ehesten seine Erfüllung zu hoffen habe.

Auf S. 32 ff. treffen wir die auf den Helden Swjatogor bezüglichen Stücke. Der Held reitet aus und weiss sich vor Kraft nicht zu lassen. Er möchte, ginge es, die ganze Erde aufheben. Da stösst er auf der Steppe auf einen kleinen Quersack, den er weder

mit der Peitsche, noch mit dem Finger und der Hand in Bewegung setzen kann. Er muss vom Rosse steigen. Als er den Quersack mit beiden Händen packt und ihn bis über seine Kniee erhebt, sinkt er selbst bis an die Kniee in die Erde; es rinnen ihm nicht Thränen, sondern Blut von dem Gesicht, er kann sich nicht mehr vom Fleck rühren, sondern findet dort seinen Tod. Ein zweites Stück führt ihn uns vor mit seinem jüngern Zeitgenossen Ilja von Murom. Letzterer hatte dreissig Jahre in einem fort gesessen ohne Arme und Beine rühren zu können. Da treten in Abwesenheit der Eltern zwei wandernde Krüppel ans Fenster der Hütte und bitten um Einlass. Plötzlich bekommt er den Gebrauch der Arme und Beine wieder, die Krüppel reichen ihm einen Honigtrank, der ihm grosse Heldenkraft verleiht, und verkünden ihm, dass er seinen Tod nicht im Kampfe finden werde. Nur warnen sie ihn vor einigen Helden, mit denen er sich in keinen Kampf einlassen solle. Oben an steht Swjatogor, den die Erde ohnehin mit Mühe zu tragen vermag, ihm zunächst der Held Samson, der sieben Engelhaare auf dem Haupt hat. Nachdem Ilja auf die von den Krüppeln vorgeschriebene Weise zu einem Rosse gekommen ist, begiebt er sich in die Welt hinaus. Auf einem freien Felde stösst er unter einer grossen Eiche auf ein weisses Zelt mit einem gewaltigen Heldenbett von zehn Klaftern Länge und sechs Klaftern Breite. In dieses legt er sich auf drei Tage und drei Nächte schlafen, wird aber am dritten Tage von seinem Rosse mit Mühe geweckt. Das Ross meldet ihm das Nahen Swjatogors und giebt ihm den Rath, auf die Eiche zu steigen. Swjatogor überragt auf

dem Rosse sitzend den Wald und reicht mit dem Kopfe bis an das Gewölk, auf seinen Schultern aber trägt er einen Krystallschrein. Zur Eiche gelangt, nimmt er den Schrein von den Schultern, öffnet ihn mit einem goldenen Schüssel und heraus tritt eine Heldenfrau von der grössten Schönheit mit Falkenaugen und Brauen schwarz wie der Zobel. Sie richtet dem Helden die Mahlzeit an. Nach genossenem Mahl begiebt sich der Held mit der Frau ins Zelt um verschiedener Kurzweil obzuliegen und versinkt dann in Schlaf. Die Schöne aber lustwandelt indessen auf dem freien Felde, erblickt Ilja auf dem Baume und zwingt ihn mit ihr der Liebe zu pflegen, da sie im Fall der Weigerung Swjatogor wecken wolle. Nachdem Ilja ihrem Geheiss gewillfahrt hat, wird er von ihr in Swjatogors tiefe Tasche gesteckt. Als letzterer erwacht und sich, nachdem er die Schöne wiederum in den Krystallschrein gesperrt hat, auf dem Rosse zu den «heiligen Bergen» (ко Святымъ горамъ) aufmacht, stolpert das Ross und entschuldigt sein Stolpern durch die hinzugekommene Last. Da holt Swjatogor den Ilja aus der Tasche hervor und erfährt von ihm die ganze Wahrheit. Er tödtet die Schöne, tauscht sein Kreuz mit Ilja aus und nennt ihn seinen jüngeren Bruder. Von ihm lernt Ilja das Heldenhandwerk. Zusammen kommen sie zu dem Nordgebirge und stossen auf einen grossen Sarg mit einer Inschrift des Inhalts, dass derjenige, dem der Sarg bestimmt sei, sich in denselben legen solle. Zuerst legt Ilja sich hinein, der Sarg ist ihm aber zu gross und zu breit. Dagegen passt Swjatogor ganz in denselben und bedeckt sich mit dem Deckel. Diesen kann er

aber weder selbst noch Ilja wieder abheben. Ilja soll ihn mit dem Heldenschwerte Swjatogors zerschlagen. Doch vermag er nicht einmal das Schwert aufzuheben. Erst nachdem Swjatogor durch eine Ritze des Sarges ihn mit seinem Heldenathem angehaucht hat, bekommt er die Kraft dazu, wohin er aber mit dem Heldenschwert schlägt, ersteht eine neue Eisenschicht. Endlich will Swjatogor, der sein Ende herankommen sieht, seine ganze Heldenkraft auf Ilja ausathmen. Es antwortet ihm Ilja: «Ich habe, Bruder, nun schon Kraft genug, es möchte mich sonst die Erde nicht ertragen». «Du hast gut daran gethan», sprach darauf Swjatogor, «dass du meinem letzten Geheiss nicht nachgekommen bist, ich hätte dich mit dem Todesodem angehaucht und du wärest todt hingefallen an meiner Seite. Lebe wohl und behalte mein Heldenschwert, mein gutes Heldenross aber binde an meinen Sarg. Niemand ausser mir kann dieses Rosses Herr werden».

Schon der Name Swjatogor (Heiligenberg) dürfte eine Andeutung enthalten, dass wir es hier mit einem Bergriesen der gewaltigsten Art zu thun haben. Ihm zur Seite aber hat Ilja eine Stellung wie Thôrr zum Skrymir. Doch indem ich die Zusammenstellung der einzelnen Züge skandinavischer Mythen mit den hier vorliegenden Sagen bei Seite lasse, meine ich nicht unrecht zu thun, wenn ich auch die Erzählung von Swjatogors Heirath folgen lasse.

Swjatogor reitet auf einem weiten Wege einher und erblickt einen Wandersmann. Er lenkt sein Ross auf ihn, kann ihn aber durchaus nicht einholen: er reitet im Galopp, der Wandersmann ist ihm voraus,

er reitet im Trabe, der Wandersmann ist immer voraus. Da spricht der Held solche Worte: «He, Wandersmann, bleib ein wenig stehen, ich kann dich auf meinem guten Rosse nicht einholen». Der Wandersmann bleibt stehen, nimmt seinen Quersack von der Schulter und wirft ihn auf die Erde. Spricht der Held Swjatogor: «Was hast du im Quersack»? — ««Hebe ihn auf, so wirst du es sehen»»! — Swjatogor stieg vom Ross, packte den Quersack mit der Hand, konnte ihn jedoch nicht in Bewegung setzen; er fing an ihn mit beiden Händen aufzuheben, versank aber selbst bis an die Kniee in die Erde. Da spricht der Held solche Worte: «Was hast du denn in diesen Sack gethan. An Kraft fehlt es mir sicher nicht, und doch kann ich den Sack nicht aufheben». — ««In dem Sack habe ich die Schwere der Erde»». — «Wer bist du aber selbst, welchen Namen hast du und wie benennt man dich nach deinem Vater»? — ««Ich bin Mikuluschka Seljaninowitsch»». — «Sage mir, Mikuluschka, wie kann ich mein Schicksal erfahren?» — ««Reite gerade aus bis zum Scheidewege, wende dann links und lass dein Ross darauf mit voller Kraft laufen, so kommst du zu dem Nordgebirge. Dort steht unter einem grossen Baume eine Schmiede. Bei dem Schmied kannst du dein Schicksal erfahren»». — Es ritt Swjatogor gerade aus, lenkte am Scheidewege links ab, liess sein Ross mit voller Kraft laufen; sein Ross stürzte einher über Flüsse und Meere und setzte über weite Thäler. Drei Tage ritt Held Swjatogor und gelangte zu dem Nordgebirge, zu dem grossen Baume und zur Schmiede. In der Schmiede schmiedet der Schmied zwei dünne Haare. Es spricht der

Held solche Worte: «Was schmiedest du, o Schmied»? — Es antwortet der Schmied: ««Ich schmiede das Geschick, welches Weib welchem Manne zu Theil werden soll»». — «Wer wird denn mir zu Theil werden»? — ««Deine Braut ist im Land am Meeresstrand (eigent. въ царствѣ Поморскомъ, im Pommernreiche), im Königssitz und liegt 30 Jahre auf dem Misthaufen»». — Es steht der Held und denkt nach: «Wohlan ich reite ins Land am Meeresstrand und tödte diese Braut». Er gelangt ins Land am Meeresstrand, zum Königssitz, zum ärmlichen Häuschen, tritt ein: es ist Niemand zu Hause, nur liegt ein Mädchen auf dem Misthaufen, ihr Körper sieht aus wie Tannenrinde. Swjatogor holt 500 Rubel aus der Tasche, wirft sie auf den Tisch, ergreift sein starkes Schwert und schlägt das Mädchen auf die weisse Brust, dann aber reitet er fort aus dem Land am Meeresstrand. Es erwacht das Mädchen, blickt empor: es ist als wenn Tannenrinde ihr vom Leibe gefallen wäre, auf dem Tische aber liegen fünfhundert Rubel; sie wurde aber schön, eine solche Schönheit hat man weder in der Welt gesehen, noch von einer solchen gehört. Mit diesem Gelde fing sie einen Handel an und erwarb sich eine unermessliche goldene Casse, baute sich Schiffe, belud sie mit kostbaren Waaren und fuhr auf dem blauen Meere einher. Sie gelangte zu der grossen Stadt an den heiligen Bergen und fing an die kostbaren Waaren zu verkaufen. Der Ruf ihrer Schönheit verbreitete sich in der ganzen Stadt und im ganzen Lande. Auch Held Swjatogor kam um die Schönheit anzusehen, und sie gefiel ihm. Er freite um sie und sie ward seine Frau. Als die Hochzeit vorüber war und sie zu Bett gingen,

sah er eine Narbe auf ihrer weissen Brust und fragte sie: «Was hast du für eine Narbe auf der weissen Brust»? Es antwortete ihm jene: «In unser Land am Meeresstrand kam ein unbekannter Mann, liess in unserer Hütte 500 Rubel, ich aber lag in tiefem Schlafe. Als ich erwachte, war diese Narbe auf meiner weissen Brust und es war mir, als wäre mir Tannenrinde vom weissen Leibe gefallen; bis dahin aber lag ich ganze dreissig Jahre auf dem Misthaufen». Da erkannte der Held Swjatogor, dass man nirgends dem Geschick entrinnen könne,

Zu den berühmtesten Werken Ilja's gehört die Bändigung des Räubers Solowei (Nachtigall), der, wie es S. 47 Vers 100 heisst, auf sieben Eichen sitzt und sieben Werst weit packt; seine Stimme ist wie die eines wilden Thiers, er pfeift wie eine Nachtigall und winselt wie ein Hund. Dass wir in dem Räuber einen Sturmriesen wieder zu erkennen haben, dürfte schwerlich zu bezweifeln sein, namentlich wenn man bedenkt, dass wenn er pfeift, Wälder umsinken und was es an Menschen giebt zu Boden fällt.

Ob durch ähnlichen Anlaut die auf germanischem Boden verbreitete Hildebrandssage auf Ilja übertragen worden sei, wäre der Untersuchung werth. Die Lieder und Sagen lassen bald einen Sohn, bald eine Tochter Ilja's mit dem ihnen unbekannten Vater zusammentreffen. Beide messen sich, und als sie einander nicht bezwingen können, erfolgt Erkennung. S. 65 ist es der Sohn, Boriska, den Ilja von der Heldin Awdotja Goryntschanka hat, und der ihn im Schlafe tödten will; im nächstfolgenden Stücke aber eine Tochter von einer Semmelbäckerin in Litthauen. We-

der Aljoscha Popowitsch noch Dobrynja Nikititsch wagt es ihr entgegen zu treten. Als Ilja sich mit der Tochter erkennt und sich dann im Zelt zur Ruhe begeben hat, will sie, da Ilja ihre Mutter und sie beschimpft hat, ihn im Schlafe tödten, doch wird er durch das Kreuz, das er auf der Brust hat, gerettet; worauf er die Heldin zerreisst. In einer der folgenden Varianten ist es wieder ein Sohn Ilja's, Solownikow, dem dieser Untergang zu Theil wird. Hier sieht man deutlich, dass der Name eine Reminiscenz an den Räuber Solowei enthält, während in einem andern Liede, das nichts von einem Verwandtschaftsverhältniss Ilja's mit dem Feinde annehmen lässt, der Held nach einem andern Vogel, dem Falken (соколъ), den Namen Sokoljnik führt.

Nächst Ilja von Murom nimmt wohl Dobrynja Nikititsch den bedeutendsten Platz unter den Helden ein. Er ist berühmt durch seinen Kampf mit dem Drachen, aus dessen Gewalt er eine Prinzessin befreit. Der Drache kommt über ihn, als er gegen das Geheiss seiner Mutter sich im Strudel-Flusse (Пучай-рѣка) badet. Am meisten besungen wird jedoch seine unverhöffte Wiederkehr, als seine daheimgebliebene Gattin gerade im Begriff steht denjenigen zu heirathen, den sie, selbst nach Verlauf der von Dobrynja ihr gestellten Frist, durchaus nicht zum Manne nehmen sollte — den Aljoscha Popowitsch. Es schliesst sich diese Erzählung an die namentlich auf deutschem Boden sehr verbreitete Sage vom Ritter Braunschweig, von Heinrich dem Löwen, Thedel von Walmoden und dem edlen Möringer an, über welche man namentlich Schambach und Müller, Niedersäch-

sische Sagen und Märchen, S. 389 ff. vergleiche; auf slawischem Boden aber begegnen wir ihr ebenfalls; s. Feifalik «Zwei böhmische Volksbücher zur Sage von Reinfrit von Braunschweig» in den Sitzungsberichten der Wiener Akademie, philos.-histor. Classe XXIX. Bd., Jahrg. 1858 p. 83 ff. und den Nachtrag, XXXII Bd., Jahrg. 1859 S. 322 ff., wo er nach Pypins Auseinandersetzung über eine russische Recension dieser Sage Nachricht giebt. Mir will es scheinen, als wäre auch hier der Name die Brücke gewesen, über welche die Fortpflanzung der Sage stattgefunden hat. Es ist das Element *brynj* im Namen zu beachten. Bekannt dürfte es aber sein, wie oft Sylben, welche den Laut von Präpositionen haben, für solche gehalten werden, umgekehrt aber auch Präpositionen ihre Bedeutung verlieren und mit Namen verschmelzen[2]). Mag diese Vermuthung Anklang finden oder nicht, so viel steht fest, dass die Gestalt, in welcher das russische Lied uns die Heimkehr des Helden meldet, sich durch ihre Einfachheit besonders empfiehlt. Dem bei *Byzanz* weilenden Helden stolpert das Ross und wird vom Helden ausgescholten. Es antwortet ihm mit menschlicher Stimme und mel-

2) Um nur bei Beispielen auf russischem Boden stehen zu bleiben, führen wir Кабы statt Åbo an, ferner Кушеванда statt des Sees Suvanto, s. Sjögren's Abhandlungen über den finnisch-russischen Norden, S. 126, Кадомское озеро statt Donty, ebendaselbst S. 237; vergleiche ferner Neus, Reval's sämmtliche Namen (Reval 1849) S. 55 ff. Wenn die nördliche Dwina ursprünglich bei den Finnen Wiena, syrjänisch Wyna hiess, so möchte das vorgetretene D auch wohl aus einer Präposition entstanden sein, vergl. Sjögren S. 313. Heisst ja doch auch der Dnjepr in vorliegender Liedersammlung Нѣпръ (z. B. S. 150), und ebendaselbst finden wir въ Кіянъ море глубокое, worin man leicht das ursprüngliche Океанъ herausfindet; vergl. S. 369 Vers 66 Окіянь море.

det ihm, dass seine geliebte Anastasia dem kühnen Aljoscha Popowitsch vermählt werden soll, und dass das Gelage schon drei Tage dauere. Es ist hier namentlich zu beachten, dass das Ross selbst ohne Beihülfe einer andern Macht den Helden in die Heimath zurückbringt. Es fügt sich also hier auch alles um so besser, wenn wir diese Heimkehrsgeschichte mit Odhin's Verbannung und Wiederkehr in Zusammenhang zu bringen haben. Es erleidet dann keinen Zweifel, dass wir in Aljoscha Popowitsch, der anderswo auch Aljoscha Leontjewitsch oder Grigorjewitsch heisst, den Uller oder Ollerus des Saxo Grammaticus wiederzuerkennen haben. Letzterer wird nach Saxo's Erzählung von den in *Byzanz* wohnenden Göttern an die Stelle des von ihnen verstossenen Othin gesetzt und mit dessen Namen bekleidet, muss aber dem zurückkehrenden Othin weichen; vgl. Simrock, Mythologie S. 332, 336, der gute Gerhard S. 164 ff. Liebrecht in Ebert's Jahrbuch für romanische und englische Litteratur III, S. 147 ff.

Zum Sarazenenkönig Butejan Butejanowitsch gesandt, um in Gemeinschaft mit Wasily Kasimirowitsch den schuldigen Tribut zu überbringen, besiegt Dobrynja den König im Schachspiel, dann schiesst er mit seinem eigenen Bogen, da des Königs Bogen ihm alle zu schlecht sind, einen Pfeil so auf eine Messerschneide los, dass er in zwei gleiche Hälften zertheilt durch einen silbernen Ring fliegt, und besiegt auch so den König, wie er endlich auch im Ringkampfe mit den auf ihn eindringenden «Tataren» fertig wird. (S. 146 — 162).

Als Wladimir den Dunai Iwanowitsch nach Lit-

thauen absenden will, um die Königstochter Opraksa abzuholen, erbittet er sich Dobrynja zum Begleiter. Während dieser die Königstochter nach Kiew bringt, geräth Dunai an ihre ältere Schwester Nastasia, welcher er in Kiew vermählt wird. Auf dem Hochzeitsschmause rühmt sich Dunai über die Maassen, wird aber von Nastasia zurechtgewiesen, da in andern Stücken andere berühmt seien, im Schiessen aber sie selbst. Darauf vollführt sie einen Schuss wie der oben beschriebene. Dunai, der es ihr nicht nachthun kann, zielt auf ihre Brust und lässt sich nicht erweichen, obwohl Nastasia ihm ankündigt, dass sie nach drei Monaten einen Knaben austragen würde, dessen Beine bis zu den Knieen silbern, die Arme aber bis zum Ellbogen golden wären. Er tödtet sie und findet den Knaben in ihrem Leibe, worauf er sich selbst den Tod giebt. Wo sein Haupt hinfiel, daher strömt jetzt der Fluss Dunai (Donau) (S. 178 — 194). In einer Variante S. 193 ist der Schuss durch den Ring dadurch noch gefährlicher, dass Anastasia denselben auf das Haupt des Dunai stellt, und dreimal durch ihn schiesst ohne ihn herabzustossen. Wer denkt hiebei nicht an den Schuss des Tell? Ein anderes Lied S. 194 stellt die Königstochter Njepra, d. h. Dnjepra, als geschickte Schützin dar, welche durch den Don Iwanowitsch ihren Tod findet. Die Stelle, wo Don in seinen eigenen Dolch stürzt, ist die Quelle des gleichnamigen Flusses, der aus seinem Blute entspringt.

Iwan Godinowitsch, einer von Wladimirs Helden, holt sich die dem Fürsten Koschtschei[3]) Tripetō-

3) Vergl. über diesen Namen Afanasjew, Russ. Märchen Lief. 2, N° 24, Anmerk. zu S. 178.

witsch verlobte Maria Dmitrejewitschna, wird aber von Koschtschei auf der Zurückfahrt eingeholt, mit Hülfe der Maria gebändigt und an einen Eichbaum gebunden. Während Koschtschei sich mit der untreuen Frau im weissen Zelt der Lust hingiebt, kündet ein Rabe, der sich auf die Eiche setzt, dass Maria nicht dem Koschtschei, sondern dem Iwan Godinowitsch gehören werde. Koschtschei sendet einen Pfeil nach dem Raben ab, der Pfeil kehrt aber zurück und trifft sein eigenes Haupt. Maria will nun den Iwan tödten, lässt sich aber bereden, bindet ihn los und wird von ihm bestraft durch Abschneidung der Arme, Beine und Lippen, weil diese mit dem verfluchten «Tataren» in Berührung gewesen (S. 197 — 201). In einer Variante reist Iwan Godinowitsch in die goldene Horde um Nastasja Mitrijewitschna zu heirathen, wobei der litthauische Fürstensohn Fedor Iwanowitsch sein Rival ist. Da Iwan seinen treuen Begleiter Wasiljuschka Samorskij zu Wladimir vorausgesandt hat, wird er auf die obige Weise bewältigt. Als Fedor auf Nastasia's Geheiss einen von drei dahinfliegenden Schwänen tödten will, fällt der Pfeil auf ihn selbst zurück (S. 202 — 205)[4].

Michaila Potyk Iwanowitsch erblickt in einem Strom einen Schwan, der, als er auf ihn anlegt, sich

4) In der mir während des Drucks dieses Bogens zukommenden dritten Lieferung der Kirejewsky'schen Sammlung befindet sich eine Variante, der zufolge sich zwei Tauben auf der Eiche niederlassen; Awdotja, der weisse Schwan, welche früher bereits durch ihren Vater, den Fürsten von Tschernigow, dem Odolischtsche (Одолище = Идолище) verlobt war, fordert letztern auf eine der beiden Tauben zu schiessen, weil sie nach Taubenfleisch Verlangen trage. Über diesen Übergang der Schwäne in Tauben vergl. Simrock, Mythologie S. 420, der gute Gerhard S. 122, 135.

in eine Jungfrau verwandelt und als Maria der weisse Schwan seine Gattin wird. Während er von Hause weilt, erscheint aus Litthauen der Fürstensohn Fedor und wird ihr Gatte. Von Ilja von Murom davon benachrichtigt, kehrt Fedor heim und wird reichlich mit Speise und Trank bewirthet. Als er nach dem Mahle eingeschlafen ist, schleppt man ihn in einen tiefen Keller, wo man ihn an die Wand nagelt; es befreit ihn Fedors leibliche Schwester Anna, welche er heirathet und sowohl Fedor als Maria tödtet (S. 205 — 212).

Unter dem Namen Anastasia der weisse Schwan tritt diese Gattin in einem andern Liede auf; sie wird dort des Fürsten Lichodjei (des Übelgesinnten) Tochter genannt. Als der Mann von Hause abwesend beim Fürsten Naljet Naljetowitsch um dessen Schatz spielt, fliegen ein Täuberich und eine Taube ans Fenster und melden den Tod der Frau[5]). Auf Michaila's Geheiss trägt das Ross ihn in drei Stunden nach Kiew heim. Dort angelangt lässt er einen Sarg zimmern, in welchem zwei sowohl sitzen, als schlafen und stehen können. In diesen Sarg steigt er, nimmt Brot, Zangen und eiserne Gerten mit, und lebt nun bei dem Leichnam seiner Frau drei volle Monate. Als die unterirdische Schlange herbeikommt und den Sarg durchnagt, um an dem Leichname zu saugen, zwickt er sie mit der Zange und schlägt sie mit den eisernen Gerten. So zwingt er sie Lebenswasser herbeizubringen, mit dem er seine Gattin wieder zum

5) Auf solche Weise wird in einem Liede S. 118 auch Dobrynja von der bevorstehenden Heirath seiner Frau mit Aljoscha benachrichtigt.

Leben bringt (S. 212 — 220). Von dieser Heldenfrau erschallte die Mär in allen Landen, es kamen vierzig Könige und Königssöhne, die sie verlangten. Als Michaila auszieht um sie zu bekämpfen, wird ihm die Gattin vom König Wachramei Wachramejewitsch nach Volhynien entführt. Michaila eilt ihr nach, erhält von ihr einen Lethe-Trank, worauf er, nachdem sie ihn über sich geworfen hat, in einen Stein verwandelt wird. Es kommen darauf seine Gefährten in Gestalt wandernder Krüppel zum Fürsten Wachramei und bitten um eine Gabe. Weder Ilja von Murom noch Dobrynja vermögen es den Stein zu heben, was einem Greise, der sich unterwegs zu ihnen gesellt hat, gelingt, worauf Michaila zum Leben erwacht, aber nochmals in die Gewalt seiner Gattin geräth. Er wird an die Wand genagelt, aber von des Königs Tochter befreit. Anastasia der weisse Schwan findet den Tod, indem sie von sieben Hengsten, an deren Schweife sie gebunden wird, zerrissen wird. (S. 220 — 227).

Endlich erscheint Michail Potyk Iwanowitsch noch in der Schaar von 40 wandernden Krüppeln, welche eine Wallfahrt nach Jerusalem unternehmen. In Kiew werden sie von Wladimirs Gattin Opraksija (!) bewirthet. Als dieselbe von Liebe gegen Michaila entbrennt und ihn bei Seite nimmt, erklärt ihr Michaila, die Pilger hätten das Übereinkommen getroffen, dass demjenigen, der sich Diebstahl oder eine andere Sünde zu Schulden kommen liesse, die Zunge ausgerissen und die Augen ausgestochen werden sollen. Da lässt die verschmähte Fürstin den Becher Wladimirs in den Sammetranzen Michaila's stecken und sendet den

Pilgern Boten nach. Michaila verliert Zunge und Augen, erhält sie aber wieder, nachdem er auf Geheiss eines Paradiesvogels sich mit «Thau von seidenem Grase» gewaschen hat (S. 237 — 240).

In der Variante bei Kirscha Danilow p. 226 — 241 ist es Kassian Michailowitsch, welcher die Rollen Josephs und Benjamins in sich vereinigt, von den übrigen Pilgern bis an die Schultern eingegraben, bei der Rückkehr aus Jerusalem aber unversehrt angetroffen wird.

Im Gegensatz zu Iwan Godinowitsch's untreuer Gattin steht die kluge Frau des Stavr Godinowitsch, Wasilista (Wasilissa) Mikulitschna. Als sich ihr Gatte rühmt, dass sie alle Fürsten betrügen und auch Wladimir von Sinnen bringen werde, lässt dieser ihn in einen kalten Keller werfen. Sobald die treue Gattin dies erfährt, lässt sie sich ihr Haar kürzen, wirft sich in männliche Tracht und erscheint bei Wladimir als Botschafter, um die Hand der Tochter werbend. Die Tochter will in dem Botschafter ein Weib erkennen, aber weder in dem Bade gelingt es Wladimir hinter ihr Geschlecht zu kommen, noch will es mit den übrigen Versuchen glücken. Im Ringkampf wird sie der Gegner Herr und überwindet sie auch im Schiessen. Endlich verlangt sie, dass man Stavr herbeihole, damit er auf der Zither spiele; nach einer andern Recension, dass er mit ihr ringe, und Wladimir wagt es nicht dem Botschafter diese Bitte abzuschlagen. Da ergiebt es sich, dass Stavr Godinowitsch sich mit Recht der Klugheit seiner Frau gerühmt hatte[6]). In

6) In der Sammlung russischer Märchen von Afanasjew Lief. 1 N° 7 finden wir die Tochter des Pfarrers Wasilij — Wasilissa, welche

der bei Kirscha Danilow S. 123 — 134 mitgetheilten Recension des Liedes ist es nicht die Frau, deren sich Stavr rühmt, sondern die Grösse und Festigkeit seines Hofes und die prachtvolle Ausstattung desselben, für welche Prahlerei Fürst Wladimir ihn in Ketten werfen heisst.

Es würde mich zu weit führen, wollte ich die ganze Reihe der Lieder ihrem Inhalte nach aufführen. Das Beigebrachte dürfte genügen, um auf die Wichtigkeit der Sammlung aufmerksam zu machen. Es sei mir jedoch vergönnt noch einen Zug aus der Abtheilung: «Nowgorodsche Recken» hervorzuheben. Der Kaufherr Sadko, der reiche Gast, dessen Schiff auf dem Meere stehen bleibt, muss, durch das Loos dazu erlesen, in die Fluth hinabsteigen, wo er einen Streit zwischen dem Wasserfürsten und seiner Frau entscheidet, nach anderer Recension aber auf der Zither spielen muss. Er spielt einen Tag und auch den zweiten vom Morgen bis zum Abend; der Wasserfürst hüpft und seine Gattin tanzt fortwährend; in der Nacht tritt aber im Traum ein Greis vor Sadko, der ihn bittet dem Spiel Einhalt zu thun, da von seinem teuflischen Spiel und jenem unehrsamen Tanze der Ocean in Wallung sei, die Schiffe zerschellen und die Menschen alle in der Fluth umkommen (S. 369). Ein anderes Lied (S. 570) lässt ihn auf dem Ilmen-See spielen; auf Geheiss des Wasserkönigs wettet er mit den Nowgorodern, dass im Ilmen-See drei Fische mit goldenen Flossen seien. Drei Kaufherren Nowgorods,

---

in männlicher Tracht vor dem Fürsten Barchat (Sammet) erscheint und von diesem nicht in ihrem wahren Geschlecht erkannt wird; vergl. die Bemerkungen Afanasjews S. 104 ff. der zweiten Ausgabe.

welche ihre drei Laden schöner Waare verpfändet hatten, verlieren sie an Sadko, der nun durch Handel reich wird, und Sonne, Mond und Sterne in seinen Gemächern wie am Himmel glänzen lässt.

(Aus dem Bulletin, T. IV, pag. 273 — 285.)

MÉLANGES RUSSES

TIRÉS DU

BULLETIN

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST.-PÉTERSBOURG.

TOME IV.

LIVRAISON 3.

ST.-PÉTERSBOURG, 1863.

Commissionnaires de l'Académie Impériale des sciences:

à St.-Pétersbourg	à Riga	à Leipzig
MM. Eggers et C^ie^,	M. Samuel Schmidt,	M. Léopold Voss.

Prix: 86 Kop. = 12 Ngr.

Imprimé par ordre de l'Académie.

Novembre 1863. C. Vessélofski, Secrétaire perpétuel.

CONTENU.

Page.

F. J. Wiedemann. Erster Bericht über eine zu linguistischen Zwecken unternommene Reise in Ehst- und Livland ..... 249—254.

A. Schiefner. Über Kaleva und Kalevingen ..... 255—267.

F. J. Wiedemann. Die Jahrbücher des siebenbürgischen Museum-Vereins ..... 268—274.

E. Kunik. Beiträge zur russischen Chronographie. 1. Über die «Russisch-liwländische Chronographie» des Hrn. Bonnell ..... 275—290.

A. Schiefner. Ossetische Sprüchwörter ..... 291—318.

F. J. Wiedemann. Bericht über eine im Sommer dieses Jahres zu linguistischen Zwecken unternommene Reise ..... 319—327.

A. Schiefner. Nachträgliche Bemerkungen zu den ossetischen Sprüchwörtern ..... 328—332.

Dr. W. Radloff. Kurzer Bericht über eine auf Kosten des Kabinets Sr. Kaiserl. Majestät unternommene Reise in den Altai im Sommer des Jahres 1861 ..... 333—338.

A. Schiefner. Bericht über eine Sammlung von Steinwerkzeugen aus dem Olonetzischen Gouvernement.. 339—344.

Vier Briefe von Leibnitz und Christian Wolff, mitgetheilt von A. Schiefner ..... 345—358.

W. Radloff. Kurzer Bericht über eine im Sommer 1862 unternommene Reise in die östliche Kirgisen-Steppe 359—367.

F. J. Wiedemann. Bericht über eine neue im Sommer dieses Jahres zu linguistischen Zwecken unternommene Reise ..... 368—372.

$\frac{18}{25}$ September 1861.

Erster Bericht über eine zu linguistischen Zwecken unternommene Reise in Ehst- und Livland, von F. J. Wiedemann.

Der Zweck meiner während dieses Sommers in dem Gebiete der revalehstnischen Sprache gemachten Reise war ein doppelter: eines Theils mein Material für das Wörterbuch, so viel sich Gelegenheit bieten würde, zu bereichern und zu berichtigen, anderen Theils über die Dialektverschiedenheiten eine eigene Anschauung zu gewinnen. Zur Erreichung des letzten Zweckes hat man zwischen zwei Wegen zu wählen, entweder die Wörter und Wortformen, auf welche es ankommt, an den einzelnen Stellen, wo man eine Untersuchung anzustellen gedenkt, zu erfragen, oder so lange sich daselbst aufzuhalten, bis sie sich von selbst dem Ohre darbieten. Der letzte ist freilich der, welcher eigentlich allein absolute Gewissheit geben kann, allein um auf diesem zum Ziele zu gelangen, wäre vielleicht ein jahrelanger Aufenthalt an jeder Stelle nöthig gewesen, und so verbot er sich von selbst. Es blieb mir also nur der erst genannte Weg übrig, gegen welchen freilich der Einwand erhoben werden kann und auch erhoben wor-

den ist, dass man von den befragten Personen möglicher Weise nicht das Richtige erfährt, indem sie entweder auf die Sprechweise des Fragenden eingehen und sich ihm dadurch gefällig erweisen wollen, dass sie ihre Antworten so einrichten, wie sie etwa vermuthen, dass er es wünschen oder erwarten dürfte, oder indem sie als Schriftkundige die Abweichungen der Volkssprache ihrer Gegend von der kirchlichen Büchersprache für Fehler halten, die sie in ihren Antworten müssten zu vermeiden suchen. Diese Bedenken sind allerdings nicht ungegründet, sie lassen sich jedoch in der Praxis so ziemlich beseitigen, die zu befürchtende Gefälligkeit der Befragten z. B. dadurch, dass man seine Frage nie so stellt, ob in dieser Gegend so oder so gesprochen werde, worauf man fast immer die Antwort erhalten wird, dass man beide Sprechweisen gebrauchen könne. Die von mir eingehaltene Methode bestand darin, dass ich mir einen oder mehrere Ehsten verschaffte, welche an dem Orte geboren und aufgewachsen waren und zugleich Deutsch genug verstanden, um die ihnen vorgelegten ganz einfachen deutschen Phrasen ehstnisch wiedergeben zu können, worin die Wörter oder Wortformen, die ich zu haben wünschte, vorkommen mussten. Dann und wann fanden sich auch wohl Ehsten, welche intelligent genug waren, um selbst über die Abweichung ihres Dialekts von der kirchlichen Büchersprache zum Bewusstsein zu kommen und sich Rechenschaft darüber zu geben, und bei solchen konnte ich dann auch durch directe Fragen mich unterrichten und die auf dem vorhin beschriebenen Wege erlangten Resultate controlliren und bestätigen. Für die

Zuverlässigkeit dieser Resultate scheint mir auch folgender Umstand noch zu sprechen. Die Sprechweise im Volke ist zwar so mannichfaltig, dass nicht nur die Bewohner verschiedener Kirchspiele, sondern grossentheils auch die der einzelnen Güter von den Eingeborenen leicht daran unterschieden werden können. Der grösste Theil dieser Unterschiede ist indessen von der Art, dass wohl das Ohr des Eingeborenen sie wahrnimmt, dass es aber unausführbar wäre, sie alle in der Schrift zu bezeichnen, und unnöthig, sie in der Grammatik alle zu berücksichtigen. Als die Extreme unter dieser Mannichfaltigkeit erscheinen die am stärksten erweichte Sprachform, welche Ahrens in die Schrift einführte, und die am wenigsten erweichte, welche bis zum Erscheinen der Ahrensschen Grammatik herrschende Schriftsprache war. Die letzte ist, wie mir früher im Allgemeinen bekannt war, im Westen und zum Theil im Süden des Sprachgebiets zu Hause, die erste war also im Norden und Osten zu erwarten; und so habe ich es in der That gefunden. Auf der ganzen Ostseite, von Jewe bis Dorpat fand ich fast durchaus die weiche Sprachform herrschend, und daraus geht hervor, dass die befragten Individuen, obgleich sämmtlich Schriftkundige, dennoch nicht die Formen der kirchlichen Schriften statt der einheimischen gaben, und wenn es auch nicht absolut unmöglich ist, dass sie sonst Unrichtiges statt des Wirklichen gegeben hätten, so ist doch durchaus kein Grund vorhanden, dies vorauszusetzen, und bei dem Mangel an Verabredung bliebe dann die grosse Übereinstimmung auf einer so weiten Strecke ganz unbegreiflich. Nachdem ich auf diesem Theil

meiner Reise so die Überzeugung gewonnen hatte, dass ich bei der von mir gewählten Methode den gewonnenen Resultaten allerdings einige Zuverlässigkeit beimessen könne, so habe ich auch, als ich auf der Reise längs der Südgränze mich dem Westen des Sprachgebiets näherte, und von Fellin an schon die härteren Sprachformen erschienen, diese nicht gemeint einer falschen Angabe von Seiten der Befragten zuschreiben zu müssen.

Dadurch, dass ich nach einem vorher entworfenen Plane schon alle Wörter und Wortformen, auf die es mir ankam, schriftlich zurecht gelegt hatte, konnte aller unnöthige durch Umhersuchen erwachsende Zeitverlust vermieden werden, und so wurde es mir möglich an funfzehn Stellen die beabsichtigte Untersuchung über die Sprache anzustellen in den Kirchspielen Jewe, Torma, Lais, Marien-Magdalenen, Eeks, Helmet, Tarwast, Paistel, Fellin, Gross St. Johannis, Fennern, Jörden, Turgel, Oberpahlen. Die von der Akademie mir gewährten Mittel würden wohl gestattet haben, diese Untersuchungen noch etwas weiter auszudehnen, wenn ich mir nicht erlaubt hätte, einen Theil derselben zu einer Reise nach Dorpat und Werro und einem längeren Aufenthalt daselbst zu verwenden.

Diese Orte liegen zwar ausserhalb des revalehstnischen Sprachgebiets, aber die Reise dahin versprach mir für meinen anderen Zweck, Bereicherung und Berichtigung des lexikalischen Materials, so förderlich zu werden, dass ich sie nicht unterlassen mochte. In Dorpat war mir nämlich in Aussicht gestellt worden die Durchsicht eines von dem verstorbenen Pastor Ackermann hinterlassenen sehr umfangreichen, hand-

schriftlichen ehstnischen Wörterbuches, und es war möglich, dass dies so viel Eigenthümliches, in den mir zugänglichen Quellen nicht Vorhandenes enthielt, dass es werth gewesen wäre, der Akademie zum Ankauf für die Bibliothek vorgeschlagen zu werden. Leider konnte ich aber dazu nicht gelangen. Der Bruder des Verstorbenen hatte sich früher gegen mich bereit erklärt, das in seinem Verwahr befindliche Manuscript mir zur Durchsicht zu geben, er war aber nicht in der Stadt anwesend, ein sogleich an ihn abgesandter Brief hatte ihn Anfangs verfehlt, und so fügte es sich, dass er erst ankam, als ich nach einem einwöchentlichen Warten endlich meine Abreise schon auf den folgenden Tag festgesetzt hatte und meinen Aufenthalt nun nicht weiter verlängern mochte. Es musste also die Durchsicht dieses Werkes einer späteren Zeit und Gelegenheit aufbehalten bleiben, so wie auch die des gegenwärtig in den Händen des Herrn Consuls Rodde in Pernau befindlichen, auf ehstnische Lexikographie bezüglichen Nachlasses von dem Pastor Rosenplänter.

Ungemein förderlich für das ehstnische Lexikon war mir mein Aufenthalt in Werro. Der Dr. Kreutzwald daselbst beherrscht die Sprache, wie wohl kein Anderer, und war so gefällig mir nicht nur den ganzen grossen Schatz seiner Wörterkenntniss zur Verfügung zu stellen, sondern auch alle von Amtsgeschäften freie Zeit. Von ihm konnte ich zunächst die Bedeutung vieler mir unbekannten Wörter in dem von ihm herausgegebenen *Kalewi poeg* erfahren, die noch in keiner gedruckten oder handschriftlichen Wörtersammlung zu finden sind; ferner konnte er mir

Auskunft geben über Wörter aus älteren Sammlungen, deren eigentlicher Laut aus der damaligen Orthographie nicht zu erkennen ist, so wie über das Vorkommen vieler Wörter auch im Revalehstnischen, von denen bisher angenommen wurde, dass sie dem Dörptehstnischen allein eigen wären, und endlich kamen bei dem längeren Verkehr, in welchem selten von Anderem als von ehstnischer Sprache die Rede war, eine Menge Wörter und eigenthümlicher Ausdrücke und Wendungen zur Sprache, zu denen ich sonst vielleicht gar nicht gelangt wäre, da sie grossentheils der Art sind, dass ein Fremder nicht einmal darauf verfallen würde, einen Ehsten darnach zu fragen. Dahin gehören namentlich die Umschreibungen und bildlichen Ausdrücke, an welchen die ehstnische Sprache so reich ist, und welche oft so bezeichnend sind für Charakter und Anschauungsweise des Volkes.

(Aus dem Bulletin, T. IV, pag. 299 — 308.)

$\frac{4}{16}$ April 1862.

Über Kaleva und Kalevingen; von Anton Schiefner.

Bei einer eingehenden Betrachtung der unter dem Namen *Kalevala* zu einem Ganzen vereinigten epischen Lieder der Finnen stellt es sich heraus, dass denselben nicht nur eine grosse Anzahl altnordischer Mythen zu Grunde liegt, sondern auch vielfach neuere Entlehnungen sowohl von germanischen, als auch insbesondere von slavischen Nachbaren stattgefunden haben. Wie letztere hauptsächlich aus den Märchen in die Lieder gewandert sind, habe ich unlängst in meinem Aufsatze über das Wort «Sampo» im finnischen Epos *(Bulletin T. III, p. 497 — 506 = Mélanges russes T. IV, p. 195 — 209)* nachzuweisen gesucht. Die Zahl der daselbst angeführten Züge der Kalevala, welche uns an bekannte russische Märchen erinnern, lässt sich mit Leichtigkeit vermehren. Dahin gehören z. B. die Aufgaben, welche des Nordlands Tochter in der achten Rune dem alten Wäinämöinen zumuthet: 1) ein Haar mit einem Messer ohne Schneide zu spalten; 2) um ein Ei einen Knoten zu schlagen, ohne dass man ihn merken könne; 3) eine Gerte aus Eis zu schneiden und 4) ein Boot aus den Splittern einer Spindel zu zimmern; dahin gehört der märchenhafte

Wettstreit zwischen dem Wirth des Nordlands und Lemminkäinen in der 27sten Rune. Es singt der Wirth des Nordlands einen See auf dem Estrich hervor; diesen saugt ein von Lemminkäinen herbeigezauberter Stier auf, gegen welchen der Gegner einen Wolf schafft, dessen Aufmerksamkeit Lemminkäinen auf einen von ihm hervorgezauberten Hasen abzulenken sucht; da entsendet der Wirth des Nordlands einen Hund, um dem Hasen den Garaus zu machen, Lemminkäinen aber lässt ein munteres Eichhörnchen erstehen, welches den Hund vom Hasen abzieht. In der 28sten Rune nimmt Lemminkäinen Adlergestalt an, um dem Verderben zu entrinnen, und in der 16ten Rune kann Wäinämöinen nur in Gestalt einer Schlange durch die Netze, welche man im Todtenreiche gegen ihn ausgespannt hat, entschlüpfen. In der 43sten Rune lässt Wäinämöinen aus einem Stückchen Feuerstein einen Felsen entstehen, an welchem das Boot der ihn verfolgenden Nordländer zerschellt. Doch es kann unsere Absicht nicht sein hier eine erschöpfende Aufzählung der einzelnen Märchenzüge zu geben, deren sich namentlich mehrere in der Kullervo-Episode (Rune 31 — 36) finden.

Wie es mit den Stoffen geht, ist es auch mit den sprachlichen Entlehnungen, welche ebenfalls theils in einer älteren Zeit stattgefunden haben und dann meist dem Altnordischen entnommen sind, theils aber erst in neuerer Zeit durch Berührung mit dem slavischen Element entstanden sind. Einen Fall letzterer Art habe ich in dem oben angeführten Aufsatze über das Wort «Sampo» besprochen. Wie ich dort bemerkte, ist der hochverdiente Herausgeber der Ka-

levala, Lönnrot, schon einmal auf dem Wege zu der richtigen Erklärung des Wortes Sampo aus dem Russischen gewesen. In der vor wenigen Wochen erschienenen dritten Ausgabe der Kalevala[1]), welche uns dieselbe in verkürzter Gestalt, in 50 Gesängen mit 9732 Versen darbietet, hat Lönnrot in dem hinten beigegebenen Wörterverzeichniss S. 396 eine Erklärung des Namens *Kaleva* aus dem russischen *голова* «Haupt» versucht. Es dürfte jedoch schwer halten irgend etwas zu Gunsten dieser Herleitung vorzubringen. Schon deshalb ist dieselbe nicht zulässig, weil der Name Kaleva in ein höheres Alterthum hinaufreicht. Dieses höhere Alterthum lässt sich aber allemal bei den Namen, welche nicht bloss bei den Finnen, sondern auch bei den ihnen so nah verwandten Ehsten vorkommen, voraussetzen. Es tritt hier also derselbe Fall ein, wie bei den Mythen: das beiden Völkern Gemeinsame kann ein höheres Alter beanspruchen und dann entweder ursprüngliche Schöpfung des finnischen Stammes sein, oder von einem Culturvolke, das sowohl zu den Ehsten als auch zu den Finnen in naher Beziehung stand, herrühren. In meinem Aufsatze über die ehstnische Sage vom Kalewipoeg *(Bulletin T. II, S. 273 ff. = Mélanges russes T. IV, S. 157 ff.)* habe ich darauf hingewiesen, dass die beiden Völker finnischen Stammes wohl weniger eigenthümliche Mythen aus ihren früheren Wohnsitzen mitgebracht, sondern von dem germanischen Culturvolke,

1) *Kalevala, lyhennetty laitos. Tärkeämmillä selityksillä koulujen tarpeeksi warastanut E. L. Helsingissä 1862.* (Kalevala, verkürzte Fassung. Mit knapperen Erklärungen zum Bedarf der Schulen versehen von E. L.)

mit dem sie in innigen Verkehr geriethen, mit andern Gegenständen der Cultur auch die schon fertigen Götter- und Sagengebilde überkommen haben. Diesen Satz müssen wir insofern ein wenig beschränken, als es sich nicht in Abrede stellen lässt, dass es eine ziemliche Anzahl von Cultur-Wörtern giebt, welche offenbar schon in einer noch früheren Zeit durch Berührung mit dem litthauischen Stamme ihren Weg zu beiden Völkern finnischen Stammes gefunden und dort zum Theil noch ihre alterthümliche Gestalt bewahrt haben; z. B. Litth. katilas, Kessel, finn. kattila; litth. kirvis, Beil, finn. kirves; litth. jawas, Mehl, lapp. jafo, finn. jauho, ehstn. jahu; litth. pẽmu, Hirt, finn. paimen; litth. daržas, Garten, Hof, finn. tarha, ehstn. tara und viele andere. Dass neben dem litthauischen Element sich auch das slavische in ziemlich früher Zeit geltend gemacht habe, brauche ich wohl nicht erst besonders zu betonen[2]). Spuren slavischer wie litthauischer Göttermythen sind wohl die noch im finnischen erhaltenen Götternamen Piru und Perkele; vergl. Castrén, Vorlesungen über die finnische Mythologie S. 110. Beachtenswerth ist es, dass es gerade die Namen des Donnergottes sind, welche sich so erhalten haben, wie denn überhaupt auch im scandinavischen Norden der Thôrcultus dem Landmann der zunächstliegende, geläufigere war.

Doch kehren wir zu dem Namen Kaleva zurück. Zu der Zeit als willkürliches Etymologisiren an der Tagesordnung war, konnte es vorkommen, dass man

2) Über die ins Finnische aufgenommenen russischen Wörter haben wir einen Aufsatz von Aug. Ahlquist in der Jahresschrift Suomi 1857, S. 89 — 99.

die Kalevasöhne (Kalevan pojat) als kananitische Riesen betrachtete, welche vor dem Schwerte Josua's und Kaleb's (Jos. XV, 14) nach Norden geflohen wären; vergl. Ganander, Mythologia Fennica S. 29. Der Historiker Dalin nahm in seiner Geschichte Schwedens *(Svea Rikes historia, Stockh. 1763)* S. 405, auf Grundlage einer mir nicht zugänglichen Dissertation von Mathesius de Ostrobothnia (Upsal. 1734), an, dass zu den Zeiten König Ingialds in Österbotten ein Riese Kalewas geherrscht habe, den er seinerseits von dem mythischen Könige Gylfi herleitet. Im Gegensatz zu dieser Auffassung steht die physische Erklärung, welcher man namentlich auf ehstnischem Boden sehr geneigt gewesen zu sein scheint. Fählmann nennt in den Verhandlungen der gelehrten ehstnischen Gesellschaft zu Dorpat B. II, Heft 2, S. 64 als Wohnsitz der Helden «Kallewe (sic, nach der alten Schreibweise) oder Kaljowe oder Kaljowald (Felsgebiet)». Deutlicher spricht sich Neus in den ehstnischen Volksliedern S. 5 aus: «Unter dem Riesen Kallewi stellte sich der altfinnische Glaube ursprünglich die vergöttlichte Felsennatur vor» und demnach meint er, dass der Kalewsohn von den Ehsten als «Bergriese» aufgefasst worden sei. Hauptsächlich scheint Neus zu dieser Ansicht durch den Umstand geführt worden zu sein, dass eine grosse Anzahl von Sagen, die den Kalewipoeg betreffen, sich an die durch das ganze Land zerstreuten mächtigen Granitblöcke und weithin gelagerten Kalkfelsen knüpfen; vergl. Neus, Revals sämmtliche Namen, Reval 1849, S. 72. So wenig sich nun auch läugnen lässt, dass die Kalewipoeg-Sagen mit solchen Felsblöcken in Verbindung stehen, so we-

nig wahrscheinlich ist die Annahme, dass die Felsennatur selbst von den Finnen oder Ehsten vergöttlicht worden sei. Haben wir auch in der Kalevala Rune 40, Vers 48 eine mit den Steinen zusammenhängende Gottheit, *Kivi Kimmo Kammon poika*, Kimmo Stein, du Sohn von Kammo, über welchen Namen meine Anmerkung zu Castrén's finn. Mythol. S. 114 nachzusehen ist, so hat diese späte, auf fremdem Einfluss beruhende Schöpfung nicht viel zu sagen. Dass die Bergriesen sich minder auf das starre Element als auf das bewegliche bergähnlich sich aufthürmende der Wolken beziehen, lässt sich nach den Ergebnissen der neueren Mythenforschung auf indogermanischem Gebiet nicht gut zurückweisen. Dass solche auch den Altscandinaviern geläufige Naturmythen auf Völker mit minder schöpferischer Einbildungkraft übergehen konnten, ist nicht nur möglich, sondern auch wahrscheinlich. Damit ist jedoch der Name noch nicht erklärt, und es dürfte schwer halten eine Verwendung des finnischen Wortes *kallio*, Felsen, oder gar eine ehstnische Umbildung des lettischen, übrigens nicht hinlänglich verbürgten *kalnos*, Vorgebirge (Neus, Revals sämmtl. Namen a. a. O.) gut zu heissen.

Castrén will in seinen Vorlesungen über die finnische Mythologie S. 242 ff. dem Worte Kaleva die Bedeutung eines Epithets zuerkennen, und sieht in dem türkischen Worte *ålep*[3]), Held, welches in den Heldensagen der Minussinschen Tataren vorkommt,

---

3) Castrén, Versuch einer koibal. und karagass. Sprachlehre S. 76, S. 176 Vers 257 ff. Katai Alèp, meine Heldensagen der Min. Tataren S. XLIV; *Bull. hist.-phil. T. XV, p. 341 = Mél. asiat. III, p. 422.*

einen Anhaltspunkt für diese Annahme. Dies können wir uns leicht daher erklären, dass Castrén zu sehr unter dem Einflusse des mächtigen Eindrucks stand, welchen die genannten Heldenlieder auf ihn hatten, und dann überhaupt auch zu sehr geneigt war einen innigeren Zusammenhang der westfinnischen Völker mit den östlichen Ausläufern des uralaltaischen Stammes anzunehmen. Aber auch abgesehen von dem Bedenken eines so nahen Zusammenhangs, hat diese Erklärung, so wie die von Lönnrot versuchte Herleitung, eine zu abstracte Natur, und es ist nicht gut denklich, dass solche Epithete wie Haupt und Held, welche freilich auf einem beschränkteren Gebiete (z. B. dem der Philologie) Namen berühmter Personen sein können, in der Sage und im Volksliede zu Eigennamen erhoben worden sein sollten. Es verhält sich vielmehr umgekehrt. Wie Castrén a. a. O. S. 18 uns belehrt, dass z. B. im Samojedischen das Wort Daumen nach und nach die Bedeutung Finger, das Wort Wasserbeere *(Empetrum nigrum)* die Bedeutung Beere erhalten hat, so sind Namen der Götter und berühmter Helden vielfach als Appellative gebraucht worden. Ich erinnere nur an das Sanskrit Indra, das den Donnergott, den Götterkönig, dann den König überhaupt bezeichnet. Sehr reich ist an solchen Bezeichnungen die altnordische Poesie, und gerade von dem Altnordischen muss ich ausgehen, um einen neuen Versuch zur Erklärung des Namens Kaleva anzubahnen. Bei Gelegenheit der Aufzählung der als Appellative gebrauchten Königsnamen heisst es in Snorra Edda, Skaldskaparmal Cap. 64 (S. 193 Rask): *Skelfir hèt einn herkonúngr, oc er hann aett kavllut Skil-*

vinga aett, sú kynslóð er í austrvegum d. i. (nach der Übersetzung in den Antiquités Russes T. I, p. 62) *Skelfir nominatus est rex quidam bellator, cujus familia vocatur Skilvingorum, quae gens in regionibus orientalibus est.* Wir haben es hier mit einem der vier berühmten Königsgeschlechter zu thun, welche in einem der ältesten Edda-Lieder, dem Hyndluljóð, dessen Abfassung ins achte Jahrhundert verlegt wird, aufgezählt werden. Diese vier Königsgeschlechter: die Skiöldunge, Skilfinge, Öðlinge und Ynglinge stammen alle von Halfdan dem Alten, der seinerseits von Skiöldr, einem Sohne Odhins, hergeleitet wird; vergl. Die Edda, Herausg. v. Lüning, Zürich 1859, S. 253. Munch, *Det Norske Folks Historie, Deel I, Bind 1, pag. 198 ff.* Es ist uns dieses Königsgeschlecht aber auch aus der angelsächsischen Dichtung Beovulf bekannt, in welcher Scilfingas *(Scylfingas)* eben so zur Bezeichnung der von diesen Königen beherrschten Schweden, als Scildingas *(Scyldingas)* zur Bezeichnung der diesen Königen gehorchenden Dänen vorkommt, wie ja auch ähnlich die Bewohner des karolingischen Frankreichs Kärlinge, Karlinge, und im Nibelungenliede 1918, 3 die Gothen Amelunge genannt werden. Mag es sich nun mit diesen mythischen Königsgeschlechtern verhalten wie es wolle, soviel bleibt sicher, dass der Name Skilfingr oder Skilvingr einen mächtigen Klang hatte und zur Bezeichnung königlicher Würde gebraucht werden konnte, und, wie zahlreiche Belege darthun, in der Poesie wirklich gebraucht wurde. So heisst in einem alten Liede über das heilige Kreuz Christus *skilfingr skirs árs* rex laetae annonae; vergl. Sveinbjörn Egilsson, *Lexicon poeti-*

cum antiquae linguae septentrionis. Hafniae 1860, S. 726. Ebenfalls in der poetischen Sprache, aber auch in den Sagen kommt dasselbe Wort zur Bezeichnung des Schwert's vor, wobei offenbar der Begriff des Wurzelworts *skelfa* erschüttern, beben machen (skjálfva, zittern, von der älteren Form skalf) eine Rolle spielt. Dieselbe Bedeutung wird im Lex. poet. S. 488 in einer Stelle der Skáldhelga rímur (aus dem 14. Jahrh.) *kylfings fjúk* dem Worte *kylfingr* zuertheilt, zugleich aber auch bemerkt, dass hier an die aus der Egilssage Cap. 10 bekannten *Kylfingar* gedacht werden könne. Schon im Jahre 1849 machte Neus in seinem Büchlein: Revals sämmtl. Namen, S. 74 den Versuch, die aus Werlauffs *Symbolae ad geographiam medii aevi ex monumentis islandicis (Hauniae 1821) S. 9* mitgetheilte Stelle: *Kylfingaland, þat kollum ver Gardariki — Kylfingalandia, quam Gardarikiam vocamus...* mit den in der Prawda russkaja vorkommenden Колбяги (vergl. Kunik, Die Berufung der schwedischen Rodsen B. I, S. 11) zusammen zu stellen. Unabhängig davon hat dann Munch in seiner Anmerkung zu den Antiquités Russes II, S. 249 dasselbe gethan, und namentlich noch die Stelle aus der Egilssage C. 10 mit hinzugezogen. Dieser zufolge hörte Thorolf Kveldulfssohn, welcher von König Harald Schönhaar mit der sogen. Finnenfahrt belehnt war, als er (wahrscheinlich im J. 873) Finnmarken durchzog, und sich namentlich ostwärts in die Berggegenden begeben hatte, dass die Kylfinger, von Osten her eingefallen wären, mit den Finnen Handel trieben und gelegentlich auch raubten. Er schickte finnische Späher aus, eilte diesen nach, tödtete an 100 Kylfinger und machte eine

unermessliche Beute. Vergl. Munch, *Det Norske Folks Historie I, 1, 487.* Im J. 1857 hat Munch in den *Annaler for nordisk Oldkyndighed og Historie, S. 230—237* diese Frage noch einmal behandelt, und statt seiner früheren Herleitung von dem Worte *kylfa*, radebrechen, eine andere von kólfr oder kólf = engl. club in Vorschlag gebracht und in den Kylfingern einen Kriegerverband gleich den Vaeringern vermuthet. Gegen eine solche Annahme scheint mir aber hauptsächlich die Anwendung des Namens auf ein ganzes Land (Kylfingaland) zu sprechen, das schwerlich nach einer solchen Genossenschaft, wohl aber, wie wir oben sahen, nach einem mächtigen Herrschergeschlecht benannt werden konnte.

Wie rechtfertigen wir aber nun die Umgestaltung des Worts, namentlich des Wurzelvocals? Der Abfall des anlautenden *S*, den wir schon im Altnordischen sahen, macht keine Schwierigkeit, da dem finnischen Munde ein anlautendes *sk* unaussprechbar ist[4]), und der erstere der beiden Consonanten nothwendig wegfallen muss. In Betreff des Vocals bemerke ich, dass neben der Form *skelfir*, die wie *skilfingr* auf die Wurzel skjalf (skalf) zurückgeht, in zusammengesetzten Wörtern sich noch das ursprünglichere *skjalfr* (Erschütterer) erhalten hat. Aber auch abgesehen vom Umlaut sehen wir im Altnordischen Formen wie kirskr, kerskr, karskr in gleicher Bedeutung «munter» abwechselnd auftreten, und wohl zu beachten ist es,

4) Nicht aber dem lappischen, da wir in dieser Sprache sogar das Verbum, mit dem wir hier es zu thun haben, in der Gestalt *skelbet*, zittern, antreffen; vergl. Lindahl et Öhrling, Lexic. lappon. p. 410, Stockfleth, Norsk-Lappisk Ordbog p. 591.

wie der finnische Name der Karelier (von Karjala, Heerdenland) in den altnordischen Nachrichten in den Formen *Kirjalar, Kereliar*, vorkommt. Aber selbst wenn aus dem Altnordischen dieser Lautwechsel nicht zu belegen wäre, könnte man dafür auf finnischem Gebiete eine gute Anzahl von Fällen anführen. Schon oben sahen wir die Formen *Kimmo*, *Kammo;* so kommt auch *ikkuna*, *akkuna*, Fenster (vom russ. окно), *ahven*, *ihven*, Barsch; im Ehstnischen *angrias*, *ingrias*, Aal, vor. Das Liwische bietet sogar die Form *nana* für das finn. *nenä*, ehst. *nina*, Nase, dar. Im Finnischen kennen wir eine ziemliche Anzahl von Fällen, in denen ein volltönender Vocal an die Stelle des schwächeren des Fremdworts getreten ist; z. B. *kari*, Klippe, vom schwed. *skär*, *kraatari*, Schneider, vom schwed. *skräddare*, *krapu*, Krebs, vom schwed. *kräfta* u. s. w.[5]).

Für den uns vorliegenden Zweck ist es von der grössten Wichtigkeit, dass der Name *Skilfingr* nach Grimnismâl, Strophe 54 (oder *Skilvingr*, nach Snorra Edda, Gylfaginning 20, pag. 24 Rask.) auch zu den Namen *Odhins*, des gewaltigsten der Culturgötter, gehört. Es hatte somit die Heldensage freie Hand mit demselben eine Reihe von Göttermythen zu verknüpfen. Eine Anzahl derselben, welche sich an den Namen Kaleva und der Kalevsöhne (Kalevan pojat), namentlich des Kalewipoeg der Ehsten heften, habe ich in dem oben angeführten Aufsatze über den Kalewipoeg besprochen. Hier will ich nur noch auf einige

5) Über die Neigung des Lappischen zu volltönenden Vocalen s. Sjögren, Reise nach Lievland und Kurland, p. 122 (aus den Denkschriften der russ. geogr. Gesellschaft zu St. Petersburg B. I. Weimar 1849); ferner Gesammelte Schriften B. I, S. 92 Anmerk. 12.

Cultur-Bezüge, welche mit diesem Namen in Verbindung stehen, aufmerksam machen. Es sind der Ackerbau mit seiner wohlthätigen Wirkung, die Bändigung und Ausrottung feindlicher Thiere, das Anlegen von Brunnen, das Bierbrauen, welche mit Kaleva und den Kalevingen in Zusammenhang stehen, wozu im ehstnischen Kalewipoeg noch der Städte- und Brückenbau kommt — Züge, welche in der nordischen Mythologie dem Odhin und Thôr, in anderen Mythologien mächtigen Culturheroen zugeschrieben werden. Eine deutliche Erinnerung an Odhin als Erfinder der Runen möchte ich in dem 31sten Gesange der Kalevala Vers 175 ff. sehen, wo der Knabe Kullervo (dessen Name nun auch eine neue Bedeutung gewinnt), an einen Eichbaum gehängt, aber nach drei Tagen nicht todt, sondern lebend gefunden wird.

Poika puutta kirjoittavi,	Bilder ritzt der Bub' am Baume,
Pieni piikkonen käessä,	Hat ein Stäbchen in den Händen,
Koko puu kuvia täynnä,	Voll von Bildern ist der Baum schon,
Täynnä tammi kirjoitusta,	Voller Schnitzwerk steht die Eiche,
Siinä miehet, siinä miekat,	Dort sind Männer, dort sind Schwerter,
Siinä keihä'ät sivulla.	Dort sind an der Seite Speere.

Wir glauben hierbei auf Hâvamal Strophe 139 ff. verweisen zu können, s. Simrock, deutsche Mythologie S. 262.

Hieran reiht sich die Erweckung der Todten durch den Runenzauber, der ebenfalls Odhin zukommt, und in der Kalevala seinen Nachhall hat in der 17ten Rune, in welcher Wäinämöinen sich zum alten *Wipunen* dem liederreichen (vanha virsikäs Wipunen) be-

giebt, aus dessen Munde und dessen Innern er hundert Worte und tausend Lieder erkunden wollte. Nun ist aber *Svipall*, d. h. der Bewegliche, nach Grimnismâl Str. 46, Snorra Edda S. 24 Rask. ebenfalls einer von Odhins Namen, den wir somit mit nothwendigem Abfall des ersten Consonanten auf finnischem und vielleicht auch auf ehstnischem Boden in der Form *Wibboane* (s. Fählmann a. a. O.) wiederfinden[6]).

Schliesslich darf ich wohl noch einmal auf das Wort *skilfingr* in der Bedeutung «Schwert» zurückkommen, um darauf aufmerksam zu machen, wie, falls meine Herleitung des Namens *Kaleva* sich als haltbar erweisen sollte, mit grosser Leichtigkeit die grosse Rolle, welche das Schwert in der Sage vom Kalevipoeg spielt, ihre Erklärung findet.

Durch Munch's Zusammenstellung der Namen *Kylfingar* und *Væringjar* fühle ich mich veranlasst bei dieser Gelegenheit zu bemerken, dass mir der in Kreutzwald's Bearbeitung des Kalewipoeg XVI, 614 ff. vorkommende Lappen-Weise Warrak, welcher das Schiff des Kalewsohnes leitet, falls dieser Name einer Volkssage entnommen ist, eine Erinnerung aus der Warägerzeit zu sein scheint. Anderer Seits wird man aber auch an den im Harbarðsljóð Str. 29 vorkommenden Riesennamen *Svarángr* (vergl. Lex. poet. S. 794) aufmerksam machen dürfen.

---

6) Nach einer brieflichen Mittheilung meines verehrten Freundes Dr. Fr. Kreutzwald zu Werro dürfte vor der Hand das wirkliche Vorkommen dieses Namens bei den Ehsten nicht ganz feststehen; offenbar leitet Fählmann den Namen vom ehstnischen *wibu* (nach alter Schreibart *wibbo* = finn. *wipu*), Bogen der Armbrust, ab.

(Aus dem Bulletin, T. V, pag. 175—183.)

$\frac{4}{16}$ April 1862.

Die Jahrbücher des siebenbürgischen Museum-Vereins; von F. J. Wiedemann.

Der der Akademie zugesandte erste Band von den Jahrbüchern des siebenbürgischen Museum-Vereins *(az erdélyi muzeum-egylet évkönyvei, I kötet, szerkesztette Brassai Sámuel, Kolosvárt 1861)*, über dessen Inhalt ich der Classe zu berichten habe, enthält ausser dem Vorworte des Redacteurs Samuel Brassai zu Anfange und zu Ende die Protocolle von den Versammlungen des Vereins, und dazwischen zehn Abhandlungen verschiedenen Inhalts. Aus den Protocollen erfahren wir, dass am 23. November 1859 unter dem Vorsitze des Grafen Emmerich Mikó zuerst die constituirende Versammlung, 443 Personen stark, in Klausenburg zusammentrat, denen sich noch eine Anzahl beglückwünschender Deputirter aus anderen Städten angeschlossen hatte. Von den Beschlüssen, welche nach den Eröffnungsreden des oben genannten Präsidenten und des mit anwesenden Vicepräsidenten der magyarischen Akademie der Wissenschaften an diesem und den drei folgenden Tagen gefasst wurden, mag hier nur einer als von allgemeinerem Interesse erwähnt werden, der erste nämlich, durch

welchen das Magyarische einstimmig zur officiellen Sprache des Vereins erhoben wurde. Wenn es die dortigen Verhältnisse natürlich erscheinen lassen, dass für mündliche Discussionen und Mittheilungen die magyarische Sprache die geeignetste ist, so muss man es doch im Interesse des Vereins selbst und der Verbreitung seiner Schriften bedauern, dass auch diese in derselben Sprache abgefasst sind, und nicht lieber in einer der Hauptculturs prachen Europas. Der siebenbürgische Museum-Verein ist hier, wie es scheint, in dem Irrthume befangen gewesen, dem man freilich auch anderswo begegnet, dass die Ergebnisse wissenschaftlicher Forschung nicht Gemeingut aller Literaten sein, sondern durch Publicirung in der jedesmaligen Landessprache innerhalb der Grenzen dieser bleiben sollen. Sagt doch schon Göthe dagegen: es giebt keine patriotische Kunst und keine patriotische Wissenschaft; beide gehören, wie alles Hohe und Gute, der ganzen Welt an.

Unter den in dem vorliegenden ersten Bande der «Jahrbücher» enthaltenen Abhandlungen beschäftigen sich zwei mit den in Siebenbürgen aufgefundenen römischen Alterthümern. In der ersten, von Karl Torma, werden angeführt und grösstentheils auch vollständig — so weit sie erhalten sind — mitgetheilt und erklärt zwanzig römische Inschriften, meist Votivtafeln, ferner neun Basreliefs, zwei Statuen, eine Thonschale, ein aus Stein gehauener Adler, ein geschnittener Carneol von sehr schöner Arbeit, darstellend einen sitzenden Jupiter mit dem Adler zu seinen Füssen; endlich noch wird Nachricht gegeben von leicht bemerkbaren Überresten einer römischen

Strasse. Die zweite, von Heinr. Ludw. Finály, bespricht die in Siebenbürgen ausgegrabenen Wachstafeln mit römischer Currentschrift. Sie bestehen vollständig aus je drei Holztäfelchen, welche an drei Stellen durchbohrt sind, um unter einander befestigt werden zu können; die äussersten zwei Seiten sind leer, die inneren vier mit Wachs bestrichen und mehr oder weniger beschrieben. Die von Massmann *(Libellus aurarius s. tabulae ceratae et antiquissimae et unicae Romanae etc. Lipsiae 1840)* herausgegebenen Tafeln waren nicht die ersten in Siebenbürgen gefundenen, denn schon zwei Jahre früher wurden in Vörös-patak zwei ausgegraben, welche in der Batthyánischen Bibliothek aufbewahrt werden, aber nicht mit Sicherheit gelesen werden können. Später fanden sich eben daselbst ein Paar solcher Tafeln, welche durch den Grafen Joseph Kemény in das Nationalmuseum zu Pest kamen, und an derselben Stelle darauf noch sechs, welche aber spurlos verschwunden sind. Alle diese Tafeln hatten noch keinen Herausgeber gefunden, als das Jahr 1855 einén sehr reichen Fund an eben solchen brachte. Ein Theil davon kam in die Hände des Canonikus und Gymnasialdirectors Cipariu zu Balázsfalu, und dieser veröffentlichte zuerst wieder, nach Massmann, in den Jahrbüchern seines Gymnasiums *(Annales Gymnasii gr. catholici majoris Blasiensis pro anno scholastico 1855, 1857, 1858)* einige Texte, jedoch ohne alle Erläuterung und in ziemlich fehlerhafter Lesart. Was zwischen Massmann und Finály auf diesem Felde geschah, ist Folgendes. Im Jahre 1855 gab Cipariu einen Contract über den Kauf eines Sklaven heraus aus dem Jahre Roms

894; der Text ist an zwei Stellen sehr mangelhaft. Darauf folgte 1856 die Veröffentlichung zweier aus dem letzten grossen Funde durch Dr. Erdy; die eine Tafel, eine Urkunde über den Verkauf eines sechsjährigen Mädchens aus dem Jahre 891, hat einen so mangelhaften Text, dass es kaum möglich war den Sinn zu fassen, die zweite, vom Jahre 914, hat der Herausgeber gar nicht einmal zu erklären versucht. Im folgenden Jahre, 1857, gab Cipariu zu der früher von ihm herausgegebenen Tafel die Zeugenunterschriften nebst einem Versuche die fehlerhaften Stellen des Textes zu verbessern, und in dem folgenden Jahrgange der Annalen, 1858, ein Fragment von den 1855 gefundenen Tafeln, wo aber die Schrift so lückenhaft war, dass er selbst nichts davon verstehen konnte. Endlich, 1859, gab der schon erwähnte Dr. Erdy den Text und das lithographirte Facsimile eines vollständigen triptychum; die Schrift, aus dem Jahre 911, welche von einem Hausverkauf handelt, ist vollkommen deutlich, der Verfasser ist aber nur sehr wenig tiefer auf den Inhalt eingegangen. So waren also vor der vorliegenden Abhandlung des Hrn. Finály überhaupt fünf Wachsschriften veröffentlicht worden, je eine von Massmann und Cipariu und drei von Erdy, und Hr. Finály hat zuerst die Arbeiten der beiden Letzteren ergänzt und berichtigt, ausserdem aber noch drei solcher Urkunden aus den Jahren 883 und 916 edirt und ausführlich erläutert, welche sich in dem siebenbürgischen Museum aufbewahrt finden.

In einer Sitzung des Vereins am 25. Februar des vorigen Jahres hatte Paul Gyulay unter dem Titel «Ein kleiner Beitrag zu unserer Volksdichtung» einige

siebenbürgische, meist von Szeklern herstammende Volkslieder vorgelesen und mit ästhetischen Bemerkungen begleitet, von welchem Vortrage die «Jahrbücher» hier einen Auszug bringen.

Die vaterländische Geschichte ist der Gegenstand von mehreren der hier vorliegenden Abhandlungen. Da ist zuerst das von Armin Vámbéry mitgetheilte ursprünglich türkisch geschriebene Buch von Feridun Beg «Sammlung sultanischer Urkunden». Es wird von 37 Erlassen verschiedener Sultane von Murad I bis Selim an ihre Unterthanen oder an magyarische Könige, Fürsten und Würdenträger kurz der Inhalt angegeben und ausserdem vier in extenso, worunter zwei von Bethlen Gábor, eine Antwort an denselben von der hohen Pforte und ein Schreiben des Grossvezirs an Rákoczy. Diese Sammlung des Feridun Beg soll unter den etwa hundert türkischen von ähnlichem Inhalt die vorzüglichste sein, sowohl durch den interessanten Inhalt der dafür gewählten Urkunden, als auch durch den Umfang des Werkes. — Ein Stephan Kovács bespricht die sogen. Eichenhügelschlacht, in welcher die Cumanen, die im Jahre 1070 einen verheerenden Einfall in Ungarn und Siebenbürgen machten, von den Ungarn besiegt wurden. Der Verfasser sucht die Lage des Schlachtfeldes zu bestimmen und eine möglichst genaue Erzählung dieser Begebenheit zu geben. — Von den beiden unmittelbar folgenden Abhandlungen, «Der Streit des Caspar Békes mit Stephan Báthory (1571 — 1575)» von Alexander Szilágyi und «Der Streit um die ungarische Krone im XVIten Jahrhundert» von Alexis Jakab, scheint die zweite nicht ohne Seitenblick auf die jetzi-

gen Zeitverhältnisse und die dermalige Lage der ungarischen Krone geschrieben zu sein.

Die noch übrigen Arbeiten haben die Naturwissenschaft zum Gegenstande. Die erste ist eine von dem Redacteur der «Jahrbücher» über den Stand der Pflanzenernährungsfrage in unseren Tagen; es wird darin namentlich die Wirkung der verschiedenen Düngerarten auf den Ertrag des Getreides besprochen. — Eine zweite, von Coloman Lázár, bespricht die in Siebenbürgen einheimischen Vögel. Um diesen lange vernachlässigten Gegenstand hatte sich zuerst der Ingenieur Stetter verdient gemacht. Die von ihm mit unermüdlichem Fleisse zusammengebrachte Sammlung setzte den Secretair des naturforschenden Vereins zu Hermannstadt, A. Bielz, in den Stand, in seinem die Wirbelthiere Siebenbürgens behandelnden Werke ein schon ziemlich vollständiges Verzeichniss der einheimischen Vögel zu geben, von welchen er, mit Ausschluss von 9 Arten Hausgeflügel, 277 aufzählt, nämlich Raubvögel 37, Kletterer 13, Sperlingsartige 109, Tauben 5, Hühner 12, Stelzfüssler 51, Schwimmfüssler 50. Zu diesen nun hat der Verfasser der vorliegenden Abhandlung im Verein mit einem Herrn Csató noch 15 Arten aufgefunden *(Pandion Haliaetes*, *Corvus Corone*, *Sylvia nisoria*, *Alauda alpestris* und *A. calandra*, *Emberiza ciclus*, *Charadrius morinellus* und *Ch. albifrons*, *Tringa Schintzii*, *Tr. Temminkii* und *Tr. minuta*, *Phalaropus cinereus*, *Larus flavipes*, *Anas cana*, *Sterna anglica)*. Seine Hoffnung, dass die Gesammtzahl von 292 Arten durch fleissig fortgesetzte Forschung wohl noch vermehrt werden dürfte, findet der Verfasser bestätigt durch die Nachricht, dass in der That noch

Loxia pityopsittacus, *Fringilla erythrina* so wie ein Paar Schwimmvögel sich hinzu gefunden haben, die er aber noch nicht in sein Verzeichniss aufgenommen hat, weil er noch kein in Siebenbürgen gefangenes Exemplar selbst besitze. Zuletzt noch folgen einige Angaben über das Erscheinen der Zugvögel. — Sehr nahe verwandten Inhalts ist die letzte Abhandlung in der ganzen Sammlung, über *Aquila pennata* und *A. minuta* von demselben Verfasser. Die neueren Ornithologen werfen diese beiden Arten zusammen, nachdem aber der Verfasser Gelegenheit gehabt hatte, ein Paar in seinem Besitze befindliche ausgewachsene Exemplare von *Aquila pennata* mit einem von *Aquila minuta* zu vergleichen, das im Museum als «ein junges Männchen von *A. pennata*» aufgestellt war, so glaubte er gegen diese Ansicht der Neueren sich für die Meinung des älteren Brehm entscheiden zu müssen, welcher sie als gute Arten unterschieden hatte.

(Aus dem Bulletin, T. V, p. 184—188.)

$\frac{30 \text{ Mai}}{11 \text{ Juni}}$ 1862.

Beiträge zur russischen Chronographie.

1. Über die «Russisch-liwländische Chronographie» des Herrn Bonnell. Von E. Kunik [1]).

In unserer schreibseligen Zeit wächst der Vorrath an historischen Schriften und Aufsätzen so gewaltig an, dass gewissenhafte Forscher fast nicht mehr im Stande sind, alles das ihrer Aufmerksamkeit zu würdigen, was in den Bereich ihrer Specialstudien schlägt. Mitunter verlieren sie auch selbst die Lust, von rein historischen, über ein bestimmtes Gebiet sich verbreitenden Arbeiten Kenntniss zu nehmen, weil die Erfahrung nur zu sattsam lehrt, dass nicht wenige jener Scribenten, welche auf den Namen von Historikern Anspruch machen, in ihren Gegenstand nicht tief genug eindringen, oder denselben gar nur in compilatorischer Weise behandeln, oder endlich durch eine

1) Das Erscheinen einer so werthvollen Arbeit, wie die des Hrn. Bonnell, giebt mir Veranlassung im Bulletin der Academie unter obigem Titel einige Aufsätze zu veröffentlichen, welche einzelne Puncte der russischen und insbesondere russisch-liwländischen Chronographie betreffen. Hr. Bonnell selbst wünscht in diesen «Beiträgen» diejenigen Verbesserungen und Zusätze zu seiner Arbeit mitzutheilen, die sich in Zukunft als nöthig erweisen sollten. Auch Mittheilungen Andrer über denselben Gegenstand werden willkommen sein.

gewandte, mehr oder minder geistreiche Darstellung ihr schwaches positives Wissen zu verdecken suchen.

Betrachtet man von obigem Gesichtspunkte aus die Masse der jetzt von Jahr zu Jahr erscheinenden historischen Schriften und Aufsätze, so wird man unwillkürlich auf den Gedanken gebracht, dass nicht leicht in einem anderen Fache verhältnissmässig so viele *unnütze* und *mittelmässige* Productionen ans Tageslicht treten, als auf dem Gebiete der Geschichtswissenschaft. Dem Kenner brauchen wir gar nicht näher auseinander zu setzen, dass wir dabei nicht blos die historische Forschung, sondern auch die geschichtliche Darstellung selbst im Auge haben. An der Zeit dürfte es wohl sein, dieser *historischen Sindfluth* entschiedener, als es bis jetzt geschieht, entgegen zu treten. Dies kann theils auf dem Wege der literarischen Kritik geschehen, theils, und unter Umständen mit noch besserem Erfolge, vermittelst gediegener historischer Forschungen, welche das Capital sicherer geschichtlicher Erkenntniss bedeutend vermehren, dadurch zugleich den historischen Künstlern ihre Aufgabe erleichtern, jüngere leichtfertige Arbeiter aber anregen, ihre eigenen Kräfte zu prüfen. Zu Forschungen der Art dürften die chronologischen gehören, besonders weil nur vermittelst derselben *der natürliche Zusammenhang der Begebenheiten* sicher aufgedeckt und nachgewiesen werden kann. Ganz insbesondere erspriesslich erweisen sich chronologische Untersuchungen da, wo es sich um die Kritik und Würdigung der Chroniken des Mittelalters und der letzten Jahrhunderte handelt. Chronologische Untersuchungen der Art in Betreff der russischen und liwländischen Jahr-

bücher anzustellen und die Resultate derselben in *chronographischer* Form übersichtlich darzustellen, dazu boten sich im Laufe der letzten Zeit verschiedene Veranlassungen dar.

Das Bedürfniss, die Nachrichten der russischen und liwländischen Jahrbücher unter einander zu vergleichen, hat schon seit längerer Zeit in zwei verschiedenen Kreisen der Geschichtsforschung sich geltend gemacht, nämlich bei denjenigen, welche sich mit der Geschichte Liwlands vorzugsweise nach lateinischen und deutschen Quellen beschäftigten, und bei denjenigen, welche die eigentlich russische Geschichte hauptsächlich nach russischen Quellen behandelten. Bei aller Anerkennung, die man dem regen Eifer der liwländischen Geschichtsforscher für die Aufhellung der Vorzeit der baltisch-russischen Provinzen zollen muss, darf man doch behaupten, dass sie russische Quellen oft gar nicht oder viel zu wenig berücksichtigten, und dass sie gewisse in russischer Sprache erschienene Specialuntersuchungen allzusehr ignorirten. Auf der andern Seite muss aber auch eingestanden werden, dass seit Karamsin ebenfalls fast alle russischen Historiker bei ihren Arbeiten liwländische Quellen zu wenig benutzten und die Vorarbeiten liwländischer Forscher ungebührlich vernachlässigten, besonders da, wo von der Geschichte des litauischen oder westlichen Russlands (Литовская Русь) und der von Nowgorod und Pskow die Rede war. Kein Zweifel, dass es hoch an der Zeit war, dieser einseitigen Behandlung mehrerer höchst wichtigen Gebiete der Vorzeit Russlands entgegen zu arbeiten. Mir schien dies am zweckmässigsten durch Abfassung einer *rus-*

sisch-liwländischen Chronographie geschehen zu können, in der russische und liwländische Quellen mit einander verglichen und somit ein sicherer Grund zu einer streng wissenschaftlichen Untersuchung des geschichtlichen Verhältnisses Liwlands[2]) zu dem eigentlichen Russland gelegt würde. Mit der Abfassung einer solchen Specialchronographie wurde auf meinen Vorschlag von der Kaiserlichen Academie der Wissenschaften Hr. Bonnell beauftragt, welcher sich früher mit Vorliebe mit der eigentlich liwländischen Geschichte beschäftigt hatte und zur Fortsetzung dieser Studien durch den Nestor der liwländischen Historiker, K. E. Napiersky aufgemuntert worden war. Durch Letzteren war mir auch Hr. Bonnell als ein

2) Liwland ist natürlich hier vorzugsweise im Sinne vergangener Epochen genommen, wo unter diesem Namen öfters die drei heutigen Ostseeprovinzen Kurland, Liwland und Estland verstanden wurden. Bisweilen wurde sogar das von der Narowa von Estland geschiedene Ingrien oder Ingermannland dazu gerechnet, das ursprünglich nur das Land an dem in die Newa sich ergiessenden Flusse Ishora (Ижора, altrussisch Ижера aus dem finnischen Ingeri, daher Ижеряне) bezeichnete und erst später auch auf Watland oder das Land der Woten ausgedehnt wurde. Seit 1323 bis 1611 (oder 1617) bildete der Schwesterbach (Syster bäck, Сестра рѣка) die Gränze zwischen Schweden und dem finnischen Gebiete von Nowgorod (und Moscau), weshalb auch mitunter der zwischen dem Schwesterbach und der Newa liegende Theil von Karelien zu Ingermannland gerechnet wurde. Die Insel «Kronstadt» (niederdeutsch: Kettlingen, altruss. Котлинъ островъ, finnisch: Retun saari) gehörte in der historischen Zeit nicht zum Watlande, sondern zu Karelien. Auf der im J. 1595 bei Gelegenheit des Friedensschlusses von Tessowo entworfenen officiellen (schwedischen) Gränzkarte ist die Insel in zwei Hälften, in eine russische und schwedische, getheilt. Eine genaue Copie dieser Karte verdanke ich der freundlichen Gefälligkeit des Hrn. Reichsantiquar B. E. Hildebrand in Stockholm. Der Theil der Karte, welcher die Insel Kronstadt und die Mündung des Systerbäck darstellt, ist auf einer Beilage zum Кронштадскій Вѣстникъ (1ster Jahrgang. 1861 — 1862. № 51) abgebildet.

zu chronographischen Arbeiten, die ich im Sinne hatte, besonders geeigneter Forscher warm empfohlen worden. Der mir bei dieser Gelegenheit von Hrn. Napiersky zugeschickte kleine handschriftliche Aufsatz des Hrn. Bonnell über das Jahr 1222, als das der Schlacht an der Kalka nach Heinrich v. Lettland, gab Veranlassung zu mehreren Abhandlungen und zur genaueren Bestimmung der Aufgabe einer russisch-liwländischen Chronographie, wie sie mir zur Erreichung des oben angedeuteten Zweckes nothwendig schien[3]).

Der Natur der Sache nach mussten von vorn herein für die Arbeit bestimmte Gränzen gezogen werden, da eine allzuweite Auffassung der Aufgabe, wenn sie in kurzer Zeit zu Ende geführt werden sollte, die Kräfte eines Einzelnen überstiegen haben würde. Zunächst hielt ich es für nothwendig, den Umfang der Chronographie zeitlich abzugränzen, d. h. als Schluss-

---

3) Die Chronologie Heinrich d. Letten, verglichen mit den Zeitangaben einiger russischen Chroniken. Von E. Bonnell. (Gedruckt im Bulletin historico-philologique de l'Académie. Tome XI, No. 4 — 6, 8, 9 und daraus in den Mélanges Russes, Tome II, pag. 283 — 344). Von diesem Aufsatze erschien nur die chronologische Tabelle russisch in dem damals von mir redigirten Journal der Academie (Ученыя Записки Импер. Академіи Наукъ по I и III Отдѣленіямъ Академіи Наукъ. Томъ II 1854, pag. 297 — 318), nebst einer kurzen Einleitung und einem Schlussworte von mir. Die andern im J. 1854 über diesen Gegenstand von mir veröffentlichten Aufsätze findet man verzeichnet in dem im J. 1855 gedruckten kurzen Bericht: Renseignements sur les sources et recherches relatives à la première invasion des Tatares en Russie. (Bulletin historico-philologique, Tome XII, No. 13 oder Mélanges Russes, Tome II, pag. 464 — 467). Ich werde auf diesen Gegenstand im Bulletin zurückkommen. Mögen dann Andere den Schiedsrichter zwischen mir und Hrn. Bonnel (s. seinen Commentar zur Chronographie, pag. 63) machen.

jahr derselben wurde das Jahr 1410 angenommen, wo der deutsche Orden durch das vereinigte polnische und litauisch-russische Heer jene Niederlage erlitt, von der er sich nie wieder erholen konnte. Zugleich fiel dieser Termin mit der Periode zusammen, bis zu welcher es Georg v. Bunge gelungen ist, das von ihm angelegte und herausgegebene Urkundenbuch der drei Ostseeprovinzen zu führen.

Auch die Begebenheiten und Thatsachen, welche in der «*Russisch-liwländischen Chronographie*» angeführt werden sollten, wurden von mir gleich anfangs näher bestimmt. Wie schon der gewählte Titel aussagt, sollte die Chronographie weder eine rein liwländische, noch eine rein russische sein, sondern in ihr sollte nur das geschichtliche Verhältniss der drei Ostseeprovinzen zu den eigentlich russischen Landestheilen in gedrängter Weise aufgeklärt und damit zugleich eine sichere Grundlage für die Kritik gewisser Abschnitte der russischen und liwländischen Jahrbücher gewonnen werden. Unter den Quellen, welche zu diesem Zwecke auszubeuten waren, sind in erster Reihe die liwländischen Chronisten und Urkunden zu nennen. Weniger zahlreich, als die liwländischen, sind die auf uns gekommenen Urkunden in russischer Sprache, welche für die Chronographie bis 1410 zu berücksichtigen waren. Dagegen liefern die russischen Chroniken, namentlich die von Nowgorod, manche wichtige Nachrichten, deren in den liwländischen entweder gar nicht gedacht ist oder die zur Bestätigung, Erweiterung oder Berichtigung der Aussagen der Chronisten von Liwland dienen. Ausserdem wurde Hr. Bonnell von mir aufgefordert, auch den hansischen Quellen

seine Aufmerksamkeit zuzuwenden, da der Verkehr der «Gesellschaft der gemeinen deutschen Kaufleute», — der Vorläuferin der Hansa — mit Nowgorod, Polozk, Witebsk und Smolensk zum Theil unter Mitwirkung und Vermittlung der liwländischen Städte fortgesetzt wurde[4]). In den ältesten litauischen Chroniken, welche sämmtlich in russischer Sprache — der officiellen Sprache des Grossfürstenthums Litauen vor seiner definitiven Vereinigung desselben mit der Krone Polen im J. 1569 und zum Theil noch nach derselben — abgefasst wurden, sind nur wenige zu dem obigen Zwecke brauchbare Notizen enthalten. Preussische Chronisten und Urkunden sind zwar für die Geschichte Litauens und der Ostseeprovinzen von grosser Bedeutung, doch haben sie sich aus einleuchtenden Gründen weniger ergiebig für eine russisch-liwländische Chronographie erwiesen. Auch was aus dem Archiv der Stadt Danzig, Dank der Thätigkeit des Prof. Hirsch, zum Vorschein kommt, bezieht sich im Ganzen mehr auf die Geschichte des Verkehrs von Danzig mit dem Grossfürstenthum Litauen, als auf die Beziehungen Liwlands zu dem eigentlichen Russland. Allerdings gestaltete sich das Gf. Litauen schon seit der

4) Dank dem hoch anzuerkennenden wissenschaftlichen Sinne und der seltenen Freigebigkeit des Königs von Baiern, Maximilian des II., steht die Herausgabe der hansischen Recesse nahe bevor. S. die Berichte der Herren Lappenberg und Junghans in den «Nachrichten von der historischen Commission bei der Königlich Bayerischen Akademie der Wissenschaften. (Beilage zur Historischen Zeitschrift herausgegeben von H. v. Sybel. München)». Die beiden erwähnten Historiker haben bei ihren Nachforschungen nach hansischen Documenten in verschiedenen Archiven des nordwestlichen Europas auch ein besondres Augenmerk auf das gerichtet, was in jenen Actenstücken für die Geschichte von Russland von Wichtigkeit und Interesse sein kann.

ersten Hälfte des 13. Jahrhunderts zu einem russischen Staatswesen, in das nach und nach mehrere altrussische Fürstenthümer theils freiwillig, theils gezwungen aufgingen, allein Hr. Bonnell wurde aus triftigen Gründen von mir autorisirt, in seiner Chronographie die Beziehungen Liwlands zu Litauen auf keine erschöpfende Weise zu behandeln. Unsere Kenntniss der litauischen Geschichte ist zwar durch die Arbeiten von Narbutt (Dzieje) und Daniłowicz (Skarbiec), so wie durch einzelne Monographien vielfach erweitert worden, doch geht ihr noch eine sichere Grundlage ab, welche nur durch kritische Detailforschungen, zunächst namentlich genealogischer und chronologischer Art, gewonnen werden kann[5]).

Es wäre unbillig gewesen zu verlangen, dass Hr. Bonnell alle oben genannten Quellen auf eine gleich erschöpfende Weise für seine Zwecke ausbeutete. Gewiss wird jeder mit solchen Arbeiten vertraute Forscher zugeben, dass absolute Vollständigkeit bei dem ersten Versuche der Art nicht zu erreichen war. Dazu kommt — und ich halte mich verpflichtet dies besonders hervorzuheben — dass Hr. Bonnell leider sich nicht in der Lage befand, seine ganze Zeit und Kraft

5) Es gereicht mir zur besonderen Genugthuung hier nachträglich mitzutheilen, dass die historisch-philologische Classe der Academie in der Sitzung vom 27. Juni bereitwillig auf meinen Vorschlag eingegangen ist, Hrn. Bonnell mit der Ausarbeitung einer litauischen Chronographie von den ältesten Zeiten bis zum Jahre 1569, als dem der Realunion des Gf. Litauen mit der Krone Polen, zu beauftragen. Von der Bedeutung, dem Umfange und den enormen Schwierigkeiten dieser Aufgabe kann nur derjenige einen Begriff haben, welcher selbst versucht hat, einzelne Partien der litauischen Geschichte nicht nach einseitigen Quellen, sondern unter Benutzung des ganzen bis jetzt zugänglichen Quellenvorraths aufzuhellen.

dem Gegenstande zu widmen, sondern dass er seine Arbeit unter drückenden Verhältnissen aller Art zu Stande gebracht hat. Desto mehr aber werden alle billig Denkenden dem Fleisse und der Ausdauer, die er bewiesen, volle Gerechtigkeit widerfahren lassen.

Was die Art der Bearbeitung der einzelnen Nachrichten anbetrifft, so konnte dieselbe natürlich sich nicht auf alle Momente der historischen Forschung erstrecken, sondern es musste dabei vorzugsweise das chronologische ins Auge gefasst werden. Es handelte sich also zunächst hauptsächlich darum, die Aussagen über diejenigen Liwland und Russland zugleich betreffenden Thatsachen, welche in russischen, liwländischen, hansischen, päpstlichen oder andern Quellen und Documenten vorkommen, mit einander zu vergleichen, unter einander in Harmonie zu bringen und dann dieselben in prägnanter Kürze zusammenzustellen. Bei dieser Zusammenstellung aber kam es vorzugsweise darauf an, gerade das aus den Berichten und Angaben der Quellen hervorzuheben, was zur sicheren chronologischen Bestimmung der Ereignisse dient. Da, wo Ereignisse von russischen und liwländischen Quellen zugleich und unter richtiger Angabe des Jahres, des Monats, des Tages oder wenigstens der Jahreszeit erwähnt werden, war die Aufgabe leicht. Solche richtige Angaben kommen aber nicht in allen Quellen gleich viele vor, sondern gerade die Menge von ungenauen oder halb richtigen Daten, so wie der Mangel an bestimmten chronologischen Angaben in Betreff einzelner Ereignisse, machten die Aufgabe sehr schwierig. In solchen Fällen galt es, die unrichtigen Angaben der einzelnen Quellen auf dem Wege kriti-

scher Prüfung zu vergleichen, um so den natürlichen Zusammenhang der Begebenheiten vermittelst der historischen Combination wiederherzustellen. Was in dieser Hinsicht von Hrn. Bonnell geleistet ist, ersieht man am besten, wenn man die bisherigen Behandlungen der von ihm benutzten Quellen und gewisse moderne Compilationen mit seiner Arbeit vergleicht. Das Mühsame seiner Untersuchungen braucht nicht noch besonders hervorgehoben zu werden. Es sei hier nur darauf aufmerksam gemacht, dass allein die richtige Auffassung der *Jahresanfänge* bei den Chronisten und den Ausstellern von Urkunden, welche ihrer Geburt, Erziehung oder öffentlichen Stellung nach so verschiedenen Ländern angehörten, mit grossen Schwierigkeiten verknüpft war. Man hat bis jetzt in den verschiedenen historischen Literaturen Europas den Jahresanfängen und den Rechnungen nach Regierungsjahren der Fürsten oder Amtsjahren der Päpste, Bischöfe u. s. w. eine allzu geringe Aufmerksamkeit geschenkt. Für die russischen Chroniken und Urkunden gilt bis gegen Ende des 14ten Jahrhunderts, in Nowgorod sogar bis zum J. 1477 fast ohne Ausnahme als Anfang des bürgerlichen Jahres der 1ste März und in Liwland war seit Bischof Albert des I. Zeit das Marienjahr mit dem 25sten März als Jahresanfang lange vorherrschend[6]).

6) Diejenigen ausländischen Historiker, welche die gewöhnlich Heinrich von Lettland zugeschriebene liwländische Chronik nach der Gruber'schen Ausgabe benutzen, dürfen nicht ausser Acht lassen, dass die von Gruber berechneten und am Rande des lat. Textes gesetzten Zahlen fast durchgängig unrichtig sind. In der Hansen'schen Ausgabe (Scriptores rer. Liv. I. Riga u. Leipz. 1849) sind die richtigen Zahlen am Rande der deutschen Übersetzung

Welche mühsame chronologische Untersuchungen Hr. Bonnell öfters anzustellen hatte, um zu einer klaren Einsicht in den Gang der Ereignisse zu gelangen, ersieht man am besten aus dem Commentar, welcher der eigentlich chronologischen Tabelle beigegeben ist. Zur Erleichterung derer, welche das Werk zu benutzen haben, wurde der Commentar zuerst gedruckt und dann bei dem Druck der Tabelle auf die Seitenzahlen desselben verwiesen. Als Probe geben wir hier in abgekürzter Form eine Übersicht der Nachrichten aus der ersten Hälfte des J. 1402, also aus einer Zeit, wo die Quellen schon zahlreicher und mannigfaltiger sind als in den früheren Jahrhunderten, worüber aber Hr. Bonnell in seinem Commentar sich weniger ausführlich, als über andere Zeiträume, zu verbreiten hatte.

Jahre n. Chr.	Jahreszeit. Monat. Tag.	
1402	12. Febr.	Am 12. Febr., 1402 beantworteten die deutschen Kaufleute in Nowgorod die ihnen von Reval am 20. Januar übersandte Zuschrift, den nowgorodschen Schoss betreffend. *Comment.* S. 228, 224.
	Vom 12. — 19. Febr.	Als ein preussisches Ordensheer.... in Litauen eingedrungen war, machte auch der liwl. Ordensmeister in der zweiten Fastenwoche.. 1402 einen Einfall in dieses Land. *Joh. Lindenbl.* S. 147, 148. *Voigt Gesch. Preuss.* VI, S. 127.
	19. Febr.	Der am 19. Febr. 1402 zu Dorpat gehaltene lievländische Städtetag verhandelte viel

angegeben. Ein kritisch berichtigter Text der ersten liwl. Chronik ist von Ed. Pabst zu erwarten.

Jahre n. Chr.	Jahreszeit. Monat. Tag.	
		über die Verhältnisse der deutschen Kaufleute und der Russen zu einander, namentlich Folgendes: .... (Der Inhalt der Urkunde ist bei Bonnell umständlich angegeben). *Livl. Urk.* IV, N° 1602, Spalte 391—410.
1402	2. März.	Am 2. März 1402 schloss der nach Preussen geflohene litauische Fürst Swytrigailo.. mit dem Hochmeister einen Vertrag, in den alle Bestimmungen des zwischen Witold und dem Orden geschlossenen ewigen Friedens aufgenommen waren, und zu dem der in der Haupturkunde vergessene Artikel über Pskow in einer besonderen Urkunde hinzugefügt wurde. *Russ.-Livl. Urk.* N° 137, 138, S. 106—111. *Livl. Urk.* IV, N° 1603, 1604, Sp. 410—416. *Joh. Lindenbl.* S. 147, 148. *Voigt Gesch. Preuss.* VI, S. 216, 218, 219.
	7. März.	Am 7. März 1402 begab sich Swytrigailo aus Preussen nach Liwland, um sich hier mit dem Ordensmeister über den gegen Litauen zu beginnenden Kampf zu besprechen. *Voigt Gesch. Preuss.* VI, S. 220.
	14. März.	Am 14. März 1402 schrieben die Lübecker nach Reval, dass sie auch nach Nowgorod schreiben wollten, es möchten von den deutschen Kaufleuten in Liwland und Nowgorod im laufenden Sommer ein oder zwei Bevollmächtigte an den Propst und die Domherren zu Wisby abgeordnet werden..... *Livl. Urk.* N° 1605, Sp. 416, 417.
	März.	In demselben Monat März 1402 fielen die Deutschen in einen polozkischen District ein und beraubten und tödteten pskowsche Kaufleute auf dem See Neschtscherda. — Am 2. April 1402 starb der Fürst Iwan Wssewolodowitsch in Pskow. *Пск.* I *Л.* (1ste Chron. v. Pskow) 6911.

Jahre n Chr.	Jahreszeit. Monat. Tag.	
1402	14. Mai.	Auf dem zu Pfingsten (14. Mai) 1402 in Lübeck gehaltenen Hansatage brachten die deutschen Kaufleute aus Nowgorod wieder zur Sprache, dass man dahin Tücher verführe, welche durch die Skra verloren seien, dass das (von den Russen verkaufte) Pelzwerk als verfälscht keine Käufer finde....., auch dass die Russen sich über das zu geringe Gewicht des Salzes beklagten..... *Livl. Urk.* IV, Reg. 1913, S. 71, 72; vgl. Reg. 1908, S. 71.
	24. Mai.	Obgleich der Hochmeister noch am 24. Mai 1402 mit dem Könige Jagailo einen Verhandlungstag zu Thorn gehalten hatte, so zeigte doch Witold seine offenbar feindliche Gesinnung dadurch, dass am
	Ende Mai	Ende desselben Monats die von ihm unterstützten Schamaiten Memel verheerten..... *Joh. Lindenbl.* S. 150. *Voigt Gesch. Preuss.* VI, S. 221—223.
	24. Juni.	Am 24. Juni 1402 traf der Bevollmächtigte der deutschen Kaufleute Hinze Stolte mit dem Propst zu Wisby und den Abgeordneten der Insel Gotland eine Übereinkunft über den Gotenhof zu Nowgorod. ..... *Livl. Urk.* IV, Nº 1607, Sp. 418, 419. *Russ.-Livl. Urk.* Nº 139, S. 111.

Um den Zusammenhang zwischen einzelnen dunklen oder den durch spätere Compilatoren älterer Chroniken willkürlich entstellten Begebenheiten wiederherzustellen, sah sich Hr. Bonnell veranlasst, hin und wieder Ereignisse und Daten zu verzeichnen, die streng genommen nicht in den Bereich einer russisch-liwländischen Chronographie gehören. Absichtlich

wurde er aber aufgefordert, die kargen Nachrichten, welche bei Chronisten und in den Urkunden über die finnischen (Liwen, Esten) und lettischen Ureinwohner der Ostseeprovinzen vorkommen, nicht unbeachtet zu lassen. Hin und wieder musste auch der finnischen Ingrier und Woten in Ingermannland gedacht werden, doch sind in Betreff der Ureinwohner vom finnischen Meerbusen bis zum Dünagebiet noch einige Nachrichten nachzutragen. Überhaupt ist hinsichtlich einiger Puncte natürlich die Discussion noch nicht abgeschlossen. Wünschenswerth wäre auch eine kritische Übersicht der benutzten russischen, liwländischen und preussischen Chroniken gewesen, allein ungünstige Umstände haben Hrn. Bonnell abgehalten, sowohl eine solche Übersicht auszuarbeiten als auch eine historisch-geographische Karte seinem Werke beizugeben[7]). Noch sei hier auf einen andern kleinen Mangel aufmerksam gemacht. Hr. Bonnell wurde zwar gleich beim Beginn der Arbeit, doch nicht bestimmt genug von mir aufgefordert, in den (mit Petitschrift gedruckten) Anmerkungen zur Tabelle die directen oder sog. absoluten Data der Quellen so viel als möglich wörtlich mitzutheilen und zwar zu dem Zwecke, damit die Forscher sogleich darüber aufgeklärt würden, ob die in den ersten zwei Rubriken angeführten Zahlen und Daten geradezu den Quellen entnommen oder ob sie ganz oder zum Theil nur das Resultat der Berechnungen und Combinationen des Verfassers der Chronographie seien. Hr. Bonnell hat bisweilen sol-

7) Bei der Ausarbeitung einer solchen Karte hätte auch auf die Zeit nach dem J. 1410 Rücksicht genommen werden müssen, welche bis jetzt noch nicht genügend untersucht ist.

che Quellenbelege beigebracht, doch ist er in dieser Hinsicht nicht consequent genug verfahren.

Ohne Zweifel wird noch dieser und jener Wunsch besonders bei Solchen aufsteigen, welche die Vortrefflichkeit von Arbeiten der Art einräumend noch nicht durch eigene Erfahrung belehrt worden sind, wie schwer es ist, eine brauchbare Chronographie zu Stande zu bringen. Diejenigen aber, welche mit vornehmen Hochmuth auf die annalistische Behandlung der Geschichte herabsehen, sollen durch die «Russisch-liwländische Chronographie» nicht eines Besseren belehrt werden. Wir unsrerseits sehen die Annalistik nur als ein Mittel zum Zweck an, sind aber zugleich fest überzeugt, dass nicht nur manche geschichtliche Darstellung, sondern auch gewisse kritisch-historische Arbeiten einen grösseren Werth erlangen würden, wenn ihre Verfasser sich bestrebten, die richtige Aufeinanderfolge und den innern Zusammenhang der Begebenheiten streng und umständlich nach den Quellen zu erforschen. Kritische Forschungen und historische Schilderungen mancher Autoren erlangen öfters bei den Zeitgenossen grossen Beifall, treten aber nach wenigen Jahren entweder in den Hintergrund oder werden durch neuere Werke über denselben Gegenstand so schnell beseitigt, dass für sie nur ein Platz in der bibliographischen Rumpelkammer übrig bleibt. Eine von vorn herein zweckmässig angelegte und gewissenhaft ausgeführte Chronographie kann zwar in Folge der Entdeckung von neuen Quellen und vermittelst schärferer Forschungen allmählich mancher Zusätze und Verbesserungen bedürftig werden, allein sie kann nie ganz veralten und unbrauch-

bar werden; sie wird, besonders wenn sie nach kürzerer oder längerer Zeit neue Entdeckungen und die neu gewonnenen Resultate der Forschung in sich aufnimmt, ein unentbehrliches Noth- und Hülfsbuch für alle diejenigen bleiben, welche sich mit dem Gegenstande derselben gründlich vertraut machen wollen. Von diesem Gesichtspuncte aus darf man wohl die russisch-liwländische Chronographie des Hrn. Bonnell betrachten, der sich durch Abfassung derselben ein bleibendes Verdienst um die Geschichte Russlands erworben und Andern ein lautsprechendes Beispiel davon gegeben hat, was Gewissenhaftigkeit, Fleiss und Ausdauer selbst unter ungünstigen Umständen zu leisten vermögen.

Mai 1862.

(Aus dem Bulletin, T. V, pag. 338—348.)

19 September / 1 October 1862.

Ossetische Sprüchwörter; von A. Schiefner.

Nachdem Sjögren durch seine im Jahre 1844 erschienene Ossetische Sprachlehre zuerst eine genauere Einsicht in den Bau dieser Sprache ermöglicht und auch Georg Rosen's kürzere Abhandlung manchen dankenswerthen Beitrag zur Erkenntniss derselben gebracht hatte, ist noch eine im Jahre 1847 der Akademie vorgelegte Arbeit Sjögren's, «Ossetische Studien» (in den Memoiren der Akad. 6te Serie. T. VII. p. 571—652) der Aufhellung dieses Sprachgebiets gewidmet worden. Obwohl letztere Arbeit auf ihrem Titel nur die Selbstlauter als ihren Gegenstand bezeichnet, hat sie dennoch eine Masse anderer für die Vergleichung wichtiger Punkte berührt. Im Jahre 1848 gab A. Schleicher in seinem Werke «Zur vergleichenden Sprachengeschichte» auf S. 65—71 eine sehr lehrreiche Uebersicht namentlich der lautlichen Eigenthümlichkeiten des Ossetischen und neuerdings hat Fr. Müller in Kuhn und Schleicher's Beiträgen zur vergleichenden Sprachforschung B. II. S. 488 ff. einen kurzen Aufsatz «zur Charakteristik des Ossetischen» geliefert sowie in den Sitzungsberichten der Wiener Akademie

der Wissenchaften, philos.-histor. Classe Bd. XXXVI, S. 3 ff. eine Abhandlung über die Stellung des Ossetischen im éranischen Sprachkreise veröffentlicht. Die seit Veröffentlichung der Sjögren'schen Arbeit erschienenen ossetischen Texte beschränken sich auf Uebersetzungen. Von diesen sind mir namentlich der hier unter Aufsicht Sjögren's im Jahre 1848 gedruckte ossetische Psalter: СТVДVI Т'IНЕГ ʒæнæ ПСАЛТIР. Книга хваленій или псалтырь, на Осетинскомъ языкѣ (131 Seiten in 8°), welches Werk P. Boetticher in seinen Arica (Halae 1851) hin und wieder zu Rathe gezogen hat, und die im Jahre 1861 zu Tiflis erschienene Evangelienübersetzung (Сvідæг Евангеліе. Святое Евангеліе на Осетинскомъ языкѣ, переведенное коллежскимъ ассесоромъ Гр. Мжедловымъ. 239 + XXXVII Seiten in 4°) näher bekannt geworden. Wie lehrreich nun auch solche Werke zum Studium der Sprache sein mögen, so sind sie doch in ethnographischer Hinsicht lange nicht so interessant, als die Erzeugnisse des Volks selbst. Mit dem grössten Danke müssen wir demnach Lieder und Sprüche aufnehmen. Eine solche Sammlung verdanke ich nun den Bemühungen des Herrn Hofraths Adolph Berger in Tiflis. Auf seine Bitte ist dieselbe von dem nunmehr verstorbenen Lehrer des Ossetischen an dem geistlichen Seminar zu Tiflis Daniel Tschonkadse veranstaltet worden. Obwohl dieselbe in dem von Sjögren für das Ossetische erfundenen Alphabet niedergeschrieben worden ist, sei es mir erlaubt hier die von mir in meinem Versuch über die Thuschsprache in Anwendung gebrachte Schrift zur Transcription der ossetischen Laute zu brauchen. Aus-

serdem habe ich statt des ungewöhnlich oft von Tschonkadse gebrauchten æ, über dessen Natur Sjögren in der Sprachlehre S. 10 und in den Ossetischen Studien S. 576 gehandelt hat, ä. Wie in einem und demselben Worte a und ä mit einander wechseln, so hat Tschonkadse auch statt des langen ı, welches Sjögren durch ÿ (Sprachlehre § 10) bezeichnet, häufig ü (r), lässt es aber auch statt des kurzen i eintreten, z. B.: äxsür Milch, das bei Sjögren axsir lautet, kärʒün, Brot, wofür Rosen S. 35 karǵin bietet; 112 schreibt er arzül statt arzīl, gehe um, mach einen Umweg; 19 sehen wir zǵorün, laufen, statt des bei Sjögren im Wörterbuch S. 433 befindlichen sǵorün, wodurch freilich das Wort als Compositum kenntlicher wird. Eine Anzahl der Abweichungen von der gewöhnlichen Schreibweise mögen ihren Grund in einer mundartlichen Verschiedenheit haben. Nach der Ansicht eines der hieselbst im Convoi Sr. kaiserl. Majestät befindlichen Osseten, des Junkers Saurbeg Kosyrew, aus der Gegend von Wladikawkas, muss die Aufzeichnung in der Mundart der im Gebirge in der Nähe von Georgiern wohnenden Osseten stattgehabt haben. Dass diese manche ihnen eigenthümliche Wörter besitzen, werden wir aus den unten beigefügten Bemerkungen ersehen.

1. T'aǵd don furdüi nä säfüi. Schnelles Wasser ergiesst sich nicht in's Meer.

2. Don ju ranül nä fädkänüi. Das Wasser hinterlässt nicht an einer Stelle Spuren.

3. Donüi cäsdärittär nämai uodtär don ūʒenüi. Wie viel du auch immer das Wasser schlagen magst, wird es dennoch Wasser sein.

4. Ănädon bästä xusk wäi. Eine wasserleere Gegend pflegt trocken zu sein.

5. Ōalʒäg ku ärcäwüi, bälăsüi don uod bacäwüi. Wenn der Frühling kommt, dann tritt das Wasser in den Baum.

6. Ōalʒäg dürg didinäg äwlawüi. Im Frühling treibt die Frucht Blüten.

7. Ōalʒäg ku ärbalawüi, bälăs kubürkänün uod baidai. Wenn der Frühling angeht, dann fängt der Baum an Augen zu machen.

8. Bälăs füçag uidäg skänüi, stei lä olämä cäun baidai. Der Baum schlägt zuerst Wurzeln, dann aber fängt er an nach oben zu gehen.

9. Bälăsüi çup lagd xuskkänüi. Des Baumes Wipfel verdorrt schnell.

10. Ănguzüi bälăs je uidägei xuskkänüi. Der Nussbaum verdorrt von seiner Wurzel aus.

11. Dürg je afonül rägälkänüi. Die Frucht reift zu ihrer Zeit.

12. Xumüi ōalʒäg kud bailawai, fäzzägdär dün aulä arzaiʒenüi. Wie du den Acker im Frühjahr besäest, so wird er dir auch im Herbst tragen.

13. Fäzzäg äppälei äxäst u. Der Herbst ist an Allem vollkommen.

14. Zümäg ku ärcäwüi, arlmä bädün uod ōarzünc. Wenn der Winter kommt, dann liebt man am Feuer zu sitzen.

15. Zümäg ku ärcäwüi, ars je xunlüi uod bacäwüi. Wenn der Winter kommt, dann geht der Bär auf sein Lager.

16. Sürdlä juldär arsei lärsünc. Die Thiere fürchten sich alle vor dem Bären.

17. Ruwas äwdlsänän je dümädöi arkodta. Der Fuchs stellte seinen Schwanz als Zeugen auf.

18. Ăzărăg qăui ruwas ăldar. Im öden Dorfe ist der Fuchs Herr.

19. T'ărqusüi ĭăs ku bacăwüi, zgorün uod baidai. Wenn die Furcht in den Hasen kommt, dann fängt er an zu laufen.

20. Xăcăg galăn je ska sättüi. Dem stössigen Ochsen bricht sein Horn.

21. Galüi xărd'ĭtümă ku nüppătai, uod je xărăgkănüi je zăwătei cawün bazönüi. Wenn du einen Ochsen mit den Eseln lässest, so wird er entweder zum Esel oder lernt hinten ausschlagen.

22. Gailag roodei bărăg u. Ein (guter) Ochse ist schon vom Kalbe her kenntlich.

23. Fălmăn rood duă qud'üi dăi, innă judăr nă. Ein ruhiges Kalb saugt an zwei Kühen, ein anderes auch an einer nicht.

24. Băxăn je znăgiă je kăxiă stüi. Dem Pferde sind seine Füsse seine Feinde.

25. T'idăr răgawüi äxsăn jexüi băxüi nădta. Es schlug jemand mitten in der Heerde sein Pferd.

26. K'ămăndăr je baxmă je bon nă üdüi ämă je sargüi nădta. Es konnte jemand mit seinem Pferde nicht fertig werden und schlug seinen Sattel.

27. Bairad'üi je mădei ăwzarünc Das Füllen wählt man nach seiner Mutter.

28. Cüpparkaxd'intei ĭewa seppătei ĭüxd'indăr u. Von den Vierfüsslern ist das Kameel stärker als alle.

29. T'ewai ōarg aută ma fesafa ămă xărăd'üi ōarg ma racăwa. Die Kameelslast wird nicht so abnehmen, dass nicht eine Esellast herauskommt.

30. Sōmei sōmei xărăg ănădümăg baizădüi. Von dem «morgen, morgen» blieb der Esel ohne Schwanz.

31. Xäräďüi fosüi äxsän je qustei bazönünc. Den Esel erkennt man in der Heerde an seinen Ohren.

32. K'ud xärägul sarg nä füdäwüi, autä sau lägul özdanäd. Wie der Sattel zum Esel nicht passt, so der Adel zum Bauern.

33. Xäräguł sarg sawär, uodtär xäräg u ämä odtär. Lege dem Esel einen Sattel auf, dennoch ist er ein Esel und wird es bleiben.

34. Xäräďüi bärka füwüi tügd. Eselsdreck in Fett gewickelt.

35. Xärgäws cäsdärittär cäwä, uodtär fästag xatt xärgäďüi säpsäp akänüi. Wie viel auch das Maulthier im Passgang geht, so endigt es doch auf die Letzt mit dem Maulthiertrab.

36. K'uz zärdä zönüi. Der Hund kennt das Herz.

37. K'uz kuzüi öarzüi, xäräg xäräďüi zärdä zönüi. Der Hund kennt den Hund, der Esel kennt das Herz des Esels.

38. K'uzdär jexüi duarmä tüxďin u. Der Hund sogar ist stark an seiner Thür.

39. K'uzän füwei kalatä kodtoi. Man machte dem Hund Halsbänder aus Fett.

40. Säg zaxta: äz cü bälämä nä xässon, ui baxusk uod. Die Ziege sagte: an welchen Baum ich nicht reiche, der möge verdorren.

41. Bäläs autä zägüi sägän: dü mä buznüg nä dä, ku baxusk uon, xuzdär u. Der Baum spricht also zur Ziege: du bist nicht dankbar gegen mich; wenn ich verdorre, ist es besser.

42. Läďüi ku fända, uod cäwei äxsür arcauzenüi. Wenn der Mensch es wollen wird, so wird aus dem Ziegenbock Milch hervorgehen.

43. K'usarʲüi ƙu ōiƙänünc, uod je farsei ärdu ralonünc. Wenn man das Opferthier verkauft, so rupft man aus seiner Seite ein Haar aus.

44. Xui ƙurümä ƙu buāʒai, uod je särmä xɪzüi. Wenn du das Schwein in die Tenne lässest, so steigt es auf deren obern Theil.

45. K'arƙ don ƙu banāzüi, uod xärdmä sƙäsüi. Wenn das Huhn Wasser trinkt, dann blickt es nach oben.

46. Zärwaʲäk läppüntä sqomülƙänüi, ämä ün fülʲäxünc. Die Schwalbe füttert ihre Jungen auf und sie fliegen ihr davon.

47. Zärwaʲäk xäʒarüi adämümä carüi. Die Schwalbe lebt im Hause mit den Menschen.

48. Xalon zärwaʲäkül xudüi. Die Krähe spottet der Schwalbe.

49. Çiu ƙu baqarm wäi, uod je bazürʲä baʲülüi. Wenn es warm zu werden anfängt, fängt der Sperling an seine Flügel zu schütteln.

50. K'alm lägän znāg u. Die Schlange ist des Menschen Feind.

51. K'ud ƙalm ämä ƙäsag jumä nä fücarʒüstüi, aulʲä duă znädüi. Wie die Schlange und der Fisch nicht zusammenleben werden, so auch zwei Feinde.

52. K'äsag surül nä cärüi. Der Fisch lebt nicht im Trocknen.

53. Xäʒar cädînʒül aräst u. Das Haus ist auf Pfosten gestützt.

54. Xäʒar ťi nä sarästa, ui aulʲä änqalüi cädînʒlʲä bünei südüstei. Wer das Haus nicht gebaut hat, der glaubt, dass die Pfosten so von unten geworden sind.

55. Änätürg xäzar ōazal wäi. Ein Haus ohne Vorhaus pflegt kalt zu sein.

56. Xäzar jexüi züngei sūzüi. Das Haus verbrennt durch sein eigenes Feuer.

57. Mäsüg jexüi durei xälüi. Der Thurm stürzt durch seine eigenen Steine ein.

58. Zärondei lappūläg xuzdär u. Ein Jüngling ist besser als ein Greis.

59. K'ästärül juldär xIstär stüi. Gegen den jüngern sind alle älter.

60. Mükkad'üi ju läg segäsüi arg u. Im Geschlecht ist ein Mann theurer als alle.

61. Äwzär mükkad'üi xudünaggänäg u. Ein Schlechter im Geschlecht beschimpft es.

62. Usüi xorzei läd'üi äwzär xuzdär u. Ein Schlechter unter den Männern ist besser als eine gute unter den Weibern.

63. Usän je zükkū darg u, je zond tä cübür. Dem Weibe ist die Flechte lang, der Verstand aber kurz.

64. Usän je wüdon jexüi bar ku nüwäzai, uod särmä xIzüi. Wenn du dem Weibe die Zügel zu Willen lässest, so steigt sie dir zu Kopf.

65. Mäd t'üzd'üi füldär ōarzüi, füd tä lappui. Die Mutter liebt die Tochter mehr, der Vater den Sohn.

66. Äppün änäzünägei ju t'üzg xuzdär u. Eine Tochter ist besser als ganz kinderlos.

67. T'üzg mükkägei äwzarünc. Das Mädchen wählt man nach dem Geschlecht.

68. Fainust'ä xülgänäg wäjinc. Schwägerinnen pflegen zänkisch zu sein.

69. Noog t'ünz ōisadäg wäi füçag. Die junge Schwiegertochter pflegt anfangs schweigsam zu sein.

70. Ärwadälttäi äxsän addïn card xorz u. Ein süsses Leben unter Verwandten ist gut.

71. Ärwad tugül mäläg u. Der Verwandte stirbt für das Blut.

72. K'ärʒün lümängänäg u. Brot macht Freunde.

73. K'adtär düx ʒul nä banüxäsʒän, auïädär duä znädüi jumä nä fäcarʒüstüi. Wie gebrochenes Brot nicht zusammengefügt werden kann, so werden zwei Feinde nicht zusammen leben.

74. Lümänüi kud darai, autä u. Wie du den Freund hältst, so ist er.

75. Dard lümänei äwwäxs znäg xuzdär u. Ein naher Feind ist besser als ein ferner Freund.

76. Jumä ti nä füdäwüi, udonän baiwärün xuzdär u. Welche nicht zusammen passen, für diese ist Theilung besser.

77. Duä znädüi ʒugdär jumä nä xïzünc. Sogar die Heerden zweier Feinde weiden nicht zusammen.

78. Nardton adäm juldär öärzäg stüi. Die nartischen Menschen lieben alle.

79. T'üxgänäg qäbär zärdaje caui. Der Sieger geht mit starkem Herzen einher.

80. Xorz lägän je räzüi müsägei ämbälüi. Dem guten Manne tritt der Thurm entgegen.

81. Zülün juldär jexüi rastkänüi äppätei. Der Ungerechte rechtfertigt sich in allem.

82. Rast cau ämä zülün rabäräg ua. Schlag den Gerechten und der Ungerechte wird erkannt werden.

83. Kärnüx cämä bälüi? Maidär äxsäwmä. Was sucht der Dieb? Eine dunkle Nacht.

84. Bagäc: kärnüx aläbon nä susägkänüi. Warte: der Dieb bleibt nicht stets verborgen.

85. Kärnüxüi füstag älgüst u. Das Letzte des Diebes ist der Fluch.

86. Segäsei tä älgünei äwzärdär nücü is. Von allem aber ist nichts schlechter, als der Geizige.

87. K'ämändär junäg abazüi udüi ämä uidär goläd'üi komüi cäpparsta. Es hatte jemand einen einzigen Abaz und diesen warf er in die Ecke des Beutels.

88. Wirag smagur ı ämä zarond xästä ista. Der Jude verarmte und trieb seine alten Schulden ein.

89. Päzüi päzüil xudüi. Der Zauberer lacht über den Zauberer.

90. Färsäg jexıcän nücüi zönüi. Der Wahrsager weiss für sich selbst nichts.

91. Züwäggänäg juldär täxüdiagkänüi. Der Faule hat stets nur Glückwünsche.

92. Äwzär juldär jexüul xudüi. Der Schlechte lacht stets über sich selbst.

93. Läppümä dä dändägtä züqürkudarai, uod cüxst änqälüi. Wenn du dem Kinde die Zähne zeigst, dann meint es, es wäre Käse.

94. Xorz daräs äwzärüi xorz nä känüi. Gute Kleidung macht den Schlechten nicht gut.

95. Ädalüi xorzül ku ardawai, uodtär äwzärürdäm xäcüi. Wie du auch den Narren an's Gute gewöhnst, dennoch neigt er sich zum Schlechten.

96. K'urm cäul qastkodta? je duä cästül. Worüber beklagte sich der Blinde? Über seine beiden Augen.

97. K'urmän je kurm cästrdgei zian arcawüi. Dem Einäugigen kommt Ungemach von Seiten seines blinden Auges.

98. K'urm läg jurdäm ƙäsüi. Der einäugige Mensch sieht nach einer Seite.

99. Duä läd'üi jumä laudüstüi amä ün ju aut̀ä zag̀üi: «dä cästüi ärdu is», ämä innä t̀ä ün aut̀ä: «ämä däẁän t̀ä od kala bälās ƙu I» zäg̀ge. Zwei Menschen standen bei einander und der eine sagte zum andern: «in deinem Auge ist ein Haar», und der andere aber sagt ihm also: «wenn aber in deinem ein zinnerner Baum ist.»

100. Lägän istü je kuxei ƙu aiwg̀ui, fäsmonƙänünül uod baidai. Wenn dem Menschen irgend etwas aus den Händen geht, dann erst fängt es an ihm leid zu thun.

101. Ordon ƙu afäldaxüi, fändag uod razünüi. Wenn der Wagen umgestürzt ist, dann zeigt sich der Weg.

102. Baƙūsün rästäd'üi kux sarazün xuzdär u. In der Zeit der Arbeit die Hand zu lenken ist besser.

103. Xorzgänäg xorz nüƙu ārüi. Der Wohlthäter findet nie Gutes.

104. K'üst ämärmei qau. Es muss mit vereinten Kräften gearbeitet werden.

105. Bire kuxt̀ä, fälä ju ämz̀üx. Viele Hände, aber ein Rath.

106. Qiamät̀ ƙäul nä fäƙodtai, umei dä xai qau. Worauf du keine Mühe gewandt hast, davon soll dir ein Theil werden!

107. Ucü quttagul, ƙäcüje lägän nücü baxäçä ua, uul qiamät̀ nä qau. Auf eine Sache, von welcher dem Menschen kein Vortheil wird, muss er keine Mühe wenden.

108. Süs urdgei käm nücü cäwärdtai. Nimm nun dort, wohin du nichts gelegt hast.

109. Duämä ƙäsäd'üi judär nä ƙänüi. Wer auf zwei Dinge schaut, macht keins.

110. Lägän jexüi bazürt̀ä ƙu nä ua, uod iskai bazürt̀ei ba-

zürdïn nä sūzenüi. Wenn der Mensch nicht eigene Flügel haben wird, so wird er mit fremden Flügeln nicht beflügelt werden.

111. Dardül arzül ämä gäs xäzar sär. Mache einen weiten Umweg und finde das Haus lebend.

112. Tagd ti kodta umän fästädär fücüi. Wer schnell arbeitet, dem wird es später fertig.

113. Xuzdärei xuzdär bire is. Von den Bessern ist mancher besser.

114. Rädüi bädäg äwäsmon u. Wer früh aufsitzt, ist vorwurfsfrei.

115. Zondïn läg füldär qusgekänüi känä zurge. Ein kluger Mensch hört mehr als er spricht.

116. Cü zürdei dä nä färsoi uul bire ma zur. Über welche Sache man dich nicht fragt, über diese sprich nicht viel.

117. Äldarüi koi fäsfäldüi zurüne. Über den Herrn spricht man hinter dem Rücken.

118. Änäxicau bästä äldar u. Ein Ort ohne Ältesten ist herrngleich.

119. Cärün kud u, je fäxalündär aulä. Wie das Leben ist, so ist sein Ende.

120. Xox xoxül nä sämbälzen, fälä läg lägul sämbälzen. Der Berg wird mit dem Berg nicht zusammenkommen, aber der Mensch wird mit dem Menschen zusammenkommen.

121. Ämbisondïä füdälïei baizäd stüi. Die Sprüchwörter sind von den Vorfahren geblieben.

122. Ämbisond ämbisondül känünc. Die Sprüchwörter behandeln Wunderbares.

123. Ämbisondïei bärfäldüsädüi zürdïä xuzdär stüi. Bes-

ser als die Sprüchwörter sind die Worte des Rossegners.

—

1. säfüi buchsäblich: *verliert sich, kommt um*; einer der hiesigen Osseten wollte jedoch statt dessen jäfüi, *erreicht*, gesetzt wissen; s. Sjögren's Sprachlehre S. 368 unter dem Worte bajäfün.

2. Die russische Uebersetzung, welche dieser Sammlung in der Handschrift beigegeben ist, erklärt «Wasser» hier durch «Fluss.»

4. Nach der Ansicht Kosyrew's müsste es statt wäi richtiger wäiji lauten (s. Sjögren S. 128); es wäre jedoch möglich, dass mundartlich eine Verkürzung stattfindet.

15. Das Wort хunk, Loch, Schlupfwinkel kommt in der Evangelienübersetzung Marcus 2, 21, Matth. 9, 16 statt des georgischen ჭრილობა (ganseikileba) = σχίσμα vor.

18. Statt äzäräg dürfte wohl richtiger äzäräg zu schreiben sein.

19. Über die Schreibart zgorün statt sgorün vergleiche man das oben in der Einleitung Bemerkte.

22. Das Wort gailag erklärten die hiesigen Osseten als «künftigen Ochsen,» d. h. was ein guter Ochse werden kann; offenbar hängt es mit dem kurdischen gölik, gölek, Kalb (s. Lerch, Forschungen II., 108 und 198) zusammen.

26. Das von Sjögren S. 373 besprochene Wort bon finden wir hier in einer auch den hiesigen Osseten nicht unbekannten Verbindung.

32. Sau läg, ursprünglich der *schwarze* Mensch, mit Bezug auf die Knechtschaft; so heisst bei den Awaren

die Sclavin qarabaš d. h. tatarisch: schwarzes Haupt, und Matth. 10, 9 finden wir sau axca, «schwarzes Geld» für χαλκός, wie auch das georg. შავი ფული, šawi puli, Kupfergeld bezeichnet.

35. Ausser diesem Worte «säpsäp «Trab» ist mir von von Reduplicationen noch karʒkarʒ Geknirsch und ʒiʒidaräg säugend (Math. 24, 19) in der Evangelienübersetzung aufgestossen, dem von Sjögren S. 382 und 416 aufgeführten didinäg, Blume, und mürmürag, Glöckchen, schliesst sich çirçiräg, Hundsfliege (Psalm 104, 31) an. Ähnlich wie der Superlativ durch Verdoppelung der Comparativendung gebildet wird, z. B. sau schwarz, saudär, schwärzer, saudärdär (Sjögren §. 38) wird von magur, arm, durch Verdoppelung der zweiten Silbe magurgur, elend, gebildet. Das Digorische xalamulakanun, vermengen, hat Sjögren S. 462 wohl richtig auf eine türkische Redensart zurückgeführt. Dagegen sind Formen, wie ralübalükänün, sich hin- und herbewegen (Ps. 103, 20), raxaubaxaukänün, hin- und hertaumeln (Ps. 106, 27), rabürbabürkänün, sich wälzen (Marc. 9, 21), wohl mit Hülfe der den Präpositionen *ra* und *ba* inhärirenden Bedeutung «*aus* und *ein*» zu erklären, wie auch die Wörter racüd und bacüd, Aus- und Eingang, neben einander gebraucht werden.

40. Wenn wir hier baxusk uod, unten (49) baqarm wäi finden, könnte der Gedanke nahe liegen, in den beiden Adjectiven Composita zu sehen, welche etwa gewissen Sanskritcompositis mit उप an die Seite gestellt werden könnten. Es ist aber wohl zu achten, dass auch andere Präpositionen zur Bildung solcher Denominative gebraucht werden; man vergleiche nur 82

rabäräg ua, er wird offenbar werden, 88 smagur I, er wurde arm.

43. Kusarı, auch Kusartag, bezeichnet das Opferthier, wie auch die hiesigen Osseten aussagten; ardu oder in der Mundart vorliegender Sammlung eigentlich ärdu bedeutet das einzelne Härchen. In der mit Nr. 99 zusammenpassenden Stelle Matth. 7, 4 finden wir äz raison ardui dä cästei übersetzt, d. h. ich werde das Härchen aus deinem Auge nehmen.

44. K'ori bezeichnet in der Mundart der hier anwesenden Osseten den Theil der Tenne, wo das ausgedroschene Getreide aufgeschichtet wird.

45. Die Schreibart Kark glaubte ich beibehalten zu müssen statt des bei Sjögren S. 404 befindlichen Kark, weil nicht allein Rosen S. 34 dieselbe hat, sondern auch ich in der Aussprache der hiesigen Osseten im Auslaut eine Aspiration wahrnahm; banāzüi scheint statt des grammatisch richtigen banōāzüi im Munde des Volks vorzukommen.

52. Sowohl in der Evangelienübersetzung als im Psalter kommt sur zur Bezeichnung des Ufers, des trockenen Landes, im Gegensatz zum Meere oder dem Wasser, vor.

55. In dem Worte ïürg, Vorhaus, sowie auch in mäsüg (57) nahm ich bei Kosyrew statt des ü ein sehr deutliches ьı wahr, das übrigens nach dem von Sjögren S. 20 Bemerkten wohl in noch vielen andern Fällen hörbar sein dürfte.

60. Das Wort segās kennen die hiesigen Osseten nicht, obwohl die Bedeutung offen da liegt, sowohl hier als unten 86, vergl. unten 111.

69. Bei Gelegenheit des Wortes ťünz, Schwieger-

tochter, muss ich bemerken, dass das ältere Wort für diesen Begriff wohl *nus* gewesen ist, das sich in fainus, Schwägerin (68) erhalten und auch den Weg zu andern kaukasischen Völkern gefunden hat; z. B. im Thusch (S. 141 meines Versuchs), im Lazischen bei Rosen S. 31 nusa, Braut. Die Schwiegermutter heisst äfsin, welches Wort Sjögren S. 388 nur in der späteren Bedeutung «Wirthin» kennt; es kommt nicht allein Lucas 12, 53 so vor, sondern auch die hiesigen Osseten haben diese Bedeutung bestätigt. Mit dieser bisher nicht beachteten Femininendung *in* finden sich ausserdem noch *axsin*, Fürstin, Königin, und (Marc. 14, 69) fäscäwin, Magd (eig. die Nachfolgende, von fästä, hinten, vergl. Sjögren S. 469 unter dem Worte caskom). Vielleicht darf man auch süzin, Nadel, hierherziehen.

70. Schon Sjögren hat § 28 Anmerk. III den Plural der Verwandtschaftsnamen, namentlich in den Wörtern fudälïä und arwadälïä besprochen und darin eine blosse Erweiterung gesehen. Neuerdings scheint Fr. Müller in den Sitzungsberichten der Wien. Akad. a. a. O. S. 8 und 11 geneigt zu sein, fudälïä neben पितरस् zu stellen. Nun ist aber zu beachten, dass ausser dem aus grauer Vorzeit stammenden Gute des Ossetischen auch so manches demselben mit andern caucasischen Sprachen Gemeinsame in Betracht zu ziehen ist. Dahin gehört die zweifache Pluralbezeichnung, als deren Beispiel ich aus dem Georg. die Endung ებნი (ebni) und ნები (nebi), welche offenbar auch aus ბი (bi) und ნი (ni) zusammengesetzt sind (s. Чубиновъ, Краткая Грузинская грамматика, С.-Пб. 1855. §. 7, 3), aus dem Thusch die aus arći entstandene Pluralendung airć und ailć (§ 95 f.) anführe. Ähnlicher Weise hat das Udische

neben den Pluralendungen ur und ux (mux) auch mit Collectivbedeutung Plurale mit den Endungen urux und urmux; z. B. aiṫ, Wort —aiṫurmux, us, Ochse —usurux. Auch im Ossetischen beschränkt sich dieser Doppelplural nicht auf Verwandtschaftsnamen, sondern es kommt auch (Matth. 21, 19) süftäriä von süf, Blatt, vor, wonach die von Rosen S. 34 aufgeführte Form siftar zweifelhaft wird. Freilich wäre aber noch zu untersuchen, ob nicht auch die beim Comparativ und auch sonst verstärkend auftretende Partikel där hier infigirt wird.

73. Für den Gebrauch des Verbums banüxasün finden sich folgende Belege: Ps. 61. 11 qäzdügäd arax ku käna, uod üł uä zärdä ma banüxasuṫ, wenn der Reichthum sich mehrt, so heftet euer Herz nicht an ihn. Ps. 62, 9. dăumä banäxastī mä üd, an dir haftet meine Seele. Ps. 21, 16. mä äwzäg banäxastī mä ǯüxüi, meine Zunge haftete in meinem Munde.

78. Nach den Bemerkungen Tschonkadse's sind die Narten ein Zwischending zwischen Menschen und Engeln, also wohl Heroen, über deren Heldenthaten es bei den Osseten Lieder giebt, welche sie unter Begleitung eines geigenartigen Instruments vortragen. Tschonkadse besass mehrere solcher Lieder, in welchen die Thaten der Helden Batrad, Urüsmanak, Tsopan und Sawloch gefeiert wurden. Ungefähr 12 Werst unterhalb der Festung Nazran an der Sundsha befindet sich ein Steinhäuschen, das Gebeine der in der Sage fortlebenden Narten bedeckt. Diese Gebeine sollen sich 2000 Jahre erhalten haben und sind von den verschiedenen tschetschenzischen Völkerschaften bis zur Ankunft der Russen verehrt worden und noch jetzt sollen die Inguschen dieselben öfters mit Lein-

wand bedecken. Die Sage von den Narten besteht bei verschiedenen Völkern des Caucasus. Sowohl die Kumücken als die Awaren wissen von ihnen und letztere bezeichnen mit diesem Namen jetzt einen Riesen. Ohne Zweifel ist auch der in der Kabarda befindliche Kislowod'sche Brunnen, der den Namen Nartsana trägt, damit im Zusammenhange, s. die von H. Berger herausgegebene Geschichte des Adyge-Volkes, welche Schora-Bekmursin-Nogmow nach kabardinischen Sagen aufgezeichnet hat (Исторія Адыхейскаго народа составленная по преданіямъ Кабардинцевъ Шора-Бекмурзинъ-Ногмовымъ. Тифлисъ 1861.) p. 26 folg.

79. T'üxgänäg bezeichnet eigentlich einen Gewaltthätigen, einen Dränger, besonders häufig findet sich das Verbum arbaüxsün in der Bedeutung des Bedrängens, z. B. Ps. 87 18: alübon arbaüxsünc mänül, alle Tage dringen sie auf mich ein.

83. Dieses Zeitwort ist uns in Zusammensetzungen längst bekannt, z. B. Ps. 87, 14: dül mä kuwd ambalüi, mein Gebet erreicht dich; Ps. 92, 5: dä xaʒarül ambalui cüġdägäd, deinem Hause kommt Heiligkeit zu; Ps. 9, 27: mül nä sambalʒeni äwzärʒinäd, Schlechtigkeit wird nicht auf mich kommen. Das Wort maidar, dunkel, war auch den hiesigen Osseten bekannt.

86. Obwohl das Wort älgün den hiesigen Osseten in der Bedeutung «geizig» nicht bekannt war, scheint es doch auch bei den Tagauren vorzukommen, da ich es in den handschriftlichen Aufzeichnungen Sjögren's gefunden habe.

87. Mit dem Namen abaz bezeichnet man jetzt ein

Zwanzigkopekenstück. Die Schreibart kom, «Winkel, Ecke» habe ich gegen Sjögren S. 402 beibehalten, da ich dieselbe auch in der Evangelienübersetzung häufig gefunden habe und es dem Ohre des Europäers nicht so leicht ist die leise Aspiration, wie sie bei ძ k, ფ þ und ო t vorkommt, herauszuhören. Wie Sjögren am angeführten Ort bemerkt, bedeutet das Wort auch *Kinn*, was insofern interessant ist, als dadurch das Compositum für Gesicht, *caskom* (s. oben 69) seine Erklärung findet; es fassen die Osseten also *Augen* und *Kinn* als Theile des Gesichts zusammen, so wie die Awaren im Worte berkal *Auge* (ber) und *Mund* (kal); im Thusch dagegen bilden die *Nase* (marl) und der *Mund* (bak) zusammen das Gesicht marlbaki. — Das Wort *goläg*, Beutel, kommt vor Luc. 10, 4.

88. Wirag ist nicht der gewöhnlich vorkommende Name der Juden, sondern das bei Sjögren verzeichnete ʒut; ich finde den ersten Namen aber auch in Sjögren's handschriftlichen Aufzeichnungen.

89. Sowohl hier bei dem Worte päzüi als auch 87 und 109 in den Wörtern abazüi und käsädüi habe ich die Schreibart —*üi* beibehalten, weil sie sehr leicht mundartlich richtig sein kann statt des von Sjögren S. 50 gebotenen *äi* oder *ei*.

91. Nach der russischen Uebersetzung zu urtheilen, bezieht sich dieser Spruch auf den Unthätigen oder denjenigen, der Mangel an Thatkraft besitzt, weshalb er die seiner Hülfe Bedürftigen nur mit den besten Wünschen abspeist.

93. Züqür hängt wohl mit dem von Rosen S. 40 Gebotenen ziqirkänin zusammen, das bei ihm die Bedeutung «aufbrechen» (jedoch in welchem Sinne?) hat.

95. Ädul scheint mir ein Fremdwort zu sein, das in der Gestalt *'abdal* bei den Awaren erscheint, worin man leicht das Arabische ابدال wiedererkennt; soweit ich wahrgenommen habe, ist die Consonantenverbindung *bd* dem Ossetischen fremd; nach Aussage Kosyrew's hat ardaun ursprünglich die Bedeutung «auf etwas hetzen.»

96. Nach Aussage derselben Quelle bezeichnet kurm jetzt nur wie in 97, 98 den Einäugigen, der Blinde aber wird mit dem tatarischen Worte soqur genannt, welches bei den Jakuten (s. Böhtlingk S. 159 сохор) den Einäugigen bezeichnet.

99. Die russische Uebersetzung sieht in dem odkala bälās einen zweigreichen Baum; es soll aber gemeint sein ein zinnerner Baum, so dass od kala bälās zu lesen ist. Wenigstens behaupten die hiesigen Osseten, dass ein solches Sprüchwort auch bei ihnen üblich sei.

102. Die Handschrift hat baqudüi statt bakusün, das ich auf den Rath Kosyrew's gesetzt habe.

104. Im Worte ämärmei macht der erste Bestandtheil keine Schwierigkeit, da er aus der Präposition *am* (= सम्) besteht; *arm* aber kommt in den biblischen Texten vor: Luk. 1, 60 ämä xucawui *arm* udī uimä, und des Herrn Hand war mit ihm. Ps. 128, 7 ämä kämei ui ći kärdüi, ui ʒi je kux nä baiʒägkänüi, nüdär çnaibattäg je *arm*, und von wo derjenige, welcher erntet, seine Hand nicht füllt noch der Garbenbinder seinen Schooss. In der georgischen Uebersetzung steht das erste Mal ჯელი (xeli) und das zweite Mal ყიაგი (çiaġi) Schooss. Man sieht also, dass den Osseten das Wort jetzt nicht mehr ganz geläufig ist. Kosyrew sagte mir, es komme vor zur Bezeichnung der Baarzahlungen, wahrscheinlich

also wohl in der Bedeutung «Hand», wofür jetzt kux gewöhnlich ist. Verlockend ist es andererseits an das germanische *barm* zu denken. Matth. 6, 28 kommt *armarün* für «Elle» vor.

105. ämʒüx oder in der Mundart der hiesigen Osseten amʒüx zerlegt sich in das so eben (104) erwähnte ам und ʒüx, Mund, und kommt Luc. 23, 50 vor amʒüxüi xıstar, Rathsältester.

110. Die Futurform sūʒenüi statt sūʒeni steht dem Digorischen sōʒenei (s. Sjögren S. 175) nahe.

111. Die Schreibart gās statt des bei Sjögren Seite 449 gebotenen agāz wird nicht allein durch Rosen S. 38 gerechtfertigt, sondern es scheint mir auch desmittelst die etymologische Erklärung von dem oben besprochenen segās möglich, indem dies ähnlich wie *ganz* und *heil* (namentlich im Niederdeutschen) aufzufassen wäre.

117. Diesen Spruch wollen die hiesigen Osseten nicht ganz verständlich finden.

122. Das Wort ambısond oder ambüsond scheint mir aus ambıs, Hälfte, und zond, Verstand, zusammengesetzt und solche Dinge zu bezeichnen, in denen die Hälfte dem Scharfsinne des Hörers überlassen bleibt. Damit werden auch die Gleichnisse im Neuen Testamente bezeichnet. Die russische Übersetzung hat die im Text gegebene Deutuug.

123. Bäxfäldüsäg heisst die Person, welche bei der Bestattung die Ceremonie der Rosssegnung vornimmt. Die Rede eines solchen Rosssegners [1]), welche er

1) Der Rosssegner ist gewöhnlich ein Greis und zwar aus der Zahl der ärmeren Leute, welchem dann die Angehörigen des Verstorbenen Geschenke zukommen lassen. Besass der Verstorbene kein

am Grabe des Verstorbenen hält, nachdem dem letztern die Zügel des Rosses in die Hand gelegt worden sind, ist in einem von Sjögren der Zeitschrift Маякъ Jahrgang 1843 Band VII, Матеріалы S. 1—94 mitgetheilten Aufsatz über die religiösen Gebräuche der Osseten, Inguschen und anderer kaukasischer Völker ihrem Inhalte nach wiedergegeben worden. Bei der Seltenheit jener Zeitschrift halte ich es für angemessen diese Rede hier deutsch folgen zu lassen:

«Herr und Gott, es ist heute ein guter Mann gestorben. Er war ein sehr guter Mann, ein solcher, wie es deren nur einen im Himmel giebt. Jetzt weinen alle Anwesende um ihn. Er war ein sehr guter Mann, gastfreundlich, es liebten ihn alle, und er versöhnte alle mit einander. Der heilige Georg schwor ihm brüderliche Freundschaft. Jetzt ist der heilige Georg im Himmel. Wer wird ihm nun Nachricht geben, dass sein Freund gestorben sei? Niemand kann so rasch den Himmel erreichen, um dem heiligen Georg Nachricht zu geben, als der Narte Zärwaïäk[2]) aus dem Geschlecht Aqsartaq. Sobald man ihm Meldung gethan hatte, eilte er sofort davon, um den heiligen Georg

---

Ross, so geben die Busenfreunde des Verstorbenen eins zu der Ceremonie her. Dies Pferd gilt fortan als Eigenthum des Verstorbenen, kann auch nicht mehr zu einer solchen Ceremonie gebraucht werden, damit im jenseitigen Leben nicht zwei auf dasselbe ihre Ansprüche erheben.

2) Zärwaïäk ist, wie wir oben 47, 48 gesehen haben, der Name der Schwalbe; auch der Name, welchen die Schwalbe bei den Thuscheten trägt, Kaiẓbera (s. meinen Versuch S. 119), scheint nicht ohne mythologische Bedeutung zu sein. Dass die Schwalbe Botschafterin ist, scheint auch noch der persische Name فرستوغ, der offenbar mit dem Zeitworte فرستادون besser: فرستادن (feristâden) zusammenhängt, zu bestätigen.

zu benachrichtigen. Zu der Zeit waren alle Heiligen und Engel bei dem heiligen Khurdal Agon[3]) zu Gast, da dieser einen grossen Kessel Bier gebraut hatte; es bediente sie aber und reichte ihnen das Bier der heilige Georg. Plötzlich kommt Zärwaïäk herbeigeflogen und nachdem er sich auf die rechte Schulter des heiligen Georg gesetzt hatte, sprach er: «Dein Freund ist gestorben, er braucht jetzt ein Ross, eine Flinte, einen Säbel und eine Pistole.» Der heil. Georg besann sich und sprach zu den Heiligen: «Es ist auf der Erde einer meiner Freunde gestorben, ich muss ihm ein Ross, einen Säbel und eine Pistole schaffen, deshalb kann ich nicht länger bei Euch bleiben.» Die Heiligen liessen ihn aber nicht fort und versprachen ihm alles, was sein Freund bedürfe, zu schaffen. Der heilige Elias gab ihm sofort eine Flinte, welche nie fehlschiesst, Khurdal Agon schenkte einen Säbel, den man wie einen Reif zusammenbiegen konnte, der Sonnensohn Mahomed einen Sattel nebst Zubehör, der Mondsohn Chamatkan Schweisstücher und eine silberne Trense. Der heilige Georg sammelte alles ein und schickte Zärwaïäk in die Türkei, um dort das beste Ross des Landes aufzutreiben. Zärwaïäk flog dorthin, allein für einen so berühmten Mann gab es dort kein Ross. Zärwaïäk flog deshalb zu den Narten, wo ein Mann, Namens Tschesana, das erste Gestüt der Welt hatte. Tschesana gab dem heiligen Georg das vornehmste der Rosse, Namens Awsurch. Zärwaïäk brachte dieses Ross zum heiligen Georg und da die Heiligen den

3) Die russische Erklärung, welche diesem Namen beigegeben ist, veranlasst darin einen Zusammenhang mit dem Worte kurd «Schmied» zu sehen.

Letzteren nicht fortliessen, schickte er dem Verstorbenen alle Geschenke durch Zärwaïäk. Als Zärwaïäk mit den Geschenken anlangte, segneten alle Umstehende den Verstorbenen und wünschten ihm eine glückliche Reise in's Land der Narten, wohin die Urahnen aller Völker gegangen sind. Der Verstorbene nahm von Allen Abschied, nahm sein Ross und sprengte zu den Narten. Allein bevor er noch zum Fluss gekommen, traten ihm Wächter entgegen, welche ihn nicht früher weiterziehen liessen, als bis er ihnen Hirsekuchen[4]) gegeben hatte. Darauf kam er zum Flusse, über welchen statt einer Brücke nur ein Balken führte, vor demselben stand aber Aminon (der Anweiser)[5]), welcher ihn nicht hinüberliess und ihn auszufragen begann. Aminon kannte ihn recht gut, nur wollte er wissen, ob der Verstorbene ihm die Wahrheit sagen oder lügen würde. Sagt er ihm die Wahrheit, so empfiehlt er er ihn den Narten und lässt ihn weiter, lügt er, so schlägt er ihn mit einem blutbefleckten Besen auf die Lippen. Es fragt ihn Aminon, was er Gutes in der Welt gesehen und gethan habe, und der Todte erzählt ihm Alles der Wahrheit getreu, ohne etwas zuzusetzen. Da Aminon sah, dass er die Wahrheit gesagt, liess er ihn hinüber, gab ihm ein Zettelchen und einen Führer, um ihn in's Land der Narten zu geleiten. Die Lügner aber sendet er zur Hölle. Sobald

4) Es werden dem Verstorbenen zu diesem Zwecke drei Hirsekuchen in's Grab mitgegeben, ausserdem noch eine Flasche Branntwein.

5) Diese Erklärung des Namens rührt aus der russische Quelle her, offenbar ist er also auf amönün «anweisen» zurückgeführt worden, mit welchem Recht, wage ich nicht zu entscheiden. Nahe liegt es an einen Einfluss griechischer Mythologie zu denken — Minos? — Auch ist im Axiochus p. 371 C vom πεδίον ἀληθείας die Rede.

der Verstorbene die Erlaubniss erhalten hatte, ritt er sofort auf den Steg, der unter ihm zu schwanken anfing und umzustürzen drohte; da der Verstorbene aber ein guter Mann war und kühn darauf losritt, so wurde der Steg breiter und fester und gestaltete sich zu einer ordentlichen grossen Brücke. An's jenseitige Ufer gelangt sieht er einige Weiber in tiefer Trauer stehen, vor ihnen Hunde und hinter ihnen Maulthiere, welche sie zerfleischen. Da fragt er seinen Führer, was dies bedeute? Dieser aber antwortete: «Diese Weiber werden für Ehebruch gestraft. Als ihre Männer gestorben waren, zogen sie Trauerkleider an, im Stillen liessen sie aber Liebhaber kommen; jetzt besteht ihre Strafe darin, dass sie Hunde und Maulthiere zu Liebhabern haben. Und sie stehen am Wege, damit jedermann sie sieht. Der Verstorbene fluchte den Weibern und eilt weiter. Ferner sieht er auf einer Rinderhaut ein Ehepaar liegen, welches mit einer Rinderhaut bedeckt ist, welche Mann und Frau hin- und herziehen, weil sie sagen, dass sie nichts zur Bedeckung hätten. Da frägt er den Führer, was dies bedeute? Der Führer antwortet: «Sie haben einander im Leben nie geliebt und zanken sich auch hier und nie können sie genug bekommen[6])». Darauf sieht er einen Mann mit seiner Frau auf einem Hasenfell liegen, während ein anderes Hasenfell nicht allein ausreicht, um sie zu bedecken, sondern sie wickeln auch einander damit ein. Auf die Frage, wie es komme, dass sie auf einem

6) Dieses unglückliche Ehepaar sowie das gleich darauf folgende glückliche kommen in ähnlicher Schilderung vor in einer der minussinschen Heldensagen, s. meine Heldensagen der minuss. Tataren S. 421 (XV, 841 ff.)

Hasenfell Platz haben, antwortet der Führer: «Sie haben einander im Leben lieb gehabt und lieben sich auch hier, deshalb sind sie mit Allem zufrieden.» Als er darauf weiter reitet, sieht er einen Mann an einem Eistisch auf einem Eistuhl sitzen und Eis essen. Und er fragt, was dies zu bedeuten habe? Der Führer antwortet: «Dieser Mann war auf Erden Richter und der Wahrheit nicht getreu, half den Reichen und Mächtigen und bedrängte die Armen und Schutzbedürftigen. Deshalb muss er in Ewigkeit nur Eis essen.» Als er weiter kommt, sieht er einen Mann auf silbernem Stuhl an einem silberne Tisch sitzen, in einem Gemach, das ganz sonnig ist und dessen Decke ganz aus Sternen besteht, in dem Gemach aber räuchert man mit Thymian, und der Mann hat Alles in Hülle und Fülle. Auf die Frage, weshalb dieser Mann seine Zeit in solcher Wonne zubringe, antwortet der Führer: «Deshalb ist er jetzt so glücklich, weil er auf Erden ein guter Richter war, stets gerecht verfuhr und den Armen half; deshalb ist ihm im Lande der Narten dieser Lohn zu Theil geworden.» Endlich sieht der Verstorbene einen Mann, dessen Schnurbart von einem Ochsen benagt wird. Der Führer erklärt ihm, dass dieser Mann im Leben nur seinen eigenen Ochsen gefüttert, dem fremden aber nie etwas gegeben habe[7]); deshalb frisst die-

---

7) Zur Erklärung dieser Stelle wird bemerkt, dass die Bergbewohner wegen Mangels an Weideplätzen nicht viel Vieh halten können. Da die meisten nur einen oder zwei Ochsen besitzen, so spannen mehrere Nachbaren ihre Ochsen zusammen an einen Pflug und arbeiten dann der Reihe nach hinter einander mit diesem Gespann. Es ist hier die Rede von dem Manne, der an dem Arbeitstage nur seinen eigenen Ochsen, nicht aber auch den fremden gefüttert hat.

ser jetzt seinen Schnurbart. Darauf kommen sie an eine Stelle, wo drei Wege sich trennen, der eine führt hinauf zu den Heiligen in den Himmel, der zweite in die Unterwelt zu den bösen Geistern, der dritte geradeaus zu den Narten. Auf Aminon's Geheiss muss der Verstorbene zu den Narten und dahin gelangen sie auf dem mittleren Wege. Alle Narten sitzen im Kreise und sowie sie den Verstorbenen erblicken, stehen sie vor ihm auf, und Barastwär (der Herr des Paradieses) ladet ihn ein die erste Stelle unter ihnen einzunehmen: «Du bist ein kluger und guter Mensch gewesen, wir haben dich gekannt und geachtet, setze dich auf den ersten Platz und schalte und walte nach Belieben.» Der Verstorbene aber nahm den ersten Platz nicht an. Da sprach Barastwär: «Willst du den ersten Platz nicht einnehmen und über Alles gebieten, so setze dich auf den letzten Platz und bediene uns.» Der Verstorbene nahm auch diesen Platz nicht an und sprach zu den Narten: «Ich habe auf Erden lange Allen gedient und die letzte Stelle eingenommen.» Da setzte man ihn in die Mitte des Kreises und so blieb er in der Mitte des Paradieses.

Während dieser Rede, die sowohl bei Guten als Schlechten, bei Reichen als Armen gehalten wird, führt der Redner das Ross dreimal um das Grab. Er thut dem Verstorbenen kund, dass er Kleider, Waffen und Ross erhalte, um an nichts Mangel zu leiden, und bleibt dann zu seinen Füssen stehen. Man bringt ihm auf einem Schaffell Gerste und in einer Holzschale Bier. Mit der Gerste füttert er das Ross, zerschlägt darauf die Schale an dem Kopfe desselben und wirft die Trümmer in's Grab. Endlich schneidet er dem

Rosse das rechte Ohr ab und wirft es gleichfalls dem Verstorbenen zu. Alles dies geschieht deshalb, damit der Besitzer in jener Welt ein Merkzeichen habe, nach welchem er sein Eigenthum wiederfinden könne.

(Aus dem Bulletin, T. V, p. 435—453.)

$\frac{5}{17}$ September 1862.

Bericht über eine im Sommer dieses Jahres zu linguistischen Zwecken unternommene Reise, von F. J. Wiedemann.

Die in diesem Sommer von der Akademie dazu bestimmte Zeit habe ich benutzt, den Westen des ehstnischen Sprachgebiets zu bereisen in einer Ausdehnung von etwa 1200 Werst und von sieben und zwanzig verschiedenen Punkten Sprachnotizen zu sammeln.

Meine Landreise begann auf Dagö, wo ich das Dampfschiff verliess; von dort begab ich mich über die Meerenge, welche beide grosse Inseln trennt, nach Oesel und von da über Mohn und die beiden diese kleinere Insel von Oesel und dem Festlande trennenden Sunde auf das Festland, dessen Westseite ich von dem südlichsten, in diesem Jahre neu gestifteten Kirchspiele Gutmannsbach, an der Lettengränze, bis nach Reval hinauf durchzog. Von den oben genannten sieben und zwanzig Punkten fallen vier auf Dagö, acht auf Oesel und Mohn, die übrigen auf das Festland. Bedauern musste ich, dass ich auf die vielfach interessante Insel Oesel nur eine Woche verwenden konnte, wegen der nach Ablauf dieser Zeit bevorstehenden Predigersynode in Arensburg; wäh-

rend dieser hätte ich nämlich die Herren Prediger nicht mehr zu Hause gefunden, und wenn auch nicht diese selbst unmittelbar als Hauptquelle für meine Forschungen dienten, sondern die in ihren Kirchspielen eingeborenen Ehsten, so konnte ich doch nur durch sie und ihre Vermittelung ohne unverhältnissmässig langen Aufenthalt die dazu geeigneten Subjecte erlangen. Unter den in Oesel bemerkten Spracheigenthümlichkeiten waren auch solche, die auf eine frühere scandinavische Bevölkerung hinzudeuten schienen. Auf dem Festlande und auf einigen kleineren Inseln Ehstlands existirt noch eine ziemlich ansehnliche solche, und auch auf Dagö haben wenigstens einige Familien noch ihre schwedische Sprache behalten, andere nur noch ihre schwedischen Namen, überall aber weicht das Schwedische vor dem Ehstnischen zurück, und ich hatte Gelegenheit, auf Dagö sowohl als auf dem Festlande, in der Sprache der Ehsten, wo seit Menschengedenken oder wenigstens historisch nachweislich früher schwedisch war gesprochen worden, dieselben Eigenthümlichkeiten, namentlich in der Aussprache [1]), zu hören wie stellenweise auf Oesel, wo ausserdem für eine scandinavische Abkunft der Bevölkerung jetzt nur noch Körperbau, Tracht und einige Ortsnamen sprechen, die schwedische Sprache selbst aber nirgends im Gebrauch ist. Auf diese Ortsnamen fussend hat schon C. Russwurm in seinem «Eibofolke» für einige Punkte Oesels eine frühere schwedische Bevölkerung vermuthet, und es kommt

1) Es ist diess besonders die Aussprache des õ, eines dem Ehstnischen eigenthümlichen Mittel- oder Mischlautes zwischen o und ö, und der damit gebildeten Diphthonge õi und õu.

mir jetzt nicht unwahrscheinlich vor, dass auf der ganzen südlichen Halbinsel Sworbe und einem Theil der Westseite von Oesel früher schwedisch gesprochen ist.

Der Zweck meiner Reise war auch in diesem Jahre, wie im vorigen, der doppelte, erstens, die Dialektverschiedenheiten in Aussprache und Wortformen kennen zu lernen und zweitens, mein lexikographisches Material zu bereichern. Was das Erste betrifft, so zeigte sich auf dieser westlichen Seite des Sprachgebiets ein grosser Reichthum an den mannichfachsten Schattirungen, viel grösser als auf der entgegengesetzten, wenn man von der hier vorkommenden Mischung mit dem Dörptehstnischen absieht. Das Ausführliche über diese Dialektverschiedenheit eignet sich besser für eine specielle Behandlung dieses Gegenstandes als für einen Reisebericht, nur so viel mag hier vorläufig erwähnt werden, dass durch alle diese Verschiedenheiten ein Gemeinsames durchgeht von dem äussersten Süden bis in die Nähe von Reval, nämlich das Vorherrschen der starken Form bei gewissen Flexionsendungen im Vergleich mit den entsprechenden im Osten und Norden, worauf ich schon in meinem vorigjährigen Bericht hingewiesen habe, wovon ich aber damals nur die Anfänge gefunden hatte — in der Gegend von Fellin —, ohne beurtheilen zu können, wie weit sich das Gebiet dieser starken Wortformen erstreckte. Zu jener eben erwähnten Stelle habe ich nun in diesem Jahre noch zwei andere gefunden, wo deutlich eine Grenze der starken Sprachform gegen die schwache zu bemerken war, nämlich etwas südlich von Reval und bei Pillist-

fer, zwischen dem livländischen Flecken Oberpahlen und dem ehstländischen Kreise Jerwen. Obgleich es mir leider noch nicht möglich ist, zwischen diesen beiden ziemlich weit von einander abstehenden Punkten den Verlauf der Grenze zwischen den beiden Hauptformen des Revalehstnischen genau anzugeben, so ist doch so viel sicher, dass man die starke Form geographisch als die südwestliche, die schwache als die nordöstliche bezeichnen kann; zu der ersten gehört ungeachtet vieler Eigenthümlichkeiten und localer Nüancirungen auch die Sprache auf den der Westseite gegenüber liegenden Inseln. Die starke Form des südwestlichen Dialekts besteht darin, dass, wenn manche Wortstämme in der Flexion nicht unverändert bleiben, sondern zum Theil vor den Flexionsendungen auch selbst noch eine Schwächung erleiden (Tenuation bei Ahrens), dieser Dialekt in gewissen Theilen der Flexion die Schwächung nicht eintreten lässt, während der nordöstliche Dialekt sie hat, und während er selbst sie in anderen Theilen eben so hat. Die Hauptfälle der Art sind folgende: 1) das active Particip der Vergangenheit, z. B. wiskand, puhkand, leikand, kargand gegen wisand, puhand, leigand, karand (von wiskama, puhkama, leikama, kargama); — 2) der Infinitiv, wiskada, puhkada, leikada, kargada gegen wisata, puhata, leigata, karata; — 3) der Imperativ, mit Ausnahme der zweiten Singularperson, welche auch im nordöstlichen Dialekt die starke Form hat, z. B. die Plurale wiskage, puhkage, leikage, kargage gegen wisake, puhake, leigake, karake oder wisage, puhage, leigage, karage (von den Singularen wiska, puhka, leika, karga

in beiden Dialekten); — 4) die dritte Pluralperson des Präsens, wie auch im Finnischen, ungeachtet alle anderen Personen geschwächt werden, z. B. rääkiwad, pühkiwad, uskuwad, hoidwad, tahtwad gegen räägiwad, pühiwad, usuwad, hoiawad, tahawad (von rääkima, pühkima, uskuma, hoidma, tahtma), die erste Person — und darnach die übrigen — in beiden Dialekten räägin, pühin, usun, hoian, tahan; — 5) der Inessivcasus einsylbiger Nomina, welcher im Südwesten, der Analogie des Illativs und Essivs folgend, die starke Form hat, während er im Nordosten, nach Analogie der übrigen Casus, die schwache Form des Genitivs hat, z. B. lautas, köökis, jalgas, haudas, köhtus, paikus gegen laudas, köögis, jalas, hauas, köhus, paigus von laut, köök, jalg, haud, köht, paik, im Genit. lauda, köögi, jala, haua, köhu, paiga; — 6) zweisylbige Wörter schwächen nicht das b zu w, z. B. die Plurale töbed, sabad gegen töwed, sawad (von töbi, saba). — Diese starken Wortformen — geringfügigere und weniger durchgreifende Unterschiede mögen hier übergangen werden — sind nicht alle in gleichem Maasse im südwestlichen Dialekte herrschend, man hört hier mehrere dort wenigere; die drei letzten aber sind so constant, so fast ohne Ausnahme überall hörbar, dass man sie als das charakteristische Merkmal dieses Dialekts ansehen kann. Ausserdem ist in beiden Dialekten der südliche Theil noch charakterisirt durch manches Zusammenstimmen mit dem Dörptehstnischen sowohl in Wörtern wie in Wortformen, was sich für den südwestlichen auffallender Weise in Oesel ganz besonders bemerkbar macht, obgleich diese Insel doch von dem eigentlichen Ge-

biet des Dörptehstnischen, wie es jetzt ist, weit abliegt; weniger kann es auffallen, dass in Oesel auch Einiges an die Sprache der nicht sehr weit entfernten Liven erinnert, mit welchen die Oeseler seit den ältesten Zeiten in Verkehr gestanden haben. Auch von diesen Verhältnissen bleibt das Detail besser einer besonderen Abhandlung vorbehalten.

Was die Bereicherung meiner Sammlungen für ein ehstnisch-deutsches Wörterbuch betrifft, das ich zunächst auszuarbeiten mir vorgesetzt habe, so könnte es scheinen, als wäre diese an einer Stelle eben so gut möglich gewesen, und als bedürfe es dazu gerade nicht ausgegehnter Reisen; allein der Lexikograph befindet sich beim Ehstnischen in einer anderen Lage als bei einer der conventionellen Schriftsprachen, wie etwa unser Neuhochdeutsch es ist. Hier ist der ganze in das Lexikon aufzunehmende Wortschatz in der Literatur enthalten, und die Arbeit ist an keinen Ort gebunden; sie kann eine riesengrosse sein, aber sie ist dennoch eine von vornherein bestimmte, und die Grenzen lassen sich, wenn sie auch in noch so weiter Ferne liegen, von Anfang an übersehen. Wollte man aber beim Ehstnischen sich eben so ausschliesslich an die Literatur halten, so würde dem Lexikon ein sehr grosser Theil des Wortvorraths der Sprache fehlen, und man muss nothwendig sich an die gesprochene Sprache machen. Diese aber ist lexikalisch noch viel mannichfaltiger als grammatikalisch; für die gewöhnlichsten Dinge sind an der einen Stelle andere Wörter gebräuchlich als an der anderen. Ein Theil dieser Verschiedenheit lässt sich nun zwar auf einen bestimmten Lautwechsel zurückführen oder auf ge-

wisse Wortbildungsgesetze, bei einem grossen Theile der abweichenden Wörter ist aber die Verschiedenheit eine wurzelhafte, und sie kann nicht im Voraus nach Analogien vermuthet, sondern muss durch das Hören an Ort und Stelle constatirt werden. Hierzu kommt noch, dass Einer, welcher von der deutschen Schriftsprache ausgeht, von der Existenz einer grossen Anzahl Wörter im Ehstnischen gar keine Ahnung hat, also auch gar keine Veranlassung darnach zu fragen. Dahin gehören besonders Ausdrücke für die Theile von allerlei Geräthe und Werkzeug, für Gestalt, Farbe oder sonstige Eigenschaften der Dinge der Aussenwelt, mit welchen der Ehste zu thun hat, und die zahllosen Onomatopoetica, in welchen drei Stücken die natürliche Volkssprache immer reicher ist als die künstliche Büchersprache. Dergleichen Wörter bekommt man also zum Theil nur durch einen glücklichen Zufall zu Gehör, und ein solcher Zufall ereignet sich in der gleich langen Zeit leichter, wenn man an verschiedenen Orten unter verschiedenen Umständen mit verschiedenen Personen spricht, als wenn man an derselben Stelle und in derselben Umgebung bleibt. Bei dieser Abhängigkeit vom Zufall ist es unmöglich, ein absolut vollständiges Wörterbuch der lebenden Volkssprache zu geben, denn wenn die Grenzen einer Arbeit sich nicht bestimmen lassen, so kann man auch nie gewiss sein, diese Grenzen erreicht zu haben; aber relativ desto vollständiger kann es unter sonst gleichen Umständen hergestellt werden, an je mehr verschiedenen Stellen das Material dazu ist gesammelt worden. Sehr erleichtert wird natürlich die Arbeit des Sammelns, wenn sich Mehrere dabei bethei-

tochter, muss ich bemerken, dass das ältere Wort für diesen Begriff wohl *nus* gewesen ist, das sich in fainus, Schwägerin (68) erhalten und auch den Weg zu andern kaukasischen Völkern gefunden hat; z. B. im Thusch (S. 141 meines Versuchs), im Lazischen bei Rosen S. 31 nusa, Braut. Die Schwiegermutter heisst äfsin, welches Wort Sjögren S. 388 nur in der späteren Bedeutung «Wirthin» kennt; es kommt nicht allein Lucas 12, 53 so vor, sondern auch die hiesigen Osseten haben diese Bedeutung bestätigt. Mit dieser bisher nicht beachteten Femininendung *in* finden sich ausserdem noch *axsin*, Fürstin, Königin, und (Marc. 14, 69) fäscäwin, Magd (eig. die Nachfolgende, von fästä, hinten, vergl. Sjögren S. 469 unter dem Worte caskom). Vielleicht darf man auch süʒin, Nadel, hierherziehen.

70. Schon Sjögren hat § 28 Anmerk. III den Plural der Verwandtschaftsnamen, namentlich in den Wörtern füdälïä und arwadälïä besprochen und darin eine blosse Erweiterung gesehen. Neuerdings scheint Fr. Müller in den Sitzungsberichten der Wien. Akad. a. a. O. S. 8 und 11 geneigt zu sein, füdälïä neben पितरस् zu stellen. Nun ist aber zu beachten, dass ausser dem aus grauer Vorzeit stammenden Gute des Ossetischen auch so manches demselben mit andern caucasischen Sprachen Gemeinsame in Betracht zu ziehen ist. Dahin gehört die zweifache Pluralbezeichnung, als deren Beispiel ich aus dem Georg. die Endung ებნი (ebni) und ნები (nebi), welche offenbar auch aus ბი (bi) und ნი (ni) zusammengesetzt sind (s. Чубиновъ, Краткая Грузинская грамматика, С.-Пб. 1855. §. 7, 3), aus dem Thusch die aus arći entstandene Pluralendung airć und ailć (§ 95 f.) anführe. Ähnlicher Weise hat das Udische

neben den Pluralendungen ur und ux (mux) auch mit Collectivbedeutung Plurale mit den Endungen urux und urmux; z. B. aiı̈, Wort —aiı̈urmux, us, Ochse —usurux. Auch im Ossetischen beschränkt sich dieser Doppelplural nicht auf Verwandtschaftsnamen, sondern es kommt auch (Matth. 21, 19) süftärtä von süf, Blatt, vor, wonach die von Rosen S. 34 aufgeführte Form siftar zweifelhaft wird. Freilich wäre aber noch zu untersuchen, ob nicht auch die beim Comparativ und auch sonst verstärkend auftretende Partikel där hier infigirt wird.

73. Für den Gebrauch des Verbums banüxasün finden sich folgende Belege: Ps. 61. 11 qäzdügäd arax ku käna, uod ül uä zärdä ma banüxasuı̈, wenn der Reichthum sich mehrt, so heftet euer Herz nicht an ihn. Ps. 62, 9. dăumä banäxastı mä üd, an dir haftet meine Seele. Ps. 21, 16. mä äwzäg banäxastı mä ẓüxüi, meine Zunge haftete in meinem Munde.

78. Nach den Bemerkungen Tschonkadse's sind die Narten ein Zwischending zwischen Menschen und Engeln, also wohl Heroen, über deren Heldenthaten es bei den Osseten Lieder giebt, welche sie unter Begleitung eines geigenartigen Instruments vortragen. Tschonkadse besass mehrere solcher Lieder, in welchen die Thaten der Helden Batrad, Urüsmanak, Tsopan und Sawloch gefeiert wurden. Ungefähr 12 Werst unterhalb der Festung Nazran an der Sundsha befindet sich ein Steinhäuschen, das Gebeine der in der Sage fortlebenden Narten bedeckt. Diese Gebeine sollen sich 2000 Jahre erhalten haben und sind von den verschiedenen tschetschenzischen Völkerschaften bis zur Ankunft der Russen verehrt worden und noch jetzt sollen die Inguschen dieselben öfters mit Lein-

tochter, muss ich bemerken, dass das ältere Wort für diesen Begriff wohl *nus* gewesen ist, das sich in fainus, Schwägerin (68) erhalten und auch den Weg zu andern kaukasischen Völkern gefunden hat; z. B. im Thusch (S. 141 meines Versuchs), im Lazischen bei Rosen S. 31 nusa, Braut. Die Schwiegermutter heisst äfsin, welches Wort Sjögren S. 388 nur in der späteren Bedeutung «Wirthin» kennt; es kommt nicht allein Lucas 12, 53 so vor, sondern auch die hiesigen Osseten haben diese Bedeutung bestätigt. Mit dieser bisher nicht beachteten Femininendung *in* finden sich ausserdem noch *axsin*, Fürstin, Königin, und (Marc. 14, 69) fäscäwin, Magd (eig. die Nachfolgende, von fästä, hinten, vergl. Sjögren S. 469 unter dem Worte caskom). Vielleicht darf man auch süzin, Nadel, hierherziehen.

70. Schon Sjögren hat § 28 Anmerk. III den Plural der Verwandtschaftsnamen, namentlich in den Wörtern füdältä und arwadältä besprochen und darin eine blosse Erweiterung gesehen. Neuerdings scheint Fr. Müller in den Sitzungsberichten der Wien. Akad. a. a. O. S. 8 und 11 geneigt zu sein, füdältä neben पितरस् zu stellen. Nun ist aber zu beachten, dass ausser dem aus grauer Vorzeit stammenden Gute des Ossetischen auch so manches demselben mit andern caucasischen Sprachen Gemeinsame in Betracht zu ziehen ist. Dahin gehört die zweifache Pluralbezeichnung, als deren Beispiel ich aus dem Georg. die Endung ებნი (ebni) und ნები (nebi), welche offenbar auch aus ბი (bi) und ნი (ni) zusammengesetzt sind (s. Чубиновъ, Краткая Грузинская грамматика, С.-Пб. 1855. §. 7, 3), aus dem Thusch die aus arći entstandene Pluralendung airć und ailć (§ 95 f.) anführe. Ähnlicher Weise hat das Udische

neben den Pluralendungen ur und ux (mux) auch mit Collectivbedeutung Plurale mit den Endungen urux und urmux; z. B. ait, Wort —aiturmux, us, Ochse —usurux. Auch im Ossetischen beschränkt sich dieser Doppelplural nicht auf Verwandtschaftsnamen, sondern es kommt auch (Matth. 21, 19) süftärtä von süf, Blatt, vor, wonach die von Rosen S. 34 aufgeführte Form siftar zweifelhaft wird. Freilich wäre aber noch zu untersuchen, ob nicht auch die beim Comparativ und auch sonst verstärkend auftretende Partikel där hier infigirt wird.

73. Für den Gebrauch des Verbums banüxasün finden sich folgende Belege: Ps. 61. 11 qäzdügäd arax ku käna, uod ül uä zärdä ma banüxasut, wenn der Reichthum sich mehrt, so heftet euer Herz nicht an ihn. Ps. 62, 9. däumä banäxastI mä üd, an dir haftet meine Seele. Ps. 21, 16. mä äwzäg banäxastI mä züxüi, meine Zunge haftete in meinem Munde.

78. Nach den Bemerkungen Tschonkadse's sind die Narten ein Zwischending zwischen Menschen und Engeln, also wohl Heroen, über deren Heldenthaten es bei den Osseten Lieder giebt, welche sie unter Begleitung eines geigenartigen Instruments vortragen. Tschonkadse besass mehrere solcher Lieder, in welchen die Thaten der Helden Batrad, Urüsmanak, Tsopan und Sawloch gefeiert wurden. Ungefähr 12 Werst unterhalb der Festung Nazran an der Sundsha befindet sich ein Steinhäuschen, das Gebeine der in der Sage fortlebenden Narten bedeckt. Diese Gebeine sollen sich 2000 Jahre erhalten haben und sind von den verschiedenen tschetschenzischen Völkerschaften bis zur Ankunft der Russen verehrt worden und noch jetzt sollen die Inguschen dieselben öfters mit Lein-

tochter, muss ich bemerken, dass das ältere Wort für diesen Begriff wohl *nus* gewesen ist, das sich in fainus, Schwägerin (68) erhalten und auch den Weg zu andern kaukasischen Völkern gefunden hat; z. B. im Thusch (S. 141 meines Versuchs), im Lazischen bei Rosen S. 31 nusa, Braut. Die Schwiegermutter heisst äfsin, welches Wort Sjögren S. 388 nur in der späteren Bedeutung «Wirthin» kennt; es kommt nicht allein Lucas 12, 53 so vor, sondern auch die hiesigen Osseten haben diese Bedeutung bestätigt. Mit dieser bisher nicht beachteten Femininendung *in* finden sich ausserdem noch *axsin*, Fürstin, Königin, und (Marc. 14, 69) fäscäwin, Magd (eig. die Nachfolgende, von fästä, hinten, vergl. Sjögren S. 469 unter dem Worte caskom). Vielleicht darf man auch süzin, Nadel, hierherziehen.

70. Schon Sjögren hat § 28 Anmerk. III den Plural der Verwandtschaftsnamen, namentlich in den Wörtern füdälïä und arwadälïä besprochen und darin eine blosse Erweiterung gesehen. Neuerdings scheint Fr. Müller in den Sitzungsberichten der Wien. Akad. a. a. O. S. 8 und 11 geneigt zu sein, füdälïä neben पितरस् zu stellen. Nun ist aber zu beachten, dass ausser dem aus grauer Vorzeit stammenden Gute des Ossetischen auch so manches demselben mit andern caucasischen Sprachen Gemeinsame in Betracht zu ziehen ist. Dahin gehört die zweifache Pluralbezeichnung, als deren Beispiel ich aus dem Georg. die Endung ებნი (ebni) und ნები (nebi), welche offenbar auch aus ბი (bi) und ნი (ni) zusammengesetzt sind (s. Чубиновъ, Краткая Грузинская грамматика, С.-Пб. 1855. §. 7, 3), aus dem Thusch die aus arći entstandene Pluralendung airć und ailć (§ 95 f.) anführe. Ähnlicher Weise hat das Udische

neben den Pluralendungen ur und ux (mux) auch mit Collectivbedeutung Plurale mit den Endungen urux und urmux; z. B. aiı, Wort —aiıurmux, us, Ochse —usurux. Auch im Ossetischen beschränkt sich dieser Doppelplural nicht auf Verwandtschaftsnamen, sondern es kommt auch (Matth. 21, 19) süftärtä von süf, Blatt, vor, wonach die von Rosen S. 34 aufgeführte Form siftar zweifelhaft wird. Freilich wäre aber noch zu untersuchen, ob nicht auch die beim Comparativ und auch sonst verstärkend auftretende Partikel där hier infigirt wird.

73. Für den Gebrauch des Verbums banüxasün finden sich folgende Belege: Ps. 61. 11 qäzdügäd arax ku käna, uod ül uä zärdä ma banüxasuı, wenn der Reichthum sich mehrt, so heftet euer Herz nicht an ihn. Ps. 62, 9. dăumä banäxastı mä ūd, an dir haftet meine Seele. Ps. 21, 16. mä äwzäg banäxastı mä ʒüxüi, meine Zunge haftete in meinem Munde.

78. Nach den Bemerkungen Tschonkadse's sind die Narten ein Zwischending zwischen Menschen und Engeln, also wohl Heroen, über deren Heldenthaten es bei den Osseten Lieder giebt, welche sie unter Begleitung eines geigenartigen Instruments vortragen. Tschonkadse besass mehrere solcher Lieder, in welchen die Thaten der Helden Batrad, Urüsmanak, Tsopan und Sawloch gefeiert wurden. Ungefähr 12 Werst unterhalb der Festung Nazran an der Sundsha befindet sich ein Steinhäuschen, das Gebeine der in der Sage fortlebenden Narten bedeckt. Diese Gebeine sollen sich 2000 Jahre erhalten haben und sind von den verschiedenen tschetschenzischen Völkerschaften bis zur Ankunft der Russen verehrt worden und noch jetzt sollen die Inguschen dieselben öfters mit Lein-

Іоаннеі Літурꙋіа. Литургія Святаго Іоанна Златоустаго, на Осетинскомъ языкѣ. Тифлисъ 1861) häufig statt ǫ die Schreibart дд z. B. фудаг, цъаддах, ja sogar архæддæ statt fūǫag, paçax, ärхäçä. Es erklärt sich dies wohl daher, dass diese Übersetzung von Tsorajew revidirt worden ist. Auch habe ich bei den hiesigen Osseten in den genannten Wörtern den scharfen Laut ǫ nicht wahrnehmen können. Ausser der oben (Nr. 22) erwähnten Schreibart akg̈g statt akkāg, findet Tsorajew auch die Schreibart dükkāg der Zweite, ärtükkāg der Dritte, mükkāg Geschlecht nicht genau genug, und schlägt vor: dükg̈āg, ärtükg̈āg, mükg̈āg; für das letzte Wort finde ich in der Übersetzung der Liturgie sogar die Schreibweise мутгаг.

114. äwäsmon heisst buchstäblich «reuelos». Mit Erweichung des f zu w (s. Sjögren, § 19 S. 39) ist das Wort von fäsmon Reue herzuleiten.

117. Tsorajew möchte fäsfädül in Vorschlag bringen in der Bedeutung «hinter den Spuren». Wir hätten also eine Composition von fād Spur und fäs statt fästä, worüber das zu Nr. 69 Gesagte zu vergleichen ist.

(Aus dem Bulletin, T. V, p. 492 — 495.)

$\frac{12}{24}$ December 1862.

Kurzer Bericht über eine auf Kosten des Kabinets Sr. Kaiserl. Majestät unternommene Reise in den Altai im Sommer des Jahres 1861; von Dr. Wilhelm Radloff.

Auf einer Reise, die ich im Sommer 1860 unternommen, besuchte ich den westlichen Altai, d. h. das Gebiet der Katunja und Tschuja. Die Eingeborenen dieser Gegenden, die Altajer (gewöhnlich Altaische Kalmücken genannt) und die Dwojedanzen (Doppelzinspflichtige), erkannte ich bald als rein ost-türkische Stämme, und fand, dass ihre Sprache wenig dem Einflusse fremder Elemente erlegen, sich rein erhalten habe von der Herrschaft des Islam, der alle fremden Bekenner unter das Joch arabischer und persischer Gelehrsamkeit und Grammatik schmiedet.

Diesen Altaischen Dialect wählte ich daher als Ausgangspunct für meine Untersuchungen der süd-sibirischen Tatar-Dialecte, und beschäftigte mich während meiner Reise und nach meiner Rückkunft nach Barnaul ausschliesslich mit dieser Mundart, und es gelang mir, ein ziemlich vollständiges Lexicon, Materialien zur Grammatik und besonders reiche Sprachproben zu sammeln.

Die Mittel, die mir vom Kabinet Sr. Kais. Maj. zu Gebote gestellt waren, erlaubten mir, im folgenden Jahre eine neue Reise zu unternehmen. Da ich nun reiche Materialien für den Altai-Teleutischen Dialect gesammelt hatte, so beschloss ich jetzt mich weiter östlich zu wenden, um die Tatar-Dialecte zwischen der Katunja und dem Jenissei näher kennen zu lernen.

Im Anfang Mai 1861 begab ich mich von hier nach Norden in den Salairschen Kreis, wo ich im Bezirk des Batschat eine grosse Anzahl Teleuten-Dörfer vorfand. Hier verweilte ich nur eine Woche, da die Mundart dieser Teleuten fast nicht von der Altaischen abweicht, und ich begnügte mich bei ihnen nur einige Sprachproben zu sammeln und mehrere historische Gesänge zu vervollständigen.

Aus Salair reiste ich über Kusnetsk zum oberen Tom, und besuchte den grössten Theil der Tataren-Dörfer von Tom, Mrass und Kondoma. Die Teleuten nennen diese Tataren Schor, sie selbst aber haben keinen allgemeinen Namen, sondern nennen sich nach den Flüssen, an denen sie wohnen: Tom Kishi (Tom-Leute), Prass Kishi (Mrass-Leute) etc. Der Dialect dieser Tataren zeigt bedeutende Abweichungen von der Altai-Teleutischen Sprache, besonders in lautlicher Beziehung, und steht der Mundart der Minusinskischen Tataren bedeutend näher. Es ist hier deutlich zu erkennen, wie ein fremdes Element auf Lautsystem und auf den Wortschatz einwirkte. Die Physiognomien und Geschlechtsnamen dieser Tataren stimmen nicht mit den Altaischen überein. Ich wäre versucht sie für tatarisirte Jenissei-Ostjaken zu halten. Dass früher hier wahrscheinlich Jenissei-Ostjaken ge-

wohnt, scheint die Benennung der Flüsse zu beweisen, die bis in die Tomskische Taiga alle auf *sas*, *säs* etc. endigen. (*Säs* Jenissei-Ostj. = Tat. *su*, Wasser.)

Von hier aus wandte ich mich zum Lebed und folgte diesem Flusse vom Andaba aus bis zu seinem Einflusse in die Bija, und ging von dort am rechten Ufer der Bija aufwärts bis zum Teletskischen See.

Die Tataren, welche am Lebed, an der Bija und zwischen der Bija und Katunja wohnen, sprechen verschiedene Mundarten, die in der Mitte zwischen der Schorischen und Altaischen liegen. Die Mundart der Lebed-Tataren und der Kumandinzen an der untern Bija stimmt mehr mit der Schorischen überein, aber die Mundart der übrigen neigt sich mehr zum Altaischen.

Über die Abkunft der am Lebed wohnenden Tschalgandy und der Kumandinzen kann ich nichts Näheres sagen, es werden uns aber die Tatar-Stämme am obern Abakan über sie am besten Aufklärung geben können.

Die Tataren an der obern Bija, am Teletskischen See und westlich von der Bija nennen sich Jisch Kishi (Schwarzwald-Leute), die Altajer jedoch nennen sie Tuba Kishi, was wahrscheinlich vom Flusse Tuba abgeleitet werden muss und also auch auf eine Einwanderung von Westen her deutet. Die Geschlechtsnamen dieser Tataren sind ganz anders als die der Altajer.

Auf dem Teletskischen See fuhr ich zu Boot bis zum Tscholyschman. Hier hielt ich mich nicht lange auf, weil die Mundart der hiesigen Tölös (Dwojedanzen) nur sehr geringfügige Abweichungen von der Altaischen zeigt.

Vom Tscholyschman aus beabsichtigte ich mich

nach Osten zu den Sojonen zu begeben, und von dort nach Norden zum Abakanschen Karaul. Nach siebentägigem Ritt erreichte ich einige Jurten am Kara Köl und erhielt vom Sojonischen Beamten die Erlaubniss eines viertägigen Aufenthaltes, so dass ich mich ein wenig mit der Sojonischen Mundart bekannt machen konnte und selbst einige Sprachproben aufzeichnete.

Schon Castrén hat behauptet, dass die Sojonen tatarisirte Samojeden und Jenissei-Ostjaken seien. Ihre Sprache, obgleich ein tatarischer Dialect, weicht noch viel mehr vom Altaischen ab als die Schorische und zeigt deutlich den Einfluss, den fremde Sprachen auf sie gehabt, besonders in letzter Zeit wirkte stark das südlicher befindliche Mongolische Element. Die Sojonen (wenigstens die hier wohnenden) sind zum grossen Theil Buddhisten und viele schreiben und sprechen schon mongolisch. Bemerkenswerth ist, dass die Sojonen hier sich ebenfalls Tuba Kidji nennen. Auch die Koibalen geben sich diesen Namen. Die Angabe, dass die Koibalen sich Tufa nennen (Castrén, Einleitung zur Koibalischen Sprachlehre), beruht wohl auf einem Irrthum, denn wie dieselbe Sprachlehre besagt, hat das Koibalische nicht den Laut *f*.

Am fünften Tage reiste ich von hier und wandte mich nach Norden. Das grauenhafteste Wetter aber, ununterbrochener Regen und Nebel versperrten uns die Fernsicht und mein Führer verlor den Weg. So irrten wir in jener riesigen Einöde, auf nie betretenen Oasen, auf den Höhen des Grenzgebirges zwischen Jenissei und Abakan umher, bis endlich die vollständige Ermattung unserer Pferde und der Mangel an Nahrungsmitteln uns zur Rückkehr zang.

Zum zweiten Male blieb ich bei den Sojonen zwei Tage und gelang es mir dieses Mal, ein kleines Wortverzeichniss zusammenzustellen. Da wir bei den Sojonen einigen Proviant kaufen konnten, so blieben wir bei unserer Rückkehr zum Tcholyschman nur zwei Tage ohne Nahrung.

Als ich wieder beim Tscholyschman angekommen, waren meine Geldmittel vollständig erschöpft, und da mir nur noch $2^1/_2$ Woche Zeit übrig blieb, so beschloss ich ungesäumt nach Barnaul zurückzukehren. Nach achttägigem Ritte erreichten wir die Katunja und am 1. August langte ich glücklich in Barnaul an.

Was meine linguistischen Arbeiten betrifft, so hatte ich die Ehre, sie Herrn General Osersky und Herrn Obrist Freese vorzulegen, und werde, sobald ich die Kirgisen und die Tataren des Minusinskischen Kreises untersucht, diese ziemlich vollständige Untersuchung der südsibirischen Tatar-Dialecte dann dem Kabinet Sr. Kais. Maj. zur Verfügung stellen.

Was an linguistischen Arbeiten bis jetzt vollendet, ist Folgendes:

1) Lexicon.
   Altai-Teleutischer, Schorischer, Kumandinscher Dialect; kleines Sojonisches Wortverzeichniss.

2) Grammatik.
   Lautlehre und Wortbildung vollendet, für Syntax reiches Material gesammelt.

3) Sprachproben.
   A. Teleut-Altaischer Dialect.
   a) 90 Sprüchwörter (5 Seiten).
   b) 8 Märchen (130 Seiten).

c) Lebensbeschreibung des Teleuten Tschivalkoff (102 Seiten).

d) Sagen und Gesänge (140 Seiten).

B. Tölös (Tscholyschman.)

20 Räthsel.

C. Schwarzwald-Tataren (zwischen Katunja und Bija).

Geschlecht Tirgesch (Telets. See), 2 Märchen (3 Seiten).

Geschlecht Kömnösch (an der Bija), 2 Märchen (8 Seiten).

Geschlecht Küsön (an der Bija), 4 Märchen (16 Seiten).

D. Tschalgandy und Kumandinzen.

4 Märchen (12 Seiten).

E. Schorzen.

3 Märchen (44 Seiten).

F. Sojonen.

2 Märchen (14 Seiten).

Diese Texte sind zum grössten Theil in's Deutsche übersetzt.

(Aus dem Bulletin, T. V, p. 534—537.)

$\frac{9}{21}$ Januar 1863.

Bericht über eine Sammlung von Steinwerkzeugen aus dem Olonetzischen Gouvernement, von A. Schiefner.

Als in der ersten Hälfte des Jahres 1861 eine Ausgabe des Worsaae'schen Werks «Nordiske Oldsager» mit russischem Text von der Akademie besorgt wurde, geschah dies hauptsächlich in der Absicht das Interesse der Bewohner des russischen Reichs für die im russischen Boden verborgenen Reste eines frühen Alterthums zu wecken und dadurch eine grössere Sammlung solcher Reste wo möglich aus den verschiedenen Theilen unseres Vaterlandes anzubahnen.

Bald nach dem Erscheinen des Werks verlautete es, dass sich eine sehr ansehnliche Sammlung von Steinwerkzeugen im Besitze des Generallieutenants N. v. Butenjew befinde, welche von verschiedenen Gelehrten, die sich mit dem Studium der ältesten Culturperioden beschäftigen, mit dem grössten Interesse in Augenschein genommen worden ist. Obwohl auch ich sowohl durch das von Hrn. P. Lerch in seinem Aufsatze über die Werkzeuge des Stein- und Bronze-Alters in Europa (im B. IV der Извѣстія Импер. археолог. общества) Bemerkte als auch durch die münd-

lichen Berichte desselben Forschers und des Hrn. Leopold Radloff von der Wichtigkeit dieser Sammlung unterrichtet worden war, bin ich erst vor Kurzem dazu gekommen mich selbst durch eigene Anschauung mit dem Inhalt derselben bekannt zu machen.

Es besteht die ganze Sammlung der Steinwerkzeuge aus 240 Gegenständen, von denen nur zwei anderswo als im Norden Russlands gefunden worden sind. Sie stammen aus den Kreisen: Petrosawodsk, Powenetz, Pudosh und Olonetz des Olonetzischen Gouvernements, ein Gegenstand aus dem Onega-Kreis des Archangelschen Gouvernements, einer aus Serdobol; aus dem Lepelschen Kreise des Witepskischen Gouvernements und von den Marquesas-Inseln rühren die beiden Stücke her, welche einen nicht nordischen Fundort haben.

Der Besitzer derselben, welcher Gelegenheit hatte, sich eine Reihe von etwa 30 Jahren als Bergingenieur in Petrosawodsk aufzuhalten, hatte seine Aufmerksamkeit vorzugsweise auf Sammlung von Alterthümern gerichtet, allein erst in den vierziger Jahren kam ihm das erste Steinwerkzeug in Petrosawodsk zu Gesicht, welches der Schuldirector Troitzky damals an den Hrn. Minister des öffentl. Unterrichts sandte; erst einige Jahre später sah er ein zweites Stück, welches er der geographischen Gesellschaft darbrachte. Seit der Zeit aber beschloss er alles aufzubieten um eine grössere Sammlung zu Stande zu bringen und seinen vielfachen, mit bedeutenden Geldopfern verbundenen Bemühungen ist es denn gelungen die obengenannte Zahl von Gegenständen bis zum Jahre 1858 zusammenzubringen; wobei bemerkt werden muss,

dass er bei Weitem die Mehrzahl aus der nächsten Umgebung seines Aufenthaltsorts d. h. aus dem Petrosawodskischen Kreise erhalten hat.

Gefunden sind die Gegenstände theils auf dem Felde, namentlich beim Aufpflügen des Bodens, aber auch wenn der Erdboden durch Regengüsse aufgelockert worden war oder im Frühjahr beim Schwinden der Schneedecke; ein Theil der Gegenstände ist aus Seen beim Fischfang oder beim Auffischen von Erzen zum Vorschein gekommen; die Gegenstände aber, welche man beim Aufgraben der Erde gefunden hat, lagen nicht tiefer als etwa einen Klafter.

Besonders zu beachten ist es, dass sämmtliche Gegenstände aus solchen Steinarten verfertigt sind, welche an Ort und Stelle gefunden werden, namentlich aus Quarz, Kieselschiefer, Talkschiefer, Probierstein, schieferartigem Sandstein und Diorit.

Was die einzelnen Werkzeuge anbetrifft, so wird die Bestimmung mancher derselben einige Schwierigkeit machen, da dieselben einen eigenthümlichen von den bisher bekannten Arten abweichenden Charakter haben. Besonders reichlich sind die verschiedensten Keile, deren Zahl an 90 ist, dann die verschiedenen Arten von Meisseln, sowohl Schmal- als Hohlmeisseln, denen sich verschiedene Schabinstrumente anreihen; Keulen sind etwa nur sieben, 4 Pfeilspitzen (2 aus Quarz) und 2 Lanzenspitzen aus Kieselschiefer vorhanden.

Was den Quarz anbetrifft, so ist Hr. v. Butenjew der Ansicht, dass derselbe vor dem Gebrauch um ihm seine Sprödigkeit zu nehmen geglüht worden ist und dass dies nicht unmittelbar vor sich gegangen, son-

dern vermittelst einer Umhüllung mit einer andern Masse. Eine der beiden Pfeilspitzen, welche im Jahre 1831 aus dem Megri-See an der Gränze des Gouvernements Olonetz und des Kuopio-Län aufgefischt worden ist, trägt noch deutliche Spuren des Niederschlags von Eisenerz und eine andere beim Putscheserschen See des Kreises Pudosh gefundene ist leicht angebrannt. Die beiden Lanzenspitzen sind beim Aufgraben des Bodens, die eine beim Graben eines Kanals, die andere beim Aufgraben des Fundaments einer niedergebrannten Dorfkirche im Onega-Kreise des Archangelschen Gouvernements gefunden worden. Hierbei muss auch noch bemerkt werden, dass auch einige andere aus den Seen aufgefischte Gegenstände Eisenoxyd-Spuren darbieten.

Zu den Gegenständen, über deren Bestimmung nur Vermuthungen stattfinden können, gehören einige, welche die Gestalt von Weberschiffchen oder Seilwinden haben und nicht allein mit einem Längs- sondern auch mit einem Querstreifen versehen sind.

Ganz eigenthümlicher Art ist ein beim Dorfe Padosero gefundener Gegenstand, der vielleicht als Keule gedient hat, aber an dem einen Ende einen Thierkopf, wahrscheinlich einen Elenkopf mit abgebrochenem Geweih, darstellt. Es ist derselbe von einer Bäuerin gefunden worden und zwar nach ihrem Bericht als sie während eines Gewitters an die Stelle eines Feldes herantrat, auf welche sie den Blitz hatte niederfahren sehen. Sie fand den Hafer niedergeworfen und den Donnerkeil noch ganz heiss. Es war in ihren Augen eine Bestätigung des auch in Finnland verbreiteten Glaubens, dass diese Steinwerkzeuge mit dem Blitze

herabfahren, weshalb sie auch dort *ukon kivi*, *ukon pii*, *ukkosen vaaja*, *ukkosen nalkki*, *ukon tallta* d. h. des Donnerers Stein, Kiesel, Keil, Pfeil, Meissel ja auch *ukkosen kynsi* d. h. des Donnerers Klauen heissen *). Ähnlicher Weise sollte auch eine Axt dieser Sammlung, welche in einem Baumstamm gefunden wurde, nur so in denselben gelangt sein, dass der Blitz in den Baum gefahren sei und ein dritter Gegenstand, der auf dem Boden eines Hauses, in welches das Wetter eingeschlagen war, aufgefunden wurde, konnte natürlich auch nur auf diese Weise dahin gelangt sein.

Diese Notizen, welche mir der Besitzer der Sammlung mündlich mitgetheilt hat, befinden sich auch in einem von ihm niedergeschriebenen Aufsatz über Steinwerkzeuge überhaupt und über die seiner Sammlung insbesondere, aus welcher ich dieselben mit seiner Erlaubniss hier mittheile.

Das bisher Gesagte wird hinreichen um einen Begriff von der Wichtigkeit dieser Sammlung zu geben, die wenn sie sich auch nur auf eine bestimmte Gegend beschränkt, den grossen Vorzug hat, dass bei den in ihr befindlichen Gegenständen nach Möglichkeit genau der Fundort angegeben worden ist. Berücksichtigt man die Schwierigkeiten, welche es hat diese unter dem Namen громовыя стрѣлы (Donner-Pfeile) zur magischen Medizin gebrauchten und des-

*) Auf seiner Reise von Uhtuwa nach Kuusamo hörte Castrén (Reiseerinnerungen S. 91) eine Sage, derzufolge die Lappen vormals in Feindschaft gelebt mit einem Volke, das man *Kivekkäät* nannte. Diesen Namen hielt er mit Recht für eine Verdrehung von *Kivikäet* (im Singular *Kivikäsi*) «Steinhände» d. h. Leute, welche Steinwaffen führten. Zur Entstehung dieser Sage trug wohl der Umstand bei, dass man in den Gegenden Steinwaffen gefunden hatte.

halb theils geheim gehaltenen theils theuer erachteten Gegenstände ausfindig zu machen und zu erwerben, so kann man dem Besitzer der Sammlung nicht genug Dank wissen für die Ausdauer, mit welcher er dieselbe angelegt hat. Da er bei seinem vorgerückten Alter befürchtet, dass diese Sammlung, wenn sie nach seinem Tode in Privathände käme, leicht zersplittert und wissenschaftlicher Forschung unzugänglich werden könnte, so hatte er den Wunsch dieselbe einer öffentlichen Anstalt gegen Entschädigung der von ihm dafür verausgabten Summe abzutreten.

Ich habe keinen Anstand genommen diese Sammlung für die Akademie der Wissenschaften in Anspruch zu nehmen und bitte deshalb die Classe den Ankauf zu genehmigen.

(Aus dem Bulletin, T. V, pag. 554 — 558.)

$\frac{29 \text{ Mai}}{10 \text{ Juni}}$ 1863.

Vier Briefe von Leibnitz und Christian Wolff, mitgetheilt von A. Schiefner.

In der Einleitung zu den im Jahre 1860 von der Akademie der Wissenschaften herausgegebenen Briefen von Christian Wolff aus den Jahren 1719—1753 werden S. XI in einer Anmerkung die bisher bekannt gewordenen Briefe Leibnitzens an russische Staatsbeamte namhaft gemacht und dabei bemerkt, dass von den Briefen, welche Leibnitz an Urbich, Huyssen und Bruce schrieb, bis jetzt keiner wieder aufgefunden worden sei. Von den an Huyssen gerichteten ist indessen einer bereits 1738 in der von Kortholt veranstalteten Sammlung von Leibnitzens Briefen B. III, S. 319 folg. gedruckt worden. Nur wird Huyssen in der Überschrift fälschlich Huyssens genannt. Es enthielt dieser aus Hannover vom 24. December 1715 datirte Brief eine Anfrage, ob der Czarewitsch Alexei Petrowitsch nach dem Tode seiner Gemahlin bereits eine andere Wahl getroffen, oder ob seine Hand noch frei sei. Gänzlich unbekannt scheint dagegen ein anderer acht Jahre älterer Brief zu sein, welcher unter den auf der Bibliothek der Akademie der Wissenschaften befindlichen Huyssen'schen Pa-

pieren aufbewahrt wird. Wir glauben deshalb denjenigen, welche sich für die Beziehungen Leibnitzens zu Peter d. Grossen und Russland interessiren, einen Dienst zu erweisen, wenn wir ihn in genauem Abdrucke veröffentlichen. Was die genannten Beziehungen Leibnitzens anbetrifft, so sind bisher selbst die durch den Druck zugänglich gemachten Quellen noch nicht gehörig ausgebeutet worden. Beispiels halber führe ich das Werk G. G. Leibnitii et Johan. Bernoullii commercium philosophicum et mathematicum. Lausannae et Genevae 1745, 2 Bände in 4° an, wo ausser anderen Notizen, namentlich B. II, S. 385 f. ein Brief vom 26. Juli 1716 den Aufenthalt Peters d. Grossen in Pirmont berührt und ein Bedauern darüber ausspricht, dass die Züricher den berühmten Scheuchzer nicht wenigstens auf einige Jahre nach Russland gelassen hätten.

Ausserdem haben sich unter den Schumacherschen Briefschaften zwei bisher noch nicht gedruckte Briefe von Christian Wolff an Schumacher und ein dritter an den Magister Joh. Wenzel Kaschube vorgefunden. Wie die beiden ersten eine erwünschte Ergänzung des schon bekannten Briefwechsels bilden, so bietet auch der Brief an Kaschube manche interessante Data dar. Dieser Brief scheint in Schumachers Hände gelangt zu sein auf seiner Reise in Holland im Jahre 1721. Aus dem kürzlich von Pekarskij*) veröffentlichten Bericht Schumachers an Peter d. Grossen über seine Reise in den Jahren 1721 und 22 ersehen

*) Наука и литература въ Россіи при Петрѣ Великомъ. Изслѣдованіе П. Пекарскаго. Т. I — II. СПб. 1862. Band I. S. 533 — 558.

wir, dass Schumacher Kaschube in Amsterdam kennen lernte und ihn, da er eine bedeutende Kenntniss der Maschinenkunde hatte, vermochte mit ihm in Utrecht das Museum des H. van Molen zu besuchen, und zwar als sein Livréebedienter. In dieser Verkleidung gelang es dem Mathematiker in aller Musse eine genaue Zeichnung einer Seidenmühle, mit welcher der Besitzer sehr geheim that, anzufertigen, ohne irgend einen Verdacht zu erregen. Schumacher nahm ihn auch nach Paris mit, und es befindet sich unter den Schumacherschen Briefschaften ein von Kaschube in Paris am 21. September 1721 ausgestelltes Schreiben über die Roemersche Maschine der himmlischen Bewegungen, welche sie zwei Tage vorher auf dem Pariser Observatorium in Augenschein genommen hatten. Gern hätte ihn Schumacher auch nach St. Petersburg mitgenommen, allein, wie er bemerkt, machte er ihm grosse Kosten und gebehrdete sich von Zeit zu Zeit so toll und ungestüm, dass es gefährlich war mit ihm zu leben. Es müssen überhaupt eigenthümliche Verhältnisse zwischen Schumacher und Kaschube gewesen sein, dass letzterer nicht allein den unten folgenden Brief von Christian Wolff abgetreten hat, sondern auch die ihm gehörenden Exemplare seiner beiden Hauptwerke, nämlich 1) Cursus mathematicus, oder deutlicher Begriff der mathematischen Wissenschaften. Jena 1717, auf dessen Titelblatt sich die Notiz befindet: Auctor est simul Possessor, und 2) Joh. Wenceslai Kaschubii philosophiae magistri elementa physicae mechanico-perceptivae una cum appendice de geniis. Jena 1718. Aus dem Umstande, dass die Dedication am 3. Januar 1718 unterzeichnet ist, er-

klärt es sich wohl, dass Wolff das Werk bei Abfassung seines Schreibens noch nicht gesehen und noch nicht die Vorrede gelesen hatte, in welcher Kaschube sich dahin ausspricht, dass sein verehrter Lehrer ihm wegen der von ihm abweichenden Ansichten nicht gram sein und ihm sein früheres Wohlwollen bewahren werde. In dem 1722 von Schumacher eingereichten Verzeichnisse der von ihm auf seiner Reise durch Deutschland, Holland und Frankreich für die Bibliothek Peters des Grossen erworbenen Bücher sind auch die eben genannten Werke aufgeführt.

---

1. Leibnitz an Herrn v. Huyssen.

Monsieur

Ayant fait un tour à Wolfenbutel avec Madame l'Electrice, et delà à Cassel, ou Mgr. le Landgrave Prince des plus intelligens et des plus curieux m'a fait voir bien des belles choses, et m'a même regalé d'un joli present; j'ay trouvé l'honneur de vostre lettre à mon retour: Comme j'honnore tousjours vostre merite, depuis qve j'ay eu l'honneur de vous connoistre, je suis ravi de recevoir des bonnes nouuelles sur ce qvi vous regarde, Monsieur, et comme les sciences sont ce qvi me touche le plus, et qve vous mêmes y avés beaucoup d'habileté, je souhaite de tout mon coeur, qve la paix entre le Czar et le Roy de Suede se puisse faire et qve le Czar tourne ses grandes forces contre les barbares, car en les soûmettant il étendra l'Empire de Dieu et cet.

Comme la Chine est presqve un autre Monde dif-

ferent du nostre en une infinité de choses, ma curiosité est fort tournée de ce costé là; et je considére l'Empire du Czar comme pouvant établir une liaison entre Chine et l'Europe, puisqve en effet son Empire touche toutes les deux. je viens de parler à un Missionnaire qvi en vient, il est un peu Anti-jesuite, mais il ne laisse pas de convenir avec eux dans bien des choses qvi vont connoistre combien il y auroit à apprendre dans ce pays là. D'ailleurs l'Empire du Czar aussi pourroit fournir matiere à une infinité de belles recherches.

La levée du siege de Toulon a diminué un peu les esperances, mais il ne faut point se relacher pour cela. il seroit à souhaiter qu'on fit de plus grands efforts en Espagne. C'est là à mon avis ou la gverre sera la plus decisive, la France l'entend bien, et il semble qve nous ne l'entendons pas assez. J'espere qve le Marschal de Villars sera obligé au moins par l'hyver de repasser le Rhin non obstant les secours qvi luy pourront estre venus apres la levée du siege de Toulon. Mais si nous ne mettons meilleurs ordres à nos affaires, il reviendra aisement le printemps.

L'on dit qve M. Golz qvi est maintenant au service du Czar, est un homme de merite et surtout bon general d'infanterie: Mais il semble qu'on manqve de bons subalternes. Car il en faut des bons subalternes et inferieurs, et il n'est pas aisé de les avoir, car on en doit avoir un bon nombre, et il est qvasi necessaire qve les inferieures sachent la langue. Les soldats revenus d'Allemagne serviront apparemment en bonne partie à instruire d'autres et à faire des bas officiers. C'estoit beaucoup qve cette retraite, les

svedois en soubçonnent tousjours les imperiaux mais apparemment il leur font tort.

On m'a dit qve M. Nybour avoit fait une replique, je ne say, Monsieur, si vous l'avés vue.

L'on nous dit aussi qve le Roy de Suede fait faire des grandes marches à ses trouppes, car la saison estant assez avancée, il a raison de se hater: mais comme une grande partie de son armee est nouuelles levées, il y a de l'apparence qv'elle souffrira un peu: il faut avouer cependant qve la cavallerie suedoise est excellente et capable d'executer une grande entreprise. C'est un torrent qvi ne pourra estre arresté qve par un digve bien forte mais l'infanterie peut estre n'est pas de même et s'il fallait faire des sieges, elle auroit peut estre de la peine à reussir. Mais on n'en a gveres à faire à pologne, à moins qve le Czar n'ait fait fortifier qvelqves postes importans.

Pour moy je souhaite qv'un Ange de la paix se mette au milieu et rende le repos au Nord; et j'ay fait autrefois un petit Epigramme un peu apres la bataille de pintschow, ou je souhaite, qve le Roi de Svede cherchât de la gloire dans le retablissement de la balance de l'Europe.

Qvelqv'un m'a voulu dire qve les soins du Czar pour les sciences estoient fort refroidis, et qve ceux qvi cultivent les sciences dans ses estats s'en plaignoit: mais, je croy qve ce sont des discours des gens mal informés. Comme aussi lorsqv'on croit qve le Czar manqve d'argent, parceqv'il fait battre de la monnoye de cuivre. je croy cependant qve c'est bien fait pour ce qv'on appelle kleine Scheidemünze. Au reste sou-

haitant tousjours des bonnes nouuelles de vostre part, je suis avec zele

Monsieur

vostre tres humble et tres obeissant serviteur
Leibniz.

Hanover cet 11 d'Octobre 1707.

---

2. Christian Wolff an J. D. Schumacher.

HochEdeler etc.

Insonders HochgeEhrter Herr
Secretaire

Euer HochEdeln Schreiben vom 31. Dec. 1728 st. v. habe den 2. Febr. A. c. st. n. nebst dem eingeschloszenen Wechsel-Brieffe zurecht erhalten. Gleichwie ich nun wegen des letztern gar sehr verbunden lebe und Zeit Lebens verbunden bleiben werde; so habe auch hiermit versichern wollen, dasz ich mich sowohl der Hochpreiszl. Academie der Wiszenschafften, als auch Euer HochEdeln ins besondere zu allen möglichen Diensten jederzeit bereit werde finden laszen.

Weil ich in Berlin niemanden habe, dem ich die Sache anvertrauen könnte, so habe den Wechselbrieff an die Fr. Rengerin nach Halle geschickt, um jemanden auszumachen, der ihn in Berlin praesentiret: die auch geantwortet, dasz sie ihn empffangen und das weitere besorget, wovon sie mit nächstem Nachricht ertheilen wil.

Auf die Memoires mache mir alle stunden Rechnung und werde dabey alles nöthige besorgen, wie

bey den ersten Orationibus geschehen. Sind dann aber die anderen Orationes nicht ebenfalls gedruckt worden? welches kaum vermuthe, weil man nichts davon zu sehen bekommen.

Ich wil mit nächstem auch etwas physicalisches in die Memoires überschicken und, wenn erst die Einrichtung derselben aus dem ersten Tomo gesehen, kan auch mit anderen Materien aufwarten.

Was künfftig von meinen Sachen herauskommet, werde allezeit überschicken und, da ersehe, dasz Euer HochEdelgeb. meine Schrifften auch in Ihrer Privat-Bibliothec würdigen wollen bey sich zu haben, werde nicht unterlaszen auch für dero werthe Person jederzeit eines dabey zu legen. Könnte ich mit den neuen editionibus der deutschen Schrifften, die herauskommen, sowohl für die Kays. Bibliothec, als auch für Ihre privatam dienen; würde mir ein Vergnügen machen damit aufzuwarten, indem nicht weiss, ob ich erst schicken sol, was Sie vielleicht schon haben.

An Hrn. D. Schultze nach Altdorf habe geschrieben, auch gestern Antwort erhalten. Er beklaget, dasz er in Altdorff nicht die Gelegenheit findet in anatomicis und chymicis zu thun was er wünschte, verspricht darbey seine adversaria durch zu sehen, ob er etwas findet, was in ein so bewehrtes Werck gesezt zu werden meritiret.

Wegen der geneigten offerte ihn nach Petersburg zu ziehen hat er sich soviel erkläret, dass es ihm ein groszes Vergnügen bringen würde, wenn er zu einer so honorablen Station gelangen könnte, verlanget aber dabey, ehe er zu einer Resolution schreiten kan, zuverläszige Nachricht auf folgende Puncte:

1. Ob ihm zur Reise mit Weib und zwey zarten Kindern erforderte Unkosten gegeben würden.
2. Ob das Salarium quartaliter oder halbe Jahre richtig falle, weil er vor sich keinen Vorschusz thun kan.
3. Ob er mit seiner Familie vor 800 R. eine honette Haushaltung führen könne.
4. Was für einen Theil der Medicin er zu excoliren hätte.

Ich erwarte nun von Euer HochEdeln, was ich ihm ferner für Antwort ertheilen sol, als der mit aller Hochachtung verharre

Euer HochEdeln
gantz ergebenster Diener
Ch. Wolff mpp.

Marburg den 23. Febr. 1729

---

3. Christian Wolff an J. D. Schumacher.

HochEdler

Insonders HochgeEhrtester Herr

Es ist nun fast ein Jahr verfloszen, da Euer HochEdeln sehr angenehmes Schreiben erhielt: worauf sogleich auf dero Gutbefinden sowohl an den Hrn. Praesidenten, als an Euer HochEdeln schrieb. Nach diesem habe noch zu zweyen mahlen an des Hrn. Praesidenten Hochwohlgebohren geschrieben und ihm mein Vorhaben eröffnet, wie ich gesonnen wäre insonderheit die Doctrin von dem Wachsthum der Pflanzen zu excoliren und zu dem Ende einen Garten gepachtet um Gelegenheit zu haben das nöthige zu observiren und zu experimentiren. Weil ich aber gar keine Antwort erhalten, so habe vermeinet, es sey theils die

Unruhe in Pohlen, welche verursacht, dass die Brieffe nicht richtig eingelauffen, theils die Abwesenheit des Hrn. Praesidenten nach den Zeitungen daran Schuld. Nun habe ich den Anfang gemacht mit einem besondern phaenomeno. Nemlich im vorigen Herbste hat man in dem Garten eines gewiszen Obristen unweit Fritzlar einen Apffel gefunden, der aus dem Stamme des Baumes gewachsen, ohne dasz daselbst der geringste Reisz gewesen, noch ein Blatt zu sehen gewesen. Um die Möglichkeit zu erfahren, habe diesen Sommer nach observationibus und experimentis getrachtet, und vermeine in diesem Stücke glücklich gewesen zu seyn, und verschiedenes entdeckt zu haben, welche in Erklärung der Baum-Begebenheiten und in dem gantzen Wachsthum der Pflantzen ein Licht geben. Ich war nun an dem, dasz ich diese dissertationem an den Hrn. Praes. Baron von Kayserling überschicken wollte: allein so habe nun zu zweyen mahlen in den Zeitungen gelesen, dass ein anderer das Praesidium erhalten. Es gelanget demnach an Euer HochEdeln mein ergebenstes Bitten mich zu berichten, wie es mit dieser Sache stehe, ob und wer der neue Praesident ist, und ob ich die dissertation an Ihn, oder an Euer HochEdeln überschicken sol. Ueberdieses habe auch Gelegenheit gehabt ein monstrum bicorporeum, welches der hiesige Professor zu seiner eigenen curiosität serviret, zu sehen, das so wenig von der gewöhnlichen Structur abgeht, als man nicht vermeinen sollte. Da aber diesen Sommer verschiedene poma et pruna bicorporea gefunden und die genau examinirt, so meine per analogiam generationis animalium et vegetationis plantarum gantz unstreitig

auszumachen, dass alle monstra bicorporea schon in rudimentis ihre monstrosität erhalten. Und wil ich die Sache auch in Ordnung bringen. Ich versehe mich bald einer geneigten Antwort, und da ohne dem wegen Fortsetzung meiner philosophischen Wercke (davon bey erster Gelegenheit die rückständige exemplaria pro Bibliotheca und für Euer HochEdeln überschicken wil, die Sie mir anzuzeigen belieben werden) an die Sammlung physicalischer Materie gedencken und die bey Zeiten zum voraus untersuchen musz; so werde Gelegenheit haben auch an andere Materien zu gedencken, ob ich gleich hauptsächlich die theoriam vegetationis und deren applicatio ad agri et horti culturam zu excoliren mir vorgenommen. Ich hätte des Hrn. Praesidenten Hochwohlgebohrnen Urtheil gern wiszen mögen, was Sie bey diesem Vorhaben zu erinnern haben: es wird aber vielleicht beszer geschehen können, wenn erst specimina vorhanden, die ohne Verzug überschicken kan. Verharre

Euer HochEdeln
gantz Ergebenster Diener
Ch. Wolff.

Marburg. den 14. Nov. 1734.

---

4. Christian Wolff an Joh. Wenzel Kaschube.

WohlEdeler etc.

Insonders Hochgeehrtester Herr Magister.

Heute ist mir von Hrn. Steitzen ein den 11 Jan. datirtes Schreiben eingehändiget worden, darinnen ich einigen Wiederwillen gegen mich verspüre. Weil ich mich nun nicht besinnen kann, dasz ich wieder

ihre avantage zu jemanden sollte geredet haben (denn öffentlich habe ich noch nie Gelegenheit gehabt von ihnen etwas zu erwähnen); so weisz ich nicht, was Sie mit ihrer Defension gegen mich haben wollen. Ich kan auch aufrichtig versichern, dasz niemand ihre Person bey mir verleumdet hat, auszer dasz mir gesagt worden, Sie hätten eine Physicam herausgegeben und darinnen mich zum Spinosisten machen wollen, weil ich Gott mit zur Materie machte, indem ich die Schwere der Cörper von dem Stosze einer flüszigen Materie herhohlete und dasz sie sich wundern sollten, dasz ich noch alten hypothesibus anhinge, da schon andere neuere Sachen gegeben hätten. Ob nun zwar dergleichen öffentliche Accusation kein Freundschaffts-Stücke ist, maszen Sie erst privatim mich hätten erinnern können, wenn Sie vermeinet bey mir so gefährliche Lehren angetroffen zu haben; so können Sie doch versichert seyn, dasz ich darüber keine Controvers mit ihnen anfangen, noch etwas ihnen wieder nachtheiliges öffentlich schreiben werde, und daher die Sorge vor die Defension gegen mich vergeblich ist. Dabey bitte vergewiszert zu seyn, dasz ich deswegen keine Feindschafft wieder Sie schöpffen, sondern mir wie vorhin angelegen seyn laszen werde bey sich ereignender Gelegenheit Ihnen aufrichtig zu dienen.

Ich wünsche, dasz ihr Fleisz, den Sie bisher bezeiget haben, auch bald möge belohnet werden und wird mir eine angenehme Post seyn, wenn ich von ihrer Beförderung Nachricht erhalte.

Herr Steitz referiret, dass Sie sehr kräncklich aussehen: welches ich ungerne vernehme. Moderata durant. Sie müszen sich nicht allzuviel angreiffen und nicht ohne Noth chagriniren. Es wird ihr Glück schon zu rechter Zeit kommen. War doch der Seel. Hr.

Hamberger über 36 Jahr alt, ehe er die Professionem erhielte und andere haben noch länger warten müszen. Ehe 10 Jahre vergehen, wird sich auch vor Sie etwas finden. Aus der wenigen Erfahrung, die ich habe, ist mir bekannt, dasz, wenn Leute ihr Glück zwingen wollen, sie sich nur gehindert; hingegen die sich der Sorge und Mühe nicht zu viel angenommen, wieder alles Vermuthen empor kommen. Wenn Sie nicht so geeilet hätten und wären bey uns geblieben; vielleicht wäre es beszer vor sie gewesen. Ich zweiffele aber nicht, dass Ihnen auch in Jena nichts fehlen werde und verbleibe

Meines Hochgeehrtesten Herrn Magistri

Halle den 23 Jan. 1718.

Willigster Diener
Ch. Wolff.

P. S. Wiszen Sie etwas, darinnen Ihnen ein Gefallen durch mich geschehen kann; so sollen Sie erfahren, dasz ich noch wie vorhin mir eine Freude machen werde Ihnen zu dienen. Denn ich wollte, dasz Sie ruhig und vergnügt wären.

Von mehreren Briefen Wolffs, welche in der Sammlung von 1860 nur nach nicht ganz genauen Abschriften abgedruckt werden konnten, sind vor kurzem unter den Schumacherschen Papieren die Originale aufgefunden worden, weshalb wir es für unsere Pflicht erachten, die von den Originalen abweichenden Stellen zu berichtigen:

Brief No. 3 S. 3 Z. 7 woferne, Z. 14 schaffet, Z. 19 wehrender Untersuchung, Z. 20 Ihro, Z. 22 für für eine hohe Gnade, Z. 28 Danck, Z. 32 von con-

ditionibus, Z. 33 haben vor sowohl eine Academie des Sciences als auch eine andere dabey, Z. 34 dabey. Seite 4 Z. 1 Handwercke besorget werden, Z. 3 dabey... verlangten: Z. 4 in keine Tractaten, Z. 8 seyn, Z. 11 HochEdelgebohren, Z. 13... Ch. Wolff.

Brief Nr. 4 S. 4 Z. 7 v. u. maaszen, ... mobilis: sobald, Z. 5 wil, Z. 4 bey, Z. 1 gnung bekand. S. 5 Z. 1 mirs, Z. 2 intention, Z. 4 Umstände fügen wollten. Die, Z. 8 Tranck, Z. 9 Dabey, Z. 13 geschickt seyn, Z. 5 v. u. Ch. Wolff mpp.

Brief Nr. 5 S. 6 HochEdeler etc., Z. 1 die jenige ... HochEdeln, Z. 6 gleichen, Z. 7 sey, Z. 8 f. physicalischen, Z. 11 Werck, Z. 4 v. u. gemeinet. Sie haben mir, Z. 2 v. u. machen können. S. 7 Z. 1 vorträglich, Z. 12 seyn, Z. 17 Ch. Wolff.

Brief Nr. 6 Z. 7 v. u. HochEdeler p., Z. 4 v. u. HochEdeln, Z. 2 v. u. Ortes. S. 8 Z. 1 bey, Z. 2 Haupt-Zweck, Z. 5 als wir sie bisher haben: wovon in den deutschen Schrifften, Z. 8 nunmehro, Z. 9 und ich noch niemanden einigen Theil jemanden dedicire, Z. 13 Cantzeley, Z. 15 HochEdeln mir dabey Gelegenheit melden 16 Schrifften beqwem 17 für Dero Bibliotheck 17 Wercken überschicken. Ich höre ... ist noch eines, Z. 14 v. u. dergleichen dörfften 13 seyn 12 unbekandt ist, Z. 11 v. u. ehe eines zu stande kommet, und über dieses... eigene kosthahre, Z. 9 darüber umb, Z. 6 v. u. Ihnen dienet... laszen; so wäre, Z. 5 bey. S. 8 Z. 3 v. u. stellete, Z. 1 v. u. Bibliothec... mit meinen Diensten. S. 9 Z. 2 v. o. mit grösztem, Z. 3 Ewr HochEdeln, Z. 5 Ch Wolff mpp., Z. 7 Hr. D. Remus.

(Aus dem Bulletin, T. VI, pag. 317 — 327.)

28 August / 9 September 1863.

Kurzer Bericht über eine im Sommer 1862 unternommene Reise in die östliche Kirgisen-Steppe, von W. Radloff.

Wie ich schon in meinem Reiseberichte für das Jahr 1861 zu melden die Ehre hatte, war es mir gelungen reiches Material über die im eigentlichen Altai gesprochenen tatarischen Dialecte zu sammeln und eine klarere Einsicht in die Abstammung der versprengten Völkerreste, die den eigentlichen Altai bebewohnen, zu erhalten. Um nun einerseits das Verhältniss der durchforschten Dialecte zum türkisch-tatarischen Sprachstamme festzustellen, andererseits aber noch zweifelhafte Momente in der Abstammung jener Stämme aufzuklären, musste ich jetzt meine Aufmerksamkeit den benachbarten Tataren zuwenden. Aus diesem Grunde unternahm ich im vergangenen Sommer zuerst eine Reise in die östliche (Dsungarische) Kirgisen-Steppe.

Ehe ich nun genauer auf meine Thätigkeit während dieser Reise eingehe, will ich zuvörderst die von mir eingeschlagene Reiseroute kurz mittheilen.

Ich verliess Anfang Mai Barnaul und wandte mich zuerst zur Kulundinskischen Steppe, die zum grössten Theil schon von Kirgisen bewohnt ist. Ein Aufent-

halt von wenigen Tagen reichte hin um mir einigen Einblick in das Leben und die Verhältnisse jener Kirgisen zu verschaffen und meine Aufzeichnungen über den von ihnen gesprochenen Dialect zu vervollständigen, denn ich hatte schon in Barnaul Gelegenheit gehabt mich mit einigen Kirgisen jenes Landstriches zu beschäftigen. Von hier aus ging ich über das Tatarendorf Baschköl nach Semipalatinsk, wo ich mich über eine Woche aufhielt. Von Semipalatinsk reiste ich mit der Post nach Sergiopol. Von Sergiopol wandte ich mich nach Osten zum Steppenflusse Ai und folgte diesem fast bis zum Sasyk-köl. Ich beabsichtigte von hier über die Staniza Lepsinsk nach Kopal zu gehen, da sich aber die Kirgisen der vorgerückten Jahreszeit halber mit ihren Heerden schon mehr den Höhen des Gebirges zugewendet hatten, so kehrte ich zum Postwege zwischen Sergiopol und Kopal zurück und begab mich auf diesem bis Kopal. Von Kopal folgte ich bis zum Piquet Tersakhan der grossen Strasse nach Wernoje. Beim Tersakhan verliess ich dieselbe und begab mich zum Aule des Obersultans der grossen Horde Tesek. Dieser rieth mir von hier aus direct zum Issik-köl zu gehen, da ich über Vernoje einen bedeutenden Umweg zu machen hätte. Er rüstete mich reichlich mit allem Nöthigen aus und gab mir selbst einen seiner Jassaule als Wegführer. Etwa 40 Werst vom Aule des Tesek überschritten wir den Bergpass Altyn Ämäl (goldener Sattel) und wandten uns dem Ili-Thale zu; den Fluss Ili selbst passirten wir auf einer oberhalb gelegenen Kirgisen-Fähre. Nachdem wir den Nebenfluss des Ili, den Tschiläk, durchritten, erstiegen wir die mächtige

Bergkette, die sich südlich vom Ili hinzieht. Wir ritten jetzt etwa 30 — 40 Werst auf den unwegsamsten Wegen dicht unter der Grenze des ewigen Schnees auf der Höhe des Bergzuges nach Westen und erreichten hier das Thal des Assi, das, wie die Thalebene des Tersakhan eine ziemlich bedeutende Bevölkerung hat. Hier hielt ich mich einige Tage auf und traf die nöthigen Vorbereitungen zu einer Reise zum Issik-köl. Nach langen Verhandlungen gelang es mir endlich die zur Reise nöthigen Pferde zu erhalten, eben so wie auch eine kleine Bedeckung von Kirgisen, die sich aber in der Folge leider als ein sehr unzuverlässiger Schutz erwies. Nach dreitägigem Ritt erreichte unsere kleine Karawane das Karkara-Plateau, das von den schwarzen Kirgisen des Stammes Bugu bewohnt ist. Unerwartete Schwierigkeiten, die mir von Seiten eines hier anwesenden Offiziers in den Weg gelegt wurden, erlaubten mir weder den Issik-köl zu besuchen, noch länger am Karkara zu verweilen, so dass ich schon nach fünftägigem Aufenthalte daselbst die Rückreise zum Assi antrat. Zum Glück aber fand ich hier einen berühmten Sänger, der mich bis nach Wernoje begleitete und mit dem ich mich 16 Tage beschäftigen konnte, so dass es mir gelang, eine nähere Einsicht in die Dialectverschiedenheit der von den dortigen Bewohnern gesprochenen Sprache zu erhalten. Vom Assi ging ich nach Wernoje, wo ich mich fast 2 Wochen aufhielt.

Von Wernoje reiste ich mit der Post bis zum Piquet Tersakhan und von hier aus ging ich über den Pass Üigön-Tasch (Steinhaufen) zur Chinesischen Stadt Kuldscha.

Da meine Amtspflichten die Zeitdauer meiner Reise beschränkten, konnte mein Aufenthalt hier leider nur von kurzer Dauer sein. Von Kuldscha kehrte ich über die Koksinskische Staniza nach Kopal zurück und reiste von hier über Sergiopol und Semipalatinsk nach Barnaul, wo ich Anfang September eintraf.

Die riesigen Strecken von der Kulundinskischen Steppe bis zum Ili-Thal sind von den Kirgisen bewohnt. Obgleich diese auf ein so ausgedehntes Terrain zerstreut sind, zeigt sich dennoch bei den verschiedenen Zweigen dieses zahlreichen Nomadenvolkes fast nicht der geringste Unterschied in Lebensweise, Sitten und Sprache.

Die Kirgisen zerfallen in drei Hauptabtheilungen oder Horden (орды): 1) *Ulu dschüs* (das grosse Hundert) vom Ili bis zum Karatal; vom Geschlechte *Üisün*. 2) *Orta dschüs* (das mittlere Hundert) vom See Balkasch bis nach Omsk; von den Geschlechtern: *Argyn* und *Naiman*. 3) *Kischi dschüs* (das kleine Hundert) in der Weststeppe; von den Geschlechtern: *Atschyn* und *Dschappas*.

Über die Abstammung der Kirgisen ist es schwer etwas Bestimmtes zu sagen. Wie auch schon die Physiognomien der Kirgisen zeigen, scheinen sie ein Gemisch der verschiedenartigsten Elemente, deren hauptsächlichstes wohl das türkische ist, zu sein. Das Geschlecht Naiman mag wohl mongolischen Ursprunges sein; das Geschlecht Üisün hat Herr Semenoff mit den alten Uisun (??) zusammengestellt.

Die Sprache der Kirgisen steht den Altaischen bedeutend näher als die tatarischen Dialecte Russlands. Die Einwirkung des Mongolischen zeigt sich nur in

sehr wenigen Zügen, jedoch ist sie unverkennbar vorhanden; bedeutend schärfer tritt hier der durch den Islam bewirkte Einfluss des Persischen und Arabischen hervor, jedoch ist er im Vergleich zu den übrigen tatarischen Dialecten noch sehr gering (wie auch der Islam selbst hier nur ganz oberflächlich Eingang gefunden) und beschränkt sich nur auf den Wortschatz, wobei nicht unbeachtet bleiben darf, dass die aufgenommenen Wörter sich vollständig den Lautgesetzen des Kirgisischen unterwerfen müssen.

Wirkliche Dialectverschiedenheiten habe ich bei den von mir besuchten Kirgisen nicht entdeckt, nur hat bei den nördlichen das Russische eingewirkt, bei den südlichen das Kokandische. Alle diese Kirgisen nennen sich selbst «*Kasak*», die Benennung «*Kyrgys*» rührt von der russischen Bevölkerung Sibiriens her, die die Kirgisen am Jenissei mit den Kasak verwechselten. Der einzige Volksstamm, der sich jetzt noch Kirgis nennt, sind die schwarzen (дикокаменные) Kirgisen (kara Kyrgys) am Thian-Schan.

Ich hatte, wie ich schon erwähnt, einen Tribus dieses sehr zahlreichen Volkes besucht, der sich *Bugu* (Hirsch) nennt und schon über ein Jahrzehnt der russischen Krone unterworfen ist.

So weit ich beobachten konnte, unterscheiden sich die schwarzen Kirgisen in ihrem Äussern wenig von den nördlichen Nachbarn, den Kasak, nur dass sie noch ungebildeter und roher und noch oberflächlichere Mohammedaner sind als diese. Ihr Charakter ist wild und unbändig, ja sogar kriegerisch, und sie sind heute noch der Schrecken aller Karawanen, besonders diejenigen, die noch nicht der russischen Krone

unterworfen sind. Der Tribus Bugu hat durch den wohlthätigen Einfluss einer geregelten Verwaltung seine Sitten schon um ein Bedeutendes gemildert.

Die Sprache der schwarzen Kirgisen zeigt bedeutende Abweichungen (besonders im Lautsystem) von der Sprache der Kasak und steht den Altaischen Dialecten um Vieles näher als diese; doch mag dies zum Theil auch von dem bedeutenden Einfluss der benachbarten Kalmücken herrühren. Die Sprache der übrigen Stämme soll sich mehr dem Taschkendischen nähern.

Über die Abstammung der Kirgisen ist viel gestritten worden, und ich glaube, dass es jetzt wohl unnachweislich, ob sie finnischen, türkischen oder indo-germanischen Blutes sind. Das Geschlechtsregister der verschiedenen Stämme hat mir jedoch unwiderleglich dargethan, dass die Kirgisen des Thian-Schan mit den Jenisseischen Kirgisen identisch sind. Es finden sich nämlich bei ihnen fünf Geschlechter, die ich schon bei den Altajern und Teleuten angetroffen. Diese sind: *Dölös*, *Saru*, *Toro*, *Kutschuk* und *Mundus*. Diese Entdeckung ist mir um so wichtiger, da sie mich auf ein neues Element in der Bevölkerung des Altai aufmerksam gemacht, nämlich auf das *Kirgisische*.

Die Kalmücken nennen die Kirgisen *Burut*. Dieses Wort glaube ich auf das Geschlecht Bōr zurückführen zu müssen, das noch jetzt bei den Kirgisen weit verbreitet ist*).

*) *Ut* ist die mongolische Plural-Endung und wird häufig bei der Bildung von Völkernamen von den Mongolen angewendet. Ich erwähne nur: *Jakut*, *Tungut*, *Tangut*.

Ich komme jetzt zu dem letzten tatarischen Stamme, den ich im vorigen Sommer untersucht, dies sind die sogenannten Tarantschi (Ackerbauer) des chinesischen Ili-Thales.

Alle türkischen Bewohner des chinesischen Turkestans und ein Theil der Bevölkerung des nördlichen China's sind Uiguren. Die Uiguren, die seit Alters her von den Chinesen Chui genannt werden, können wir jetzt in zwei Theile theilen. 1) Die *Chui-chui* oder Dungenen, die vollständig chinesisch geworden sind und sich nur durch die Religion von den eigentlichen Chinesen unterscheiden. 2) Die *Chui-sa*, die tatarischen Bewohner des Sechs-Städte-Gebiets (Alty schähär).

Die Kuldschinskischen *Tarantschi* sind zu Anfang und in der Mitte des vorigen Jahrhunderts theils durch kalmyckische Chane, theils durch die Chinesen von den verschiedenen Punkten des Sechs-Städte-Gebiets als Ackerbauer in das Ili-Thal verpflanzt.

Dieses arbeitsame, höchst gutmüthige und friedliche Völkchen ist durch die Habsucht der Beamten aufs furchtbarste bedrückt und lebt zum grössten Theil im erbarmungswürdigsten Elend. Sie sind vortreffliche Ackerbauer und vermögen nur dadurch den unbilligen Forderungen der Mandschu Genüge zu leisten.

Durch den Gegensatz der ungläubigen Unterdrücker hat sich der Islam bei ihnen besonders schroff und starr erhalten, und übt einen mächtigen Einfluss auf ihre Verhältnisse.

Die Sprache der Tarantschi, die ich in Kuldscha und Kopal, und hauptsächlich mit einem Individuum

jenes Stammes, das mir auf einige Monate nach Barnaul folgte, genauer durchforscht, zeigt ein buntes Gewirr fremdartiger Einwirkungen. Der Islam einerseits hat der Sprache das persische und arabische Element aufgedrängt, während andererseits die Chinesen, Kalmücken und sogar die Mandschu mächtigen Einfluss auf sie ausübten. Trotzdem hat dieser Dialect noch rein genug den türkischen Charakter bewahrt, nur ist in ihm die ursprüngliche Bildungsfähigkeit und Biegsamkeit erstarrt. Auch dieser Dialect steht dem Altaischen sehr nahe, selbst in mancher Hinsicht in lautlicher Beziehung.

Meine sprachlichen Sammlungen haben sich im letzten Jahre um ein Bedeutendes vermehrt.

I. **Für das Kirgisische** (Kasak).

1) Sprachproben.
   a. Sprüchwörter.
   b. Erzählungen und Heldenmärchen.
   c. Der Heldengesang: Kosy Körpösch.
   d. Das Lied vom Dschumdschuma.
   e. Kleinere Lieder.
2) Wörterbuch.
3) Grammatik (Lautlehre, Formenlehre und Syntax).

II. **Für die Sprache der schwarzen Kirgisen.**

1) Sprachproben.
   a. Das Heldenlied vom Manass (über 80 Seiten).
   b. Järän Tschetschen.
2) Wörterbuch (die in den Sprachproben enthaltenen Wörter).
3) Grammatik (Formenlehre und Lautlehre).

III. Uigurisch (Tarantschi).

1) Sprachproben.

a. Nachrichten über das Ili-Thal.

b. Erzählungen, den Büchern nacherzählt.

c. Volksmärchen.

d. Lieder.

2) Grammatik (Lautlehre, Formenlehre, Syntax).

3) Wörterbuch.

Bei allen diesen Aufzeichnungen habe ich mich streng an die Volksdialecte gehalten und die Schriftsprache ganz ausser Acht gelassen, was mit grossen Schwierigkeiten verknüpft war.

Durch die gütige Unterstützung des Herrn Grafen Strogonoff war es mir möglich, an verschiedenen Stellen der Steppe Kurgan-Öffnungen vorzunehmen; über letztere habe ich einen ausführlichen Bericht dem Herrn Grafen Strogonoff eingereicht.

(Aus dem Bulletin, T. VI, p. 415 — 420.)

28 August / 9 September 1863.

Bericht über eine neue im Sommer dieses Jahres zu linguistischen Zwecken unternommene Reise, von F. J. Wiedemann.

Meinem schon früher der Classe vorgelegten Plane gemäss hatte ich für dieses Jahr mir die Untersuchung des Dörptehstnischen vorgesetzt, und ich habe mich deshalb die längste Zeit, ungefähr sieben Wochen, in Dorpat und dessen Umgebung aufgehalten. Hier ist allerdings das Dörptehstnische, an das Revalehstnische gränzend, schon etwas mit diesem gemischt oder durch dessen Einfluss modificirt, so hat es z. B. die Vocalharmonie nicht mehr rein, es bildet die dritte Singularperson des Präsens, wie das Revalehstnische, mit dem paragogischen *p (b)* anstatt von der blossen Verbalwurzel, und hat manche Casusendungen und Wörter, welche weiter im Innern unbekannt sind. Auffallender Weise ist gerade in dieser unreineren Form das Dörptehstnische als Schriftsprache im Gebrauch, wohl nur weil eben Dorpat der Hauptort im Sprachgebiet ist; schon etwa zehn Werst nördlich von Dorpat, jenseit des Wassulaschen Baches, beginnt das Revalehstnische mit dem Kirchspiel Ecks, während die zwischen diesem Bache und dem Embach woh-

nenden Ehsten zum Kirchspiel Dorpat gehören, wo noch in dörptehstnischer Sprache gepredigt wird. Ein Einfluss des Dörptehstnischen wiederum auf das Revalehstnische zeigt sich auf dieser Seite bis zum finnischen Meerbusen hinauf, ungeachtet die Form der Sprache rein revalehstnisch ist, in der Gemeinsamkeit mancher Wörter, welche im Westen ungebräuchlich sind. Da diese Wörter grösstentheils solche sind, welche auch der finnischen Sprache eigenthümlich sind, so bleibt es freilich zweifelhaft, ob ihr Gebrauch im Revalehstnischen nicht im Nordosten (Allentacken) eben so gut finnischem Einfluss zuzuschreiben ist, da bei den Ehsten am finnischen Meerbusen, auch weiter nach Westen noch, unzweifelhaft manche Finnismen vorkommen.

Um nun das Dörptehstnische in seiner reiner erhaltenen Eigenthümlichkeit kennen zu lernen, hatte ich indessen nicht nöthig mich weiter in das Innere des Sprachgebiets zu begeben, denn ich war so glücklich den gerade von dorther, aus dem Kirchspiel Pölwe, gebürtigen Studenten Hurt noch vorzufinden, welcher durch seine Gelehrtenlaufbahn seiner Muttersprache keineswegs entfremdet ist, sondern sich fortwährend mit Vorliebe damit beschäftigt, wovon einige der gelehrten ehstnischen Gesellschaft in Dorpat, deren sehr thätiges Mitglied er ist, vorgelegte Arbeiten zeugen. Ungeachtet er gerade mit der Vorbereitung zum Candidatenexamen beschäftigt war, hatte er doch die Gefälligkeit, die ganze Zeit über täglich ein Paar Stunden mir zu opfern, und nur dadurch war es mir möglich in einem verhältnissmässig so kurzen Zeitraum meinen Zweck zu erreichen, da ich bei ihm un-

mittelbar durch Fragen sogleich Alles erfahren konnte, worüber ich mich beim Verkehr mit ungebildeten Ehsten nur langsam und vielleicht doch noch mangelhaft durch allmähliches Abhorchen hätte unterrichten können. Es ergaben sich freilich bei späterer Durchsicht des ganzen gesammelten grammatischen Materials noch manche Lücken, allein auch diese ist Herr Hurt so gütig gewesen nachträglich noch brieflich auszufüllen. Das Dörptehstnische oder richtiger vielleicht Werroehstnische — denn es ist die Sprache nicht des dörptschen Sprengels, obgleich die Stadt Dorpat selbst dazu gehört, sondern des werroschen — nimmt in der Form, wie es Herr Hurt sprach, und die von der Schriftsprache bedeutend abweicht, eine so eigenthümliche und in mancher Beziehung interessante Stellung neben dem Finnischen und Revalehstnischen ein, dass ich nicht umhin konnte, die durch Herrn Hurt mir gebotene günstige Gelegenheit möglichst vollständig auszunutzen, d. h. nicht nur für mein Wörterbuch, sondern auch für die Erlernung des grammatischen Baues der Sprache. Eine ausführlichere Darstellung der Sache muss einer späteren Monographie aufbehalten bleiben, nur vier besonders charakterisirende Punkte mögen hier vorläufig hervorgehoben werden, nämlich 1) die im Finnischen noch vorhandene, im Revalehstnischen aber bis auf wenige Spuren verschwundene besondere intransitive Form der Verba neben der transitiven, z. B. rikma (verderben, zerstören) und rikkuma (zu Grunde gehen), revalehstnisch beides rikkuma; 2) neben der vollständigen Vocalharmonie noch eine verschiedene Aussprache des *o*, *ö*, und *õ*, je nachdem die Sylbe schwer oder leicht betont ist, so dass neben der schon von Ahrens für das Revalehstnische in Regeln gebrachten, nur auf dem Consonanten beruhenden Firmation und Tenuation in der Fle-

xion der Nomina und Verba noch eine andere, den Vocal allein treffende besteht; 3) die zu einem grossen Theil auch auf zweisylbige Nomina ausgedehnte Firmation und Tenuation; 4) die durchaus streng geschiedenen Formen des Genitivs und Infinitivs, welche im Revalehstnischen häufig zusammenfallen.

Die übrige Zeit, ausser den genannten zwei Stunden, verwandte ich dazu, die Sammlungen der gelehrten ehstnischen Gesellschaft für mein Wörterbuch durchzusehen und zu excerpiren, zu welchem Zwecke der Präsident der Gesellschaft, Professor Schirren, mir mit freundlicher Bereitwilligkeit den Zutritt in's Museum zu jeder Zeit des Tages ermöglicht hatte. Ein grosser Theil dieser Sammlungen war mir freilich schon vor ein Paar Jahren zur Benutzung hieher geschickt worden, aber es war doch noch genug übrig, um mir die ganze Zeit über reichlich Beschäftigung zu gewähren, nämlich ausser dem beim Anfang meiner Arbeit absichtlich von mir ausgeschlossen gewesenen dörptehstnischen Material von revalehstnischem noch besonders fünf Folianten aus dem Nachlasse des Pastors Rosenplänter in Pernau, wodurch der von der Akademie im vorigen Jahre angekaufte Theil seines Nachlasses ergänzt wird, so dass jetzt wohl Alles, was von diesem fleissigen Sammler vorhanden ist, von mir berücksichtigt ist.

Nach Beendigung meiner Arbeiten in Dorpat brachte ich eine Woche damit zu, einige Punkte in dessen Umgebung zu besuchen, theils zur Bereicherung meines Wörterbuchs, theils um diesen, wie schon oben bemerkt, als Schriftsprache dienenden Dialekt auch sprechen zu hören, und da damit die Summe, welche die Classe mir für die Reise bestimmt hatte, noch nicht erschöpft war, so benutzte ich das noch Übrige, um noch fünf Kirchspiele Ehstlands zu besuchen in

einer Gegend, wohin ich im vorigen und vorletzten Jahre zu kommen nicht Gelegenheit gehabt hatte.

Die vor einem Jahre von mir der Classe vorgeschlagene Maassregel, durch Circulairschreiben alle Prediger der ehstnischen Kirchspiele Ehst- und Lieflands zu ersuchen, dass sie Wörtersammlungen, in deren Besitz sie sich etwa befänden, mir zur Benuzzung mittheilen möchten, ist bisher auch nicht erfolglos geblieben. Ausser kleineren Beiträgen von den Herren Pastoren Sengbusch in Pühalepp, Hasselblatt in Karusen, Schwartz in Pölwe, Paucker in Simonis, Kentmann in Kusal, sind mir bei Gelegenheit meiner diessjährigen Reise drei ziemlich ansehnliche Sammlungen mitgetheilt worden, nämlich von dem Herrn Pastor Oehrn in Wendau eine dörptehstnische, welche ich, da sie mir als Geschenk überlassen ist, unserer Bibliothek einzuverleiben bitte, und zwei revalehstnische, die eine von dem Herrn Secretär Russow in Reval und die andere aus dem Nachlasse des für einen sehr guten Kenner der Sprache geltenden Pastors Schüdtlöffel. Diese grösseren und kleineren Mittheilungen bilden zwar bei mehr als neunzig Predigern keine sehr grosse Anzahl, allein dass jeder einzelne von diesen eine Wörtersammlung sollte mitzutheilen haben, das konnte bei jener Maassregel ja auch nicht vorausgesetzt sein, sondern es konnte mir dabei nur darauf ankommen, dass alles irgendwo etwa vorhandene lexikalische Material flüssig gemacht würde, und ich das Bewusstsein hätte, bei meiner Arbeit Alles, was irgend zu erlangen war, benutzt zu haben.

(Aus dem Bulletin, T. VI, pag. 421 — 424.)

MÉLANGES RUSSES

TIRÉS DU

BULLETIN

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST.-PÉTERSBOURG.

TOME IV.

LIVRAISON 4.

ST.-PÉTERSBOURG, 1865.

Commissionnaires de l'Académie Impériale des sciences:

à St.-Pétersbourg	à Riga	à Leipzig
MM. Eggers et Cie,	M. Samuel Schmidt,	M. Léopold Voss.

Prix: 35 Kop. = 12 Ngr.

Imprimé par ordre de l'Académie.

Mai 1865. C. Vessélofski, Secrétaire perpétuel.

Imprimerie de l'Académie Impériale des sciences.

CONTENU.

Page.

K. E. v. Baer. Vorschlag zur Ausrüstung von archaeologisch-ethnographischen Expeditionen innerhalb des russischen Reiches ..... 373—382.

E. Kunik. Bericht über die «Beiträge zur Geschichte der bulgarischen Kirche» von Hrn. Zachariae von Lingenthal ..... 383—396.

Fr. v. Smitt. Bericht über das Werk des Generals Bogdanowitsch: «Geschichte des Krieges vom J. 1813». (Исторія войны 1813-го года за независимость Германіи, 2 Тома. Спб. 1863) ..... 397—452.

Dr. Wilhelm Radloff. Bericht über eine im Sommer 1863 unternommene Reise in den östlichen Altai ..... 453—462.

F. J. Wiedemann. Bericht über eine im Sommer des J. 1864 zu linguistischen Zwecken unternommene Reise ..... 463—466.

Fr. v. Smitt. Über den Feldzug des Darius gegen die Scythen i. J. 513. Eine historisch-strategische Untersuchung ..... 467—500.

$\frac{18}{30}$ April 1864.

Vorschlag zur Ausrüstung von archaeologisch-ethnographischen Expeditionen innerhalb des Russischen Reiches, von K. E. von Baer.

Keine wissenschaftliche Expedition, die man im Russischen Reiche unternehmen könnte, würde wohl so allgemeine Anerkennung in Europa finden und hätte zugleich so viel Ansprüche auf die Anerkennung im Vaterlande, als ein Unternehmen, die Spuren der früheren Einwanderungen der Völker und der verschiedenen Culturzustände, so weit sie noch im Boden sich erhalten haben, aufzusuchen und, wo möglich, geographisch zu verzeichnen. Es handelt sich nicht darum, die durch geschriebene Urkunden beglaubigte Geschichte durch Auffindung neuer Urkunden oder erneuerte Vergleichung der bekannten zu bereichern. Für diesen Zweck ist schon unter der Regierung des in Gott ruhenden Kaisers Nicolai viel geschehen und die Arbeiten werden fortgesetzt. Es handelt sich viel mehr um die vorhistorische Zeit des Menschen-Geschlechtes, für welche es keine andern Urkunden giebt als einige im Boden aufbewahrte unverweste Reste des Menschen selbst, seine Utensilien, oder sonstigen Cultur-Producte. Man hat für diese ganz alten Zustände in neuester Zeit sehr be-

lehrende Funde in verschiedenen Ländern West-Europas gemacht. Man hat, um für jetzt nur einige der wichtigsten Ergebnisse zu berühren, in der östlichen Schweiz, neuerlich auch in andern Ländern, Reste von menschlichen Wohnungen in dem Schlamme der Seen gefunden, und mit diesen Reste von drei Kornarten, von einigen Hausthieren (von Rindern, Schweinen, Schaafen, Hunden) und von vielen Arten verzehrter Jagdthiere, von Geweben, von Utensilien zu verschiedenen Zwecken, doch nur aus Stein und Knochen bereitet. In der westlichen Schweiz haben die Seen auch mancherlei Werkzeuge aus Bronze aufbewahrt, die in den östlicheren Cantonen fehlen, und einen spätern Cultur-Zustand andeuten. Man hat ferner in Dänemark in grossen Haufen von Austern und andern Muscheln, die an den Ufern zerstreut liegen, und von denen man längere Zeit hindurch annahm, dass sie vom Meere ausgeworfen sein müssten, Reste von Stein-Werkzeugen, aber gar keine von Metall, künstlich von Menschenhand aufgespaltene Knochen von Jagdthieren gefunden, aber keine von Hausthieren, den Hund vielleicht ausgenommen. Man hat, mit einem Worte, in diesen zum Theil sehr ausgedehnten Haufen die weggeworfenen Reste von oft wiederholten Mahlzeiten gefunden, und sie deshalb Küchen-Reste genannt. Man kann hierin nur die Spuren eines sehr frühen und uncultivirten Zustandes des Menschen erkennen, eines Zustandes, in welchem er die Metalle noch gar nicht zu benutzen verstand, keine Hausthiere, den Hund vielleicht ausgenommen, besass und nur von der Jagd und dem Fange der Seethiere lebte. Auch Gewebe und Reste von Wohnun-

gen haben sich aus dieser Zeit nicht nachweisen lassen. Man hat ferner in Frankreich in manchen Gegenden, neuerlich auch in England in Erdschichten, welche nicht den neuesten Bildungen angehören, im Diluvium der Geologen, Feuersteine und Quarze gefunden, welche durchaus das Ansehen haben, von Menschenhänden in ganz rohe Formen behauen zu sein. Es haben sich darunter aber noch gar keine Reste von Menschenknochen gefunden*), und noch weniger etwas vervollkommnete Kunstproducte. Man ist daher geneigt zu glauben, dass die Feuersteine zwar von Menschen behauen sind, da durch die Wirkungen der Natur solche Formen nicht hervorgebracht werden, dass aber ihre Bearbeitung in eine so ferne Vergangenheit fällt, dass auch die härtesten Theile der verschütteten menschlichen Leichen von der Zeit völlig zerstört sind. Man hat ferner sehr einzeln, aber in verschiedenen Gegenden, in Höhlen, welche später durch geologische Vorgänge geschlossen worden waren, so dass der Einfluss der Luft abgesperrt war, Menschenknochen zugleich mit Knochen vorweltlicher Thiere gefunden, z. B. von Mammuthen und ähnlichen Riesenthieren, von denen man bisdahin geglaubt hatte, dass sie von der Erde ganz verschwunden waren, bevor Menschen auf derselben erschienen.

So ist, mit einem Worte, die Geschichte des Menschengeschlechtes länger geworden. Man hat erkannt, dass auch in solchen Ländern von Europa, die man jetzt die cultivirtesten nennen kann, lange Zeit hindurch die Menschen auf den tiefsten Stufen der Cul-

*) Das galt für 1862. Im Jahr 1863 sind einige Zähne und ein halber Unterkiefer von Menschen in diesen Schichten gefunden.

tur standen, wie jetzt in Neu-Holland, Neu-Guinea, im Innern von Nord- und Süd-America zur Zeit der Entdeckung durch die Europäer. Allein diese einzelnen, dem Raume und der Zeit nach von einander getrennten Ergebnisse reichen nicht hin, um darnach eine allgemeine Geschichte der Europäischen Menschheit vor Einführung der Schreibekunst zu entwerfen. Vor allen Dingen sehnt man sich zu erfahren, welche Beiträge für das Studium der vorhistorischen Zeit Russland liefern kann. Der berühmte Alterthumsforscher Worsaae, der an den Untersuchungen über die Dänische früheste Vorzeit den lebhaftesten Antheil genommen hat, war vor einigen Jahren schon entschlossen, für diesen Zweck das Russische Reich zu bereisen, als eine im Vaterlande ihm angebotene ehrenvolle Stellung ihn davon abhielt.

Um näher zu bezeichnen, was man vom Russischen Reiche erwarten kann und erwartet, sei es erlaubt, aus der Ankündigung, welche die Akademie der Russischen Übersetzung von Worsaae's Werk über die Nordischen Alterthümer vorgesetzt hat, ein Paar Abschnitte hier aufzunehmen.

«Zufällige Funde hatten nur einzelne, nicht zusammenhängende Winke gegeben. Eine mehr zusammenhängende Einsicht in die Urzustände der Europäischen Völker hat man erst zu gewinnen angefangen, als man sehr viele Funde aus den vorhistorischen Zeiten an einzelnen Orten vereinigte, und indem man nicht allein die gefundenen Gegenstände, und selbst die menschlichen Knochen, aufhob, sondern auch alle Verhältnisse, unter denen sie gefunden waren, genau beobachtete und aufzeichnete. Nur dadurch wurde

man in den Stand gesetzt, die einzelnen Arten von Gräbern zu unterscheiden, und zu erkennen, dass sie verschiedenen Völker angehört haben, die einander gefolgt sind, denn die Form der Schädel ist oft sehr verschieden. Jetzt erst konnte man sich auch die Fragen stellen: Durch welche Mittel haben die Bewoh- Europas, und namentlich des nördlichen, sich erhalten? In welchen Zuständen hat man sich bloss von den Producten der Natur genährt und in welchen Viehzucht und Ackerbau gekannt? Welche Völker brachten die Kunst leicht schmelzbare Metalle, und welche die Kunst das Eisen zu bearbeiten mit? Man wird sich leicht denken, dass man in Beantwortung dieser Fragen nur sehr langsam fortschreiten konnte, da man nur stumme Zeugen zu vernehmen hatte, und auch diese nur abgebrochene Aussagen geben konnten, denn alles, was nicht sehr fest war, hat die Zeit zerstört».

«Am eifrigsten und unter Theilnahme sehr vieler Gebildeten hat man diese Unternehmung in Dänemark und Schweden, nächstdem auch in Mecklenburg, betrieben. In Kopenhagen hat man unter der eifrigen Leitung des Conferenz-Rathes Thomson und unter Theilnahme fast aller Gebildeten ein grosses Museum einheimischer Alterthümer gesammelt, wo man die Geschichte dieser Gegenden gleichsam an sich vorübergehen lässt, wenn man die zahlreichen Räume durchwandert, in denen alles aufgehoben ist, was von Werkzeugen und Lebensbedürfnissen oder Resten des Haushaltes von den frühesten Zeiten bis an die Kunstwerke des Mittelalters sich erhalten hat. In Dänemark sowohl, als in Schweden hat man sich überzeugt,

dass die vorhistorische Zeit dieser Länder in drei Hauptperioden zerfällt, welche man das Stein-Alter, das Bronze-Alter und das Eisen-Alter genannt hat, weil man in der ersten nur Werkzeuge von Stein und Knochen, mit Zuthaten von Holz oder Bast oder Riemen anwenden konnte, in der zweiten die leichter zu bearbeitenden Metalle, namentlich Gold, das aber immer selten und kostbar war, und Kupfer mit einer Zuthat von andern Metallen, in Dänemark namentlich von Zinn, was man insbesondere Bronze nennt (in andern Gegenden von Zink), in der dritten Hauptperiode aber Eisen, das bald seiner Härte wegen in Waffen, Messern, Beilen und ähnlichen Gegenständen die Bronze verdrängt hat. Diese schon vor mehr als einem Viertel-Jahrhundert aufgestellten Perioden gelten auch jetzt noch, obgleich man später sich überzeugt hat, dass sie nicht so scharf von einander getrennt waren, wie man Anfangs zu glauben geneigt war, da natürlich in der ersten Zeit der Metalle diese noch selten und kostbar waren, und man die Steinwerkzeuge nicht sogleich bei Seite legte. Von der andern Seite hat man sich aber auch überzeugt, dass die grössern Perioden in Unterabtheilungen sich bringen lassen. So kamen zugeschliffene Steinwerkzeuge viel später in Gebrauch als roh behauene, wozu man in den frühesten Zeiten besonders den Feuerstein benutzte».

«Von wo aber die Künste, die verschiedenen Metalle zu bearbeiten, eingewandert sind, von wo die verschiedenen Kornarten, die gezähmten Thiere eingeführt sind, darüber lässt sich in einzelnen Ländern nicht viel entscheiden. Die vorsichtigen Dänen und Schweden sind nicht geneigt, diese Fortschritte den

ersten Bewohnern ihres Landes zuzuschreiben, sondern spätern Einwanderungen. Dass die spätern Cultur-Zustände aus Asien einwanderten, ist auch das Ergebniss linguistischer und historischer Forschung und wird von den Gräber-Funden durchaus bestätigt. Von wo aber und wie die Einwanderungnn kamen, wird sich erst bestimmen lassen, wenn man in anderen Gegenden die Reste der Vergangenheit eben so vollständig und sorgfältig untersucht haben wird, als im Skandivanischen Norden. Man hat daher auch in andern Gegenden dieselben Aufgaben eifrig zu verfolgen angefangen, besonders in Grossbritanien, in der Schweiz, in Frankreich, Italien und Deutschland. Russland, wo man seit Karamsin so eifrig und unter allgemeiner Theilnahme mit der documentirten Geschichte des Vaterlandes sich beschäftigt, stand bisher noch sehr zurück in Bezug auf das Interesse für die früheste Zeit, welche von schriftlichen Urkunden nicht erreicht wird. Obgleich man viele Kurgane im Russischen Reiche geöffnet und auch vielfache Berichte darüber publicirt hat, so sind doch diese Berichte noch nicht unter gemeinschaftliche Gesichtspuncte gebracht, und es besteht noch kein grösserer allgemeiner Sammelpunct für alle Arten der aufgefundenen vorhistorischen Gegenstände. Solche Gegenstände, wenn sie nicht aus edlen Metallen bestehen, werden auch häufig gar nicht aufgehoben oder wenigstens nicht einer öffentlichen Sammlung einverleibt. Vor allen Dingen weiss man aber die einzelnen Gegenstände nicht zu benennen. Doch sehnen sich die Ausländer, welche sich ernstlich mit der Aufgabe beschäftigen, die früheste Geschichte des menschlichen Geschlechtes auf-

zuhellen, grade sehr nach recht vollständigen Nachrichten aus Russland, weil sich hier viele Strassen der Einwanderung der frühesten Cultur-Zustände finden müssen. Es leuchtet ein, dass alle Einwanderungen aus Asien nach Europa, die nicht über den Griechischen Archipel oder über den Hellespont und die Dardanellen gingen, was nur auf Böten geschehen konnte, durch die Ländermasse gehen mussten, welche jetzt zum Russischen Reiche gehört. Auch ist man ja bei uns, um nur Eins zu erwähnen, seit lange darauf aufmerksam, dass in den alten sogenannten Tschuden-Schürfen und Tschuden-Gräbern Sibiriens Metall-Arbeiten aus einer frühen Zeit sich erhalten haben; aber wie diese mit der Einführung der Metalle in West-Europa zusammenhängen, so wie die Zeit der Tschuden-Schürfe wird sich erst bestimmen lassen, wenn man Reihen von Funden dieser Art zusammenstellen kann. Wie sehr die Beobachtungen im weiten Gebiete des Russischen Reiches die West-Europäischen belehren können, davon nur ein Beispiel. Man hat häufig in keltischen Gräbern ein Werkzeug aus Bronze gefunden, das die Form eines ganz kleinen Spatens hat, und über dessen Gebrauch man vielerlei Meinungen ausgesprochen hat, ohne sich einigen zu können. Man hat dieses zweifelhafte Werkzeug «Kelt» genannt. Solche Kelte kommen auch in den Tschuden-Gräbern vor, sind hier aber oft nicht aus gegossener Bronze, sondern aus Kupfer. Wir erfahren jetzt von unserm eifrigen Reisenden, Herrn Radde, dass weit im Osten Sibiriens dasselbe Werkzeug noch jetzt gebraucht wird, um Lilien-Zwiebeln damit auszugraben».

«Es ist daher eine Ehrenschuld, welche Russland abzutragen hat, seit dem es zu den Staaten wissenschaftlicher Kultur gehört, dass es seinen ältesten

Alterthümern ein gründliches Studium widmet. Es wird aber auch das Interesse an seiner ältesten Vergangenheit, obgleich dieses nicht mehr ein nationales ist, sondern ein allgemein menschliches, sicher geweckt und allgemein werden, wenn nur die Resultate der Unternehmungen anderer Völker auf demselben Felde mehr bekannt und die Classificirung und Benennung der Gegenstände, die sich im Lande finden, erleichtert wird».

Um ein werthvolles Material für die Beurtheilung der alten Einwanderungen der Völkerstämme und der Cultur-Zustände zu gewinnen, dürften wohl drei Jahre hindurch verzweigte Expeditionen erforderlich sein.

Zuvörderst müssten die Mitglieder dieser Expeditionen sich vollständig mit den Resultaten der West-Europäischen Untersuchungen über die vorhistorische Geschichte der Menschheit bekannt machen, dann die Berichte über die Öffnung der Kurgane in Russland studiren, um, so dürftig diese auch sind, zu erkennen, welche Winke sie für die ferneren Untersuchungen geben könnten, dann die Kurgane selbst bereisen, von denen man nur im Allgemeinen weiss, dass sie verschiedener Art sind und höchst wahrscheinlich aus sehr verschiedenen Zeiten stammen, vielleicht auch einige der verschiedensten öffnen. Auf dieser ersten Reise, die wir uns als vorläufige Inspection denken, könnten Nachfragen nach kürzlich vorgenommenen Ausgrabungen, nach bestehenden kleinen Sammlungen und Besichtigungen derselben vorgenommen werden. Zugleich hätte man nachzufragen, wo sich etwa an den Rändern der Seen Spuren von menschlichen Ansiedelungen oder andere Reste von der ältesten Thätigkeit des Menschen finden. Solche Explorationen müssten bis an die letzte Gränze der sogenannten Tschuden-Gräber geführt werden.

Erst nachdem diese vorläufige Exploration bestimmte Richtungen und Gesichtspunkte gegeben haben wird, dürfte es räthlich sein, speciellere Pläne zu entwerfen, um z. B. eine Expedition gegen das Flachland südlich vom Ural und die andere gegen die Einsenkung dieses Gebirges bei Jekatherinenburg, eine dritte vielleicht über die Krym nach Taman und weiter in die Pontisch-Kaspische Steppe zu richten, denn diese drei Wege werden sich wohl als die Hauptthore für die Einwanderungen ergeben. In allen Richtungen wären dann Kurgane, aber auch flache Gräber, welche das Volk kennt, zu öffnen, das Gefundene aufzuheben, die Beschaffenheit der Gräber aber genau zu beschreiben und zu zeichnen.

Die spätere Vergleichung dieser Funde kann nicht ohne Resultat bleiben.

Es scheint aber auch dringend nothwendig, dass diese Untersuchung bald und nach einem zusammenhängenden Plane unternommen werde, denn jährlich werden in den verschiedensten Gegenden Kurgane und andere Gräber geöffnet, ohne die gehörige Umsicht und ohne die Funde im Detail bekannt zu machen, was durchaus nothwendig ist, um zu bestimmten Resultaten zu gelangen.

Sehr natürlich liessen sich mit diesen Expeditionen auch ethnographische Beobachtungen für die Gegenwart verbinden, sei es auch nur zur Prüfung und Ergänzung der kürzlich erschienenen Werke von Pauly.

(Aus dem Bulletin, T. VII, pag. 288—295.)

$\frac{8}{20}$ April 1864.

Bericht über die „Beiträge zur Geschichte der bulgarischen Kirche“ von Hrn. Zachariae von Lingenthal. Von E. Kunik.

Die Geschichte der bulgarischen Kirche beginnt nicht mit der Bekehrung eines Fürsten und seines Gefolges, sondern um 852 mit der Erfindung des slawischen Alphabets durch den h. Cyrill und der von ihm veranstalteten Übersetzung liturgischer Schriften in die Mundart der macedonischen Slawen, oder, um eine geläufigere Bezeichnung zu gebrauchen, in die südliche Mundart des Bulgarischen. Schauplatz der ersten Missionsthätigkeit des h. Cyrill war aber die nur wenige Tagereisen von Thessalonich entfernte Gegend an der Bregalniza (Βρεγαλνίτζα, Брѣгальница, Брѣгланица), welche sich in den Wardar (Ἀξιός) ergiesst[1]).

1) Näher lässt sich einstweilen jene Gegend nicht bezeichnen, da selbst nach einem neueren, durch seine albanesischen Studien bekannten Reisenden (Reise von Belgrad nach Salonik. Von J. G. v. Hahn. Besonders abgedruckt aus dem XI. Bande der Denkschriften der K. K. Akad. der Wissenschaften. Wien 1861 in-4°, p. 176, 233, 234) «das Thal der Bregalniza fast noch unbekannt» ist und H. Kiepert — um von der im J. 1842 erschienenen ethnographischen Karte von Schafarik nicht zu sprechen — auf seinen früheren Karten die Mündung dieses Flusses nicht ganz genau angegeben haben soll. Neuerdings hat Kiepert den Lauf der Bregalniza angedeutet auf einem Kärtchen zur «Reise durch das Innere

Es unterliegt kaum noch einem Zweifel, dass schon damals das sog. macedonische Bulgarien (ἡ βουλγαρικὴ Μακεδονία; slaw. Кадокіа; byz. Κοτοκίον anstatt Κατοκίον?) zum Reiche des Bulgarenchagan gehörte, der um 850 oder bald darauf seine Herrschaft in Preslawa (Прѣслава, südwestlich von Warna) angetreten hatte und neben seinem bulgaro-türkischen Namen Bogoris (Boris) nach der Sitte seiner Dynastie auch einen heidnisch-slawischen, Radiwoj (Радивои, кнезь прѣславски), führte. Wenige Jahre später — im J. 861 — nahm Boris selbst, nicht ohne Mitwirkung des ältern Bruders von Cyrill, die christliche Religion an, zu der sich nach und nach auch seine bulgarischen Unterthanen bekehren mussten. Nachdem darauf — seit 863 — den beiden Slawenaposteln in Mähren und Pannonien ein noch grösseres Feld für ihre segensreiche

---

der europäischen Türkei im Herbst 1862. Von H. Barth. Berlin 1864» (Aus der Zeitschrift für allgemeine Erdkunde).

Da die obige Annahme von der Erfindung des slawischen Alphabets um 852 zunächst für die Slawen an der Bregalniza manchen der bisherigen Bearbeiter der Geschichte der Slawenapostel überraschen dürfte, so sei hier nur versichert, dass jenes Factum auf slawischen und griechischen Quellen beruht, die sich gegenseitig ergänzen und bestätigen. Ob die Stadt Rawin an der Bregalniza (Равынь aus Равыньна?), in der Cyrill zuerst — um 852 — als Missionär aufgetreten sein soll, mit der Eparchialstadt Bregalniza, für welche Boris-Michael später eine so grosse Verehrung zeigte, identisch war oder nicht, lässt sich einstweilen noch nicht entscheiden. Nach der Versicherung eines griechischen Mönchs existirte um 1750 nur noch ein Dorf Bragarniza. Demnach würde die Stadt Istib (Штибъ, nicht das alte Stobi, sondern eher das Astibum der Tab. Peut.) an der Bregalniza, wo Victor Grigorovitsch im J. 1845 (Очеркъ путешествія, pag. 141) eine Episcopalkirche fand und wo in der Schule slawisch unterrichtet wurde, davon ganz verschieden sein. Jetzt gehört das Thal der Bregalniza wahrscheinlich zum Sprengel des griechischen Metropoliten von Strumiza (Tiberiopolis), der auch den officiellen Titel «ἔξαρχος βουλγαρικῆς Μακεδονίας» führt, gewiss aber kein Freund des slawischen Gottesdienstes ist.

Thätigkeit eröffnet war, im J. 865 in Kiew die ersten Keime christlicher Gesittung gelegt und um dieselbe Zeit auch die heidnischen Serben ihrem alten Glauben entfremdet wurden, musste das Bedürfniss nach biblischen und kirchlichen Schriften in slawonischer Sprache immer stärker hervortreten. Der von den beiden Slawenaposteln gegebene Anstoss blieb nicht ohne Wirkung, da sich um sie ein Kreis von eifrigen Schülern bildete. Zwar wurden diese nach dem Tode ihres grossen Lehrers Methodius († 885) durch die Missgunst und nationale Intoleranz der deutsch-katholischen Priester aus den Ländern des tschechischen Stammes und aus Pannonien theils vertrieben, theils verschwanden die slawischen Kirchen in jenen Gegenden während der Einfälle der ungarischen Reiterschwärme, allein die Bulgarei bot den Vertriebenen ein sicheres Asyl und unter dem aufmunternden Schutze von Boris († 907, als Mönch) und seines Sohnes Symeon († 927) setzten dieselben ihr Bekehrungswerk und ihre literarische Thätigkeit in Nordbulgarien, wie im bulgarischen Niederlande fort.

Obgleich durch das Medium der aus dem Griechischen gemachten bulgarischen Übersetzungen auch byzantinische Weltchroniken in Russland und Serbien bekannt wurden, so bestanden doch die bulgarischen Schriftdenkmäler vorzugsweise aus Übersetzungen und Bearbeitungen von Schriften theologischen Inhalts, mit Einschluss der Sammlungen des canonischen Rechts. Wir sind gewohnt, die zahlreichen slawischen Übersetzungen, Bearbeitungen und Nachahmungen griechischer und byzantinischer Schriften unter dem Namen der kirchenslawischen Literatur zusammenzufas-

sen. Da aber den Grundbestandtheil derselben altbulgarische und mittelbulgarische Handschriften bilden, so sind wir von selbst darauf angewiesen, die Geschichte der bulgarischen Kirche eine Reihe von fünf Jahrhunderten hindurch nach verschiedenen Richtungen zu erforschen. Leider sind manche Quellen, die darüber Aufschluss geben könnten und einst vorhanden waren, nicht auf uns gekommen. Desto eifriger aber haben wir die verhältnissmässig sehr dürftigen Nachrichten zusammenzutragen, die in kirchenslawischen Manuscripten, in der byzantinischen Literatur und in päpstlichen Schriftstücken über das wechselvolle Geschick der bulgarischen Kirche vorkommen.

Die bulgarische Kirche erregt aber noch ein besonderes Interesse dadurch dass sie von Anfang an ein Zankapfel zwischen den Patriarchen des alten und neuen Roms wurde und nicht wenig dazu beitrug, dass das sogen. Schisma zwischen der orientalisch- und occidentalisch-katholischen Kirche zum Ausbruch kam. Die Päpste des 9ten und der folgenden Jahrhunderte liessen es an Anstrengungen nicht fehlen, um dem byzantinischen Stuhl die Jurisdiction über einen zahlreichen und Byzanz zunächst benachbarten Slawenstamm zu entreissen, und suchten denselben zu verschiedenen Zeiten durch das Band einer sog. kirchlichen Union an sich zu ketten. Um die von den beiden Slawenaposteln bekehrten Mähren und Böhmen von jedem Gedanken an eine Annäherung an Byzanz abzuziehen, hatten bekanntlich schon die Päpste des 9ten Jahrhunderts, wenn auch nicht ohne Sträuben und unter stetem Widerspruch der deutsch-katholischen Geistlichkeit, die von Cyrill und Methodius ein-

geführte slawische Liturgie anerkannt. Den bulgarischen Slawen war dieselbe von Anfang an von dem Patriarchen Photius, der in dieser Frage von keiner engherzigen Ansicht geleitet worden zu sein scheint, zugestanden, so dass die Päpste sich wohl hüteten, bei ihren Unionsversuchen der Einführung des Gottesdienstes in lateinischer Sprache ausdrücklich zu gedenken. Auch verlangte der erste christliche Fürst der Bulgaren einen viel höheren Preis für die Anerkennung des Papstes, als geistlichen Oberherrn. Boris-Michael, bald Freund bald Feind des byzantinischen Hofes, besass politische Einsicht genug, um sich Roms im Interesse seines Staates und Volkes zu bedienen. Ihm kam es darauf an, sein Land ganz von der Vormundschaft herrschsüchtiger Hierarchen des alten wie des neuen Roms zu emancipiren und daher suchte er schon im J. 866 den Papst Nicolaus für die Gründung eines autonomen bulgarischen Patriarchats zu gewinnen. Die dem päpstlichen Stuhle gemachte Zumuthung war stark genug und Papst Nicolaus, so wie seine nächsten Nachfolger suchten, so gut sie konnten, diesen kitzlichen Punct durch Ausflüchte verschiedener Art in den Verhandlungen mit den Bulgaren zu umgehen. Allein diese gaben die einmal gefasste Idee einer völligen Emancipation der Bulgarei in kirchlicher Hinsicht nicht auf, und erreichten mehr als Ein Mal ihren Zweck. Indessen es blieb ihnen zuletzt nur der Ruhm, auch in dieser Hinsicht für Serbien und Russland ein Vorbild gewesen zu sein. Schon seit dem 10ten, besonders aber seit dem 14ten Jahrhundert waren einzelne bulgarische Kirchensprengel wieder unter die Botmässigkeit der griechischen

Patriarchen gekommen, die es durch Ränke aller Art dahin zu bringen wussten, dass die Bulgaren endlich auch den letzten Rest einer kirchlichen Autonomie verloren: im J. 1767 wurde das bulgarische Erzbisthum von Ochrida und gleichzeitig auch das im J. 1346 von Stephan Duschan gestiftete serbische Patriarchat gänzlich aufgehoben. Nur die rücksichtslosen Bemühungen der griechischen Geistlichkeit, besonders im bulgarischen Macedonien den slawischen Gottesdienst im Interesse der griechischen Nationalität auszurotten, haben aufs Neue den Gedanken an eine Wiederaufrichtung des bulgarischen Patriarchats ins Leben gerufen und namentlich seit dem letzten orientalischen Kriege zu einer heftigen Polemik in griechischen und bulgarischen Zeitschriften geführt.

Die Abhandlung unsres correspondirenden Mitgliedes hat vorzugsweise die Geschichte der kirchlichen Organisation der Bulgarei im Auge und man wird es dem Hrn. Verfasser besonders Dank wissen, dass er, als ausgezeichneter Kenner der byzantinischen Rechtsquellen, jenem Gegenstande seine Thätigkeit gewidmet hat. Zwar ist davon in der slawischen Literatur mehr, als man vielleicht im Occident glaubt, die Rede gewesen, allein gewisse Hauptfragen, wie namentlich die über die Justiniana prima (d. h. dem Geburtsorte des Kaisers Justinian, in welchem er einen autokephalen Metropoliten einsetzte), sind in den «Beiträgen» mit einer solchen Umsicht behandelt worden, dass schon aus diesem Grunde eine Übersetzung derselben ins Russische überaus wünschenswerth ist.

Es würde unbillig sein von dem Hrn. Verfasser der «Beiträge», der seine ganze Kraft dem Studium der

Geschichte des byzantinischen Rechts gewidmet und auf diesem Gebiete durch Herausgabe und Bearbeitung von Quellen so grosse und so bleibende Verdienste sich erworben hat, zu verlangen, dass er auch die slawischen Quellen, soweit sie über die Geschichte der bulgarischen Hierarchie Aufschluss geben, in den Bereich seiner Forschungen zöge. In der That könnten die «Beiträge» schon jetzt durch slawische Quellen hin und wieder bereichert oder ergänzt werden, was indessen bei der Zerstreutheit und Beschaffenheit der letzteren nicht ohne Aufwand von Zeit und Mühe möglich wäre. Einstweilen haben wir dem gelehrten Byzantinisten dafür unsern Dank auszudrücken, dass er durch seine mühsamen und erfolgreichen Untersuchungen Andere zu weiterer Aufhellung eines Gegenstandes anregt, der schon wegen seines innigen Zusammenhangs mit der Wirksamkeit der beiden Slawenapostel und ihrer unmittelbaren Schüler ein allgemein slawisches Interesse hat. Noch ist gegründete Hoffnung vorhanden, dass unsere Kenntniss von den Schicksalen der bulgarischen Kirche durch unedirte byzantinische und slawische Quellen und Fragmente von Quellen erweitert werden wird. Der Hr. Verfasser der «Beiträge» kommt auch in dieser Hinsicht den Wünschen der Freunde der byzantinisch-slawischen Studien entgegen, indem er sich erbietet, die Herausgabe von unedirten Schriften des griechisch-bulgarischen Erzbischofs Demetrius Chomatianus (Димитрій Хоматинъ, Д. Хоматіанскій) zu besorgen. Wir müssen den Vorschlag unseres correspondirenden Mitgliedes um so mehr mit Dank annehmen, als jener Erzbischof nicht nur eine hervorragende Stellung un-

Patria
dahir
auc'
ve
th

ter den Hierarchen von Ochrida oder der sogenannten Justiniana prima einnimmt, sondern auch durch seine Schriften die Aufmerksamkeit der Bearbeiter des in Russland eingeführten slawischen Νομοκανών oder der Кормчая Книга erregt hat. Jedoch sind wir bis jetzt über ihn nicht genau unterrichtet. Hier sei bemerkt, dass die Synodalbibliothek in Moskau nur ein Manuscript exegetischen Inhalts von dem Erzbischof Demetrius Chomatianus (Δημήτριος ὁ Χωματινός, ὁ Χωματιανός) zu besitzen scheint. Vgl. Matthaei, Notitia I, p. 47 u. 249 mit Fabricius, ed. Harl. XI, 605 und Обозрѣніе Кормчей Книги. Соч. барона Розенкампфа. 2 изд. Спб. 1839, p. 38, 64. (1ste Ausg. p. 41, 76).

Es sei hier noch in aller Kürze der Inhalt der einzelnen Abschnitte der «Beiträge» angegeben.

I. Die kirchlichen Zustände im illyrischen Dreieck bis zum J. 535.

II. Der Archiepiscopus primae Justinianae, seit 535.

Bekanntlich war der Kaiser Justinian I. slawischen Ursprungs und aus einem Orte, Namens Βεδεριανά gebürtig, den er später in Justiniana prima umnannte. Dem in Justiniana prima eingesetzten Erzbischofe verlieh er eine von Rom unabhängige Stellung, was in den folgenden Jahrhunderten Veranlassung dazu gab, dass die bulgarischen Erzbischöfe von Ochrida — selbst die heutigen Bischöfe von Ochrida sollen von den Bulgaren noch bis jetzt gewöhnlich Patriarchen genannt werden — sich für die legitimen Nachfolger der autonomen Erzbischöfe von Justiniana prima ansahen und dass Ochrida (Ἄχριδα, im Alterthum Λυ-

χνιδός am See Lychnitis in der Epirus nova oder Ἰλλυρικὴ Παραλία) geradezu für identisch mit dem älteren Justiniana prima genommen wurde. Letztere Ansicht ist so volksthümlich geworden, dass sie jetzt noch sogar von Bulgaren festgehalten wird, die vom Baume der wissenschaftlichen Erkenntniss in Europa gekostet haben. Gewöhnlich nimmt man an, dass Justiniana prima an der Stelle des heutigen Köstendil (südlich von Sofia) lag, was indessen auch bestritten wird. In den «Beiträgen» wird davon ausgegangen, dass Justiniana prima (nach dem Text der Nov. XI) in der Provinz Dacia mediterranea lag, deren Metropolis Sardica (später Triadiza, Sophia) hiess[2]).

III. Die bulgarische Kirche, 866 — 1017.

Auf den ersten Seiten dieses Abschnitts handelt der Verfasser der «Beiträge» von Personen und Verhältnissen, die in den slawischen Literaturen schon öfters besprochen, jedoch sehr verschieden aufgefasst worden sind. Da dem Zwecke der «Beiträge» gemäss darin die Geschichte der beiden Slawenapostel und ihrer unmittelbaren Schüler nur berührt werden sollte, so enthält sich Schreiber dieser Zeilen Einzelnes hervorzuheben, was zu einer Discussion Veranlassung

2) Damit werden gewisse Bemerkungen erledigt im Гласникъ дружства српске словесности. Свезка VIII. У Београду 1856, p. 120, 121 und in den Блъгарскы Книжицы. Чясть II. Цариградъ. 1858, p. 148. — Über den Glauben der Bewohner des heutigen Ochrida von der Identität desselben mit Justiniana prima s. Очеркъ путешествія по Европейской Турціи. Виктора Григоровича. Казань (Изъ Уч. Записокъ за 1848 годъ), p. 121. — Eine genauere Durchsicht der in der Vaticana befindlichen Vita Justiniani von Theophilus (s. Schafarik's slaw. Alterth. II, 29. § 2. Note) dürfte in mehr als einer Hinsicht wünschenswerth sein.

geben könnte, um so mehr, als dies nicht ohne Rücksicht auf slawische Quellen geschehen könnte. Aus ihnen z. B. kennen wir die Namen von vier bulgarischen Patriarchen (Leontius, Demetrius, Sergius, Gregorius) von Preslawa, denen noch im 15ten Jahrhundert nach der Anordnung der Kirche von Ochrida ein «ewiges Andenken» geweiht, d. h. gesungen wurde. Aller Wahrscheinlichkeit nach gehören diese Patriarchen der ersten Hälfte des 10ten Jahrhunderts an.

Noch sei es mir erlaubt, im Interesse der historischen Wahrheit zwei Sätze des Hrn. Verfassers kurz zu besprechen, in Betreff deren er sich, gleich Andern, auf die Autorität von Du Cange beruft. Letzterer lässt bald nach Bogoris-Boris, dem ersten christlichen Fürsten der Bulgaren, einen zweiten Namens «Michael, Borises oder Burichius» regieren und diesen einen Schüler des Methodius, den h. Clemens († 916) in Südbulgarien zum Bischof einsetzen. Da die Geschichte des «Bogoris» bis jetzt nicht gründlich genug bearbeitet war, so habe ich dieselbe vor einiger Zeit zum Gegenstande einer besondern Abhandlung gemacht und dabei alle bis jetzt aufgefundenen Quellen über ihn einer sorgfältigen Prüfung unterworfen. Ich theile hier in aller Kürze das Resultat meiner Untersuchungen mit. Fürst Bogoris (Boris), der meiner Annahme nach zugleich den heidnisch-slawischen Namen Radiwoj führte und bekanntlich in der Taufe den christlichen Namen Michael nach seinem kaiserlichen Taufpathen erhielt, hat nach einer bulgarisch-griechischen Quelle 36 Jahre regiert, ging dann, wie fränkische Chronisten berichten, ins Kloster — um 890 oder kurz vorher —, griff aber bisweilen

noch unter seinen beiden Söhnen Wladimir und Symeon in die politischen und kirchlichen Verhältnisse seines Landes ein, bis er hochbetagt «Sonnabends, am 2. Mai des J. 907» starb.

Den im J. 870 vom Kaiser Basilius und dem Patriarchen Ignatius zu den Bolgaren geschickten Erzbischof nennt Du Cange «ohne eine Quelle anzuführen», Theophylactus. Der Verf. der «Beiträge» meint, dass hier wahrscheinlich ein Versehen obwalte. Allerdings nennen eine Menge von modernen Autoren jenen Theophylactus, ohne irgend eine mittelalterliche Quelle dabei zu citiren. Ungeachtet aller Bemühungen ist es mir nur gelungen, ausfindig zu machen, dass Du Cange seine Nachricht aus den Annalen des Cardinals Baronius (a. 870) entlehnt hat, wo wir lesen: «... Ignatius... misit... creatum a se episcopum una cum aliis clericis, quem nominatum fuisse Theophylactum affirmant». Baronius kannte sehr gut den weit später lebenden Erzbischof Theophylact von Ochrida († um 1109). Vielleicht wird es Andern gelingen, nachzuweisen, aus welcher Quelle Baronius seine Nachricht entlehnt hat.

IV. Das griechisch-bulgarische Erzbisthum zu Achrida, 1017—1767.

Dieser Abschnitt ist offenbar der lehrreichste der ganzen Abhandlung und bringt in eine Partie Licht, deren Wichtigkeit wohl von Manchen erkannt wurde, die man aber nicht genug aufzuhellen verstand.

Der Bulgarenfürst Samuel hatte um 980 seine Residenz in Ochrida aufgeschlagen, wodurch dasselbe natürlich auch in kirchlicher Hinsicht an Bedeutung

gewann. Als der Kaiser Basilius II, der Schwager des Gf. Wladimir von Kiew, im J. 1017 auch den südwestlichen Theil des alten Bulgarenreichs unter byzantinische Oberhoheit brachte, verfuhr er gegen die Bevölkerung milder, als man, seinem Beinamen nach zu urtheilen, erwarten sollte. Auch die Geistlichkeit erfreute sich seines Wohlwollens, wie wir aus einer leider fragmentarisch auf uns gekommenen Verordnung des Kaisers ersehen. Der Verf. der «Beiträge» hat gegen die Echtheit dieser Verordnung früher einige Zweifel geäussert, die er aber jetzt zurücknimmt[3]). In ihr wird der Mönch Johannes als «Erzbischof der Bulgarei» vom Kaiser bestätigt, so dass die Südbulgaren in kirchlicher Hinsicht von nun an sich längere Zeit einer völligen Unabhängigkeit von dem griechischen Patriarchenstuhl erfreuten. Der Sprengel des neubestätigten Erzbisthums reichte fast bis Thessalonich und umfasste also das Gebiet, wo der h. Cyrill seine Slawenmission begonnen und wo dieselbe in grösserem Umfange die Schüler seines Bruders etwa vom J. 890 an fortgesetzt hatten.

Bisher wurde das Räthsel, wie und wann die Erzbischöfe von Ochrida dazu kamen, sich den Titel eines Archiepiscopus Justinianae primae beizulegen, als ungelöst betrachtet. Diese Frage ist nun Dank den Bemühungen des Hrn. Verfassers, wesentlich aufgehellt worden. Die Clerisei von Ochrida hatte, wie es scheint, besonders seit dem 13. Jahrhundert, nicht versäumt, ihre Prätensionen auch auf verfälschte Urkunden zu begründen. In den «Beiträgen» wird unentschieden gelassen, ob nicht gewisse Einschiebsel, welche in einer im 13. Jahrh. verfertigten griechischen Übersetzung der (lateinischen) Novelle XI. Justinians

3) Jus Graeco-romanum. Pars III. Novellae constitutiones. Edidit C. E. Zachariae a Lingenthal. Lipsiae 1857. (No. XXX, p. 319).

vorkommen, «veranlasst worden sind durch einen Wetteifer mit den Rechten, welche vom Papst Innocenz III. dem neuen bulgarischen Patriarchen in Ternowo verliehen waren». Die Motive, welche zu jenen Fälschungen Veranlassung gaben, mochten verschiedener Art sein. Das Verhältniss des Erzbisthums von Ochrida zum bulgarischen Patriarchate von Ternowo und zu dem im J. 1346 gestifteten — 1340 fiel Ochrida in die Hände der Serben — serbischen Patriarchat verdient gewiss näher untersucht zu werden. Nach einem officiellen kirchlichen Documente, das in Ternowo im 15. Jahrhundert niedergeschrieben wurde, hingen zur Zeit eines «Assan» die Metropoliten von Ochrida, Ioannicius und Sergius, von Ternowo ab. Ähnliches lesen wir über ein temporäres Abhängigkeitsverhältniss der ochridensischen Erzbischöfe von Ternowo in der Editio princeps des russischen Nomokanon und in einem russischen officiellen Documente von 1618. Es scheint fast, dass man damals in Moskau besser von der Geschichte der bulgarischen Patriarchate unterrichtet war, als wir es vor etwa zehn Jahren waren.

V. Das Patriarchat des zweiten bulgarischen Reichs.

Die Wiedererneuerung eines nordbulgarischen Reichs (mit der Hauptstadt Ternowo, Търново) um 1186 hatte auch eine dreimalige Erneuerung des alten nordbulgarischen Patriarchats zur Folge. Die byzantinischen Nachrichten darüber werden bedeutend durch slawische Quellen ergänzt. Längeren Bestand hatte nur das im J. 1234 mit Genehmigung des Kaisers von Nicäa und vier öcumenischen Patriarchen vom Zaren Johann II. Assan gegründete bulgarische Patriarchat, deren Inhaber uns in ununterbrochener Reihe bis gegen Ende des 14ten Jahrhunderts nach slawischen

Quellen bekannt sind. Die Griechen sahen bald mit scheelen Augen auf den neuen Rivalen. Wann die Metropole Ternowo wieder unter die Oberhoheit des griechischen Patriarchen gerieth, ist noch nicht sicher nachgewiesen. In den «Beiträgen» wird der Untergang des Patriarchats von Ternowo mit der türkischen Eroberung der Bulgarei gegen Ende des 14ten Jahrhunderts in Verbindung gebracht.

VI. Schluss.

Hier wird nachgewiesen, wie an die Stelle der Patriarchen von Ternowo die Metropoliten von Ternowo traten und dabei werden einige Urkunden angeführt, die auf ein näheres Verhältniss der Kirche in den romänischen Fürstenthümern zur Bulgarei hinweisen. Hier liessen sich einige slawische Quellen beibringen, allein genauere Aufschlüsse über das ehemalige Verhältniss der Donaufürstenthümer zu den Metropolen von Ternowo und Ochrida muss von Kennern der romänischen Geschichtsquellen erwartet werden. Ohne Zweifel werden die «Beiträge» auch in dieser Beziehung anregend wirken [4]).

Im April 1864.

---

4) Nachschrift vom 15. Mai. Da anderweitige Arbeiten mir nicht gestatten, umständliche Untersuchungen über den obigen Gegenstand nach slawischen Quellen anzustellen, so beschränke ich mich darauf in diesen Blättern wenigstens einige Materialien zur Geschichte des bulgarischen Patriarchats mitzutheilen.

(Aus dem Bulletin, T. VII, p. 341—350.)

$\frac{24 \text{ Juni}}{6 \text{ Juli}}$ 1864.

Bericht über das Werk des Generals Bogdanowitch: «Geschichte des Krieges vom J. 1813». (Исторія войны 1813-го года за независимость Германіи, 2 Томы. Спб. 1863.) Von Fr. v. Smitt.

Der ehrenwerthe Verfasser hat uns in dieser Arbeit ein Werk geliefert, das sich vortheilhaft in der Masse der über das Jahr 1813 erschienenen Schriften auszeichnet, und sich würdig an seine Geschichte des Jahres 1812 oder des vaterländischen Feldzugs anreihet. Und das ist schon ein grosser Vorzug, wenn man bedenkt, wie viele sehr vorzügliche Werke über die Begebenheiten des Jahres 1813 erschienen sind. Der Feldzug von 1812 hatte nur zwei Nationen näher berührt, Russen und Franzosen; der von 1813 zog in seinen Bereich, selbständig handelnd, fast alle Europäischen Völker mehr oder minder; ein jedes derselben hat seinen Beitrag zur Geschichte desselben geliefert. Am meisten betheiligt waren unstreitig die Deutschen, vornämlich die Preussen, weil es um ihr Sein oder Nichtsein ging; sie haben denn auch am unverdrossensten dieses historische Feld gepflügt, und vieles Bemerkenswerthe zu Tage gefördert, aber auch vieles, was den von ihnen so stark getadelten Dani-

lewski'schen Werken an die Seite zu setzen ist; d. h. keine rein historischen, sondern Tendenzschriften, wo entweder irgend eine staatliche Partei oder Ansicht, oder der Ruhm und die Glorie der eigenen Nation auf Kosten aller andern Mitkämpfer hoch hervorgehoben werden soll. Der gewissenhafte Historiker darf nie einem von ihnen beigebrachten Faktum trauen, darf sich nie auf ihre Führung verlassen, weil es ihnen nicht um die reine Wahrheit, sondern um ihre besonderen Zwecke zu thun ist, die sie eben so gut haben, wie Danilewski sie hatte, nur in einer andern Richtung. Jedesmal wenn der Verfasser sie citirt, durchzuckte uns die Besorgniss, er würde sich durch sie in irgend einen Sumpf führen lassen; fanden wir dagegen die Plotho, Pertz, Hofmann, die Verfasser der Geschichte der Kriege in Europa (Schütz und Schultz) angeführt, so waren wir ruhig; denn diese konnten sich wohl hier und da irren, und haben sich geirrt, aber ihre Absichten waren redlich, es war ihnen um die Sache selbst und die Wahrheit zu thun, nicht um Parteizwecke; sie konnten also nie auf Abwege leiten. Der Verfasser hat sich gut gehütet; doch hätten wir bisweilen gewünscht, dass er den gehässigen Insinuationen der ersteren gegen Russland hier und da mannhafter entgegen getreten wäre. Die Herren schrieben alle in den 30er und 40er Jahren, während der Regierung des Kaisers Nikolaus; und da war es Sitte im Ausland, seinen Grimm und Hass gegen das absolutistische Russland irgendwie auszulassen.

Es giebt eine doppelte Art, die Kriegsgeschichte, wie überhaupt alle Geschichte zu bearbeiten. Alles,

was auf Erden geschieht, ist erst im Geist entstanden, spirituell vorbereitet und durchgearbeitet worden; jede That hat ihre vorangehenden Gedanken und Erwägungen im Geiste; die That ist nur die Offenbarung dieser innern Vorgänge des Geistes. Die Reihenfolge der Thaten weiset zurück auf die Reihenfolge der Gedanken; jeder aus dieser Reihenfolge zu Tage tretende Gedanke lässt die vorhergegangenen leicht errathen, und auf die nächstfolgenden schliessen. So geht in dem, was geschieht, ein doppelter Strom durch, einerseits von Gedanken, Vorsätzen, Planen und Entschlüssen; andererseits von Ausführungen, Thaten und Handlungen; dort ein ganz geistiger, hier ein materieller. Jenen geistigen Strom nun in seinen Urspüngen zu erforschen, in seinen Fortgängen zu verfolgen, in allen seinen Manifestationen zu errathen, seinen ganzen natürlichen Lauf zu überschauen und offen darzulegen: das ist die Aufgabe der grössern Geschichtschreiber, der Thucydides, Polyb, Tacitus, Macchiavelli. Mit divinatorischer Kraft wissen sie die Gemüther der Handelnden zu durchdringen und die geheimen Gedanken und Motive, die ihre Handlungen erzeugten, uns vor Augen zu führen. Diese Aufgabe ist unstreitig eine höchst schwierige; aber darin bewährt sich eben die überlegene geistige Kraft des Historikers, der, nach dem gangbaren Ausdruck, zwischen den Zeilen lesen muss, der, gleichwie Cuvier aus einem gebotenen Knochen die ganze Gestalt construirte, aus einem Endchen der Handlungsweise auch den Gedanken erräth, der sie eingab, und uns eine vergeistigte Geschichte gibt, wo die Ideen, Motive, Absichten und Pläne, kurz das ganze innere Getriebe,

das die Thaten und Handlungen hervorruft, aus ihren geistigen Hintergründen uns klar vor die Augen gerückt wird. Das ist die eigentlich belehrende, unterrichtende, anziehende Seite der Geschichte; denn alle geistigen und moralischen Vorgänge im Menschen interessiren uns, reizen uns, einen Blick in unser eigenes Innere zu thun, zu vergleichen, zu urtheilen, kurz zu denken. Die äusseren materiellen Thaten, ohne den geistigen Hintergrund, erzeugen nur eine vorübergehende Neugier und regen weiter nicht an. Die schönste Aufgabe des Schriftstellers aber ist, anzuregen und zum Denken zu reizen.

Eine andere Art der Geschichtsdarstellung hält sich mehr an den zu Tage tretenden Strom der Begebenheiten, an das Materielle, die äussere That; verzeichnet genau und korrekt, was geschehen ist, und überlässt es meist dem Leser, die geheimen Hintergründe aus den Thaten selbst zu errathen, indem sie hin und wieder ein bezeichnendes Wort, irgend ein Dokument, oder eine Andeutung über Absicht und Plan gibt, aber sich fast jedes Urtheils enthält. — Unstreitig, diese Art der Geschichte hat auch ihre Vorzüge, sie ist weniger Irrthümern und Fehlschlüssen unterworfen; sie ist, gut ausgeführt, die eigentliche objektive Geschichte. Sie urtheilt nicht, gibt aber die Fakta. Ihre Vorzüge bestehen nun in der richtigen Auswahl der Fakta, in dem nicht zu viel und nicht zu wenig, in ihrer geschickten Zusammenstellung, welche eine leichte Übersicht des Ganzen erlaubt, und zugleich dem des Denkens Gewohnten die Mittel gibt, auch das Nichtgesagte zu errathen, und die innere Geschichte zu durchdringen, welche jene Thatsachen zu ihren

Äusserungen gehabt. — Zu einer solchen objektiven Geschichte gehört auch viele Begabung, ein sicheres Urtheil, ein feinfühlender Takt, um das Nöthige zu sagen und nicht mehr; darum sind diejenigen leicht zu zählen, die sich in dieser Art der Geschichte ausgezeichnet haben.

Die dritte Art der Geschichtsschreiber (oder sollen wir sie lieber Handlanger nennen?) ist diejenige, die mit emsigem Sammlerfleisse Dokumente und Thatsachen sammelt, an einander reiht, sie so gut es geht verknüpft, obgleich sie das unsichtbare geistige Band, das sie alle hält und vereint, nicht zu errathen vermag. Auch diese Art der Geschichtsdarsteller, die Plotho, die Ludwig Lüders, Sporschill, haben ihr Verdienst; sie liefern die Steine, das Material für den künftigen Bildner, um einen Kunstbau aufzuführen.

Die verwerflichste, widerwärtigste Art von Geschichtsdarstellern aber ist diejenige, die ihre Passionen, ihre Tendenzen, ihren Egoismus, wie ihren sogenannten Patriotismus in anspruchsvollen Geschichtswerken vorbringt; hier verschwärzt, dort zusetzt oder erfindet; ihre Bevorzugten, seien es nun Individuen, Völker oder Parteien, hoch erhebt, ihre Verhassten, wo sie kann, niedertritt und ihnen jedes Verdienst abzwackt; bei jenen alles rosenroth sieht, bei diesen nur schwarz oder grau: kurz, die die Geschichte zum Ausdruck und Tummelplatz ihrer erbärmlichen Leidenschaften macht. Ein solcher Geschichtsschreiber war allerdings Danilewski, auf den so viele deutsche Historiker nicht Steine genug werfen können; doch sollten sich die Eifrigsten unter ihnen in Acht nehmen, dass man ihnen nicht die gleiche Anmaass-

lichkeit, die gleiche tendenziöse Manier der Darstellung nachwiese. — Der Leser erkennt sofort auf den ersten Blättern, mit welcher Art von Geschichtschreibern er es zu thun hat, und wirft die letztern, wenn er nicht Gesinnungsgenoss ist, oder nothwendige Aufklärung über gewisse Fakta sucht, bald weg. Der tendenziöse Schriftsteller stösst überall zurück. Wer greift jetzt noch zu dem einst so gefeierten Danilewski, der in seinem Wahn das Urtheil der Nachwelt zu bestimmen glaubte![1])

In welche Art oder Klasse von Geschichtschreibern reihen wir nun den Verfasser des vorliegenden Werks ein? Unbedenklich in die zweite, in die der objektiven Geschichtsdarsteller. Er hält mit seinem Urtheil zurück, begibt sich nicht auf das ungewisse Meer der Gedanken, in die Erforschung tief verborgener Motive, Absichten, Zwecke, kurz jenes geistigen Räderwerks, dessen innere Bewegungen die äussern materiellen Thaten zur Folge haben: er gibt uns dafür eine urkundliche, sichere, wahrheitstreue, nach sorgfältigen Forschungen in den besten Quellen angestellte Geschichtserzählung, ohne nationale noch Parteifärbung, auf die wir bauen können, die wir dreist citiren, deren Angaben wir zu Grunde legen können: denn auf jedem Blatte seiner Arbeit offenbart er seine Unbefangenheit, seine Unparteilichkeit, seine Wahrheitsliebe, die auch das nicht verschweigt, was man nicht gern hören mag; — ja diese Scheu, nicht in die Fehler seines so viel geschmäh'ten Vorgängers zu verfallen, geht so weit, dass er nicht dreist genug den von

1) Er äusserte das unverhohlen.

den Gegnern seines Vaterlandes gegen dasselbe geschleuderten Verläumdungen entgegentritt und ihren Ungrund enthüllt. So ist's z. B. mit der absurden Behauptung, Russland habe, nach Schluss des Feldzugs von 1812, erobernd gegen Preussen auftreten und sich Ostpreussen aneignen wollen [2]). — Der Schreiber dieses lebte damals an verschiedenen Orten im Lande, zuletzt im Heer, kennt sehr genau die damals herrschenden Gedanken; und diese gingen alle auf Freundschaft, auf Bund mit Preussen; er erinnert sich, mit welcher Liebe und Aufmerksamkeit man die wenigen Preussischen Gefangenen in den Städten behandelte, wie man sie mit der Aussicht tröstete, bald ihre Freiheit zu erhalten, indem jetzt, nach glücklicher Wendung der Dinge, Russland und Preussen vereint gegen den Weltbedrücker handeln würden. Nach diesen eigenen Erfahrungen, nach den Äusserungen, die er nachmals aus dem Munde der bedeutendsten Personen vernommen, die zu jener Zeit in Wirksamkeit gewesen, hat ihn jene abgeschmackte Verläumdung Preussischer Darsteller immer tief verletzt. Wenn sie nicht durch die in ihren Werken vorherrschende tendenziöse Richtung hervorgerufen ist, so könnte folgender Umstand vielleicht die Erklärung geben. Im Jahr 1810 war der Italienische Marchese Paolucci, oder wie er sich später nannte Paulucci, aus dem Östreichischen Dienst in den Russischen getreten. Alle vor Napoleon und seiner Tyrannei sich flüch-

2) Man lese darüber nur Friccius, Droisen, Beitzke, Bernhardi. — Dieser Verdacht war damals unter den Preussen sehr allgemein. Pertz (III. 300) deutet an, dass selbst die Umgebungen des Königs davon angesteckt waren. — Dieser unselige Verdacht erzeugte viele Hemmungen in den Geschäften und Operationen.

tenden Offiziere wurden in Russland mit offenen Armen aufgenommen und angemessen verwendet. Paulucci war ein Schwadronneur, ein Fanfaron im höchsten Grade, ungefähr in der Art wie der ehrliche Crossard, der uns in seinem sechsbändigen Memoiren-Werke zu verstehen gibt, welch' unermessliches Genie man in ihm verkannt habe, denn alle Grossthaten, alle die kühnen, glücklichen, genialen Gedanken und Manöver, welche die Welt bewundert, von Novi angefangen bis zu den Flankenmärschen bei Moskau und auf Paris, seien zuerst von ihm eingegeben worden; kurz er will uns in seinen Memoiren beweisen, dass er ein noch bei weitem grösseres Genie gewesen sei als Bonaparte selbst; — nur ein übler Umstand ist dabei, dass er es ist, der es uns sagt. In der Art war auch Paulucci. Er hatte alles errathen, vorausgesagt, angegeben, wichtige Thaten gethan, war aber nicht gehörig erkannt und gewürdigt worden; später noch, als er im Kaukasus verwendet worden war, sprach er von seinen vielen grossen Siegen über die Perser, von denen aber niemand etwas vernommen hatte. Nun dieser rührige, sich überall vordrängende, grosssprecherische Paulucci war an des wackern Essen Stelle zum Kriegsgouverneur in Riga ernannt worden. In seiner unruhigen Thätigkeit brannte er, sich durch irgend etwas auszuzeichnen; und da das Französische Heer überall im Rückzuge war, unternahm er es auf eigene Hand, Eroberungen für Russland zu machen, marschirte nach dem nahen Memel und nahm die Stadt für Russland in Besitz. — Sobald die Klage darüber an den Kaiser Alexander gelangte, wurde Paulucci alsbald von

da zurückgerufen und erhielt für seine Eigenmächtigkeit einen derben Verweis. Die That war aber geschehen, und die Gegner Russlands fanden nun eine treffliche Handhabe zu ihren Beschuldigungen gegen Russische Raub- und Ländergier, die auch ihr liebes Ostpreussen habe verschlingen wollen. Auf diese vereinzelte Thatsache gründen sich nun alle Deklamationen und weitläuftigen Deduktionen der Friccius, Droisen, Bernhardi, dass Russland nach dem 12er Kriege, Ostpreussen habe für sich nehmen wollen. Friccius (S. 56), der Vorkämpfer in diesen Reihen, führt ausser Paulucci's Expedition noch folgende Gründe des Verdachts an: 1) dass Wittgenstein nach der Kapitulation von York befehlend eine gemeinschaftliche Wirksamkeit gefordert; 2) dass Tschernyschew am 12. Januar Bülow's Kavallerie überfallen und gefangen gehalten; 3) dass Kutusow befohlen, zur Blockirung von Thorn und Danzig nur Russische Truppen zu verwenden; und 4) dass Russische Generale Hoffnungen zu Dotationen, nach Französischer Weise, in Ostpreussen gehabt haben sollen. — Jene Anordnungen, erklärlich aus dem Umstand, dass damals noch nichts mit Preussen abgeschlossen war, so wie die argwöhnischen Einbildungen unter N° 4., stellt er dann als positive Beweise hin, aus denen er weiter folgert und schliesst. — Wir hätten nun gern gewünscht, dass unser Verfasser in seiner Erzählung den Ungrund dieser Anklagen gezeigt hätte, wie es so leicht war nach der eigenen Korrespondenz, die damals zwischen den beiden Monarchen Alexander und Friedrich Wilhelm statt fand; er geht aber still darüber weg, was den Russland-Feinden Grund ge-

ben wird, in ihren Beschuldigungen zu beharren oder sie zu erneuern: «sintemal der offizielle Geschichtschreiber Russlands selbst kein Wort zu deren Widerlegung hat, so müssen sie unzweifelhaft wahr sein».

—

Das vorliegende Werk ist eine Kriegsgeschichte: das kriegerische Element muss daher neben dem historisch-politischen vornämlich hervorgehoben werden. Aber wenn vom kriegerischen Element, von Kriegskunst und Kriegswissenschaft die Rede ist, so fragt sich's, zu welcher Schule gehört der Verfasser, aus welchem Gesichtspunkt betrachtet und beurtheilt er die Begebenheiten: steht er auf dem Boden des siebenjährigen Kriegs? ist er Bülowianer? oder Anhänger von Jomini, vom Erzherzog Karl, oder von Clausewitz? Alle diese haben ihre Anhänger gehabt oder haben sie noch; ihre heissen Schüler, die auf's Wort des Meisters schwören. Der Verfasser, Lehrer der Kriegswissenschaft an der Militair-Akademie in St. Petersburg, hat sich frei von allen Systemen erhalten, und dafür danken wir ihm; nichts Widerwärtigeres, als wenn z. B. die Buturline, die Okunew etc. uns die Begebenheiten nach Jomini'schem Schnitt zuschneiden und beurtheilen; jeder, der Jomini kennt, sieht alles voraus, was sie sagen und sagen werden, was einem Leser, der Belehrung sucht, eben keine angenehme Perspektive darbietet.

Man erlaube uns, ehe wir weiter gehen, einen kurzen Blick auf die Strategie und ihre Entwickelung zu werfen, da von ihr doch hauptsächlich die Erfolge des Kriegs abhingen, und sie gerade in diesem Feld-

zuge von 1813 einen bedeutenden Umschwung erlitt; worauf der Verfasser zu wenig aufmerksam gemacht hat. Dieser Überblick wird uns zugleich in militairischer Hinsicht auf den rechten Standpunkt stellen, aus dem wir die kriegerischen Begebenheiten dieses Feldzugs zu beurtheilen haben.

Strategie, Feldherrnkunst in weitester Bedeutung[3]), hat es immer gegeben, so lange mehr vorgeschrittene Völker Kriege geführt; nur war sie jedesmal auf die Bedingungen der Zeit, der Waffen, der Ausrüstung, und den Grad der Civilisation begründet. Epaminondas, Philipp, Alexander der Grosse, Hannibal, Scipio, Cäsar, Belisar: sie alle waren nicht bloss Taktiker, sondern auch Strategen, unter den Bedingungen ihrer Zeit und ihrer Waffen. — Mit den Feuerwaffen beginnt aber ein anderer Kreis von Bedingungen zu den Feldzügen. Die Feuerwaffen machen einen grossen Tross nothwendig: man muss eine Masse von Geschossen für die Feuerwaffen mit sich führen; dazu gehören viele Wagen, Zugthiere und Treiber; die somit vergrösserte Masse von Verzehrern erzeugt das Bedürfniss mitzuführender reichlicher Verpflegungsmittel. Damit wächst der Tross; die Bewegungen der Heere werden schwerfälliger und wegen ihrer grössern Ausdehnung leichter angreifbar. Damit tritt zugleich eine neue Art von Berechnung ein: seinem eigenen Heer eine reichliche Verpflegung zu sichern, dem Gegner die Verpflegmittel und die Gegenden und

3) Wir nehmen hier Strategie im weiteren Umfange, und nach der eigentlichen Bedeutung des Worts als Feldherrn- oder Kriegführungskunst überhaupt; nicht nach dem beschränkten Bülow'schen Begriff.

Orte zu entziehen, woher er sie schöpft. Der Feldherr hat also jetzt nicht allein zu erwägen, wie er dem Feinde am vortheilhaftesten beikommen und ihn schlagen könne, und welche Mittel zur Erlangung des Siegs er zu ergreifen habe; sondern auch dafür zu sorgen, wie er sein Heer mit Sicherheit nähren, verpflegen und dessen Waffen immer mit einem reichen Vorrath von Geschossen und sonstigem Kriegsbedarf versehen könne. So wachsen mit den Feuerwaffen, mit dem vergrösserten Train und Tross, auch die Sorgen, die Berechnungen, die Anstrengungen des Geistes für den Feldherrn. Seine Waffen, besonders die schweren, die Geschütze, müssen immer einen reichen Vorrath zu ihrer Speisung haben, wenn sie nicht unwirksam werden sollen; Pferde und Menschen wollen leben, bedürfen also zureichender Vorräthe zu ihrem Unterhalt; der zahlreiche Abgang der Kranken und Verwundeten muss untergebracht, die gemachten Gefangenen in Sicherheit gesetzt werden: das erzeugt neue Sorgen, Verlegenheiten und Bedürfnisse. Um das Heer nicht mit einer Unmasse von Vorräthen aller Art zu überladen und es dadurch fast unbewegbar zu machen, muss man darauf sinnen, sichere, in der Nähe befindliche Orte zu haben, wo man den grössten Theil seiner Vorräthe niederlegen, und wo man die nöthigen Gegenstände nach Maassgabe des Bedürfnisses entnehmen könne. Diese Orte müssen gehörig gedeckt sein, dass nicht irgend eine feindliche Partei sie leicht wegnehmen könne; müssen also befestigt sein oder befestigt werden; — die Verbindung mit ihnen muss bequem und ungefährdet sein, da ein ewiger Zug von ihnen und zu ihnen in Bewegung ist: von ihnen die

Vorräthe; zu ihnen die leeren Wagen, die Kranken, Verwundeten, Gefangenen. Es entsteht also die neue Sorge, diese Verbindung immer intakt zu erhalten: denn wenn diese Zufluchts- und Verpflegungsörter dem Heere genommen werden, so geräth das Heer selbst in die grösste Noth und Verlegenheit. — Im fremden Lande findet man nun wohl Verpflegmittel, nicht aber die Speisungsmittel der Feuerwaffen, den Schiessbedarf, die Verstärkungen an Mannschaft, die bei fortgesetztem Kriege nicht zu entbehren sind; man muss also sichere Wege und Verbindungsmittel mit seinem Heimathslande haben; so wachsen mit dem weitern Vorschreiten, mit der Entfernung vom Hause die zu bewachenden Linien und Punkte: man muss also negativ seine eigenen Verbindungen sichern, positiv die feindlichen aufheben und zerreissen, und endlich seine Kriegsentwürfe so treffen, dass sie die entschiedensten Folgen haben, d. h. dem Feinde nicht nur an Mannschaften fühlbare Verluste verursachen, sondern ihm auch seine Verpflegs- und Niederlagsorte, mit einem Wort, seine Basis, wie man sie genannt hat, rauben.

Wir haben nur in wenigen allgemeinen Zügen die Sorgen und Zwecke, die dem Feldherrn obliegen, angedeutet, und die in ihrem Ganzen und Zusammenhang die Wissenschaft der heutigen Strategie bilden. Sie erwachte und entstand mit den ersten grösseren Feldzügen ansehnlicherer Heere in die Ferne; hauptsächlich seit den Feldzügen der Franzosen und Spanier am Ende des 15ten und mit Beginn des 16ten Jahrhunderts in Italien; Italien hat auch von je her, selber waffenschwach, die grössten Kriegsmeister hervorgebracht, und die Pescara, Alexander Farnese

und Bonaparte sind von denen keines andern Volks übertroffen worden. Als Ziele standen fest: den Feind zu schlagen oder ihn seiner Verbindungen zu berauben; unzählige Modificationen, wie dieses zu bewirken, waren damit zugleich angedeutet. So entstanden denn verschiedene Kriegmanieren und Manöver. Hier in der Strategie bringt eine neue, fruchtbare, schöpferische Idee grössere, folgenreichere, entscheidendere Wirkungen hervor, als irgendwo anders; eine einzige solche Idee reicht hin, ihren Schöpfer und ersten Anwender unsterblich zu machen. So ward es Epaminondas durch seine schiefe Schlachtordnung und den verstärkten Flügel; Hannibal durch den Gedanken, den Feind im eigenen Lande aufzusuchen, ihn durch Reiter-Angriffe auf den Flügeln und im Rücken in Verwirrung zu bringen und zu schlagen; — kurz jeder der grösseren Feldherrn trat mit irgend einer eigenthümlichen Idee hervor, deren glückliche Anwendung ihm dann einen grossen Namen machte. — Die Haupt- und entscheidenden Ideen können hier nur wenige sein, und laufen meist alle darauf hinaus, die Schwäche des Gegners zu erfassen und zu benutzen, um den Sieg über ihn zu gewinnen; die Schwächen des Heers aber sind dieselben, wie die des einzelnen Menschen, die Seiten oder Flanken und der Rücken; von vorn ist Mensch und Heer stark, im Rücken und auf den Seiten schwach. Seiten und Rücken sind also zu gewinnen, und, in Folge der oben angeführten Betrachtung, auch die Verbindung des Gegners mit den Orten, die ihm seine Verpflegmittel und Schiessbedürfnisse liefern, weil er, dieser beraubt, schwach und entwaffnet wird; sodann hat man zu suchen, ihn in vor-

theilhafter und entscheidender Weise anzugreifen und zu schlagen; die vortheilhafteste oder entscheidendste Weise aber ist: wenn der Feind in Folge seiner Niederlage zugleich von seinen Verbindungen abgedrängt oder gar auf unübersteigliche Hindernisse hingedrängt wird, wo er nicht weiter kann, wie z. B. das Meer, ein steiles Gebirge oder eine neutrale Gränze. — Um und in diesem Kreis drehen sich alle die Gedanken und Ideen des Feldherrn; der positive Kreis dieser Ideen ist demnach bald erschöpft, es kömmt nun auf glückliche Modificationen derselben an; also auf Scharfblick und Genie in Erfindung, auf Feuer und Kraft in der Ausführung neuer Kombinationen an.

Die frühern Feldherrn seit dem 15ten und 16ten Jahrhundert schöpften ihre Ideen über Krieg und Kriegführung meist aus dem Studium der Alten, vornämlich der Römer; und Macchiavelli's Kriegskunst (um 1520) basirt fast nur darauf; — die spätern Feldherrn dagegen stützten sich in Folge der veränderten Waffen und Zeitumstände mehr auf die Beispiele ihrer nächsten Vorgänger. Jedes Zeitalter glaubt weiter zu sein, als das nächst vorhergegangene, und ist es auch meist; jedes stützt sich auf dasselbe und entnimmt ihm seine Mittel, Manieren; mit dem Vorbehalt, sie zu erweitern und zu vermehren. — Friedrich der Grosse schöpfte seine Kriegsweisheit aus dem Studium der grossen Feldherrn Ludwig's XIV, der Turenne, Condé und Luxembourg; Folard brachte ihn durch die Anpreisung des Epaminondas auf seine schiefe Schlachtordnung, mit welcher er wie Epaminondas, indem er einen Flügel versagte und den andern verstärkte, seine schönsten Siege gewann, wie

bei Prag und bei Leuthen. — Das Überflügeln und Umfassen einer Seite oder eines Flügels ward nun die herrschende Idee der Kriegskunst; — Carnot wollte sie im Revolutionskriege damit überbieten, dass er das Überflügeln und das Umfassen auf beide Flügel ausdehnte, zu welcher, grosse Streitmittel erfordernden Maassregel ihm die Schreckensherrschaft in Paris die nöthigen Mittel verschaffte. So gefährlich die Maassregel an sich war, so brachte sie doch in der ersten Zeit ihrer Anwendung ungeheure Wirkungen hervor, weil ihr gegenüber nur kleinmüthige, ideenarme, im hergebrachten Schlendrian befangene Feldherrn auftraten. Schon im siebenjährigen Kriege, vornämlich aber um diese Zeit kam die ängstliche Besorgniss auf, umgangen zu werden; der Ruf: «wir sind zwischen zwei Feuern» reichte hin, die grössten Streithaufen zum Rückzug zu bewegen; und was vor allem von jenen Routine-Feldherrn gefürchtet wurde, war: «zwischen zwei Feuer zu kommen»; und der höchste Aufschwung ihrer Kriegsweisheit ging dahin, «den Feind, wie sie es nannten, zwischen zwei Feuer zu bringen».

Da trat endlich im Jahr 1796 derjenige Feldherr auf, der diesem Universalmittel der Gedankenlosigkeit das rechte Gegenmittel entgegenstellte und jenem damit seinen Nimbus raubte. Es war Napoleon Bonaparte, damals 26 Jahr alt, — und die Strategie erwachte aus dem Schlummer, in den sie besonders in der letzten Zeit eingelullt war. Als die vereinten Östreicher und Sardinier, Beaulieu und Colli, ihn in die Zwicke zwischen ihre «zwei Feuer» nehmen wollten, zog er sein Heer dicht zusammen, brach in der Mitte zwischen ihnen durch, trennte sie dadurch, und indem

er den einen Theil der Getrennten durch eine geringe Macht hinhielt und beschäftigte, warf er sich mit seiner Hauptmacht auf den andern, und schlug ihn in wiederholten Schlägen vernichtend; worauf er sich gegen den andern Theil wendete, um ihm das gleiche Schicksal zu bereiten, dem dieser nur durch die eiligste Flucht sich entzog. Das Manöver ward im Fortlauf desselben Feldzugs mehrmals wiederholt. Damit war eine neue und fruchtbare Idee aufgestellt, die über die nächsten Feldzüge entschied, und die von Jomini in seinem System der «innern Linien» des Weitern verarbeitet ward. Doch das Genie ist nicht einseitig, sondern im höchsten Grade vielseitig. Napoleon Bonaparte hatte nicht diesen Einen Pfeil in seinem Köcher, stritt nicht bloss mit dieser Einen Kriegsidee, sondern beherrschte sie alle, und nahm sie je nach den Umständen und Verhältnissen hervor: bald wandte er die Idee des Durchbrechens an; bald, wenn die Umstände, die Verhältnisse der Streitkräfte anders waren, die des Umgehens, des Abdrängens von den Verpflegungslinien, wie bei Jena; des Drängens des Feindes auf unübersteigliche Hindernisse, wo derselbe die Waffen strecken musste, wie bei Lübeck; endlich das Richten seiner Schläge und Stösse nach dem Herzpunkte zu, den Haupt- und Residenzstädten, die damit auch Kopf und Herz in dem Organismus der gegenseitigen Staaten waren. So fruchtbar und ideenreich sein Kopf, so kräftig und durchgreifend war sein Karakter: alles was ihm entgegentrat, ward gebrochen, zermalmt; die Feldherrn erzitterten ihm gegenüber, die Welt erbebte — sie ward in Fesseln geschlagen.

Das Glück machte ihn übermüthig: während er noch

den blutigsten Krieg in Spanien durchzufechten hatte, unternahm er seinen Riesenzug gegen Russland. Er hatte alles vorausgesehen, berechnet, erwogen, nur Eins nicht: die Macht des Unbekannten, den Spruch des Verhängnisses, das er stolz in seinem Wahn über den Gegner anrief. Das Verhängniss, die Vorsehung, Gott, sprach und entschied gegen ihn: sein Maass war voll: Alles was er that, wandte sich wider ihn, selbst die Fehler seiner Gegner; seine klügsten Entschlüsse und Unternehmungen wurden auf unbegreifliche Weise vereitelt; und dem Gegner gingen heroische Entschlüsse und leuchtende Gedanken auf. — Die drei rettenden Gedanken, die zuletzt Napoleon's ungeheures Heer in den Untergang brachten, waren: 1) Der Brand und die Aufopferung Moskau's; 2) der Flankenmarsch um Moskau nach Tarutino, mit der Bedrohung seiner Verbindungslinie, und 3) der parallele Marsch zu Seiten des französischen Heers und die unablässige, unermüdliche Verfolgung durch die Kosaken. — Die Ergebnisse davon waren: statt, wie er gehofft, in der alten Zarenstadt reiche Wege und Mittel zum Unterhalt seines Heers, zur Anknüpfung von Verbindungen im Innern, zum steten Einschüchtern und Bedrohen des Gegners zu erhalten, fand er nur eine leere Brand- und Aschenstätte; die nächste Wirkung davon war einbrechender Mangel an Allem; und in Folge des Mangels und Hungers, Zuchtlosigkeit und damit allmähliche Auflösung des Heers, die zuletzt, als $^5/_6$ desselben schon untergegangen, durch grimmigen Frost auf den Gipfel getrieben und vollendet ward. — Die unterjochte Welt athmete auf, — er aber athmete Rache!

Solches war die Lage der Dinge beim Beginn des

Feldzugs von 1813, der entscheiden musste, ob die eisernen Ketten, welche die Welt gefangen hielten, gebrochen werden sollten. So gross war die Aufgabe desselben.

Gross war aber auch der Gedanke Alexander's I, der es unternahm, den Anstoss zur Brechung jener Ketten zu geben. Er allein vermochte es nicht auszuführen; er konnte nur helfen, beistehen, unterstützen: um frei zu werden, war es nothwendig, dass die Völker sich selbst aufrafften, und den Kampf um Unabhängigkeit oder Knechtschaft unternahmen. Dieser Umstand hat zu einer doppelten falschen Auslegung Anlass gegeben: hyperpatriotische Russische Schriftsteller versicherten unterthänigst und zugleich anmaassend: «Alexander und die Russen haben Europa befreit»—als wenn sie allein in Handlung getreten wären; —hyperpatriotische Preussen und Deutsche schrieen dagegen: «nicht doch! wir haben uns selbst befreit! wir haben alles gethan! wir haben die Hauptschlachten geschlagen! wir haben den Feind auf den Feldern von Grossbeeren, Dennewitz, an der Katzbach, bei Wartemburg, endlich bei Leipzig überwunden, und seine schmähliche Flucht aus Deutschland bewirkt;— ohne uns hätten die Russen nichts ausgerichtet, und wären durch den wiederkehrenden Napoleon bald wieder in ihr todtes, schneeiges, frostiges Vaterland zurückgetrieben worden, und hätten vielleicht dazu noch Theile ihrer früher erworbenen Polnischen Besitzungen herausgeben müssen; wir sind es also, denen Russland Dank schuldet, nicht wir ihm. Ja, Russland hatte selbst im Anfange Eroberungsgelüste auf unser Land; es wollte Ostpreussen, einen Theil von West-

preussen, kurz alles Land bis zur Weichsel für sich nehmen. Wir hatten also eine doppelt schwierige Aufgabe, wir mussten diesen Gelüsten entgegenwirken, und den Feind bekämpfen». — So die Friccius, die Droysen, die Beitzke, Bernhardi *et tutti quanti.*

Gemach, meine Herren! Sie lassen es an Mässigung und Gerechtigkeit auf beiden Seiten fehlen, vornämlich Sie auf der letzteren Seite. — Wenn der flagornirende Danilewski allen Ruhm der Befreiung nur seinem Kaiser, seinem Kutusow und den tapfern Russischen Heeren zuschreibt: so suchen Sie denselben übermässig zu verkleinern, und dagegen ihren Begünstigten alles Verdienst in der Sache beizumessen.— Aber es ist keinem Zweifel unterworfen, dass ohne den Gedanken, Willen und Anstoss Alexander's, nach den Erfolgen von 1812, Deutschland und die Welt vom Joche Napoleon's zu befreien, dieses noch lange auf ihnen gelastet haben würde. Napoleon's Herrschaft war zu fest in Deutchland begründet: nur vereinte grösste Anstrengungen Aller konnten sie erschüttern. Aber wie Alle zu diesem Entschluss zu bewegen, da Napoleon's moralische Herrschaft noch stärker begründet war als seine materielle: jeder sah mit Schrecken in ihm den Unüberwindlichen, das überlegene Kriegsgenie, den ersten Feldherrn der Welt, dem die grösste Machtfülle, die Kräfte der civilisirtesten Länder Europas zu Gebote standen? Erfahrungen, 17 Jahr hindurch, seitdem dieses Gestirn aufgegangen, wiederholt, hatten ergeben, dass gegen diesen geistig und materiell so weit überlegenen Kriegsfürsten und Herrscher keine Macht der Welt aufzukommen vermöchte. Europa war mit einem moralischen

Schrecken geschlagen, den nur die Verzweiflung, der kein anderer Ausweg blieb, zu überwinden vermochte. Diese Verzweiflung hatte ihre Aktion begonnen, zuerst in Spanien, dann in Russland, jetzt war die Reihe an Preussen und Deutschland. Aber um sich zu erheben, zu rüsten, sich zu sammeln, musste eine gehörige Macht, wie sie in Spanien die Engländer hergaben, da sein, unter deren Schirm es mit Sicherheit geschehen konnte. Diesen Schirm nun bot Alexander in seinem siegreichen Heer. — Preussische Schriftsteller haben freilich aus allen Kräften die Schwäche und Unbedeutendheit dieses Heers hervorzuheben gesucht[4]). — Ja, es war nicht zahlreich, aber ein Kernheer, siegreich, und stark genug, den Feind auf eine Zeitlang in Respekt zu halten; — aber Zeitgewinn und einen Kern, an den man sich schliessen könnte, waren hier die Hauptsache, und das bot Alexander. — Er that noch mehr, wie wir in der Folge sehen werden: er hielt den grossen Bund, den er vornämlich gebildet, auch später fest zusammen; behielt mit scharfem Blick das Ziel aller Anstrengungen fest im Auge, und wachte darüber, dass dieses Ziel, mit Beiseitsezzung aller persönlichen Rücksichten, zuletzt glücklich erreicht ward.

Da das offenbar und nicht abzuläugnen, steckten sich die Gegner Russlands hinter einen andern Kunstgriff. Sie verkleinern nicht nur die Russische Streitmacht und Hülfe beim Beginn des Feldzugs fast auf Null, sondern insistiren darauf, dass moralisch Alles in Russland, mit Ausnahme Alexander's, gegen die

4) Vergl. z. B. Bernhardi, Denkwürdigkeiten Toll's. II, Buch 5.

Fortsetzung des Kriegs und Überschreitung der Gränzen gewesen sei. Kutusow und alle Generale hätten dagegen gestimmt, und sich nur widerwillig dem Verlangen des Kaisers gefügt. Wenn ein Aufschwung über die Preussen gekommen, wenn ganz Preussen sich begeisterungsvoll erhoben: so sei das nicht in Folge des Anstosses durch die Russischen Heere geschehen, sondern — in Folge der York'schen Kapitulation: die erst habe das ganze Volk begeistert, und dieser allgemeine Wille des Volks wiederum habe dann auch zuletzt den König, so ungern er daran ging, bestimmt, sich gegen Frankreich zu erklären. — Dagegen ist Vieles zu sagen. Die Russische Streitmacht bei Überschreitung der Gränze war nicht gross, in Allem ungefähr 125,000 M.[5]); aber das war für den ersten Augenblick vollkommen hinreichend, um sich unter deren Schirm zusammenzuthun und zu rüsten, um so mehr, als die feindliche Streitmacht, meist vernichtet, in nur geringen Überbleibseln vorhanden war, und vor einigen Monaten nicht einigermaassen streitfähig wieder auftreten konnte. Und so geschah es. York's Abfall oder vielmehr die allgemeine Überzeugung, dass jetzt, nach dem Weltgericht in Russland, der Augenblick der Entscheidung gekommen sei, wo man

5) Wir folgen in dieser Angabe Bogdanowitsch, der aus den sichersten Quellen geschöpft und Beweise genug gegeben hat, dass er jeder Parteilichkeit fern steht. Nach ihm zählte das Heer von Wittgenstein, mit Inbegriff der ehemaligen Armee von Tschitschagow und den Kosaken Platow's 35,000 Mann; — der Bestand der rechten Kolonne der Hauptarmee unter Tormassow (Garden, Grenadiere, Kürassiere), war 17,000 M.; ihre Vorhut unter Winzingerode zählte 16,000 M.; die linke Kolonne der Hauptarmee unter Miloradowitsch fasste mit Inbegriff der Truppen von Sacken und Radt 35,000 M. in sich. In Summa: 123,000 M.

sich wieder zur Freiheit und Selbständigkeit aufraffen könnte, indem man dem Französischen Bündniss entsagte und sich an Russlands Befreiungsheer anschloss; dieser Gedanke, zu dessen Verwirklichung York das erste Beispiel gab, konnte allerdings nicht anders als elektrisch wirken, und das ganze tief niedergetretene Volk begeisternd erheben: aber ohne die vordringende Russische Macht, die die Französischen Streitkräfte überall verdrängte und vertrieb, hätte der Gedanke schwerlich in Ausführung kommen können, da Französische Truppen noch hinreichend in Deutschland und Preussen vorhanden waren, um jede versuchte Erhebung sofort niederzuschlagen. Also nur das Vorrücken der Russen, das Zurückdrängen der Franzosen, das Befreien der Preussischen Lande von diesen Bedrängern und Unterdrückern konnte die Freiheit und die Mittel geben, mit aller Macht aufzustehn und sich zum Kampf auf Leben und Tod zu bereiten. — Was endlich die Abneigung der Russischen Feldherrn und Heere betrifft, den Krieg weiter zu tragen: so ist das ebenfalls eine irrige Idee. Jedes tüchtige Heer wünscht den Krieg, zumal nach einem glücklichen Feldzug, wo sich neue grosse Aussichten und Hoffnungen eröffnen; das Russische mehr wie jedes andere, weil der Krieg es, nicht nur wie bisher, zu Türken und Polen, in arme, ausgesogene Länder, sondern in die reichsten, cultivirtesten und civilisirtesten Länder der Welt führen musste. Ein Krieg im Westen war also dem Russischen Heer ein erfreulicher und lockender. Dazu war man überzeugt, dass Preussen, dass Deutschland sich anschliessen würden, und dass man durch Überziehung Frankreichs, durch Eroberung von Paris selbst, Genugthuung für

erlittene Drangsale und Demüthigungen holen würde. Statt also, wie man vorgeben will, Abneigung, herrschte allgemeine Freude und Begeisterung bei dem Gedanken, den Krieg über die Gränze zu tragen, den Feind in seinem eigenen Lande heimzusuchen. — Wenn der 70jährige Kutusow für seine Person anders dachte: so war das leicht erklärlich: das Feuer der Jugend und des Unternehmungsgeistes war bei ihm längst erloschen: er hatte ohne viel Zuthun von seiner Seite einen unerhörten Erfolg gehabt, einen unglaublichen Ruhm erworben: diesen wollte er in Sicherheit bringen und nicht gern sein Feldherrn-Verdienst neuen Prüfungen aussetzen, die ihm vielleicht seiner errungenen Lorbeeren hätten berauben können: daher war er für den Frieden, für den Abschluss des Kriegs innerhalb der eigenen Gränzen. Aber mit diesen Gesinnungen stand er fast allein.

Wir bedauern es, dass der Verfasser, der nur zu oft den ausländischen Schriftstellern ihre Behauptungen nachschreibt, sich hier durch sie hat irre führen lassen. Er sagt (Band I, S. 2): «Das Russische Volk fühlte die Nothwendigkeit des Friedens; das Russische Heer, nach seinen ungeheuren Strapatzen, bedurfte der Ruhe; und Kutusow, auf der Neige des Alters, so wie viele seiner Mitgefährten wünschten das Ende des Kriegs und verlangten deshalb Unterhandlungen, die, wie sie meinten, Russlands Triumph durch einen glänzenden Frieden sichern sollten». — «Kutusow war für den Frieden» — gewiss! — aber auch viele seiner Kampfgenossen? — Das bezweifeln wir. — Die Wogen bei der Russischen Armee gingen damals hoch: das Selbstgefühl war gehoben, und man ver-

langte Genugthuung für Moskau; alle jüngern Krieger wünschten die Fortsetzung des Kampfes, der ihnen eine glänzende Carriere versprach; die ältern sahen zu gut ein, dass ein Herrscher auf dem hohen Standpunkt von Napoleon, nicht nach einer Niederlage Frieden schliessen könnte. Die Worte, die der Verfasser (S. 2) nach den «Lebensbildern» von Napoleon anführt: «man könnte, um Östreich zu demüthigen, sich mit Russland einigen, indem man Polen opfert; — Alexander werde beide Hände bieten» — sind nichts weiter als eine *boutade*, ein im Zorn oder Ärger über Österreich hingeworfenes Wort, aber keine ernstliche Absicht, wie Bogdanowitsch anzunehmen scheint. Wie? Napoleon, damals in der Vollkraft seiner geistigen und auch materiellen Mittel, sollte nach einem unglücklichen Feldzug (dessen Nicht-Erfolg er äussern Zufälligkeiten zuschrieb) sich sogleich für überwunden erklären und Frieden schliessen — *credat Judaeus*! — da kennt man wenig die Macht der Leidenschaft, die am stärksten durch Verluste gereizt wird. — Gleich darauf bemerkt der Verfasser auch sehr richtig: «aber konnte Alexander auch auf die Dauerhaftigkeit eines Friedens mit Napoleon rechnen?» — Ganz gewiss nicht, und das war die Hauptursache der Nothwendigkeit, den Krieg bis zum Äussersten, bis zum Sturz Napoleon's fortzusetzen. Ein Frieden mit Napoleon, ohne demüthige Unterwerfung unter seinen Willen, war unmöglich: Napoleon duldete keinen Gleichen neben sich; er wollte Knechte; *une antichambre de Rois!*

Unser Verfasser hat alles über diesen Krieg gelesen; nur nicht alles gehörig durchdacht — in einem

beschränkten Zeitraum war das unmöglich! — und daher folgt er nur zu oft auf Treu und Glauben seinen Vorgängern. — Aber, wer in solchen Sachen gearbeitet, weiss, welche Vorsicht man dabei anzuwenden hat, wie viele Autoren, bei allem Streben nach Wahrheit, doch durch die unmerklichen Einflüsse der Nationalität, des Patriotismus, der Voreingenommenheit und selbst geheimer Neigungen oder der Leidenschaft beherrscht werden, und sich zu Behauptungen fortreissen lassen, die wenig durch die That begründet sind. Das Erste bei dem Historiker muss die Prüfung durch die gesunde Vernunft sein; Behauptungen, die dieser und dem gewöhnlichen Gange der Dinge widersprechen, muss man zwei mal überlegen, ehe man sie sich aneignet. Und eine solche war die von der Abgeneigtheit des Russischen Heers gegen die Überschreitung der Gränzen und die Fortsetzung des Kriegs. Der Schreiber dieser Zeilen kann hier seine eigene Erfahrung anführen. Er lebte zu jener Zeit zuerst in Moskau, dann in den Ostsee-Provinzen, zuletzt in Petersburg, wo er als Freiwilliger in das Heer trat. Er war Zeuge der Gesinnungen, die Heer und Volk durchdrangen; er kannte die Gedanken, die durch alle Schichten der Gesellschaft gingen, weil er in den verschiedensten derselben verkehrt hatte: vom Höchsten bis zum Niedrigsten war man für die Fortsetzung des Kriegs und seine völlige Durchführung bis wo möglich zu Napoleon's Sturze: Paris, Paris, Genugthuung für Moskau in Paris! — Das war der Gedanke, der alle Krieger begeisterte; das war das Ziel, das man sich steckte und im Auge behielt; und das man im Verein mit Preussen, Deutschland, England und Öster-

reich, ja ganz Europa, das man fortreissen müsse, glücklich zu erreichen hoffte.

Wir haben oben auf die wechselnden Kriegssysteme hingewiesen: dieser Feldzug von 1813 war nun in kriegshistorischer Hinsicht sehr merkwürdig, indem er gewissermaassen zwei streitende Systeme gegen einander aufstellte, und einen grossen Umschwung in den Ansichten der Kriegsmänner hervorbrachte. Wir bedauern, nicht die mindeste Andeutung darüber bei dem Verfasser gefunden zu haben, wie er denn überhaupt auf die geistigen Hintergründe, auf die grossen durch die Thaten repräsentirten Ideen zu wenig Rücksicht nimmt, die uns doch erst den wahren innern Zusammenhang der Dinge offenbaren. Er gibt uns nur nach Bernhardi den bekannten Trachenberger Operationsplan, ohne irgend ein Wort der Erläuterung, der Erklärung oder Beurtheilung hinzuzufügen. Wir wollen mit wenigen Worten diese Lücke hier ergänzen.

Der Feldzugsplan von 1813 wurde von den Russischen Generalen eingegeben, und entsprang aus den Erfahrungen des Jahres 1812 und den Ansichten, die es bei ihnen hervorgerufen. Auf sie basirte General Toll seinen Operationsplan für die verbündeten Heere, den er zuerst in Gitschin und sodannn in Trachenberg vorlegte, und der zuletzt endgültig adoptirt ward.

Bis dahin hatten fast in allen Heeren die Jomini'schen Ansichten vorgeherrscht; alle jüngern Kriegsmänner hatten aus ihnen ihre Ideen und Meinungen vom Kriege geschöpft, und seine Lehren standen bei allen ans Denken nicht Gewöhnten als Axiome fest. Eine Russische Übersetzung derselben wurde vor dem Kriege von 1812 selbst dem General Barclay, damals

Kriegsminister, vorgelegt, und findet sich unter seinen Papieren: er scheint aber nicht viel Aufmerksamkeit darauf verwandt zu haben; wenigstens hatten die Jomini'schen Ansichten bei ihm wenig Einfluss: er ging ganz in seinen praktischen Erfahrungen, so wie in einzelnen Bülow'schen Ideen auf, welche seine Diskussionen mit Pfuel bei ihm erweckt und eingebürgert hatten. Desto mehr Einfluss aber hatten Jomini's Lehren bei allen den jüngern Offizieren vom Generalstabe (oder wie sie damals hiessen «von der Suite»); jeder strebte nach klaren Begriffen über die Kriegführung, und fand sie selten so einfach und überzeugend und zugleich durch Beispiele erläutert dargelegt wie bei Jomini. Er wurde daher eifrig in den Jahren 1807—12 von den Offizieren studiert (und namentlich von Toll); neben ihm noch, vornämlich bei den deutschen Offizieren im Russischen Heer, Bülow, der auch seine Anhänger hatte, die aber hinter den andern bei weitem zurückstanden. Worauf Jomini in seinem System das grösste Gewicht legte, war der aus Bonaparte's Feldzug in Italien von 1796 abstrahirte Grundsatz von den «innern Linien». Bonaparte hatte stets seine verschiedenen Divisionen in nahem Zusammenhang gehalten; wenn er durch die feindlichen Umgarnungen, die ihn fangen sollten, durchgebrochen war, stellte er eine Division zur Beobachtung des einen Theils der gesprengten Feinde auf; eine andere behielt er in Reserve, um überall, wo es Noth that, Hülfe zu bringen; und mit den übrigen warf er sich auf den andern Theil des gesprengten Feindes, um ihm wiederholte mächtige Schläge beizubringen. Das war sein System gegen Beaulieu und Colli,

und später gegen Wurmser und Dawidowitsch, und sodann abermals gegen Alvinzy und Quasdanowitsch. Die Österreicher waren wie verfangen in der Idee des Umgehens, theilten sich daher immer wieder, um ihren Gegner auf grossen Umwegen zu umfassen; er aber, indem er seine Macht in der Mitte zusammenhielt, fiel, wie wir eben gesehen, zuerst über den einen Theil und dann über den andern Theil her, und schlug sie jeden besonders. Er hielt somit die «innern Linien», wie seine Gegner die «äussern». — Das entwickelte nun Jomini des Weiteren. Alle jüngern Militairs, wenigstens in Russland, schworen nun auf die «innern Linien». — Napoleon's Feldzug in Russland war nun auch auf die innern Linien angelegt: er trieb einen Keil zwischen die beiden Russischen Armeen hinein, trennte sie weit aus einander, und suchte sie dann einzeln zu vernichten. Das gelang ihm aber nicht, und die getrennten Heere fanden sich bei Smolensk wieder zusammen. Durch die Natur der Dinge machten sich die fernern Operationen, indem er weiter vorging, wie von selbst. Die Russische Hauptarmee hatte, indem sie zurückging, ein starkes Korps an der Düna gelassen, um Petersburg und die herumliegenden Gouvernements zu decken; ein anderes noch stärkeres Korps stand in Wolynien zur Deckung gegen Angriffe von der Polnischen Gränze. Gegen diese beiden Armeekorps musste Napoleon seine lange Operationslinie im Weiterschreiten sichern, und stellte ihnen links die Korps von Oudinot und St. Cyr, und rechts die von Schwarzenberg und Reynier entgegen. So entstanden nach 3 Seiten: Nord, Süd und Ost, drei sich bekämpfende Armeen, von denen die Fran-

zösischen die innern, die Russischen die äusseren Linien behaupteten, und die sich mehr oder minder im Gleichgewicht hielten. Dieses Gleichgewicht wurde aber südlich aufgehoben, als die noch intakte Moldau-Armee nach dem Frieden mit den Türken herbeigezogen ward, und nun, nach den bei Moskau getäuschten Französischen Erwartungen und dem begonnenen grauenvollen Rückzuge, sich an der Beresina der grossen Französischen Armee vorlegte, um dem weichenden Feinde den Todesstoss zu versetzen. Tchitschagow's grobe Fehler, Wittgenstein's Zaudern, Kutusow's Eifersüchtelei und wenige Thätigkeit, überhaupt sein Austerlitzer Respekt vor Napoleon, retteten damals noch die Trümmer des Französischen Heers, die jedoch durch die jetzt erst einbrechende Kälte vollends aufgerieben wurden. — Hier nun hatte Napoleon die innern Linien gehabt, aber, wie es sich ergab, bei seiner zu weit vorgetriebenen Operationslinie, zu seinem Unglück; die äussern Linien erwiesen sich hier, bei der Räumlichkeit zum Ausweichen und bei der gewonnenen Möglichkeit, seine Kräfte aus dem Lande immer wieder zu erfrischen, als die vortheilhaftern: hätte Napoleon gleich im Anfange bei seiner grossen Übermacht sie gegen das Russische Heer gehalten oder halten können: so war dieses verloren, weil es sodann aller äussern Hülfen und Zuflüsse vom Lande, überhaupt jeder nähern Verbindung mit ihm beraubt worden wäre.

Das also waren die Lehren des Jahres 1812: drei Heere: eins das sich vorn entgegenstellt, zwei andere, die die Flanken bedrohen, aber mit der Weisung, übermächtigen Gegnern auszuweichen; zuletzt, wenn der

Feind durch die natürlichen Einbussen in sich geschwächt und halb aufgerieben worden, von allen Seiten gegen ihn anzudringen, ihm möglichst den Rückweg zu verlegen, und ihn dann vollends zu vernichten. Diese Lehren wurden nun die Grundlage zu Toll's Kriegsplan für das Jahr 1813: drei Heere hier wie dort, da die Verhältnisse ziemlich analog: eins, das die nördliche Hauptstadt (Berlin) und die umliegenden Provinzen deckt; ein anderes, das sich vorn entgegenstellt; endlich ein drittes, und hier in Folge der natürlichen Verhältnisse als stärkstes angenommen, das die südliche Flanke und den Rücken bedrohen sollte. — General Baron Toll war ein Mann von viel Geist und Talent, doch kein Genie; er schuf nicht, sondern wandte das Gegebene, Erfahrene, klug auf die Umstände an.—Ein Hauptvorzng seines Plans war ferner, dass er gegen die Österreichischen Ansichten (Erzherzog Karl!) von gewissen höchst wichtigen todten Punkten, die man gewinnen müsse, abstrahirte, und stets nur die lebendigen Kräfte des Feindes im Auge behielt, und auf und gegen sie alle die eigenen verfügbaren Kräfte richtete und verwandte. Das feindliche Heer sollte der Zielpunkt aller Armeen sein, aber so, dass man ihm, wenn es überlegen wäre, ausweiche; wenn nur gleich oder schwächer, es angriffe; folglich, da Napoleon in seiner Person allein ein ganzes Heer wog, überall wo er anwesend, Ausweichen, Vermeiden der Schlacht; wo er nicht anwesend, Angreifen. Wie drei schwere Gewichte sollten sich diese Heere an den Feind hängen; drückte er zu stark auf das eine, so mussten die beiden andern mit vermehrtem Gewicht und Druck ihn wieder zurückziehen.

Napoleon dagegen hatte nach seinem System der innern Linien seine Kräfte aufgestellt: drei Heere, gegen jedes der ihn rund umstehenden eines, und im Mittelpunkt hinter ihnen als Rückhalt seine zahlreiche Garde, ein starkes Reiterkorps und, was am meisten ins Gewicht fiel, er selbst; mit der Absicht, wenn eins der feindlichen Heere sich etwas vorwagte, zu dem Korps, das jenem entgegenstand, hinzueilen, und mit verstärkter Kraft den vorwitzigen Feind derb zu schlagen; und wenn sich nun die andern feindlichen Theile, nach dem ihnen vorgeschriebenen Operationsplan (in dessen Besitz er durch General Gersdorf, der ihn sich aus dem Österreichischen Hauptquartier verschafft hatte, gekommen war), ebenfalls vorgewagt hätten, mit seiner rasch zurückfliegenden Reserve ihnen nach der Reihe das gleiche Schicksal zu bereiten, bis ein oder wiederholte Schläge sie so in Unordnung oder Auflösung gebracht, dass er nun seine Vortheile weiter verfolgen und eins oder das andere derselben völlig hätte vernichten können. Durch die Thätigkeit der Reserven, wie es das System der innern Linien bedingt, hatte er so viele seiner Feldzüge erfolgreich beendigt; so sollte es auch hier sein: durch ihren verstärkten Druck sollten sie im entscheidenden Augenblick auf dem entscheidenden Punkte den Ausschlag geben. Ein einziges Versäumniss in dieser Hinsicht verdarb alles. Nach der Schlacht bei Dresden war er nahe am Gelingen: unterstützte er, wie er es sich anfangs gedacht, den gegen Teplitz im Rücken des Feindes vorgedrungenen Vandamme mit aller Kraft seiner Reserve, so wäre die verbündete Hauptarmee wahrscheinlich völlig aufgelöst, zersprengt, aufgerieben

worden, und die Coalition lag zu seinen Füssen. — Er that es nicht, und dieses Hauptversäumniss entschied den Feldzug wider ihn. Zum zweiten Male wollte die günstige Gelegenheit nicht wiederkommen. Vergeblich lief er mit seiner Reserve von Blücher gegen das grosse Heer nach Böhmen, und von Böhmen gegen Blücher; vergeblich schickte er Oudinot und dann Ney gegen Berlin: nichts wollte mehr gelingen; seine Untergenerale wurden geschlagen, und er selbst müdete seine erlesene Reserve durch die ewigen vergeblichen Märsche vorwärts, rückwärts, durch das beständige *va et vient*, wie er es nannte, bis zur Todmüdigkeit, bis zur völligen Erschöpfung ab. Und als nun so sein Heer innerhalb zweier Monate in erschöpfenden Anstrengungen halb zu Grunde gegangen war, zogen die Verbündeten das Netz hinter ihm, wie in Russland an der Beresina, so hier mit besserem Erfolg bei Leipzig zu; die Entscheidungsschlacht erfolgte, und entschied gegen Napoleon.

So war hier das System der innern Linien abermals gegen das der äussern aufgetreten, und trotz der vielen und grossen Vorzüge, die es hat, abermals überwunden worden. — Jomini's Ansehen sank; seine apodiktisch vorgetragenen Lehren fanden ihre Beschränkung; nur wenige ideenarme Köpfe schworen noch unbedingt auf ihn und sein System. Es stellte sich nun klar heraus, dass im Kriege kein System unfehlbar ist; dass alle gut sind, mit Vernunft und den Verhältnissen angemessen angewandt: kurz, dass der oberste Grundsatz, das oberste Gesetz aller Kriegskunst einzig und allein nur die Vernunft sei; dass folglich die erste Bedingung, den Krieg gut zu führen,

darin bestehe: 1) Vernunft zu haben, und kein System oder Routine; und 2) der Vernunft, den Verhältnissen gemäss zu handeln.

Vernunft und Charakter — darin liegt die ganze Feldherrnkunst!

Man trifft im gewöhnlichen Leben Leute, die glauben, dass, so wie einer den Soldatenrock anzieht, er damit zugleich auch die Weihe erhalte, *ipso facto* Kenner und Meister der Kriegskunst werde; und dass jeder, der nicht den Rock trage, unmöglich etwas davon verstehen könne. Wir setzen ihnen obigen Satz entgegen, so wie das Beispiel aller jener grossen Feldherrn, die ohne lange Vorbereitungen als Jünglinge auftraten und als solche ihre schönsten Thaten vollbrachten: die Alexander, Hannibal, Scipio, Gustav Adolf, Condé, Bonaparte. Wie man sieht, es sind die grössesten aller!

Wir fügen dem noch ein tiefes Wort Friedrich's des Grossen bei, der mit Bezug auf ähnliche Behauptungen unterm 23. Dec. 1758 an Fouqué schrieb: «Ein Maulesel, wenn er auch zehn Feldzüge mit der Armee mitgemacht hat, bleibt am Ende doch nur ein Maulesel» — d. h. es muss noch etwas mehr dahinter sein, als Rock, Gamaschen, Routine.

Nicht die Regeln des kleinen Dienstes, nicht die Regeln der Taktik, selbst nicht die der Strategie machen den Feldherrn, eben so wenig wie die Regel den hervorragenden Künstler oder Dichter macht; sondern bei diesen ist es Vernunft, Phantasie und Schöpfungskraft; bei jenem, der noch höher steht, ist es ausser Vernunft, Phantasie und Erfindungs-

kraft, auch, da er handeln muss, Thatkraft und Charakter.

Man muss die Regeln kennen, aber nicht aus ihnen schöpfen wollen, sondern einzig nur aus dem, was die Regeln eingiebt, der Vernunft; man muss zu dem Urquell zurückgehen, sich nicht an abgeleitete Bäche halten.

Man verzeihe uns, dass wir hier so viel vom Krieg und dem Geiste desselben sprechen; aber das zu beurtheilende Werk ist eine Kriegshistorie, wo die Kriegsideen die Hauptrolle spielen müssen; die Ideen so gut wie die Systeme; die Operationspläne wie ihre Ausführung; die Zwecke, die man sich auf beiden Seiten vorsetzt, so gut wie die Mittel und Wege, deren man sich dabei bedient. Darin liegt eben das Anziehende wie das Belehrende der Kriegsgeschichte; die minutiöse Beschreibung der Märsche und der Schlachten und aller ihrer Bewegungen thut es nicht, wenn wir nicht auf die Motive bei jedem Schritt aufmerksam gemacht werden.

Wir haben in unserer Besprechung über das vorliegende Werk mehr allgemeine Gesichtspunkte aufgestellt, als dass wir in das Besondere der Erzählung unsers Verfassers eingegangen wären; aus keinem andern Grunde, als weil eben jene allgemeinen Gesichtspunkte ihm fehlen, seine Erzählung dagegen, so weit sie es ohne den allgemeinen Überblick sein kann, korrekt und untadelhaft ist, so dass es nicht viel darüber zu sagen giebt. Er hat alles gelesen und verglichen, seine Quellen treu und vollständig benutzt, alle Daten richtig beigebracht, zweifelhafte berichtigt, und man wird ihm nicht leicht irgend einen Irrthum nachwei-

sen können; kurz er hat ein vorzügliches Werk geliefert, nur dass demselben der weltgeschichtliche Blick nicht inwohnt, der über Zeiten, Menschen und Völker schweift, und alle sich gleich gegenwärtig hält. Wir vermissen bei ihm eine gewisse Übersichtlichkeit, einen leitenden Gedanken, der wie der bekannte rothe Faden durch das Ganze gehe und das Ganze zusammenhalte; endlich auch das Künstlerische, eine Erkenntniss des Sittlich-Dramatischen, des Hochtragischen in den Ereignissen der drei Feldzüge, von denen jeder in sich vollkommen abgeschlossen da steht, alle drei zusammen aber eine grosse tragische Trilogie bilden.

Der Geschichtserzähler muss Künstler sein, muss wie der Künstler verfahren. Wie der Maler z. B. seine Hauptpersonen in dem Vorgrund hält, und auf die weniger wichtigen nur Seitenlichter fallen lässt: so muss der Historiker, der Künstler sein will, auch mit den Thatsachen in seiner Darstellung verfahren: die wichtigeren, entscheidenderen, der Kern der Sache muss uns in die Augen springen, die weniger wichtigen müssen mehr zurücktreten. Geschichtschreiber, die nicht Künstler sind, behandeln alles mit gleicher Umständlichkeit, Wichtiges und Unwichtiges, und heben das Entscheidende nie gehörig hervor.

Betrachtet man den Feldzug von 1813 im Allgemeinen mit Künstler-Auge, so bietet er uns vollkommen ein grosses Trauerspiel, mit seiner Schürzung des Knotens, seiner steigenden grösseren Verwickelung, der fortdauernden Ungewissheit, die den Zuschauer in der Schwebe erhält, bis der immer tiefer geschürzte und verwickelte Knoten zuletzt durch die

Riesenschlacht bei Leipzig seine Auflösung erhält. Andererseits bilden die drei Feldzüge von 12, 13 und 14 eine vollkommene dramatische Trilogie, in welcher die einzelnen Dramen, Russland, Deutschland, Frankreich, obgleich jedes in sich vollendet, nur einen besondern Akt des Ganzen bilden. Der Feldzug von 1812 ist die Schürzung des allgemeinen Knotens: es geht um die Unterjochung oder Freiheit der Welt. Aller Anschein, alle Aussichten sind für die Unterjochung: auf der einen Seite eines der ausserordentlichsten Genies, das der Zeitenlauf hervorgebracht, und das frühzeitig auf den rechten Punkt gestellt ward, wo es sich entfalten und seine volle Reife und Macht erhalten konnte; dieses Genie mit den ausserordentlichsten materiellen Mitteln ausgestattet, an der Spitze des ungeheuersten, kriegsgeübtesten Heers, das die Neuzeit gesehen, unterstützt von alten, erfahrenen, kriegskundigen Führern: die gewaltigsten materiellen Mittel geleitet von der grössten Geistesmacht; Alles dieses auf der einen Seite: — auf der andern Seite ein zwar hochgebildeter edler Geist an der Spitze, aber kein schöpferisches, kein Kriegs-Genie; Feldherrn, brav, im Kämpfen geübt und ergraut, auch theilweise mit Karakterkraft ausgestattet, aber ohne jene überwiegende Grösse, die Gehorsam fordert und gebietet; endlich ein tapferes, todesmuthiges Heer, das aber wenig gelenk und geübt in den grossen Manövern des Kriegs war: alle Chancen des Erfolgs schienen somit offenbar nur auf der einen Seite; und, — das ist eben das Ausserordentliche, das uns anzieht, weil es auf das geheimnissvolle Einwirken einer höhern Macht deutet — die mit aller Hoffnung,

fast mit aller Gewissheit des Siegs ausgestattete Partei wird überwunden; die dagegen mit weniger Aussicht auf Erfolg eingetretene gewinnt den glänzendsten Sieg. Welche Peripetie! der forschende Geist wird angeregt, die Ursachen, die Gründe zu suchen: hundert Gründe, die näher zu Tage liegen, werden gefunden, hundert tiefere bleiben verborgen, die uns auf höhere unbegreifbare Ursachen hin verweisen. — Das war die tiefere Verwickelung des Knotens. Für das erste Drama, den Krieg von 1812 oder Russland, war zwar die vollständige Lösung erfolgt: das gewaltige, erobernd eingefallene Kriegsheer war grausenvoll untergegangen; echt dramatisch, theils durch eigene Schuld, theils durch höhern Rathschluss; — aber das grosse allgemeine Drama war damit noch nicht gelöst, denn der Eroberer war entkommen, der Beweger aller dieser Massen, und mit ihm seine treuesten Stüzzen und Gehülfen: und damit blieb die grosse Aufgabe: Freiheit oder Knechtschaft, noch unentschieden; denn der gewaltige, knechtende Geist stand noch ungebrochen da, erschüttert, geschwächt in seinen Mitteln, aber nicht niedergebeugt, nicht zu Boden geschlagen. Ein zweiter Akt des grossen allgemeinen Trauerspiels, ein zweites besonderes Drama tritt jetzt in Scene, mit gleich grossem, gleich spannendem Interesse. In Russland war es, wie der Schwächere, Alleinstehende im Kampfe mit dem Stärkern, verbündet mit Starken, dem Verderben entrinnen würde; — hier in Deutschland gleich angespannte, ungeheure Kräfte, die sich so ziemlich das Gleichgewicht halten, aber dabei zwei unsichtbare mächtige Kräfte: auf der einen Seite der überlegene, höhere, einheitlich leitende

Geist; — auf der andern die angestrengteste Leidenschaft, die Verzweiflung, die keinen Ausweg sieht als Sieg oder Untergang. Also was wird stärker sein: der höhere Geist oder die höhere Leidenschaft? — Der höhere Geist führt zerschmetternde Schläge; aber die Leidenschaft hält sie aus, die Verzweiflung treibt zu immer verstärkterem Widerstand; Tausende werden niedergeschlagen, Hunderttausende stehen wieder auf. Es ist ein merkwürdiges Ringen der Geistesmacht mit der Leidenschafts-, der Verzweiflungsmacht: diese geht nicht immer so wie hier siegreich aus dem Kampf; Karthago rang auch verzweiflungsvoll und ging unter. — Hier ward die Kraft, welche die Verzweiflung giebt, auch gut geleitet, und trotz Hunderter von Hindernissen, die sich entgegenstemmten, zuletzt glücklich zu einem guten Ende geführt, Dank sei es vornämlich zwei persönlichen Grössen, die auf der einen Seite der überlegenen, gewaltigen Grösse auf der andern entgegentraten: Alexander und Blücher; — Alexander als das Alles vereinigende, beschwichtigende, zusammenhaltende und auf ein grosses Ziel folgerecht hinleitende Princip; Blücher als die energische Karakterkraft, die nie verzagt noch aufgiebt, und immer und immer wieder ihre Anfälle und Streiche wiederholt. — So ward auch dieses Drama vollständig durch die Schlacht von Leipzig und die Überwältigung des Eroberungsheers gelöst. — Aber noch stand der Eroberer aufrecht, tief geschwächt, der Nimbus seiner Unüberwindlichkeit gebrochen; aber in seinem unbeugsamen Willen, in seiner mächtigen Persönlichkeit neue Kräfte findend, und dem nun seinerseits in Frankreich einfallenden Gegner die äussersten Anstrengun-

gen des Genie's entgegensetzend. Wie der Riese der Fabel schöpfte er Kraft und Macht aus der Berührung seines Heimathsbodens. Ein neues anziehendes Schauspiel beginnt: auf der einen Seite die fast siegsgewisse, weit überlegene materielle Macht; auf der andern die überlegene Geistesmacht mit geringern Mitteln, löwenartig mit einander ringend; auch hier ein Kampf der Verzweiflung, aber nicht der Verzweiflung eines ganzen Volks, sondern eines Individuums. Hart, schwer war der Kampf, die Entscheidung hing oft an einem Haar: ein heller Geistesblitz und Entschluss führte die Lösung endlich herbei: Paris fiel und Napoleon war überwunden. Nicht nur dieses dritte Drama, Frankreich, war vollendet und beschlossen, sondern mit dem Fall von Napoleon auch die ganze grosse Trilogie: der Kampf um Europas Unabhängigkeit oder Knechtschaft endigte, wie es musste, mit dem gerechten Sieg der Freiheit: alle Völker athmeten frei auf, der Alp der auf Europa lag, war abgewälzt. — Der Kampf von 1815 oder Belgien, lieferte nur ein kurzes Nachspiel, das die Ergebnisse des grossen Dramas Frankreich endgültig bestätigte. Napoleon ging auf St. Helena unter.

Welch' mächtiges, erschütterndes Drama, Napoleon! — der Held, gross, mit allen geistigen und Gemüths-Eigenschaften ausgestattet, fesselt unser Interesse, zieht unsere Bewunderung auf sich, die Theilnahme folgt ihm: aber er begeht moralische Fehltritte und Versündigungen: der Bewunderung mischt sich Unwille bei; — er wird zuletzt immer übermüthiger, härter, gewaltthätiger: das Interesse lässt ab von ihm, und verwandelt sich in Widerwillen, Hass, in den in-

nigsten Wunsch, ihn bestraft und gestürzt zu sehen: er fällt, nicht unverschuldet, wie der antike Held des Trauerspiels; — ein gemischtes Interesse bemächtigt sich des Zuschauers: Theilnahme, Bewunderung, Mitleid; aber zugleich auch das erhebende Gefühl einer höhern ordnenden Weltmacht, welche die Dinge mit Gerechtigkeit lenkt. Wie fest stand er! — ein Hauch stürzt ihn um. Die geheimen Zwecke jener Weltmacht waren erreicht, und das Werkzeug fällt. Das Räthselhafte bleiben freilich nur die Zwecke, die dann jeder nach seiner Weisheit erklärt!

Die zwei grossen Drama's Russland, Frankreich, gehen uns hier nichts an, wir haben es mit den Thaten und Handlungen des Drama's Deutschland zu thun, und wollen es näher betrachten. Es ist vollkommen kunstgerecht:

Erster Akt. Einleitung, Schürzung des Knotens: York's Übertritt und Alexander's Entgegenkommen einigen Preussen und Russland; sie erheben sich gegen den gefallenen, aber gewaltig sich wieder aufraffenden Napoleon: nicht ganz entscheidende Kämpfe bei Lützen und Bautzen, wo die gute Sache sich kaum aufrecht zu halten vermag. Das Übergewicht neigt sich immer mehr auf die Seite der grössern Geistes- und Feldherrn-Macht — Leidenschaft und Verzweiflung scheint zu unterliegen. Europas Befreiung ist wieder in Frage gestellt.

Zweiter Akt. Der Waffenstillstand, Napoleon's Hauptfehler, vor Vollendung des entscheidenden Schlages, den er bei seiner Übermacht siegreich führen konnte, innegehalten zu haben; der Stillstand rettete das Bündniss und Preussen, dessen Heer und Volk in

tiefer Bethörung über ihn jammerte! — Unterhandlungen, Werbung um Österreich, das in seiner Hand gewissermaassen die Würfel hält, die entscheidenden Gewichte, welche die Schale, in die sie sich legen, zum Sinken bringen müssen. Durch Napoleon's Schuld, ja fast mit seinem Willen, legt Österreich sein Gewicht in die Schale gegen ihn. Es beugt ihn wenig: der Sieg muss ihm die unbestrittene Herrschaft über Europa, und damit über die Welt geben; und, seinem Genie vertrauend, zweifelt er nicht an dem Sieg. «Sie werden Fehler machen, wiederholt er, wir werden sie benutzen, und die Würfel fallen für uns.» — Auf allen Seiten Rüstungen — allgemeine Spannung.

Dritter Akt. Wieder-Entbrennen des Kampfs: erste Periode der noch ungekühlten Hitze: Napoleon's Geistesmacht und Thatkraft gewinnt den glänzenden Sieg bei Dresden. Er hält das Schicksal in seiner Hand: verfolgt er seinen Sieg in alter Weise, so gelang es ihm, die feindliche Hauptarmee zu sprengen, meist zu vernichten, Österreich damit zum schmähligen Frieden su zwingen, Preussen aus der Reihe der Staaten auszulöschen, und Russland in seine fernen Gränzen zurückzuwerfeu. An wie Wenigem hing Europas Schicksal. Jetzt aber sieht man wieder unsichbar die höhere Macht eingreifen. *Quem deus vult perdere, dementat*! Oudinot's Niederlage bei Grossbeeren, und gleich darauf die von Macdonald an der Katzbach theilen, zerstreuen Napoleon's Aufmerksamkeit: er wendet sie von den nächstvorliegenden hauptwichtigen Operationen ab in dem Augenblick der letzten Entscheidung, und diese fällt somit gegen ihn aus: Vandamme's Korps, das die Vernichtung

des feindlichen Hauptheers herbeiführen, beschleunigen soll, wird, nicht unterstützt wie es musste und wie der Bonaparte von Italien es gethan hätte, selbst geschlagen und vernichtet. Blieb Napoleon hier gegenwärtig, kehrte er nicht nach Dresden zurück, sondern wachte über die gehörige Ausführung seiner tief durchdachten Anordnungen, und vervollständigte er sie durch Vorschiebung seiner Reserven und gehörige Unterstützung Vandamme's: so wurden die entscheidendsten Erfolge errungen; Teplitz und die Eingänge nach Böhmen besetzt, und das verbündete Heer in den Engwegen des Gebirges von zwei Seiten eingeschlossen, gedrängt, ward aufgelöst und aufgerieben. — Hierauf Heldenthum der Russischen Garden und des 2ten Armeekorps bei Priesten (Straden) am 17. (29.) August, und am folgenden Tage entscheidender Sieg bei Kulm. — Also jetzt Sieg und Niederlage im Gleichgewichte; dort der glänzende Gewinn bei Dresden, der in seinen Folgen eine schreckenvolle Lösung versprach, aufgewogen, zu nichte gemacht durch die Siege bei Grossbeeren, an der Katzbach und bei Kulm. — Die Wage schwankt abermals unentschieden hin und her; und mit ihr die allgemeine Spannung, Furcht und Hoffnung.

Vierter Akt. Zweiter Versuch auf Berlin; zweiter Versuch in Böhmen einzubrechen: beide vereitelt durch den Sieg bei Dennewitz, die Kämpfe bei Nollendorf und am Geiersberg. — Alles noch in der Schwebe. — Napoleon verliert wie in Moskau kostbare Zeit, während man das Netz um ihn zu legen beginnt; eine Thätigkeit wie in Italien konnte ihm vielleicht bei raschem Entschluss einen Sieg über die getheilten Hee-

reskräfte des Feindes verschaffen: aber die Massen waren zu gross, zu ungelenk; man bewegte sie nicht so leicht wie die kleinen, flinken, kriegs- und siegstrunkenen Divisionen des Italischen Heers. Überdiess will Napoleon, unähnlich dem Bonaparte in Italien, nichts aufgeben, alles behaupten, und verliert darüber Alles. — Die Wage fängt an sich zum Vortheil der Verbündeten zu neigen, indem neue Kräfte zu ihnen stossen, wie das Heer von Polen unter Bennigsen; und die Kräfte beginnen sich dichter an einander zu schliessen, und den Spielraum des französischen Heers immer mehr zu beschränken. Blücher geht siegend bei Wartemburg über die Elbe, und tritt in die nächste Gemeinschaft mit dem Nordheer; Bennigsen schliesst sich an das Böhmische Heer, das sich bereit macht, von der Südseite vorzudringen, und im Verein mit den beiden nördlichen Heeren den Gegner auf den engsten innern Raum zusammenzudrängen, wo er nicht anders kann als schlagen, und ihn sodann mit aller zusammengefassten Macht und Kraft zu erdrücken. Das Ungewitter zieht sich drohend über den Häupten Napoleon's und seines Heers zusammen.

Fünfter Akt. Ungebeugt bleibt sein Feldherrngenie und seine Zuversicht: er zweifelt nicht am Siege. Er hat 200,000 Mann auf einem Fleck; hält die berühmten «inneren Linien», und hat seine Kräfte in der Mitte concentrirt; gelingt es ihm, den einen Theil der Gegner hinzuhalten, zu entfernen, um sodann mit seiner gesammten Macht auf den andern Theil zu fallen, so war sein Sieg, sein Übergewicht, seine Herrschaft über Europa entschieden. Darauf gehen seine Gedanken. — Im verbündeten Heere fühlte man

das und war zu Allem entschlossen; doch die Oberleitung war mangelhaft und häuft am Entscheidungstage Thorheiten und Fehler. So ficht Napoleon, obgleich schwächer im Ganzen, mit Übermacht bei Wachau, weil Schwarzenberg die Hälfte des Heeres in eine Sumpfgegend gestopft, wo es unbeweglich stockt. Kaiser Alexander rettet noch aus der Gefahr durch festen Willen. Aber die Sache ist zweifelhaft geworden, und man harrte ängstlich der furchtbaren Entscheidung entgegen; Alles hing von Augenblicken, von Zufälligkeiten ab, den eigentlichen Waffen des Verhängnisses. — So wird der Zuschauer dieses Drama's in Ungewissheit, in Furcht und Besorgniss bis zum letzten Augenblick erhalten. — Was Napoleon in seinen Hoffnungen und Erwartungen noch begünstigte, war das zweideutige Benehmen eines der feindlichen Anführer, des Kronprinzen von Schweden, der von zwei entgegengesetzten Antrieben bewegt wurde, von seinem Hass gegen Napoleon und der Hoffnung, ihn zu beerben; und wiederum von der Liebe zu seinen Landsleuten, den Franzosen, und der Furcht, wenn er kräftig gegen sie aufträte, sie sich zu entfremden; der deshalb, um zwischen diesen streitenden Gegensätzen durchzukommen, gar nichts thun wollte. Blücher stand somit in der grössten Gefahr, durch Napoleon völlig erdrückt zu werden, ehe das Hauptheer wirksam hätte eingreifen können Bernadotte's Untergenerale und geschärfte Weisungen der Monarchen zwangen diesen endlich zu der allgemeinen Entscheidung widerwillig mitzuwirken. Diese erfolgte in dem dreitägigen Riesenkampfe bei Leipzig, und fällt, obgleich der Erfolg anfänglich Napoleon

begünstigt, zuletzt nachtheilig für ihn aus; ein grosser Theil seines Heeres wird aufgerieben, ein anderer gefangen genommen, er muss über den Rhein zurückweichen; und er bahnt sich den Weg dahin über das Bairisch-Österreichische Heer von Wrede weg, das ihm bei Hanau den Weg vertreten will. Aber kaum auf Frankreichs Boden angelangt, geht sein Heer in Folge der überstandenen Anstrengungen, Leiden, Entbehrungen, und durch den Zutritt der ansteckenden, den Krieg begleitenden Krankheiten, grösstentheils zu Grunde. In Russland hatte er ein erstes ausgewähltes Heer verloren; ein zweites fast gleich starkes, das er mit der ungeheuersten Anstrengung aufgebracht, bedeckte mit seinen Leichen Deutschlands Gefilde, oder verkam in Frankreichs Hospitälern; schwer sollte es ihm nun werden, da er so viel vorausgenommen, auf dem vaterländischen Boden neue genügende Kräfte zu versammeln.

Das 2te Drama, Deutschland, war zu Ende, abermals zu seinem Nachtheil!

Hier wie im vergangenen Jahre sah man die Ehren des Siegs und Triumphs auf diejenigen gehäuft, die das meiste gethan, desselben verlustig zu gehen; und die eigentlichen Thäter, Retter, Sieger wies man mehr in den Hintergrund zurück. Welt und Schmeichler priesen als Überwinder, wie dort Kutusow, so hier Schwarzenberg und Bernadotte, und suchten einen Glorienschein um ihre Häupter zu heften; die Nachwelt wird, ausser Napoleon, der ausnahmsvoll steht, nur Alexander, Blücher und Eugen von Würtemberg als die eigentlichen Grössen dieses Krieges nennen; und in zweiter Linie noch Scharnhorst, den stillwirken-

den Vorbereiter, Toll, Diebitsch, Gneisenau und Bülow. — Aber, o der Gerechtigkeit! Eugen von Würtemberg, von seinen Kriegern angebetet, die willig ihr Leben für ihn hingaben; Retter bei Pirna und Kulm, und später im Leipziger Kampfe auf Wachau's Höhen und in Gossa's Gründen: er ward in Berichten und Büchern kaum erwähnt! — Seine unerschütterliche Ausdauer bei Wachau mit seinem Helden-Korps, dem 2ten, und Klüx' tapferen Preussen verhinderten das Durchbrechen der Linie und damit die entschiedene Niederlage. Mehr wie zwei Drittel seiner Helden bedeckten mit ihren Leibern die Wahlstatt, aber keiner war gewichen; am Morgen waren ihrer 10,000 gewesen, der Abend sah davon nur 3000 übrig. An ihnen brachen sich die Wogen der *furia francese*. Auch gestehet der neueste Darsteller der Leipziger Kämpfe, Wuttke, ihm und seiner Heldenschaar unbedenklich den Preis der Tapferkeit in dieser Völkerschlacht zu. Sie waren *les braves des braves* gewesen, und in den öffentlichen Berichten fand man kein Wort über ihr Verdienst!

Doch kehren wir zu unserem Verfasser zurück, betrachten wir die Vorzüge und die Mängel seines Werkes im Allgemeinen.

Es kommt hier auf den Standpunkt an, auf dem man steht; auf die Ansprüche, die man macht; endlich auf die Vorgänger, die ein Schriftsteller auf seinem Wege gehabt hat; — keiner soll auftreten, der nicht etwas Eigenes, Neues beizubringen, etwas Falsches, Irrthümliches zu berichtigen hat.

Betrachtet man unsern Verfasser vom Standpunkt der Welt-Literatur aus, so wird er nur wenig her-

vorragen; betrachten wir ihn aber von dem Standpunkt der bisherigen Russischen Literatur in diesem Fache, dann nimmt er allerdings eine ehrenwerthe Stellung ein. — In der Russischen kriegsgeschichtlichen Literatur hatten wir bisher nur zwei Schriftsteller, die ein grosses Ansehen gewonnen[6]), Danilewski und Miliutin; an sie reihet sich nun Bogdanowitsch. — Miliutin, dessen Werk wir sehr hoch achten, ist jetzt Kriegsminister, jedes Wort über ihn würde daher verdächtig scheinen, und wir schweigen; sein Werk ist überdies im Ausland bekannt und anerkannt. — Was Danilewski betrifft, so hatte er eine grosse Gabe zu erzählen, sein Styl ist vortrefflich, kurz, gedrungen; seine Darstellung klar und übersichtlich; ihm ging nur Eins ab, das, was Cicero so schön in dem kurzen Satze zusammenfasst: der Geschichtschreiber müsse sein: *homo probus et dicendi peritus.* — Davon konnte man nur die letztere Hälfte Danilewski beimessen; die Haupteigenschaft des Historikers: Wahrheitsliebe, Unparteilichkeit, «*ut non solum possit sed et velit veritatem dicere*», ging ihm ganz ab; statt ihrer war seine Göttin die Hofgunst; das gnädige Lächeln oder Lob irgend eines Hochgestellten, das Beifallnicken eines Kriegsministers oder Feldmarschalls überwog bei ihm alle andern Rücksichten. Er war ein moderner *Vellejus Paterculus.* So verloren seine Werke, trotz so vieler ihrer Vorzüge, schnell ihren Werth, weil ihnen der Hauptvorzug jedes historischen Werks abging: unbestechliche Wahrheitsliebe und Gerechtigkeit.

6) Wir sprechen nicht von Buturlin und den andern, die französisch schrieben.

Danilewski hatte den günstigsten Standpunkt, etwas Tüchtiges auf dem militair-historischen Felde zu leisten: er hatte nicht nur den meisten der Begebenheiten, die er beschrieb, beigewohnt, sondern noch dazu in den vortheilhaftesten Verhältnissen; er kam früh in die höchsten Kreise, sah und erfuhr hier Vieles; dies erleichterte ihm die Mittel, ausgebreitete Verbindungen anzuknüpfen, und sich überall Aufklärungen, Beiträge und Belehrungen zu verschaffen; und zuletzt wurden ihm auch die Archive, die Bibliotheken und geheimen Papiere zugänglich gemacht: kurz, er hatte alle Mittel, sich über Alles die genaueste Auskunft zu verschaffen. Er benutzte sie nur, um seinen Gönnern zu sagen, was sie gern hörten, und die Sachen in einem Lichte darzustellen, wie es ihnen am besten gefiel. — So lieferte er, trotz aller Begünstigungen und Vorzüge, nur mittelmässige, unzuverlässige Werke, bloss weil er nicht, wie Cicero wollte, als *homo probus* nur sein Gewissen befragte, und, ohne Rücksicht auf Personen und Verhältnisse, die Wahrheit und Gerechtigkeit allein vor Augen behielt.

Unser Verfasser erzählt nun nicht als Augenzeuge, hat nicht die angenehme, belebte Darstellung von Danilewski; aber dafür Ruhe, Unparteilichkeit, unerschütterliche Wahrheitsliebe und Gerechtigkeit für Alle. Bei ihm werden weder gewisse bevorzugte Personen in den Vordergrund geschoben, und ihnen alle möglichen Thaten und Verdienste, wahre und erdachte, beigelegt; noch Andere, nicht minder Verdienstvolle, aber bei Hofe in Ungunsten Lebende, oder von einer bei dem Verfasser nicht beliebten Nationalität, nur obenhin erwähnt oder ganz mit Still-

schweigen übergangen. Er hat für alle das gleiche Maass, die gleiche Gerechtigkeit. Niemand wird ihm, in diesem Zeitalter der Eigensucht, aus seiner Geschichte die Nationalität abmerken. Und das ist auch ein Vorzug.

Ein zweiter ist der Fleiss, die ausgedehnte Forschung, das Suchen nach Wahrheit, die er bei seinem Werke angewandt. Man wird kein nur einigermaassen erwähnenswerthes Werk über diesen Feldzug finden, das er nicht gelesen, benutzt; und damit hat er noch die officiellen Papiere des Militair-Archivs, des auswärtigen Archivs verglichen, und viele der von ausländischen Schriftstellern erhobenen Ansichten näher festgestellt und berichtigt. Ebenfalls ein grosses Verdienst.

Endlich ist zu rühmen seine leidenschaftslose, genaue und erschöpfende Darstellung der Begebenheiten; man wird darin keine glänzenden Gedankenblitze, die weithin aufhellen, keine tiefen Ideen, die eindringende Blicke in die Dinge thun lassen, keine lebhafte, fortreissende, bezaubernde Darstellung finden: aber eine ruhige, sorgfältig begründete, ausführliche Erzählung der Begebenheiten; vorzüglich auf Leser berechnet, wie bei einer jungen Literatur nicht anders zu erwarten, denen diese Sachen noch ziemlich fremd sind, die also die erste Belehrung daraus schöpfen wollen. Kurz es ist kein glänzendes Werk, aber ein nützliches.

Das sind seine Hauptvorzüge. Die Mängel sind die zu wenige Selbstständigkeit, die zu grosse Abhängigkeit von dem fremden Urtheil. Der Verfasser sichtet nicht genug die Angaben der fremden Erzähler; er überschaut nicht mit freiem Blick das Ganze, und

erzählt deshalb nicht immer klar und übersichtlich genug. Der Erzähler muss stets das Ganze vor Augen haben, muss vornämlich nur die Hauptzüge, das Wesentliche hervorheben, und die Sachen so darstellen, dass der Zusammenhang jenes Ganzen immer klar dem Geiste des Lesers gegenwärtig bleibe. Daher muss man vermeiden, seine Erzählung mit zu vielem Detail zu überladen; das zerstreut und zieht von der Idee des Ganzen ab. — Der Geschichtsschreiber muss immer einen doppelten Gesichtspunkt vor Augen haben: 1) er schreibt entweder, gleich nach den geschehenen Begebenheiten, unmittelbar für die Mitwelt und will sie ausführlich über alle Vorfallenheiten unterrichten; oder 2) er schreibt, nachdem ein bestimmter Zeitraum verflossen und das brennende Interesse für die geschehenen Dinge bereits verflogen ist, für die Nachwelt, und da hat er eine ganz andere Manier einzuhalten, wenn er zu ihr gelangen will. Er hat vor Allem zu bedenken, dass die Nachwelt ihre eigenen, sie ganz in Anspruch nehmenden Begebenheiten hat, über die ihr jedes Detail angenehm ist, und dass sie der Vergangenheit ein weniger reges Interesse widmet. Je weiter nun diese Vergangenheit zurück, je weniger will sie geringfügige Umständlichkeit. Das Gewesene rundet sich in den Augen der Nachwelt zu einem mässigen Ganzen ab, dessen Theile und Zusammenhang sie klar überblicken will. So will sie auch die Geschichte davon. Die Umrisse, die grossen Züge des Ganzen müssen hervortreten, ebenso die grossen sich offenbarenden Karaktere und Personen. Man will Gründe, Ursachen, Zusammenhang und Folgen genau übersehen

können, und von allem Wichtigeren will man die bezeichnenden, die charakteristischen Züge haben. Wir können über die Gesinnungen der Nachwelt urtheilen, wenn wir in unsere eigene Brust greifen, weil wir selber unserer Vorgänger Nachwelt sind. Für sie muss man wie Thucydides schreiben: das Ganze wohl abgerundet und übersichtlich, und das Einzelne, Wichtigere doch mit scharfen, hervorspringenden Zügen klar in die Augen tretend. Er schrieb vor mehr wie 2000 Jahren, und jeder Gebildete liest ihn noch jetzt mit Bewunderung und Belehrung.

Vornämlich hüte sich der Erzähler in das Bannale zu verfallen, Sachen umständlich zu beschreiben, die den Dingen inhärent sind, wie in den Schlachten und Gefechten der Donner und Blitz der Kanonen, das Streiten und Ringen der einzelnen Haufen; eine leichte, die Phantasie erregende Andeutung wirkt da mehr als lange, langweilige Beschreibungen. Der Leser hasst das Alltägliche, und will nur das Ausserordentliche, Seltene, die eigentliche Signatur der Thaten und Begebenheiten.

Wir fürchten nun, dass der Verfasser sich hierin nicht genug gehütet hat, dass er uns oft, um seine Unparteilichkeit zu zeigen, mit gar zu vieler Ausführlichkeit das tapfere Streiten irgend eines Ost- oder Westpreussischen Regiments, oder die Heldenthat eines Markischen oder Pommerschen Bataillons vor Augen geführt hat; solche Thaten dürfen nur genannt werden, wenn sie etwas ganz Besonderes waren, das nicht alle Tage, nicht in jeder Schlacht wiederkehrt; so z. B. verdiente der Zweikampf auf Leben und Tod an der Katzbach zwischen einem Fran-

zösischen und einem Preussischen Bataillon (vom Brandenburgischen Regiment) unter Major Othegraven, allerdings Erwähnung, wo dieses gegen jenes, das im Viereck stand, in Linie anrückte, es sofort, umschwenkend, von drei Seiten einschloss, und nun mit Bajonet und Kolben so heftig dagegen stritt und arbeitete, bis die Franzosen völlig zu Boden geschlagen waren. Es war ein Zweikampf von Massen; er bezeichnet den Sinn, das Gemüth des fechtenden Soldaten, und wiederholt sich nicht alle Tage. — Die Preussischen und Französischen historischen Darsteller sind unerschöpflich in solchen Erzählungen, um die Bravour der Ihrigen recht hervorzuheben, man darf ihnen aber nicht Alles nachsagen; theils schrieben sie gleich nach den Begebenheiten, theils mischte sich ein starkes Nationalgefühl ein; aber wenn man funfzig Jahre später schreibt, einer andern Nationalität angehört, muss man alle jene, meist wenig beglaubigten Histörchen, nicht immerfort wiederholen; es sei denn, dass sie etwas ganz Ausserordentliches sind; dieses freilich ist für die Leser aller Zeiten und aller Völker. — Daher, fürchten wir, hat der Verfasser seine Schlachten-Beschreibungen zu sehr ausgedehnt, ihnen zu viel Bannales beigemischt, und darüber nur zu oft das Wesentliche, das sie vor andern Kennzeichnende, übersehen.

Noch hätten wir gewünscht, dass der Verfasser bei den parteiischen Darstellungen der Deutschen, die alle Glorie des Sieges für sich allein in Anspruch nehmen, und immer nur von ihren Grossthaten in jenem Kriege sprechen, ohne der Russen zu erwähnen, ja sich den Schein geben, als hätten sie allein Alles

gethan: wir hätten gewünscht, sagen wir, dass der Verfasser dieser Anmaassung gegenüber etwas dreister aufgetreten wäre, und mehr darauf insistirt hätte nachzuweisen, welch' grossen, wesentlichen, ja Hauptantheil, wie materiell bei den Schlachten, so moralisch bei der Leitung des Ganzen zum Ziel, die Russen und ihr Kaiser an dem endlichen Erfolge hatten; nicht in hochmüthiger, verletzender Weise, wie Danilewski es thut, sondern in ruhiger Darlegung der Thatsachen. Wir haben die höchste Achtung für die Thaten der Preussen in diesem Kriege; glauben aber, dass die der Russen wohl verdienen, neben ihnen genannt zu werden. Schon der edle Prinz Eugen von Würtemberg erhob sich in seinen Schriften gegen die sich einschleichende Zurücksetzung der Russen. Das untrüglichste Beweismittel aber sind Zahlen. Die beiden Ereignisse, die den Kampf in Deutschland wie in Frankreich entschieden, waren die Schlachten bei Leipzig und bei Paris; nun wer lieferte die zahlreichsten Kämpfer zu denselben, wer bezahlte sie mit dem meisten Blute? Eine kleine Tabelle wird uns das zeigen.

Leipzig.

	Streiter			Verluste		
	nach Bogdanowitsch.	nach Plotho.	nach Schulz.	nach Bogdanowitsch.	nach Plotho.	nach Beitzke.
Russen	126870	136000	122000	19535	22604	22604
Preussen....	71251	70000	71000	16000	14950	16430
Österreicher	89157	78000	92000	12000	8400	8400
Schweden...	18000	18000	18000	300	300	103

Unter 21 Generalen, die sich hier den Tod oder Wunden holten, waren von den Russen nicht bloss 12, wie Plotho meint, sondern 18, die Bogdanowitsch namentlich aufführt (II, S. 545); unter ihnen der tapfere Schüler und Kriegsgefährte von Suworow, Schewitsch, und der unerschrockene Newerowski, der den Löwen-Rückzug bei Krasnoi machte; beide fielen im dichtesten Gewühl der Schlacht. — Von 1793 ausser Kampf gesetzten Offizieren waren 864 Russische, also fast die Hälfte der ganzen Zahl; und die Menge der verwundeten oder getödteten Mannschaften war nach Plotho bei den Russen allein fast eben so gross wie bei den Preussen und Österreichern zusammengenommen.

Eben so bei Paris. Kämpfer zur Schlacht traten 110,000 M. auf; ausser der Preussischen Garde und dem Österreichischen Korps des Kronprinzen von Würtemberg, fast alles Russen. Davon wurden getödtet und verwundet: 7000 Russen, 1753 Preussen, 185 Österreicher. Das Korps des Prinzen Eugen von Würtemberg, das überall, wo es um die Entscheidung ging, eine Hauptrolle spielte, verlor hier ein Drittel seiner Mannschaft; und neben ihm seine treuen Mitkämpfer und Heldenbrüder von Pirna, Kulm und Leipzig, Helfreich's 14te Division, gar die Hälfte.

Diese Zahlen sprechen für sich selber!

Und was die moralischen oder geistigen Einflüsse in Hinsicht auf die Leitung des Ganzen betrifft, so gesteht selbst Beitzke, ein Verkleinerer der Russen, fast wider Willen ein: «Im Felde hat Russland zwar nicht die Hauptsache gethan, diese that das kleine

Preussen; aber es lässt sich nicht läugnen, in der Politik ist Russland der maassgebende Faktor gewesen. Kaiser Alexander war der Agamemnon dieses grossen Kampfes, und er war es, der den grossen Eroberer vom Thron stiess» (III, 542).

Indess nennen wir Russen neben ihm, der Gerechtigkeit huldigend, mit Vergnügen Blücher, den wackeren, unermüdlichen Helden, ohne den der Kampf vielleicht nie zu einem glücklichen Ende geführt worden wäre.

Doch schon genug, und übergenug; — eilen wir zum Schluss.

Alles wohl erwogen ist Summa Summarum unsere Meinung über das vorliegende Werk: Es hat, von einem höheren Standpunkt genommen, vielleicht seine kleinen Mängel, wie jedes menschliche Werk, und die zumal bei den ersten Produkten einer aufkeimenden Literatur unvermeidlich sind; — aber dagegen hat es auch seine bedeutenden Vorzüge; und in Berücksichtigung dieser, glauben wir, verdiene es wohl den grossen Preis der Stiftung.

(Aus dem Bulletin, T. VII, p. 519 — 557.)

25 August / 6 September 1864.

Bericht über eine im Sommer 1863 unternommene Reise in den östlichen Altai, von Dr. Wilhelm Radloff.

Nachdem ich auf drei Reisen die Tatarstämme des Altai und ihre westlichen Nachbarn zwischen Irtisch und Thian-Schan durchforscht hatte, musste ich jetzt meine Aufmerksamkeit nach Osten wenden, um eine nähere Einsicht in die versprengten Tatarstämme des nordöstlichen Theiles des Tomskischen Gouvernements und des obern Jenissei-Gebietes zu erhalten.

Ich glaubte am Besten die neuen Forschungen an das mir Bekannte anknüpfen zu können, wenn ich noch einmal das Gebiet der Schorzen durchstrich und von hier aus in die südliche Abakansteppe vordrang. Ich wandte mich daher zuerst nach Biisk und ging dann, nachdem ich die Ulalusche und Makariewsche Mission berührt, am linken Ufer der Bija aufwärts bis zur Lebed-Mündung.

Auf diesem Wege berührte ich mehrere Kumandinen-Dörfer. Die Kumandinen bewohnen die Ufer der Bija zwischen Makariewsk und der Lebed-Mündung und die Nord-Abhänge des Gebirges zwischen Ulalu und Bija. Sie leben angesiedelt in kleinen Dör-

fern von 5 — 10 Häusern und beschäftigen sich mit Ackerbau und Fischfang. Ihre Wohnungen sind entweder roh aus Balken gezimmerte Holzbaracken oder Hütten aus Birkenrinde. Die Nachbarschaft russischer Dörfer hat hier schon grossen Einfluss geübt und die Nationaltracht wie auch das herumschweifende Nomadenleben ganz verdrängt; auch die russische Sprache hat bei vielen Individuen schon festen Fuss gefasst, so dass man oft ein buntes Gemisch von Russisch und Tatarisch zu hören bekommt. Der eigentliche Dialect der Kumandinen steht dem der Lebed-Tataren sehr nahe. In administrativer Hinsicht sind die Kumandinen in zwei Saisanschaften getheilt.

Da ich wenig Aussicht hatte, hier sprachliche Aufzeichnungen machen zu können, hielt ich mich bei ihnen nicht auf, sondern folgte dem Lebed in seinem Laufe aufwärts und verweilte nur bei den Lebed-Tataren einige Tage.

Etwa 20 Werst von der Mündung des Andaba verliess ich den Lebed und wandte mich zur Kondoma, der ich bis zur Alexandrowschen Goldwäsche folgte; von hier aus ging ich südlich zum Mrass, welchen ich in seinem obern Laufe überschritt, und begab mich darauf zu den Quellen des Madyr, einem linken Nebenflusse des Abakan

An der Kondoma, dem Bsas und Mrass traf ich viele Schorzen, und am Mrass verweilte ich einige Tage, da sich mir Gelegenheit zu sprachlichen Aufzeichnungen bot.

Am 30. Mai erreichte ich endlich die ersten Wohnsitze im Gebiete des Abakan. Die hier angesiedelten Tataren sind Schorzen, die etwa vor 50 Jahren einer

Hungersnoth wegen die westlichen Waldgebirge verliessen. In administrativer Hinsicht gehören sie noch bis heute zu den Schorzen und zahlen ihren Tribut nach Kusnetsk. Ihre Sprache neigt sich mehr der der Abakan-Tataren zu, und sie sind wie diese zum grössten Theil getauft. Sie wohnen in hölzernen Hütten oder auch in Häusern und beschäftigen sich mit Ackerbau und Viehzucht. Die reiche Natur, die sie umgiebt, hat die Armen, durch Hunger vertriebenen schon zu einem bedeutenden Wohlstande gebracht.

Von hier aus ging mein Weg zum Taschtyp und dann theils am linken theils am rechten Ufer des Abakan bis zu seiner Mündung in den Jenissei. Auf diesem Wege besuchte ich viele Dörfer der Sagaier, Koibalen und Katschinzen. Über einen Monat hielt ich mich bei diesen Abakan-Tataren auf, da gerade sie das Hauptziel meiner diesjährigen Forschungen waren.

Die Tataren der Abakan-Steppe stehen unter zwei Steppen-Gerichten:

1) das Steppengericht der vereinigten Stämme verschiedener Herkunft (früher Sagaisches Steppengericht genannt).
2) das Katschinzische Steppengericht.

Ersteres hat seinen Sitz an der Mündung des Askys, letzteres nicht weit von der Mündung des Abakan. Früher bestand noch ein drittes, das Koibalische Steppengericht; dieses ist aber seit einigen Jahren aufgehoben, und seine Unterthanen sind theils den Sagaiern theils den Katschinzen zugezählt.

Die Abakan-Tataren leben zum grössten Theil in

runden Birkenrinden-Jurten und wechseln ihre Wohnsitze im Sommer und Winter. Die Sagaier beschäftigen sich mehr mit dem Ackerbau, halten wenig Vieh und leben meist in grosser Armuth. An einigen Stellen finden sich auch angesiedelte Dörfer, diese sind aber meist von verrussten Individuen angelegt. Die Katschinzen hingegen sind reich und beschäftigen sich ausschliesslich mit der Viehzucht. Die Sagaier sind zum grössten Theil, die Katschinzen alle getauft, wenn auch ihre Kenntniss vom Christenthum sehr gering ist, und der Schamanismus bei ihnen ungeschwächt fortbesteht.

Diese Abakan-Tataren sind aus dem buntesten Gewirr von Elementen zusammengesetzt, aber durch langjähriges Zusammenleben in Sprache und Lebensweise fast zu einem Stamme zusammengeschmolzen.

Als die Kirgisen vor zwei Jahrhunderten in ihrer Hauptmasse die Abakan- und Jenissei-Steppe verliessen, blieben in den Thälern des Askys zwei Stämme derselben, die Sagaier, zurück. Diese sind sich noch heute ihrer Abstammung bewusst. Die reichen Ebenen des Abakan blieben aber nur sehr kurze Zeit ohne Bewohner. Von allen Seiten drängten sich die in den benachbarten Waldgebirgen wohnenden Stämme zur Ebene. Von Süden her zogen die Beltiren, von Süd-Osten Koibalen und Matoren, von Nordwesten versprengte Stämme der Arinen und Assanen zu dem weiten Abakanthale herab. Alle diese kleinen Stämme nahmen aber nur einen sehr kleinen Theil des Abakanthales in Besitz.

Zu dieser Zeit hatten die Kämpfe mit den Russen und Chinesen die Macht der Kalmücken immer mehr

untergraben, und die nördlichen dem Altyn Kan untergebenen Turk-Stämme zogen zum Theil in den Altai, zum Theil in die Waldgebirge zwischen Bija und Abakan, und vermischten sich theils mit den früheren Einwohnern jener Gebirge (Jenissei-Ostjakischen Stammes), theils brachen sie bis zur Abakan-Steppe durch und bevölkerten diese südlich vom Askys.

Während die den Kalmücken unterworfenen Turk-Stämme am südlichsten Rande Sibiriens entlang zogen, wurden die Trümmer des Reiches des Kütschüm Kan vom Tobol durch die andringenden Russen nördlich von Kusnetsk über den Tom bis zum Jenissei gedrängt, wo sich ein Theil derselben an der Katscha nicht weit von Krasnojarsk niederliess. Als sich aber die Kirgisen aus dem Abakanthale zurückzogen, lockte dieselben der Reichthum des obern Jenissei-Gebiets nach Süden, bis sie sich endlich in ihrer Hauptmasse zwischen Abakan und Jüs nördlich vom Askys niederliessen.

Ausser den Koibalen sprachen alle diese Stämme, so verschiedener Abstammung sie auch waren, schon bei ihrer Einwanderung in das Abakanthal türkische Dialecte. Die Beltiren waren, wie auch die Sojonen, schon früher von den Kirgisen turkisirt worden, und als die Turk-Stämme des Kalmückenreiches sich am Abakan niederliessen, entstand aus der Vermischung beider ein Dialect, den ich das Sagaische nennen will, und der in seiner ausgeprägtesten Eigenthümlichkeit an der Mündung des Taschtyp gesprochen wird. Die Katschinzen sprachen eine vom Sagaischen nicht sehr abweichende Mundart (da ihre Sprache gewiss von den früheren Nachbarn, den Kirgisen, Manches ange-

nommen hatte). Das Häuflein Koibalen, das so zwischen zwei bedeutend grössern tatarisch sprechenden Völkerschaften lebte, verlor allmählich seine eigene Sprache und nahm theils die Sprache der Katschinzen theils die der Sagaier an. Der enge Verkehr zwischen Sagaiern und Katschinzen liess zuletzt beide Dialecte in einander übergehen. Jedes Dorf vom Madyr an bis zur Mündung des Abakan zeigt eine allmähliche Dialektveränderung, die oft kaum wahrnehmbar ist, und nur, wenn man die Sprache weit von einander gelegener Ortschaften vergleicht, sind bedeutende Verschiedenheiten bemerkbar.

Alle diese kleinen Mundarten theile ich daher in drei Dialecte:

1) der südliche Dialect (Sagaisch), besonders ausgeprägt am Taschtyp.
2) der mittlere Dialect (Koibalisch), besonders ausgeprägt am Askys und am Ut.
3) der nördliche Dialect (Katschinzisch).

In meinen Sprachproben-Sammlungen habe ich es mir besonders angelegen sein lassen, ein Bild der verschiedenen Dialect-Nüancen in einer fortlaufenden Reihe vorzuführen, was der reiche Märchenschatz der Abakan-Tataren sehr erleichterte.

Von Minussinsk aus fuhr ich zu Boot den Jenissei abwärts bis nach Krasnojarsk, denn von dort beabsichtigte ich mich zu den Karagassen am Kan zu begeben. Ich folgte deshalb dem Kanskschen Postwege bis zum Dorfe Rybinsk und ging von hier südlich zu den Kamassinzen (Kangbashy). Die nördlichsten Kamassinzen sind zum Theil mit Katschinzen ver-

mischt und sprechen den Katschinzen-Dialect. Hier erfuhr ich zu meinem Leidwesen, dass die Karagassen am Kan sich zu den Quellen der Birussa (etwa 10 Tagereisen südöstlich) gezogen hatten, da ihnen im vergangenen Winter alle Rennthiere gestorben waren. Eine so weite Reise zu unternehmen, erlaubte mir meine Zeit nicht; ich kehrte also ohne Verzug nach Krasnojarsk zurück und reiste von dort über Atschinsk zu den Quellflüssen des Tschulym, den beiden Jüs. Das Gebiet der beiden Jüs ist von den Kysyl-Tataren bewohnt. Diese Kysyl leben fast wie die Katschinzen und Sagaier theils vom Ackerbau theils von der Viehzucht. Sie wohnen in viereckigen gezimmerten Jurten und sind alle getauft. Nach Norden sind schon mehrere Dörfer verrusster Kysyl-Tataren.

Diese Kysyl sind aus einer Vermischung versprengter Teleuten, Tobol-Tataren (des Kütschüm Kan) und Jenissei-Ostjaken (Assanen?) entstanden. Unter den Geschlechtern der Kysyl will ich nur das sehr zahlreich bei ihnen vertretene Geschlecht Argyn erwähnen, das sich auch bei den Kirgisen der mittleren Horde findet. Sollte nicht bei der Zerstörung des Tobol-Tatarenreiches sich ein Theil der Unterthanen zur Südsteppe gewandt haben und ein anderer nach Osten gezogen sein, so dass dadurch die Glieder ein und desselben Geschlechtes so weit von einander getrennt sind?

Die Sprache der Kysyl steht der der Katschinzen sehr nahe, neigt sich aber in vieler Beziehung dem Teleutischen zu. Auch hier habe ich während eines längern Aufenthaltes Sprachproben an zwei verschiedenen Orten gesammelt.

Die Kysyl gehören zum Atschinskischen Kreise und haben ein eigenes Steppengericht am schwarzen Jüs.

Vom Jüs ging ich nördlich zum Flusse Kija und folgte diesem Flusse mit einigen Unterbrechungen fast bis zu seiner Mündung in den Tschulym. Auf diesem Wege traf ich drei Tatarenstämme:

1) die Kätsik, südlich von Mariinsk;
2) die Küärik, nördlich von Mariinsk;
3) die Tscholym-Tataren nördlich von der untern Kija am Tscherdat.

Die ersteren sind zum grossen Theil Tobol-Tataren, die zweiten Teleuten und die dritten meiner Ansicht nach turkisirte Ostjak-Samojeden. Von allen Seiten von Dörfern umgeben, ist der grösste Theil dieser Tataren verrusst, spricht russisch und lebt ganz nach Art der russischen Bauern. Das Einzige was diese, meist nur aus einigen Zehent Menschen bestehenden Geschlechter an ihrer Nationalität festhalten lässt, sind die Vortheile (leichtere Abgaben), die sie als Eingeborene vor den russischen Bauern haben.

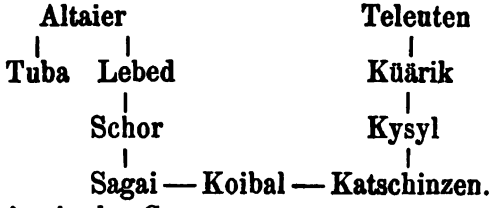
Die Sprache ist bei allen drei Stämmen fast dieselbe: sie liegt in der Mitte zwischen der Mundart der Kysyl und dem Teleutischen. Ich nenne diesen Dialect mit dem Gesammtnamen Küärik-Dialect.

Von der untern Kija kehrte ich über Tomsk nach Barnaul zurück, wo ich Mitte August eintraf.

Bevor ich diesen Bericht schliesse, will ich noch eine Übersicht aller von mir untersuchten Tatar-Dialecte Süd-Sibiriens geben:

1) Sungarische Gruppe:
   Kirgisen.
   Kara Kirgisen.
   Turantschi (Uiguren).

2) Altaische Gruppe:



3) Sajanische Gruppe:
Sojonen.
Karagassen.

Diese drei Hauptgruppen der Türkischen Dialecte Sibiriens bilden in der aufgeführten Reihenfolge ein Mittelglied zwischen den Tatar-Dialecten des Europäischen Russlands und dem im Osten Sibiriens gesprochenen Jakutischen. Alle diese Dialecte bis auf das Karagassiche, das als letzte Übergangstufe zum Jakutischen besonders wichtig ist, und das ich später noch zu untersuchen hoffe, sind von mir, so viel in meinen Kräften stand, durchforscht.

Was meine sprachlichen Sammlungen betrifft, so haben sie sich in diesem Jahre um Folgendes vergrössert:

I. Sprachproben.

1) Tuba.
5 Märchen (32 Seiten).
2) Lebed-Tataren.
4 kleine Märchen.
3) Schorzen.
a) an der Kondoma.
1 Märchen (8 Seiten).
b) am obern Mrass.
4 Märchen (62 Seiten).
4) Sagai.
a) am Flusse Seja.
3 Märchen (84 Seiten).

b) am Taschtyp.
4 Märchen (102 Seiten).
c) am Is.
3 Märchen (42 Seiten).

5) Koibal.
a) am Askys (Sagai).
1 Märchen (18 Seiten).
b) Koibal am Ut.
2 Märchen (80 Seiten).
c) nordwestlich von Askys (Kirgis).
1 Sage (4 Seiten).
1 Märchen (80 Seiten).

6) Katschinzisch.
a) am Üi Tag.
1 Märchen (15 Seiten).
b) an der Abakanschen Uprawa.
2 Märchen (69 Seiten).
c) Kangbashy.
1 Märchen (4 Seiten).

7) Kysyl.
a) am schwarzen Jüs.
1 Märchen (46 Seiten).
b) Ak Kul.
1 Märchen (34 Seiten).
2 Lieder (10 Seiten).

8) Küärik.
an der obern Kija.
1 Märchen (34 Seiten).

II. Lexikon.

Reiche Wörterverzeichnisse der Sagai, Koibal, Katsch und Küärik.

III. Grammatik.

Lautlehre und Etymologie aller obengenannten Dialecte.

(Aus dem Bulletin, T. VIII, p. 25 — 32.)

$\frac{15}{27}$ September 1864.

Bericht über eine im Sommer des J. 1864 zu linguistischen Zwecken unternommene Reise, von F. J. Wiedemann.

Dieses letzte Jahr von den vier, welche mir von der Classe zu Reisen in Angelegenheiten meines ehstnischen Wörterbuchs bestimmt waren, habe ich theils dazu verwendet mich etwas genauer bekannt zu machen mit der Sprache einer Gegend, die ich bisher nur flüchtig hatte besuchen können, nämlich Allentakens, im Nordosten des ehstnischen Sprachbezirks und angrenzend an einen von Finnen bewohnten Theil des St. Petersburgischen Gouvernements, theils um so viel wie möglich an Ort und Stelle Aufschluss zu erlangen über eine nicht geringe Anzahl aus gedruckten und handschriftlichen Quellen gesammelter Wörter, über deren Aussprache die von den Schreibern gebrauchte ungenaue Orthographie in Unsicherheit liess, oder deren Richtigkeit mir aus verschiedenen Gründen zweifelhaft oder nicht gesichert genug erschien.

Den ersten der genannten beiden Zwecke konnte ich leider nicht so vollständig erreichen, wie ich es gewünscht hatte, da die Prediger in den Allentakischen Kirchspielen gerade damals auf einer Sprengelsynode in Wesenberg versammelt waren, und ich deren Rath und Beistand nicht wohl entbehren konnte. So verweilte ich denn nur in zwei von den vier zum

Allentakenschen Kreise gehörigen Kirchspielen eine Woche etwa, und auch die in dieser kurzen Zeit gewonnenen Resultate boten manches Interesse. Die Sprache in Allentaken hat, was sich aus seiner Lage erklärt, manches dem Finnischen Entsprechende in Wörtern und Wortformen, das den anderen Theilen Ehstlands und der Schriftsprache fremd ist.

Befriedigendern Erfolg hatte ich in der Verfolgung des zweiten und für meine lexikalische Arbeit eigentlichen Hauptzweckes meiner Reise. Aus Allentaken begab ich mich zunächst nach Dorpat, wo ich einen Monat verweilte, um die bisher erschienenen Jahrgänge ehstnischer Zeitschriften durchzunehmen, welche, als nicht der allgemeinen sondern einer Localcensur unterliegend, nicht in unsere Bibliothek geliefert werden, und im Buchhandel nicht zu haben sind. Die gelehrte ehstnische Gesellschaft würde mir zwar ihr dort von mir benutztes Exemplar gewiss auch, wenn ich darum angesucht hätte, hieher geschickt haben, wie schon früher auch manches Andere, allein ich zog es vor diese Sachen in Dorpat zu lesen, weil der Herausgeber der einen Zeitschrift, Hr. Jannsen, einer der besten jetzt lebenden Schriftsteller, selbst in Dorpat wohnt, und so am leichtesten und einfachsten von ihm Aufschluss zu erlangen war nicht nur über manche beim Durchlesen seiner Zeitschrift mir aufgestossenen Bedenken, sondern auch über andere, schon früher gesammelte. Von Dorpat ging ich über Werro nach Neuhausen an der Pleskauschen Grenze, also ebenfalls wie Allentaken eine östliche Grenzgegend des ehstnischen Sprachbezirks, aber nicht im Nordosten sondern im Südosten, und nicht gegen Finnen sondern gegen Russen. Dieser Nachbarschaft entstammt wahrscheinlich ein eigenthümlicher Laut, den ich bis dahin noch nirgends im Ehstnischen gefunden

hatte, nämlich neben dem mouillirten L nicht das gewöhnliche deutsche, sondern das gutturale russische. Ich konnte mich leider nicht vergewissern, ob auch an der Südgrenze von den Letten, welche dieselben beiden L haben wie die Russen, das gutturale L in die Sprache der Dörptehsten gekommen ist, denn ich glaubte die Zeit und die mir verliehenen Reisemittel lieber zu dem verwerthen zu müssen, was zu dem Wörterbuch in näherer Beziehung stand. So ging ich denn auf demselben nächsten Wege zurück nach Dorpat und von da weiter nach Turgel im Jerwenschen Kreise Ehstlands, wo ich einige Zeit verweilte, um das bis dahin Gewonnene in mein Lexikon einzuschalten. Darauf reiste ich nach Pernau, das ich zwar auch vor zwei Jahren schon passirt hatte, aber damals auf einem anderen Wege und von einer anderen Seite her kommend. Diess Mal ging es über die Pastorate Fennern und Torgel, durch eine Gegend, die mir zum Theil noch ganz neu war, und hier gelang es mir eine ziemlich grosse Menge von Ungewissheiten, etwa hundert, in meinen Collectaneen zu erledigen. Von Pernau reiste ich dann weiter über Hapsal nach Reval, wo ich den Rest der Zeit zubrachte bis auf eine kürzere, nur einige Tage währende Fahrt nach Baltischport und zu dem Propst Fick nach Kegel, der schon früher, wie ich damals berichtet habe, mir sehr ansehnliche, theils eigene theils fremde Wörtersammlungen mitgetheilt hatte, und der auch jetzt wieder Manches für mich gesammelt hatte, was ihm gelegentlich beim Verkehr mit Ehsten aufgestossen war.

Der Aufenthalt in Reval wurde zum Theil dazu angewandt, das seit dem letzten Ruhepunkt in Turgel wieder Gesammelte dem Manuscript meines Wörterbuchs einzuordnen und Berichtigungen in demselben zu machen, zum Theil dazu, eine bei meiner Ankunft

vorgefundene sehr ansehnliche Sendung von ehstnischen Wörtern und Redensarten durchzuarbeiten von dem Pastor Sengbusch in Dagö.

Mein Verzeichniss unsicherer Wörter ist nun zwar durch diese Reise sehr beträchtlich vermindert worden, allein es sind doch noch genug übrig geblieben. Es sind diess 1) Namen von Naturgegenständen, theils Pflanzen, die ich nicht selbst sehen konnte, theils Thieren, bei denen ich, auch wenn ich sie gesehen hätte, die Species zu bestimmen doch nicht im Stande gewesen wäre, da ich wohl auf die Flora aber nicht auf die Fauna der Ostseeprovinzen mich verstehe; 2) aus alten Büchern stammende Wörter, die, wenn sie früher je ganz richtig gewesen sein sollten, jetzt vielleicht doch nirgends mehr gekannt und gebraucht werden, in so weit sie nicht durch die Bibel im Gedächtniss des Volkes erhalten werden; 3) aus zwar neueren Schriften oder Aufzeichnungen stammende, von denen aber bisher keiner von den vielen Ehsten, die ich befragt habe, etwas wissen wollte, und die möglicher Weise zum Theil auch nur einem Druck- oder Schreibfehler ihre Entstehung verdanken mögen. Von den Wörtern der ersten und letzten dieser drei Kategorien habe ich nun noch als letztes Auskunftsmittel verschiedene kleinere Verzeichnisse angefertigt und in die Gegend, wo diese Wörter her kommen sollen oder her zu kommen scheinen, an Personen geschickt, von denen ich weiss, dass sie gute Kenner der Sprache sind oder Interesse für dieselbe haben, mit der Bitte, darüber Umfrage und Nachforschung anstellen und das Ergebniss ihrer Bemühung mir mittheilen zu wollen.

(Aus dem Bulletin, T. VIII, pag. 32 — 35).

24 November / 6 December 1864.

Über den Feldzug des Darius gegen die Scythen i. J. 513. Eine historisch-strategische Untersuchung von Friedrich v. Smitt, correspondirendem Mitgliede der Akademie.

I.

Die Frage über diesen Kriegszug der Perser ist in neuerer Zeit öfter in Anregung gebracht worden, ohne dass, wie es scheint, eine befriedigende Lösung erfolgt wäre, wie es bei der Unbestimmtheit der vorliegenden Notizen nicht anders zu erwarten war. Der Schreiber dieses hatte sich schon vor langen Jahren sein eigenes System darüber gebildet, von welchem er im Jahr 1834 dem Hrn. Staatsrath Professor v. Eichwald, der sich damals mit seinem Werk über die alte Geographie Russlands beschäftigte, mehrere Ideen mittheilte, wie z. B. über die wahrscheinliche Verwechselung eines Binnensees um Pinsk herum mit dem Maiotischen See, des Tyras mit dem Tanais, und die daraus hervorgehende ganz verschiedene Richtung der persischen Expedition. Hr. v. Eichwald hat diese Ideen benutzt sowohl bei seinem Aufsatz in den Dorpater Jahrbüchern (Juli 1834), als auch später in seinem grössern Werk über die alte Geographie Russlands. Da man sie aber nachmals angefochten und behauptet

hat, Darius wäre bis in die Gegend von Saratow und weiter vorgerückt, so glaubt der Urheber derselben selbst die Feder ergreifen zu müssen, um sie näher darzulegen und zu vertheidigen.

Die Darstellung Herodots im 4ten Buch seines Werks über das Scythenland und den Feldzug des Darius ist sehr allgemein, unbestimmt und widersprechend. Doch dürfen wir den Vater der Geschichte nicht zu hart anklagen, wenn wir erwägen, wie die Kunde neuer unbekannter Länder erworben wird. Nicht auf einmal tritt ein richtiges Bild derselben hervor, sondern wird nur nach und nach durch viele fortgesetzte Forschungen und Untersuchungen geschaffen. Erinnern wir uns, wie in neuester Zeit die Kunde des innern Afrikas gewonnen ward; wie die ersten unbestimmten Angaben durch folgende Reisende näher bestimmt, berichtigt, erweitert wurden; wie viel heroische Selbstaufopferung kühner und unternehmender Männer dazu gehörte, uns jene noch ziemlich dürftige Kenntniss zu erwerben, die wir vom Innern Afrikas besitzen; bedenken wir, sage ich, diese Schwierigkeiten, so wird es uns nicht befremden, dass es Herodot, als dem ersten Berichterstatter über die unbekannten scythischen Länder, nicht viel besser ergangen ist, und dass er bei vielem Neuen, Wahren, durch die Folgezeit Bestätigten, auch vieles Unrichtige, falsch Verstandene und durch Fabeln und griechische Ausschmückungen Entstellte vorgebracht hat. Der Grieche, nach einer auch andern Völkern einwohnenden Sucht, konnte kein neues Land besuchen, ohne, statt einfach das Gesehene und Erlebte zu erzählen, seine heimischen Vorstellungen und Ansichten einzumischen, überall seine vater-

ländischen Götter in den fremden wieder zu erblicken und seine Mythen und Fabeln, sie mochten passen oder nicht, einzuflechten. Daher finden wir denn in der Erzählung Herodots eine Menge jener der griechischen Einbildungskraft angewohnten Sagen von Herkules, von Frauen mit Schlangenkörpern, von Amazonen, Verwandlungen u. s. w., die wir jedoch nicht ihm, dem redlichen Forscher, sondern seinen Gewährsmännern in den Pontus-Kolonien beizumessen haben. Auf diese Gewährsmänner mögen denn auch wohl grösstentheils die Fehler zurückfallen, die wir in der Erzählung von Darius' Feldzug finden, mögen es nun Griechen der Pflanzstädte, oder Scythen, mit denen Herodot durch Dollmetscher verkehrte, gewesen sein. Bei Länderbeschreibungen, bei geographischen Angaben kann die Einbildungskraft nicht so ausschweifen, wie bei den historischen; sie ist an Grund und Boden, an feste Punkte und Orte gebunden; die Phantasie hat nicht den geringsten Spielraum. Anders bei historischen Berichten, die, ohne schriftliche Denkmäler, nur durch mündliche Erzählung und Tradition aufbehalten werden. Jeder, der eine solche Erzählung weiter gibt, mischt oft unwillkürlich etwas von dem Seinigen bei, erweitert, vergrössert, verschönert; und in den auf solche Art durch verschiedene Mittelglieder gegangenen Erzählungen erkennt man oft kaum das eigentliche Factum wieder. Besonders sind dergleichen Ausschmückungen und Übertreibungen bei rohen Völkern üblich; und wenn wir einen ungefähren Begriff haben wollen, wie es mit der Überlieferung von Darius' oder vielmehr der Scythen Kriegsthaten zugegangen sein mag, brauchen wir nur den Blick

auf eine neuere Expedition ins Morgenland zu richten, auf die von Bonaparte nach Egypten, und die Sagen und Erzählungen der Araber darüber zu hören. Barthelemy, der selber in Egypten war, theilt uns in den Noten zu seinem Gedicht: *Napoléon en Egypte* eine derselben mit, deren Inhalt wir der Curiosität halber mit ein paar Worten wiedergeben wollen. « Bounaberdi, heisst es darin, kam vor ungefähr 30 Jahren (die Erzählung ist schon 35 Jahr alt) mit einem Heer, zahlreicher als die Ameisen und schrecklicher als die Heuschrecken; es soll 1001 Myriaden enthalten haben; und er selbst, behauptet man, hatte Gewalt über die Djins (oder Genien). Was gewiss ist, er hatte den Ring des Salomo gefunden, vermittelst dessen er die Sprache der Vögel verstand, und in einem Augenblick die grössten Entfernungen, wie von der Erde zu den Sternen, zurücklegen konnte; bekannt ist es, dass man ihn an demselben Tage in Cairo und unter den Mauern von Jaffa gesehen hat. Über die Gründe seines Zugs ist man nicht ganz im Reinen; nach den glaubwürdigsten Angaben unternahm er ihn, um einem Mamelucken-Bei die Geliebte zu entreissen, die eine Tscherkessin von ausserordentlicher Schönheit war, und von der ein Kopte ihm erzählt hatte. Er hatte für sie zehn Provinzen und hundert reiche Städte geboten, ohne den Mamelucken zu ihrer Auslieferung bewegen zu können, und entschloss sich zuletzt, sie mit den Waffen in der Hand zu erobern. So kam er mit einem ungeheuern Heer nach Egypten, überwand den Mamelucken und dehnte seine Eroberungen bis zu den Ländern Habesch und Sudan aus; die schöne Tscherkessin aber wusste ihn zu überreden,

dass er mit seinem ganzen Heer den Islam annahm.»

So wie es hier bei den phantasievollen Arabern dem «Bounaberdi» ergangen ist, nicht viel besser erging es dem guten Darius bei den Scythen, deren Einbildungskraft nur nicht so beweglich war wie die arabische. Auch er soll unermessliche Schaaren, wenn auch nicht 1000 Myriaden, doch beinahe 100 zu seinem Kriegszug zusammengebracht haben, bewogen, eben so wie «Bounaberdi», durch die Verweigerung eines schönen Mädchens (wenigstens nach Justinus II. 5, der Tochter des Idanthyrsos oder Iancyrus, wie er ihn nennt). Auch er hat den Ring des Salomo besessen, indem man ihn in der kurzen Zeit von 60 Tagen viele Tausende von Wersten zurücklegen lässt, und, wie man die Hand umkehrt, von den Ufern der Donau an die des Dons und der Wolga versetzt; — auch er muss Gewalt über die Djins gehabt und die Sprache der Vögel verstanden haben, da er in öden, baum- und wasserlosen Steppen sein unermessliches Heer zu verpflegen und es durch Wüsteneien und sumpfige Wälder unbeschwert durchzubringen vermochte.

Die Ausschmückung und Entstellung solcher Heerzüge wächst mit dem Verfolg der Jahre. Etwa 60 Jahre nach Darius Zug kam Herodot in die Nähe jener Länder, denen er gegolten hatte, und vernahm nun eine reich aufgeputzte Darstellung desselben, die er uns treuherzig überliefert hat. Da er aber, wie natürlich, nur ein sehr unvollständiges, dunkles Bild von jenen Ländern und also von dem Kriegsschauplatze hatte, so begegnet es ihm, wesentliche Verwechselungen zu machen und dadurch vollends Verwirrung in seine

Erzählung zu bringen, eine Verwirrung, an deren Lösung sich der Scharfsinn der gelehrtesten Männer bisher vergeblich abgemüht hat. Natürlich, wo Unsinn ist, wird auch der scharfsinnigste Geist keinen richtigen Sinn herausbringen.

Nach diesen vorläufigen Bemerkungen wollen wir jetzt in der Kürze Herodots Erzählung etwas näher betrachten.

Zuerst aber drängt sich die Frage auf, wer waren diese Scythen?

Es war derselbe Volksstamm, der aus Asien herübergekommen, zu verschiedenen Zeiträumen in Europa auftritt: zu Herodots Zeit als Scythen in den Steppen Süd-Russlands, die für ein Nomaden-Volk recht wie gemacht waren; im 4ten und 5ten Jahrhundert nach Christo als Hunnen bis nach Ungarn und weiter; vom 8 — 13ten Jahrhundert als Petschenegen und Polowzer; vom 13ten Jahrhundert ab als Mongolen und Tataren; — die mehr oder minder übereinstimmenden Beschreibungen, die Herodot und Hippokrates, Jornandes und Priscus, Nestor und seine Fortsetzer, so wie die orientalischen Schriftsteller uns von ihnen geben, berechtigen uns zu dieser Annahme. Auch bewiesen sich die Mongolen-Tataren zu allen Zeiten als tüchtige Krieger; Attila, Tschingischan, Batu, Timur-Lenk zeigten viel Feldherrn-Geschick; und wie man sieht, waren ihre Vorfahren, die Scythen des 6ten Jahrhunderts vor Christo, ihnen darin mit gutem Beispiel vorangegangen.

Doch waren die Scythen nicht die einzigen Bewohner von Süd-Russland, sondern sie sassen dort untermischt mit slawischen und vielleicht finnischen

Völkerschaften, die sie, ein kriegerischer Stamm, zu jeder Zeit mehr oder minder beherrschten.

Obwohl nun ihr Operationsplan uns durch ein sehr gefälschtes Medium, den Mund unglaubwürdiger und übertreibender griechischer Kaufleute, von denen der redliche Herodot ihn vernahm und beschrieb, überliefert worden ist und daher viele Entstellungen und falsche Zuthaten enthält, so erkennen wir doch in den Grundzügen sehr richtige Ansichten, was auch Herodot bewog, in das Lob auszubrechen: «das Geschlecht der Scythen hat eine Erfindung gemacht, die im Vergleich zu andern die grösste ist, das ist, dass keiner, der sie anzugreifen wagt, entkommt, und dass man sie nicht fassen kann, wenn sie nicht gefasst sein wollen»[1]).

«Von diesem Lande, sagt Herodot (IV. 16), weiss niemand mit Bestimmtheit, was ihm jenseits liegt. Denn ich kann eben von niemand etwas erfahren, der es als Augenzeuge zu wissen behauptete. — Indess alles, so weit wir mit Bestimmtheit vom Hörensagen es zu erfahren vermochten, soll gesagt werden.» — Hier gesteht der würdige Geschichtsvater selber die Unbestimmtheit und Unsicherheit seiner Angaben ein, verlangt also nicht mehr Glauben dafür, als Erzählungen auf Hörensagen verdienen. Er hatte keine geographische Karte vor sich, natürlich, dass er nur ein verwirrtes Bild von der Configuration des Landes geben konnte.

Wir schreiten zur Erzählung. Nachdem Darius bei Byzanz über den Bosporus gegangen (c. 89), führt er

1) Herod. IV. 46.

sein Heer, 700,000 Mann ohne die Flottenmannschaft (c. 87), durch Thracien an die Donau, wo seine Flotte, zwei Tagereisen den Fluss aufwärts ziehend, an einer schmalen Stelle eine Brücke schlägt, die wir nach diesen Bestimmungen entweder bei Tultscha oder bei Isaktscha anzunehmen haben. Die 700,000 Mann sind eine gewöhnliche Übertreibung griechischer Erzählung, und wenn wir nur ein Drittel davon annehmen, also etwa 230,000 M., werden wir gewiss nicht zu niedrig rechnen. Morgenländische Völkergebieter, die Cyrus, Darius, Xerxes, Tschingischan, Batu, Timur, so wie später die Türkenherrscher, liebten zwar grosse Heere mit sich zu schleppen, aber wohl nicht grössere, als sie zu erhalten vermochten. — Darius knüpft nun in einen Riemen 60 Knoten (c. 98) und befiehlt den Anführern der Jonier, die zur Bewachung der Brücke zurückbleiben sollten, täglich einen dieser Knoten zu lösen, und wenn die 60 Knoten alle aufgelöset wären, sollten sie in ihr Vaterland zurückschiffen dürfen, bis dahin aber die Schiffbrücke hüten. — Seine Absicht war also, etwa 30 Tage vorwärts zu ziehen, die Scythen zu bekämpfen, ihr Land zu verheeren und dann wieder umzukehren. Nun bestimmt Herodot an einem andern Ort (c. 101) die Tagereisen auf 200 Stadien oder 30 Werst[2]). Diese Bestimmung ist für einen leichtgeschürzten Fussgänger; — für ein grösseres, mit unzähligem Gepäck beladenes Heer (in so öden Ländern mussten alle Lebensmittel mitgeführt werden) wird man, die nothwendigen Rasttage eingerechnet, nicht mehr als höchstens 20 Werst oder 133 Stadien

2) Nach der Annahme von $6^2/_3$ Stadien auf 1 Werst; 45 Stadien auf eine deutsche Meile.

durchschnittlich rechnen dürfen; also für 30 Tage 600 Werst als äusserste Leistung. Nehmen wir nun einen Zirkel, setzen den einen Fuss in Isaktscha und machen mit der Weite von 600 Werst von da aus einen Kreisbogen, so geht dieser von Westen angefangen nahe an den jetzigen Städten Lemberg, Brody, Ostrog, Nowgrad-Wolynsk, Kiew, Jekatherinoslaw, Nogaisk und Kertsch vorüber; also nördlich nicht über Ostrog, Nowgrad-Wolynsk und Kiew hinaus; östlich ungefähr bis zum Dniepr und die nächste Steppe dahinter bis gegen Nogaisk oder Berdiansk. So weit also hat Darius in der gegebenen Frist im höchsten Fall kommen können; ist aber bestimmt nicht bis so weit gekommen. Darnach beurtheile man die Annahmen vieler Alterthumsforscher, die ihn in diesem kurzen Zeitraum durch ganz Russland herumspatzieren lassen und zwar mit einem Heer von 700,000 Mann!!

Vom Istros oder der Donau ab rechnet Herodot schon alles Land zum Gebiet der Scythen (c. 99.), worüber er, wie aus allem ersichtlich, eine ganz verwirrte Vorstellung hat. Er malt die Gränzen ins Blaue hinein — wie sollt' er anders, ohne Landkarte, ohne sichere, feste Anhaltspunkte, an die er sich hätte halten können? Vor allem hätten ihm die Flüsse, die Seen und Meere dazu dienen können; aber er kennt auch diese nur sehr unvollkommen und macht die offenbarsten Verwechselungen; ja seine Angaben über die Flüsse stimmen höchst selten mit der Wirklichkeit überein; und so ist's gekommen, dass man den von ihm angeführten alle möglichen Flüsse untergeschoben und, auf Namens-Ähnlichkeit hin, sie selbst in Asien gesucht hat. Es ist sogar wahrscheinlich, dass er aus

2 Flüssen, Wolga und Don, den Tanais zusammengesetzt hat, als Gränze zwischen Europa und Asien, indem der Lauf der Wolga von Saratow an dem des Dons sehr nahe kommt. — Kurz, fast nichts stimmt genau; aber wie könnte es auch anders sein? es wäre eben so als wenn zu unserer Zeit irgend ein Reisender die Gränzen eines grossen Reichs im Innersten Afrikas genau angeben wollte, obgleich dieser durch seine Instrumente und Höhenmessungen ganz andere Hülfsmittel haben könnte, die Lage schärfer zu bestimmen, als der gute Herodot, der nur auf die Erzählungen seiner griechischen Gastfreunde und vielleicht einzelner Scythen, die er durch Dollmetscher befragte, beschränkt war. So ist denn seine Bestimmung der Gränzen des scythischen Reichs auf's Ungefähr hin: 2 Seiten davon am Meer gelegen, die eine nach Süden, die andere nach Osten, jede 20 Tagereisen oder 4000 Stadien, ungefähr 600 Werst, lang; — 2 Seiten ins Binnenland hinein, die eine von der Donau an nach Norden hinaufsteigend, die andere vom Maiotischen See westwärts, beide von der gleichen oben angegebenen Länge, also eine Art von Quadrat. Setzen wir nun nach diesen Angaben den einen Fuss des Zirkels nahe der Donau-Mündung ein und machen mit einer Öffnung von 600 Werst oder 4000 Stadien einen Bogen nach Norden und nach Osten: so trifft dieser nördlich in die Gegend von Ostrog, Nowgrad-Wolynsk oder Shitomir, und längs des Meeres östlich die Punkte von Nogaisk oder Berdiansk. Von hier nun soll das Meer wieder hoch hinaufsteigen bis auf eine gleiche Entfernung von 4000 Stadien oder 600 Werst, also bis in die Gegend von Kursk; und von da westlich ins

Land hinein bis zum andern Endpunkte bei Ostrog oder Shitomir sollen ebenfalls ungefähr 4000 Stadien oder 600 Werst sein. Und damit hat Herodot den Umfang und die Gränzen seines scythischen Reichs gezeichnet, über welche er freilich später, ohne es zu ahnen, ostwärts weit hinausschreitet. Alles bleibt hier unbestimmt. Die Flüsse lässt er meist aus innern Landseen kommen, so den Tyras, Hypanis, Hypakyris, Tanais; — der Ursprung des Borysthenes verliert sich ihm in der nordischen Wüste, und er kennt ihn nur wenige Tagereisen hinauf, so dass er nicht einmal seiner Wasserfälle erwähnt; eben so verliert sich auch der Tanais in mythisches Dunkel; ja er bezeichnet seine Quelle bei den Budinen (c. 123.), wornach derselbe also seiner Meinung nach von Westen nach Osten fliessen müsste, wenn man nicht eine Verwechselung, oder 2 verschiedene Tanaisse annimmt.

Doch folgen wir ihm Schritt vor Schritt, oder Kapitel um Kapitel. Von c. 99 — 102 finden wir seine Beschreibung des Scythenlandes. Da heisst es: nach Thrake kommt das Scythenland, durch welches der Istros fliesset. Von da ab längs der Meeresküste bis zur Stadt Karkinitis, von wo an die Taurer das in den Pontus hinein ragende bergige Vorland bewohnen, bis zur sogenannten «rauhen Halbinsel» (Chersonesus Trachia), die bis zum östlichen Meere reicht. Denn Scythenland gränzt mit zwei verschiedenen Theilen ans Meer, mit dem südlichen sowohl wie mit dem östlichen, gleich wie die Landschaft Attika: die Taurer bewohnen eben so die Südspitze, wie wenn ein anderes Volk, als die Athener die Landspitze von Sunium bewohnte. — (c. 100) Über den Taurern aber woh-

nen nun wieder die Scythen an dem Meer gegen Morgen, westlich von dem kimmerischen Bosporus und dem See Maiotis bis an den Tanais, der sich in eine Bucht dieses Sees ergiesst. (Aus diesem erhellt, dass Herodot sich die Krim nicht als Halbinsel dachte, sondern als Vorspitze eines Landes zwischen zwei Meeren, ungefähr wie Attika. Das Meer gegen Osten unterscheidet er übrigens genau von dem Maiotis-See; er rechnet es bis zum kimmerischen Bosporus (Meerenge von Kertsch), aber nicht schräg sich hinziehend, sondern scharf sich nördlich wendend; der Bosporus trenne es vom Maiotis-See, der nun tief nach Norden hinaufgreift, an 20 Tagereisen (600 Werst), wie wir gleich sehen werden, bis zum Tanais, der sich in eine Bucht desselben mündet). — Nunmehr bezeichnet er leichthin die Gränzen und Nachbarn des Scythenlandes: vom Istros oder der Donau gerade hinauf in das Land gränzen an sie zuerst die Agathyrsen (in Siebenbürgen zu suchen); dann die Neuren (zu beiden Seiten des polnischen Bug; die Namen der Städte Narew und Nur, so wie der Fluss Narew deuten auf ihre Spuren); — darauf (weiter nach Norden) dem Herodot unbekannte Völker, die er Menschenfresser (Androphagen) und Schwarzmäntler (Melanchlainen) nennt; (nach dunkeln Sagen über die Völker jenseits des Pripiat, bis über welchen Fluss seine Kenntniss hier nicht reicht). — Nun kommt (c. 101) die von uns oben erörterte Hauptstelle über seine Vorstellung vom Lande: Scythien sei ein Viereck, von dem 2 Seiten gegen das Meer und 2 gegen das Binnenland lägen; die Feststellung der Tagereise zu 200 Stadien, u. s. w. — Von dem Maiotis-See mitten in

das Land hinein bis zu den oben genannten Schwarzmäntlern seien 20 Tagereisen (also 600 Werst). — Das also von Herodot beschriebene Viereck würde sich demnach erstrecken: von der Donau-Mündung bis Nagaisk oder Berdiansk; von hier nördlich etwa bis zum Sem (Kursk); von dort westlich bis zum Horyn (Ostrog); von da südlich bis zur Donau-Mündung. Die nördliche Gränze würden also ungefähr der Sem und Pripiat bilden. Nun freilich kommt hier Herodots irrige Vorstellung dazu, dass das Maiotische Meer sehr tief nach Norden eingreift, so dass es eine östliche Seeseite oder Seegränze des Scythenlandes bildet; der Tanais, der sich in eine Bucht desselben ergiesst, müsste also ziemlich tief nach Norden oder vielmehr nach Nordwest gesucht werden.

Von c. 103 — 118 gibt uns Herodot die nähere, freilich sehr unbestimmte Beschreibung der erwähnten Völker, als der Taurier (Menschenopfer) c. 103; — der Agathyrsen (reich, üppig, Gemeinweiberei) c. 104; — der Neuren, die wegen vieler Schlangen ihr Land verlassen müssen und sich bei den Budinen ansiedeln, die also offenbar in ihrer Nähe wohnten, d. h. mehr westlich, als man sie gewöhnlich sucht c. 105; — der Androphagen oder Menschenfresser (Nomaden, wild, gesetzlos) c. 106; — der Schwarzmäntler, von ihrer Kleidung so benannt c. 107; — endlich der Budinen (c. 108 — 9), wo er sich etwas mehr auslässt. Es sei ein zahlreiches Volk von blauer und röthlicher Farbe (Βουδῖνοι δὲ ἔθνος ἐὸν μέγα καὶ πολλὸν γλαυκόν τε πᾶν ἰσχυρῶς ἐστὶ καὶ πυῤῥόν); dies würde auf eine Art Bemalung deuten; Andere nehmen das γλαυκόν bloss als blauäugig, und das πυῤῥόν für

rothhaarig oder blond; Hippokrates schreibt das blauroth dem kalten Klima zu. — Bei ihm sei eine grosse hölzerne Stadt, Gelonos, deren hölzerne Umwallung sich 30 Stadien (4½ Werst) in die Länge und eben so viel in die Breite gezogen habe. Hier hätten sie ihre Heiligthümer, Tempel und Altäre gehabt. Die Bewohner der Stadt seien stark untermischt mit Hellenen, daher Herodot sie gegen die Wahrscheinlichkeit ganz den Hellenen zueignen will. Das Volk daselbst waren Budinen oder Slaven; die Reichern, Handeltreibenden, Gärten- und Güter-Besitzer waren Hellenen, die sich dort angesiedelt, und die den Ton angaben. — Ihr Land waldig; in der dicksten Waldung ein grosser See, von Moorland und Rohr umgeben, in dem Fischottern, Biber und Thiere mit viereckigem Gesicht (Marder) gefangen würden. — Alles dieses passt vortrefflich auf Wolynien und die Gegend nach dem Pripiat hin, wie schon Professor Eichwald gezeigt hat. Wir erlauben uns daher, die bezeichnete Stelle abgekürzt hier anzuführen. «Dies ist also, heisst es da, die ziemlich ausführliche Beschreibung des Budinen-Landes, worin man keine öde Donische oder Wolga-Steppe, aber wohl eine wald- und wasserreiche Gegend Wolyniens oder Litauens, etwa die heutige Gegend von Pinsk leicht erkennen wird. Die vielen dicken Waldungen, mit denen das Land ganz bewachsen war und noch gegenwärtig sehr bewachsen ist; die vielen Seen, unter denen sich damals ein grosser nach Herodot mit Fischottern und Bibern vorzüglich auszeichnete, und dann die hellenischen Kolonisten aus den Stapelörtern der Nordküste des Pontus — sprechen zu deutlich für die wald- und seereiche Gegend von Polesien um

Pinsk, und sind mithin mit der Annahme einer Gegend in der dürren Steppe des fernen Don oder der Wolga, wie Mannert und Rennel meinen, im Widerspruch. — Dort sieht man weit und breit nur Sumpfboden, mit Rohr bewachsen, oder weite Sandebenen, mit dichten Waldungen von Nadelgehölz bedeckt; in den Seen um Pinsk leben noch jetzt Biber und Flussottern, die eben nicht zu den Bewohnern Donischer Steppen gezählt werden können. Auch Marder verschiedener Arten, die Herodot ohne Zweifel Thiere mit viereckigem Gesichte nennt, sind dort häufige Bewohner der waldreichen Gegenden von Pinsk. Nur hier, nicht aber in den waldleeren Donischen Steppen, wäre es möglich gewesen, Städte und lange Mauern von Holz zu erbauen; nur hierher konnten die griechischen Kolonisten auf dem Dniepr so leicht das Budinenland erreichen und sich unter ihnen anbauen.»[3])

Nun führt Herodot noch die Sauromaten auf (c. 110 — 15), die er jenseits des Tanais, östlich von den Budinen setzt; wahrscheinlich irgend ein mongolischer Stamm, der uns übrigens hier nichts weiter angeht. Sie siedelten sich (c. 116 — 17) jenseits des Tanais an, 3 Tagereisen östlich vom Tanais und 3 Tage nördlich vom Maiotis-See.

II.

Nachdem uns Herodot diese geographischen und ethnographischen Details gegeben, schreitet er zur Geschichte des eigentlichen Feldzugs von c. 118 an, die aber auch durchaus an offenbaren Unrichtigkeiten

3) Abhandlung von Eichwald in den Dorpater Jahrbüchern. Jahrgang 1834. Juli. S. 7.

und Unmöglichkeiten leidet, und nach der Phantasie zur Verherrlichung der Scythen ausgemalt ist; — was ihr nur einen besondern Werth gibt, ist, dass sie uns aus jener Zeit sehr richtige strategische Ansichten vorführt, Ansichten, die mehr wie 2300 Jahre später ihre volle Anwendung finden sollten.

C. 118. Die Boten der Scythen rufen die Könige der erwähnten Völker zum Beistand auf: «Helft ihr uns nicht, so werden wir in der Noth unser Land verlassen, und uns mit den Persern vertragen; und dann kommt die Reihe an Euch. Schon hat der Perser die Thraker unterjocht und unsere Nachbarn die Geten; und jetzt zieht er gegen uns». — Konnten die Russen 1812 nicht eben so zu den Fürsten sprechen?

C. 119. Die Gelonen, Budinen und Sauromaten versprechen Hülfe; — die Agathyrsen, Neuren, Menschenfresser und Schwarzmäntler lehnten sie ab, denn sie wären von den Persern nicht beleidigt worden!

C. 120. Auf diesen Bescheid beschliessen die Scythen einen offenen Kampf zu vermeiden, aber vor dem Feinde einherzuziehen, die «Quellen und Brunnen zu verschütten und Kraut und Gras vom Boden zu vertilgen». Die Vertheidigung sollte durch zwei Abtheilungen geführt werden: der eine kleinere Theil unter dem König Skopasis sollte sich östlich gegen den Tanais hin wenden, Schritt vor Schritt weichend, und, wenn die Perser umkehrten, sie nachdrücklich verfolgen. Der grössere Theil ihrer Macht unter den Königen Idanthyrsus und Toxakis sollte sich eben so eine Tagereise vor den Persern das Land verwüstend zurückziehen; aber sie auf die Gebiete jener Völker hin-

leiten, welche ihnen den Beistand versagt. Damit ist uns die Richtung dieses Haufens gegeben: also auf die Agathyrsen, Neuren und Androphagen, d. h. nach Norden.

C. 121. Ihre besten Reiter ziehen als Vortrab den Persern entgegen; Weiber, Kinder, Hab' und Gut, wie ihr Weidevieh lassen sie zurück mit der Weisung, wenn sie weichen müssten, die Richtung nach Norden einzuschlagen.

C. 122. Der Vortrab der Scythen findet die Perser drei Tagemärsche diesseits der Donau, und beginnt nun die Ausführung des Verwüstungsplans vor ihnen. «Die Perser folgen der Abtheilung gegen Morgen dem Tanais zu; und als jene übergehen, setzen auch sie über diesen Fluss, und kommen nun durch das Land der Sauromaten in das der Budiner.» — Hier liegt der grosse Irrthum, das πρῶτον ψεῦδος, das die ganze nachfolgende Erzählung in Unsinn verwandelt. Herodot lässt den Darius mit seinem ganzen ungeheuren Heer auf einmal mit geschlossenen Füssen einen herzhaften Sprung von mehr als 1000 Werst machen, durch Wüsten, Einöden, Steppen, über eine Menge grosser Flüsse und Landstrecken weg: über den Tyras, den Hypanis (Bog), Borysthenes (Dniepr) und 5 andere Flüsse, die er noch nennt. Eben waren die Perser 3 Tagemärsche von der Donau angekommen und stossen auf den Feind, als sie ein Irrthum, ein Schreibfehler oder eine Verwechselung Herodots, statt über den Tanais (Don) gehen lässt, mehr als 150 Meilen von da. Aber wie kamen sie denn dahin? Das ist eben das Schwierige, weil hier das weite, wasserlose Steppenland beginnt. Es wäre,

wie wenn ein moderner Geschichtsschreiber erzählen wollte: als Napoleon mit seinem Heer über den Niemen gegangen, setzte er den Russen über die Moskwa Reka (Fluss Moskwá) nach. Aber was geschah denn, ehe er an die Moskwa Reka kam? Er hatte ja, das Russische Heer vor sich, inzwischen noch über die Beresina, den Dniepr und viele andere Flüsse zu sezzen, wie Darius? Wer nicht auf jedes Jota eines alten Autors schwört, erkennt sofort, dass Herodot nicht hier, gleich beim Beginn des Zugs, ohne weiteres von dem 50 — 60 Tagereisen von da entfernten Endpunkte des Zugs sprechen konnte, ohne zu berichten, wie der König über alle die Schwierigkeiten, Flüsse und Steppen weggekommen. — Es ist offenbar, dass Herodot hier den Tyras statt Tanais gemeint hat; aber da er eine unklare Ansicht vom Lande hatte, liess er sich folgerecht durch seinen Irrthum immer weiter zu den unsinnigsten Behauptungen fortreissen. Kurz hier ist der Hauptfehler, der alle folgenden nach sich gezogen hat: es muss heissen, als die Scythen über den *Dniestr* setzten, folgte ihnen Darius; nur entsteht die Frage: in welcher Richtung? — Herodot, der den Tanais genannt, muss also nothwendig und im Widerspruch mit sich selbst, die Richtung nach Osten annehmen, da er doch kurz zuvor gesagt: die Scythen hätten beschlossen, den Feind gegen die Völker zu leiten, die ihren Beistand versagt, die Agathyrsen, Neuren, Androphagen, also offenbar nach Norden. Nach Norden stellen sie auch ihr Hauptheer unter Idanthyrsus und Toxakis auf, nach Norden schicken sie hinter sich ihre Weiber und Kinder, Hab' und Gut. Und der ganze Zusammenhang und Fortgang

der Erzählung zeigt, dass Darius mit seinem Perserheer wirklich nördlich zog, wahrscheinlich, um Wasser zu haben, den Dniestr aufwärts.

Hier sind noch zwei andere Nachrichten in Erwägung zu ziehen. Nach Ktesias ist Darius nur 15 Tagemärsche über den Istros vorgerückt, was das Wahrscheinlichere ist; nach Strabo (VII. 3.) wäre er gar in der sogenannten Wüste der Geten zwischen Istros und Tyras in Gefahr gerathen, mit seinem ganzen Heer vor Durst umzukommen, wenn er nicht zeitig umgekehrt wäre. Strabo zu Folge wäre er also gar nicht einmal über den Tyras gekommen, und das klingt wahrscheinlicher als Herodots fabelhafte Erzählung von seinen Wanderungen in Russland, wo Darius mit einem Heer von 700,000 Mann, dem die Scythen verwüstend voranziehen, Tausende von Wersten durch ödes Steppen- oder sonst wenig bewohntes und bebautes Land zurückgelegt haben solle, ohne mit Mann und Maus umzukommen. Die gewöhnlichen Philologen und alten Geographen, die Mannert, Rennel, Reichardt, denen solche Dinge Kleinigkeiten sind, wie die Verpflegung eines Heers von mehrern Hunderttausenden in Gegenden, die fast keinen Beitrag dazu liefern können, finden darin nicht den mindesten Anstoss, und ehe sie ein Jota von ihrem Text auch nur anzweifeln lassen, lassen sie lieber Darius (man sehe Reichardts Karte) von der Donau bis hinter die Wolga bei Saratow, mehr als 2000 Werst promeniren; von dort aufwärts durch Grossrussland, Moskau, Jaroslaw vorbei; bis in die Gegend von Gross-Nowgorod, von dort hinunter durch Litauen, Wolynien, Podolien, Bessarabien wieder zur Donau, einen Weg von mindestens 5 — 6000

Werst (7 — 800 Meilen), auf völlig ungebahnten Wegen, durch Steppen, Wüsten, Wälder und Moräste, und das alles in der kurzen Zeit von 60 Tagen: das heisst wirklich Mücken seigen und Elephanten verschlucken!

Doch folgen wir Herodot in seiner Erzählung weiter: c. 123. Die Perser kamen nun, nachdem sie über den Tanais (lies Tyras) gegangen, in's Land der Sauromaten und dann der Budiner. So lange sie im Scythischen und Sauromatischen Lande zogen, fanden sie nichts zu verheeren, da das Land sehr kahl war (χέρσος, öde, steinigt); als sie aber in das Budiner Land eindrangen, steckten sie daselbst die hölzerne Feste Gelonos, die sie geleert und verlassen fanden, in Brand, und setzten sodann ihre Verfolgung weiter fort. Sie kommen nun in die Wüste über dem Lande der Budiner, die sich 7 Tagereisen hinzieht und unbewohnt ist; oberhalb derselben aber wohnen die Thyssageten (oder wie Eichwald nicht ohne Grund liest, die Tyrageten, indem ihre Sitze oberhalb des Dniestrs, im heutigen Galizien waren), von denen aus 4 grosse Flüsse ausgehen, die durch das Land der Maioten in den See, der da heisst Maiotis, einlaufen: sie heissen: Lykos, Oaros, Tanais und Syrgis.

Nach unserer Ansicht stimmt das alles vortrefflich. Darius, um für sein zahlreiches Heer immer Wasser zu haben, zieht den Dniestr und dann den Zbrutsch aufwärts und kommt nun über den Avratyner Höhenrücken zur Wüste, die sich oberhalb des Budiner Landes (Wolynien) hinzieht und von wo 4 grosse Flüsse entspringen und in einen innern See münden. Die 4 Flüsse werden in der Gegend, wo wir Darius hinfüh-

ren, eine sehr leichte Erklärung finden. Der Lykos ist der Styr, der früher wahrscheinlich den Namen Luk oder Lutzk führte, wie die Stadt, durch die er fliesst, noch jetzo heisst; der Oaros ist offenbar der Horyn; der Syrgis ist durch Buchstaben-Versetzung und Hellenisation der Sylgis, Slygis, Slutsch. Der Tanais endlich ist der obligate Strom, den alle Eroberer erreicht haben sollen, Darius so gut wie später Alexander, man nahm jeden grössern Strom dafür. Man kann hier nach Belieben entweder den Teterew, oder will man einen grössern Fluss, den Bug nehmen, die beide aus dieser Wüste kommen. Sie alle entspringen auch richtig unweit von einander am Fuss der Avratynschen Höhen, und ergiessen sich (mit Ausnahme des Bugs, der dicht dabei fliesst) in den ehemaligen Pinsker See, der durch den Durchbruch des Pripiat später seinen Abfluss in den Dniepr fand und jetzt nur die weit stagnirenden Sümpfe nachgelassen hat. Diesen Pinsker See hat nun Herodot bei seinen unklaren Vorstellungen vom Lande, und den Tanais und Maiotis-See überall erblickend, mit dem letztern verwechselt. Eichwald erklärt es so: Herodot habe schlechtweg: «in den See» geschrieben; ein späterer Abschreiber oder Scholiast, den Kopf voll vom Tanais und Maiotis-See, habe dazu als Randglosse gesetzt: «den sogenannten Maiotischen». — Er bemerkt ferner: «dass die kesselförmige Sumpfebene, in welcher der Pripiat strömt, so auffallend niedrig liegt, dass sie im Frühjahr, wenn der Schnee schmilzt, durch Austreten der Flüsse ganz unter Wasser gesetzt wird. Im Süden wird sie begränzt durch die Avratynsche Hochebene, die sich von der Galizischen Gränze bei Tarnopol nach

Proskurow, Alt-Konstantinow und Machnowka zieht, von deren Abfällen die vielen Flüsse entspringen, deren Zahl um so grösser ist, als das am nördlichen Abhange der Avratynschen Höhen gelegene Land gänzlich aus Moorboden und Sumpf besteht». — Da haben wir denn Herodots Wüste von 7 Tagesreisen, die über dem Lande der Budiner liegt.

C. 124. In der Wüste macht Darius Halt, nimmt Stellung am Flusse Oaros, und baut, man weiss nicht zu welchem Ende, 8 Burgen, deren Trümmer angeblich noch zu Herodots Zeit vorhanden gewesen. Diese 8 Burgen spielen in allen Erobererzügen des Morgenlandes ihre obligate Rolle; vor Darius soll sie ebenso gut Cyrus, wie nach ihm Alexander der Grosse angelegt haben. Irgend eine symbolische Idee mag damit verknüpft sein. Trümmer, die man willkürlich darauf beziehen konnte, gibt's überall. — Indessen machen die Scythen (immer noch der Haufen des Skopasis; von dem andern grössern ist bisher gar nicht die Rede gewesen) einen Flankenmarsch um ihn herum und wenden sich nach Abend. Da Herodot sie durch einen gewaltigen Sprung von über Tausend Werst weit nach Morgen und über den Tanais geführt, muss er allerdings darauf denken, sie wieder zurückzubringen.

125. Darius lässt seine angeblichen Burgen und folgt ihnen nach, wobei er endlich auf den grössern Scythenhaufen unter Idanthyrsus stösst. Alles was Herodot nun weiter hier hinzufügt, ist reines Phantasiebild, ohne geographischen noch historischen Halt. Darius soll von dem weiten Osten den Scythen wieder wie ein guter Windhund nach Westen nachgelaufen

sein, und Herodot lässt ihn nun den Tanz durch alle die Völker zurückmachen, die er in seiner dürftigen Kenntniss vom Lande oben genannt, um keines zurückzusetzen. — So ist aus Herodots gleich anfänglicher Verwechselung des Tyras mit dem Tanais diese lange Reihe von Thorheiten und Fabeln entstanden. Darius ist nie an den Tanais oder Don, nie an den Maiotis- oder den Asowschen See, nie an die Wolga gekommen, weil das bei seinem gewaltigen Heer geradezu eine Unmöglichkeit gewesen wäre. Nur Herodots Verwechselung zweier Flussnamen auf *T* (*quandoque dormitat bonus Homerus!*) hat ihn dahin geführt; und einmal dort, man weiss nicht wie, angekommen, musste er ihn consequent wieder nach Westen zurückbringen, und that es nun mit Benutzung der wenigen Notizen, die ihm sein Aufenthalt in den Seeplätzen der Griechen gegeben. So geht der Marsch also zurück auf gut Glück wieder zu den Scythen, den Schwarzmäntlern, den Menschenfressern, den Neuren, bis er wieder auf festen ihm bekannten Boden bei den Agathyrsen anlangt, die den Eintritt in ihr Land verwehren.

126. Nun beginnt wieder historische Erzählung. Darius soll den Idanthyrsus aufgefordert haben, entweder eine Schlacht zu liefern oder durch Übersendung von Erd' und Wasser sich zu unterwerfen. — 127. Dieser erwiedert: «er thue nichts Ausserordentliches, fliehe keineswegs, sondern ziehe nur in seiner gewöhnlichen Weise herum; eine Schlacht suche er nicht, da er, bei nicht vorhandenen Städten oder reichen Fruchtfeldern, keinen Grund dazu sehe. Etwa nur für die Gräber ihrer Vorväter würden sie sich

schlagen. Statt Erde und Wasser werde er ihm passendere Geschenke schicken».

128. Die Scythen lassen nun ihre kleinere Abtheilung unter Skopasis zur Donau eilen, um die dort zurückgelassenen Anführer der Jonier zu bereden, die Brücke abzubrechen; während ihre grössere Abtheilung die Perser durch heftige Anfälle immerfort beunruhigt, vornämlich zur Zeit, wenn diese ihre Nahrung nehmen oder zur Nacht ausruhen wollten. In den Reitergefechten haben die Scythen die Oberhand, müssen sich jedoch vor dem Persischen Fussvolk zurückziehen. 129 — 30. Den Persern kommt dabei das Geschrei ihrer zahlreichen Esel zu Statten, vor dem die Scythenpferde scheuen. — 131. Zuletzt schicken die Scythen dem Perserkönig die versprochenen (spöttischen) Geschenke: einen Vogel, eine Maus, einen Frosch und 5 Pfeile; — deren Bedeutung ein angesehener Perser, Gobryas, unter dem Eindruck der vorherrschenden Heeresstimmung also auslegt: 132. «Wenn ihr nicht wie Vögel fliegen, wie Mäuse unter die Erde kriechen, oder wie Frösche in den See springen könnt, werdet ihr alle unsern Geschossen erliegen.»

133. Skopasis langt indess an der Donau an und unterhandelt mit den Joniern: er räth, um jeder Verantwortlichkeit frei zu sein, sollten sie die vorgeschriebenen 60 Tage warten, und dann die Brücke abbrechen und abziehen. Die Jonier versprechen es, und er kehrt zu dem andern grössern Haufen zurück.

134. Darius hat indess auf des Gobryas Rath sich entschlossen, zur Donau umzukehren. 135. Um sich den Scythen heimlich zu entziehen, lässt er bei den

Nachtfeuern, ausser den Kranken und Schwachen, einige Mannschaft mit zahlreichen Eseln zurück, und eilt rasch dem rettenden Flusse zu. 136. Am folgenden Tage bemächtigen sich die Scythen des verlassenen Lagers und setzen den Persern nach. Da nun, wie Herodot ausdrücklich bemerkt, das Persische Heer meist aus Fussvolk bestand, und die Wege wenig kannte so geschah es, dass die Scythen, meist Reiterei und der Wege kundig, früher zur Donau gelangten, ohne unterwegs auf die Perser zu stossen. Sie forderten die Jonier auf, da die 60 Tage abgelaufen, die Brücke zu zerstören. 137 — 39. Doch die Führer derselben, kleine Stadt-Tyrannen, die mit egoistischer Rücksichtsnahme nur auf sich, in dem Perser-Schach ihren natürlichen Beschützer sahen, beschliessen auf des Histiäus von Milet Rath, nur einen Theil der Brücke gegen die Scythen-Seite hin abzubrechen. Es geschieht. 140. Die Scythen kehren um, den Persern entgegen; verfehlen sie jedoch wieder, indem sie auf Nebenwegen durch das unberührte Land zogen, während die Perser genau den Spuren ihrer alten Route durch das verödete Land folgten. 141 — 42. So gelangten sie glücklich zu ihrer Brücke, die, rasch wieder hergestellt und überschritten, sie noch vor Ankunft der Scythen jenseits der Donau in Sicherheit bringt.

143. Darius zog nun durch Thracien wieder nach Sestos, ging für seine Person nach Asien zurück, liess aber den Megabyzus mit einem ansehnlichen Heerhaufen in Europa, um die Thracier, Macedonier und andere benachbarte Völker in Zaum zu halten. So endete des Darius Zug.

III.

Es bleibt uns nun noch übrig, die strategischen Operationen dieses Feldzugs in's Auge zu fassen, die in der That sehr merkwürdig sind. Eine auffallende Ähnlichkeit gibt sich kund mit dem Feldzug, der 2325 Jahre später durch den grösten Heeresfürsten der Zeit und der Zeiten in dieses selbige Land mit ganz gleichem Ausgang gemacht wurde; und diese Ähnlichkeit in den Zwecken, Mitteln und Resultaten ist es eben, was dem Darius- oder Scythen-Feldzug den pikantesten Reiz gibt.

Das Zweite, was auffällt und Verwunderung erregt, sind die richtigen strategischen Kombinationen in dieser frühen Zeit, 513 Jahr vor Christo, und zwar bei einem rohen Volke, wo man sie am wenigsten erwarten sollte.

Der Hauptsatz strategischer Lehre, der sich aus dem einen wie aus dem andern Feldzug aufdrängt, ist, «der Entscheidung in dem Augenblicke auszuweichen, wo der Feind in der vollsten Kraft ist und sie sucht, und sie für den Augenblick aufzusparen, wo er, fern von seinem Lande, durch Kriegsbeschwerden, vergebliche Anstrengungen und durch natürliche Kriegsaufreibung physisch und moralisch so heruntergekommen ist, dass er mit geringerer Mühe überwunden und geschlagen werden kann.

Das heimische Heer, intakt erhalten, schwilt immerfort durch neue, zukommende Kräfte an und stärkt sich durch die Hoffnung auch moralisch: während das feindliche, fern von seinen Hülfsquellen, bei jeder

Verlängerung des Kriegs, bei jedem Aufschub der Entscheidung, sich nicht nur schwächen, sondern auch bei dem Schwinden der Aussichten moralisch sinken muss. Wie sehr die Stimmung bei beiden Heeren am Ende gefallen war, darauf deutet einerseits bei den Persern die trübe Erklärung der scythischen Geschenke, die vielleicht nur den scythischen Spott ausdrücken sollten; andererseits bei den Franzosen das Wegwerfen der Waffen und das dumpfbrütende Dahinwogen der Massen, gleich wie zur Schlachtbank getriebener Heerden. Bei beiden fehlte bereits das Belebende, das Erfolg verheisst und sichert, die Hoffnung.

Das Besondere in beiden Feldzügen ist nun, wie jener Aufschub in der Entscheidung in dem einen, wie in dem andern Fall, durch das Ausweichen, durch die Benutzung weiter Räume, und durch andere kleine Mittel, je nach den Zeit-, Raum- und Kultur-Verhältnissen, herbeigeführt worden.

Der Perserkönig aus Gründen, die sich wegen Entlegenheit der Zeit einer nähern Prüfung entziehen, deren wahrscheinlichster wohl der den asiatischen Monarchen gewöhnliche Eroberungsgeist war, unternahm mit einem Heer, das Herodot auf 700,000, Ktesias gar auf 800,000 M. angibt, und das wir oben etwa auf ein Viertel davon herabgesetzt haben, einen Feldzug gegen die Scythen in den Gebieten des südlichen Russlands. Die Erzählung des Herodot, aus mündlicher Überlieferung geschöpft, ist durchaus sagenhaft, um nicht zu sagen fabelhaft; doch aus den einzelnen Daten ergibt sich auf Seiten der rohen Scythen eine sehr richtige Einsicht in die Verhältnisse und dem gemäss sehr verständige Kriegsmaassregeln.

Sich gerade mit den Waffen in der Hand dem überlegenen, geübtern und besonders durch sein Fussvolk starken Feinde entgegenzustellen, hätte vielleicht zu einer Niederlage, jedenfalls zu grossen Verlüsten geführt; ihre Kombination war einfacher: als nomadisches Volk hatten sie weder Städte, noch Dörfer, noch bebaute Ländereien zu vertheidigen; ihr Vaterland war, wo ihre Wagen mit Frauen und Kindern und ihre Heerden waren, folglich überall, wo man gute Weiden fand; ein solches Vaterland konnte man durch Ausweichen den Streichen des Feindes entziehen, ihn selbst aber musste man und hoffte man, nachdem er sich in vergeblichen Anstrengungen erschöpft, für seinen verwegenen Einfall zu strafen.

Ihr Plan war daher kurz gemacht: die Weiber, Kinder, Hab' und Gut ward mit den Heerden tiefer ins Land geschickt, sie selbst aber mit ihrer Kriegsmannschaft stellten sich dem Feinde entgegen, jedoch nicht unmittelbar zum Schlagen, sondern um ihn hinter sich in Wüsten und verödetes Land hineinzulocken, und dieses Land vor ihm möglichst zu verheeren und unbrauchbar zu machen, indem sie Quellen und Brunnen verschütteten und Gras und Kräuter auf dem Felde vertilgten.

Ihr Heer theilten sie in zwei Haufen: der eine sollte den Feind hinter sich her ziehen, der andere ihm in der Flanke bleiben, um ihn zu beunruhigen und seinen Rückzug zu bedrohen.

So begannen die Feindseligkeiten, und der Perserzug ging vorwärts. Nun entsteht aber die Hauptfrage: in welcher Richtung? — Der angreifende Feldherr hat die Wahl derselben, nur der geschlagene muss der

ihm aufgelegten folgen. Deshalb brauchte Darius nicht nothwendig der Richtung nachzugehen, welche die Scythen ihm geben wollten, sondern nahm sie, wie es sein Vortheil und die leichtere Verpflegung seines Heers erforderte. Daher ging aller Wahrscheinlichkeit nach sein Zug von der Donau zum Dniestr; sodann diesen Fluss aufwärts bis zum Zbrutsch, welchen Fluss ferner hinaufsteigend, er, wenn hoch, bis in die Gegend von Ostrog am Horyn (Oarus) gekommen ist. Hier durch die Umgehung der Scythen bedroht, entschloss er sich zur Rückkehr, die er auf eben dem Wege vollbrachte, wie Herodot ausdrücklich sagt, als den Vormarsch. Auf diesem Wege und bis dahin lassen sich alle Schwierigkeiten beseitigen, welche Herodots unklare Vorstellungen vom Lande und seine unbestimmten, sich widersprechenden Angaben erzeugen. Auf diesem Zuge hat es den Persern nicht an Wasser und an, es sei auf welche Art es wolle, zusammengebrachten Lebensmitteln gemangelt, was ganz anders sein würde, wenn man sie östlich durch das unabsehliche Steppen- und Wüstenland vordringen lassen wollte, wozu allerdings Herodots Verwechselung des Tyras mit dem Tanais und sein Verlangen, den Eroberer, nach der vorherrschenden wichtigen Bedeutung, die man dem Tanaisflusse als Gränzscheide zwischen Europa und Asien beilegte, bis dahin zu bringen, einladet. — So lange die Lebensmittel vorhielten, ging alles ganz gut; sobald aber diese versiegten und das Land keine neuen Zuflüsse lieferte, musste man an sein Heil und auf Rückzug denken. Die erwähnte Flankenbewegung der Scythen beschleunigte diesen, und kaum hatte er begonnen, so ging der Krieg

für die Scythen, wie 1812 für die Russen, erst recht an, und ihre unausgesetzte Thätigkeit brachte den Feind zur Verzweiflung.

Das ist der Gang und die Geschichte des Zuges im Ganzen genommen; heben wir nun einzelne Umstände heraus, die ihm eine frappante Ähnlichkeit mit dem andern grossen Eroberungszuge aus unserer Zeit geben.

Zuerst die Theilung des Heers in 2 Theile, wovon einer den Feind hinter sich her ziehen, der andere ihm in Flanke und Rücken bleiben sollte, wie es auch 1812 geschah. Dieser letztere Theil sollte, wenn Mangel und Noth ihre Wirkung auf das feindliche Heer auszuüben anfingen, vorgehen und demselben den Rückzug zu den Brücken abschneiden, gerade wie es die Russen durch die Vorlegung an der Beresina beabsichtigten. — Sodann die Verwüstung des Landes vor dem Feinde, und das beständige Angreifen und Beunruhigen desselben. — Die Perser, weiter ins Land eindringend, verbrennen die hölzerne Hauptstadt der Budinen, eines den Scythen verbündeten oder unterwörfenen slavischen Volks, die grosse Gelonos, die an 5 Werst (30 Stadien) in die Länge und eben so viel in die Breite hatte, aber von den Einwohnern verlassen war, gerade so wie bei Moskau. — Nach der Erzählung sucht Darius in jener Gegend eine feste Stellung zu nehmen und lässt 8 Burgen aufführen, man weiss nicht warum? — Indess er aber damit beschäftigt ist, machen die Scythen vor ihm einen Flankenmarsch um die Spitze des persischen Heers herum, so dass die Perser in Ungewissheit geriethen, wo jene geblieben, gerade wie

1812. Als Darius aber ihre Bewegung auf seine Flanke hin erfuhr, gerieth er in Besorgniss, liess seine Festen unvollendet und trat sofort seinen Rückzug an. Alles gerade wie es sich nachmals, 1812, vollzog.

Darius, erbittert über das ewige Ausweichen der Scythen vor einer Schlacht, in welcher er auf sein Heer glaubte zählen zu dürfen, schickt Boten an den feindlichen Anführer Idanthyrsos mit der Aufforderung, Stand zu halten, es auf eine Waffenentscheidung ankommen zu lassen, oder sich zu unterwerfen. Der Scythenkönig antwortet: nicht Furcht habe ihren Rückzug eingegeben, sondern Plan: Anlass zum Schlagen hätten sie nicht, da sie keine Städte oder bebautes Land zu vertheidigen hätten. Sie zögen im Lande umher, wie es ihre gewöhnliche Sitte sei: «Vergreift euch aber nur an unsern Heiligthümern, fügten sie hinzu, an den Grabhügeln unserer Väter, und ihr werdet sehen, ob wir den Kampf fürchten (die Schändung der Kirchen 1812, die alle Russen zum Kampfe rief!); sonst werden wir nicht eher, als bis es unser Vortheil erfordert, mit dir schlagen. Als Herrn aber erkennen wir niemand als nur Gott»!

Die Scythen unterhandelten inzwischen mit den griechischen Anführern, die die Perserbrücken bewachten, meist kleine Stadt-Tyrannen, die ihren persönlichen Vortheil höher anschlugen, als das Wohl ihres Vaterlandes und darum auf den Histiaeus hörten, welcher rieth, die Brücken nicht zu zerstören und es treu mit dem Perserfürsten zu halten, da ihre bevorzugte Existenz in den kleinen Stadtgebieten nur von der Erhaltung seiner Obermacht abhänge; echte kleine Rheinbund-Fürsten blieben sie somit dem Per-

ser-Schach getreu. — Die Scythen aber begannen nun, wie die Russen 1812, erst den eigentlichen Krieg; beunruhigten unaufhörlich das weichende Perserheer, hoben ihre Futterholer auf, richteten ihre Reiterei zu Grunde, die nur Schutz bei ihrem Fussvolk fand; — die Nächte allarmirten sie sie beständig durch Überfälle, Angriffe: nur die zahlreichen Esel und Maulthiere der Perser retteten diese vor gänzlicher Vernichtung, indem die Pferde der Scythen vor deren Gestalt und Geschrei scheuten. Also eine thätige, unermüdliche Verfolgung durch ihre leichten Reiter, wie es 1812 die russische war.

Darius, in Flanke und Rücken verfolgt, beschleunigt seine Flucht. Um besser fortzukommen und zugleich den Feind aufzuhalten, lässt er alle Kranken, Ermüdeten und Erschöpften in einem Lager zurück, das er reichlich mit Eseln und Maulthieren versieht, damit letztere durch ihr Geschrei längere Zeit den Feind fernhielten; zugleich wurden die Wachtfeuer brennend erhalten, um den Gegner glauben zu machen, das ganze persische Heer sei anwesend, während dasselbe heimlich in der Nacht aufgebrochen war, um in Eilmärschen die bereits nahe Donau zu erreichen. Als die Scythen am folgenden Tage die Kriegslist merkten, eilten sie auf nächstem Wege diesem Flusse zu, um den Persern zuvorzukommen. Diese, deren Zug nur langsam vorwärts kam, da sie auf ihrer alten, verödeten Strasse zogen, waren noch weit zurück. Die Scythen forderten nun die Griechen auf, da die 60 Tage abgelaufen, die Brücken abzubrechen und heimzuziehen, ohne alle Furcht vor Darius, dem sie schon die fernere Lust zu dergleichen Kriegs-

zügen benehmen würden. Miltiades, der spätere Sieger von Marathon, fordert zur Befolgung dieses Raths auf; doch Histiaeus von Milet, wie wir gesehen, verhindert es; — um aber doch etwas zu thun und zugleich die Scythen sicher zu machen, brechen sie von der Brücke den nächsten Theil auf der feindlichen Seite ab, damit die Scythen sich derselben nicht bemächtigten. Diese, sicher gemacht, wenden sich nun den Persern entgegen; aber verfehlten sie, vielleicht selbst absichtlich, wie an der Beresina, wo Tschitschagoff, so gut wie Wittgenstein dem Feinde nicht an den rechten Punkten entgegen traten; die Scythen zogen, wie jene, besserer Verpflegung halber durch frische, unberührte Landstriche, während die Perser auf demselben Wege, auf dem sie gekommen, auch wieder heimzogen, gerade wie 1812 die Franzosen; wahrscheinlich weil sie nicht mehr stark und kräftig genug waren, sich neue Bahnen brechen zu können. — So entkamen sie mühsam zur Donau. Welcher Schreck! die Brücke war abgebrochen! Aller Verderben schien unvermeidlich. Doch die Treue seiner ionischen Vasallen rettete den Perserkönig und die Überbleibsel seines Heers; sie stellten die abgebrochene Brücke wieder her und öffneten dadurch den Flüchtigen den sichern Rückzug hinter die breiten Fluthen der Donau.

Die Übereinstimmung zwischen den beiden Feldzügen, die ein Zwischenraum von 2325 Jahren trennt, ist bewundernswerth, um so mehr, als an keine Nachahmung zu denken war; indem die russischen Anführer von 1812 in ihrem Leben vielleicht nicht vom Darius und seinem Kriegszug gehört hatten, obwohl noch im Laufe des Feldzugs ein deutscher Gelehrter,

Ernst Raupach, eine umständliche, deutungsvolle Darstellung dieser im Alterthum so berühmten Kriegsunternehmung gegeben hatte, die aber natürlich ohne weitere Einwirkung auf die gleichzeitigen Begebenheiten blieb.

Waffen, Umstände, Verhältnisse, Menschen: alles ist hier verschieden: die Kombinationen des Geistes dagegen bewähren bei einer wundersamen Übereinstimmung den gleichen Erfolg. Natürlich: alles im Leben, alles Zeitliche und Räumliche, wechselt: nur die Vernunft und ihre Erwägungen bleiben dieselben; und sie, wenn befolgt, in rohen, wie in hellen Zeiten, geben zuletzt immer den Ausschlag und entscheiden über die Schicksale der Völker wie der Menschen.

(Aus dem Bulletin, T. VIII, pag. 316 — 339)

MÉLANGES RUSSES

TIRÉS DU

BULLETIN

DE

L'ACADEMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST.-PÉTERSBOURG.

TOME IV.

LIVRAISON 5.

ST.-PÉTERSBOURG, 1869.

Commissionnaires de l'Académie Impériale des sciences:

à St.-Pétersbourg	à Riga	à Leipsig
MM. Eggers et Cie, H. Schmitzdorff et J. Issakof,	M. N. Kymmel,	M. Léopold Voss.

Prix: 70 Cop. arg. = 23 Ngr.

Imprimé par ordre de l'Académie Impériale des sciences.

Mai 1869. C. Vessélofski, Secrétaire perpétuel.

Imprimerie de l'Académie Impériale des sciences.
(Vass.-Ostr., 9e ligne, № 12.)

CONTENU.

Pages

F. J. Wiedemann. Bericht über eine im Jahre [illegible] zu linguistischen Zwecken nach Ehst- und Livland ausgeführte Reise .... [illegible]

Aug. Schleicher. Zu meiner Ausgabe des Donaleitis .... [illegible]

E. Kunik. Über einige slavische Benennungen des Purpurs, der Seide und des Bernsteins. Ein Beitrag zur vergleichenden Alterthumskunde des baltischen Volksstammes. § 1—3 .... [illegible]

— Bericht über die «Bibliotheca Livoniae historica. Systematisches Verzeichniss der Quellen und Hülfsmittel für die Geschichte Estlands, Livlands und Kurlands bis zum Jahre 1795. Von Eduard Winkelmann, Dr. phil., Docent an der Kais. Univ. Dorpat» .... [illegible]

Prof. W. Heyd. Die Italiener am schwarzen Meer. Historische Briefe an Hrn. Prof. Phil. Bruun in Odessa .... [illegible]

F. J. Wiedemann. Bericht über eine im Jahre [illegible] zu linguistischen Zwecken nach Liv- und Ehstland ausgeführte Reise .... [illegible]

J. Krohn. Zur vergleichenden Syntax der finnischen Sprachen. (Aus einem Briefe desselben an den Akademiker Wiedemann.) .... [illegible]

Dr. H. Hildebrand. Bericht über die in Rigischen Archiven vornämlich für litauische und westrussische Geschichte angestellten Forschungen .... 606—633.

F. J. Wiedemann. Die Ehsteninseln in den lettischen Kirchspielen Marienburg und Schwaneburg in Livland. Ein Nachtrag zu dem Artikel des verstorbenen Akademikers Sjögren vom 11. Juli 1849, «Zur Ethnographie Livlands» .... 634—673.

$\frac{7}{19}$ September 1865.

Bericht über eine im Jahre 1865 zu linguistischen Zwecken nach Ehst- und Livland ausgeführte Reise, von F. J. Wiedemann.

Da meine diessjährige Reise nur den schon früher angegebenen Zweck hatte, nicht sowohl neues Material zu meiner Arbeit zu sammeln als für das schon früher gesammelte theilweise Bestätigung oder Berichtigung zu suchen, so kam es mir dabei weniger darauf an neue Gegenden zu besuchen als vielmehr nur einzelne Personen, von denen ich hoffen konnte, dass sie mir zu meinem Zwecke behülflich sein würden. Der einzige früher noch nicht besuchte Ort war das Pastorat Rauge in Livland, an der Südgränze des Werro-ehstnischen Dialekts, das ich von Werro aus besuchte. Von Werro, wo ich mit dem Dr. Kreutzwald mich besprach, ging ich nach Dorpat, wo ich am längsten, gegen vier Wochen, verweilte, theils um eine Anzahl ehstnischer Bücher durchzugehen, welche unserer Bibliothek fehlen, in der der gelehrten ehst-

nischen Gesellschaft sich aber vorfanden, theils um mit Hrn. Jannsen zu conferiren, dem Herausgeber einer ehstnischen Zeitung und einiger kleineren Schriften, denen ich für mein Lexikon viele Beiträge verdanke. Von dort ging ich weiter nach Pernau, wo ein früher schon gewonnener Freund, der Buchbinder Jürgens, eine Sammlung interessanter und mir zum Theil noch ganz neuer ehstnischer Ausdrücke für mich bereit hatte, die sich besonders auf Fischerei und den in Pernau florirenden Flachshandel bezogen. Ausserdem konnte er mir noch einige ehstnische Schriften mittheilen, die ich weder hier noch in Dorpat gefunden hatte. Dieser merkwürdige Mann geht nämlich mit anerkennenswerthem Eifer darauf aus, bei seinen geringen Mitteln sich eine vollständige ehstnische Bibliothek anzulegen, und obgleich ihm dazu natürlich noch Vieles fehlt, so hat er dagegen wieder Anderes sich zu verschaffen gewusst, das man anderswo kaum mehr finden möchte. — Die Weiterreise aus Pernau nach Hapsal machte ich mit einem kleinen Umwege über das Pastorat Goldenbeck. Eine Anzahl Wörter nämlich, welche bisher in den Wörterbüchern figurirten, hatte keine andere Autorität für sich als die vor etwas mehr als zweihundert Jahren erschienene Grammatik nebst Wörtersammlung des alten Göseken, und da dieser damals eben Pastor in Goldenbeck gewesen war, so hoffte ich manche dieser alten Wörter, für welche ich bisher nirgends bei dem lebenden Geschlecht Anerkennung hatte erlangen können, hier doch vielleicht noch lebend zu finden. Bei einigen war diess allerdings der Fall, so dass ich meinen Ab-

stecher nicht ganz vergeblich gemacht hatte, den grösseren Theil aber muss ich nun wohl für veraltet und gänzlich aus dem alltäglichen Gebrauch geschwunden betrachten. Von Hapsal aus besuchte ich noch einmal auf einige Tage die Insel Dagö. Von den hier durch den Pastor Sengbusch mit ausserordentlichem Fleisse für mich gesammelten und nach Petersburg gesandten Wörtern und Redensarten bedurfte Manches noch einer mündlichen Erläuterung, und daneben gelang es mir noch unmittelbar von den Bauern selbst Eins und das Andere zu erfragen. Von Reval aus, wohin ich aus Dagö und Hapsal mich begab, machte ich später nur noch eine kürzere Fahrt nach Baltischport, wo ein bei der neu gegründeten Ehstenschule als Lehrer angestellter intelligenter junger Ehste mir behülflich war.

Über einen ansehnlichen Theil der bisher mir noch dunkel oder unsicher gewesenen Wörter habe ich mir so Aufklärung verschaffen können, und wegen des Restes habe ich mich noch schriftlich nach verschiedenen Gegenden hin gewendet. Trotz dem wird immer noch einiges aus Schriften oder Wörtersammlungen unbekannter oder schon verstorbener Personen Herstammende dunkel oder unsicher bleiben, aber ich glaube nicht, dass es nöthig sein wird den Abschluss meiner Arbeit deshalb noch länger aufzuschieben. Was auf keine Weise hat aufgeklärt und gesichert werden können, gedenke ich deshalb nicht eben auszuschliessen, sondern nur als unsicher oder wahrscheinlich veraltet zu bezeichnen. Ich habe mich daher auch schon daran gemacht, mein gesammeltes Material zum Drucke

fertig zu machen, und sobald ich die Hälfte als fertig der Classe vorlegen kann, würde, glaube ich, auch der Druck begonnen werden können, da ich während des Druckes der ersten Hälfte die zweite in's Reine bringen könnte.

(Aus dem Bulletin, T. IX, pag. 241 — 243.)

21 Februar / 5 März 1867.

Zu meiner Aufgabe des Donaleitis*). Von Aug. Schleicher.

Der güte des Hrn. Akademikers Schiefner verdanke ich ein heftchen bemerkungen des Studiosus Ejdymtt, eines geborenen Litauers, zum glossar meiner aufgabe des Donaleitis. Dise aufzeichnungen betreffen zunächst abweichungen der heimatlichen mundart Ejdymtts von der von Donaleitis gebrauchten preußisch-litauischen schriftsprache; sie geben aber auch aufkunft über manches nunmer im preuß.-litauischen seltene wort und sind deshalb den unten zusammen gestelten nachträgen und berichtigungen zu meiner aufgabe des Donaleitis merfach zu statten gekommen.

Die mundart Ejdymtts zeigt meist solche abweichungen vom preußisch-hochlitauischen, welche auf anderen mundarten, besonders niderlitauischen, bereits bekant sind. Sie hat fast durchweg ë (bei Ejdymtt

*) Sonderabdrücke dises nachtrages zu meiner aufgabe des Donaleitis kann man auf postfreies verlangen von mir und von den Commissionären der Kais. Akademie der Wiss. gratis und postfrei beziehen.

ie geschriben) da, wo die preuß.-lit. schriftsprache betontes ė hat, z. b. vėjs, pls. (preuß.-lit. schriftsprache) vėjas wind; dėtis, pls. dėtis sich legen; krėsti pls. krėsti dünger streuen; rikė, pls. rėkė schnitt; žvėris pls. (mit anderer betonung) žvėrìs wildes tier; infinitivendung -ėti, pls. -ėti u. s. f.; dagegen ı, wo in der pls. ė gehört wird, z. b. brıdis, pls. brėdis elentier; dıgs, pls. dėgas keim; gıdra, pls. gėdrà heiteres wetter u. s. w. (vgl. lit. gramm. s. 32 flg.). Unbetontes ō der endsilben wird a, wie in der Ragnit-Tilsiter mundart (gramm. s. 29), z. b. kepenas, pls. képenos leber; svetis, gen. svecza, pls. svéczas, gen. svéczo gast u. s. f. Unbetontes i der auslautenden silben ist als ein flüchtiger mittellaut zwischen i und e vernembar, den wir mit į bezeichnen wollen, z. b. ątįs, pls. ántis ente; infinitivendung -tį, pls. -ti u. s. w. Ferner wechselt a und e, z. b. dovenoju, pls. dovanóju ich schenke; par, pls. pèr durch etc. Für ai scheint ā gesprochen zu werden, z. b. vāniks, pls. vainìkas kranz; prıdā, pls. prėdai, nom. pl. zu prėdas zugabe. Im anlaute findet sich j vor e, v vor ō zu gesezt: jedesis, pls. édesis fraß; vožka pls. ožkà geiß; voras, pls. óras luft. ą, ę steht oft für a, e + nasal vor consonanten, z. b. ątįs, pls. ántis ente; ląkau, pls. lankaú ich besuche; trękti, pls. trènkti schmettern, schmeißen; dąbras, pls. dàmbras maultrommel; dagegen findet sich n vor sibilanten erhalten (gramm. s. 75 flg.). Häufig ist das genus der worte ein anderes, als in der preußisch-litauischen schriftsprache. Bemerkenswert sind deminutiva wie žmogelius, pls. žmogélis (vgl. Joh. Schmidt, über das lit. nominalsuffix -u, Beitr. IV, s. 261 flg.). Wichtig

ist die praesensbildung liktu, pls. lėkù ich laße zurück.

Zum grösten teile entstammen die folgenden berichtigungen und zusätze (die eine ergänzung zu dem s. 332 flg. bereits gegebenen bilden) den fast nur negativ gehaltenen kritiken Nesselmanns (Altpr. Monatsschrift, bd. III, heft 5, s. 454 flg. und bd. IV, heft 1, s. 65 flg.). Nesselmann verglich die handschriften nochmals aufs genaueste; abermalige vergleichung fürt in der regel zu berichtigungen früherer collationen, wie die geschichte unserer griechischen und lateinischen texte zur genüge lert. Die drukfeler mögen bei der großen entfernung des druckortes, die mir natürlich nur eine correctur zu lesen verstattete, wol zu entschuldigen sein. Manche varianten, die nur die schreibung betreffen, habe ich absichtlich nicht mit geteilt (vgl. vorrede s. 7). Lücken im glossar fand auch Hr. Dr. Leskien, gegenwärtig hier in Jena.

Mét. *I, 6 lis numìrusiu.
» I, 37 felt bei H.
» I, 79 lis «rods», tárė.
» I, 140» gryḱvabalius.
» *I, 147» kràmto.
» I, 161 anm. welis D. H. Rh.
» I, 180 anm. linsmai D.
» I, 190 anm. meilìngs felt bei D. H.
» *I, 239 lis szikszniìni. Anm. D. H. Rh. szikszninnei.
» I, 257 felt bei H. Eben so 608.
» I, anm. zu 263 lies akkėt' D.
» *I, 486 lis bandýk.

Mét. I, 658 anm. įwasįt D.
» II, 139 » bekt D. Änliche, ganz unbedeutende varianten in der schreibung (z. b. sd für zd u. dgl.) habe ich nicht an gemerkt.
» *II, 211 lis isztrószkęs.
» II, 265 » tén ir czè. Anm. czè, ar tén Rh.
» II, 367 anm. sį D.
» *II, 441 lis lankélėms.
» *II, 510 » «plónį nészam». Anm. nészant Rh.
Anstatt der seitenzal 76 (Mét. II, 560 flg.) lis 67.
Mét. *II, 588 lis nusigėdėt. Anm. nesigėdėt Rh.
» II, 631 anm. jos D.
» *II, 651 lis tûs baisìngus tris. Anm. tûs tris b. Rh.
» II, 702 anm. czupirt D. «unleserlich verschrieben» wie Ness. bemerkt.
» III, 14 anm. naszte H.
» III, 68 lis jús. Anm. jusu Rh.
» III, 130 lis taíp.
» *III, 185. Nach disem verse füge ein: ìr kaíp kiaúlės álmono, tikt gėda sakýti,. Anm. Felt bei Rh.
» *III, 203 lis pasidárė.
» *III, 208 » padárė.
» III, 215 anm. pluszkot H.
» *III, 252 lis niszsimánė. Anm. n'issimano Rh.
» *III, 260 » náras. Anm. durnas Rh.
» III, 262 anm. issiremes H.
» *III, 289. Nach disem verse füge ein: o mažù jẽ dár mán czè bútu mùszę pèr aúsį. Vorher komma anstatt punct. Anm. Felt bei Rh.

Mét. III, 306 anm. iszolojau H.
» *III, 363 lis válgėm. Anm. walgom Rh.
» III, 366 anm. nulaszijo H.
» III, 367 » ritasi H.
» III, 371 » dowanoja H.
» *III, 431 lis pustélninkai. Anm. -nikai Rh.
» III, 432 anm. visùr felt bei H.
» III, 475 lis neí Laúro. Anm. ne Rh.
» *III, 481 » ìrgi.
» III, 482 anm. argi H. Rh.
» III, 509 » keliu H.
» III, 520 lis senýstę nach H. Anm. Senystą Rh.
» *III, 531 » màns br.
» III, 667 anm. pranesze H.; pràneszė kann in den text gesezt werden.
» *III, 698 lis visùs.
» *III, 749 » kaimýnkos.
» III, 797 anm. kysteria H.
» III, 878 » ir Pr. H.
» *IV, 38 lis pusnýnai. Anm. pustynai H. Rh. Vgl. 617. 636.
» *IV, 122 lis numaniaú.
» *IV, 128 » kèmsza.
» IV, 151 anm. sůlu H.
» *IV, 226 ist wol mit Ness. ùžkakalės zu lesen (s. ùžkakalė in den nachträgen zum glossar).
» IV, 232 anm. darg H.
» IV, 238 » auksztaí felt bei H.
» IV, 239 » sudegino H.
» IV, 271 » n'uszmirszkite H.
» *IV, 299 lis vaikpalaikiu.
» *IV, 322 » Dóczo nèprėteliaus.

Mét. IV, 334 » Dóczį provnìnkai atvèsdįt.
» *IV, 368 » mús (gen. plur. für músu).
» IV, 377 anm. sawawalninks H. Rh.
» *IV, 425 lis szìlings. Anm. Jůdikis Rh.
» *IV, 627 » szę (szię). Anm. cze Rh.
Pás. *I, 12 » maitįtis.
» I, 14 anm. wanagu piktu piktu, nepr. Rh.
» *I, 26 lis įpùvusiu.
» *I, 65 » Lápė, kaipó. Anm. Lape, kaip Rh.
» *III, 8 » įplėszdavo.
» *III, 10 » O dėnós vid.
» *III, 19 » skùndą, vìsas supýko.
» *III, 30 » nutìldė. Anm. nutildo Rh.
» *III, 31 » kàd skáudulį spáudża. Anm. spaudulis Rh.
» IV, 13 » bárti.
» *IV, 31 » dár szelmýstę varýti. Anm. szelmysteje wargti Rh.
» IV, 45 anm. paslużiti H. paslúżyti kann in den text gesezt werden.
» V, 25 lis nuėdė.
» VI, 3 anm. Lażyba H.
» VI, 4 » issiremes H. Rh.
» VI, 24 lis bevèrkiantį (nach H.; siratà kann auch masc. sein).
Priczk. pás. 11 lis Lėtùvininkams.
» » 47 » dìdelį.
» » *55 » màlką.
» » 149 anm. tik H.
» »*160 lis iszbėgau.
S. 159 z. 4 v. u. lis asz, z. 1 v. u. lis isz.
S. 161 füge hinter z. 1 ein: Jedermann schrie beständig.

Zum glossar.

álmonas hofmann, pächter der kühe. Mielcke, wb.
alóju; lis IV, 94.
aszarà, auch ászara.
áudeklas; streiche 'der accent — vermutung' und 'möglicher weise' u. s. f.; lis 'das wort ist weder Kurschat noch' u. s. f.
bárszkinu, -inau, -inti klappern machen, klappern, trans.
Zu da-bóju füge bei: dabóti-s sich hüten.
Zu daraú füge bei: ne-darýtas, von speisen, nicht geschmälzt, nicht mit fett versehen.
Dìd-gàlvis, gen-vio, großkopf, dikkopf; Pás. III, überschrift (dìdis, galvà).
dżaugiũs, dżaugiaús, dżaũgtis sich freuen.
graudénimas ermanung, warnung.
gráużiu, gráużiau, gráużti nagen.
į-plėsziu, -plėsziau, -plėsziu, -plėszti Pás. III, 8 nach dem zusammenhange: an fallen (wörtl. ein reißen).
isz-si-plėsti, praes. -czu sich auß breiten, sich breit machen (felt nach Ness. im glossar, doch weiß ich nicht, an welcher stelle das wort vor komt).
isz-sì-renku, -rinkaú, -rìnkti sich, für sich auß lesen, wälen.
Zu dem artikel jũs, s. 208, füge bei: kùr dìngo jũs puikùms III, 57 wohin ist euere schönheit u. s. f.
Zu kaczérgė füge bei: (кочерга).
kùmpis, gen.-pio, schinken.
lankà, dem. lankélė talwise, flußwise, aue, wise.
lẽcavóju; streiche (лицевать?) und setze dafür: s. palẽcavóju.

mádaras. Ejdymtt kent das wort, bemerkt jedoch es werde selten gebraucht.

makalůju. Ejdymtt kent das wort; er gibt die bedeutung des selben mit den worten an: aliquid velociter et indiscrete agere.

Zu màrszkonis füge bei: Ruhig lex. márszkonis.

neczėstìs.

nu-daraú. Bedeutet nach Ejdymtt: farbe geben, färben; die kleider ab nemen; nu-si-daraú ich entkleide mich.

nù-pinu, nu-pýniau, -pįsiu, -pìnti flechten.

nù-vežu, nù-vežiau, -vèsziu, -vèżti weg faren, hin füren (zu wagen).

Obrýs. Nach Ostermeyer, lit. gramm., Königsb. 1791, s. 19, ist Obrýs Abraham.

pá-girios od. -rės pl. katzenjammer; pagirióms, instr. im nachrausche, im katzenjammer.

pa-lėcavóju, -vójau, -vóti empfehlen, anempfehlen (poln. polecać, polecić. Ejdymtt).

pa-lìnksminu, -minau, -minti erheitern, erfreuen.

Zu pá-mota füge bei: diß wort bedeutet weg geworfenes, werthloses zeug (vgl. pà-metu), eine bedeutung, die mir an der an gefürten stelle durchauß nicht zu passen scheint.

pa-sì-geriu, -gėriau, -gérti sich betrinken.

Zu pasilėcavóju füge bei: vgl. pa-lėcavóju.

pa-si-svéikinu, -inti sich begrüßen.

pa-tinkù, -tikaú, -tìkti gefallen.

pýbelis ist, wie Ness. an gibt, fibel, nicht bibel.

Zu puikùs füge bei: (niderd. pük, holländ. puik).

ráuju, róviau, ráuti herauß reißen, raufen.

remiù: rèmti.

sanevádai. Ejdymtt kent cinavadas; vgl. preuß. lit. sinavádai msc. in der bedeutung akelei, poln. orlik, auch cynowod (aquilegia Linde) und lezteres ist wol die quelle der litauischen worte (c ist im lit. fremd).

Nach siratà füge ein: m. u. fem.

skiliù (anstatt skilù zu lesen).

smalstùmas (III, 409) leckerbißen.

Zu smùikas füge bei: (poln. smyczek, russ. смычокъ geigenbogen, fidelbogen; dem disem deminutiv zu grunde ligenden smyk, das in diser function ungebräuchlich ist, entstamt das lit. smùikas).

spáudulis, falsche conjectur von Rhesa zu pás. III, 31; soll warscheinl. bedeuten: bedrücker, bedränger.

su-gáunu, -gavaú, -gáuti fangen, erwischen.

sūnùs.

sù-renku, rinkaú, -rìnkti sammeln, auf lesen, versammeln.

svótas; füge ein nach svótai: väter der brautleute, ehegatten.

svotbinìnkas einer auf der hochzeit; plur. hochzeitleute, hochzeitgäste.

szukėtas, fem. -ta, schartig (s. d. vor.).

Nach taczaú füge ein: taczaús.

Zu turiù füge bei: junge haben, werfen; III, 899.

ùż-kakalė raum hinter dem ofen, ofenwinkel; IV, 226. Der genitiv hangt ab von neràstumbim; gr. s. 274.

ùż-neszu, ùż-nesziau, -nèsziu, -nèszti auf tragen, vor bringen, hinterbringen, erzälen.

Zu ùż-pilu füge bei: vgl. už-sì-pilu.

uż-sì-degu, uż-sì-degiau, uż-si-dègti für sich, sich an brennen.
vìrti s. vérdu.
żemaí adv. unten, nidrig, auf dem boden; żémas adj. nidrig, am boden befindlich.
żìlis, gen. -lio, m. graukopf, greis (s. d. vor.).

Jena, im april 1867.

Aug. Schleicher.

(Aus dem Bulletin, T. XI, pag. 293 — 299.)

25 April / 7 Mai 1867.

Über einige slawische Benennungen des Purpurs, der Sonne und des Bernsteins. Ein Beitrag zur vergleichenden Alterthumskunde des baltischen Volksstammes [1]). § 1—5. Von E. Kunik.

Wie das Gotische für sämmtliche germanische Sprachen mit Einschluss des Angelsächsischen und Altnordischen, so bildet das Altbulgarische, als die Mundart der cyrillischen Bibelübersetzung und kirchlicher Schriften überhaupt, die Grundlage für die gesammte

1) Die Abfassung des obigen Aufsatzes wurde zunächst durch eine von einem Naturforscher an mich gerichtete Anfrage über die Bedeutung eines seltnen und bis jetzt auf verschiedene Weise erklärten Ausdrucks in den russischen Chroniken veranlasst. Nachdem ich das, worauf es zunächst ankam, festgestellt hatte, entschloss ich mich einzelne Fragen, die ich in meinem Aufsatze zu berühren Gelegenheit hatte, umständlicher zu behandeln, um so auch Germanisten und Iranisten in den Stand zu setzen, dieselben von ihrem Standpunkte aus zu erörtern und im Interesse der vergleichenden Alterthumskunde ihrer schliesslichen Lösung entgegenzuführen.

Die Gründe, welche mich bewogen haben, die drei unter einander eng verwandten Nationen der Slawen, Litauer und Germanen unter dem Gesammtnamen des baltischen Volksstammes zusammenzufassen, sind von mir in § 8 näher auseinandergesetzt worden, wo auch über den Gebrauch von prûsisch (le prouse) für das zweideutige und hier überhaupt ganz unpassende «altpreussisch» das Nöthige mitgetheilt ist.

slawische Sprachforschung. Aus dem Kirchenslawischen sind in das ihm so nah verwandte Altrussische eine kaum zu übersehende Menge von Ausdrücken übergegangen. Wir besitzen aber bis jetzt weder ein altrussisches Wörterbuch, noch ein den Forderungen der Gegenwart entsprechendes kirchenslawisches. Nicht nur lassen die verdienstvollen Arbeiten von Wostokow und Miklosich an Vollständigkeit noch viel zu wünschen übrig, sondern auch zur Feststellung des wahren Sinnes vieler wichtigen Ausdrücke, und namentlich zu einer streng wissenschaftlichen Entwickelung der Bedeutungen ganzer Wortsippen müssen ganz andere Wege, als die bisherigen, eingeschlagen werden. Besonders aber ist in letzterer Hinsicht eine genauere Vergleichung des Wortschatzes der beiden dem Slawischen zunächst verwandten Sprachstämme, des Litauischen und Germanischen, als eine unerlässliche Bedingung aufzustellen.

Niemand empfindet die erwähnten Mängel mehr als der Culturhistoriker. Zunächst müsste denselben durch die Abfassung eines möglichst vollständigen kirchenslawischen Sprachschatzes abgeholfen werden, was bei der Zerstreutheit der kirchenslawischen Manuscripte und der Beschaffenheit vieler derselben natürlich nicht die Aufgabe eines Einzelnen sein kann. So lange aber ein solcher Sprachschatz nur in dem Reiche der frommen Wünsche existirt, darf Niemand auf den Namen eines gründlichen Kenners des Slawischen Anspruch machen, dessen einzelne Mundarten einmal des von ihrer älteren Schwester ausstrahlenden Lichtes nicht entbehren können.

Einstweilen ist der Historiker öfters da, wo es sich

um Erklärung einzelner seltenen Ausdrücke handelt, auf sich selbst angewiesen. Die Analyse, welche hier von solchen geboten wird, macht auf Erschöpfung des Gegenstandes keinen Anspruch; doch werden hoffentlich dabei auch einige Streiflichter auf den alten Culturzustand der Slawen und ihre internationalen Verhältnisse fallen und somit Anlass zu weiteren Erörterungen geben.

Da der vorliegende Aufsatz nicht ausschliesslich für eigentliche Sprachforscher bestimmt ist, unter den Historikern aber über das nähere verwandtschaftliche Verhältniss des Litoslawischen zum Germanischen noch manche falsche Ansichten herrschen, so sind hier einzelne Sätze ausführlicher, als es sonst nöthig wäre, behandelt worden. Im Interesse solcher Historiker sollen hier einige längst feststehende Sätze aus der vergleichenden slawischen Lautlehre hervorgehoben werden.

1) Die beiden einst allen Slawen gemeinsamen Nasalvocale haben sich am reinsten im Altbulgarischen und Polnischen erhalten. Der starke Nasalvocal ѫ, poln. ą (z. B. праждъ, prąd) ist aus einem ursprünglichen einfachen *an* hervorgegangen, wurde dann rhinistisch fast, d. h. nicht ganz wie ein franz. *on* in plonger ausgesprochen. Im Russischen trat an die Stelle des starken Nasalvocals meistens ein einfaches u (прудъ), im Böhmischen u und ou (prud-iti und proud-iti) u. s. w. Vertauschung des starken Nasalvocals mit dem schwachen Nasalvocal ѧ, poln. ę (fast, aber nicht ganz wie *en* in prendre) kommt, zum Theil in Folge bestimmter Lautgesetze, vor. Im Russischen ist an die Stelle von ѧ meist я (ꙗ) getreten, was sich

auch früh in die Copien der kirchenslawischen Manuscripte einschlich.

2) Umstellung oder Vorschiebung der beiden Liquiden l und r vor den ursprünglich vor ihnen stehenden Vocal ist eine im Slawischen häufig vorkommende Erscheinung, z. B. altbulg. брада, böhm. brada, lit. und lett. barzda = der Bart. Im Russischen wird zur Vermeidung der Doppelconsonanz im Anlaute noch ein Vocal zwischen beide Consonanten eingeschoben, daher борода. Got. gards (= Haus, in Zusammensetzungen Garten); lit. gárdas (= Schafhürde); altbulg. градъ, poln. gród, russ. городъ (= Umzäunung, Feste und dann gewöhnlich Stadt).

3) Die von Grimm im Germanischen entdeckte Lautverschiebung (перебой), nach welcher das Gotische, Alt- und Angelsächs., Altnord. in den Wörtern, welche sie mit verwandten Sprachen gemeinsam haben, nicht die stummen Consonanten der andern indo-europ. Sprachen bewahren, sondern dieselben um eine Lautstufe verschieben, erleidet manche Ausnahmen, die sich indessen zum Theil auch auf bestimmt abgegränzte Fälle zurückführen lassen. Das Gotische besass zur Zeit des Ulfila († 380) im Anlaute die labiale Tenuis P nicht, sondern gebrauchte sie nur in Fremdwörtern. Dem slawischen P entspricht im Anlaute bald die gotischniederdeutschnordische Media B, bald die Aspirata F, die den Altslawen gänzlich fehlte.

Bei Lehnwörtern aber — und in dem Folgenden wird zum Theil von ihnen die Rede sein — kommt es sehr darauf an, zu welcher Zeit sie aus einer Sprache in die andere übergingen. Es kann nicht geläugnet

werden, dass in dieser Beziehung Sprachforscher öfters aus Mangel an historischem Sinn in Irrthümer verfallen, während der Historiker seinerseits einstweilen sich leicht den Vorwürfen der Linguisten aussetzt.

---

1. *Gotisch fagrs* = εὔϑετος, *urspr.* = *glänzend, schön und altbulg. bagrŭ* = *purpurn.*

Zur Bezeichnung des Purpurs, der Purpurfarbe, purpurfarbiger und purpurartiger Kleider werden in den Schriftdenkmälern des europäischen Mittelalters verschiedene Benennungen gebraucht, von denen manche früh veralteten, oder ganz ausser Gebrauch kamen. Zu den meisten europäischen Völkern gelangten diese Benennungen zum Theil durch Vermittelung der lateinischen Kirchensprache. Das lat. purpura selbst aber war dem griech. πορ-φύρ-α nachgebildet, in welchem ein die Begriffe des Brennens und Glänzens vereinigender Wortstamm (G. Curtius, griech. Etym. 2te Ausg. p. 273 und die dort citirten Aufsätze) nicht zu verkennen ist. Die Goten, deren Bibelübersetzung zu einer Zeit verfertigt wurde, als sie in nahen Beziehungen zum oströmischen Reich standen, wandelten einfach das griech. πορφύρα oder eine von einem unbekannten Volke daraus gebildete Form in paurpura um und bildeten daraus sogar ein Verbum paurpur-on (= mit Purpur färben), wovon sich indessen im Ulfila nur das Participium paurpur-oths für das neutestamentliche πορφυροῦς erhalten hat. Sehr wahrscheinlich aber ist es, dass die Goten noch eine volksthümliche Benennung für die verschiedenen Stoffe hatten, die man schon im frühesten Mittelalter für purpurfarbige aus-

gab, und möglicher Weise hat sich diese Benennung bei den Slawen erhalten. Die gotischen Lehnwörter, welche im Kirchenslawischen vorkommen, stammen aus zwei verschiedenen Perioden. Der eine Theil derselben ging noch vor dem Beginn der slawischen Völkerwanderung nach Westen und Süden (jedenfalls ante Christum natum), aus dem Gotischen zu den Slawen über und hat sich in den einzelnen Mundarten derselben, zum Theil auch im Litauischen erhalten; der andere Theil ist nur der altbulgarischen Mundart eigen und in dieselbe erst eingedrungen, als die Vorfahren der heutigen Bulgaren noch nördlich von der untern Donau sassen und somit dem politischen Übergewicht der einst so mächtigen, um 200 p. Chr. von der Ostsee nach dem Pontus gezogenen Goten ausgesetzt waren. Aus dieser zweiten Periode, in welcher eine «Dneprstadt» eine Zeit lang die Hauptburg von Gotenfürsten war, scheint das Wort багръ zu stammen, von dem bald die Rede sein wird.

Wie die alten Römer den Griechen ihr purpura entlehnten, so eigneten sich auch die Südostslawen das griechische πορφύρα an, das aber nie volksthümlich geworden ist und jetzt in Russland vorzugsweise in dem Sinne von «Zarenmantel» neben den ihren westeurop. Ursprung verrathenden Subst. und Adj. пурпуръ, пурпуровый gebräuchlich ist.

Als die gewöhnliche Benennung des Purpurs galt im vorpetrinischen Russland ein Wort, das durch die bei den Bulgaren entstandene kirchenslawische Literatur in das Serbische und Russische eingedrungen ist. Das gleichlautende Adj. und Subst. багръ (bagrŭ) hat im Kirchenslawischen durchaus die Be-

deutung purpureus und purpura und gab Veranlassung zur Bildung mehrerer anderen Wörter, wie багрѣница (б. царьска; vgl. чръвленица царьска = Zarenpurpur), багрѣнородьнъ (im Russischen heisst demnach der Kaiser Constantinus porphyrogenitus auch К. багрянородный), багр-овъ (= purpureus), багр-ити (φοινίσσειν, rubefacere). Das Igorlied scheint an einigen Stellen das Adject. червленый in dem Sinne von hochroth oder purpurfarbig zu gebrauchen, doch kommt auch in ihm das Adj. багряный in dem Sinne von purpurfarbig vor. Bei Gelegenheit der Niederlage, welche im J. 1185 die zwei fürstlichen Brüder Igor und Wsewolod im Polowzerlande erlitten, heisst es bildlich: два солнца помѣркоста, оба багряная стлъпа погасоста (zwei Sonnen wurden finster, es erloschen beide Purpursäulen). Dagegen heisst es bei Gelegenheit der Sonnenfinsterniss vom 14. Mai 1230 in den Chroniken: и бысть солнце мѣсяцемь, и явишася обаполы его столпове червлени, зелени, сини.

Aus der grossrussischen Volkssprache führt zwar Dahl in seinem Толковый словарь живаго Великорускаго языка eine nicht unbeträchtliche von багръ gebildete Anzahl von Formen an, jedoch ohne *nähere* Bezeichnung ihrer Heimath, ihres häufigen oder minder häufigen Gebrauchs. Gewiss ist, dass nicht alle von ihm gesammelten Ausdrücke allgemein bekannt sind. Am geläufigsten ist das Adject. багро́вый zur Bezeichnung der hellrothen oder hochrothen Farbe, das auch für die von Schlägen herrührenden blauen und braunen Flecke (багровыя пятна = багро́вина etc.; vgl. багро́вѣть) vom Volke gebraucht wird. Im Serbischen ist diese Wortsippe entweder nie volksthümlich

gewesen oder nicht geblieben. Wuk Stephanowitsch führt in s. Wörterbuch unter bagra nur ein Beispiel aus der serbischen Wojewodina an: он је твоје багре (= deines Gelichters, tuae farinae).

Ungeachtet dass багръ eine verhältnissmässig reiche Nachkommenschaft gehabt hat, steht es doch im Slawischen ganz vereinsamt da, so dass man es ebenso wie порфира im Kirchensl. und purpura im Lat. für ein Lehnwort erklären muss, besonders da auch die durch Nichts unterschiedene adjectivische und substantivische Endung höchst auffallend ist. Bagr-ŭ (mit dem als Endung hinzugefügten altbulgar. Halbvocal Ъ, der mit dem stummen russischen ъ nur graphisch identisch ist), erinnert offenbar an das got. fagrs, das indessen von Ulfila nur in der abstracten Bedeutung zur Wiedergabe von εὔθετος gebraucht wird. Nach Analogie des got. bait-r-s (= bitter; vgl. Kuhn's Zeitschr. V, 54), hlut-r-s (= lauter) erweist sich fag-r-s, nach Abzug des alten Nominativzeichens s, als eine rein adjectivische Bildung auf -r. Die ursprüngliche Bedeutung des germanischen Wortstamms fag muss aber glänzen gewesen sein, und diese dringt auch noch im Altnordischen durch. Dasselbe bietet ein Verbum fága (= glänzend machen, putzen; verehren, anbeten), ferner fágan (= Verehrung, Cultus), fagna (= sich freuen; vergl. hinsichtlich des Übergangs der Bedeutung das altbulg. красити сѧ = ornari; laetari), fagrblár (= hellblau, himmelblau), fagrahvel (eddischer Beiname der Sonne in der Bedeutung eines glänzenden Rades). Alle diese Bedeutungen reichen bis in die Periode vor der Sprachtrennung der einzelnen germanischen Stämme zurück, wie unter andern erhellt aus dem mittelhdeut-

schen vegen = schön, glänzend, rein machen (daher Fegefeuer ganz im Sinne von purgatorium, чистилище) und aus den zur Bezeichnung des Schönen (vgl. russ. красный, roth und schön und die doppelte Bedeutung des lat. candere nebst candidus) dienenden Adjectiven: althochd. fagar, angels fäger (woraus das engl. fair), altnord. fagr (z. B. auch im Beinamen hárfagr des Königs Harald von Norwegen), schwed. fager u. s. w.

Eine weitere Bestätigung der Behauptung, dass dem (entlehnten?) germanischen Wortstamm fag die Bedeutung glänzen zukommt, dürfte die Geschichte des Sonnencultus der beiden arischen Völker gewähren. In Folge gewisser historischen Verhältnisse (s. § 6) ist sogar die alte, allen Indoeuropäern gemeinsame Benennung des personificirten Himmels, als des Glänzenden, (Δεύς, Ζεύς; vgl. sub divo, altnord. tív-ar = Götter, lit. děva-s = Gott u. s. w.) im Slawischen verdrängt worden, so dass diw (дивъ) wie im Iranischen die Bedeutung eines bösen Geistes bekam, nachdem an dessen Stelle ein dem iranischen Bagha (urspr. wohl nur eine Benennung der glänzenden Sonne) nachgebildetes Wort Богъ (Bogŭ) getreten war, das früh eine rein geistige Bedeutung erlangte[2]).

2. *Altbulg.* чрѣмьнъ (= *roth*, *hochroth*), *prûs. wormyan* (= *roth*) *und lit. kermis* (= *Wurm*), *got. vaurms* (= *Schlange*), *altbulg.* чрѣвь (= *Wurm*).

Jenes altbulg. bagrŭ hatte so tiefe Wurzeln im Kirchenslawischen geschlagen, dass kein russischer Co-

2) S. § 6. Andeutungen über das Verhältniss des slawischen Sonnencultus zu dem der Arier.

pist von älteren Texten es für nöthig gehalten haben würde, dasselbe oder eine andre mit ihm zusammengesetzte Wortform durch einen mehr allgemein verständlichen Ausdruck zu ersetzen. Weniger gebräuchlich waren andre Benennungen des Purpurs, die aber auch im Kirchenslawischen ihren Namen von der rothen oder glänzenden (brennenden) Farbe desselben erhalten haben. Das Subst. чрѣвь (= vermis; poln. czérw = die Made) ist, wie nicht mehr bewiesen zu werden braucht, zunächst aus чрѣмь, dieses aber aus кръмь entstanden, was zunächst auch die litauischen Formen kirmis (kirminas = Wurm, besonders grosser Wurm) bezeugen. Eine strenge Unterscheidung von Farbenschattirungen, wie karminroth, purpurroth u. s. w. hat man natürlich weder in den ältern Mundarten des Slawischen noch jetzt im Munde des gemeinen Volks zu erwarten. Letzteres gebraucht in verschiedenen Gegenden Formen, die von jenem Subst. gebildet sind, zur Bezeichnung der purpurfarbigen Stoffe. Auch im Kirchenslawischen ist schon dieselbe Beobachtung zu machen (vgl. чрѣвлѣница = byssus, purpura, color coccineus mit чрѣмлѣница = byssus bei Miklosich); doch verlangen alle hierauf bezüglichen Stellen noch eine nähere Untersuchung[3]). Hier soll nur versuchsweise die Zeit approximativ festgestellt werden, seit welcher im Slawischen die rothe Farbe nach dem Namen eines Insects bezeichnet wurde. In mehr oder minder ursprünglicher Form

3) S. unter andern auch die Abhandlung von J. Hamel: Über Cochenille am Ararat und über Wurzelcochenille im Allgemeinen (Mémoires de l'Académie Imp. des sciences de St.-Pét. VI^me^ Série. Sciences Naturelles. Tome I, p. 9).

kommt das zu diesem Zwecke gebrauchte Adjectivum (altbulg. чрѣмьнъ) nebst den davon gebildeten Subst. und Verben in sämmtlichen slawischen Mundarten vor, selbst das Polabische nicht ausgenommen: «Roth, tzerwéna vom Sommervogel», d i. wohl vom Schmetterling, nach der 3ten Redaction des mir in der vollständigen (Hilferding'schen) Abschrift vorliegenden Henning'schen Glossarium drevanicum; vergl. poln. czerwony = roth, czerwonogardł = Rothkehlchen, das böhm. čerm-ák heisst, den Namen des Dorfes Czermo an der Guczwa in Galizien, früher auch genannt Czermno und wahrscheinlich an der Stelle der alten Burg Червень, wovon Czerwona Ruś (= Rothreussen) seinen Namen erhielt. Man darf daher annehmen, dass bei den Slawen schon lange vor dem Beginn der sog. slawischen Völkerwanderung (also vor 200 post Chr. n.) jene Farbenbezeichnung gebräuchlich war. Aus dem Umstande, dass dieselbe allen slawischen Mundarten eigen ist, darf man mit ziemlicher Sicherheit sogar schliessen, dass sie noch vor der slawischen Sprachtrennung, d. h. vor der Spaltung der slawischen Ursprache in zwei Hauptäste, den sog. südöstlichen und westlichen, aufkam, und diese Spaltung muss aus linguistischen wie ethnologisch-historischen Gründen jedenfalls in eine geraume Zeit ante Chr. natum gesetzt werden. Möglich dass die Anregung zur Bildung jenes Farbennamens zu den Slawen vom Pontus her kam, wie denn auch die Benennungen karmin und karmesin den Europäern durch Vermittlung der Araber oder Altsemiten überhaupt zugeführt wurden und schliesslich auf den arischen und näher auf den altindischen Namen des Wurms (sanskr.

kṛmi, woraus erst krimi, altbactr. kerema, lat. vermis, altgälisch cruim, welsch prif, pryf; got. vaurms = Schlange, altnord. orm = Wurm, Schlange etc.) oder eine sog. Schildlaus zurückgehen [4]). Zu den Litauern drang dieser asiatische Einfluss nicht. Dagegen stösst man in den Überresten der Prûsiska auf einen merkwürdigen Ausdruck. In dem Glossarium prûsicum wird unter andern Farbennamen auch das Adj. wormyan (= roth) angeführt. Aller Wahrscheinlichkeit nach haben wir hier den Accus. einer auf -as auslautenden Adjectivform (s. Nesselmann, Spr. d. a. Pr. p. 51, 56) vor uns. Dasselbe Adj. hat auch der übrigens des Prûsischen wenig kundige Simon Grunau unter seinen Glossen verzeichnet: «warmun = roth». Nesselmann bringt die Grunau'sche Glosse mit der Accusativform urminan (= roth) des samländisch-prûsischen Catechismus zusammen und verweist dabei noch auf das reval-estnische Substantivum urm (= Blut). Sollte in urminan sich die Urform des

4) Die Verwandtschaft jener Benennungen mit den litoslawischen ist allgemein zugestanden. Woher kommt es aber, dass die Linguisten bis jetzt noch nicht darüber einig sind, ob diesem Namen des Wurms eine mit HV oder KV anlautende Form zu Grunde liegt oder ob das V ein sogenanntes V furtivum ist? Aus dem baltischen Sprachstamme lässt sich mehr als ein sichres Beispiel dafür anführen, dass in den ursprünglich in ihm mit HV oder SV anlautenden Wörtern in der einen Mundart bald der erste Consonant, in der andern bald der zweite Consonant ab- oder ausfiel. — Die Literatur über jenes Wort ist verzeichnet bei Miklosich (Lexicon unter чрьвь), G. Curtius (Griech. Etym. 2te Ausg. p. 485; vgl. Compendium von Schleicher, 2te Ausg p. 303), wozu noch hinzuzufügen sind: Kuhn in der Zeitschrift 13, 136 und Benfey in s. Orient und Occident 2, 755 u. 756. — Über den orientalischen Ursprung von karmin und karmesin s. Pott in der Zeitschr. für die Kunde des Morgenl. IV, 42. — Über die altindische Form wird gehandelt im Petersb. Sanskrit-Wörterbuch Th. 2, p. 407.

altbulgarischen роум-ѣнъ (= roth von Gesicht, fleischroth), poln. rum-iany (= rothbackig) etc. erhalten haben? Vgl. altbulg. рамѣнъ (= heftig, stark), tschech. ná-ramný (= übergross, gewaltig) mit dem althd. irmin (für armin in irminsûl etc.), ags. eormen (= gross); altbulg. работа, poln. robota (= Arbeit) mit dem got. arbáiths; abulg. ласк-ати, tschech. lask-ati (= liebkosen, schmeicheln; lask-a = Liebe) mit dem altnord. alsk-a, schwed. älsk-a (= lieben). Mit dieser Versetzung der Liquiden im Slawischen ist freilich der Auslaut in wormyan noch nicht erklärt, das möglicher Weise aus einer gotischen oder überhaupt germanischen Mundart entlehnt ist. Vgl. angels. vurma, m., = Purpurschnecke, Purpurfarbe, vurmreád = coccineus, altfries. worma = Purpur. Gewiss ist, dass das ital. vermiglio, franz. vermeil (s. Diez, Etym. W.) aus vermiculus entstanden ist und «palla vermicula» kommt wenigstens schon im 6. Jahrh. p. Chr. vor.

3. *Altbulg. брошть (= Purpur) entsprechend einem got. *brahts (= Pracht).*

Noch wenig belegt ist die altbulg. Benennung брошть (fem.) für Purpur und das davon unzertrennliche Verbum брошт-ити. Wostokow erklärt das Subst. durch «червлень», Miklosich durch «φοινικοῦν, purpura» und fügt noch hinzu, dass es in einer (oder mehreren?) glagolitischen Handschriften für «coccinum» steht. Aus einer Stelle im Jesaias (I, 18) führt Wostokow an: аще боудоуть грѣси ваши яко брощь (ὡς φοινικοῦν, bei Luther: blutroth), яко снѣгъ оубѣлю. Für das Verbum брошштити setzt Miklosich die Bedeutung rufare an (ἐρύ-

θημα ἱματίων = брощены ризь. Оброшт-ити = tingere, — сѧ = rubefieri).

Da in den Femin. мошть, got. mahts (= die Macht), altnord. máttr, m., ношть, got. nahts (= die Nacht), altn. nátt, вешть, got. vaihts (= Ding, Etwas; vergl. nhochd. der Wicht und n-icht), altn. vættr f. das altbulg. шт einem got. ht, altnord. tt und einem neuhochd. cht genau entspricht, so würde die entsprechende gotische Form von брошть lauten: brahts. Diese Form kommt bei Ulfila, der selbst das Adject. baihrts (eig. glänzend, dann hell, offenbar, deutlich) und die Ableitungen davon schon meist in einem abstracten Sinn gebraucht, nicht vor, hat sich aber im deutschen Bracht und Pracht (nicht fastus und splendor, wie Grimm Wb. 2, 286 setzt, sondern splendor und fastus; vgl. unter andern das mundartliche rotbräht = rothleuchtend) erhalten. Zu Grunde liegt also dem slawischen брошть die Bedeutung Glanz, was hier nicht weiter ausgeführt werden kann. Daraus allein ist aber durchaus nicht zu folgern, dass das slawische брошть ein Lehnwort ist. Das Verbum броштити kommt fast in allen Dialecten vor, wie windisch: broč-iti jajca (= Eier färben), poln. brocz-yć (= besudeln, sich bespritzen mit Blut), böhm. broť (= rother Saft, Purpursaft) u. s. w.

4. *Altbulg. прѫдъ* (= *electron*) *entsprechend einem got. *brants oder *brands und altb. прапрѫда* (= Purpur) *vom Verbalstamm *прѫд-umu* (= *brennen, glänzen*).

Eine ganz eigenthümliche Bildung verräth eine kirchenslawische, bis jetzt ebenfalls noch nicht genau erklärte Benennung des Purpurs, welche in drei wenig von einander abweichenden Formen vorkommt: пра-

пръдъ (masc.), прапръда (fem.), прѣпръда (fem.). Ein entsprechendes polnisches praprąd u. s. w. giebt es nicht. Alle drei Formen mit der Bedeutung πορφύρα sind von Wostokow und Miklosich mehrfach belegt und auch für das Adj. прапръдьнъ (= πορφυροῦς, purpureus) hat Miklosich drei Quellen citirt. Eine davon war schon von Wostokow beigebracht worden; an ihr (прапроудними дугами in einem in Serbien geschriebenen kirchenslawischen Codex) scheint von der Farbe des Regenbogens die Rede zu sein. Da wir nicht alle Stellen der beiden Lexicographen controlliren können, so müssen wir uns darauf verlassen, dass in keiner derselben sowohl das Subst. als das Adj. anders als in der Bedeutung «Purpur, purpurn» gebraucht wird.

Wie kam man aber darauf, ein Substantivum der Art zur Bezeichnung des Purpurs zu bilden? Hatte man dabei eine besondere Gattung von Purpur im Auge? Darüber geben die kargen lexicalischen Indices keine Auskunft. Jedenfalls hat man прапръдъ und прапръда (прѣпръда) in пра (прѣ) und пръ-дъ (-да) zu zerlegen. Пра kann hier, so wie in dem von Miklosich (p. 654) aufgefundenen праславьнъ nicht an der Stelle des lat. pro in proavia (kirchensl. прабаба, poln. prababa, przedbaba, nadbaba) stehen, sondern dürfte, nach der unter № 2 u. 3 (Einl.) erwähnten slawischen Lautvorschiebung und germanischen Lautverschiebung, zunächst ein gotisches bar voraussetzen, das sich im altsächs. bar (barwirdig im Heliand = sehr würdig) und altdeutschen bore, bor in der Bedeutung nimis (s. Grimm, Gramm. 2, 550 und die Artikel Borkirche, die Bore und empor in s. Wörterb.) und vielleicht auch verdunkelt im Litauischen und Lettischen

erhalten hat. Dann aber fällt jenes bis jetzt nur noch mit праславнъ zu belegende altslawische Verstärkungspräfix пра mit dem gleichfalls verstärkenden kirchensl. Präfix прѣ (vor Adject. und Adverbien, wie vor Subst. z. B. прѣраба, прѣгръшта, прѣстолъ u. s. w.) zusammen, in welchem ѣ noch nicht wie e in dem gleichbedeutenden und gleich häufigen russischen пре, sondern wie ein verschmolzenes ea — im Polnischen vertritt dasselbe häufig ein iotirtes a — lautete. Somit wären die Feminina прапржда und прѣпржда als zwei durchaus identische Formen aufzufassen und es wäre nun ein einfaches пржда nachzuweisen. Sollte ein solches aber für immer im Kirchenslawischen unauffindbar bleiben, so könnte man wenigstens das russische запруда (= das Stauen, ein Damm, s. unten) anführen. In gewissen Schriften (vgl. neuere Ausgaben der slawonischen Bibel) wird für Purpur, ausser прапруда, auch eine Form препряда angesetzt, die also altbulgarisch прѣпрѧда lauten würde. Im Altbulgarischen kam sie aber schwerlich vor. In mittelbulgarischen Handschriften werden die beiden Nasalvocale mehr oder minder mit einander verwechselt. Vielleicht wirkte auch auf die Bildung dieser neukirchenslawischen Form eines der von прѧсти (прѧдѫ = ich webe, vgl. poln. przą́ść, Präs. przędę = ich spinne) gebildeten Substantiva ein. Vgl. noch багрѣница прѧдена bei Miklosich, worunter ein Purpurgewebe zu verstehen ist. Die Bildung des Verb. прѧсти erfordert eine genaue Untersuchung. Merkwürdig ist, dass bis jetzt für das russ. Fem. прядь (= der Faden) noch kein altbulg. прѧдь nachgewiesen ist. Dagegen lässt sich für das obige Masc. прапржДъ ein einfaches und gleich-

falls männliches пражъ nachweisen, von dem die weitere Analyse anzuheben hat.

Ein polnisches, formell ganz entsprechendes Subst. prąd (Gen. prędu u. prądu) ist wirklich vorhanden, kann jedoch hier, da es nur in einer abgeleiteten Bedeutung vorkommt, nicht zu Grunde gelegt werden. Dagegen hat das Polnische und Böhmische andere nasalirte und entnasalirte Formen bewahrt, in denen die ursprüngliche Bedeutung des obigen kirchenslawischen Substantivs deutlich hervortritt. Von dem altpolnischen Verbum pręd-ać hat sich nur ein (jetzt auch nicht mehr gebrauchtes) Substantivum prędanie (= das Brennen) erhalten. Das böhmische prud-iti (= brennen, entzünden, reizen, beizen) setzt nach der oben aufgestellten Regel ein altbulg. пражд-ити voraus, und an dasselbe schliessen sich zunächst an die böhmischen Wörter: prud-ivý (= wund brennend), prud-ina (= ein reizbarer, jähzorniger Mensch), prud-ký (= jähzornig, hitzig, ungestüm, stark, schnell) und verschiedene von prud-ký (in dem Sinne von schnell) abgeleitete Wörter. Ein polnisches prąd-ki existirt nicht, wohl aber ist pręd-ki (= schnell, rasch) ein ganz gewöhnliches Wort. Das Verb. прад-ити, bald durch salire, bald durch trepidare gedeutet (Mikl. 753; vgl. die russ. V. пря́д-ать und пря́-нуть = hüpfen, springen), wird, nebst einem sich scheinbar daran schliessenden litauischen Verbum, hier absichtlich nicht herbeigezogen. Auch die Wortsippe, zu der пара, poln. para (= Dampf, Dunst), пари-ти (= dampfen), poln. parz-yć (= brennen, brühen) u. s. w. gehören, bleibt hier unberücksichtigt.

Von prędanie und pruditi (brennen) zu prędki und

prudki (schnell) hat die Entwickelung der Bedeutung dieses Wortstammes sich als eine ganz natürliche erwiesen. Liegt aber demselben die Bedeutung des Brennens zu Grunde, so werden wir die davon unzertrennbare des Glänzens, wie wir bei πορφύρα und bagrŭ (vgl. candere = brennen und glänzen, und candidus = weisslich) gesehen haben, auch bei der Analyse von пржд҃ъ im Auge haben dürfen. Bekanntlich gab es im Alterthum und Mittelalter verschiedene Benennungen des Bernsteinharzes. Aus der Analyse derselben, so weit sie überhaupt bis jetzt gelungen ist, ergiebt sich, dass der Bernstein (Brennstein, Brennenstein; in holl. und fläm. Mundarten neben brandsteen auch barnsteen) vorzugsweise nach seiner hellen Farbe — und diese Benennungen mögen die ältesten sein — oder nach dem Umstande, dass er leicht im Feuer schmilzt, benannt wurde. Das griech. ἤλεκ-τρο-ν bezeichnet zunächst nicht den Bernstein, sondern ein glänzendes Metall (aus einer Mischung von Gold und Silber) und hängt zusammen (G. Curtius, gr. Etym. 2. Ausg p. 127) mit ἠλέκ-τωρ = 1) Sonne und 2) strahlend als Beiw. des Sonnengottes Hyperion. Wostokow hat bereits nachgewiesen, dass das in der Septuaginta und andern griechischen Schriften vorkommende ἤλεκτρον von den kirchenslawischen Übersetzern bald durch пржд҃ъ allein, bald durch чистъ (= rein; vgl. «unreiner Bernstein») пржд҃ъ wiedergegeben wird. Da jene Übersetzer schwerlich genau von den verschiedenen Bedeutungen, welche das Electrum der Alten hatte, unterrichtet waren, so lässt sich aus ihrem Gebrauch von пржд҃ъ noch nicht der Schluss ziehen, dass sich in diesem Worte die urslawische Benennung des Bern-

steins erhalten hat[5]). Lautlich gedeutet könnte allerdings, wie sich noch näher im Laufe der Untersuchung ergeben wird, пряжъ den Brennstein bezeichnen, allein dann wäre der Nachweis seines Zusammenhanges mit прапряжъ (Purpur) fast unmöglich. Dazu kommt, dass der russische Glossator des 17. Jahrh., Памва Берында, der uns manche schätzbare Notizen gegeben, schreibt: прудъ, мосяжъ, по инѣхъ, бурштынъ (Prud, Messing, nach Andern Bernstein). Müssen wir demnach vermuthen, dass man mit пряжъ ursprünglich ein Metall von glänzender oder hellleuchtender Farbe — das succinum hielt man bekanntlich an verschiedenen Orten lange für einen wirklichen Stein — bezeichnen wollte, so wäre das durch пра verstärkte пряжъ eine Farbe oder ein Kleidungsstoff, den man entweder nach seiner glänzenden, brennenden, oder nach seiner wachsgelben Farbe nicht anders zu benennen verstand.

Mit der nicht anzutastenden Bedeutung von прапряда (Purpur) und прапряденъ (purpurn) lässt sich aber der Gebrauch zweier lautlich übereinstimmenden russischen Formen nicht vereinigen. Das Subst. fem. gen. прапруда wird in der 1. Pskower Chronik unter d. J. 1470 und das Adject. прапруденъ in der 1. Nowg. Chronik unter d. J. 1421 bei Gewitterschilderungen in Verbindung mit дождь (Regen) gebraucht. Es liegt uns demnach ob, entweder nachzuweisen, dass diese beiden Ausdrücke nur zufällig in lautlicher Hinsicht an die obigen kirchenslawischen anklingen, jedoch einer ganz andern Wortsippe angehören, oder darzu-

5) S. § 7. Über das Bernsteinmeer der russischen Volkssagen.

thun, dass aus пржд-ити (böhm. pruditi) und прждъ sich noch andere Bedeutungen entwickelt haben. Da Ersteres unmöglich sein dürfte, so müssen wir wenigstens den zweiten Satz zu beweisen versuchen. Wie immer, so vermisst man auch hier einen nach den Quellen ausgearbeiteten kirchenslawischen Sprachschatz.

Oben ist angedeutet, wie aus dem Begriff des Brennens der des Hitzigen, Ungestümen und Schnellen sich entwickelt hatte. Zunächst schliesst sich daran noch das böhm. prud-čina mit doppelter Bedeutung (= scharfer Pflanzenstoff; Wasserstrom). Noch hat das Böhmische eine Classe von Wörtern zu bieten, in denen der altbulg. Nasalvocal ѫ nicht in ein einfaches u, sondern in den dem Böhmischen eigenthümlichen Laut ou übergegangen ist, gleichwie auch dem altbulg. und poln. блѫдъ, błąd ein böhmisches blud (= Irrthum) entspricht, dagegen bloud einen Irrenden oder Tölpel bezeichnet. Das Verb. proud-iti (= reizen, antreiben), proud-iti se (= strömen, wogen), die Subst. proud (= Strom) und proud-nik (= Strömling und Schnellente) lehnen sich übrigens ganz natürlich an die früher aufgezählten Formen prud-iti etc. an.

Auch das Polnische hat noch einige zunächst hieher gehörende Wörter bewahrt, wie das (jetzt veraltete) Verb. prąd-ać się (= fliessen), und das poln. Masc. prąd (gen. prędu und prądu) hat ausser der Bedeutung: «Schuss, Strom eines Flusses oder flüssigen Körpers», nebst prąd-owina noch die eines Baumes unter dem Wasser, der die Schifffahrt aufhält. Prąd-nik heisst ein Flüsschen bei Krakau.

Aus dem Begriff des Jähen und Raschen ging ohne Zweifel der des Strömens oder Schnellfliessens hervor.

Aus der Bedeutung des Jähen, Ungestümen oder Rauhen muss sich noch eine andere entfaltet haben. Das angeführte Verbum und das Subst. wurde und wird noch zur Bezeichnung eines Anstosses, Hindernisses oder gewaltsamen Hemmens auf Flüssen u. s. w. gebraucht. Алексѣевъ (in s. Церковный Словарь) bemerkt unter Berufung auf einen slawischen Chronographen, dass das Subst. прудъ — hier kann nicht von dem volksthümlichen russischen Ausdrucke, sondern nur von einem durch russische oder serbische Copisten entnasalisirten пр҃ждъ die Rede sein — bisweilen auch гать, мостъ (= Weg von Faschinen, über einen Morast, eine Brücke) bedeutet. Miklosich hat einstweilen noch keine anderen Belege beigebracht. Das Vorkommen des altbulg. Adjectivs пр҃ждьнъ, in dem Sinne von hart, emporragend im Meere, wird durch eine Stelle in den Act. Apost. 27, 29 (εἰς τραχεῖς τόπους = въ пр҃ждная мѣста) belegt. Miklosich führt für zwei andere Stellen vermuthungsweise die Bedeutung «celer» an, die durch das angeführte poln. prędki und böhm. prudký Bestätigung erhält Der Glossator Памва Берында erklärte прудный durch острый, дикій, негладкій (= scharf, wild, uneben). Eine durch angeschwemmte Erde, oder durch eine Sandbank gebildete Stelle in einem Flusse heisst noch heute im Russischen пруд-ное (Прудное мѣсто въ рѣкѣ = заруженое наносомъ, мѣлями. S. auch Dahls Wörterb.).

Das echt russische прудъ (= Teich) liegt vom böhmischen proud (= Strom) der Bedeutung nach ab, die aber ihre Erklärung in den analog gebildeten deutschen Wörtern Deich und Teich, so wie im polnischen staw (= Teich) findet. Deich (s. Grimm, Wörterb.) und

Teich sind bekanntlich etymologisch identisch und nur mundartlich verschieden. Deich ist «ein Wall oder Erddamm, um das Fluss- oder Seewasser zurückzuhalten», und hat sich auch in dem alten französischen Lehnwort digue erhalten. Das polnische staw hängt etymologisch mit dem deutschen stau-en[6]), altbulg. став-ити (cessare facere, impedire) zusammen; vgl. das kirchensl. ставило (= Anker), poln. stawidło (= das Fallbrett, die Hemme). Grimm möchte in Teich ursprünglich nur piscina sehen. Prudas bedeutet nach Nesselmann im Hlit. nur Fischteich, nach Szyrwid im Nlit. einfach Teich. Stender führt ein lett. prôds (= Fischteich; vergl. das witebsk-lettische pruds = Teich) als im kurischen Oberlande gebräuchlich an. In Übereinstimmung mit dem Gesagten wird прудка und прудъ von Dahl durch запруда, гать, плотина, гребля erklärt. Прудить рѣку (= einen Fluss abdämmen), прудить повозку (= einen Hemmschuh oder eine Hemmkette an ein Fuhrwerk beim Herabfahren von einem Berge anlegen) sind bekannte Ausdrücke, die, zusammengehalten mit den sonst angeführten, darauf hinweisen, dass пряждъ und пряждити schon in uralten Zeiten den Begriff des Hemmens, Dämmens, Entgegenstemmens in sich schloss. Das alt- und neuserbische прудъ (= Sandbank, Düne) stimmt ebenfalls dazu, während prôd im Windischen (s. Mikl.) «sandiges Ufer» (vgl. das magyar. Lehnwort porond = arena und das walach. Lehnwort prud = sabulum) bedeu-

6) Durch das vor tau- getretene S ist die Lautverschiebung von T in D gehemmt worden. Die Gemeinsamkeit der juridischen Bedeutung von stau, stav im Slawischen, Gotischen und Ahd. ging schon aus den Bemerkungen von Grimm (RA. 748. 758. 855) hervor.

tet und mit prodi die Drauinseln bezeichnet werden. Auch das lat. stagn-um hat man bereits, ohne an die obigen Analogien zu denken, durch eingedeichtes Wasser (eines Flusses u. s. w.) erklärt, wozu auch das Verb. stagn-are (in der Bedeutung: stehen machen, der Bewegung berauben) passt. Über τεῖχ-ος (= Wall, Mauer) s. G. Curtius, gr. Etym. № 145.

Nachdem die Hauptmaterialien zusammengestellt sind, aus denen einst die Lebensgeschichte der Wortsippe прѫд- hervorgehen soll, wird es möglich sein, mit hinlänglicher Sicherheit die schon erwähnten zwei Stellen in russischen Chroniken zu deuten, in welchen das Fem. прапрѫда und das Adject. прапрѫдьнъ in russificirter Form vorkommen. In der ersten Pskower Chronik wird (Полн. Собр. Р. лѣтоп. IV, p. 235) ein schweres Gewitter geschildert, das sich am 24. Juni 1470 über Pskow entlud. Вшедши туча дождевая, и двигнушася облацы, и бысть грохотъ, громъ съ молніею силенъ, якоже всѣмъ быти въ велицѣ ужасѣ и въ страсѣ человѣкомъ, и тѣмъ громомъ на Званицѣ у Коровьи гридницы 7 человѣкъ молніею попали; и бысть тма силна и дождь прапрудою неисказаемо силенъ, яко съ полтора часа, и потомъ бысть къ вечеру далъ Богъ тихо и опять свѣта исполнено, якоже и въ прочая дни. Hier ist also ganz deutlich ein schweres Gewitter geschildert, mit besonderer Hervorhebung des starken Krachens, Donnerns und Blitzens. Dann wird noch hinzugefügt, dass sieben Menschen vom Blitze getroffen wurden, dass «eine dichte Finsterniss herrschte und ein an Heftigkeit unsäglich starker Regen war (sich ergoss), ungefähr anderthalb Stunden» und dass dann gegen Abend es wieder still und hell wurde.

Hier ist weder von Hagel und Steinen, noch von einer feurigen Erscheinung die Rede, sondern nur von einem ungewöhnlichen Regengusse, während dessen eine wahre Finsterniss herrschte. Eine andere Frage ist die, wie der Chronist dazu kam, das Wort прапруда in dem obigen Sinne zu gebrauchen; doch diese Frage wird sich leichter nach der Analyse der andern Stelle in der 1. Nowg. Chronik unter dem J. 1421 beantworten lassen. Того же мѣсяца маія 19, въ Петрово говѣніе, въ нощь, бысть трусъ на небеси великъ: вшедши тучи съ полудни, въ полунощи громъ и млъніи огнянѣ съ небеси съ шумомъ страшнымъ, и дождь прапруденъ и съ каменіемъ и съ градомъ. Es dürfte nicht überflüssig sein zu bemerken, dass dem Bericht über dieses Unwetter eine besondere Сказаніе (historische Erzählung) zu Grunde liegt, welche in die 2te und 3te Nowgorod'sche, so wie in die Nikon'sche Chronik unter d. J. 1421 eingeschaltet worden ist, und schon dadurch als die Urquelle des kurzen Berichtes des ersten Nowgorod'schen Chronisten sich erweist, dass in ihr viel genauere Zeitbestimmungen vorkommen. Dem letzteren aber muss die Сказаніе in einer ursprünglicheren Fássung vorgelegen haben, da nur bei ihm das Adject. прапруденъ vorkommt, das von den andern Copisten der Сказаніе durch geläufigere Ausdrück verdolmetscht worden ist. In dem Bericht der ersten Nowgorod'schen Chronik wird ausdrücklich bemerkt, dass auch Hagel und Steine fielen. Wollte man auch in Betracht ziehen, dass Aërolithenfälle während eines regenlosen Gewitters vorgekommen sind, so darf man doch nicht übersehen, dass hier ausdrücklich vom Hagel die Rede ist, der doch ge-

wöhnlich von einem starken Regen begleitet wird. Demnach dürfen wir дождь прапруденъ schwerlich in einem figürlichen Sinne nehmen, sondern darunter ist allem Anschein nach nur ein heftiger Regen zu verstehen. Dieser Ansicht waren schon die Copisten des Originalberichts, wie er sich in der 2. und 3. Nowgorod'schen Chronik und in der Nikon'schen erhalten hat, indem der eine das einmal seltene Wort прапруденъ durch силенъ (stark), der andere durch многъ (gross) ersetzte. Diese Epitheta waren ebenso natürlich, wie die, welche andere Chronisten vom Regen gebrauchen: умноженъ (Новг. I лѣт. unter das J. 1419) и проліяше дождъ великъ на градъ Москву (Полн. Собр. Р. лѣт. VI, 182). Kurz, die Pskower Chronik, wie der Verf. der Сказаніе von 1421 wollte nicht von einer gewöhnlichen pluvia, sondern von einem heftigen Regenguss, einem Sturzregen, einem imber magnus oder maximus sprechen.

Die Frage, wie die russischen Schriftgelehrten des 15. Jahrh. darauf kamen, die sonst nur in der Bedeutung von «Purpur» und «purpurfarbig» vorkommenden Ausdrücke прапржда und прапржденъ in dem Sinne von «Heftigkeit, Gewalt» und «gewaltig» zu nehmen, lässt sich vielleicht nach dem Mitgetheilten beantworten. Ein einfaches weibliches Subst. пржда ist bis jetzt noch gar nicht und das männliche пржденъ nur wenig belegt. Прапржда in dem Sinne von Purpur kam auch so selten vor, dass die russischen Schriftsteller des 15., vielleicht schon die der vorhergehenden Jahrhunderte, dasselbe vermittelst der damals allein herrschenden Etymologia vulgaris an der einen oder andern Stelle im Interesse ihrer Leser so deuteten, wie

es ihrem natürlichen Sprachgefühl am richtigsten schien. Auf diese Weise wurde die russische Schriftsprache mit zwei Ausdrücken bereichert, die auf einem ganz andern Boden und zu einem ganz andern Zwecke gebildet worden waren. Gerade der Gebrauch des verstärkenden Präfix пра, welches selbst ein Miklosich bis jetzt nur einmal belegen konnte, an der Stelle des im Russischen vor Adjectiven üblichen пре weist bei прапрудный (gewaltig) deutlich darauf hin, dass demselben ursprünglich das vom altbulg. Subst. прапржд̀ъ gebildete Adjectiv прапржд̀ьнъ mit der Bedeutung «purpurfarbig» zu Grunde liegt. Übrigens scheint der Gebrauch von прапруда und прапрудный in dem Sinne der Schriftgelehrten des 15. Jahrhunderts nicht lange gedauert zu haben, denn weder ist er bis jetzt aus andern Quellen belegt, noch führt Dahl in seinem Wörterbuch der russischen Volkssprache ein прапруда, препруда oder ein davon gebildetes Adject. in dem Sinne der obigen Chronisten an.

5. *Ist gotisch brinn-an* (= *brennen*), *Praeter. brann, verwandt mit lit. bar-nìs* (= *Zank, Hader*), *altbulg. бра-нь* (= *Kampf, Krieg*) *und russ. бран-ить* (= *schelten*)*?*

Bei Untersuchungen, wo es sich um richtige Begriffsentwickelung eines Wortstammes handelt, ist es nicht nur wünschenswerth, sondern öfters sogar unúmgänglich, dass vergleichend dabei zu Werke gegangen, d. h. dass wenigstens die Sprachen der zunächst verwandten Völker zu Rathe gezogen werden. Da das Slawische in grammaticalischer wie lexicologischer Hinsicht mit dem Litauischen innig verwandt

ist und das Litoslawische dem Germanischen am nächsten steht, — Germanen, Litauer und Slawen haben lange einen ungetheilten Stamm gebildet und sich vielleicht erst unweit der Ostsee gespalten —, dagegen dem Celtischen und Graecoitalischen bei weitem ferner und dem an manchen alterthümlichen Formen so reichen Arischen (Sanskrit und Iranischen) aller Wahrscheinlichkeit nach im Ganzen am entferntesten steht, so fragt es sich nun: 1) Hält die obige Auseinandersetzung von der im Verbalstamm prąd- liegenden und weiter entfalteten Bedeutung vom Standpunkte des Litauischen und Germanischen die Probe aus, und 2) Lässt sich zugleich mit Hülfe der Sprachen des einen oder andern dieser zwei Stämme прѫд- noch in einfachere Elemente zerlegen?

Von den Mundarten der drei Cousinen der Slawina haben wir theils nur dürftige Überreste, wie von dem Prûsischen, theils nur karge und selbst noch sehr der Prüfung bedürftige lexicalische Indices, wie von dem Litauischen und Lettischen, so dass dieselben für den vorliegenden Zweck nicht so, wie es zu wünschen wäre, ausgebeutet werden können. Anders verhält es sich mit den an alten Schriftdenkmälern so reichen und zugleich vielfach bearbeiteten germanischen Sprachen. Das, was sie zur Aufhellung von prąd- und dem was daran hängt, liefern können, ist freilich auch nicht leicht zu ergründen; doch mögen hier im Interesse der Sache einstweilen einige Bausteine zusammengetragen werden, die zu bearbeiten wir den Germanisten von Fach überlassen. Hoffentlich wird damit der Satz aufs Neue bestätigt, dass die vergleichende Sprachforschung, von der einmal die Geschichte der Culturzu-

stände der Altslawen oder die sog. slawische Alterthumskunde eine feste Grundlage erwartet, ganz unwissenschaftlich verfährt, wenn sie das Gotische und Germanische überhaupt frischweg mit dem Griechischen oder gar dem Sanskrit vergleicht, ohne sich zuvörderst um das jenem viel näher liegende Litoslawische zu kümmern. Würde wohl ein Naturforscher, der eine Species Eines Genus zu behandeln hätte, dieselbe zuerst mit den ihr am entferntesten verwandten vergleichen und die zunächst verwandten Species, wenn sie ihm zugänglich wären, ganz bei Seite liegen lassen?

Genau entsprechende Analogien zu dem Wortstamm прѧд прад, poln. prąd pręd bieten sich uns in блѧд блад, p. błąd błęd und in глѧд глад, p. głąd głęd. In allen drei Stämmen erweist sich die Dentalis nur als eine, wenn auch nicht bedeutungslose Weiterbildung, und lösen wir die Nasalvocale in die ursprünglich nicht rhinistisch gesprochenen an und en auf, so werden wir alle Formen in pra-n-d pre-n-d, bla-n-d ble-n-d, gla-n-d gle-n-d zu zerlegen haben. Ob in ihnen die Liquiden R und L nach der oben unter № 2 angeführten slawischen Regel umgestellt, d. h. vor den Wurzelvocal geschoben sind, lässt sich vom specifisch litoslawischen und germanischen Standpunkte nur vermuthen, schwerlich aber streng beweisen. Hier tritt nun der Fall ein, wo Vergleichung des gesammten baltischen Sprachstammes mit dem Celtischen, Graecoitalischen und Arischen nicht abzuweisen ist; doch mögen Andere dieselbe nach den bereits vorhandenen Vorarbeiten über die Geschichte jener Wurzel anstellen.

Schon Miklosich hat (p. 131) das altbulg. глад-ати

(= sehen; vergl. altpoln. gląd-ać = sehen, ferner poln. wygląd-ać = aussehen, wyględy, plur. = Dachfenster, dwugląd = parallaxis, względem = in Rücksicht auf, von wzgląd etc.), als zusammenhängend mit dem noch im 16. Jahrhundert gebräuchlichen mittelhochdeutschen glinz-en (= leuchtend in die Augen fallen) erkannt, das gotisch glint-an lauten und also zu глад-ати stimmen würde. Jenem glin-t-an muss aber ein einfacheres gotisches Verbum (s. Weigand, deutsches Wörterb. Giessen 1857. p. 440) glin-an (Praet. glan) zu Grunde liegen, und diese Praeteritalform zeigt sich noch im altnord. glan, n. (= das Hellsein, der Glanz). Gehören die nur in der Bedeutung von «Trost, trösten und getrost» vorkommenden prûsischen Wörter glands, glandint, glandewingei zu dieser Wortsippe und ist die Bedeutung «Trost» aus der des «Vergnügens» oder der «Freude» hervorgegangen? Vgl. noch mittelhochd. gland-er (= Glanz, Schimmer) und in Betreff der Entstehung von glinz-en aus einem voralthochdeutschen glint-an das nhd. gleiszen und ahd. glîz-an (= blendendes Licht, augenblendenden Schein von sich werfen) mit dem got. glit(m-un-j-an = glänzen, στίλβειν). Das Verhältniss des russ. Verb. simplex гля-нуть (= einmal ansehen) zu glin-an ist noch näher zu untersuchen.

Auf ein gotisches blin-an (Praet. blan) wird man ebenfalls geführt, sobald man nach den schon von Schleicher (Formenl. d. kirchens. Sp. B. 1852 vgl. 122; vgl. jetzt noch Miklosich Lex. 1862. p. 33, und G. Curtius, gr. Et. 2. Ausg. p. 271) gemachten Andeutungen das got. blin-d-s, das lit. blą̃s-tis blę̃s-tis (= sich verdunkeln; von der Sonne: finster werden; das

d kommt in der Flexion wieder zum Vorschein; vgl. priblinde = Abenddämmerung, Nesselmann WB. p. 340), das lett. blens-t (= nicht recht sehen, kurzsichtig sein), das noch von Lange verzeichnete — ob echt lettische? — blinda (= ein Unstätiger, der nirgends Stich hält), zusammenstellt mit dem altbulg. блѫд-ити (= errare; scortari), блас-ти (= delirare, nugari, scortari; Praes. блядѫ), блѫдъ, m. (= lenocinium), блядь, f. (= fraus, mendacium) und poln. błądz-ić (= irre gehen, fehlen), błąd, gen. błędu (= Fehler), dem got. blandan sik (= misceri), altnord. blanda (= oculos claudere), engl. blunder etc. Diese formell und begrifflich unumstössliche Übereinstimmung zwischen den germanischen und litoslawischen Formen, die hier nicht näher zu begründen ist, entging J. Grimm, so dass er in der Analyse von «blind» und «blenden» (WB. u. vgl. Haupt's Zeits. 6, 10; 7, 449; 8, 384), keinen ganz festen Boden gewinnen konnte.

Während für die aus wirklichen Formen erschlossenen gotischen einfachen Verba glinan (Praet.-glan), blinan (P. blan) keine Textbelege angeführt werden konnten, sind wir hinsichtlich des zum slaw. prą(d) prę(d) stimmenden gotischen bri-n-an (Praet. bran) in der glücklichen Lage, uns auf den ehrwürdigen Ulfila berufen zu können. Allerdings kommt auch bei Ulfila kein Verbum brinan (Praet. bran) vor, sondern nur ein intransitives brinn-an (1. Pers. Praet. brann, 3. P. Praet. brunnun, Partic. brunnans), womit das griech. καίεσθαι wiedergegeben wird, und woraus das fem. brinno (= Fieber, πυρετός), die transitiven gabrannjan und inbrannjan (= verbrennen), brunna (= πηγή), brun-sts (= Brand; vgl. Gunst von gönnen,

Kunst von können) in all-brunsts (= Brandopfer) u. a. gebildet worden sind. Nun hat aber die Grimm'sche Schule längst bemerkt, dass die Gemination des auslautenden N in brinn, gleichwie in kunn-an, rinn-an u. a. verhältnissmässig späten Ursprungs ist, und Grimm hat nochmals in s. WB. (Art. braun; vergl. Gesch. d. d. Spr. 853) nachzuweisen versucht, dass brinnan und rinnan ein älteres brinan und rinan voraussetzen. Im Niederdeutschen, wie z. B. im angels. birn-an, altfries. barn-a, bern-a, in Bernstein (= Brennstein), im ags. irnan (= rinnan) nimmt Grimm Umdrehung der Liquida (vgl. die obige Regel № 2 in Betreff der slawischen Liquiden) an. Selbst zugegeben, dass diese Umstellung auch in Betreff von birn-an fest begründet ist, so würde doch vielleicht aus einer weiteren Verfolgung dieser Wurzel im Litauischen und andern verwandten Sprachen sich ergeben, dass sie ursprünglich auch im Germanischen bar und geschwächt bir oder ber lautete. Noch wäre zu bemerken, dass dieselbe aus der Bedeutung «brennen» früh die des «Glänzens» entfaltet haben muss (vgl. ardere und ardor stellarum; candere = brennen, glühen und dann glänzen, wie z. B. bei Horaz von einer vestis cocco rubro tincta). Es ist dieser so natürliche Übergang vielleicht irgendwo genauer erörtert. Hier wird nur auf das engl. burn (= brennen, glühend machen) neben burnish (= glänzend machen, poliren; vgl. zu dem letzteren das franz. brunir, bei Diez unter brune) und auf die verschiedenen Bedeutungen von Brunst (WB. von Grimm) hingewiesen Damit ist zugleich eine bestätigende Analogie zu dem oben in Betreff von праждъ (= electrum) und прапраждъ (= purpura)

Gesagten gewonnen, dass sie nämlich nach einer brennenden oder hellleuchtenden Farbe benannt worden sind.

Ein dem urgotischen brin-an entsprechendes einfaches slawisches pran-pren-, ist — vom V. simpl. прянуть (= springen) sehen wir ab — nicht nachweisbar, und auch das Lit. gewährt uns keine entsprechende mit der Tenuis anlautende einfache Form. Es ist dies um so auffallender, als man gerade in Betreff solcher sinnlichen Anschauungen völlige Übereinstimmung zwischen Germanen und Litoslawen erwarten sollte. Sollte hier nicht auch einmal eine sprachliche Laune, oder irgend ein uns noch dunkler Umstand obgewaltet haben, in Folge dessen die Litoslawen von einer und derselben mit einer Labialis anlautenden Wurzel zwei dem Anscheine nach verschiedene Verba bildeten, von denen das eine mit der Media, das andere mit der Tenuis anlautete? Wir wissen, dass gotisches, altniederdeutsches und altnordisches B nicht immer einem slawischen B, sondern auch bisweilen — in gewissen Fällen sicher in Folge eines besonderen Grundes — einem slawischen P entsprach. Erwägen wir noch, dass aufwallendes Blut und erhitzte Stimmung bald Hader bald heftigen Streit und Kampf erzeugen, so werden die hier folgenden Data möglicher Weise gewisse, nicht zu unterschätzende lautliche Bedenken niederschlagen. Ausdrücke wie: der Kampf entbrennt, bellum, seditio exardescit, entbrennen (= sich erzürnen, s. Grimm WB. 3, 504), война возгорѣлась u. a. wird Niemand für sprachwidrig ausgeben.

Das Hochlitauische besitzt noch ein Subst. weibl. Geschlechts barnìs (= Zank, Schelten, Hader) und die

Adj. barnùs und barningas (= zanksüchtig, zänkisch), ein Adverb. barningay (= hartnäckig) u. s. w. Eine entsprechende lettische Form findet sich wenigstens bei den witebskischen Letten und zwar von Kurmin[7]) geschrieben borne und bornie (= altercatio, contentio), der auch noch bȃrnejgi (= pugnaciter, poln. spornie), bornigs (= rixosus, contentiosus) anführt. Nach Abwerfung des Nominativzeichens s und mit üblicher Vorschiebung der Liquida vor den Vocal kann dem hochlit. barnis nur ein altbulg. брань entsprechen, das auch in der That als Fem. in der Bedeutung von lucta, pugna und bellum vorkommt. In den altrussischen Chroniken war брань häufige Bezeichnung des Kampfes und Krieges, während es im Neuruss. vorzugsweise das Schmähen und Schimpfen bedeutet. Das böhm. braň (= Wehr, Waffe, Rüstung; vgl. bran-ba = Vertheidigung mit russ. борьба = Kampf) stimmt zum poln. broń (= die Waffe, das Gewehr) und hängt offenbar auch mit dem weiblichen brona (poln.), боронá (russ.) und brány (plur. im Böhm.) zusammen, das ein bei den Slawen verhältnissmässig junges Ackerwerkzeug, die Egge, bezeichnet. Wie in боронá (vgl. оборóна, óборонь = Abwehr, Vertheidigung) nach russischem Gebrauch die anlautende Doppelconsonanz durch Einschiebung eines Vocals gespalten wurde, so geschah es auch mit dem Verbum бран-ити, russ. борон-ити, böhm. brán-iti, poln. bron-ić, zbron-ić etc., in welchen je nach den verschiedenen Mundarten bald die Bedeutung des Scheltens und Keifens, bald die des Verwehrens und Kämpfens hervortritt. Ein die-

7) Słownik polsko-łacinsko-łotewski. Wilno 1858 (unter spor, swar).

sem slawischen Verbum entsprechendes litauisches, lettisches oder prûsisches scheint abhanden gekommen zu sein; dagegen stossen wir in diesen Sprachen auf ein andres, das hochlit. bár-ti (= schelten, s. Schleicher, Hdb. 2, 260 und vergl. Nesselm. WB. p. 322), refl. bár-tis (= sich zanken), lett. bâr-t (= schelten, keifen) lautet. Diesem aber entspricht wieder ein altb., jedoch nur im kriegerischen Sinne gebrauchtes бра-ти (Praes. бор-ѭ) u. бор-нти (= pugnare, nebst борь, f. борь-ба (= der Kampf; wind. borba, russ. борьбá, serb. бóрба; vgl. das oben erwähnte böhm. branba), борьць (= der Kämpfer). Ein entsprechendes polnisches borz-yć fehlt. Auch das Böhmische kennt keine ähnliche Formen. Das Serbische bewahrt noch das refl. бóри-ти се. Dagegen ist den beiden, einander so nahe stehenden Mundarten des Böhmischen und Polnischen ein Substantivum und Verbum eigen, das den südöstlichen Mundarten des Slawischen fehlt: böhm. zbroj, f. (= Rüstung, die Waffe), zbrojiti (= waffnen, rüsten), poln. zbroja (= die Rüstung, woraus wohl das altrussische збруя) = Rüstung, bes. Reiterrüstung), zbroić (= rüsten, bewaffnen, etwas verüben, Böses stiften), rozbrojić (= entwaffnen). Anstatt zbroj und zbroja kommt im Kirchenslawischen und Altrussischen eine dem Polnischen fehlende Benennung vor, deren slawischer Ursprung bis jetzt, wie wir sogleich sehen werden, ohne hinreichenden Grund von Manchen behauptet wird.

Das altslawische Kriegswesen oder die sog. Kriegsalterthümer sind bis jetzt wissenschaftlich noch gar nicht bearbeitet. Ohne eine genaue Kenntniss derselben entgeht uns auch die richtige Einsicht in die

active und passive Rolle, welche die Slawen vor und kurz nach ihrer Bekehrung zum Christenthum gespielt haben. Natürlich müssen zunächst alle sich auf Krieg und Kampf beziehenden altslawischen Ausdrücke einer eingehenden Analyse unterworfen und mit culturhistorischem Sinn betrachtet werden. Dabei wird sich unfehlbar herausstellen, dass manche derselben, die man bis jetzt, wie z. B. мечь, штитъ (russ. щитъ = Schild, wovon защитить = schützen, vertheidigen), für echt slawisch ansah, andern Völkern entlehnt sind, die wiederum auch von Andern, wie z. B. die Altgermanen namentlich von den Celten, belehrt wurden. Zu diesen Lehnwörtern gehört auch das weibl. Subst. kirchensl. бръня (= θώραξ, lorica), altruss. броня nebst lett. brunas = Panzer, welche auch Miklosich mit Recht als aus dem Germanischen entlehnt erklärt und wahrscheinlich in einer früheren Zeit als das böhm. F. brň (= Panzer, Harnisch). Das got. F. brun-jô (althochd. pruniâ, mittelhd. brünne, ags. byrne und beorne, altnord. brynja) wurde bereits von Ulfila zur Wiedergabe von θώραξ im Sinne von Panzer gebraucht und wird von Grimm (WB. 2, 435, 324) aus brinn-an (vgl. die oben angeführten Formen brunn-un und brunn-ans) ohne Bedenken durch «leuchtende, brennende Rüstung» erklärt. Vgl. micare = glänzen, schimmern vom Blitze, den Augen; gladii micant nebst dem davon gebildeten dimicare[8]). Brûn (= dunkelfarbig) war im Mittelalter auch eine Bezeichnung des Schwertes. Im Beowulf steht bryne-leóma für Flammenglanz oder leuchtende Flamme und bryne-ẏlm, pl. für Flammenwogen, wo-

8) Micare und dimicare werden in der Kuhn'schen Zeitschrift (14, 453) von einander geschieden.

gende Flamme. Diese und andre Formen scheinen sehr zu Gunsten der Grimm'schen Erklärung des gotischen brunjô zu sprechen und doch dürfte dieselbe so lange für noch nicht ganz sicher angesehen werden, bis man nachgewiesen haben wird, dass die Celten keinen ähnlichen Ausdruck hatten. Die Germanen haben ohne Zweifel mehr als einen Waffennamen von Nachbarvölkern entlehnt und vermittelst der Volksetymologie haben sie ebenfalls sich manche Lehnwörter mundrecht gemacht.

Ob nun vermittelst des Germanischen das zur Bezeichnung des Ausdrucks brennen vermisste slawische pran — altbulgar. прꙗ = Widerspruch, Streit und прѣвиѥ = Widerspruch, Disputation, Streit sind absichtlich nicht herbeigezogen — im lit. barn- und slaw. bran- nachgewiesen worden, mögen diejenigen definitiv entscheiden, welche die Geschichte dieser Wortsippen des baltischen Volksstammes auf eine umfassende und streng wissenschaftliche Weise behandeln werden. Ihnen bleibe es auch überlassen, das weibliche Subst. Brenn, Brenne oder Bränne (Grimm, WB. 2, 364), das entsprechende altnord. Fem. brenna, Gen. brennu (= Brand, Feuerbrand; brennustein und brennistein = Schwefel) näher zu analysiren, und namentlich zu untersuchen, ob hier das Suffixum -na mit dem Suffixum -ni in barnìs und брань gleiche Geltung hat [9]). Einstweilen dürfte es auch noch schwierig sein, im Germanischen eine dem slawischen prądpręd- lautlich und begrifflich genau entsprechende

9) Über die neben einander stehenden Suffixreihen na, ni, nu und ta, ti, tu s. Schleichers Compendium. 2. Ausg. p. 432 u. 433 und Bopps vergl. Gramm. 2. Ausg. 3, 238.

Form aufzufinden. Branz (= Zank), branzen (= zanken, brummen; s. Grimm, WB. 2, 305) klingen vielleicht nur zufällig an das durchsichtigere mundartliche Branz, Bränz (= Brantwein, vgl. engl. brandy) an. Ein gotisches brint-an (Praet. brant) oder brind-an (Praet. brand), analog den oben mit vollem Fug supponirten glint-an (glant) und blind-an (bland), existirt in den Fragmenten des Ulfila, so wie auch in den verwandten Dialecten nicht [10]). Пражда würde nach der allgemeinen vergleichenden Lautlehre ein got. brants voraussetzen, womit auch die oben bei gląd- ględ- angeführten Formen glant- glint übereinstimmen würden. Nach Analogie von błąd- błęnd- aber müsste man eher ein got. brands als brants, demnach ein althochd. prant, ein ags. brand, brond und altnord. brandr erwarten und dann würde die von J. Grimm (WB. 2, 2, 294) und Weigand (WB. 1, 175) aufgestellte grammaticalische Erklärung des wirklich vorkommenden Subst. «Brand» vielleicht einer Modification bedürfen, wenn es nämlich gerade jenes nach den phonetischen Regeln vorausgesetzte, dem slawischen пражда entsprechende Substantivum wäre. «Brand» ist im Deutschen, Angels. und Altnord. zunächst das Brennende, besonders ein brennendes Scheit Holz, titio, torris, dann überhaupt incendium. Im Angels.

10) Nur die Holländer gebrauchen anstatt des deutschen «brennen» das auch ins Neuhochdeutsche (Grimm WB.) übergegangene Verbum «branden», neben welchem im Mittelniederl. (Grimms WB. 2, 365, branden Praet. brande) noch bernen (Pr. brende) vorkam. Ein genealogischer Zusammenhang ist nicht zu verkennen zwischen diesem branden und den altromanischen Lehnwörtern oder aus Lehnwörtern geformten Verben: altfranz. brander (= brennen, in Flammen stehn), altprovenç. abrandar (= in Brand setzen). S. Diez, roman. WB. unter brando.

wird die Sonne genannt bronda (Gen. pl.) beorhtost = der Leuchten glänzendste. Wie Waffen überhaupt vom Blitzen und Funkeln benannt wurden, so wurde auch besonders das Schwert wie Feuer aussehend oder hellleuchtend und wie ein verzehrender Feuerbrand (vergl. das Schwert Tizon des Cid) gedacht. In der Edda werden für das flammende oder blitzende Schwert geradezu Benennungen des Feuers und Lichts (eldr, logi, liomi, namentlich aber brandr) gebraucht. S. unter andern J. Grimm WB. 2, 294 und in Betreff der romanischen Lehnwörter brandon, brandir, ébranler etc. den Artikel brando in dem Etym. WB. der romanischen Sprachen von Diez, wo bei dem entlehnten altfranz. «brant, branc, bran Schwertklinge (branc de l'espée)» noch auf das altnord. brandr = die (blitzende, glänzende?) Schwertklinge zu verweisen wäre. Im Beowulf erklärt Grein (Ausg. v. 1867) beadomêceas brondne durch flammende Kampfschwerter, so dass das Adj. bronden sogar lautlich dem kirchenslaw. Adj. пражьнъ, das freilich nur in abgeleiteter Bedeutung sich erhalten, nahe stehen würde. Noch sei bemerkt, dass in den altfriesischen Gesetzen brondrât (feuerroth) vom Golde gebraucht wird, was an das «Electron» bezeichnende slaw. Subst. пражъ erinnert. Das altnord. Masc. brándi, brjándi (= Glanz, Schimmer) ist wohl nur eine Participialform.

Noch wären einige nautische Ausdrücke des Nordischen zu erwähnen, die aber selbst noch der Aufhellung (aus dem Celtischen?) bedürfen, z. B. brandr = prora etc.[11]). Das altnord. brandáss ist wohl gleichbedeutend mit dem deutschen «Brandbalken», und beide sind schwerlich durch brand = incendium zu deuten. Doch dieses Material (vgl. noch Grimm WB.

11) Irish Glosses. Ed. by W. Stokes. D. 1860 p. 147.

II, 296, 11 und 12 und p. 302 unter brane) ist noch zu dürftig, um irgendwie slawischen Formen gegenübergestellt werden zu können.

Den Gesetzen der germanischen Lautverschiebung gemäss müsste die dem slawischen пражд- entsprechende gotische, ags. und altn. Form eigentlich mit der Tenuis (t) auslauten; doch kommen genug noch nicht gehörig untersuchte Ausnahmen vor, in denen die ursprüngliche Media in jenen Zungen unverändert beibehalten wurde. Es giebt aber im Angels. und Altnord. noch ein Adj., das mit der Tenuis auslautet. In der angels. Poesie wird brenting — was nur zufällig mit einem ähnlichen Suffix gebildet ist wie das dem holl. branding (= aestus maris) nachgebildete niederdeutsche «Brandung» — für «Schiff» gebraucht. Es ist zusammengesetzt mit dem Adj. brant, bront, das die Bedeutung arduus, altus hat, wozu auch das engl. brent (= steil, hoch) stimmt. Im Beowulf wird dieses bront (ed. Grein p. 90) im Sinne von «hoch, hochgehend» als Beiwort von ceól und ford (= Schiff und Fluth) gebraucht. Im Altnord. entspricht ihm das Adj. brattr, m., brött, f., bratt, n. (= jäh, schroff, steil, im uneig. Sinne: beschwerlich). Entstanden ist die Form brattr aus brants, d. h. im Altnord. (Altnorw. und Isl.) ist r an die Stelle des alten gotischen Nominativzeichens s getreten und n wird öfters vor p, k, t ausgestossen und dann die Muta verdoppelt (s. Grimm Gesch. d. d. Spr. p. 338). Das vom Altnordischen vielfach abweichende Schwedische gebraucht bis jetzt brant in gleichem Sinne, z. B. brant klippa = ein steiler Felsen. Wenn dieses Adjectiv, das also gotisch brants lauten müsste, zu dem oben besprochenen Wortstamm gehört, so würde es fast denselben Sinn haben wie das Adj. пражднъ und das russ. прудный, das gleich dem

nrd. brattr von Bergen gebraucht wurde. Verschieden davon ist ein andres altnord. Adj. brádr (= schnell, hastig) nebst dem Adv. brátt. Ungeachtet dass es der Bedeutung nach zu пражд-ьнъ, prędki, prud-ký (= schnell) passt, muss wohl jeder Gedanke an eine innere Verwandtschaft mit denselben fern bleiben.

Ein an den Wortstamm бран- und пражд- прад- anklingendes Verbum bietet auch noch das Litauische. S. über brę̃s-ti (Praes. brend-u u. s. w.), branda, brandus etc. das WB. von Nesselmann p. 344, über das prûsische brand- brend dessen Sprache der alt. Pr. p. 91 und besonders Stenders lett. Lexicon unter den entnasalisirten brês-t und brêd-is. Eigentliche Bedeutung: quellen? Vgl. Brunne (im WB. von Grimm 2, 433) und got. brunna (= Quelle), das hervorgegangen ist aus dem Präter. von brinnan. Vermuthen darf man wenigstens, dass eine Wortsippe der Art nicht isolirt da steht, sondern zunächst Verzweigungen im Slawischen und Germanischen hat. Allein bei dem gegenwärtigen Zustande unserer Kenntniss von den verzum Gotischen Verhältnissen des Litoslawischen sich durch solche Asso[illegible]manischen überhaupt muss man sondern eher im Auseinanderh[illegible] von Formen und Begriffen streng sein.

(Aus dem Bulletin, T. XII, pag. 28 — 56.)

$\frac{13}{25}$ Juni 1867.

Bericht

über die

«Bibliotheca Livoniae historica. Systematisches «Verzeichniss der Quellen und Hülfsmittel für die «Geschichte Estlands, Livlands und Kurlands bis «zum Jahre 1715. Von Eduard Winkelmann, Dr. «phil., Docent an der Kais. Univ. Dorpat.»

Von E. Kunik.

Einer der stärksten Vorwürfe, den man den Vertretern einer Wissenschaft machen kann, ist der der Halbwisserei. Und dieser trifft, ungeachtet der grossen Fortschritte auf dem Gebiete der Geschichtswissenschaft, die Historiker der Gegenwart immer noch nicht ohne Grund. Gar Manches muss indessen zur Entschuldigung der Historiker angeführt werden, die bei ihren Arbeiten sich in einer ganz andern Lage befinden, als z. B. die Naturforscher bei den ihrigen. Während die Letzteren, um nur eine Seite dieses Unterschieds hervorzuheben, in Betreff literarischer Hülfsmittel im Allgemeinen nur darauf angewiesen sind, die laufenden Erscheinungen auf ihrem Gebiete zu verfolgen und nur in bestimmten Fällen sich in die Literatur der Vergangenheit zu vertiefen haben, sieht der Historiker, schon

um des zu bearbeitenden und darzustellenden Stoffes Herr zu werden, sich veranlasst, eine Unzahl von Werken und Aufsätzen mehr oder minder zu berücksichtigen, die zu verschiedenen Zeiten und in verschiedenen Sprachen erschienen sind. Und befindet er sich auch in der glücklichen Lage, die Mehrzahl der in seine Specialstudien einschlagenden Quellenwerke und literarischen Hülfsmittel benutzen zu können, so beschleicht ihn doch bald ein starkes Misbehagen, wenn er zur Einsicht gelangt, dass zur Aufhellung selbst wesentlicher Partien seiner Arbeiten ein reichhaltiges Material noch in den Archiven und Bibliotheken des einen oder andern Landes verborgen liegt. Und wie oft ahnt er gar nicht einmal, dass ein solches Material vorhanden ist!

Diese und andere Übelstände in kurzer Zeit zu beseitigen ist natürlich ein Ding der Unmöglichkeit. Aber das kann nicht geläugnet werden, dass die Historiker der verschiedenen Länder Europas im Ganzen zu wenig darauf bedacht sind, denselben durch zweckmässige Massregeln abzuhelfen. Nicht nur die historischen Fachjournale — wir rechnen dazu auch die Zeitschriften der orientalischen Gesellschaften, der Alterthumsvereine u. s. w. — erfüllen in dieser Hinsicht ihre Aufgabe in einer wenig befriedigenden Weise, sondern es ist hauptsächlich auch der Mangel an wissenschaftlichem Gemeinsinn, welcher die Historiker verschiedener Länder nicht dazu gelangen lässt, mit vereinten Kräften und so mit grösserem Erfolg an die Ausfüllung der zahllosen Lücken, welche das historische Wissen noch bietet, zu gehen. In dieser Hinsicht müsste vor allen Dingen, da der Druck von unedirten Quellen

des europäischen und orientalischen Mittelalters so wie der Geschichte der lezten drei Jahrhunderte verhältnissmässig nur sehr langsam fortschreiten kann, die Aufzeichnung und möglichst genaue Beschreibung von unedirten handschriftlichen Quellen der Archive und Bibliotheken viel energischer betrieben werden. Wenigstens würden dann diejenigen, welche einen Gegenstand nicht bloss obenhin behandeln wollen, sich Gewissheit darüber verschaffen können, ob und wo noch unbekanntes Quellenmaterial vorhanden ist, das verarbeitet und in die historische Darstellung aufgenommen zu werden verdiente.

Aber auch die sorgfältigsten Nachweisungen und Angaben über den in Bibliotheken und Archiven zerstreuten und früher ganz unbekannten historischen Quellenstoff verschwinden leicht in der steigenden Sindfluth von neu erscheinenden Büchern und Zeitschriften, wenn solche Notizen nicht gesammelt und systematisch zusammengestellt werden. In dieser Hinsicht ist es ein erfreuliches Zeichen der Zeit, dass die Unzahl von edirten und unedirten Urkunden und Briefen historischen Inhalts, besonders aus der Epoche des Mittelalters, chronologisch geordnet und in Form von Regesten mehr oder minder genau beschrieben werden. Sind einmal für die Geschichte einer Epoche eines Staates oder Volkes solche Regesta angelegt, so ist eine je nach den Umständen mehr oder minder erschöpfende Ausbeutung dieses urkundlichen Stoffes Pflicht für den Historiker, der über eine solche Epoche schreiben will. Verhältnissmäsig weniger geschieht für die Sammlung und kritisch-systematische Verarbeitung der Materialien zur Literatur der Geschichte einzelner Länder

und Völker. Und doch ist gerade in dieser Beziehung überall ein dringendes Bedürfniss zu befriedigen. Das Vorhandensein desselben ist wohl ziemlich allgemein anerkannt; doch bieten sich in Betreff der Bearbeitung der Literatur der Geschichte grösserer Ländermassen und Völker der Schwierigkeiten so viele, dass man sich nicht wundern darf, wenn auf diesem Gebiete nicht das geleistet wird, was eigentlich schon längst mit aller Energie durch Vereinigung verschiedener Kräfte hätte geschehen sollen.

Im Ganzen ist es leichter, die Literatur einer Provincialgeschichte zusammenzustellen, und ein aller Anerkennung werther Versuch dieser Art ist unlängst von dem Docenten der Dorpater Universität, Hrn. Dr. Winkelmann gemacht worden, dessen Arbeit ich in Folge einer an mich ergangenen Aufforderung hiermit der Classe vorzulegen und zugleich ihrer geneigten Beachtung zu empfehlen keinen Anstand nehme.

Ursprünglich wurde Hr. Winkelmann «durch das eigene Bedürfniss veranlasst» die jetzt vollendete Arbeit anzufangen. «Ermuntert durch den Zuspruch geehrter Freunde» hat er sie, wie er selbst in der Vorrede berichtet, in erweitertem Umfange unter schwierigen Verhältnissen fortgeführt. Den Hauptbestandtheil der «Livländischen historischen Bibliothek» bildet ein möglichst vollständiges systematisches Verzeichniss aller auf die Geschichte Estlands, Livlands und Kurlands (bis zum J. 1795) sich beziehenden Schriften und Aufsätze, gleichviel in welcher Sprache sie abgefasst oder gedruckt sind. Hervorzuheben ist besonders, dass Hr. Winkelmann dabei auch eine nicht unbeträchtliche Anzahl der bis jetzt nur handschriftlich vorhande-

nen Quellen verzeichnet hat. Eine kurze Übersicht der Rubriken, unter denen er den Stoff angebracht hat, wird einen Begriff von der Reichhaltigkeit des gesammelten bibliographischen Materials geben, das aus mehr als 7000 Nummern besteht.

Erster Theil: Einleitendes.

I.

Allgemeines über die geschichtlichen Studien in Beziehung auf die Provinzialgeschichte.
Bibliographische Hülfsmittel.
Zeitschriften der baltischen Provinzen historischen Inhalts.
Publicationen der gelehrten Gesellschaften.
Urkunden-Sammlungen und Nachrichten von Urkunden.
a) Baltische Urkunden-Sammlungen. — *b*) Ausserbaltische Urkunden-Sammlungen.
Anhang: Baltische Diplomatik.
Chroniken-Sammlungen.
Miscellan-Werke.

II.

Allgemeine Geographie der baltischen Provinzen.
a) Reisen und Beschreibungen. — *b*) Karten.
Oro- und Hydrographie.
a) Orographie. —
b) Hydrographie.
Das Meer.
Die Landseen.
Schwimmende Inseln.
Die Flüsse.
Kurl. Aa — Livl. Aa — Brohe — Düna — Embach — Narowa — Pernau — Salis — Windau — Wöhhanda.
Geographie und Statistik der einzelnen Provinzen.
a) Estland. — *b*) Livland. — *c*) Kurland. — *d*) die Inseln: Dagö — Karls — Moon — Nargen — Oesel — Runö — Worms.

III.

Allgemeine Ethnographie der baltischen Provinzen.
a) Der finnische Stamm im allgemeinen.
Esten.
Sprache. Poesie und Sage. Literatur.
Religion. Sitten und Gebräuche.
Liven.
Kreewingen.
b) Der litthauische Stamm im allgemeinen.
Letten.
Sprache. Poesie und Sage. Literatur.
Religion. Sitten und Gebräuche.
c) Die Schweden.
d) Die Deutschen.
Sprache. Poesie und Sage. Literatur.
Aberglauben. Sitten und Gebräuche.
e) Die Russen.
f) Die Juden.
Anhang: 1. Luxus-Gesetze.
2. Hexenprocesse.

IV.

Alterthümer im allgemeinen.
a) Bauerburgen und Ritterschlösser.
b) Grabstätten.
Eingemauerte Menschen.
c) Münzen.
Fremde in den baltischen Provinzen gefundene Münzen.
Einheimische Münzen.
Inländische Münzensammlungen.
d) Verschiedene Alterthümer.

Zweiter Theil: Zeitgeschichte.

I.

Allgemeine Geschichte der baltischen Provinzen.
Zur allgemeinen Rechtsgeschichte.
Geschichte einzelner Zeitabschnitte. Erste Abtheilung.
a) Urzeit.
b) Von der Gründung der deutschen Herrschaft bis zum Untergange der Selbständigkeit.

Allgemeine Geschichte dieser Periode.
Geschichte einzelner Zeitabschnitte und Ereignisse.
Anhang: Die Beziehungen der baltischen Provinzen zu dem römisch-deutschen Reiche.

II.

Geschichte einzelner Zeitabschnitte. Zweite Abtheilung.
a) Polnisch-Schwedische Zeit.
Allgemeine Geschichte Polens 1561 — 1660.
Allgemeine Geschichte Schwedens 1561 — 1710.
Allgemeine Geschichte der baltischen Provinzen in der polnisch-schwedischen Zeit.
Geschichte einzelner Zeitabschnitte und Ereignisse.
b) Russische Zeit.
Allgemeine Geschichte dieser Periode.
Zur Rechtsgeschichte seit 1710.
Geschichte einzelner Zeitabschnitte und Ereignisse.

Dritter Theil: Ständegeschichte.

I.

Allgemeine Geschichte der baltischen Stände.
Der Orden der Schwertritter und der deutsche Orden.

II.

Kirche und Geistlichkeit.
a) Die römische Kirche bis 1561.
Bisthum Livland (Riga).
Erzbisthum Riga.
Allgemeine Geschichte des Erzbisthums.
Geschichte einzelner Erzbischöfe.
Bisthum Dorpat.
Bisthum Oesel-Wiek.
Bisthum Semgallen-Kurland.
Erzbisthum Lund.
Bisthum Reval.
Bisthum Wirland.
Klöster.
b) Die römische Kirche seit 1561. (Bisthum Livland — Pilten; — Jesuiten).

c) Die Lutherische Kirche.
Allgemeine Geschichte der lutherischen Kirche in den baltischen Provinzen.
Kirchengeschichte Livlands im allgemeinen.
Geschichte einzelner livländischen Kirchen.
Kirchengeschichte Estlands im allgemeinen.
Geschichte einzelner estländischen Kirchen.
Kirchengeschichte Kurlands und Piltens im allgemeinen.
Geschichte einzelner kurländischen Kirchen.
Kirchengeschichte Oesels.
d) Die reformirte Kirche.
e) Die Brüder-Gemeinde.
f) Protestantische Sekten.
g) Die griechische Kirche.
Anhang: 1. Allgemeine Geschichte des Schulwesens in den baltischen Provinzen.
2. Geschichte der Landes-Universität.

III.

Die Ritterschaften.
Allgemeine Geschichte der baltischen Ritterschaften.
a) Herkunft und Geschichte.
b) Rechte und Gerichte.
c) Güter-Besitz.
d) Wappen-Sammlungen.
Geschichte der einzelnen Ritterschaften.
a) Estland.
b) Livland.
c) Oesel.
d) Kurland (Pilten).

IV.

Die Städte.
Allgemeines zur Geschichte der baltischen Städte.
Stadtverfassungen.
Handel.
a) Allgemeine baltische Handelsgeschichte.
b) Die baltischen Städte als Glieder der Hansa.
c) Der Handel mit Russland.
d) Der Handel mit England.
Die Bauern.
Anhang: Freibauern. — Kurische Könige.

Vierter Theil: Provinz- und Ortsgeschichte.

I.

Allgemeine Geschichte Estlands.
Geschichte einzelner Zeitabschnitte und Ereignisse.
Zur Rechts- und Verfassungs-Geschichte Estlands.
Geschichte einzelner Ortschaften.
Reval. (Stadt und Dom).
Namen.
Allgemeine Geschichte.
Pläne und Ansichten.
Geschichte einzelner Zeitabschnitte und Ereignisse.
Geschichte einzelner Oertlichkeiten und Institute.
Kleinere Städte, Ortschaften, Güter u. dgl.
Anhang: 1. Narva.
Namen.
Allgemeine Geschichte.
Pläne und Ansichten.
Geschichte einzelner Zeitabschnitte und Ereignisse.
Geschichte einzelner Oertlichkeiten und Institute.
2. Iwangorod.

II.

Allgemeine Geschichte Livlands.
Geschichte einzelner Zeitabschnitte und Ereignisse.
Zur Rechts- und Verfassungs-Geschichte Livlands.
Geschichte einzelner Ortschaften.
Riga.
Namen.
Allgemeine Geschichte.
Pläne und Ansichten.
Geschichte einzelner Zeitabschnitte und Ereignisse.
Geschichte einzelner Oertlichkeiten und Institute.
Dorpat.
Namen.
Allgemeine Geschichte.
Pläne und Ansichten.
Geschichte einzelner Zeitabschnitte und Ereignisse.
Geschichte einzelner Oertlichkeiten und Institute.
Kleinere Städte, Ortschaften, Güter u. dgl.

Anhang: Polnisch-Livland.
Dünaburg.
Allgemeine Geschichte Oesels.
Geschichte einzelner Ortschaften.

III.

Allgemeine Geschichte Kurlands und Semgallens.
Zur kurländischen Rechts- und Verfassungs-Geschichte.
Geschichte Piltens.
Zur Piltenschen Rechts- und Verfassungs-Geschichte.
Allgemeine Geschichte der Herzöge von Kurland und Semgallen.
Geschichte einzelner Herzöge, Zeitabschnitte und Ereignisse.
Geschichte einzelner Ortschaften.
Mitau.
Namen.
Allgemeine Geschichte.
Pläne und Ansichten.
Geschichte einzelner Zeitabschnitte und Ereignisse.
Geschichte einzelner Oertlichkeiten und Institute.
Kleinere Städte, Ortschaften, Güter u. dgl.

Fünfter Theil: Familien- und Personengeschichte.

I.

Familien und Personengeschichte.

II.

Varia-Curiosa.

Sechster Theil: Register.

Register der Autoren, Herausgeber, Uebersetzer, Zeichner und Stecher.
Register der anonymen Schriften.

Von drei Gesichtspuncten liess sich Hr. Winkelmann bei der Zusammenstellung der «Bibliotheca Livoniae historica» leiten: Die Arbeit sollte mög-

lichst vollständig, dazu nach einem einfachen System geordnet und desshalb practisch bauchbar sein.

Der Natur der Sache nach kann bei einer Arbeit der Art absolute Vollständigkeit nicht sogleich erreicht werden. Indessen wird Niemand, der auf diesem Felde der Literatur bewandert ist, dem emsigen Sammler das Verdienst absprechen, für die Literatur der Geschichte der Ostseeprovinzen einen festen Grund gelegt und somit ein bibliographisches Handbuch ausgearbeitet zu haben, dem man in allen Literaturen nur sehr wenige ähnliche Versuche an die Seite stellen kann. Leider ist es Hrn. Winkelmann bis jetzt noch nicht vergönnt gewesen, die petersburger Bibliotheken zu benutzen, die gerade auch an Schriften über die Ostseeprovinzen besonders reich sind. Einigermassen ist die Autopsie der hier vorhandenen Schätze dadurch ersetzt worden, dass Hr. Winkelmann in den Stand gesetzt wurde, den im J. 1860 lithographirten Catalog der unter den Auspicien des ehemaligen Directors der K. Öffentlichen Bibliothek, Baron M. Korff gesammelten Rossica in ausländischen Sprachen zu benutzen. Auch hat Hr. College Schiefner, der einst die Livonica unserer academischen Bibliothek catalogisirt hat, bereits Mehreres gesammelt, was zur Vervollständigung des Handbuchs dienen wird. Auch mir ist Einzelnes bei der Durchsicht desselben aufgestossen, das ich natürlich Hrn. Winkelmann zur beliebigen Benutzung überlasse. Eine umständliche Vergleichung des Ganzen mit andern handschriftlichen und gedruckten Hülfsmitteln würde allerdings noch weitere Veranlassung

zur Ausfüllung einzelner Lücken und zur Berichtigung einzelner Punkte geben; allein dies würde längere Zeit erfordern, während Hr. Winkelmann natürlich wünscht, bald an den Druck seiner Arbeit gehen zu können. Unter diesen Umständen kann ich aus der russischen Literatur nur einige Materialien zur Vervollständigung der bereits verzeichneten beibringen. Auch die polnische Literatur ist bis jetzt wenig von Hrn. Winkelmann berücksichtigt worden, was ihm um so weniger zum Vorwurf gemacht werden darf, als er in Reval und Dorpat kaum Gelegenheit hatte, sich mit derselben vertraut zu machen. Nicht minder dürfte die schwedische, namentlich handschriftliche Literatur bei sorgfältiger Nachforschung in gewissen Sammelwerken und Zeitschriften noch manches zu berücksichtigende Material bieten; doch hier gilt, wie so oft, bei bahnbrechenden Arbeiten der Satz, dass das Bessere der Feind des Guten ist, und darum will ich hier auch nicht weiter in die Erörterung mehrerer Fragen eingehen, wie z. B. der, ob man in einem bibliographischen Handbuche der Art bei der Wiedergabe der Titel von Büchern und den in Zeitschriften gedruckten Aufsätzen sich ganz genau an die ursprüngliche Form derselben halten soll, oder ob man sich erlauben darf, die Autorennamen überall an die Spitze jedes Titels zu stellen. Mehrere sind der Meinung — und ich theile dieselbe mit den Verfassern der «Russischen historischen Bibliographie» —, dass man zur Vermeidung von Missverständnissen und Inconvenienzen am besten verfährt, wenn man in bibliographischen Werken die Titel von Büchern und Aufsätzen

genau so wiedergiebt, wie sie ursprünglich von deren Verfassern abgefasst wurden. Auch in Betreff der Reihenfolge der Titel in dem vorliegenden Werke wird vielleicht hie und da eine strengere Scheidung derselben gewünscht werden. Jedenfalls ist es nicht zu billigen, dass die die Sprache der Letten, Esten u. s w. betreffende Literatur keine besondere Abtheilung ausmacht und dass eigentlich grammaticalische Untersuchungen nicht vollständig verzeichnet sind.

Steht es einmal fest, dass das bibliographische Handbuch selbst in der Gestalt, in der es jetzt vorliegt, ein dringendes Bedürfniss befriedigt, so muss es, sobald es gedruckt ist, in die Hände eines Jeden kommen, der entweder sich ex professo mit der livländischen Geschichte beschäftigt, oder sich näher über die Beziehungen irgend eines Volkes oder Staates zu Livland aus den Quellen und den bereits vorhandenen Hülfsschriften belehren will. In dieser Beziehung wird hoffentlich das systematische Handbuch des Hrn. Winkelmann besonders bei russischen und polnischen Historikern sich einer guten Aufnahme zu erfreuen haben. Bekanntlich hat bereits Karamsin sich angelegen sein lassen, verschiedene Ereignisse der russischen Geschichte durch Nachrichten, welche er livländischen Quellen entnahm, zu ergänzen oder zu berichtigen. Er leistete in dieser Beziehung für seine Zeit nicht wenig; doch konnte seine Einsicht und seine Kenntniss auf diesem Gebiete — es sind seit dem Erscheinen der 2ten Ausgabe seines Werkes bereits fast 50 Jahre verflossen — unter den damaligen Umständen nur eine mangelhafte sein. Dessen ungeachtet hat man bis auf die neue-

ste Zeit sich fast ausschliesslich mit dem begnügt, was über jene Verhältnisse bei Karamsin zu finden war. Erst durch die von der Akademie hervorgerufene Russisch-livländische Chronographie *) ist eine grössere Fülle von livländischen Nachrichten als zur Aufhellung der russischen Geschichte dienend allgemeiner bekannt und zugleich den livländischen Historikern das Studium der russischen Quellen als eine unerlässliche Bedingung einleuchtender gemacht worden. Das Bonnell'sche Werk, abgesehen davon, dass es nur bis zum J. 1410 reicht, konnte aber seiner ganzen Anlage nach den livländischen Quellenvorrath nur nach einer Seite hin einer kritischen Prüfung unterwerfen. Soll nun für die russische Geschichte und für die Geschichte des Grossfürstenthums Litauens ein noch grösserer Gewinn aus livländischen Quellen gezogen werden, so muss man an das Studium der livländischen Quellen selbst gehen und zugleich das mit prüfendem Blick benutzen, was die Bearbeiter der livländischen Geschichte hie und da bis jetzt selbst geleistet haben. In dieser Hinsicht wird die Bibliotheca Livoniae historica nicht bloss den angehenden, sondern auch noch den geübteren Historikern eine Menge zeitraubender Nachforschungen über Quellen und Hülfsschriften ersparen.

---

*) Russisch - liwländische Chronographie von der Mitte des 9. Jahrh. bis z. J. 1410..... Verfasst von Ernst Bonnell. 1862. Vgl. meinen Bericht im Bulletin de l'Acad. Tome V, col. 338—348 oder in d. Записки И. Акад. Наукъ. Томъ II, 143—152.

Die Fortsetzung der Bonnell'schen Arbeit hängt zunächst von Herausgabe oder Benutzung gewisser handschriftlicher Urkundenschätze ab. Glücklicher Weise hat das v. Bunge'sche Urkundenbuch an Hrn. Kümmel in Riga einen Verleger gefunden.

Freilich wird man bedauern, dass Hr. Winkelmann sich auf die Sammlung des rein bibliographischen Stoffes beschränkt und die Benutzung desselben nicht durch gewisse Zugaben erleichtert hat. Auch ich nehme mir die Freiheit, es öffentlich auszusprechen, dass das Handbuch noch nicht allen Forderungen entspricht, die man heut zu Tage an ein solches zu stellen berechtigt ist. Allein ein so eifriger Sammler und schon bewährter Forscher wie Hr. Winkelmann wird, nachdem er bereits so weit gelangt ist, das einmal begonnene Werk auch in Zukunft gewiss mit derselben Liebe pflegen, mit der er die mühsame Ausarbeitung desselben begonnen und zunächst zu einem gewissen Abschlusse gebracht hat. Sollte es ihm, wie wir vermuthen, nach Verlauf eines nicht langen Zeitraums vergönnt sein, die Hand an eine neue Ausgabe desselben zu legen, so wird er hoffentlich bis dahin die nöthige Musse finden, um sein Werk vollkommner und noch nützlicher zu machen. Vielleicht versteht sich dann der strebsame Verfasser dazu, über Chroniken und andere Quellenschriften in gedrängter Kürze das mitzutheilen, was zu einer richtigen Einsicht hinsichtlich der inneren Composition und des Werthes derselben verhelfen kann. Auch dürfte es fast unerlässlich sein, dass bei einer zweiten Ausgabe Schriften und Aufsätze, aus deren Titel man nicht genau auf den eigentlichen Inhalt und die Tendenz derselben einen Schluss machen darf, in aller Kürze characterisirt werden und überhaupt der Werth, oder in gewissen Fällen auch die Werthlosigkeit und die falsche Richtung mancher Schrift prägnant hervorgehoben werde. Besonders aber werden nähere Angaben über handschriftliche Quellen-

schriften die Bedeutung derselben erst recht ans Licht treten lassen.

Ich erlaube mir nun, der Classe den Vorschlag zu machen, dass das Handbuch des Hr. Winkelmann auf Kosten der Akademie gedruckt werde.

12. Juni 1867.

(Aus dem Bulletin, T. XII, p. 169 — 179.)

$\frac{13}{25}$ August 1868.

Die Italiener am schwarzen Meer. Historische Briefe an Hrn. Prof. Phil. Bruun in Odessa. Von Bibliothekar Prof. W. Heyd in Stuttgart.

Hochgeehrter Herr! Sie haben mir die Ehre erwiesen, in Ihrer trefflichen Abhandlung über die italienischen Colonien in Gazarien [1]) meine Arbeiten über denselben Gegenstand zum Ausgangspunkt zu nehmen und ihrer dabei in der anerkennendsten Weise zu erwähnen. Es lag darin für mich eine wohlthuende Aufmunterung, in jenen schwierigen Forschungen fortzufahren; zugleich bot Ihre Abhandlung selbst so viele neue Anschauungen dar, dass ich zur nochmaligen Durcharbeitung des Stoffs mit Rücksicht auf diese mich lebhaft angeregt fühlte. Sie sind in der beneidenswerthen Lage, die schönen pontischen Küstenländer näher zu kennen, welche die italienischen Kaufleute zum Ziel ihrer Fahrten und zum Schauplatz ihres Schaffens ausersahen. Ihnen war ausserdem zugänglicher, als Andern, was russische Gelehrte zur Aufhellung der Geschichte der Krim im Mittelalter

1) Notices historiques et topographiques concernant les colonies italiennes en Gazarie (Mém. de l'Acad. des sc. de St.-Pét. VII^e Série. Tome X. № 9 und besonders St. Pet. u. Leipzig 1866).

aus Inschriftsteinen und Literaturresten an den Tag gefördert haben. Aber wenn ich wahrnehme, dass auch in Ihrer Abhandlung neben manchem mit Sicherheit festgestellten Resultat, dessen ich mich aufrichtig freue, noch so Manches herläuft, was von Ihnen selbst nur als wahrscheinliche Vermuthung hingestellt wird, wenn ich ferner bedenke, wie zerstreut die bei unserem Gegenstand in Betracht kommenden Urkunden und wie mancher Deutung sie fähig sind, so wird mir immer klarer, dass in jenes vielfach dunkle und verworrene Gebiet nur dadurch Licht und Ordnung gebracht wird, wenn Mehrere, Jeder von seinem Gesichtspunkt aus, Jeder mit der ihm zu Gebot stehenden Summe von Material die Arbeit anfassen. Erlauben Sie mir, dass ich in einer Reihe von Briefen an Sie einige Punkte näher erörtere, deren wiederholte Durchforschung mir Ihre Abhandlung nahe gelegt hat, und so etwas nachhole, was mir bei der italienischen Bearbeitung meiner Untersuchungen[2]) durch den Drang der Umstände, wie Sie wissen, verwehrt war.

Erster Brief.

Zur Entstehungsgeschichte der genuesischen Niederlassungen am schwarzen Meer.

Unter dem vielen Neuen, was Ihre Abhandlung gebracht hat, ist mir Eine Ansicht (S. 6) besonders überraschend gewesen, der zufolge die Genuesen schon

2) Le colonie commerciali degli Italiani in Oriente nel medio evo, dissertazioni publicate da prima nel giornale d'economia politica di Tübinga, ora rifatte dall' autore e recate in italiano dal Prof. Gius. Müller. Vol. 1. 2. Venezia e Torino 1866 — 1868.

zur Zeit der Komnenen den Kuban hinaufgedrungen und an diesem Fluss damals bereits jene Station besessen haben, welche dann im späteren Mittelalter als Sitz genuesischer Consuln unter dem Namen Kopa (mit dem Artikel Locopa) bekannter geworden ist. Sie stützten sich bei Aufstellung dieser Hypothese auf eine Stelle in der Instruction des genuesischen Gesandten Grimaldi vom Jahr 1175. Dort findet sich nämlich unter manchen Entschädigungsforderungen, welche der Gesandte an den Kaiser Manuel zu richten hatte, auch folgende: Perditam quoque emboli de Coparia de novo Januæ dati instanter postuletis, de qua similem promissionem habuit a curia jam dictus legatus (Amicus de Murta); occasione ejus rapine curia omnem pecuniam Venetorum cepit, cum non culpabiles essent et sceleris ejusdem rei [3]). Mir erschien, als ich diese Stelle vor zehn Jahren zum ersten Male behandelte, als das Wahrscheinlichste, dass Coparia eine Region der Stadt Constantinopel sei, in welcher den Genuesen ein Quartier eingeräumt war. Da ich keinen Beleg hiefür beibrachte, wie ich denn auch damals noch keinen geben konnte, so waren Sie gewissermaassen im Recht zu glauben, Koparia könnte ebenso gut an einer ganz anderen Stelle gesucht werden und identificirten es mit jenem Kopa am Kuban. Somit wäre Kaffa nicht die älteste Niederlassung der Genuesen im südlichen Russland, um wenigstens ein Jahrhundert früher hätten sie schon am Kuban sich angesiedelt. Ich gestehe, dass mir diese Annahme unwahrscheinlich klang, wenn ich sie zusammenhielt

3) Sauli, della colonia dei Genovesi in Galata. T. 2. p. 185.

mit dem Diplom, welches Kaiser Manuel dem genuesischen Gesandten Amico de Murta im Jahr 1170 einhändigte. In demselben verbot der Kaiser den genuesischen Kaufleuten den Besuch von Rosia und Matracha (ἄνευ τῆς Ῥωσίας καὶ τῶν Ματράχων)[4] und zeigte damit, wie er gerade die Handelsgebiete in der Nähe der Meerenge zwischen dem schwarzen und asow'schen Meer am allerwenigsten den Abendländern geöffnet wissen wollte. Sollte er demselben Gesandten gegenüber die Geneigtheit ausgesprochen haben, die (angeblich von den Venetianern) beschädigte Factorei der Genuesen am Kuban wiederherzustellen oder doch sie für die dort erlittene Einbusse entschädigen zu wollen? Lag denn nicht Kopa eben mit in der Region, welche er gleichzeitig den Genuesen verschloss? Ferner so wenig auch in der Instruction des Grimaldi eine Andeutung über die Lage jenes Coparia sich findet, gibt es doch eine gewisse Gränze, innerhalb deren es sicher gelegen haben muss. Die Genuesen forderten ja von dem griechischen Kaiser, dass er sie für die Plünderungen und Beschädigungen im dortigen Quartier schadlos halte; welchen Sinn hätte dieses Begehren, wenn Coparia nicht einmal zum Herrschaftsgebiet Manuels gehört hätte? Dass aber das griechische Reich noch zur Komnenenzeit sich bis in jene Gegend erstreckt habe, wird Niemand behaupten wollen. Im Osten der Meerenge von Kertsch hausten längst andere Völkerschaften. Chasaren, Russen, Polowzer, Abchasen folgten hier auf einander; eigene Fürsten gewiss nicht griechischer Nation beherrschten

4) Acta et diplomata graeca ed. Miklosich et Müller. T. 3. p. 85.

eben um die Zeit des Kaisers Manuel den Hauptort der Halbinsel Taman, Matracha[5]). Sollte das weiter landeinwärts gelegene Kopa eine griechische Oase geblieben sein? Wird schon hiedurch die Identität von Coparia und Kopa unwahrscheinlich, so wird jene Hypothese vollends dadurch beseitigt, dass sich Coparia als eine Region der Stadt Constantinopel nunmehr mit völliger Sicherheit nachweisen lässt. Als im April 1192 griechische Beamte auf den Befehl Kaiser Isaaks hin den Genuesen neue Wohnungen und Landungsstätten in Constantinopel zu den alten hin anwiesen, nahmen sie bei dem Geschäft der Übergabe ihren Standpunkt «in loco Coparie et emboli quondam Genuensium»[6]).

So wird es denn doch dabei bleiben, dass als die älteste Handelscolonie der Genuesen im jetzigen Südrussland Kaffa anzusehen ist. Ich freue mich, dass Sie meine Ansicht vom Ursprung dieser Niederlassung insoweit theilen, als auch Sie denselben in die Zeit der tatarischen Herrschaft und nicht in eine frühere verlegen. Nur tadeln Sie mich (S. 32), dass ich die

5) Edrisi, géographie trad. par Jaubert. T. 2. p. 395. Von der Nationalität der Fürsten von Matracha sagt freilich der arabische Autor an dieser Stelle nichts. Er bezeichnet sie nicht als «Abchasen», wie Jaubert die Worte missversteht, sondern schildert sie als «sehr muthig»; vgl. die kritische Bemerkung in Edrisi description de l'Afrique et de l'Espagne trad. par Dozy et Goeje. Préface p. XIX.

6) Acta et dipl. graec. l. c. p. VI. Zur Zeit Justinians wird auch ein Coparia genannt; ein darin liegender oder auch selbst so genannter Complex von Häusern, Werkstätten, Gärten, Landungstreppen bildete das Object eines Erbschaftsprocesses, welchen jener Kaiser durch Nov. 159 entschied. Aber das Coparia des sechsten Jahrhunderts hat nichts gemein mit dem des zwölften. Jenes lag in der Vorstadt Galata, wie aus den Umgebungen (πύλη τῶν Συκῶν, μαρτύριον τῆς ἁγίας Θέκλας vergl. dazu Ducange Cpol. christ. lib. IV. p. 190) deutlich hervorgeht, dieses bildete einen Theil der Hauptstadt selbst.

vor dem Erscheinen von Canale's Geschichte der Krim allgemein recipirte Ansicht Oderico's, welcher die Entstehungszeit auf das Jahr 1266 fixirt, nicht zu der meinigen gemacht habe. Erlauben Sie, dass ich den Stand der Sache kurz auseinandersetze. Oderico's Schluss ist folgender: Byzantinische Quellen sagen uns, dass ein Tatarenfürst es war, der den Genuesen Kaffa abtrat; aus tatarischen Annalen aber lernen wir, dass der Chan Mengku von Kiptschak um 1266 seinen Verwandten Oran Timur mit den Städten Kaffa und Krim belehnt habe: also war Oran Timur derjenige Tatarenfürst, welchem die Genuesen Kaffa verdankten. Die Schwäche dieses Schlusses leuchtet ein. Sie werden mir wohl als selbstverständlich zugeben, dass Kaffa nicht hätte vom Chan Mengku als Lehen vergeben werden können, wenn es nicht schon vorher zum Gebiet des Tatarenreichs in Kiptschak gehörte. Es ist zwar meines Wissens das Jahr der Eroberung Kaffa's durch die Tataren durch keine annalistische Überlieferung festgestellt, doch dürfte es ziemlich gleichzeitig mit dem benachbarten Soldaja in die Hände jenes Volks gefallen sein. Ob nun die Vorgänger Mengku's im kiptschakischen Chanat die Stadt unmittelbar beherrschten oder wie dieser als Lehen vergaben, — immer waren auch vor Oran Timur Tatarenfürsten Herren von Kaffa. Einem bestimmten Glied in dieser Herrscherreihe die Abtretung der Stadt an die Genuesen zuzuschreiben, dazu zwingt uns kein Raisonnement, noch viel weniger eine geschichtliche Überlieferung. Wenn ich die Entstehung der Colonie mir ziemlich früher denke als 1266, so ist, wie Sie wissen, mein Grund der, dass die Expedition, welche

die Colonisten im Jahr 1289 zur Unterstützung des syrischen Tripolis gegen die Saracenen absandten, schon ein in sich gefestigtes, entwickeltes und blühendes Gemeinwesen bei ihnen voraussetzt und dass immerhin mehrere Jahrzehende darüber hingegangen sein werden, bis sie im Stande waren, einen solchen Kriegszug in die Ferne zu unternehmen. Aber eben hier stosse ich auf eine neue Differenz. Gieng denn wirklich, fragen Sie (S. 36), jene Expedition von Kaffa aus? meint denn nicht Jacopo Doria, unser einziger Gewährsmann für dieselbe, vielmehr das syrische Chaifa unweit des Karmel, das auch zuweilen Capha geschrieben wird [7]) und in welchem die Genuesen sicher eine Niederlassung mit Consulat besassen? Halten Sie es mir zu Gut, wenn ich diesmal auf Seite der recipirten Ansicht stehe und dieselbe mit folgenden Gründen stütze. Wollten die in Chaifa angesiedelten Genuesen ihren Volksgenossen zu Tripolis mit einer Flotille zu Hülfe kommen, so führte sie ihr Weg längs der syrischen Küste hin nordwärts an Accon, Tyrus, Saida und Beirut vorbei. Aber nach Jacopo Doria [8]) steuerte die in Rede stehende Hülfsflotte in der Richtung von Westen nach Osten auf Tripolis zu, landete unterwegs in Cypern und wurde dort von der Nachricht ereilt, dass die Stadt bereits vom Feinde genommen sei. Darauf beschloss ihr Führer heimzukehren und nahm diesen Rückweg an der kleinasiatischen Südküste hin, sodass er zuerst Cilicien (Klein-Armenien) und dann das ziemlich weiter gegen Westen

7) Lib. jur. reip. Genuens. T. I. p. 941 f.
8) Annales Januenses bei Pertz SS. T. 18. p. 324.

gelegene, den Türken unterworfene Candelor berührte. Sowol die Hinfahrt — versus orientales partes navigans — als der Heimweg zeigen durch ihre Richtung aufs Bestimmteste, dass die Heimath dieser Krieger nicht Chaifa, überhaupt keine levantische Stadt sein kann. So fahre ich denn getrost fort, die Expedition als eine That der Colonisten in der Krim zu betrachten. Lassen Sie mich mit diesem ersten bedeutsamen Lebenszeichen der Genuesen am schwarzen Meer schliessen; auf ihre fernere Geschichte behalte ich mir vor zurückzukommen. In meinem nächsten Brief werde ich mich mit Ihnen über den berühmten Theilungsvertrag des Jahrs 1204 unterhalten.

Zweiter Brief.

(La le 10 septembre 1868.)

Über den Antheil der Venetianer bei der Theilung des griechischen Reichs im Jahr 1204.

In Ihrer reichhaltigen Abhandlung über die italienischen Colonien in Gazarien kommen Sie, verehrter Herr, unter Anderem auf den berühmten Vertrag des Jahres 1204 zu sprechen, in welchem die abendländischen Kreuzfahrer das eroberte Griechenland unter sich vertheilten. Ich hatte Ihnen hiezu Veranlassung gegeben, indem ich im Eingang meiner Artikel über die Handelscolonien der Italiener am schwarzen Meer[1]) als auffallend bezeichnete, dass Venedig die an dieses Meer stossenden griechischen Provinzen dem Kaiser überliess und auch keinen einzigen Punkt an der Küste

1) Tüb. staatswiss. Zeitschr. Bd. 18. S. 653.

desselben sich ausbedang; es schien mir hieraus (und aus andern Anzeichen) hervorzugehen, dass die Venetianer damals jenes Meer noch nicht stark befuhren und für ihre Handelszwecke ausbeuteten. Ihnen nun kam die Behauptung zu gewagt vor, dass blos im Loose des Kaisers pontische Städte und Landstriche vorkommen; es scheine allerdings so, wenn man die Erklärung, welche Tafel von der Theilungsurkunde gegeben, ohne Weiteres adoptire, aber trotz der Bemühungen dieses gelehrten Exegeten warte noch so mancher geographische Name in der Theilungsurkunde auf seine Erklärung oder lasse eine andere Deutung zu, als jener ihm gegeben; man dürfe nur genauer zusehen, so entdecke man auch in den zwei andern Loosen, dem der Venetianer und dem der Kreuzfahrer (im engeren Sinn), Localitäten, die dem schwarzen Meer angehören. Dieser allgemeinen Anschauung gemäss versetzen Sie eine Reihe von Orten, welche Tafel im thracischen Chersones oder in dessen Nähe gesucht hatte, an die Küsten der Bulgarei und des südlichen Russlands.

Im Folgenden möchte ich wenigstens über diejenigen Städte, welche in den venetianischen Antheil fallen, meine Ansichten entwickeln, zuvor aber mir einige allgemeinere Bemerkungen erlauben. Ich glaube allerdings, dass die Theilungsurkunde von 1204 in Tafel einen Exegeten gefunden hat, welcher in Bezug auf umfassende Kenntniss der byzantinischen Geographie einzig dasteht und dabei durch scharfsinniges Eindringen wie durch besonnenes Masshalten sich vor Vielen auszeichnet. Von den Orten, deren Lage er nicht bestimmen konnte, werden wohl die meisten un-

bestimmbar bleiben. Aber es gibt immerhin noch ein, wenn auch beschränktes Feld für Nachträge, Berichtigungen, nähere Bestimmungen, und ich heisse jeden Beitrag willkommen, der unsere Kenntniss jenes wichtigen Actenstücks fördert. Allein wer sich an die Erklärung desselben macht, wird vor Allem nie aus den Augen verlieren dürfen, was eigentlich damals getheilt wurde. Theilungsobject ist und bleibt das in den Besitz der Kreuzfahrer gekommene griechische Reich, dieses hatte seine bestimmten Gränzen, und wir dürfen ohne zwingenden Gegenbeweis nicht annehmen, dass den Eroberern sichere Kunde über den Umfang desselben abging, ebensowenig dass sie mit Bewusstsein Länder mitvertheilten, welche zum griechischen Reiche nie gehört hatten, oder doch zur Zeit der Eroberung nicht zu ihm gehörten. Denn des Nicetas' Angabe[2]), dass die Kreuzfahrer sogar Länder des nördlichen Africa und des inneren Asiens unter sich vertheilt haben, erweist sich als eine von bitterem Nationalhass eingegebene Übertreibung, und ich finde keinen Grund, warum das, was er in Einem Athem hinzusetzt, dass sie ausserdem nordische Regionen in die Theilung einbezogen haben, auch nur um einen Gran mehr Glauben verdienen sollte, als das Vorerwähnte. Der Erklärer der Theilungsurkunde kann die allerdings schwierige Frage über den damaligen Umfang des griechischen Reichs nicht umgehen. Für unsere specielle Betrachtung formulirt sich diese Vorfrage so: wie weit erstreckte sich das byzantinische Reich im Jahr 1204 längs des schwarzen Meers hin? Wenn

2) ed. Bonn. p. 788.

der Beherrscher des lateinischen Kaiserthums bei der Theilung die kleinasiatischen Küstenländer und dann die europäischen vom Bosporus nordwärts bis Agathopolis vorwegnahm, war nicht damit schon Alles das absorbirt, was seine griechischen Vorgänger überhaupt am schwarzen Meer hin besessen hatten? Blieb denn noch weiteres griechisches Gebiet an der Küste übrig, worein die Venetianer und die andern Kreuzfahrer sich hätten theilen können? Der Überschuss wird sich als höchst unbedeutend herausstellen. Den Byzantinern war nämlich seit 1186 an ihrer Nordgränze ein sehr gefährlicher Feind erstanden an dem wlachisch-bulgarischen Reich, dessen rohe Krieger sich unaufhaltsam über die thracischen Gefilde ergossen und selbst die Hauptstadt Constantinopel bedrohten. Leider berichten uns die griechischen Chronisten mehr über ihre Verheerungszüge im Binnenland, als über ihr Vordringen an der Meeresküste. Was Seestädte betrifft, so ist uns nur soviel bekannt, dass sie Anchialos zerstörten, Varna aber nach einer zweiten Eroberung bleibend in ihren Besitz brachten. Im Jahr 1203 waren die Griechen noch Herren von Debelton (nahe bei Anchialos), aber diese Stadt scheint auch die äusserste Nordgränze ihres Gebiets gegen das der Wlacho-Bulgaren gebildet zu haben[3]). Vielleicht waren aber zur Zeit, als die Kreuzfahrer die Theilung vornahmen, jene stets im Vordringen begriffenen Barbaren noch weiter gegen Süden vorgerückt. Somit konnte auf der Westküste des schwarzen Meers höchstens die Strecke zwischen dem Bosporus und

3) Die bisherigen Daten aus Nicet. p. 568. 706. 723.

Debelton im Ernste einen Gegenstand der Theilung abgeben, vielleicht aber auch blos die kürzere vom Bosporus bis zu jenem Agathopolis, welches in der Theilungsurkunde als nördlicher Gränzpunkt des kaiserlichen Antheils so bedeutsam hervortritt. Sie legen nun freilich darauf Gewicht (S. 20), dass die byzantinischen Kaiser ihre Ansprüche auf die von den Bulgaren besetzten Landstriche nie aufgegeben hatten, und dass auch der lateinische Kaiser Balduin sich die Oberhoheit über dieselben vindicirte. Allein hätte man an diese Länder bei der Theilung gedacht, so wären sie sicher dem Kaiser zugesprochen und nicht zwischen Venetianern und Kreuzfahrern zersplittert worden, da nur der Kaiser einerseits als directer Rechtsnachfolger der Angeli, andererseits als Oberhaupt der abendländischen Kreuzritterschaar jene Oberhoheit mit vollem Nachdruck geltend zu machen im Stande war.

Ausserdem gab es noch in der Krim einen kleinen Landstrich mit der Hauptstadt Cherson, welcher griechische Bevölkerung hatte und unter griechischem Gouvernement stand. Doch löste sich dieser Strich ebendamals unbemerkt von Byzanz als politischem Mittelpunkt los, um später als trapezuntische Provinz wieder ins Licht der Geschichte zu treten, so dass es sehr fraglich ist, ob die lateinischen Eroberer diesen von den Byzantinern wahrscheinlich schon aufgegebenen Posten bei der Theilung berücksichtigten.

Indem ich nun zur Prüfung der einzelnen von Ihnen gegebenen Ortsbestimmungen übergehe, will ich gleich bei der Krim beginnen. Ich gestehe, dass Ihre Erklärung des emporium Sagudai, welches den Ve-

netianern zugeschieden wurde[4]), etwas sehr Bestechendes hat. Einerseits nämlich bildete Sugdaja (Soldaja, Sudak) an der Südküste der Krim einst sicher einen Bestandtheil des byzantinischen Reichs, griechisch-christliche Bevölkerung und griechisches Kirchenthum überdauerten noch lange den alten politischen Verband. Andererseits lassen sich wenige Jahrzehende nach der Theilung des griechischen Reichs unter die Lateiner venetianische Ansiedler in dieser Stadt nachweisen, und die Entstehung dieser Colonie würde sich recht natürlich daraus erklären, dass die Stadt im Jahr 1204 den Venetianern zugetheilt wurde. Sugdaja wäre ferner als «emporium» ganz zutreffend characterisirt. Dennoch neige ich mich dahin, diese Deutung abzulehnen. Einmal ist «emporium» eine blosse Conjectur Tafel's, die Lesarten der Handschriften könnten ebenso gut auf ein dem Sagudai paralleles Nomen proprium führen. Getetzt aber auch jene Conjectur wäre richtig, so würde «emporium» nach spätgriechischem Sprachgebrauch nicht gerade nothwendig eine grössere durch Handel bedeutende Stadt, wie Soldaja eine war, bezeichnen, könnte vielmehr auch einer kleineren Ortschaft beigesetzt werden (Ducange gloss. med. et inf. græcitatis. T. 2. p. 382). Dann fällt es auf, dass, wenn von den Theilenden ein Platz zweiten Rangs an der griechischen Krimküste berücksichtigt wurde, gerade der Hauptort derselben Cherson ausser Betracht blieb. Endlich — und dies ist mein Hauptgrund — steht der Name Sagudai zwischen Hexamilium und Gallipoli, Namen, die trotz Ihrer entgegenstehen-

4) Taf. und Thom. I, 467.

den Hypothesen, wie ich nachweisen werde, nur auf die zwei bekannten Städte bezogen werden können, welche im thracischen Chersones nicht ferne von einander liegen, wie denn auch bei den byzantinischen Geschichtschreibern beide öfters neben einander genannt werden. Wer die Theilungsurkunde näher kennt, wird finden, dass ihr solche geographische Sprünge fremd sind, wie der ihr eventuel zugemuthete von dem thracischen Chersones zur Krim und wieder von dieser zu jenem zurück. So bleibe ich denn bei Tafel's Annahme stehen, dass Sagudai einen uns nicht weiter bekannten Ort bezeichnet, welcher auf dem thracischen Chersones oder unweit desselben zu suchen; er hatte einen Namensbruder in dem Σαγουδάοις κωμόπολις unfern von Nicäa, welches Anna Komnena erwähnt[5]).

Da Sie Sagudai in die Krim versetzen, ist es scheinbar nur ein kleiner und wohl zu rechtfertigender Schritt, wenn Sie in der Theilungsurkunde die weiter folgenden Localitäten Muntimanis und Sigopotamos dem Tanais und Kuban zuweisen. Aus der Lesart demum Timanis beim ersteren machen Sie nämlich durch eine leichte Änderung demum Tanais, bei Sigopotamos denken Sie an das Cicopi oder Locicopi der mittelalterlichen Karten, welches bald den Fluss Kuban, bald eine Fischereistation an demselben bedeutet. Hiemit verlassen Sie aber vollkommen das griechische Gebiet und begeben sich in barbarische Regionen, welche die fränkischen Eroberer nur dann hätten sich vindiciren können, wenn sie solche nim-

5) ed. Paris p. 464.

mersatte Schwindler gewesen wären, wie sie der Grieche Nicetas lügnerischer Weise schildert. Ich glaube nicht, dass wir genöthigt sind, diesen kühnen Schritt mit Ihnen zu thun. Schon die echt griechische Zusammensetzung des Namens Sigospotamos verweist uns auf griechischen Boden und Tafel hat zwei Stellen der Byzantiner nachgewiesen, welche die Existenz eines Σιγὸς ποταμὸς im thracischen Chersones sicherstellen. Bei Muntimanis hat er beigeschrieben: locus nobis incognitus. Wohl hätte er etwas Näheres über den Ort sagen können, wäre ihm eine Urkunde bekannt geworden, welche an einem etwas versteckten Platze bei Muratori[6]) sich findet und eine sehr schätzbare Ergänzung zu dem Theilungsact bildet. Sie ist etwa ein Jahr später als dieser und belehrt uns, wie die Venetianer, die (vermöge der Theilung) in den Besitz von Gallipolis, Muntinianæ (de Muntinianis — so ist es hier geschrieben) und Sigopotamos gekommen waren, mit denjenigen Kreuzfahrern, welche Plagia, Potamia und Sestos zugetheilt erhalten hatten, wegen des Besitzrechts auf gewisse Casalien (Dörfer, Weiler) uneins geworden waren und ein richterlicher Spruch zur Festsetzung ihrer gegenseitigen Gränzen nöthig wurde. Hieraus geht hervor, dass die Venetianer wirklich Herren von Muntinianæ geworden waren; es handelt sich nur noch darum, ob gewisse Casalien zu dem Bezirk dieses Ortes mitgehören oder nicht. Wäre dieser Ort am Tanais gelegen, so würde sein Erscheinen in der Theilungsurkunde nur einen leeren Anspruch bedeuten, eine sofort nachfolgende

6) Antiq. medii aevi T. 4. p. 238 f.

wirkliche Besitznahme durch die Venetianer liesse sich lediglich nicht denken. Ferner ist es gewiss kein Zufall, wenn in zwei von einander ganz unabhängigen Urkunden die drei Orte Muntinianæ, Gallipolis und Sigospotamos zusammengenannt werden; dass sie auch neben einander lagen, hatte schon der vorurtheilslose Exeget der Theilungsurkunde als wahrscheinlich erkennen müssen, nun aber wird dies durch den Umstand gewiss, dass sie alle drei in Einen und denselben Gebietsstreit verwickelt wurden, was doch gewiss sich nicht hätte ereignen können, wenn das eine am Don, das zweite an der Westküste der Krim, das dritte am Kuban gelegen wäre. Bei solcher notorischen Zusammengehörigkeit der drei Orte ist die Fixirung des unbekannten Muntinianæ alsbald möglich, wenn die beiden anderen sich feststellen lassen. Nun kann, wie oben gesagt, Sigospotamos als eine Localität im thracischen Chersones nachgewiesen werden. Was Gallipoli betrifft, so hat es Ihnen gefallen, die in der Theilungsurkunde vorkommende Stadt dieses Namens mit Kalolimena, einem Landungsplatz an der Westküste der Krim, zu identificiren. Dass beiden Namen die Vorsilbe Kal gemeinsam ist, will ich nicht läugnen; eine weitere Ähnlichkeit finde ich nicht und kann keinen Grund entdecken, warum das Gallipoli der Theilungsurkunde nicht das allbekannte Gallipoli im thracischen Chersones sein soll, sondern vielmehr ein Ort ganz ausserhalb des griechischen Territoriums, während es sich doch von der Vertheilung des Griechenreiches handelte. Würde jener bedeutende Platz von der Theilungsurkunde übergangen sein, welche doch so viele unbedeutendere Orte der Umgegend namhaft macht,

so wäre dies sehr auffallend, und gerade im Antheil der Venetianer würden wir eine Erwähnung desselben vermissen, da nach dem Chronisten Dandolo eben zwei venetianische Adelige Marco Dandolo und Giovanni Viadro es waren, welche unter der Oberhoheit der Republik Gallipoli in der Folge beherrschten.

So bleibt denn mir wenigstens kein Zweifel, dass jene drei zusammengehörigen Städte Gallipolis, Muntinianæ und Sigospotamos im thracischen Chersones zu suchen sind. Von hier aus kann ich nun aber nicht umhin, einen kleinen Streifzug in das Gebiet der anderen Kreuzfahrer zu machen, obgleich ich blos das der Venetianer ins Auge zu fassen gedachte. Es lässt sich nämlich mit Hülfe jener Urkunde bei Muratori auch noch die Position von Iplagia (ἡ πλαγία) und Potamia bestimmen, welche im Antheil der Kreuzfahrer vorkommen. Tafel verzichtete darauf, diese Orte zu fixiren. Sie sagten, ersteres bedeute die Küste des schwarzen Meeres, d. h. doch wohl einen Ort an derselben; wie Sie sich dies näher denken, konnte ich aus Ihrer allzu kurzen Äusserung (S. 27) mir nicht klar machen. Potamia aber identificiren Sie mit dem Fluss und Cap dieses Namens bei Mesembria, welches aber wahrscheinlich damals nicht mehr griechisch, sondern schon bulgarisch war. Aus der Gränzregulirungsacte bei Muratori entnehmen wir nun, dass die Bezirke beider Orte an die Bezirke von Gallipoli, Muntinianä und Sigospotamos nachbarlich angränzten, und dass auch Sestos nicht weit von ihnen lag. Für Potamia wird diese Lage noch ausserdem erwiesen durch eine Stelle der Chronik des Ramon Muntaner, welche überhaupt zur Erklärung des betreffenden Passus der Theilungs-

urkunde angezogen werden kann [7]). Es ist dort von dem thracischen Chersones unter dem Namen Cap von Gallipoli die Rede. «Am Eingang nach dem festen Lande zu», lesen wir da, «liegt ein festes Castell mit Namen Hexamila; drinnen auf dem Cap liegt sodann die Stadt Gallipoli und Potemo und Cesto (Sestos) und Medico (Madytos), das sind lauter schöne Ortschaften.»

Aber eben diese Stelle des catalanischen Chronisten führt uns wieder zurück auf den venetianischen Antheil, indem sie Hexamilion erwähnt, welches als Examili in der Theilungsurkunde den Venetianern zugeschieden wird. Das thracische Hexamilion hatte, um mit Muntaner weiter zu sprechen, «seinen Namen daher, weil an dieser Stelle das Cap (die Landzunge) nur 6 Meilen breit ist». Hiebei weisen Sie nun auf die Thatsache hin, dass Localitäten von gleicher Situation häufig auch gleiche Namen tragen; wie der thracische Chersones durch die schmale Landenge bei Hexamilion mit dem Continent von Thracien, so sei der Peloponnes durch den Isthmus von Korinth mit Hellas verbunden; im Zusammenhang damit sei im Mittelalter der Name Hexamilion auch auf den letztgenannten Isthmus (eigentlich auf die sich über denselben hinziehende Befestigungslinie) übergetragen worden. Ebenso gut konnte aber auch die ganz ähnlich situirte Landenge von Perekop Hexamilium genannt werden. Ihre Schlussfolgerung hieraus lautet, dass wir in dem Examili der Theilungsurkunde nicht sowohl das thracische Hexamilion vor uns haben, als vielmehr

7) übers. von Lanz. Thl. 2. S. 122.

die Landenge von Perekop, d. h. doch wohl einen Ort darauf. Sie werden wohl Niemand dazu bringen können, hierin mehr zu sehen als einen originellen Einfall, so lange Sie den Beweis nicht antreten, dass der Isthmus von Perekop auch wirklich Hexamilion genannt wurde. Bis ein solcher erbracht ist, erlaube ich mir, auf dem festen Boden des thracischen Hexamilion zu bleiben, um so mehr da die Theilungsurkunde ihr Examili in die Nachbarschaft von Gallipoli stellt, mit welchem jenes auch bei den Byzantinern nicht selten zusammengenannt wird.

Auf ähnliche Weise geben Sie auch, wie mir scheint, bei der Erklärung von Myriophyton und Peristasis ohne alle Noth feste geographische Anhalspunkte auf und stellen sich dagegen auf eine reine hypothetische Basis. Tafel hat nachgewiesen, dass Myriophyton in mittelalterlichen Quellen mit Rhædestos (Rodosto) und Panion zusammengenannt wird, und dass der Bischof von Peristasis dem Metropoliten von Heraklea untergeben war. Es geht daraus hervor, dass beide Orte nicht weit vom Marmora Meer zu suchen sind. Ich meines Theils freue mich dieses gewonnenen Resultats und verzichte darauf, ähnlich klingende Ortsnamen im Norden des Hämusgebirges zu suchen.

Neben Peristasis finden wir endlich in der Theilungsurkunde Brachioli, das griechische Branchialion, welches Tafel als in der Nähe von Gallipolis liegend aus Geschichtsquellen nachgewiesen hat. Da diese Identification der Anzweiflung wenig Raum lässt, so ziehen Sie eine schüchtern vorgebrachte Deutung auf Branitchef (Panczova an der Donau) halb wieder zurück; um aber dem Resultate Tafel's doch zu entgehen,

nehmen Sie (S. 14) an, ursprünglich habe Anchialos im Text gestanden, erst weniger gute Abschriften haben daraus Brachioli gemacht. Diese Hypothese stützt sich nicht etwa auf eigene Ansicht der Codices, welche Sie so wenig als ich zu vergleichen in der Lage waren, vielmehr auf die Collation Tafel's, die so lautet: Brachioli Lib. Alb. Rhamn.; Brachiali cod. S. Marci. Ambr. I.; Brachiolli Ambr. II. Die citirten Codices führen unausweichlich auf Branchialion, aber — sagen Sie — ihre Autorität fällt nicht stark ins Gewicht, wenn es sich um die ursprüngliche Lesart handelt; da entscheiden allein die Libri Pactorum, und in diesen lesen wir Brachioli nicht. Ich weiss nicht, wodurch Sie die Anschauung gewonnen haben, dass in den Libri Pactorum der ursprüngliche Text der Theilungsurkunde zu finden sei, die Herren Tafel und Thomas, welche alle bekannten Recensionen derselben vor sich gehabt haben, legten bei ihrer kritischen Ausgabe den Text des Liber albus zu Grunde, dessen Autorität derjenigen des Liber Pactorum zum Mindesten gleichkommt. Doch will ich mich bei dieser Classification der Handschriften nicht aufhalten, weil die Entscheidung nicht daran hängt. Aber woher ist Ihnen denn bekannt, dass die Libri Pactorum das Wort Brachioli gar nicht haben? Sie schliessen dies blos daraus, dass Tafel bei der Stelle keine Lesart der Libri Pactorum anmerkt. Aber gesezt diese hätten hier einen geographischen Namen weggelassen, so hätte der gewissenhafte Kritiker eine solche Lücke ausdrücklich namhaft machen müssen. Und wieder, wenn sie statt Brachioli ein anderes, etwa an Anchialos anklingendes Wort zeigten, so würde Tafel nicht verfehlt haben, dies zu verzeichnen. Nur wenn

die Libri Pactorum mit andern Codices übereinstimmten, konnte Tafel sie ignoriren, um die Zeugnisse für eine und dieselbe Lesart nicht unnöthig zu häufen. Tafel's Mitarbeiter, Hr. Professor Thomas in München, bestätigt mir brieflich, dass diese leztere Annahme die allein zutreffende sei und in den Libri Pactorum eben auch wie in allen übrigen Handschriften Brachioli stehe. Damit fällt jeder Anhaltspunkt für ein ursprünglich im Text befindliches Anchialos.

Werfen wir nun einen Rückblick auf die vorangegangene Auseinandersetzung! Während die bisherigen Erklärer in dem ersten Abschnitte der Theilungsacte, welcher die Überschrift führt: pars prima ducis et communis Venetiae, lauter Localitäten verzeichnet sahen, die auf dem thracischen Chersones, oder am Marmora Meer, oder in dem benachbarten Binnenland liegen, spalten Sie diesen Abschnitt in zwei scharf geschiedene Hälften; die erste, sagen Sie, enthalte allerdings Orte der bezeichneten Situation, dagegen gehören die in der zweiten aufgeführten Localitäten den pontischen Regionen an. Ich habe gezeigt, dass schon die damalige politische Gestaltnng der letzteren dem Erklärer der Theilungsurkunde kaum gestatte, auf das nordöstliche und nördliche Ufer des schwarzen Meeres hinüberzugreifen. Aber auch im Einzelnen konnte ich nachweisen, dass eine solche Dislocirung ungerechtfertigt ist. Vor Allem wird durch die unanfechtbare Fixirung von Muntinianae und Sigospotamos jeder Gedanke an den Tanais und Kuban beseitigt sein. Auch dürfte die von Ihnen selbst (S. 15) geäusserte Befürchtung, dass es Ihnen vielleicht nicht gelungen sei, die Leser von der Richtigkeit Ihrer Annahmen zu über-

zeugen, nirgends mehr zur Wahrheit werden als bei Ihrer Identification von Gallipoli und Kalolimena, von Hexamilium und Perekop. Wird es aber dabei bleiben, dass alle diese Städte im thracischen Chersones, Myriophyton und Peristasis nicht ferne davon zu suchen sind, wird endlich die Lesart Brachioli bei der Übereinstimmung aller Handschriften aufrecht erhalten werden müssen, so haben wir auch in dem Abschnitt der Theilungsurkunde, in welchem Sie durchaus pontische Localitäten suchen, eine stattliche Reihe von Städten, die vielmehr westlich von Constantinopel liegen. Zwischen denselben zerstreut finden sich noch einzelne geographische Namen, von denen weiter nichts zu sagen ist, als dass die durch sie bezeichneten, sonst unbekannten Orte ohne Zweifel neben den bekannten liegen, mit denen sie zusammengenannt sind. Wenn z. B. zwischen Gallipoli und dem ihm nachgewiesener Massen benachbarten Muntinianae ein Lazu et Lactu vorkommt, so können wir in letzterem unmöglich die Flüsse Dniepr (türkisch Uzu) und Bug (türkisch Aksu) sehen (wie Sie S. 15 thun), ohne den Verfassern des Actenstücks zwei tolle Sprünge von den Dardanellen nach Südrussland und von dort wieder zurück nach den Dardanellen zu imputiren, ganz abgesehen von der unerwarteten Begegnung zweier Flussnamen, wo man doch Städte oder Provinzen zu erwarten berechtigt ist. Ferner, wenn zwischen Brachioli und Hexamilium das räthselhafte Raulatis steht, so werden wir am besten daran thun zu sagen: dieser Ort kommt sonst nicht vor, seine Lage wird aber annähernd bestimmt durch die zwei mit ihm zusammengenannten Städte. Es ist doch auch eine kaum zu erkennende

Namensähnlichkeit, welche Sie (S. 14.) auf die Identification von Raulatis und Callatis (nördlich von Varna) geführt hat.

So muss ich doch dabei bleiben, dass in dem Antheilsloose, welches den Venetianern bei der Theilung des griechischen Reichs zugeschieden wurde, keine Localitäten sich nachweisen lassen, die am schwarzen Meer liegen. Wenn Sie meine Gründe ruhig prüfen, werden Sie gewiss finden, dass es nicht leere Rechthaberei ist, was mich davon abhält, Ihre gegentheilige Ansicht in diesem Punkt zu adoptiren. Wie wenig dies meine Art ist, wird Ihnen hoffentlich der weitere Verlauf meiner Briefe noch besser zeigen.

(Aus dem Bulletin, T. XIII, pag. 261 — 276.)

$\frac{10}{22}$ September 1868.

Bericht über eine im Jahre 1868 zu linguistischen Zwecken nach Liv- und Ehstland ausgeführte Reise, von F. J. Wiedemann.

Die längste Zeit, etwa zwei Monate, habe ich verwandt, die handschriftlichen Sammlungen der gelehrten ehstnischen Gesellschaft in Dorpat durchzusehen und daraus das für mich Brauchbare zu excerpiren; einen kleinen Theil davon habe ich indessen doch noch für das nächste Jahr mir aufsparen müssen. Nachdem ich Dorpat verlassen, besuchte ich das Ufer des Peipussees, die in der Gegend von Narwa an die Finnen des Gouvernements St. Petersburg grenzenden Ehsten, von da die Gegenden am finnischen Meerbusen bis Reval, ferner Pernau, die Inseln Oesel und Dagö und noch einige Gegenden im Innern von Ehstland. Besonders interessant waren mir die früher noch nicht besuchte Peipusgegend wegen besonderer Dialecktеigenthümlichkeiten und der nordöstliche Theil des Ehstenlandes, das sogenannte Allentaken, wegen mancherlei Anlehnung an das Finnische in Ausprache, Wörtern und Wortformen.

Ausser dem Grammatischen und Dialektischen, worauf ich dieses Mal besonders meine Aufmerksamkeit

zu richten hatte, habe ich auch noch für das Lexikon recht bedeutende Ausbeute gewonnen, so dass die eben jetzt schon im Druck befindlichen Zusätze zu dem Hauptwerke etwa fünf Bogen füllen möchten. Das Meiste in dieser Beziehung konnte ich den seit meinem letzten Besuche gemachten Sammlungen des Hrn. Pators Sengbusch in Dagö entnehmen, und für das Dörptehstnische dem von dem gegenwärtigen Besitzer mir in Dorpat zur Benutzung überlassenen Nachlass des weiland Propstes Heller in Rappin am Peipussee.

(Aus dem Bulletin, T. XIII, pag. 218 — 219.)

$\frac{15}{27}$ October 1868.

Zur vergleichenden Syntax der finnischen Sprachen. (Aus einem Briefe des Herrn J. Krohn, Lectors an der Universität zu Helsingfors, an den Akademiker Wiedemann.)

Wiesbaden, abgesandt d. 15. Octbr. 1868.

Hochgeehrter Herr Akademiker.

— — — Die historisch-philologische Arbeit, für die ich von Ihnen so manche nothwendige Auskunft erhalten habe, ist noch immer nicht fertig. Die Hoffnung durch neue Quellen vielleicht noch neues, gewisseres Licht zu erhalten und die Furcht etwas gar zu Mangelhaftes zu liefern hält mich noch von der Veröffentlichung ab.

Bei dieser meiner Arbeit habe ich aber einige kleinere Nebenproducte erhalten, welche vielleicht einiges Interesse für das finnische vergleichende Sprachstudium haben könnten. Ich erlaube mir Ihnen hiermit ein Paar meiner Beobachtungen mitzutheilen.

Die erste betrifft einige von den gewöhnlichen Formen abweichende Weisen, den Optativ und Imperativ auszudrücken.

In Sjögren's Livischer Grammatik S. 138 ist näm-

lich bemerkt, es werde in der genannten Sprache der Optativ und Imperativ häufig durch ein vorgesetztes las (die 2te Person Sing. Imperativi vom Verbum lask lassen) verstärkt. So wird z. B. in der 3ten Person gesagt: las veit jǫdǫg jera (möge es etwas sich abkühlen). Auf dieselbe Art sehen wir auch in der 1sten und 2ten Person sowohl des Singulars wie des Plurals: las ma jeds sǫǫg (möge ich erst essen), las sa jera kadǫg (vergehe oder mögest du vergehen), las mēg iegǫd tą̄n (bleiben wir hier). Ja das Wort las ersetzt sogar völlig den Optativ oder Imperativ und wird mit dem Präsens construirt, z. B. las ta rǫkändǫb (er möge sprechen).

Wie an oben citirter Stelle bemerkt ist, kann dieses las ausserdem auch, der deutschen Conjunction «dass» entsprechend, einen untergeordneten Satz anfangen, nach Verben wie «sagen, bitten, befehlen» u. s. w. z. B. pǫla, las ta tulg (bitte, dass er komme). Ebenso in Absichts- und Einräumungssätzen S. 278 z. B. ta u̯ldīn broutšǫb, las aigstis sǫg sīn (er fährt sogleich, damit er zeitig ankomme).

Diese Eigenheit ist in der oben genannten Grammatik als eine Entlehnung aus dem Lettischen bezeichnet, wo lai ganz in derselben Art gebraucht wird. Ohne im geringsten dieser sehr plausiblen Muthmassung widersprechen zu wollen, erlaube ich mir nur, auf das interessante Factum aufmerksam zu machen, dass ähnliche Formen, mehr oder weniger deutlich beibehalten, ausser dem Livischen auch in mehreren anderen Dialecten der finnischen Sprache (in weiterer Bedeutung) vorkommen, Aehnlichkeiten, die ausser vielem Anderen auf einen früheren südlicheren Wohnort auch der nördli-

cheren Finnenstämme und auf ihren langwährenden und vielfachen Verkehr mit den Letten schliessen lassen.

So finden wir erstens in der Watja-(Woten) Sprache lahss, la und den Pluralis laka mit dem Präsens construirt den Optativ ersetzen. Von dieser Eigenheit, welche Prof. Ahlquist in seiner Wotischen Grammatik nicht aufgenommen hat, sehen wir in den dieser beigefügten Sprachproben häufige Beispiele. So mit der ersten Person Sing. laka kukun, laka vilistän (Mag ich singen, mag ich pfeifen) S. 103, v. 9, 10; mit der 2ten Person Sing. la saat ukkåse (mögest Du verderben) S. 117. Im Pluralis ist diese Construction bei den ersten zwei Personen nicht gebräuchlich, welches übrigens auch, was die 2te betrifft, im Livischen nicht der Fall ist. In der dritten Person dagegen ist diese Umschreibung häufiger als der eigentliche Optativ. Beispiele hiervon giebt beinahe jede Seite der Sprachproben; es sei hier an einem Paar genug. La Nesteri võtab, la vannob (Mag N. nehmen, schwören) S. 108. Auch scheint die Construction mit la u. s. w. keineswegs eine schon ausgestorbene alterthümliche Form zu sein, da sie ebenso häufig in den prosaischen Erzählungen, wie in den alten Runen vorkommt. Als Conjunction anstatt eines «dass, damit» scheint der Wote sie jedoch nicht zu gebrauchen.

In der Mundart der Twerischen Karelier, welche, wie bekannt, in ihre jetzigen Wohnsitze aus Ingermanland und vom westlichen Ufer des Ladoga-Sees ausgewandert sind, hat das Wörtchen ana dieselbe Anwendung wie las im Livischen. Als Beispiele, deren man im Evangelium Matthäi in südkarelischer Mundart unzählige finden kann, mögen dienen: ana hyvitti-

ätšöv nimi šivn (Gesegnet sei Dein Name), Suomi toinen jakso, 4 Osa, S. 16; tiijän uššondua myöt ana liev teilä (geschehe Euch nach Eurem Glauben) S. 24. Der eigentliche regelmässige Optativ in der 3ten Person kommt beinahe gar nicht vor. In den ersten Personen dagegen ist die Umschreibung nicht gebräuchlich. — Ebenso wie im Livischen las ersetzt dieses ana hier auch ein kuin (dass, damit) z. B. hyö käzilöilä šivn otetah, ana ei šattuatše kiveh šivn jalga (sie werden Dich mit den Händen aufnehmen, damit Dein Fuss sich nicht an einen Stein stosse) S. 11. — Dieses südkarelische ana, obgleich dem Laut nach verschieden, ist dennoch nichts Anderes als das Livische las. Es ist nämlich sichtlich nur ein der leichteren Aussprache wegen etwas vereinfachtes anna von antaa, welches im Karelischen, so wie auch in der finnischen Schriftsprache, auch die Nebenbedeutung «lassen, erlauben» hat.

Interessanter noch als alle diese schon genannten ist jedoch der Umstand, dass Spuren einer ähnlichen Constructionsweise sich auch noch weit nördlicher bei einem von aller Berührung mit Liven und Letten während der historischen Zeit ganz abgeschnittenen Stamme noch vor zwei, drei Jahrhunderten nachweislich gezeigt haben. Es war dieses nämlich der Fall bei den Bewohnern der Åboer Strandgegend. Viele Eigenheiten dieses Dialectes wurden nämlich in die älteste finnische Bibelübersetzung aufgenommen, welche um die Mitte des 16ten Jahrhunderts erschien. In diesem Agricola'schen Werke kommt mitunter ein Lach als eine Art aufmunternder oder optativischer Interjection vor, z. B. Lach mine tadhon minulleni ydhen su-

ren honen raketa (in der jetzigen Bibel bloss mit mina tahdon, Jerem. 22,14); Lach te oletta teiden lupauxet pitenyet (jetzt bloss te olette, Jerem. 44,25) u. s. w. Ja noch in einem kleinen Gesangbuch vom Jahre 1616 (Soomen pispain etc. latinankielised laolud) fängt ein Lied auf ganz wotische Weise an: lah, laola olen aicon (Auf! zu singen habe ich beschlossen). In etwas anderer Art, pleonastisch zusammen mit kun (wenn) finden wir den Plural lahka [1]) in der alten Legendenrune vom Bischof Heinrich: Lahka kun Lalloi kotia saapi (wart! wenn L. nach Hause kommt), Suomi 1856 S. 47 v. 77.

Diese letzte Bedeutung führt uns endlich zur estnischen Sprache, wo in den alten Volksliedern gleichfalls noch einige Spuren dieser Construction sich erhalten haben. Als Beispiele mögen dienen: las', lääb suwi tuleb sügise, Neus, Volksl. S. 368; las' saab maale maasikaida, ebendas. S. 422. Dass das Estnische und der Åboer Stranddialekt hierin am nächsten stehen, ist nicht zu verwundern, da in letzterer Gegend die Sprache, wo sie noch unvermischt geredet wird, in ihren Formen beinahe völlig dem Reval-Estnischen gleicht.

Eine andere Eigenheit des Livischen, der Gebrauch des Genitivs mit dem ursprünglichen Endkonsonanten *n* versehen als Dativ, steht keinesweges vereinzelt da. Im Gegentheil ist eine analoge Construction in gewissen Fällen über alle in Finnland gesprochenen Dialekte verbreitet, in anderen auf die westlichen jämi-

1) Beim Druck hat Prof. Lönnrot das unverständliche lahka durch jahka (wenn) ersetzt, glücklicherweise jedoch in einer Note das ursprüngliche lahka der alten Handschrift beigefügt.

schen Mundarten beschränkt, in älterer Zeit aber, wie Agricola's Bibelübersetzung zeigt, wenigstens im Åboer Stranddialecte in ebenso grosser Ausdehnung gebräuchlich gewesen, wie jetzt im Livischen. Eine Entlehnung aus dem Lettischen (über welchen Umstand jedoch nur ein gründlicher Kenner beider Sprachen sicher zu urtheilen im Stande wäre) ist mir in diesem Falle nicht wahrscheinlich, besonders da, wie in Sjögren's Liv. Gramm. S. 77 angegeben ist, das Magyarische auch für den Genitiv und Dativ nur eine Form hat. Dafür spricht auch, dass der mehr entartete, lettisirte Salis'sche Dialekt des Livischen diese Beugungsform gar nicht kennt.

So wie es im Livischen heisst: tǫǫ miedǫn pietulūb (tulūb) perimiest kūl, so sagen wir auch immer im Finnischen: työmiesten tuleeisäntää (=peremiestä) kuulla. Ebenso mit anderen Verben, welche eine Nothwendigkeit oder Pflicht bedeuten z. B. miesten pitää täytyy, sopii (steht an) u. s. w. Dass hier wirklich ein Dativ vorliegt, beweist ausser dem inneren Sinn auch die analoge Sprachweise in den Nachbarsprachen, russisch: ему надо, принадлежитъ, altschwedisch: mig bǫr u. s. w. Ebenso hat die finnische Schriftsprache (ob aber auch beide Hauptdialekte der mündlichen, weiss ich nicht recht) dem Livischen se om minnǫn lą̄lam, tą̄dǫn jo lą̄t tulūb, entsprechend auch minun on vaikea, täiden tulee helpompi, wenn nämlich ein Infinitiv darauf folgt, z. B. minun on vaikea nähdä; sonst schwankt der Gebrauch zwischen dem Genitiv und Adessiv, welcher letzterer in dem östlichen Dialekte vorherrschend ist.

Als Ausdruck für «haben» erscheint der Genitiv im

Finnischen nicht so extensiv gebraucht wie im Livischen. Tąmmǫn um ūd rǫntǫd muss in allen finnischen Dialekten, so weit bis jetzt bekannt, mit hänellä on kirja übersetzt werden. Dagegen finden wir zu dem livischen min um lušt sie pą̄l vielfältige Analogien in dem westfinnischen Dialekte. Dieser unterscheidet scharf zwischen den äusseren Gegenständen, welche wirklich Besitz sein können, und idealischem Eigenthum. Man sagt dort z. B. nie, wie in Ostfinnland minulla on nälkä, sondern minun on nälkä; ebenso minun on lusti od. ilo siitä u. s. w. Auf dieselbe Art soll, wenigstens in der Umgegend von Björneborg [2]) und wahrscheinlich auch in weiteren Kreisen, beim Dativ-Begriff ein Unterschied gemacht werden, ob das zu Gebende wirklich materiell gegeben werden kann; nur in diesem Falle steht der Allativ, sonst der Genitiv, z. B. se teki minun hyvää, hän antoi minun anteeksi. In früheren Zeiten nun war der Gebrauch des Genitivs als Dativ, ohne irgend einen Unterschied zwischen materiellem oder ideellem Geben, ganz auf livische Art gebräuchlich. Ganz analog dem ānda ǫbīzǫn vetā heisst es in Agricola's Bibelübersetzung (welche, wie er in der Vorrede sagt, hauptsächlich auf den Åbo-Dialekt basirt ist) immerwährend, Marcus Evang. Kap 3: annoi ninen (alter Genitiv Pluralis statt niiden = dem wotischen), synnit andexi annetan lasten, twli ja meri ovat henen (hänelle) cwliaiset (Kap. 4), mursin viden tuhannen (Kap. 8), caiki ovat uskolisten mahdoliset

2) Für die Richtigkeit dieser Angabe bürgt der Name von Magister Rothsten, einem gründlichen Forscher, besonders was unsere Syntax betrifft.

(Kap. 9), anna vaivaisten (Kap. 10) u. s. w. Jedoch findet man auch oft den Allativ an solchen Stellen gebraucht, indem Agricola durchaus nicht consequent ist, sondern (nicht bloss im Nothfall, wie er selbst sagt) immerwährend auch Formen aus anderen Dialekten, besonders, scheint es, dem Wiburger Dialekt einmengt. — — —

Schlussbemerkung. Daran, was Herr Krohn in der vorstehenden Mittheilung über die Umschreibung des Optativs und Imperativs in verschiedenen finnischen Sprachen und Dialekten gesagt hat, erlaube ich mir noch folgende kleine Bemerkung zu knüpfen.

Dass im Livischen das las dem Lettischen nachgebildet ist, möchte wohl nicht zu bezweifeln sein neben so Vielem, das aus derselben Quelle stammt, wenn auch andere finnische Stämme, die jetzt wenigstens in keiner unmittelbaren Berührung mit dem lettisch-litauischen Stamme leben, ähnliche Ausdrucksweisen haben. Selbst die Deutschen in Kurland bedienen sich in der gewöhnlichen täglichen Rede einer hieher einschlagenden Wendung, deren Ursprung sicher nirgends anders zu suchen ist als in dem Einflusse des Lettischen. Sie gebrauchen nämlich in der dritten Person des Imperativs (statt mag) ebenfalls lass (lett. lai), zwar nicht ganz lettisch construirt mit der dritten Person des Präsens (also z. B. lass er wartet), aber doch auch nicht ganz deutsch mit der Attraction des Subjects und mit dem Hauptverb im Infinitiv, abhängig von lassen (lass ihn warten), sondern gemischt, mit dem Verb im Infinitiv wie im Deutschen, aber mit der

Person im Nominativ wie im Lettischen (lass er warten). — Das lai ist übrigens, obgleich in Grundbedeutung und Gebrauch dem russischen пусть oder пускай ganz gleich, doch wohl kaum eine Entlehnung von dort her, denn es findet sich schon in den wenigen uns erhaltenen Sprachproben des Altpreussischen, in der ersten Pluralperson turrilimai als Infix (= lai turrimai) nach der im Litauischen auch sonst beliebten Weise. Man braucht in dieser Beziehung nur an den allgemein herrschenden Gebrauch zu erinnern, dass das das Medium bildende si in zusammengesetzten Verben nicht wie in den einfachen und wie im Lettischen den Endungen einverleibt, sondern zwischen Adverb und Verbalstamm eingeschoben wird (also z. B pasilinksminu, pasiliksmini, pasilinksmina etc., neben dem einfachen linksminus, linksmines, linksminas). Noch andere interessante Infigirungen, darunter auch Parallelen für die Verkürzung des lai zu li in dem oben angeführten altpreussischen turrilimai, giebt Schleicher in seiner litauischen Grammatik S. 230 und 234, nämlich die alten užmistoj (von užstoti helfen, beistehen) «er hilft mir» für das jetzige mane užsto, und nemiteisus «er (ist) ungerecht gegen mich» statt neteisus man, oder sogar eikszte «kommet her» für eikite szen.

Eben so ist wohl unzweifelhaft richtig die Vermuthung, dass die im Südkarelischen vorkommende Optativpartikel ana eigentlich identisch ist mit dem Imperativ anna (gieb). Mein geehrter College Hr. Schiefner hat mich darauf aufmerksam gemacht, dass Buslajew in seiner historischen Grammatik der russischen Sprache Thl. II. S. 168 auch die kirchenslavische Opta-

tivpartikel да (russ. пусть, пускай) zusammenstellt mit dem russischen in gleicher Bedeutung wie пусть vor die erste Person gesetzten дай (gieb), und dass diesem дай das südkarelische ana nachgebildet ist, findet wieder seine Bestätigung darin, dass auch andere unter russischem Einfluss stehende finnische Sprachen den Imperativ des Zeitworts «geben» auf dieselbe Weise gebrauchen. So entspricht z. B. dem südkarelischen ana mie otan šiun šilmästä okšazen (lass mich einmal aus deinem Auge den Splitter ziehen, Math. VII, 4.) im syrjänischen Evangelium vai me perja tenad sinmyś ıv, im permischen vai me kyska jöś tönat sinmyś, im wotjakischen śot mon potto tynad sinmyśtyd širpyzä, im mordwinischen tuka mon targasa pitskaśt tońt seĭmstet, im ostjakischen mija ma nyn semen eĭta luńk kim vylem. F. J. Wiedemann.

(Aus dem Bulletin, T. XIII, p. 385 — 842.)

$\frac{3}{15}$ December 1868.

Bericht über die in Rigischen Archiven vornämlich für litauische und westrussische Geschichte angestellten Forschungen von Dr. Hermann Hildebrand.

Indem ich die Ehre habe der Kaiserl. Akademie der Wissenschaften über die in ihrem Auftrage im Laufe der Monate Juni bis November d. J. in den Rigischen Archiven angestellten Nachforschungen für die ältere westrussische und litauische Geschichte Bericht zu erstatten, beginne ich mit derjenigen Arbeit, welche sich als Mittelpunkt aller anderen ansehen lässt, der Durchsicht der Archive des Rigischen Raths. Die vortreffliche Ordnung in denselben und die genauen Kataloge ersparen hier dem Benutzenden den zeitraubendsten und unerquicklichsten Theil der archivalischen Arbeit.

So war zunächst im Äussern Archiv das gesammte auf Russland und Litauen bezügliche Material in den beiden Abtheilungen «Moscovitica» und «Ruthenica» untergebracht, von denen die erstere 13, die zweite 18 mehr oder weniger umfangreiche Convolute enthält. Auf die genaue Durchsicht derselben durften wir uns beschränken, da die vorliegenden Acten in

der That alle die verschiedenartigen Verhältnisse umfassten, in denen Riga vom 13. — 17. Jahrhundert zu den östlichen und südlichen Nachbarvölkern gestanden. Der Umstand aber, dass sich unter den Hunderten von Urkunden, die uns vorlagen, kaum irgend eine nicht hierher gehörige auffinden liess, bürgt zugleich dafür, dass sich keine weiteren Documente, welche für uns von Interesse sein könnten, in andern Theilen des Archivs zerstreut finden.

Da der namentlich um die Interessen der livländischen Geschichte so vielfach verdiente C. E. Napiersky sich bereits der dankbaren Aufgabe unterzogen, dies Material zu durchmustern, und uns die Resultate dieser Arbeit nun in der Ausgabe der Russisch-Livländischen Urkunden vorliegen, so konnten unsere Nachforschungen nur den Zweck haben, seine Leistungen zu ergänzen, den Werth der bisher übergangenen Documente einer neuen Prüfung zu unterziehen.

Trotz des von uns gern gemachten Zugeständnisses, dass mit richtigem Tact für jene Edition durchaus die wichtigsten und interessantesten Stücke des Rigischen Archivs ausgewählt sind und obgleich der bei Weitem grösste Theil der von uns untersuchten Urkunden wieder bei Seite gelegt werden musste, da dieselben theils wegen ihrer Geringfügigkeit, theils weil sie über den für uns massgebenden Zeitpunkt des Jahres 1569 hinausliegen, keinen Anspruch auf Veröffentlichung haben, so war die Zahl der übrig bleibenden doch noch erheblich genug, um die erneute Arbeit aufzuwiegen. Die jetzt gesammelten und copirten Archivalien bieten noch manches Neue, besonders für die russisch-livländische Handelsgeschichte des 15. Jahr-

hunderts, bestätigen Anderes weniger Feststehende, vervollständigen namentlich das bisher veröffentlichte Material häufig in sehr erwünschter Weise — kurz sie führen entschieden eine Bereicherung unserer Kenntniss jener Zeit herbei.

Allerdings haben wir hierbei eines Umstands zu erwähnen, der auf den ersten Blick ihren Werth wesentlich herabzudrücken scheint, den, dass viele undatirt, die meisten aber nur das Tages-, nicht aber das Jahresdatum enthalten. Doch abgesehen von den allgemeinen, in der Handschrift liegenden Anhaltspunkten, bietet die Mehrzahl inhaltlich Momente genug dar, um die Zeit ihrer Abfassung genau zu fixiren.

Nur wenige gehören dem 14. Jahrhundert an, der bei Weitem grösste Theil dem 15., und zwar dem Anfange desselben, der ebenfalls nicht bedeutende Rest dem 16. Die Sprache ist daher meist die niederdeutsche, bei nicht sehr zahlreichen die hochdeutsche oder lateinische. Von russischen Urkunden hatten wir keine in unsere Sammlung aufzunehmen, da diesen bereits früher hervorragende Aufmerksamkeit zugewandt worden; der numerisch noch sehr bedeutende Rest aber musste aus den oben angeführten, allgemeinen Gründen der Ausschliessung unberücksichtigt bleiben.

Inhaltlich beziehen sich 18 unserer Actenstücke auf den hansischen und livländischen Handel mit Nowgorod und Pskow im 14. und 15. Jahrhundert. Bei Weitem bedeutender und durch die geographische Lage bedingt sind die Beziehungen Riga's zu Polozk. Die deutsche Handelscompagnie, die dort lange Zeit wohlorganisirt bestand — im Kleinen ein Abbild des

Hofes von St. Peter — war direct von Riga abhängig: sie erhält durch dieses Mittheilung von den allgemeinen Schlüssen der Hansetage; von ihm Befehle in Betreff des Abbruchs und des Wiederbeginns des Verkehrs mit den Russen; an dasselbe wendet sie sich in allen zweifelhaften und schwierigen Fällen um Rath und Hilfe; in Rigas Händen befindet sich die diplomatische Vertretung der Compagnie Litauen und später den Königen von Polen gegenüber. Die polozker Handlungshäuser sind auch zum guten Theil nur Commanditen Rigas.

So besteht denn eine ziemliche Anzahl von Actenstücken aus der Correspondenz Rigas mit Litauen; namentlich für die Zeit Witauts ist der Schriftenwechsel ein sehr lebhafter. Ein weiterer Theil betrifft die directen Beziehungen des deutschen Handels zu der russischen Gemeinde in Polozk, allgemeine Streitigkeiten mit derselben u. s. w. Am bedeutendsten aber ist die Correspondenz mit der deutschen Compagnie selbst: sie umfasst bei uns 43 Nummern.

Demnächst hatten wir unser Augenmerk den Verhältnissen der russischen Kirche in Riga zuzuwenden, ohne aber hier zu gleich günstigen Ergebnissen zu gelangen. Die ziemlich bedeutende Zahl der hierauf bezüglichen Documente stand in umgekehrtem Verhältnisse zu ihrem Werth: die meisten waren von nur sehr untergeordnetem Interesse und gehörten grösstentheils einer späteren Zeit an. Nur 5 schienen der Mittheilung werth zu sein [1]).

1) S. unten № 94—98. — Kurze Angaben über mehrere dieser Actenstücke, welche sämmtlich in dem 14. Convolut der Ruthenica enthalten sind, hat neuerdings W. von Gutzeit in seiner Abhand-

Daneben wurde eine Abschrift der im Äussern Rathsarchiv befindlichen, wol aus dem Anfang des 14. Jahrhunderts stammenden Handschrift der Skra von Nowgorod[2]) angefertigt, da dieselbe geeignet scheint, die bisher noch nicht entschiedene Frage nach dem Verhältnisse der verschiedenen Redactionen zu einander immerhin weiter zu fördern. Am nächsten steht sie der im Lübecker Urkundenbuche in den Anmerkungen zum Abdruck der Skra[3]) herangezogenen Handschrift, ohne sich aber mit letzterer völlig zu decken.

Das Innere Archiv des Raths, das beinahe durchgehend die kostbarsten urkundlichen Schätze enthält, bot eine nur spärliche Ausbeute. Zu seinen beiden Abtheilungen, von denen die eine die städtischen Privilegien, Friedensschlüsse und andere Verträge umfasst, die zweite das Grundeigenthum betrifft, sind schon im vorigen Jahrhundert sorgfältige Kataloge, welche den Inhalt jedes einzelnen Documents genau verzeichnen, angefertigt. Hierdurch ist die Benutzung so sehr erleichtert, dass alle Urkunden von einigem Interesse bereits veröffentlicht sind. Wir mussten uns also darauf beschränken, einzelne Stücke von Neuem zu vergleichen und die nicht mit erforderlicher Genauigkeit abgedruckten nochmals zu copiren.

Um eine etwas speciellere Einsicht in das aus beiden Rathsarchiven neu gewonnene Material zu ermöglichen, lassen wir kurze Inhaltsangaben aller copirten Urkunden folgen, wobei die Zusammenstellung

---

lung: Die griechisch-katholischen Kirchen Rigas (Mittheilungen aus der livl. Gesch. Band XI, pag. 384 ff.) geliefert.

2) Vergl. Napiersky, Russisch-Livländische Urkunden № 3, pag. 4.

3) Lübecker Urkundenbuch Band I, pag. 700 ff.

eine nur vorläufige ist, da die zu ihrer genaueren chronologischen Einordnung erforderlichen Untersuchungen noch nicht angestellt werden konnten [4]).

1. Geleitsbrief Gross-Nowgorods, den Abgesandten der Hanse ertheilt.
2. Instruction für die Gesandten der livländischen Städte an Gross-Nowgorod.
3. Entwurf zu Unterhandlungen von livländischer Seite mit Nowgorod und Pskow.
4. Die Vorsteher des deutschen Comptoirs zu Nowgorod theilen dem Rathe von Dorpat die von russischer Seite im Handel eingeführten nachtheiligen Neuerungen mit.
5. Die Pskower beklagen sich beim rigischen Rath über das von dem Rigenser Ewald zweien ihrer Mitbürger angethane Unrecht.
6. Lübeck räth den livländischen Städten, Verhandlungen mit den Russen nur unter Zuziehung aller Betheiligten zu pflegen, und empfiehlt Festhalten am aufgerichteten Recess.
7. Die Rathssendboten der livländischen Städte melden dem lübischen Rathe, dass die preussischen Städte, den Vereinbarungen zuwider, den russischen Handel fortsetzen wollten.
8. Der Rath von Dorpat theilt dem rigischen ein Schreiben Gross-Nowgorods mit, die Absendung von Boten an den livländ. Meister betreffend.
9. Derselbe theilt ebendemselben einen Brief des

---

4) Wir bemerken ausdrücklich, dass wir hier noch nicht im Stande sind vollständige Regesten zu geben, sondern nur vorläufig über den Inhalt orientiren wollen.

deutschen Hofs zu Nowgorod mit, und bittet um Rath, v. J. 1453.

10. Ders. giebt ebendems. Auskunft über den Handel der Russen zu Dorpat und die wegen des drohenden Kriegs in demselben festgesetzten Beschränkungen, v. J. 1498.
11. Ders. schreibt ebendems. über die mit Pskow gehabten Verhandlungen und eine anzusetzende Tagfahrt.
12. Ders. bittet ebendens. gewisse benannte Personen, die an Gesandten von Pskow einen Mord verübt, anzuhalten.
13. Ders. schreibt ebendems. über das in Nowgorod von den Russen ergangene Verbot, mit den Deutschen Handel zu treiben.
14. Ders. übersendet ebendems. einen Brief von Nowgorod, schlägt eine Tagfahrt vor, u. s. w.
15. Ders. macht ebendems. Mittheilung darüber, was in Sachen des dem Comthur von Vellin gehörigen, zu Nowgorod arrestirten Silbers geschehen.
16. Ders. theilt ebendems. mit, dass ein Streit zwischen zwei benannten Deutschen und Russen ausgetragen, und meldet die neuen Verordnungen im Pelzhandel zu Nowgorod.
17. Ders. schreibt ebendems. über die Sendung des Sueder Kowede nach Nowgorod.
18. Der Rath von Reval theilt ebendems. mit, dass die neuesten Bestimmungen für den Handel mit den Russen von ihm gehalten werden würden, u. s. w.

—

19. Friede zwischen den Landen und Städten Liv-, Est- und Curlands und dem Grossfürsten Gedemin von Litauen, v. J. 1323 [5]).
20. Entwurf einer Einigung des Grossfürsten Witaut mit dem livländ. Meister Conrad von Vietinghoff über den Handel zwischen Riga und Polozk [6]).
21. Grossfürst Witaut verspricht der deutschen Handelscompagnie zu Polozk, sie bei ihren verbrieften Rechten zu erhalten.
22. Ders. verwendet sich beim rig. Rathe für einen Bürger von Polozk, diesem sein Eigenthum wieder zu verschaffen, v. J. 1409.
23. Ders. schreibt ebendemselben in letzterer Angelegenheit.
24. Ders. theilt ebendems. die Beschwerden der Polozker gegen die Deutschen im Pelz- und Wachshandel, so wie die in Betreff der Münze mit, und bittet um Abstellung.
25. Ders. erklärt ebendems., wegen seiner feindlichen Stellung zum Orden, die Klagen der deutschen Kaufleute über die Polozker vorläufig nicht berücksichtigen zu können.
26. Ders. theilt ebendems. mit, demnächst persönlich

---

5) Unsere Abschrift ist nach dem im Innern Rathsarchiv befindlichen Original angefertigt. Abdrücke nach Brotze (Sylloge II, 42—43) finden sich zwar in den Monumenta Livoniae antiquae Tom. IV, pag. CLXXI und in Raczynski, Codex dipl. Lithuaniae, pag. 89, № IV, doch sind dieselben überaus ungenau. Vergl. auch Napiersky, Russisch-Livl. Urkunden № 58, pag. 85.

6) Vergl. Napiersky, Russ.-Livländ. Urkunden, № 161. Unsere Copie ist angefertigt nach dem dort erwähnten «Deutschen Entwurf auf Papier.» Sie stimmt übrigens weit mehr mit der deutschen Fassung von № 160.

nach Polozk kommen und die Beschwerden der Deutschen untersuchen zu wollen.

27. Ders. beklagt sich bei ebendems. über den ihm von deutschen Kaufleuten zu Polozk verweigerten Credit, droht mit Repressalien, meldet die Bestrafung von Russen, welche falsches Gut geführt, die Vereidigung der Wäger, u. s. w.
28. Derselbe schreibt ebendems., dass er dem Meister auf dessen Mittheilung in Betreff des Salzgewichts zu Polozk geantwortet.
29. Derselbe antwortet dem Meister zu Livland auf dessen Mittheilung über die Vergrösserung des Salzgewichts zu Polozk, und bittet seine Antwort auch dem rig. Rathe zugehen zu lassen.
30. Der Meister zu Livland schreibt dem rig. Rathe was derselbe zu thun habe, um seine Streitigkeiten mit Witaut und den Polozkern zum Austrag zu bringen und zu seinem Rechte zu gelangen.
31. Iwan Semenowitsch, Hauptmann zu Polozk, erklärt die zwischen Riga und seinen Untergebenen obschwebenden Händel für erledigt und sich mit dem Wiederbeginn friedlicher Beziehungen einverstanden.
32. König Kasimir von Polen übersendet dem rig. Rathe die von seinem Arzte, dem Griechen Andrea, ihm überreichte Bittschrift, welche eine Geldforderung an einige Narvenser und bittere Klagen über das ihm in Livland verweigerte Recht enthält, wol v. J. 1464.
33. Einige litauische Grosse verwenden sich beim rig. Rathe für jenen selben Griechen (der hier aber Andronicus genannt wird), v. J. 1464.

34. Sytczeke und Natzemer Soczenowe verlangen von ebendemselben Recht für ihren Vetter.

—

35. Den Handel betreffende Beschwerden und Vorschläge von rigischer Seite an die Polozker.
36. Rigische Instruction zu Friedensverhandlungen mit Polozk.
37. Ein ebensolches, doch umfangreicheres und etwas jüngeres Actenstück.
38. Klagepuncte von deutschen Kaufleuten beim rig. Rathe wider die Polozker eingereicht.
39. Ollechno Sudymontowitz, Hauptmann zu Polozk, beklagt sich bei Rath und Bürgerschaft Rigas über die von einem Rigenser geschehene Friedensverletzung und entschuldigt das von ihm dabei eingeschlagene Verfahren.
40. König Kasimir von Polen schreibt dem rig. Rathe über die zu Polozk angehaltenen Güter und die Beendigung dieser Sache.
41. Erzbischof Silvester von Riga theilt ebendems. die von polozkischer Seite bei ihm wider die Stadt vorgebrachten Klagepuncte mit, erbietet sich zur Vermittlung, u. s. w.; v. J. 1466.
42. Die ebengenannte Klageschrift der Polozker (wol v. 1466).
43. Erzbischof Silvesters Antwort an die Polozker, worin das Verfahren Rigas entschuldigt und ein Tag zur Untersuchung der Streitigkeiten anberaumt wird, v. J. 1466.
44. Der rig. Rath theilt dem Hauptmann von Troki, Rodewil Astkewitcz, die zwischen Riga und Polozk

obschwebenden Händel mit, was zu ihrer Beilegung bisher geschehen, und bittet dabei um seine Hilfe, v. J. 1466[7]).

45. Der Rath von Polozk verwendet sich bei dem rigischen für die Forderung eines seiner Bürger an einen Deutschen, v. J. 1499.
46. Derselbe bittet den Meister zu Livland, den Rigensern die Auslieferung des von ihnen arrestirten, polozker Bürgern gehörigen, Wachses anzubefehlen, v. J. 1509.
47. Der Schenk von Dünaburg legt Zeugniss ab über ein vor ihm zwischen einem Russen und einem Deutschen aufgerichtetes Abkommen in Handelssachen, v. J. 1509.
48. Der Meister zu Livland trägt dem rig. Rathe auf, dem Russen Michael, der von einem Litauer im Handel betrogen, sein Recht zu schaffen, v. J. 1517.
49. Der Comthur zu Goldingen verlangt von ebendemselben die volle Berichtigung einer Schuld, da er die zu Polozk vom Handel erhobene Gebühr nicht mitzubezahlen habe.
50. Schuldverschreibung zweier Russen von Witebsk an Lorenz Ewers von Riga.

—

51. Der rig. Rath theilt der deutschen Handelscompagnie zu Polozk den allgemeinen Städteschluss

7) Dieser Brief und fünf andere sind in den Russisch-Livländischen Urkunden, № 251, schlechtweg als mit dem dort abgedruckten übereinstimmend bezeichnet. Sie alle enthalten aber eine längere historische Einleitung, die dem mitgetheilten Schreiben fehlt, und erst in ihrem zweiten Theil kommen sie mit demselben überein.

mit, nächstfolgende Weihnacht den Handel mit den Russen abzubrechen, u. s. w.

52. Ders. ertheilt ebenders. mit Rücksicht auf den zu unterbrechenden Handel allerlei Verhaltungsmassregeln.
53. Ders. setzt ebenders. gegenüber die vom russ. Handel zu erhebende Abgabe fest.
54. Ders. schreibt an Wulfhard v. Ravenslagh und Wulfhard von Stade wegen des zu unterbrechenden polozker Handels.
55. Die deutsche Handelscompagnie zu Polozk meldet dem rig. Rathe, wie gewisse benannte Kaufleute den Satzungen zuwider gehandelt, v. J. 1409.
56. Dieselbe setzt ebendems. auseinander, zu wie grossem Nachtheil ihr gewisse für den Pelzhandel festgesetzte Bestimmungen gereichen, v. J. 1437.
57. Dies. meldet ebendems., wie die Deutschen von russ. Seite am freien Verkehr mit Smolensk und Witebsk gehindert würden, v. J. 1448.
58. Dies. macht ebendems. Mittheilung über ihre Verhandlungen in Betreff des freien Verkehrs nach Russland, u. s. w., v. J. 1451.
59. Dies. theilt ebendems. mit, wie zwischen ihr und den Polozkern, so wie dem Grossfürsten von Litauen, ein feindliches Verhältniss herrsche, u. s. w.
60. Dies. legt ebendems. einen bestimmten Fall in Handelssachen vor, um zu entscheiden, ob hier die Satzungen gewahrt oder nicht.
61. Dies. theilt ebendems. mit, dass Einigen von ihnen der Aufenthalt in Polozk noch gestattet worden, um ihre Schulden einzucassiren, bittet für ihr und ihrer Güter Fortkommen zu sorgen, u. s. w.

62. Dies. theilt ebendems. mit, dass ihnen von russ. Seite der Handel mit den Gästen verboten und andere Beschränkungen getroffen seien.
63. Dies. macht ebendems. weitere Mittheilung über jene Beschränkungen und bittet um Verwendung bei Witaut.
64. Dies. theilt ebendems. mit, wie schwierig es sei die Handelsbeziehungen bis Weihnachten zu lösen, da gerade grosse Vorräthe angehäuft seien, u. s. w.
65. Dies. schreibt ebendems. von neuen hinderlichen Einrichtungen der Russen im Wachshandel und remonstrirt gegen die Fortdauer einer Abgabe vom Handel.
66. Dies. theilt ebendems. mit, dass sie wegen der weiterhin zu erhebenden Handelsabgabe noch zu keinem Entschluss gekommen, dass die Polozker die Fahrt weiter nach Russland hinein nicht mehr gestatteten, u. s. w.
67. Dies. schreibt ebendems. von einem durch einen gewissen deutschen Kaufmann im Tuchhandel begangenen Verstoss gegen die Gesetze, von mancherlei Neuerungen der Russen, u. s. w.
68. Dies. klagt ebendems. die Unregelmässigkeiten, welche im Wachshandel vorkommen, von dem Streit mit den Russen wegen der Wage, u. s. w.
69. Dies. schreibt ebendems. von dem wegen des Salzgewichts mit den Russen ausgebrochenen Zwist.
70. Dies. schreibt ebendems., dass in Folge der falschen Wage der deutsche Kaufmann die grössten Verluste erleide, und bittet ihnen eine andere, richtige, zu schicken.

71. Dies. macht ebendems. Mittheilung von ihren Verhandlungen mit den Russen wegen der Wage, u. s. w.
72. Dies. schreibt ebendems. von den Bedenken der Russen gegen die neue Wage, den darüber entstandenen Zweifeln, u. s. w.
73. Dies. bittet ebendens. zu entscheiden, ob sie den Russen für Salz, das ungewogen verkauft, Wägegeld zu zahlen habe, theilt mancherlei Beeinträchtigungen von russischer Seite mit, u. s. w.
74. Dies. theilt ebendems. mit, dass neue russ. Silber- und Wachswäger angestellt, die ihr Amt sehr zum Nachtheil der Deutschen verwalteten, von dem Frieden mit Litauen, u. s. w.
75. Dies. benachrichtigt ebendens. vom Empfang der der neuen Gewichte und äussert ihre Bedenken, die alten den Russen zu übergeben.
76. Dies. meldet ebendems. mancherlei Zwist mit den Russen wegen des Salzgewichts u. s. w., und bittet um seine Vermittlung.
77. Dies. berichtet ebendems. von weiteren Irrungen und Verhandlungen mit den Polozkern wegen der Wage.
78. Dies. meldet ebendems., dass die Polozker die neue Wage nicht annähmen, sondern bei ihrer alten bleiben wollten, dass mehrere Beschränkungen im Handel eingeführt, u. s. w.
79. Dies. meldet ebendems., dass demnächst polozker Boten nach Riga kommen würden, dass mancherlei Beeinträchtigungen, besonders im Wachshandel, ihnen widerfahren, u. s. w.
80. Dies. theilt ebendems. mit, dass neue Wäger

angestellt, die nicht vereidigt, dass ihnen An- und Verkauf in geringeren Quantitäten untersagt sei, u. s. w.

81. Dies. berichtet ebendems. von der Differenz, welche sich zwischen der alten und der neuen Wage herausgestellt, und den sich daran knüpfenden Irrungen mit den Russen (ums J. 1408).
82. Die zu Polozk gefangen gehaltenen deutschen Kaufleute bitten ebendens., dafür Sorge zu tragen, dass sie und das Handelsgut daselbst befreit würden.
83. Dieselben wiederholen ebendems. ihre frühere Bitte mit Hinweis auf die Gefahren, die dem Handelsgut durch die Russen drohen.
84. Dieselben berichten den Bürgermeistern Vischer und Wittenborch und den andern Besitzern der arrestirten Waaren ihre traurige Lage, so wie die Gefahren, welchen das Gut ausgesetzt, und bitten für ihre Befreiung sich zu bemühen.
85. Dieselben wiederholen dem Wittenborch, Witte und den Vorgenannten ihre Bitte in dringendster Weise.
86. Hans Swanebeke schreibt an die polozker deutsche Compagnie wegen eines Rechtsstreits in Handelssachen.
87. Hermann Dasberch, Abgesandter des livländischen Meisters an Herzog Skirgail, macht ebenders. Mittheilung von seinen Verhandlungen und gegründete Aussicht auf Befreiung für sie und ihre Güter.
88. Heinrich Grynpe und Berthold Becker zu Polozk berichten dem rig. Rath mehrere Fälle, in denen

deutsche Kaufleute von Witebsk die Gesetze übertreten, u. s. w.

89. Claus Ryman erstattet ebendems. einen allgemeinen Bericht über den Stand des Handels zu Polozk, theilt politische Nachrichten aus Litauen, von Witauts Feldzug gegen die Tataren, u. s. w., mit.
90. Volkmar von Anderten, der auf einer Reise nach Litauen begriffen, giebt ebendems. Nachricht über Verhandlungen mit russ. Boten von Polozk.
91. Kurt von Borsen und Hermann Bunnynk zu Polozk schreiben ebendems. von der Flucht und Wiedergefangennahme eines Russen, der einen Deutschen erschlagen, u. s. w.
92. Johannes Plighe, Abgesandter des rig. Raths an die Polozker, berichtet ebendems. von den günstigen Erfolgen seiner Mission.
93. Bericht eines deutschen Kaufmanns aus Polozk an ebendens. über seine fruchtlosen Verhandlungen mit dem dortigen Statthalter wegen der ihm gestohlenen Güter, u. s. w.

—

94. Der russ. Priester Procop bittet den rig. Rath um ein Empfehlungsschreiben an den König Sigismund von Polen, um die Priesterstelle an der Kirche in Riga zu erhalten, die ihm der Erzbischof von Polozk unrechtmässiger Weise entzogen, v. J. 1508.
95. Inventarium der russ. Kirche in Riga, aufgenommen unter der Verwaltung des Bürgermeisters Jürgen Padel im J. 1548, nebst einer Revision der Kirchencasse v. J. 1550.

96. Kurzer Bericht über die Verhandlungen livländischer Gesandten in Moscau in Betreff der russ. Kirche in Riga, über den Handel der Russen in Livland, u. s. w.
97. Erzbischof Wilhelm fordert den rig. Rath auf, dem Landtagsschluss gemäss den Russen ihre Kirche einzuräumen, v. J. 1551.
98. Derselbe verlangt von ebendems. die ungesäumte Erfüllung seiner frühern Aufforderung, v. J. 1555.

—

99. Beschreibung mehrerer Siegel aus der ältern livländischen Geschichte.
100. Die rigische Handschrift der Skra von Nowgorod.

—

Neben dem Copiren dieser Urkunden wurde in Übereinstimmung mit der uns ertheilten Instruction eine nochmalige Revision mehrerer von Napiersky herausgegebenen Actenstücke nach den Originalen ausgeführt. Die Erfahrung hat längst gezeigt, dass auch bei sorgfältig und von kundiger Hand edirten Sachen eine erneute Durchsicht nicht überflüssig ist, dass in der Paläographie, wo unsere Kenntnisse in erfolgreichster Weise durch den Gesichtssinn unterstützt werden, vier Augen in der Regel mehr sehen als zwei.

Dies glauben wir auch für den vorliegenden Fall bestätigen zu können. Obgleich namentlich die niederdeutschen Documente recht genau wiedergegeben sind, so konnte doch noch eine ziemliche Anzahl von zum Theil allerdings geringfügigeren Abweichungen zu-

rechtgestellt werden. — Bei den lateinischen Actenstücken waren durchgehend bedeutendere Emendationen vorzunehmen, durch welche nicht selten der bisher nicht sicher zu ermittelnde Sinn erst klar hervortrat. Den Grund für diese störenderen Errata müssen wir wol in der nicht völlig correcten Auflösung der zahlreichen, und zum Theil willkürlichen Abbreviaturen suchen.

Folgende zwei und funfzig Nummern der Russisch-Livländischen Urkunden sind der erneuten Durchsicht unterzogen worden: № 53; № 54; № 58; № 62; № 67; № 69; № 71; № 75; № 81; № 82; № 83; № 88[a]; № 117; № 123; № 125; № 126; № 127; № 128; № 129; № 130; № 131; № 132; № 133; № 135; № 136; № 140; № 143; № 160[a] und [b]; № 161; № 171; № 180; № 182; № 183; № 184; № 190; № 192; № 193; № 194; № 195; № 196; № 197; № 198; № 200; № 209; № 242; № 243; № 246; № 248; № 251; № 254; № 261.

Beiläufig führen wir an, dass ausserdem mehrere Urkunden des Innern Archivs, die für die älteste livländische Geschichte von besonderem Interesse, uns vorgelegen haben. So z. B. die angebliche Verleihung der Zollfreiheit in seinen Landen von Seiten des Königs Mindowe an Riga, vom Jahre 1253, welche zuletzt von Napiersky für einen «Entwurf» erklärt ist[8]). Wir nehmen keinen Anstand, sie den übrigen Fälschungen beizuzählen, die später unter Mindowes Namen ausgeführt sind, da sie, angeblich der Mitte des 13. Jahrhunderts angehörig, nach ihren

8) Vergl. Russisch-Livländische Urkunden, № 4, pag. 5.

Schriftzügen frühestens in die Mitte des 14. gesetzt werden darf. — Die im Livländischen Urkunden-Buche unter den Nummern: 48, 53, 75, 105 u. s. w. abgedruckten Stücke wurden ebenfalls mit ihren Originalen verglichen, was sich auch hier als nicht ganz nutzlos herausstellte. Den zahlreichen und gut erhaltenen Siegeln wurde dabei besondere Aufmerksamkeit zugewandt.

Eine weitere uns gestellte Aufgabe bestand in Ausbeutung des im Archive der Livländischen Ritterschaft vorhandenen Materials.

Das Archiv selbst erwies sich als ganz bedeutungslos für unsere Zwecke, indem die einschlägigen Actenstücke erst für das 17. Jahrhundert vorhanden waren. So hatten wir uns auf Benutzung der dort aufbewahrten Copiensammlung zu beschränken, welche für die Geschichte der baltischen Provinzen aus dem Königsberger Geh. Ordensarchiv veranstaltet worden.

Die Zahl der auf Litauen und Westrussland bezüglichen Documente ist in derselben eben eine sehr bedeutende.

Zunächst war eine zeitraubende Vorarbeit zu erledigen. Da im Laufe der Jahre eine grosse Anzahl der in jener Sammlung enthaltenen Acten in den verschiedensten russischen, litauischen, baltischen und preussischen Urkundenbüchern und in zahlreichen andern, die Geschichte jener Länder behandelnden, Werken bereits veröffentlicht worden, so musste zuerst festgestellt werden, welche der uns interessirenden Documente schon gedruckt, welche dagegen noch unter die Inedita gehörten. Es war diese Nachforschung um so langwieriger, da bei sehr vielen Stücken

das falsch berechneté Datum erst rectificirt werden musste. Aus dem angefertigten Verzeichnisse geht hervor, dass 440 russisch-litauische Nummern edirt, 486 dagegen noch ungedruckt sind.

Bei dieser beträchtlichen Menge schien das Copiren aller, der letzteren Kategorie angehörigen, nicht möglich, weshalb wir uns auf die ältesten beschränkten.

Von folgenden Urkunden (citirt nach den Nummern des Index) wurden Abschriften angefertigt: № 165; № 318; № 319; № 359; № 459; № 460; № 506; № 532; № 544; № 549; № 550; № 570; № 573; № 574; № 575; № 577; № 581; № 582; № 585; № 588; № 596; № 602; № 611; № 612; № 617; № 618; № 620; № 621; № 624; № 629; № 652; № 653; № 656; № 657; № 658; № 666; № 671; № 677; № 678; № 679; № 683; № 685.

Bei folgenden, welche der vollständigen Mittheilung nicht werth erschienen, ward das im Index gegebene Regest vervollständigt: № 164; № 303; № 496; № 525; № 571; № 616; № 643; № 644; № 660; № 665; № 672; № 686.

Wir dürfen nicht unerwähnt lassen, dass bei vielen dieser Urkunden der aus ihnen hervorgehende Nutzen in keinem Verhältniss namentlich zu ihrem Umfang steht. Bei den früheren Veröffentlichungen sind doch meist die wichtigeren ausgewählt, so dass für uns ein häufig nur spärlicher Rest übrig geblieben ist.

Durch einen weitern Umstand wird der Werth dieses Materials in unsern Augen noch zweifelhafter Zwar hat man auf die glänzende äussere Ausstattung der Sammlung, durch Abzeichnung der Siegel u. s. w., viel Fleiss gewandt. Mit einer gewissen Osten-

tation ist die Übereinstimmung jeder einzelnen Abschrift mit dem Original von Seiten der damaligen Königsberger Archivverwaltung officiell beglaubigt. Trotzdem aber scheinen die Anforderungen, die man heutzutage an derartige Arbeiten in Betreff der Genauigkeit stellt, nicht völlig erfüllt. Häufig stossen wir auf unzweifelhaft falsch gelesene Worte, finden Lücken oder leicht zu emendirende Fehler, bei welchen letzteren jedenfalls angedeutet werden musste, ob dieselben bereits der Vorlage angehören.

Wir verweisen hierfür auf unsere Abschriften namentlich der № 359, № 459, № 573, № 574, № 582, № 588, № 611, № 617, № 621, № 652, № 656, № 671 und № 678.

Nicht selten mussten wir sogar bemerken, dass dasselbe Wort, welches unten als das letzte auf einer Seite steht, und auf der folgenden wiederholt wird, an beiden Stellen verschieden geschrieben ist!

Die Bemerkungen über das Äussere der Urkunden sind hier und da sehr unvollständig; die Inhaltsangaben häufig von starken Fehlern nicht frei. Leider sind die letzteren ohne Ausnahme in den Napiersky'schen Index übergegangen, auf den wir bei Benutzung der ungedruckten unter diesen Urkunden doch noch ausschliesslich angewiesen sind. Für einen Missgriff muss man auch die Wahl der deutschen Schrift für jene Copien halten: sie erreicht in den späteren Bänden — bei spärlicher fliessenden Geldmitteln — einen hohen Grad der Undeutlichkeit.

Einen nicht unerwünschten Beitrag für die mittelalterliche, und speciell die livländische und russische, Handelsgeschichte glauben wir in unserer Abschrift

des im Äussern Rigischen Rathsarchiv aufbewahrten Schuldbuchs liefern zu können. Dasselbe enthält 1909 amtlich beim Rathe verzeichnete, meist durch den Handelsverkehr zu Stande gekommene, Schuldurkunden aus den Jahren 1285 — 1352. Dieselben sind nach dem Alphabet geordnet, wobei der Name des Schuldners voransteht und somit für die Stellung der einzelnen massgebend ist. Zu diesen Buchstabenrubriken kommen 6 Privatconti für die Geld- und Handelsgeschäfte der damaligen Vertreter der haute finance Rigas, und zwei Blätter mit Aufzeichnungen mehr officiellen Characters, über die Banquiergeschäfte der Stadt selbst für den Grossfürsten Gedemin von Litauen und ihren Erzbischof Friedrich, und A. m.

Die Inscriptionen enthalten nun in der Regel ausser den Namen der beiden Contrahenten und dem Gegenstand der Schuldforderung (der in Geld, oder auch in gangbaren Handelsartikeln als Wachs, Talg, Flachs, Asche u. s. w. besteht) nur den Zahlungstermin, auf den sich auch die am Rande angemerkten Jahreszahlen beziehen. Zu diesen einfachsten Bestandtheilen treten aber sehr häufig weitere erläuternde Bestimmungen: den Namen der Personen sind Bemerkungen über ihre Verwandtschaft mit andern, ihre Herkunft, ihren Wohnort, beigegeben; es werden Compagnons erwähnt; die Münzsorte, in der die Zahlung zu leisten, und der Cours, über den man sich geeinigt, oder die Qualität der zu liefernden Waare werden genauer bestimmt; der Ort der Zahlung, häufig Lübeck oder Flandern, wird angegeben; dazu kommen Festsetzungen zur Sicherstellung des Gläubigers durch Verpfändung von Immobilien oder durch Bürgschaften.

Sehr häufig finden wir auch anderweitige Rechtsgeschäfte verzeichnet, Lieferungscontracte, Auseinandersetzungen in Erbschaftsangelegenheiten, Rentenkauf, u. s. w.

Etwa 200 Inscriptionen, welche durch allerlei Nebenbestimmungen zumeist in's Auge fallen, sind bereits früher im Livländischen Urkunden-Buche veröffentlicht[9]). Der Hauptwerth jener Aufzeichnung scheint aber nicht sowol in dieser oder jener abgesonderten, interessanten Notiz zu liegen, obgleich sich nicht verkennen lässt, dass unsere Kenntniss der damaligen Geld- und Handelsverhältnisse, der rigischen Topographie, des Privatrechts u. s. w., auch im Einzelnen vielfach schätzbar bereichert wird: ein weit grösserer Nutzen ist zu erreichen, wenn das ganze hier niedergelegte Material nach den verschiedenen dargebotenen Momenten rein — statistisch verarbeitet wird. Dann werden sich uns nicht allein einzelne, Interesse erregende, Facta ergeben, sondern wir werden zu klarerer und sicherer Erkenntniss der gesammten Verhältnisse, vor Allem der öconomischen Lage der Zeit, durchdringen.

Auch wir hatten anfangs nur die, allerdings recht zahlreichen, auf russische Verhältnisse bezüglichen Aufzeichnungen im Auge, kamen aber zur Einsicht, dass durchaus das ganze noch vorhandene Material mitgetheilt werden müsse. Wir haben hier zu erwähnen, dass leider das Schuldbuch nur ein Fragment ist. Durch Zählung der Lagen und weitere Schlüsse

9) Livländ. Urkunden-Buch Band III, № 1044^b finden sich 186 Inscriptionen abgedruckt; ausserdem sind ebendaselbst № 1044^a die Notizen der beiden Beiblätter wiedergegeben.

gelangten wir zu dem unerfreulichen Resultat, dass über ein Viertel uns verloren gegangen. Von den 206 Folioseiten, die ursprünglich mindestens vorhanden gewesen, unter denen etwa 78 vollgeschrieben waren, sind nur 98, darunter allerdings 55 ausgefüllt, erhalten. Trotzdem aber halten wir die uns derart verkümmerte Erbschaft noch für gross genug, um bei richtiger Verwerthung erheblichen Nutzen zu stiften — d. h. noch immer zu verhältnissmässig sicheren Resultaten zu führen.

Die Anfertigung der Abschrift war mit mancherlei Schwierigkeiten verbunden. Zunächst enthält das Schuldbuch eine Menge der willkürlichsten Abkürzungen, die nur durch genauen Vergleich mit andern, von derselben Hand herrührenden, Inscriptionen richtig aufgelöst werden konnten; sodann sind alle bezahlten Schuldverschreibungen, also der grössere Theil, später durchgestrichen, wodurch nicht selten, namentlich bei feineren Schriftzügen, das Characteristische an einzelnen Buchstaben verwischt ist; mehrfach sind endlich Inscriptionen ausradirt und so ihre Entzifferung bedeutend erschwert.

Die Abschrift selbst umfasst 157 Quartseiten, wobei der Kürze halber bei einzelnen regelmässig wiederkehrenden Worten die Abkürzungen noch beibehalten sind; dazu kommen Anmerkungen, welche vorläufig aber nur die Herstellung des Textes betreffen; ferner eine allgemeine Beschreibung des Codex; eine Handschriftentabelle, aus welcher zu ersehen, welcher Schreiber jede einzelne Inscription verfasst hat; und Facsimile von siebenzehn Händen, welche mit gewisser Regelmässigkeit in jeder Rubrik wiederkehren.

Um diese Quelle für die Geschichte nutzbar zu machen bedarf es allerdings noch mannichfacher Arbeit: doch die erste grundlegende ist, wie wir hoffen, hiermit beendet.

Einige Zeit verwandten wir auch auf Durchsicht der in der Rigischen Stadtbibliothek befindlichen Sammlung der «Manuscripta ad historiam Livoniae». Es sind dies ursprünglich dem Rathsarchiv angehörige Archivalien aus dem 15 — 18. Jahrhundert, die in eine gewisse Ordnung oder, wenn man will, Unordnung gebracht, nun zu 20 meist umfangreichen Folianten verbunden sind.

Der Inhalt des 4. Bandes z. B. bezieht sich auf die Lennewarden- und Uexküllsche Belagerung durch die Russen im J. 1578; der des 5. betrifft die Unterwerfung Livlands unter Schweden; der 6. enthält lauter Actenstücke, welche auf die Chytraeus'sche Darstellung des rigischen Kalenderstreits Bezug haben.

Andere bieten bunt durcheinander historische Materialien, welche die verschiedensten Gegenstände betreffen, den verschiedensten Zeiten angehören: neben hansischen und livländischen Correspondenzen aus dem 15. u. 16. Jahrh. und Briefen Gustav Wasa's finden sich Schreiben vom Versailler und Münchener Hofe aus der Zeit des 30-jährigen Krieges; neben den Berichten über polnische Reichstage und polnische Friedensverhandlungen mit Russland aus dem Anfange des 17. Jahrh., «Zeittungen von der Tatarschen Grentze», Correspondenzen aus Constantinopel, Briefe des Sultans an König Sigismund III und Jan Kasimir. Der 1, 13. und 15 Band enthält beispielsweise ein derart zusammengewürfeltes Material.

Brotze hat einige dieser Acten gekannt; Napiersky ein Schreiben aus dieser Sammlung veröffentlicht[10]; gründlich für einen speciellen Zweck ausgenutzt sind sie erst von Bienemann in seinen «Urkunden und Briefe zur livländischen Geschichte in den Jahren 1558—1562[11]).» Von dem übrigen reichhaltigen Material ist noch keine Kunde ins Publicum gedrungen.

Bei Durchsicht dieser Bände fertigten wir für 16 derselben — 4 befanden sich behufs Verwerthung für die ebenangeführte livländische Urkundensammlung noch in Reval — Inhaltsverzeichnisse an, die je nach der Wichtigkeit der Schriftstücke und ihrer mehr oder weniger passenden Anordnung, theils in vollständigen Regesten zu jedem einzelnen Actenstück, theils in zusammenfassenden Angaben über den Inhalt einer grössern Anzahl von Schreiben bestehen — eine Arbeit, welche für die Benutzung dieses überaus weitschichtigen Materials nicht werthlos sein möchte.

Für unsere augenblicklichen Zwecke war die Durchforschung allerdings ziemlich unergiebig: wir konnten jenen Bänden nur drei russische Schreiben aus den Jahren 1574 und 1577 nebst einigen, den russischen Handel in Livland betreffenden, Sachen aus dem Anfange des 17. Jahrh. entnehmen.

Ausserdem wurden mehrere hansische, schwedische und dänische Briefe aus dem 15. Jahrh. und

10) Vergl. Russisch-Livländische Urkunden, № 393.

11) Neuerdings hat ausserdem Büttner in seiner Abhandlung: Über die beiden abweichenden Darstellungen des Rigaschen Kalenderstreits durch David Chytraeus (Programm des Gymnasiums zu Riga für 1868) das einschlägige Material aus mehreren Bänden verwerthet.

einige Actenstücke, welche das polnische Königthum Heinrichs von Valois betreffen, copirt.

Wir können schon bei dieser Gelegenheit nicht unterlassen die Bearbeiter der russischen, livländischen und polnischen Geschichte, vornämlich für den Ausgang des 16. und das 17. Jahrhundert, darauf aufmerksam zu machen, dass unter vieler Spreu so manches für sie brauchbare Korn in diesen Bänden verborgen liegt.

In der Kürze ist nur noch zu erwähnen, dass wir in dieser Zeit mit der Vergleichung der in Riga befindlichen Handschriften der Chronik Heinrichs von Lettland begannen. Ausser dem schon früher von uns benutzten Scodaiskischen Codex, dessen Werth für die Textesherstellung jener Quelle genügend erkannt ist, standen uns dort folgende fünf zu Gebote: der Wittische Codex und ein Exemplar des von David Werner herrührenden Auszugs, beide der Stadtbibliothek gehörig; von Seiten der Gesellschaft für Geschichte und Alterthumskunde der Ostseeprovinzen ebenfalls eine vollständige Handschrift und ein Werner'scher Auszug; aus der ritterschaftlichen Bibliothek ein Exemplar derselben Excerpte. Da diese Untersuchung noch nicht zum Abschluss gebracht werden konnte, beschränken wir uns auf die Angabe, dass von jenen Handschriften zwar nur die vollständige, der Alterthumsforschenden Gesellschaft gehörige, von entschiedener Bedeutung für die Textescritik ist, dass aber alle zur Aufklärung des Verhältnisses der verschiedenen Recensionen und Handschriften zu einander beitragen werden.

Mit vollster Anerkennung habe ich der vielfachen

Förderung zu gedenken, welche mir von Seiten der rigischen Archiv- und Bibliothekverwaltungen während meines ganzen dortigen Aufenthalts zu Theil geworden. Die dort herrschende Liberalität gestattete nicht nur Einsicht und Benutzung jedes einzelnen erbetenen Actenstücks, sondern bei allen ohne Ausnahme wurde mir das Mitnehmen in meine Wohnung auf längere Zeit zugestanden, wodurch die Arbeit ebenso sehr erleichtert wie beschleunigt wurde. Den Herren: Bürgermeister Böthführ, Rathsherrn Dännemarck und L. v. Napiersky, so wie Stadtbibliothekar G. Berkholz, Dr. Buchholtz und ritterschaftlichen Archivar v. Rennenkampff gebührt dafür mein besonderer Dank.

Indem ich der Kaiserl. Akademie der Wissenschaften und namentlich dem Herrn Akademiker Kunik, der mich fortwährend mit seinem Rath bereitwilligst unterstützt hat, meine aufrichtige Erkenntlichkeit für das durch Übertragung dieser Arbeiten in mich gesetzte Vertrauen ausdrücke, knüpfe ich die Hoffnung daran, hinter den gehegten Erwartungen nicht allzu weit zurückgeblieben zu sein.

St. Petersburg, im November 1868.

(Aus dem Bulletin, T. XIII, pag. 548 — 567.)

$\frac{5}{17}$ November 1868.

Die Ehsteninseln in den lettischen Kirchspielen Marienburg und Schwaneburg in Livland. Ein Nachtrag zu dem Artikel des verstorbenen Akademikers Sjögren vom 11. Juli 1849, «Zur Ethnographie Livlands», von F. J. Wiedemann.

Die erste Notiz von diesen rings von Letten eingeschlossenen Ehsten bekam Herr Sjögren auf seiner ersten Reise zu den Liven im Jahre 1846 in Riga durch eine Note von Hrn. v. Brackel im zweiten Hefte des zweiten Bandes der «Mittheilungen aus dem Gebiete der Geschichte Liv-, Ehst- und Kurlands (1841)» S. 375. Ein glücklicher Zufall brachte ihn um dieselbe Zeit auch mit dem Arrendator des Kronsgutes Aahof und einigen solchen ehstnischen Bauern von demselben Gute zusammen; es war jedoch aus diesen letzten nichts herauszubringen. Aber durch Vermittelung des Schuldirectors v. Napiersky erhielt er im folgenden Jahre nicht nur zwei Übersetzungen der Bacmeisterschen Sprachproben aus Aahof und Ilsen, sondern auch noch sonst einige Notizen über die Anzahl dieser isolirten Ehsten, ihre Entfernung von den anderen, zusammenwohnenden Ehsten u. s. w., und auf diese Mittheilungen eben

ist der oben angezogene Artikel gegründet. Manches in den Übersetzungen war, wie auch Hr. Sjögren natürlich leicht bemerkte, von den des Ehstnischen selbst nicht kundigen Schreibern unrichtig aufgefasst, allein er konnte an die Stelle des Falschen meist nur Conjecturen setzen, weil es ihm weder auf der Hinreise zu den Liven noch auf der Rückreise möglich gewesen war, zu den von seinem Wege weit ab liegenden Ehsteninseln zu gelangen. Die viel umfangreicheren Sprachproben, welche ich so glücklich gewesen bin mir zu verschaffen, rühren zwar zum grösseren Theile ebenfalls von einem Freunde her, dem Doctor O. Girgensohn, jetzt in Pleskau, damals als Kirchspielsarzt in Marienstein in der Nähe von Marienburg wohnend; aber ausserdem hatte ich im Sommer des Jahres 1866 durch die freundliche Vermittelung des Pastors Kupffer in Marienburg noch Gelegenheit, selbst mit einem sehr intelligenten Manne aus diesen Ehsten, einem Kirchenvormund, mich zu besprechen, unmittelbar von ihm Auskunft über ihre Sprache zu erlangen und mit eigenem Ohre die Lautverhältnisse aufzufassen, so dass ich in den Stand gesetzt wurde, auch in den Sammlungen des Herrn Dr. Girgensohn — er ist selbst des Ehstnischen nicht mächtig — wohl hier und da vorkommende kleine Versehen und ungleiche Schreibweisen mit Sicherheit zurechtzustellen und ein ziemlich vollständiges Bild von der Sprache zu erlangen.

Dieses Bild ist in sofern freilich etwas mangelhaft, als es sich nur auf die Sprache der Ilsenschen (Seltinghofschen) Ehsten bezieht, und doch nicht nur aus Herrn Sjögren's Mittheilungen ersichtlich ist, dass

die Sprache in Aahof etwas abweicht, sondern auch a priori schon angenommen werden muss, dass eine durch keinerlei Schriften irgend wie fixirte Sprache in den verschiedenen, zum Theil wohl wenig mit den anderen verkehrenden Sprachinseln nicht ganz dieselbe sein kann, namentlich sich gegen den fremden, lettischen Einfluss nicht gleich verhalten haben mag. Trotz dem ist aber doch ohne Zweifel der Charakter der Sprache im Ganzen wohl derselbe, so dass die der ohnehin volkreichsten Ilsenschen Parcelle immerhin als Repräsentant aller gelten kann. Wenn man von Aahofschen und Seltinghofschen Ehsten oder Liven spricht — Aahof und Seltinghof sind Filiale, erstes von dem Kirchspiele Schwaneburg, letztes von Marienburg —, so hat man sich nicht bloss zwei Stellen zu denken, wo sie wohnen, sondern sie finden sich auf verschiedenen Gütern, von einander getrennt, theils in grösseren und kleineren Dörfern (nach ehstnischer Weise), theils auch in einzelnen Höfen (mehr nach lettischer Weise), im Ganzen etwas über 2000 Personen, am zahlreichsten in Aahof (in dem Pfarrfiliale gleiches Namens) und auf den Gütern des Marienburgschen Kirchspiels Ilsen, Alswig, Kalnemuisch, sonst aber sollen sie in kleineren Parcellen auch noch anderswo in demselben Kirchspiele vorkommen.

Dass diese Leute nicht Liven sind, wie sie wohl in dortiger Gegend auch genannt werden, sondern Ehsten, war schon Sjögren unzweifelhaft, und so weit die Sprache darüber entscheidet, kann man unmöglich anderer Meinung sein. Ich erfragte von dem Ilsenschen Ehsten, mit dem ich mich in Marienburg besprach, absichtlich eine Anzahl Wörter, welche

livisch anders lauten als ehstnisch, er kannte aber durchaus nur die ehstnischen Ausdrücke, wie z. B. wits (Ruthe, liv. jõtas), jänen (Hase, l. kǫps), kahr (Bär, l. okš), aukude (bellen, l. utt), sa̧izde (stehen, l. pīl), mahl (Baumsaft, l. kǫlīm), kuhi (Heuhaufen, l. tupūks), tõpin (krank, l. ruja), karu (Feder, l. tūrgǫs), ľehm (Kuh, l. niem), ǫ̇nas (Widder, l. jǫs), wēŕ (Rand, l. a̧iga), ligade (schneiden, l. ied), upin (Apfel, l. umārs), kõldan (gelb, l. wīri), pahr (Eber, l. ǫpkas), pe̦jm (Milch, l. sēmďa), kirp (Floh, l. siezǫrs), liu (Sand, l. jǫvg), paľju (viel, l. jennǫ), kaŕjus (Hüter, l. paint), taba (Schloss, l. klǫkš), rätt́ (Tuch, l. ǫrn), kala-maŕja (Fischrogen, l. mūma), lǫjts (Löffel, l. kǫi), inemin (Mensch, l. rištīń) etc. — Sein Volk nannte er, wie durchgängig die Ehsten thun, mā-rahwas, d. h. Landesvolk, sich selbst nach seinem Gute Ilsen auch Ilsenits. Der Name Līwits für einen Genossen seines Volkes war ihm freilich auch bekannt, allein dieser Umstand beweist wohl noch nichts für wirkliche Volksgemeinschaft mit den Liven, denn der Name Liven ist hier wie dort nur der von Fremden gegebene und durch sie neben der eigentlichen volksthümlichen Benennung auch bekannt. Eben so kennt und gebraucht jetzt der Ehste neben dem volksthümlichen ma-mēs, mā-rahwas auch ēstlane, und der kurische Live kennt durch die benachbarten Letten auch den Namen līb, obgleich er selbst sein Volk kala-mied nennt. Dass die Marienburgschen und Schwaneburgschen (oder Seltinghofschen und Aahofschen) Ehsten von den anderen Ehsten schwer und zum Theil gar nicht verstanden werden, liegt also nicht daran, dass sie Liven wären, sondern nur an den abweichenden

Formen ihrer Sprache, welche für einen Ungebildeten immer ein noch grösseres Hinderniss der Verständigung sind als für einen Sprachgebildeten, an der eigenthümlichen Aussprache und an den eingemengten lettischen Wörtern. Hieraus erklärt sich auch leicht die Sjögren gemachte Mittheilung, dass die isolirten Ehsten sich wohl mit den ebenfalls an Letten gränzenden Ehsten bei Walk verständigen können, nicht aber mit denen aus der Pernauschen oder Fellinschen Gegend. Etwas bedenklicher muss man wohl bei der Annahme einer anderen Mittheilung aus derselben Aahofschen Quelle sein, dass dort nämlich «erst seit 40 — 50 Jahren (im Jahre 1847) die Ehsten lettisch sprechen, und manche alte Leute es noch nicht verstehen». Möglich ist es wohl, dass Einzelne nicht lettisch sprechen, aber wenn man sieht, wie wenig die seit Menschengedenken nach Lettland übergesiedelten ehstnischen Colonisten, und umgekehrt, ihre Sprache verändert haben, wie stark dagegen lettischer Einfluss in der Sprache unserer isolirten Ehsten hervortritt, bei der doch nur geringen Entfernung von der ehstnischen Sprachgränze — die Aahofschen Ehsten sind in gerader Linie nur 20 bis 21, die Ilsenschen und Alswigschen nur 17 bis 18 Werst davon entfernt —, so kann man unmöglich glauben, dass sie seit so kurzer Zeit erst lettisch sprechen. Der «Ilsenits», mit dem ich in Marienburg verkehrte, sprach mit mir ehstnisch, mit dem Pastor eben so vollkommen geläufig lettisch, und zwar die reine Büchersprache, wie der Pastor selbst, nicht die unangenehm klingende Marienburgsche Volksmundart.

Der lettische Einfluss auf die Sprache zeigt sich eines Theils in den aufgenommenen Wörtern, nicht etwa bloss für neue, von den Letten erst kennen gelernte Begriffe, sondern für solche, die nur drei Meilen nördlich im Ehstnischen allgemein gäng und gäbe sind, was durchaus eine ältere, länger dauernde Einwirkung der fremden Sprache anzunehmen nöthigt. Solche Wörter sind, ausser den in den Bacmeisterschen Sprachproben schon vorkommenden, aus meiner Sammlung z. B. gul'be (Schwan), gult (Bettstelle), pritsig (froh), mīra (ruhig), lipig (ansteckend), gluše (ganz, gänzlich), mejlejdzema (lieben), nabednik (Bettler), godejdzema (sorgen), perk (Blitz), wälis (Befehl), dēl (Brett), draudze (Gemeine); hieher gehören auch wohl Wörter wie skapp (Schrank), ursprünglich wohl deutsch, aber sonst bei den Ehsten, ihrer Sprachweise accommodirt, mit abgeworfenem Anlaut kapp, während die Ilsenschen Ehsten nach der lettischen Form des Wortes das s im Anfange beibehalten; eben so sind, obgleich ebenfalls auch deutsch, doch ohne Zweifel wohl von den Letten entlehnt Wörter wie nūte (Noth), strīd (Streit), krôg (Krug, Schenke), strāpi (strafen), strikk (Strick) u. dgl. Anderen Theils offenbart sich der lettische Einfluss in der Aussprache. Nicht nur sind lettische Wörter aufgenommen, ohne dass — wie sonst die Ehsten bei Lehnwörtern wohl thun — die schwierigen oder nicht mundgerechten Anlaute verändert wurden (vergl. in den obigen Beispielen die mit g, d, st, sk anfangenden Wörter), sondern es sind auch in ursprünglich ehstnische Wörter Laute hineingekommen, welche den Letten wohl sehr geläufig sind, im Ehstnischen aber sonst nicht vorkom-

men und in Lehnwörtern regelmässig in solche umgewandelt werden, welche den Ehsten leicht sind. Diese Laute sind š und ž statt s und z und daher auch tš und dž statt ts und dz, meist durch Einfluss eines I, und wo das s mouillirt ist, aber auch sonst. Beispiele, wo Mouillirung zu Grunde liegt, wie die in Klammern beigesetzten werro-ehstnischen Wörter zeigen, sind: ūtš (ein, ūts), kaťš (zwei, kaťs), wejž (fünf, wīź), kūž (sechs, kūź), läťši (er ging, sie gingen, läťs, läťsiwä), ošte (kaufte. ošte), laťš, Inf. pl. laťši (Kind, Kinder, laťs, laťsi, aber Gen. sg. latse wie werro-ehstnisch), oťšiti (es wurde gesucht, oťsiti), kašš (Katze, kaśś), pūšš (Flinte, pūśś), tawaš, kaŕaš (er nahm, sprang, tawaś, karaś), mõŕže (Braut, mõŕzja), ohne Mouillirung, aber vor einem I, namentlich vor einem betonten, aber auch sonst, z. B. šinna (dahin), šiľmi (Augen), šišše (hinein), tšiga (Schwein), tširk (Vogel), kargaši (sie sprangen), wirgšit (Furchen, v. wirus), ķäži (Hand), inemižet (Menschen), jūšid (Haare), endlich noch sonst, namentlich in Verbindung mit sogenannten weichen Vocalen, als šê (dieser mêš (Mann), šõändin (zornig), šônü (satt), šôk (Speise), šôwä (sie essen), šēn (in), wäjtš (Messer) etc. Von den Letten stammt ferner wohl die Mouillirung von Consonanten, welche sonst im Ehstnischen nicht, oder wenigstens an solcher Stelle nicht mouillirt werden, wie jõšķe (lief), ķäži (Hand), ķümme (zehn), ľehm (Kuh), meiľe (uns), ńema (sie) Gen. pl. ńemmi, mitaďe[1]) (etwas); endlich ist ohne Zweifel lettisch die

1) Für midagi oder midage, ein Übergang des Gutturals durch die Mouillirung in den Dental, wie er bei den Salisschen Liven sehr häufig ist (ď und ť aus ģ, ķ).

freilich viel seltener als im Livischen vorkommende Zusammensetzung der Verba mit untrennbaren (lettischen) Adverben, wie tema mulle es atanna tad rahad (er gab mir das Geld nicht ab), und in der Construction des Comparativs der Gebrauch der Negation vor der Partikel «als», wie tema om rikkeb ei ku sina (er ist reicher als du). Es ist interessant zu vergleichen, wie diese Letticismen sich sämmtlich auch bei den Liven finden, aber darauf beschränkt sich auch wohl so ziemlich das Livische in der Sprache der Aahofschen und Ilsenschen Ehsten, welche im Übrigen durchaus ehstnisch (werro-ehstnisch) ist, und sich zunächst, wie natürlich, der Localmundart der Ehsten im Kirchspiel Harjel an der Lettengränze anschliesst. Es wird daher, um ein genügendes Bild von der Sprache dieser isolirten Ehsten zu geben, nicht einer vollständigen Grammatik bedürfen, sondern genügen, wenn mit Hinweisung auf meine im J. 1864 erschienene Abhandlung über den werro-ehstnischen Dialekt (Memoiren Bd. VII, № 8) das Verhältniss zu diesem angegeben und die respectiven Abweichungen von demselben zusammengestellt werden.

Aus der Lautlehre wäre anzuführen 1) eine Hinneigung zu den starken Consonanten (p, t, k) für die schwachen (b, d, g) des Werro-ehstnischen, welches selbst schon in gleichem Verhältniss zum Reval-ehstnischen steht, also open (Pferd, w. hobene), aber im G. obeze, tõpin (krank, w. tõbine), aber tõbi (Krankheit), sõpr (Freund, w. sõbr) etc., die einsylbigen der Art, wie sõpr, nakl, sõkl, nehmen erst durch Mutation im Werro-ehstnischen dieselben starken Conso-

nanten an, also im Infin. sõpra, nakla, sõkla (von sõbr, nagl, sõgl). — 2) Häufig ist eine Brechung des langen ɪ in den Diphthong e̬j, so we̬jž (fünf, w. wīź), le̬jn (Stadt, w. lĭn), e̬jŕ (Maus, w. hĭŕ), ne̬j (so, w. nĭ), ne̬jtma (mähen, w. nĭtma) u. dgl., auch in den aus dem Lettischen entlehnten Wörtern, wie me̬jle̬jdze (ich liebe, v. lett. mihleht). — 3) Die Diphthonge a̬j, ä̬ü erleiden eine eigenthümliche Tenuation (vergl. werroehstn. Dial. S. 11) in ā, ā̆, z. B. la̬jb (Brot) G. lāwa, Inf. la̬jba, pa̬jk (Stelle) G. pāga, Inf. pa̬jka, kä̬ütma (binden) kādet (gebunden); mundartlich findet sich im werro-ehstnischen Gebiet Aehnliches, besonders im Süden. — 4) Der dem Ehstnischen eigenthümliche Vocal õ ist nicht ganz rein erhalten, theils hört man fast e (wie in Allentaken), theils fast y (russ. ы, wie freilich zum Theil auch schon im Werroehstnischen nach der Russengränze hin), daher wohl auch in den Sjögren zugesandten Sprachproben bisweilen von den Schreibern mit ü ausgedrückt; um keine neuen Zeichen einzuführen habe ich — das eben Gesagte vorausgeschickt — das õ beibehalten. Ebenso lautet der Diphthong õ̬j fast wie e̬j, so dass man beinahe gleich gut se̬jtma, me̬jstma oder sõ̬jtma, mõ̬jstma schreiben könnte, ausserdem entsteht, eben so wie im Werroehstnischen, der Diphthong e̬j regelmässig durch Flexion aus dem õ, wie se̬ije (ass) aus sõmă (essen). — 5) Die langen Vocale ô, ê, ô finden sich wie im Werroehstnischen neben ō, ē, ō, aber noch mehr zu ū, ɪ, ū hinneigend als dort, so dass auch im Diphthong aus ô nicht o̬j wird, sondern u̬j, wie im Pronomen (s. unten). — 6) Die Verwandlung des consonantischen Auslauts w einsylbiger Wörter, welche in

der Declination den Vocal a annehmen, in u ist zwar nicht werroehstnisch, kommt aber doch sonst hier und da mundartlich vor, z. B. karu (Haar, Feder), G. karwa, liu (Sand), G. lejwa (lĭwa), siu (Flügel), G. sejwa (sĭwa). —7) Die Endungen der Wörter sind, wie es bei einer bloss gesprochenen Sprache zu erwarten ist, bisweilen etwas unbestimmt, bald so, bald anders lautend, z. B. tulede oder tule (du kommst), im Ganzen wohl noch etwas mehr abgeschliffen und verkürzt als im Werroehstnischen; so hört man von den mehr als zweisylbigen Wörtern der XXI. Classe (vergl. werroehstn. Dial. S. 31) statt der Endung ne regelmässig nur n, wie jänen (Hase), open (Pferd), tõpin (krank), inemin (Mensch). — 8) Die Vocalharmonie ist nicht ganz geschwunden, sondern an manchen Wörtern und Wortformen wohl noch deutlich zu vernehmen, wie mõ̆wdŭ (verkauft), jänŭ (geblieben), šõnŭ (satt), märän (was fast ein), aber das sind eigentlich nur Ausnahmsfälle, und im Ganzen kann man sagen, dass von der Vocalharmonie nicht eben mehr übrig ist als bei Dorpat und nördlich und westlich von dort. — 9) Auffallend ist es, dass die Aspiration im Anlaut, welche im Werroestnischen sehr deutlich ist und gerade im Süden, in der Nachbarschaft der Ilsener, über die Gebühr ausgedehnt wird, hier ganz fehlt, also open (Pferd), ärg (Ochs), õledu (sorglos), ā (gut), ähk (Hochzeit) etc. für hobune oder hopen, härg, hõletu, hā, hähk; es liegt die Vermuthung nahe, dass auch diese beiden letzten Punkte ein Ergebniss sein mögen der Gewöhnung das Lettische zu hören und zu sprechen, welches bekanntlich so wenig von Vocalharmonie weiss wie von einem H im Anlaute.

Über die Wortbildung ist nichts Besonderes zu bemerken, sie ist von der des Werroehstnischen nicht verschieden, nur haben die caritiven Adjective d statt t in der Endung, z. B. äüdü (unverschämt), ōledu (sorglos) statt häütü, hōletu, eine Consonantenschwächung, welche auch in dem Nachfolgenden noch hier und da bei der Flexion zu erwähnen sein wird.

Die Flexion der Nomina stimmt ebenfalls fast ganz überein. Im Allgemeinen wäre nur anzuführen, dass das auslautende a des Caritivs und Instrumentals hier zu e abgestumpft ist, z. B. ommi sōpruge (mit seinen Freunden), wakage (mit einem Lof), ilm lāwade (ohne Boot), ilm kutsmade (ungerufen), statt sōproga, wakaga, lejwata oder lēwata, kutsmata, wobei ausserdem noch die so eben erwähnte Schwächung des t in d eintritt, und dass durch denselben Process auch das auslautende t des Infin. sing. und plur. hier wohl eher wie d lautet. Auslautendes e statt a im Instrumental ist auch bei den Harjelschen Ehsten ganz gewöhnlich, seltener bei den Raugeschen. Die anderen Suffixcasus — ausser dem Caritiv und Instrumental — sind von denen der benachbarten Ehsten nicht verschieden, auch der Illativ wird eben so gebildet, theils ohne Suffix, wie külla (in's Dorf), theils mit demselben, und zwar auf de, wie im Dörptischen, nicht he, z. B. kambrede (in's Zimmer), so wie auch der Inessiv die dörptische Endung n hat, nicht h, z. B. lejnan (in der Stadt), statt linah; diese Abweichungen von dem reinen Werroehstnischen kommen aber auch im Süden des Werroschen Sprengels selbst schon vor. Zu einer vergleichenden Übersicht wird es also genügen, wenn von

den verschiedenen Classen der Nomina (vgl. werro-ehstn. Dial. S. 19 ff.) Beispiele von den wichtigsten Casus (Nom., Gen. und Infin. sing. und Inf. plur.) gegeben werden; auch diese sind übrigens mit denen des Werro-ehstnischen im Ganzen übereinstimmend, ein Paar Vocallaute (i und u für e und o) bisweilen abgerechnet.

I. Classe. Tširk (Vogel), G. tširgu, Inf. tširku, Infin. pl. tširke, šõk (Speise), šõgi, šõki, šõke, kotť (Sack), koťi, koťťi, koťťe, skapp (Schrank), skapi, skappi, skappe, wakk (Lof), waka, wakka, wakku, laud (Tisch), lauwa (laua), lauda, laudu, nurm (Feld), nurme, nurme, nuŕmi, dēľ (Brett), dēli, dēli, dēľe, nahk (Haut), naha, nahka, nahku, urg (Bach), ura, urga, urge, oľg (Halm), ole, olge, oľgi, aig (Zeit, Wetter), aja, aiga, aige, poig (Sohn), poja, poiga, poige, aid (Zaun), aia, aida, aide, ľehm (Kuh), ľehma, ľehma, ľehmi, äŕg (Ochs), äŕja, ärga, äŕgi, šilm (Auge), šilma, šilma, šiľmi, laib (Brot), lāwa, laiba, laibu, paik (Stelle), pāga, paika, paiku etc.; die Bildung der Suffixivcasus im Plural geschieht nach denselben Regeln vom Gen. oder gleichlautenden Inf. plur. wie im Werroehstnischen, also urest (aus den Bächen, von urge), kõigist pāgust (von allen Stellen, von kõiki paiku) etc.

II. Classe. Sõpr (Freud), Gen. sõbra, Inf. sõpra, Infin. plur. sõpru, nakl (Nagel, Pfund), nagla, nakla, naklu etc. Da hier nicht bloss der Infin. sondern auch schon der Nominativ des Singulars die starke Form hat, welche im Genitiv geschwächt wird, so fallen diese Wörter fast zusammen mit denen der ersten Classe, nur dass die Tenuation hier nicht den letzten

Buchstaben des Stammes trifft, sondern den vorletzten.

III. Classe. Peni (Hund), Gen. peni, Inf. peńńi, Inf. pl. peńńe, kala (Fisch), kala, kalla, kallu, eza (Vater), eza, esa, esi, ema (Mutter), ema, emma, emmi, tšiga (Schwein) tšea, tšika, tšike, rüga (Roggen), rüa, rüka, rüki, küla (Dorf), küla, külla, küłłi etc. Wie bei den südlichen Ehsten auch ausserhalb des Werroschen Sprengels, so hört man auch hier den Infin. sing. auf d (t) bilden bei Wörtern auf a, rahad, ezad st. rahha, esa.

IV. Classe. Ahi (Ofen, auch ahj gesprochen), Gen. ahju, Infin. ahju, Inf. plur. ahje, wähi (Krebs), wähja, wähja, wähje, kari (Heerde), kaŕja, kaŕja, kaŕju.

V. Classe. Nimi (Name), Gen. nime, Inf. nimme, Inf. plur. nimmi, teri (Riege, Darrscheune), tere, terre, teŕŕi, läwi (Thür), läwe, läwwe, läwwi etc.

VI. Classe. Sāŕ (Insel), Gen. sāre, Inf. sārt, Inf. plur. sāri, sūŕ (gross), sūre, sūrt, sūri, nôŕ (jung), nōre, nôrt, nôri, kêĺ (Zunge), kēle, kêlt, kêli, wêŕ (Rand), wēre, wêrt, wêri, pôĺ (Seite), pōle, pôlt, pôli etc.

VIII. Classe. Von den wenigen zur siebenten Classe gehörenden Wörtern sind mir keine bekannt, da die Ilsenschen Ehsten zum Theil auch andere Ausdrücke dafür haben, wie das in der fünften Classe angeführte teri (Riege) statt rih. Aus der achten ist mir das eben so wie im Werroehstnischen declinirte wäjtš (Messer) vorgekommen, Gen. wäjdze, Inf. wäjst, Inf. pl. wäjtši.

IX. Classe. Täüž (voll), Gen. täüe (täüwe), Inf. täüt, Inf. pl. täüži, waŕž (Stiel), warre, wart, waŕži etc.

X. Classe. Pū (Baum), Gen. pū, Inf. pūd, Inf. pl. pujd, Gen. pl. puje, mā (Land), mā, mād, majd, maje, tê (Weg), tê, têd, tejd, teje etc.

XI. Classe. Weži (Wasser), Gen. wee, Inf. wet, Inf. pl. weši, käži (Hand), käe, kät, käši, suži (Wolf), soe, sut, suši etc.

XII. Classe. Meri (Meer), Gen. mere, Inf. merd, Inf. pl. meŕŕi, tuli (Feuer), tule, tuld, tuĺĺi etc.

XIII. Classe. Rāmat (Buch) Gen. rāmatu, Inf. rāmatud (rāmatut), Inf. pl. rāmatid (rāmatit), kübär (Hut), kübäre, kübäred, kübärid, kazuk (Pelz), kazuge, kazuged, kazugid, važik (Kalb), važiga, važigad, važigid, tütrik (Mädchen), tütrigu, tütrigud, tütrigid, pritsig (fröhlich), pritsigi, pritsigid, pritsigid, nädal (Woche), nädali, nädalid, nädalid, sõzar (Schwester), sõzare, sõzared, sõzarid, ezand (Herr), ezande, ezanded, ezandid etc. Hier findet — aber schwankend und nicht consequent, so viel ich bemerkt habe — die auch im Werroehstnischen vorkommende Tenuation der zweiten Sylbe Statt, namentlich am auslautenden t und k, also soldat (Soldat), G. soldati auch soldadi, tütrik (Mädchen), tütriku oder tütrigu; eben so kommt auch eine Tenuation in der Mitte vor, wie kipen (Funke), Gen. kibene.

XIV. Classe. Kaŕjus (Hüter), Gen. kaŕjuze, Inf. kaŕjust, Inf. pl. kaŕjužid (kaŕjužit), rikkus (Reichthum), rikkuze, rikkust, rikkuži etc.

XV. Classe. Kaĺĺis (theuer), Gen. kaĺĺi, Inf. kaĺĺist, Inf. pl. kaĺĺid (kaĺĺit), ojnas (Widder), ojna, ojnast, ojnid, rõjwas (Kleid), rõjwa, rõjwast, rõjwid, sābas (Stiefel), sāpa, sābast, sāpid, rikas (reich), rikka, rikast,

rikkid, tõbras (Rind), tõpra, tõbrast, tõprid, lammas (Schaf), lamba, lammast, lambid etc.

XVI. Classe. Tütar (Tochter), Gen. tütre, Inf. tütard, Inf. pl. tütrid (tütrit), tuńgel (Feuerbrand), tuńgle, tuńgeld, tuńglid etc. Auch hier ist die Zahl dieser Wörter beschränkt, da die meisten, welche im Reval-ehstnischen diesen analog declinirt werden, hier wie im Werroehstnischen die Form der Wörter der folgenden Classe angenommen hat.

XVII. Classe. Mõiža (Landgut), Gen. mõiža, Inf. mõižad (mõižat), Inf. pl, mõižid (mõižit), kańge (stark), kańge, kańged (kańget), kańgid (kańgit), rūble (Rubel), rūble, rūbled, rūblid, kambre (Zimmer), kambre, kambred, kambrid etc.

XVIII. Classe. Da die im Werroehstnischen die Wörter dieser Classe charakterisirende Aspiration im Nominativ des Singulars wegfällt, so fallen sie hier mit denen der vorigen Classe fast ganz zusammen bis auf die bei einigen dazukommende Firmation des Gen. sing. und Infin. plur. Draudze (Gemeine), Gen. draudze, Inf. draudzed (draudzet), Inf. pl. draudzid (draudzit), mõŕže (Braut), mõŕže, mõŕžed, mõŕžid, wene (Boot), wene, wened, wenid, pale (Wange), palge, paled, paĺgid etc.

XIX. Classe. Aze (Stelle), Gen. azeme, Inf. azend, Inf. pl. azemid (azemit), wõti (Schlüssel), wõt́me, wõtind, wõt́mid etc.

XX. Classe. Die Wörter dieser Classe haben das Abweichende, dass sie den Inf. plur. auf žit endigen, ein ähnliches Auskunftsmittel wie das reval-ehstnische sid vielfach statt des einfach durch Flexion gebildeten Infin. plur., wie majasid, werro-ehstn. maijo. —

Sūke (blind), Gen. sūke, Inf. sūket (für sõgeet), Inf. plur. sūgežid.

XXI. Classe. Die hieher gehörenden Wörter werden, wie schon oben bemerkt wurde, regelmässig um das auslautende e verkürzt, sonst aber wie im Werro-ehstnischen flectirt, z. B. open (Pferd), Gen. obeze, Inf. obest, Inf. pl. obežid (obežit), inemin (Mensch), inemize, inemist, inemiži, naine oder nāne (Weib), naize oder nāze, naist, naiži, satlemin (Fluch), satlemize, satlemist, satlemiži. Statt des werro-ehstnischen tse erscheint hier das weichere dze, wie sauune oder sauwune (rauchig), saudze, saust, saudzid, kate palgalidzege (mit zwei Knechten), von palgálin.

XXII. Classe. Die caritiven Adjective werden meist mit du statt tu ausgesprochen und nehmen das m in der Flexion nicht an, wie auch einige Casus im Werro-ehstnischen thun, also ōledu (sorglos), Gen. ōledu, Inf. ōledud (ōledund), Inf. pl. ōleduid (ōleduit).

XXIII. Classe. Mõižnik (Gutsbesitzer), Gen. mõižniku, Inf. mõižniku, Inf. pl. mõižnike.

XXIV. Classe. Laśš (Kind), Gen. latse, Inf. last, Inf. pl. laśši, mêš (Mann), mehe, mêst, mêhi, loits (Löffel), loidza, loidzad (loidzat), loidzid (loidzit) etc. Als besonderes Wort kommt hier noch hinzu wirus (Furche), wirgu, wirust, wirgžid (wirgžit).

Die Cardinalzahlen sind: ūśš (1), kaśš (2), kol (3), neli (4), wejž (5), kūž (6), seidze (7), kateze (8), üteze (9), kümme (10), ūśš-tejž-kümme (11), kaśš-tejž-kümme (12), oder genauer ūśš-tejst-kümmend etc., kaśš-kümmend (20), kaśš-kümmend-ūśš (21), kaśš-kümmend-kaśš (22) etc., kol-kümmend (30), neli-kümmend (40), wejž-kümmend (50) etc., sada (100),

kaťš-sata (200), kol-sata (300) etc., toha (1000). Die Declination derselben ist ganz der werro-ehstnischen analog, nur bei kol (3) wäre zu bemerken, dass in der Flexion das weggefallene m wieder erscheint, also kolmege (mit dreien), kolmest (von dreien); auch die Construction hat nichts Eigenthümliches, ausser dass neben dem Infin. sing. auch der Infin. plur. gebraucht wird.

Die Ordinalzahlen sind: ėzman (1), tęjne (2), kolmas (3), neľľas (4), węjes (5), kūes (6), sęjdzmes (7) etc., die Flexion hat mit Ausnahme der beiden ersten Zahlen, welche regelmässig nach der XXI. Classe der Nomina declinirt werden, nur die kürzere werro-ehstnische Form ohne das n, also kolmas (der dritte) Gen. kolmate, Inf. kolmated (kolmatet), węjes (der fünfte) węjete, węjeted (węjetet) etc.

Das Personalpronomen ist mina (ma) ich, Inf. minnu, Gen. minu (mu), davon mull, mulle, mukka etc., Plural mī, wir, Inf. męjd, Gen. męjde (mī), davon męjl, męjľe, męjdege etc.; — sina (sa) du, Inf. šinna, Gen. sinu (su), davon sull, sulle, etc., Plural tī, ihr, Inf. tęjd, Gen. tęjde (tī), davon tęjl, tęjľe, tęjdege etc.; — tema (ta) er, Inf. temma, Gen. tema (ta), davon temal, temast etc., Plural nema, sie, Inf. und Gen. ńemmi, davon nemil, nemist etc., oder dafür häufig auch das Demonstrativpronomen tô, jener, Inf. tôd, Gen. tô, davon tôle, tôst, tôge etc., Plural nô, Inf. nǫjd (nųjd), Gen. nǫjde (nųjde), davon nǫjle, nǫjst (nųjle, nųjst) etc. — Demonstrative Pronomina sind šê (dieser), Plur. ńê, tā (dieser, der) Plur. nā, tô (jener) Plur. nô. Wie das letzte von diesen auch als Personalpronomen (er, sie, es), so wird das

zweite, dem lettischen tas nachgeahmt, als missbräuchlicher Artikel verwendet, so wie das erste von den dreien von den anderen Ehsten. — Das persönliche Reflexiv ist enne (seiner, sich), Inf. ennast, mit Suffixen ennele, ennega etc., aber, wie es scheint, ohne Unterschied im Singular und Plural gebraucht, wie im Lettischen, während die Ehsten des Werroschen Sprengels und die übrigen für Singular und Plural verschiedene Formen haben; — das possessive Reflexiv, oma, wird vollständig in der Ein- und Mehrzahl declinirt wie im Werro-ehstnischen, also oma latse (seine Kinder), omma last (sein Kind), omast ezast (von seinem Vater), omile laťšile (seinen Kindern) u. s. w.

Relative sind ke (von Personen) und me (von Thieren und unbelebten Gegenständen), und aus ihnen werden interrogative Fürwörter gebildet durch Anhängung des interrogativen s, wie im Werro-ehstnischen, als kes (wer), kelles (wem), kiṅkas (wessen, wen), ketas (wen), mes (was), melles (wozu, warum), mikast (wovon), mikage (womit) etc. Conjunctives Interrogativ, vor Substantiven stehend, ist kumbas, eigentlich aus dem sonst gewöhnlichen ehstnischen kumb (welcher von beiden) Gen. kumma gebildet mit dem interrogativen s, aber in dieser Form, wie es scheint, indeclinabel geworden, z. B. kumbas tütrigu (welche Mädchen), und missbräuchlich wie auch im Werroschen Sprengel für kes und mes, z. B. kumbas man (bei wem). — Indefinite Für- oder Zahlwörter sind ega, koagi oder koaďe (jeder), kõik (all), mitaďe (irgend etwas), mõlebe (beide), paľju, paľľu (viel), tejne, mū (anderer) u. a.

Der Comparativ hat als vollständiges Suffix mb, wie im Werro-ehstnischen, wofür aber, besonders nach langer Sylbe, häufig kürzer — wie zum Theil auch bei den benachbarten Ehsten — ein blosses b steht, was auch schon in den Bacmeisterschen Sprachproben bei Sjögren vorkommt (z. B. soureb in demselben Satze neben wehamb), und dem gemäss ist auch das eben genannte mölebe (beide), werro-ehstn. mölemba'. Dass bei der Construction des Comparativs die Negation (ei, es) hinzugenommen wird, wurde schon oben als ein Letticismus bemerkt, z. B. ta om rikkeb ei ku ennebe (er ist reicher als früher), mi ennast enambe meilejdzeme ei ku muid (wir lieben uns mehr als Andere).

Das Zeitwort trägt, einige wenige Abweichungen abgerechnet, im Ganzen durchaus den Charakter des Werro-ehstnischen, und wir betrachten es daher zu leichterer Vergleichung mit diesem auch wieder in derselben Ordnung wie in meiner oben citirten Abhandlung S. 36 ff.

I. Affirmatives Verbum. *A*) Activ. In dem ersten Tempus ist eigenthümlich die Bildung der zweiten Singularperson auf de gleich der zweiten Pluralperson[2]) und die Abstumpfung des Auslauts a der dritten Pluralperson zu e. Die dritte Singularperson hat auch hier nicht die dörpt-ehstnische Endung -p, sondern ist der unveränderte Verbalstamm, oder hat das Suffix s, welchem dann der Plural ze entspricht statt we. Bei den Verben ohne Bindevocal lieben es

2) Die zweite Singularperson auf de haben auch die benachbarten Ehsten in Harjel, seltener in Rauge.

die Ilsener, wenigstens vor dieser Endung we einen Vocal einzuschieben. Beispiele: von andma (geben) anna, annade, and, anname, annade, andawe, von tulema (kommen) tule, tulede, tule, tuleme, tulede, tulewe, von ôtma (warten) ōda, ōdade, ôt, ōdame, ōdade, ôtawe, von umblema (nähen) umble, umblede, umbles, umbleme, umblede, umbleze, von koŕjama (lesen), koŕja, koŕjade, koŕjas, koŕjame, koŕjade, koŕjaze. — Die Bildung des zweiten Tempus ist der im Werroehstnischen analog, die Personalendungen aber sind sehr vereinfacht, der ersten Singularperson wird in der Regel die zweite, so wie die erste und zweite Pluralperson gleich gebraucht, die dritte Pluralperson hat das Suffix we nicht, und fällt daher bei denjenigen Verben, welche in der dritten Person nicht eine Firmation eintreten lassen, ebenfalls mit der ersten Singularperson zusammen. Die dritte Singularperson unterscheidet sich von der ersten meistens durch Firmation oder Tenuation oder durch den Endvocal, in Verben, wo keiner dieser Unterschiede geboten ist, wird auch sie der ersten Singularperson gleich. Beispiele: von minema (gehen) lätši, lätši, läts, lätši, lätši, lätši, von andma (geben), aṅṅi, aṅṅi, aṅd, aṅṅi, aṅṅi, aṅdi, von kargama (laufen), kargaši, kargaši, karaš, kargaši, kargaši, kargaši, von walama (giessen), walli in allen Personen. Dieselben Abkürzungen sind auch im Harjelschen Kirchspiel gebräuchlich.

Der Optativ wird durchgängig für alle Personen gleichlautend gebraucht, wie mundartlich auch schon bei den übrigen Ehsten, also z. B. von den beim ersten Tempus, von dem ja der Optativ gebildet wird,

angeführten Zeitwörtern annaši (annaš), tuleši (tuleš), ōdaši (ōdaš), umbleši (umbleš), kofjaši (kofjaš).

Der Imperativ ist in der zweiten Singularperson der ersten des Präsens durchaus gleich, also anna, tule, ōda, umble, kofja, ole (sei), tô (bringe), sajsta (stelle dich) etc. Die zweite Pluralperson endet auf ke, die dritte im Singular und Plural auf ka, welche Endungen ke und ka eben so angehängt werden, wie im Werro-ehstnischen. Das ka (statt ku) hört man auch bei den umwohnenden südlichen Ehsten.

Ein Conjunctiv oder Potential und ein relativer Modus mögen vielleicht nicht mehr gebraucht werden, ich habe wenigstens nichts der Art bemerkt.

Die Verbalnomina sind wie im Werro-ehstnischen. Das vollständig declinirbare auf mine hat hier natürlich die oben bei der XXI. Classe der Nomina angegebene verkürzte Form auf -min, z. B. nejtmin (das Mähen), nejtmizel, nejtmizest etc., das zweite, defective auf -ma hat dieselben Casus wie dort, also nejtma (zu mähen, zum Mähen), nejtman (beim Mähen), nejtmast (vom Mähen), nejtmade (ohne Mähen, ungemäht), eben so das dritte, dessen Endung -da wieder zu -de abgestumpft wird, z. B. tulla (kommen), ella (leben), kanda (tragen), osta (kaufen), môwä (verkaufen), šôwä (essen), kofjade (lesen), tullen (kommend, beim Kommen) etc.

Das adjectivische und substantivische Verbalnomen auf -ja wird auch um den Auslautsvocal verkürzt, z. B. mineja (gehend, Gänger), üle-käja (Aufseher), tekej (Arbeiter). Im Werro-ehstnischen findet sich dieselbe Verkürzung an einigen abgeleiteten Nomina, wie tsakaj (Kohlhacke), rapaj (Flachsschwinge), elläj

(Thier), welche aber wohl mit diesem Verbalnomen identisch sind.

Die Participe haben die gewöhnliche werro-ehstnische Form, also im Präsens z. B. minewa ästagu (im vorigen Jahre), tulewast nädalist (von der künftigen Woche), kêba wet (kochendes Wasser), im Präteritum kôlnu (gestorben), tulnu (gekommen), wihanu (zornig geworden), šônü (gegessen habend, satt), koŕjanu (gelesen).

B) Passiv. Das Particip hört man, eben so wie im Werro-ehstnischen, theils mit der vollen Form, auf den Vocal u (ü) ausgehend, theils um diesen Vocal verkürzt, z. B. mõũwdü (verkauft), lôd (geschlagen), kädet (gebunden). Präsens und Präteritum haben ebenfalls die ähnliche Form, z. B. antes (es wird gegeben, man giebt), üteldes (es wird gesagt), strābiti (es wurde gestraft), oťšiti (es wurde gesucht), auch die Construction ist eben so, doch scheinen nicht bloss im Imperfect die persönlichen Formen vorzukommen, sondern auch im Präsens, nicht bloss die dritte Pluralperson, wie im Werro-ehstnischen, sondern auch andere, so z. B. antame (wir werden gegeben).

II. Negatives Verbum. Die beiden Tempora des Activs sind ganz wie im Werro- und Dörpt-ehstnischen, der Stamm des Zeitwortes mit einer für jedes Tempus besonderen Negation, die aber nicht, wie im Livischen, nach den Personen selbst noch flectirt wird, z. B. ma, sa, ta, mi, ti, nema ei taha und es (is) taha (ich etc. will nicht, wollte nicht), der Imperativ aber hat die etwas verschiedene Negation ala (statt ärä), ala ole (sei nicht). Diese Form der Negation

soll auch bei Personen aus den südlichen ehstnischen Kirchspielen Harjel und Rauge gehört werden, wenn sie unter Letten gelebt haben.

Das Passiv ist eben so einfach, nur in der Form von dem sonstigen Ehstnischen etwas abweichend, nämlich ei annad und es annad (wird nicht gegeben, wurde nicht gegeben).

Einige Beispiele noch von den verschiedenen Classen, in welche ich die Zeitwörter im Werro-ehstnischen gebracht hatte (vgl. die oben citirte Abhandlung S. 44 ff.), mögen folgende sein.

I. Classe. Kuiwatama (trocknen), Infin. kuiwatade (kuiwata), Präs. erste Person kuiwata, dritte Person kuiwatas, Imperf. erste Person kuiwati, dritte Person kuiwat, Partic. des Activs kuiwatanu, des Passivs kuiwadet, wärizema (zittern), wärizede, wärize, wärizes, wäriži, wäriž (wäriži), wärizenu.

II. Classe. aigutelema (aigutlema, gähnen), Inf. aigutelda, Präs. aigutele, aiguteles, Imperf. aiguteli, aiguteli, Partic. aigutelnu.

IV. Classe. Istuma (sitzen), Infin. istude (istu), Präs. istu, istus, Imperf. istu, istu, Partic. istunu.

V. Classe. koŕjama (lesen), Infin. koŕjade, Präs. koŕja, koŕjas, Imperf. koŕši, koŕaš, Partic. koŕjanu, koŕjat, kargama, (springen, laufen), Inf. karade, Präs. karga, kargas, Imperf. kaŕgši, karaš, Partic. karanu, karat, umblema (nähen), Infin. ummelde, Präs. umble, umbles, Imperf. umbli, ummeĺ, Partic. ummelnu, ummeld, ütlema (sagen), Infin. ütelde, Präs. ütle, ütles, Imperf. üt́li, üteĺ, Partic. ütelnu, üteld.

VI. Classe. Wedama (ziehen), Infin. weta, Präs. wea, weda, Imperf. wei, wedi, Partic. wedanu, weetu,

pidama, (halten), Infin. pita, Präs. pea, pida, Imperf. pei, pidi, Partic. pidanu, peetu

VII. Classe. Magama (schlafen), Infin. maade, Präs. maka, maka (makas), Imperf. magaži, magaži, Partic. maganu, maat (maatu).

VIII. Classe. Walama (giessen), Infin. walla, Präs. wala, walas, Imperf. waľľi, waľľi, Partic. walanu, walet, elama (leben), Infin. ella, Präs. ela, elas, Imperf. eľľi, eľľi, Partic. elanu, elet, kaema (sehen), Inf. kaija, Präs. kae, kaes, Imperf. kaije, kaije, Partic. kaenu, kaet.

IX. Classe. Tulema (kommen), Infin. tulla, Präs. tule, tule, Imperf. tuľľi, tuľľ, Partic. tulnu, tult, nõzema (aufstehen), Infin. nõsta, Präs. nõze, nõze, Imperf. nõši, nõši, nõznu.

X. Classe. Ostma (kaufen) Infin. osta, Präs. osta, ost, Imperf. ošti, ošte, Partic. ostnu, ostet, mõistma (verstehen), Infin. mõista, Präs. mõista, mõist, Imperf. mõišti, mõište, Partic. mõistnu, mõistet, andma (geben), Infin. anda, Präs. anna, and, Imperf. aňňi, aňd, Partic. andnu, ant, ľeidma (finden), ľeida, ľeia, ľeid, ľeidze, ľeidze, ľeidnu, ľeit, sõitma (fahren), Infin. sõita, Präs. sõita, sõit, Imperf. sõidi, sõiť, Partic. sõitnu, sõidet, käütma (binden), Infin. käüta, Präs. käüda, käüt, Imperf. käüdi, käüť, Part. käütnu, kädet, neitma (mähen), Infin. neita, Präs. neida, neit, Imperf. neidi, neiť, Partic. neitnu, neidet, jõskma (laufen), Infin. jõske, Präs. jõze, jõsk, Imperf. jõzi, jõšk (jõške), Partic. jõsknu, jõzet, võtma (nehmen), Infin. võtta, Präs. võta, võtt, Imperf. võti, võťť (võťťe), Partic. võtnu, võtet, satma (fallen), Infin. sattu, Präs. satu, satt, Imperf. sati, saťť (saťťe), Par-

tic. satnu, ôtma, (warten), Infin. ôta, Präs. ōda, ôt, Imperf. ōdi, ôt (ôte), Partic. ôtnu, ōdet.

XII. Classe. Hier kommen am meisten Abweichungen vom Werro-ehstnischen vor, wie aus den Beispielen zu ersehen ist. Šômă (essen), Infin. šôwă, Präs. šô, šô, Imperf. sẹjje, sẹjje, Partic. šônŭ, šôd, jôma (trinken), Infin. jôwa, Präs. jô, jô, Imperf. jõije, jõije, Partic. jônu, jôd, mūmă (verkaufen), Infin. môwă, Präs. mū, mô, Imperf. mūje, mūje, Partic. mõũnŭ (mõũwnŭ), mõũwdŭ, sāma (bekommen), Infin. sạija, Präs. să, să, Imperf. sạije, sạije, Partic. sānu, săd.

XIII. Classe. Minema (gehen), Infin. minna, Präs. läte[8]), lätt, Imperf. lätši, läťš, Partic. lännu, Imperat. mine. Das Hülfszeitwort olema (sein) geht bis auf die dritte Person des Präsens, om statt ole und im Plural om statt olewe, eigentlich wie tulema (vergl. IX. Classe), aber sehr gewöhnlich ist auch im Imperfect oľľe für alle Personen des Singulars und Plurals. — Die sonst noch in diese Classe gehörenden unregelmässigen Verba möchten vom Werro-ehstnischen wohl nicht eben abweichen.

Die Postpositionen sind fast gar nicht von den werro-ehstnischen verschieden, z. B. all (unter), alla, alt, azemen (anstatt), ên (vor), ette, êst, kes-pāgan (mitten in), kes-pạika, kes-pāgast, läbi (durch), mann oder monn (bei), manu oder monu, mant oder mont, môda (längs, vorbei), otsan (an), otsa, otsast, pāl (auf), pāle, pālt, unmittelbar nach dem Nomen stehend (d. h. also als Postpositionen, nicht als Adverbe, ge-

8) Von lätma, genauer als das lā des Dörpt- und Werro-ehstnischen, welche erst in der dritten Person lät (lätt) das t des Stammes zeigen.

braucht) gewöhnlich bāl, bāle, bālt gesprochen, pera, perä (nach), perrä, perärst, perä-bōl (hinter), perä-bōle, perä-bōlt, pōl (bei), pōle, pōlt, pōlest eben so wie pāl etc. auch mit b anlautend statt mit p (vgl. das vorhergehende), sāni (bis, von), šên (in), šišše, šêst, üle (über), ümbre (um), ümbrele, ümbrelt, wahjel (zwischen), wahjele, wahjelt, wasta (gegen), wēren (an), wêrde, wērest u. a. Häufiger noch als im Werro-ehstnischen ist der Gebrauch, die Postpositionen zum Theil auch nicht von dem Nomen abhängig zu machen, sondern als Adverbe zu construiren mit dem Nomen im Adessiv, z. B. tô sǫ̈it mull ên (er fährt mir vor st. vor mir), melles sa mull perrä lätede (warum gehst du mir hinter st. hinter mir), tô mull pāle tuľľe (er kam mir über st. über mich her), tema saiž kespāgan laťšil (er steht den Kindern mitten unter st. mitten unter den Kindern) u. dgl. Vielleicht ist auch hier lettischer Einfluss sichtbar, welchem wenigstens in Kurland offenbar im Deutschen ähnliche Wendungen ihre Entstehung verdanken, z. B. das oft gehörte «kommst du mir mit» st. kommst du mit mir.

Noch einige, zum Theil eigenthümlich gebildete Adverbe und adverbiale Ausdrücke sind: pṏirede (jetzt), ommen (morgen), ülemidze (übermorgen), e̮ilľa (gestern), tomba (vorgestern), temba (heute), temõze (in dieser Nacht), mullud oder minewa āstagu (im vorigen Jahre), wêl (noch), kā (auch), taza (mit), sīn oder se̮in (hier), se̮ja (hieher), koes (wohin), sāl (dort), kṏigin (überall), ussen (draussen), usse (hinaus), kū (nach Hause), ku, ku̮i (wie), ne̮i (so), wo̮is (nur), ütte wäŕki (immerfort), jo (schon), wa̮i (lett. Fragepartikel = ehstn. kas).

Theils als Beleg zu der vorstehenden grammatischen Skizze, theils als Sprachprobe überhaupt mögen hier einige den Ilsenern abgefragte Sätze folgen.

Mina (ma) wǫjs üte obeze ole ostnu (ich habe nur ein Pferd gekauft).

Sina (sa) tule kolme palgalidzege (du kommst mit drei Knechten).

Tema (ta) taht üte ľehma mūwä (er will eine Kuh verkaufen.

Mī aname ta ważiga üle neľľa rūble (wir geben das Kalb für vier Rubel).

Tęjl om ķümme lammast oder lambid (ihr habt zehn Schafe).

Nema tuľľi kolmaten pāwan (sie kamen am dritten Tage).

Ńê neli inemist ma tunne, tād wīeted ma ęj tunne (diese vier Menschen kenne ich, den fünften kenne ich nicht).

Ma temma męilęidze (ich liebe ihn).

Ta lätt tôge (er geht mit ihm).

Mī ütleme tôle (wir werden es ihm sagen).

Nema mulle ańdi rahad (sie gaben mir Geld).

Ma su tunne (ich kenne dich).

Tema sulle ruki mūw (er verkauft dir Roggen).

Nô męide mant lätši (sie gingen weg von uns).

Ma tęjd ęj näe oder näj (ich sehe euch nicht).

Anna męiľe wet (gieb uns Wasser).

Tô tule tęjde manu (er wird zu euch kommen).

Mī tęjst kōldzi (wir hörten von euch).

Nema tahtawe tęjdege minna (sie wollen mit euch gehen).

Ma ńemmi ęj męilęidze (ich liebe sie nicht).

Ma ẹj wõa nemile mitaďe anda (ich kann ihnen nichts geben).
Tô ütte wäŕki ennest pāt (er spricht immer von sich).
Mɪ ennast enambe mejlejdzeme ẹj kuj mujd (wir lieben uns mehr als Andere).
Tɪ kõjge enne manu wõtade (ihr nehmt Alles zu euch).
Šê mêš om mu eza (dieser Mann ist mein Vater).
Ta nāne om mu ema (jene Frau ist meine Mutter).
Ńê mehe om mu wele (diese Männer sind meine Brüder).
Nā tütŕigu om su sõzare (jene Mädchen sind deine Schwestern).
Tā mɪ maja (das ist unser Haus).
Tā om ńemmi nurm (das ist ihr Feld).
Sejn om tô ratta (hier ist sein Wagen).
Kumbas tütŕigu om tɪ sõzare (welche Mädchen sind eure Schwestern?).
Märäst rāmatud sa koŕjade (was für ein Buch liest du?).
Mes sa ütlede (was sagst du).
Mikast oder mikage tɪ elade (wovon lebt ihr).
Kelles sa wõŕme aṅṅi (wem hast du den Schlüssel gegeben?).
Kinkas sa olede sātnu (wen hast du geschickt?).
Kumbas mann tɪ oľľe (bei wem wart ihr?).
Wẹj šê tā open, me sa ošti (ist diess das Pferd, welches du kauftest?).
Ńê ärja, me tɪ ejľa kaije, jo mõũwdü (die Ochsen, welche ihr gestern saht, sind schon verkauft).
Ma ole tõpin (ich bin krank).
Sa olede rikas (du bist reich).
Tema om wahn (er ist alt).
Mɪ oleme sūre (wir sind gross).
Tɪ olede terwe (ihr seid gesund).

Nema om jôbonu (sie sind betrunken).
Ma olĺe lejnan (ich war in der Stadt).
Sa olĺe nurme bāl (du warst auf dem Felde).
Tema olĺe mõtsan (er war im Walde).
MI olĺe priťsigi (wir waren fröhlich).
TI wêl nõre olĺe (ihr wart noch jung).
Nô olĺe jo kôlnu (sie waren schon gestorben).
Ma ommen sā kū (ich werde morgen nach Hause kommen).
MI ūlemidze sāme lejna (wir kommen übermorgen in die Stadt).
Ütte wāŕki wajag õjgel olla (man muss immer ehrlich sein).
Laz' tema olka nej kaṅge, kuj tema taht (mag er so stark sein, wie er will).
Ala ole åüdü (sei nicht unbescheiden).
Laz' nema mikka, koe tahtawe (mögen sie gehen, wohin sie wollen).
MI tuleme nejtmast (wir kommen vom Mähen).
Tā aig mI pidi tulemizest (das Wetter hielt uns ab vom Kommen).
Tô tulĺi od. tulĺe ilm kutsmade (er kam ungerufen).
Wõi tema tulka wõj ala (mag er kommen oder nicht).
Tā ma unedi taza kanda (das vergass ich mitzubringen).
Tema tõdze tulewa nädali seja saja (er versprach in der künftigen Woche her zu kommen).
Mullud tema rikkeb olĺe ej ku põjrede (im vorigen Jahre war er reicher als jetzt).
Sāl sauudze tuṅgle wêl (da sind noch rauchende Feuerbrände).
Tô mulle kêba wet (bring mir heisses Wasser).

Temal om lipig tõbi (er hat eine ansteckende Krankheit).

Nā läbi mineja soldadi jäze temõze mī külla (die durchmarschirenden Soldaten bleiben diese Nacht in unserem Dorfe).

Ma läte nurme bäle (ich gehe auf das Feld).

Tô tege nurme bäl (er arbeitet auf dem Felde).

Mī gluše ilm lāwade oleme (wir sind ganz ohne Brot).

Ma tema üle-kaejas paňňi (ich machte ihn zum Aufseher).

Wąi tī olede šõnū (habt ihr gegessen, seid ihr satt).

Temma strābiti (er wurde bestraft).

Tā laťš om sūŕ jānū (das Kind ist gross geworden).

Temma kõjgin otšiti (er wurde überall gesucht).

Mī aitame kõjgist pāgust (wir werden von allen Stellen vertrieben).

Mẹid ẹj mẹilẹjdze üttegi (man liebt uns garnicht).

Lôd peni ulw (ein geschlagener Hund heult).

Nabednik istus tê wēren (ein Bettler sitzt am Wege).

Kašš makas lạuwa all (die Katze schläft unter dem Tische).

Tā rāmat saťťe lạuwa alla (das Buch fiel unter den Tisch).

Üťš ẹjŕ tuľľe skapi alt usse (eine Maus kam unter dem Schrank hervor).

Tô tegi mu azemen (er arbeitete statt meiner).

Tô kõjge tê mull ên sõjť (er fuhr den ganzen Weg vor mir).

Tema mu šiľmi ette ẹj ole tulnu (er ist nicht vor meine Augen gekommen).

Sina ẹj gõdẹjdze üle oma latse (du sorgst nicht für dein Kind).

Tema lätš soldadis (er wurde Soldat).
Najde lambide wahjel kitse kā lätewe kaŕja (unter den Schafen weiden auch Ziegen).
Melles sa ütte wäŕki mull perra lätede (warum gehst du immer hinter mir her).
Tema tī man elas (er lebt bei euch).
Ma tema ennege taza wõti (ich nahm ihn mit mir).
Tā tema omast ezast tawaš (das hat er von seinem Vater bekommen).
Tema mulle es atanna tād rahad (er hat mir das Geld nicht abgegeben).
Tā peni om liha mann (der Hund ist bei dem Fleische).
Tema oma tê wõťť môda kerik-ezande mõjžat (er nahm seinen Weg bei dem Pastorate vorbei).
Säl sā kegzwa wakage mõ̆wdü (dort wird Gerste lofweise verkauft).
Tema saj̆ž kes-pāgan laťšil (er steht mitten unter den Kindern).
Wele wahjel e̮j tohi strīd olla (zwischen Brüdern darf nicht Streit sein).
Tema istus läwe manu (er sitzt neben der Thür).
Tā pilw saj̆z tā pädaj̆stu mõtsa bāl (die Wolke steht über dem Tannenwalde).
Tā sõna mu bāle lätt (das Wort geht auf mich).
Tā ľehm om saj̆na manu kädet (die Kuh ist an die Wand gebunden).
Tā laťš e̮j läte mu põlest (das Kind geht nicht von meiner Seite).
Wõta putsaj,kätte en kiŕjuta (nimm die Feder in die Hand und schreibe).
Mu weli saj̆ž põľwid sāni wee šên (mein Bruder stand bis zu den Knien im Wasser).

Mu sõpr l̄ejdze üte koti skapi otsast (mein Bruder fand einen Sack oben auf dem Schrank).

Tā tül̄ tule põle-pājwa bõlest (der Wind kommt von Süden).

Tā perk lejje kambrede šišše (der Blitz schlug in das Zimmer hinein).

Üten pājwan mõlebe latse kõli (an einem Tage starben beide Kinder).

Sajsta mu poja pera-bõle (stelle dich hinter meinen Sohn).

Najde puie wahjel om nätta üts majā (zwischen den Bäumen ist ein Haus zu sehen).

Tema elas kala-lômizest (er lebt vom Fischfange).

Ta krôg kerikul wasta om (der Krug ist der Kirche gegenüber).

Mī tul̄l̄i läbi mõtsa (wir kamen durch den Wald).

Tema kand üte kor̄ši pā bäl (er trägt einen Korb auf dem Kopfe).

Tā palgalidze nāne (naine) wõt́t́ šõgi wäl̄l̄a lauwa bält (die Magd nahm das Essen vom Tische hinaus).

Suži karaš üle aia (ein Wolf sprang über den Zaun).

Tā nāne (naine) om wihanu üle tā mehe (das Weib ist ärgerlich über den Mann).

Soe kargaži tal̄l̄il ümbre (Wölfe liefen um den Stall).

Tema räti käüt́ ümbre kāla (sie band ein Tuch um den Hals).

Tā püšš saiz saina manu (die Flinte steht an der Wand).

Kar̄jatš tõbrast lõiga môda weda (der Hirt führt das Thier am Stricke).

Tšiga jôšk̄e aid-wêrt môda (das Schwein lief den Zaun entlang).

Tā tekej tegi kõige wēlist mõda (der Arbeiter machte Alles dem Befehle gemäss).
Pāle pühid nema ähja tegewe (nach dem Fest werden sie Hochzeit machen).
Tema wärizes külmamizest (er zittert vor Kälte).
Ma anna üle raha (ich gebe es für Geld).
Tema ajiredzes tād wened wasta wet (er rudert das Boot gegen den Strom).
Tema tegi mu tahtmizel wasta (er handelte gegen meinen Willen).
Šêd ašja ej annad ilm rahade (diese Sache wird nicht ohne Geld gegeben).
Tā ezand sõjt lejna ommi sõpruge (der Herr fuhr in die Stadt mit seinen Freunden).
Tô sād dēlest butka (er macht aus Brettern eine Hütte).
Urest wähites wähje (aus den Bächen fängt man Krebse).
Tema kiṅk omile tütrile räte (sie schenkte ihren Töchtern Tücher).
Tema es taha mukka tulla (er wollte nicht mit mir kommen).
Tema kujwat ommi rõjwid (er trocknete seine Kleider).
Tema kujwatas kallu (er trocknet Fische).
Nā nāze umbleze ammid (die Weiber nähen Hemde).
Tā lajb kāl pôl' tejst nakla (das Boot wiegt anderthalb Pfund).
Tā kala kāl kaťš en pôl' nakla (der Fisch wiegt zwei und ein halbes Pfund).
Tema kõjki põlg (er tadelt Alle).
Ma wedi strikki (ich zog an dem Stricke).
Tema kaitses oma nôted (er klagt seine Noth).
Ma ürejdži üte obeze (ich miethete ein Pferd).

Tā laśš jo mõjst koŕjade (das Kind versteht schon zu lesen).
Tema ennebe parebede koŕaš (früher las er besser).
Ma ole paľju koŕjanu (ich habe viel gelesen).
Tema taht mā bāl ella (er will auf dem Lande leben).
Tema waľľi ǫlle (er goss Bier ein).
Ketas tema ôt (auf wen wartet er).
Ma wīna jõjje, tema lihad sejje (ich trank Branntwein, er ass Fleisch).
Ma tahtsi lajba šôwā (ich wollte Brot essen).

—

Die Bacmeisterschen Sprachproben.

(Vergl. den angezogenen Artikel von Sjögren, S. 7 ff.)

1. Jumal ej kõle (Gott stirbt nicht).
2. Inemin ej ela kauge (der Mensch lebt nicht lange).
3. Ema armadzes ommi laśši (die Mutter liebt ihre Kinder).
4. Tôl om paľju pejma rinnun (sie hat viel Milch in den Brüsten).
5. Ta mêš tôd armadzes (ihr Mann liebt sie).
6. Tā nāne oľľe läŭlä (diese Frau war schwanger).
7. Ên kūt päjwa tôle om šündünu ütš pojg (vor sechs Tagen ist ihr ein Sohn geboren).
8. Tô om wêl tõpin (sie ist noch krank).
9. Tô tütrik tôl istus manu en ikk (ihre Tochter sitzt bei ihr und weint).
10. Tā laśš ej taha imme (das Kind will nicht saugen).
11. Šê tütriguken ej wõa wêl käŭwä (dieses Mädchen kann noch nicht gehen).
12. Tô om ên ütte astagud en katte kūd šündünu (sie ist vor einem Jahre und zwei Monaten geboren).

13. Nê neli poižikest om kõik terwe (diese vier Knaben sind alle gesund).
14. Tā êzman jôšk, tā teine kargas, tā kolmas laul, tā nelľas nakr (der erste läuft, der zweite springt, der dritte singt, der vierte lacht).
15. Šê mêš om sõke (dieser Mann ist blind).
16. Tô nāne om kurl (sein Weib ist taub).
17. Tema ei kūle, mes mī pātame (sie hört nicht, was wir sprechen).
18. Su weli aigutles (dein Bruder gähnt).
19. Su sõzar makas (deine Schwester schläft).
20. Tī eza om ärranu (euer Vater ist wach).
21. Tô šô en jô weidü (er isst und trinkt wenig).
22. Nena om kes-pāgan paled (die Nase ist mitten im Gesicht).
23. Meil om kaťš jalga en koagi käe manu weiž sõrme (wir haben zwei Füsse und an jeder Hand fünf Finger).
24. Jūze kazwaze pā̆ bāl (die Haare wachsen auf dem Kopfe).
25. Tā kêľ en nā amba om sūn (die Zunge und die Zähne sind im Munde).
26. Tā ā käži om kangeb ei ku tā kura (die rechte Hand ist stärker als die linke).
27. Ütš jūs om pikk en pēne (ein Haar ist lang und dünn).
28. Tā weri om werew (das Blut ist roth).
29. Nā lū om kale nei ku kiwi (die Knochen sind hart wie Stein).
30. Tāl kalal om šilma, kõrwu ei ole (der Fisch hat Augen, Ohren hat er nicht).

31. Šẽ tširk lendas iľľakesti (dieser Vogel fliegt langsam).
32. Tô lask mā bāle (er lässt sich zur Erde nieder).
33. Tôl om musta karwa naįn sīwun (er hat schwarze Federn in den Flügeln).
34. Tāl pūl om aľľa lehe en jāme ossa (der Baum hat grüne Blätter und dicke Äste).
35. Šell tširgul om waįb nena en lühü and (dieser Vogel hat einen spitzen Schnabel und kurzen Schwanz).
36. Tô pezan tôl om walge muna (in seinem Neste hat er weisse Eier).
37. Tā tuli palas, mī näeme tā saųwu, tā tule en nā üdze (das Feuer brennt, wir sehen den Rauch, das Feuer und die Kohlen).
38. Tā weži uran jôšk kergede (das Wasser im Bache fliesst schnell).
39. Tā kū om sūreb ęj ku nā tähe, en wähemb ęj ku päįw (der Mond ist grösser als die Sterne und kleiner als die Sonne).
40. Eiľa ōdagu saťťe wihm (gestern Abend regnete es).
41. Temba omugu ma näije tā wika-kāre (heute Morgen sah ich den Regenbogen).
42. Öze om pime, en päįwa elle (des Nachts ist es finster und am Tage hell).

Ich gebe zum Schluss noch Einiges über eigenthümliche Gebräuche bei diesen Ehsten nach Mittheilungen des oben genannten Herrn Dr. Girgensohn. Es ist dabei zwar immer das Präsens gebraucht, aber Eins und das Andere mag doch vielleicht auch schon antiquirt sein.

Die Hochzeit wird nicht unmittelbar nach der

Trauung, sondern zwei bis drei Wochen später gefeiert. Wenn der Bräutigam nach der Braut fährt, so bindet er sich ein Handtuch als Schärpe um. Wenn man sich zu Tische setzt, so muss die Braut unter dem linken Arm ein Brot haben und in der rechten Hand einen Melkeimer mit Bier. In beiden Häusern steht während der ganzen Hochzeit ein kleines Brot, in ein weisses Tuch gebunden, auf dem Tische. Braut und Bräutigam essen das erste Mal mit Handschuhen, welche von der Braut gestrickt sind. Wenn die Braut aus dem elterlichen Hause geführt werden soll, so wird ein Pelz vor die Thürschwelle gebreitet, ihr selbst werden, indem sie auf einem aus Rinde gemachten Korbe sitzt, von den Angehörigen die Füsse mit Basteln von ungegerbtem schwarzem Felle bekleidet. Den Führern schenkt sie Handschuhe und Gurten. Wenn sie zur Pforte hinausgefahren sind, hält der Anführer den Zug an, reitet drei Mal herum und bewirthet die zusammengekommenen Zuschauer mit Bier und Branntwein. Unter Weges werden dem jungen Paare die Augen verbunden. Bei des Bräutigams Hause angekommen, wird die Braut aus dem Wagen gehoben, und sie muss sogleich ein Brot auf den Ofen legen. In ihren Reisekleidern wird sie an den Tisch geführt, ein Kind von fünf bis sechs Jahren wird ihr auf den Schooss gesetzt, und so angekleidet muss sie bis zum nächsten Morgen bleiben. Dann erst werden ihr die Reisekleider ausgezogen, die Brautkrone wird abgenommen und in ein Tuch gebunden. An diesem Tage wird sie in allen Gebäuden umhergeführt und muss überall ein Stück Geld oder einen Gurt hinlegen. Allen Gästen muss sie

Kleidungsstücke schenken, und zwar jedem Verwandten ein bestimmtes Stück, Hemd, Strümpfe u. s. w. Am Abend muss sie dem Schwiegervater das Bett machen und ein Laken nebst zwei Hemden als Geschenk darauf legen, die Schwiegereltern geben ihr dagegen irgend ein Stück Vieh, je nach ihrem Vermögen. Wenn die Schwiegermutter zum ersten Mal nach der Hochzeit Brot backt, so muss die junge Frau auf den Brottrog wieder ein Hemd legen, und der Schwiegervater erhält dabei ebenfalls irgend ein Kleidungsstück für das Bierbrauen zur Hochzeit. Wenn die junge Frau zum ersten Mal in die Badstube geht, so muss sie für das Weib, welches die Badstube geheizt hat, zum Geschenk Handschuhe und Strümpfe auf die Schwitzbank legen, sie selbst darf das Feuer dazu nicht anzünden. Wenn zum ersten Male Wäsche gewaschen wird, so darf sie nicht anfangen, sondern ein bestimmtes Weib oder Mädchen, welches dafür wieder ein Geschenk erhält. Wenn sie ihren Kirchgang hält, so wird sie im Kirchenkruge von den Verwandten aufgehoben und muss ihnen zu essen und zu trinken geben. Früher wurde sie sogleich, wenn sie in des Bräutigams Haus kam, in den Stall geführt, wo man die Thür ausgehoben hatte, und hingesetzt. Hier wurde ihr das Haar ganz kurz abgeschoren, wie es bis zum Tode bleiben musste, und ein weisses Tuch um den Kopf gelegt, hinten zusammengenäht mit herabhängenden Enden (kojkal). Im Staat trug sie ein anderes Tuch (linask), welches von hinten nach vorn und dann wieder zurückgenommen wurde, so dass die durchgezogenen Enden hinten herabhingen.

Mit dem Wasser, womit ein Kind getauft worden, besprengt man das Vieh, damit es gut gedeihe.

Wenn das Vieh zum ersten Male im Frühjahr hinausgelassen wird, so geben sie dem Hüter den Schlüssel des Vorrathshauses mit, dâmit der Wolf den Sommer über dem Vieh nicht schade.

Wenn die Pferde zum ersten Mal auf die Weide gelassen werden, so wird dem Hüter Essen mitgegeben, wovon er an der Stelle, wo dem ersten Pferde die Füsse gekoppelt werden, ein Ei vergräbt, dort aber, wo das erste Feuer angezündet wird, von Allem einen Theil.

Wenn im Herbst das Vieh eingetrieben wird, so wird ein Hahn geschlachtet und gegessen.

Wenn das erste Getreide in die Riege (Darrscheune) geführt wird, so muss ein Stein auf das Riegenfenster gehoben werden, und wenn das Dreschen beendigt ist, so muss ein Brot auf die Darrstangen gelegt werden, welches später aufgegessen wird.

Beim Kohlpflanzen legen sie Nesseln auf das Beet und einen Stein darauf.

Am Gründonnerstag muss vor Sonnenaufgang das Haus gefegt und der Kehricht in der Küche verbrannt werden, was sie «kirpe palutama» (Flöhe verbrennen) nennen.

Am Johannisabend schmückt man die Häuser mit Grün, bringt vor der Riege Gras zusammen und isst darauf sitzend zu Abend vor einem angezündeten Feuer. Alle am Abend dieses Tages gemelkte Milch muss gekocht werden. Dem Vieh werden alte Eisenstücke an den Hals gehängt. Am Nachmittag dieses

Tages legt man Zweige in die Felder, und zwar jeder Getreideart Zweige von bestimmten Baumarten.

Den Leichen legen sie Geld, Branntwein und eine Pfeife in den Sarg. Am Beerdigungstage werden Erbsen gegessen. So lange eine Leiche im Hause ist, darf keine Milch gegessen, früher durfte auch nicht gearbeitet oder Jemand in's Haus gebeten werden, weil diess als eine Beleidigung angesehen wurde, und er vermeintlich dadurch einen Schaden davontrug. Wenn die Leiche aus dem Hause geführt wird, so müssen die Zurückbleibenden aus dem Aschenloche vor dem Riegenofen drei Mal mit einem Kienspan der Leiche Asche, so weit wie möglich nachwerfen, worauf man einen alten Hufeisennagel in die Schwelle schlägt.

(Aus dem Bulletin, T. XIII, pag. 497 — 524.)

29 September / 11 October 1870.

Der Golfstrom ostwärts vom Nordkap. Vom Ehren-Mitgliede der Akademie A. v. Middendorff.

Seine Kaiserliche Hoheit der Grossfürst Alexij Alexandrowitsch hat sich in gewohnter Weise auch während des Sommers 1870 zur See begeben. Unter den Befehlen des Admirals von Possiet, General-Adjutanten Sr. Majestät und Curator des Grossfürsten, besuchte das zu Gebote gestellte Geschwader, von Archangelsk aus, Nowaja-Semlja und erreichte in seinem westlichen Laufe die Westküste Islands. Auf dem Flaggschiffe, der Dampf-Corvette «Warjäg», unter Commando des Capitaines ersten Ranges O. von Kraemer, wurde während dieser Seereise das meteorologische Journal nach den Vorschlägen der See-Konferenz zu Brüssel geführt, und wurden demgemäss auch Temperaturbeobachtungen der Meeresoberfläche von den jüngeren Offizieren der Corvette notirt, und zwar zweistündlich. An einigen Orten welche mir besonders wichtig schienen, wurden diese Temperaturbeobachtungen, an denen auch mein Sohn Theil nahm, noch häufiger angestellt. Selbst auf der Corvette befindlich, fand ich Gelegen-

heit genug, mich von dem Grade der Genauigkeit dieser Beobachtungen zu überzeugen. Dieses berühre ich, weil mir Umstände bekannt sind unter denen es zu keiner Ausnahme gehört dass officiell anbefohlene wissenschaftliche Beobachtungen, von übrigens sehr achtbaren Staatsdienern ohne Scheu gefälscht werden. So weit vermag das Gift der zur Gewohnheit gewordenen officiellen Lügenhaftigkeit Alles zu verpesten.

Dem besonderen Interesse welches Admiral Possiet dem wissenschaftlichen Gebiete der Schifffahrtskunde zu Theil werden liess, verdankt die Meereskunde nicht nur zahlreiche Orts- und magnetische Bestimmungen, sondern ausser den Beobachtungen der oberflächlichen Meerestemperatur auch eine Reihe bathometrischer Messungen, welche allerdings nicht für so genau genommen werden dürfen als es die Strenge der Wissenschaft heischt; nichtsdestoweniger bieten diese Temperaturbeobachtungen der Meerestiefe gewiss einen recht erwünschten Halt für unsere Einsicht in die Natur der hochnordischen Strömungen. Obgleich nämlich der Lauf des Schiffes nicht hinreichend angehalten werden konnte um die Leine des Bathometers jedes Mal senkrecht abwärts zu richten, auch manches Mal gewünscht werden musste den Bathometer in derselben Tiefe längere Zeit weilen lassen zu können als es möglich war, so sind doch die gewonnenen Tiefen-Temperaturen lehrreich genug, selbst wenn wir davon ausgehen dass die jedesmalige Tiefe um ein paar Faden mehr oder weniger betragen mochte, und bei längerem Verweilen des Thermometers in der Tiefe auch die Temperatur sich noch etwas mehr ausgeglichen hätte.

Das Gebiet auf welchem die Beobachtungen des «Warjäg» angestellt worden, ist ein in Bezug auf Temperaturen bisher völlig unerforschtes. In demselben Maasse sind diese Beobachtungen unschätzbar, und hoffe ich dass wenn ihr Werth durch vorliegende Arbeit in ein deutliches Licht gestellt sein wird, unsere gebildete Marine in den Resultaten dieser gelegentlichen Beobachtungen einen erneuten Antrieb finden muss die wissenschaftliche Nautik fort und fort mit gründlichen Beobachtungen zu bereichern.

Wiederholen wir hier das hübsche Wort das wir Dr. Petermann verdanken: durch die Kenntnissnahme des Golfstromes beleuchten wir ein Phänomen dem Europa (und dadurch die ganze Welt) seine Kulturstellung verdankt.

Unser gutes Glükk hat gewollt dass der hochverdiente Geograph Dr. Petermann gerade während dessen dass wir das europäisch-russische Eismeer durchschifften, eine erschöpfende Zusammenstellung über die Temperaturen des Nord-Atlantischen Ozeans hat erscheinen lassen [1]), und dem lappländischen Eismeere bis zu Nowaja-Semlja und bis in das Polarmeer jenseits dieser Insel, vorzügliche Aufmerksamkeit zugewendet hat, welche ihn zu gar weit reichenden Folgerungen führt.

Betrachten wir die so ausserordentlich lehrreichen Karten (Taf. 12 und 13) welche Dr. Petermann seiner Abhandlung beifügt, so finden wir ostwärts vom

1) Geographische Mittheilungen, Band 16, VI und VII, unter dem Titel: Der Golfstrom und Standpunkt der thermometrischen Kenntniss des Nord-Atlantischen Oceans und Landgebietes im Jahre 1870. Auch eine Menge neuen Beobachtungsmateriales wird bei dieser Gelegenheit zu Tage gefördert.

Meridian des Nordkaps keine anderen Beobachtungen als die im Jahre 1869 auf dem Dampfer «Albert» durch Dr. Bessels ausgeführten. Die Reihe derselben bewegt sich auf der Hinfahrt zur Westküste Nowaja-Semljas zwischen 73° und 74° n. Br., geht parallel der Westküste bis 77° n. Br. hinauf und kehrt nun, immer nördlich vom 75° n. Br. zurükk bis in die Nähe des Nordkap-Meridianes, indem sie westwärts zur Südküste der Bären-Insel abfällt. Die von Bessels während des August-Monats beobachteten Temperaturen der Meeresoberfläche bewegen sich auf der Hinfahrt meist um 3° R. herum und erheben sich höchstens bis 4° R.; bei Nowaja-Semlja und während der Rükkfahrt wird aber die Nähe des Polar-Eises dadurch bekundet dass das Quekksilber im Thermometer meist unter, selten über 1° R. steht. Nur in den Meridianen von Wardö und der Fischer-Halbinsel (Rybatschij) tritt unerwartet und scheinbar inselartig, zwischen 75 und 76° n. Br., eine Meeresgegend auf, welche abermals 4° R., ja bis 4°6 R. warm ist. Das ist Alles was die Karte und mit ihr die Abhandlung selbst an positiven Beobachtungen in dieser Richtung bietet, und der ganze unermessliche Raum des Eismeeres, der vom 73. Breitengrade an südwärts bis zur Küste, und in das Weisse Meer hinein bis zum 64. Breitengrade sich ausweitet, bot bis zu den Notirungen des «Warjäg» dem Bearbeiter der Meeres-Temperaturen nicht eine einzige Beobachtung.

Nichtsdestoweniger finden wir auf der in Rede stehenden Karte Dr. Petermann's die Linien der Juli-Temperatur von 2°, 4°, 6°, 8°, 10° und 12° mit unverkennbarer Zuversicht über das Gebiet hinübergezogen

welches wir eben als Beobachtungs-Wüste gekennzeichnet haben; ja, thun wir einen Blikk in den dazu gehörigen Text, so erstaunen wir über die Kühnheit mit welcher Dr. Petermann, ungeachtet zahlreicher, theilweise sich nicht gerade durch Höflichkeit auszeichnender Widersacher anglo-amerikanischen Idiomes, den Golfstrom bis Nowaja-Semlja, ja sogar durch das asiatische Polarmeer führt.

Allerdings spricht Dr. Petermann mit vollem Rechte Folgendes aus[2]): «Bei der ausserordentlich constant «bleibenden Temperatur des Meeres, ist eine einzelne «Temperaturbeobachtung in den meisten Fällen frei«lich zuverlässiger als jahrelange Beobachtungen der «Temperatur auf dem Lande, die so grossen Schwan«kungen unterliegen»; indessen fehlte ihm, wie schon gesagt, auch diese feste Grundlage einzelner Angaben ostwärts vom Nordkap und südlich vom 73.° n. Br.

Worauf hin hat also Dr. Petermann jetzt abermals zu wiederholen gewagt[3]): «Nach unserer schon vor «13 Jahren (1852) ausgesprochenen Ansicht ist diese «Polynja (im Osten der Neusibirischen Inseln) nur die «Verlängerung des Golfstromes[4]).» — ? — oder am anderen Orte[5]): «Der Golfstrom umgiebt ganz Europa «bis an das Eismeer und das Weisse Meer von Ar-

2) p. 243.

3) p. 228.

4) p. 201. finden wir ausdrükklich wiederholt dass noch im Jahre 1865 Dr. Petermann nicht bei Nowaja Semlja stehen blieb, sondern den Golfstrom in das eigentliche Polarbekken hinein, bei den nördlichsten Vorgebirgen Sibiriens und den Neusibirischen Inseln vorbeiführt, und beim Kap Jakan seinen Einfluss noch deutlich erkennt.

5) p. 241.

«changelsk mit einer weiten, warmen Wassermasse, «einer permanenten Warmwasserleitung.» — ? —

Suchen wir aus der Abhandlung Petermann's selbst die Antwort auf diese Frage heraus, so gestaltet sich unser Extrakt zu folgendem Bilde:

1) die Kenntniss des Golfstromes bis etwa 55° n. Br., oder genauer gesagt bis zu dem nördlichsten Kurse der aus Mittel-Europa nach New-York oder zurükk gehenden Schiffe, beruht jetzt schon auf Hunderttausenden von Beobachtungen.

Aus denselben ist nun ganz positiv bekannt dass der Kern des Golfstromes, der Florida-Strom, im Sommer ein durchschnittlich 22° warmes, ja mit vollem Rechte heiss zu nennendes Wasser führt, das selbst im Winter nicht unter 20° bis 16° R. abgekühlt wird,

2) Wenn nun auch nordwärts von besagten Breiten die Anzahl vorhandener Beobachtungen unvergleichlich geringer ist, so lassen sich doch im nordatlantischen Ozean die Meeres-Isothermen und deren Krümmungen mit hinreichender Bestimmtheit auf die Karten eintragen, und es ergibt sich dass nicht nur an den Westküsten Spitzbergens bis über den 80. Breitengrad hinaus, sondern auch weiter östlich, im Meridiane des Nordkaps das wärmere Wasser des Golfstromes unverkennbar nachgewiesen ist.

Aus den vorhandenen Beobachtungen hat sich Dr. Petermann überzeugen können[6]) dass dieser letztere Strom, nämlich der zwischen der Bären-Insel und der Nordküste Norwegens verfolgte — den ich im Laufe

6) p. 226.

dieser Abhandlung den Nordkap-Strom nennen werde — als Hauptarm des Golfstromes in dieser Gegend anzusehen ist; während der erwähnte Spitzbergische Strom nur als Nebenarm auftritt[7]).

In der That sehen wir im Nordkap-Strome die Julitemperatur mit 6° R. sich bis 72° n. Br., mit 4° R. bis 74° n. Br. erheben, während der Spitzbergische Nebenarm ungleich schwächer ist, vielfach vom Polarstrome angenagt und beinahe zur Vernichtung der Wärmespuren abgekühlt wird, auch schon unter nur 70° n. Br. hauptsächlich nicht mehr als 2° R. aufzuweisen hat, obgleich interessanter Weise noch unter 79° n. Br. im Spitzbergischen Strome ein Flekk wärmeren Golfstromwassers von 4° R. emportaucht, gleich wie zwei ähnliche Flekke derselben Temperatur an der Südspitze Spitzbergens und ostwärts von derselben.

So weit die direkten Beobachtungen, zu denen noch hinzugefügt werden kann die Nachricht[8]) dass östlich vom Nordkap bis in die Gegend des Einganges zum Weissen Meere das Meer nicht zufrieren soll, dass ich unter 76° n. Br. das Meer im Taimyrbusen vollkommen eisfrei sah, und dass Wrangell im Osten der Neusibirischen Inseln im Juli die Durchschnitts-Temperatur des Sibirischen Eismeeres + 2½° R. fand.

3) Indirekter Weise bieten die beobachteten Lufttemperaturen Anhaltspunkte zu weiteren Schlüssen, und da ist es denn allerdings von den Meteorologen schon längst hervorgehoben worden dass die ausser-

7) Dieser ist zuerst von Parry nachgewiesen worden. Vergl. Middendorff, Sibirische Reise, II, 1, 1851, Wirbellose Thiere p. 382, Anm. 2.

8) p. 222.

ordentlich günstigen Temperatur-Verhältnisse, deren sich Nordeuropa, insbesondere aber das nördliche Norwegen, zumal im Winter, erfreut, lediglich dem Einflusse des Golfstromes zugeschrieben werden müssen.

Die Schlüsse haben nun leichtes Spiel, wenn die milden Winter Islands und die dort unter 65° n. Br. im Freien bei Scharrfutter überwinternden Pferde und Schaafe berükksichtigt werden; wenn Hammerfest namhaft gemacht wird, wo nur ein Mal bis — 12° R Kälte beobachtet worden; wenn Wardö unter mehr als 70° n. Br. und seine — 6° Januar-Temperatur, dem unter demselben Meridiane aber 10 Breitengrade südlicheren Petersburg mit — 7,5° Januar-Temperatur gegenübergestellt wird; wenn Wardö andererseits mit den unter ähnlichen Breiten gelegenen Ustj-*Jansk* und Point Barrow und deren — 31°,4 und — 22°,5 R. Januar-Temperatur verglichen wird; wenn beachtet wird dass im Meridian von Island im Januar der Golfstrom + 10° R. warm ist, während unter derselben Breite (50°) in Prag zur selben Zeit das Thermometer in der Luft bis — 25° sinkt, u. s. w.

Das Alles berücksichtigend, und darüber unterrichtet[9]) dass bei Neufundland die Berührung des Golfstromes mit dem kalten Polarstrome die Temperatur plötzlich um 12° bis 20° R. sinken macht; dass wir deshalb unter demselben Breitengrade (48° n. Br.) westlich nur 6°, östlich davon aber gleichzeitig 16° Meereswärme messen; ferner in's Auge fassend dass die am Nordkap im Sommer offenbare Golfstrom-Temperatur von etwa 7° R. im Januar bis auf 2½° R.

9) p. 220.

erkaltet, finden wir uns bald darin, unter hohen Breiten des Polarmeeres nicht nur in 4°, sondern auch in 2° R. warmem Meereswasser noch die wärmende Einwirkung des Golfstromes zu erkennen.

4) Die bathometrischen Untersuchungen im Nordatlantischen Ozean haben ergeben [10]) dass unter etwa 60° n. Br. zwischen den Fär-öern und den Hebriden der Golfstrom bis auf den Meeresgrund hinabreicht, also eine Wassermasse von 770 Faden Tiefe umfasst, welche jedoch auf dem Grunde sich schon um einige Grade, nämlich bis zu 4°,2 R. abgekühlt zeigt.

Nur einen Breitengrad nördlicher, zwischen den Fär-öern und den Shettland-Inseln reicht der Golfstrom dagegen nur 200 Faden tief, d. i. bis zu einem Drittheil der Gesammttiefe (von 640 Faden); weil in der Tiefe schon der Polarstrom vorherrscht. Unter 65° n. Br., bei Island, fand Admiral Irminger bei 6°,2 R. Oberflächen-Temperatur noch 6° in 60 Faden Tiefe.

Beachten wir nun dass bei solcher Tiefe der Golfstrom im Meridiane der Bären-Insel, zwischen dieser und Norwegen, also beim Beginne des Nordkap-Stromes, Ende Juli eine Breite von 200, Ende October von 170 nautischen Meilen besitzt, so ist hier allerdings noch das Vorhandensein einer so ungeheuren erwärmten Wassermasse nachgewiesen, dass wir die Möglichkeit ihrer erwärmenden Wirkung auch in weitern östlichen Fernen gern zugeben mögen.

Diese Möglichkeit gewinnt aber bedeutend an Kraft wenn wir einerseits zugeben dass der Golfstrom eine seiner Richtung entsprechende oberflächliche Drift-

10) p. 236.

strömung in sich aufnimmt, welche ihn ansehnlich verstärkt; andererseits aber auch niedere Temperaturgrade als vollgiltige Ausläufer des Golfstromes gelten lassen, indem wir wissen dass das abgekühlte Meereswasser, noch bevor es das Maximum[11]) seiner Dichtigkeit erreicht hat unter den Polarstrom hinabgehen kann, also weiterhin bei günstigen Verhältnissen wieder emporzustauchen vermag. Danach ergeben sich die oben berührten wärmeren Meeresstellen bei Spitzbergen, so wie Dr. Bessels 3° bis 4° unter 73° n. *Br.* bis Nowaja-Semlja hin, als Ausläufer des Golfstromes, und wir erkennen es in dieser Hinsicht als thatsächlich berechtigt an dass Dr. Petermann ausgesprochen hat[12]): «Bis zur Bären-Insel, Spitzbergen, «Nowaja-Semlja, wäre somit der Golfstrom deutlich «erkennbar».

An vielen Orten, an denen die bisherigen Oberflächen-Messungen den Polarstrom durch Temperaturen aus der Nähe des Nullpunktes nachwiesen, *mag* künftig in grösserer Tiefe der Golfstrom als vorwaltend sich ergeben. Fand doch schon Scoresby unfern Spitzbergen, in 100 bis 200 Faden Tiefe gewöhnlich das Wasser um 3°,3 bis 3°,9 R. wärmer als an der Oberfläche.

5) Obgleich Petermann den s. g. Flaschenreisen nur indirekte Beweiskraft zugesteht, so lässt er doch den Treib-Produkten West-Indiens welche an Nor-

11) Dieses Maximum liegt bekanntlich bei — 3°,8 R. Vergl. R. Lenz, Über den Zusammenhang zwischen Dichtigkeit und Salzgehalt des Seewassers, Mémoires de l'Acad. des sc. de St.-Pét. VII^e série. T. XI. № 15 p. 7.

12) Vergl. Sibirische Reise 1851, Wirbellose Thiere, II, 1, p. 882 Anmerkung 3.

wegens und Spitzbergens Küsten ausgeworfen werden volle Gerechtigkeit widerfahren. Indessen sind ihm solche aus Nowaja-Semlja nicht bekannt und er betont daher nur Beweise welche im Gegentheil für einen Polarstrom im Osten von Nowaja-Semlja sprechen, indem die auf den Nordküsten Spitzbergens gefundenen und mit Sicherheit als Lärchenholz bestimmten Treibhölzer, auf ein gegen Sibirien hin offenes Meer deuten. Je mehr ich bereit bin den Resultaten dieser über alles Lob erhabenen Schwedischen Expeditionen volle Geltung zuzuerkennen, desto entschiedener müssen wir daran festhalten dass solches Treibholz doch nur auf zeitweilig offenes Meer hinweist, und noch keineswegs das Vorhandensein des Golfstromes postulirt.

—

Nachdem wir in Vorstehendem bemüht gewesen die festeren Grundlagen zusammenzustellen, welche Dr. Petermann für seine kühnen Annahmen gehabt, denen zufolge er den Golfstrom dem gesammten russischen Polarmeere zuschiebt, und bevor wir zu den Beobachtungen des «Warjäg» hinübergehen, will ich mir erlauben noch eine vereinzelte, von Petermann begreiflicher Weise übersehene östlich vom Nordkap angestellte Temperatur-Messung nachzuholen, welche jetzt Bedeutung gewinnt, und auch einige Winke hinzufügen, welche bisher die russische Literatur zu Gunsten unseres Gegenstandes und Gebietes enthalten hat.

Genau vor 30 Jahren mass ich [13]) im Meridiane der

13) Озерецковскаго описаніе Колы и Астрахани, 1804. Рейнике, Описаніе города Колы, 1830.

Ostküste des Ladoga-Sees, aber unter nahe 70° n. Br., nämlich im Osten der Fischer-Halbinsel (Rybatschij) des russischen Lapplandes, zu Ende des August noch 7°,2 R. und erkundete dass das Meer in der Gegend des Kola-Busens eine höhere Temperatur seines Wassers auch deutlich dadurch beweise dass es im Winter stets offen ist und deshalb zahlreichen Schaaren von Wassergeflügel zur Zuflucht dient. Dasselbe bestätigt sich vollends durch die genauere Feststellung dass der 37 nautische Meilen lange und dabei schmale Kola-Busen nur in den allerstrengsten Wintern, auch nicht vor Januar oder Februar, gefriert, und zwar von seinem blinden Ende aus nicht weiter als bis zur Insel Saljnyj, welche 17 nautische Meilen vom blinden Ende liegt[14]). Gewiss um so beachtenswerther als durch die Ströme Kola und Tuloma ein sehr bedeutendes Kontingent eisigen Gebirgswassers in den Busen geführt wird und dennoch ausdrükklich hervorgehoben wird dass bisweilen der Kola-Busen gar nicht zufriere. Derselbe musterhaft genaue Forscher, Admiral Reinike belehrt uns dass der Winter in Kola nicht strenger als in Archangelsk sei. In der That sollen bei Kola die Flüsse sich am 13. Mai n. St. enteisen[15]); wir finden aber dass die Dwina bei dem fast 4½ Breitengrade südlicheren Archangelsk gleichfalls am 14. Mai n. St. sich ihrer Decke entledigt[16]).

---

14) ibid. pag. 25.

15) Литке, четырекратное путешествіе въ Сѣверный Ледовитый Океанъ, 1828, I, стр. 152 und Мѣсяцесловъ на 1869 годъ, изд. И. Академіи Наукъ стр. 168.

16) Auch unter 59½° n. Br. westlich von dem Meridiane der Hebriden, und bis zur Durchfahrt zwischen den Shettland- und Orkney-

Die Resultate der Beobachtungen des «Warjäg» wollen wir in solcher Reihenfolge wiedergeben dass wir von West nach Ost vorschreitend dem Laufe des Golfstromes folgen.

1) *Sowohl in der Richtung von Süd-Island nach Tromsöe, als auch in der von Süd-Island zur Südspitze Norwegens (zwischen den Shettland- und Orkney-Inseln hindurch) und gleichfalls der Westküste Norwegens parallel hat der «Warjäg» die Meeresoberfläche um mehr als 1° bis 2° wärmer gefunden als* Petermann's *Juli-Linien (Taf. 12) es erwarten liessen.*

Es scheint deshalb dass im Sommer 1870 der Golfstrom sich ungetrübter und entschiedener nordwärts richtete, als es im Durchschnitte der Fall zu sein pflegt, und dass andererseits wohl auch Dr. Petermann's *Julilinie von 10° R., zumal an der Küste Norwegens höher nordwärts gezogen werden muss.*

Die höchste von uns beobachtete Oberflächen-Temperatur erreichte 10° R., und zwar

a) im Hohen, fast angesichts der vor Tromsöe liegenden Schären, unter 69⅔° n. Br.
b) auf der Rheede von Rejkiavik unter 64° n. Br.
c) im Mittelmeridiane Islands, unter 61¼° n. Br.[17])

Diese höhere Temperatur würden wir ohne Zögern

Inseln fanden wir 10° R.; aber hier in voller Übereinstimmung mit Petermann's Juli-Linie.

17) So unter 64⅔° n. Br. ausserhalb der Barre der Dwina, am 24. Juni und mehre Tage vorher bis 15½° bei Nordwinden. Unter 65° n. Br. bei den Solowetskischen Inseln 13½°. Im Katharinenhafen des Kola-Busens unter 69° n. Br. 11¾° R. Bei Wadrö, mehr als 70° n. Br. 12° R.

als ein die Juli-Linien Petermann's vorzüglich bestätigendes Moment anerkennen, da bekanntlich im Meere eine Verspätung der extremen Monats-Temperaturen eintritt, und wir gerade zur Zeit der grössten Wärme, d. i. während des August, in jenen Meeren schifften. Indessen wir befanden uns vor Tromsöe ganz zu Anfange des August, und auch Lord Dufferin beobachtete 1856 in der Gegend von Tromsöe gleich uns 9°s R., aber schon am 19. Juli und zwar um einen Breitengrad nördlicher als wir. Uebereinstimmend hiermit fand der «Warjäg» auf seiner Hinreise aus Petersburg und Archangelsk schon um die Mitte Juni gleichfalls 10° R. in der Kieler Bucht und ebenso die Küste Norwegens entlang zwischen 9½° bis 10½° R. nordwärts vom 60. Breitengrade (Bergen) am 17. Juni. Namentlich dürfen wir aber diese ungewöhnlich hohe Temperatur nicht fallen lassen, wenn wir die schon Mitte Juli von uns weit ostwärts beobachteten Temperaturen, von denen weiter unten berichtet werden wird, auf den Golfstrom zurükkführen sollen.

Nichtsdestoweniger trafen wir die durch Petermann östlich von Island nachgewiesene Einbuchtung des Golfstromes durch den Polarstrom, noch prägnanter als auf Taf. 12 angegeben, indem bis 64½° n. Br. hinab das Minimum mit 4½ R. vom «Warjäg» angetroffen wurde.

Da der Nordatlantische Ozean, wie Admiral Irminger nachgewiesen, hier von warmen und kalten Streifen durchzogen ist, so handelt es sich für mich weniger um die berührten Unterschiede, als darum, nachzuweisen dass der Golfstrom noch an sei-

nem Eingange in den Nordkapstrom im Sommer bis 10° R. Wärme mit sich führt. Auch unsere Tiefenmessungen bestätigten dass dieser Strom warmen Wassers bis zu sehr bedeutenden Tiefen hinabreicht, indem unter 69½° n. Br., im Meridiane der südlichsten Spitze der Skandinavischen Halbinsel, wir bei einer Oberfläche-Temperatur von 8°,3, in 40 Faden Tiefe noch 6°,4, in 80 Faden Tiefe noch 6° R. maassen.

Dass so hohe Temperaturen so früh im Jahre, wie wir oben angegeben, die Küste Norwegens entlang gemessen wurden, hat für mich um so mehr Gewicht als mir aus der Ansicht des auf dem «Warjäg» geführten meteorologischen Journales klar geworden, wie sogar die höhere Temperatur (bis 10½°) dem Hohen im Meere, die niedere (9½) der Strömung in grösserer Küstennähe entsprach, so dass mit dem Eintritte der Korvette in höhere Breiten, aber auch zugleich in die entschiedenste Küstennatur der Lofoddischen Schären-Gewässer die Temperatur streifig wechselte und bis auf 7, ja 6¾° sank.

Aber im fernern Laufe des Schiffes zeigt es sich deutlich dass nicht die nördlichere Lage sondern nur die Abwehr des Golfstromes durch die Inselreihen, so wie der Zustrom kalten Wassers aus Schneeschmelzen und Glätschern diese Temperaturabnahme verursachten, während westwärts, im Hohen zweifellos die oben nachgewiesenen bedeutenderen Meeres-Temperaturen nach Norden fortsetzten. So wie nämlich die Corvette bei Hammerfest vorbei in die höchsten Breiten und in deren offeneres Küstenwasser tritt, steigt die Temperatur wieder und zwar immer noch im Juni (IV. 27 n. St.) von 7° auf 7½° ja auf 8° R.

8° R. hatte der Nordkap-Strom zu Ende Juni sowohl unter 71°1/6 n. Br., d. h. unter der höchsten Breite unter welcher das Schiff den Nord-Kyn umschiffte als auch westlich, so wie östlich vom Nord-Kyn bis zum Meridiane des *Sylte-Fjord* oder *Sylte-vik*, westlich von *Wardöe*. Doch betone ich dass das Schiff in der Küsten-Nähe fuhr, und dass ich nicht daran zweifle dass weiter im Hohen, zumal mehre Wochen später, auch unter diesen Meridianen 10° R. gemessen worden wären.

Ich spreche diess zuversichtlich aus, obgleich wir selbst, als die Corvette zur besten Jahreszeit, am 5. August, denselben Weg, aber in noch grösserer Küstennähe zurückging, fortlaufend nur 7° R., ja im Angesichte des Nord-Kyn nur 6¾° maassen.

Aus dem Angeführten folgere ich:

2) Dass die Juli-Linie von 10° R. für den Sommer 1870 nicht über das Binnenland Norwegens fort, sondern im Gegentheil ausserhalb der Lofodden und in einigem Abstande von der Nordküste Skandinaviens ostwärts geführt werden musste; und dass sie nicht der Linie 8° R. parallel verlief, sondern von einer Zweispaltung dieser letzteren, welche sich zum Küstensaume begibt, gekreuzt wird.

3) Der Nordkap-Strom geht, kaum merklich abgekühlt beim Weissen Meere vorbei auf den Eingang zum Karischen Meere los, so dass es in der Gegend der Insel Kolgujev noch Streifen gibt welche im Juli bis nahe 10° R. warm sind. An Stelle der Juli-Linien von 6° und 4° haben also diejenigen von 10° bis 7° hier Platz zu nehmen.

Im Meridiane der Kanin-Halbinsel hat der Nord-

kap-Strom, — den wir hier den Kanin-Strom nennen wollen — noch eine ausserordentliche Mächtigkeit: eine Breite von mehr als zwei Breitengraden, innerhalb welcher er nicht unter 7° Wärme abgekühlt wird. Wollen wir jedoch die von Dr. Bessels *während seiner Hinreise nach Nowaja-Semlja unter 74° n. Br. beobachteten über 3°, ja bis 4°, gleichfalls noch als Rand des Golfstromes anerkennen, so gewinnen wir für den Kanin-Strom eine Breiten-Ausdehnung von mehr als vier Breitengraden*[18]).

Der Kanin-Strom hat eine Mächtigkeit von etwa 20 bis 30 Faden Tiefe; jedoch nimmt seine Temperatur zur Tiefe hin um so rascher ab, je höher die Temperatur an seiner Oberfläche, was augenscheinlich daher rührt dass durchschnittlich 3 bis 4½° R. in etwa 30 Faden Tiefe, ziemlich konstant vorhanden sind. Nur nördlich vom 70. Breitengrade ermittelten wir auf dem Meeresgrunde (40 Faden) Polarwasser, mit weniger als 2°, bis 0°,8 hinab.

Von Arhangelsk nach Nowaja-Semlja gehend stiess der «Warjäg» unerwarteter Weise im Rachen des Einganges zum Weissen Meere plötzlich auf die hohen Temperaturen des Golfstromes.

Unter 68° n. Br. maassen wir in der Mittellinie des Racheneinganges . . . . . 5°
nnd ostwärts vor derselben, also näher zum Kanin-Vorgebirge unter 68⅔° n. Br. schon . 7¾° R. Je weiter wir nun nordostwärts steuerten, desto mehr

18) Erinnern wir daran dass schon Reinike (a. a. O p. 34) berichtete, er habe nie gehört dass im Sommer Polar-Eis in niedrigerer Breite als 72½° sich habe sehen lassen. Offenbar lässt der Kanin-Strom das tiefere Vordringen der Eismassen nicht zu.

nahm die Temperatur der Meeresfläche zu, bis wir unter 69° n. Br. im Meridiane der die Kanin-Halbinsel hälftelnden Mittellinie (44⅓° östl. Länge) ihr Maximum mit 9½° durchschnitten. In unserem weiteren nordöstlichen Laufe schifften wir bis 69¾° n. Br. und 49° Länge also bis zum Meridiane der Westküste der Kolgujev-Insel in minder warmem, aber dennoch zwischen 8½ bis 7¾° R. zeigendem Wasser. Nun begegnete uns ein zweiter schmälerer Streifen wärmeren Wassers von 9¼° R. der nordostwärts sich auf 8° unter 70⅔° n. Br. und 50½° Länge (also schon östlich vom Meridiane der Ostküste Kolgujev's) auf 7° R. abkühlte.

Noch näher zu Nowaja Semlja sank die Meeres-Temperatur rasch, wie wir das weiter unten ausführlicher besprechen werden.

Dass der Kanin-Strom sich hier weit mehr als zwei Breitengrade ausdehnt erfuhren wir bei unserer Rückreise von Nowaja-Semlja zur Küste des russischen Lapplandes und nach Wardö. Die höchste Breite erreichte der «Warjäg» in diesem Sommer unter 71° 14′ im Meridiane der Westküste Kolgujev's (48° Länge), und dennoch war die Temperatur des Meeres dort 6° R.

Kaum waren wir unter 71° n. Br. in den Meridian der Ostküste der Kanin-Halbinsel gekommen so maassen wir wieder . . . . . 7°½ R.
und sofort ansteigend bis . . . . . 10°¼ »
Hiermit war die höchste Temperatur in offener See östlich vom Nordkap gegeben, welche wir unter 69° n. Br. am 31. Juli, kaum 25 nautische Meilen von der lappländischen Küste, fast im Angesichte, aber etwas ostwärts der Sieben-Inseln (Ssemj-Ostrowov) antrafen. Hier waren wir offenbar in denselben Streifen gera-

then welcher zwei Wochen früher auf der gegenüberliegenden Ostküste des Einganges zum Weissen Meere 9½° R. gezeigt hatte. Noch höhere Meeres-Temperaturen wurden auf dem «Warjäg» nur unter dem Einflusse der Insolation und der Festlands-Nähe in flachem Wasser beobachtet [19]).

Fragen wir uns, wo dieses Warmwasser von so ausserordentlicher Mächtigkeit bleibt, so scheint mir unfraglich dass es sich vor Nowaja-Semlja theilt, und wir haben allen Grund zu vermuthen dass der Hauptarm des Kanin-Stromes auf das Karische Meer, insbesondere auf die Petschora-Gegend, und die *Waigatsch-Strasse* (Jugorskij Schar) losgeht, ein Nebenarm dagegen, die Westküste Nowaja-Semlja's entlang nordwärts streicht.

4) Eine Strömung die Westküste der Nordhälfte Nowaja-Semlja's entlang polwärts ist unverkennbar. Wahrscheinlich besteht sie als eine der Fortsetzungen des Kanin-Stromes.

Bei aufmerksamem Verfolge der Adm. Lütke's vier Sommer nacheinander wiederholter Beschiffung des Meeres vor Nowaja-Smelja [20]) ist es unmöglich die Beständigkeit und Gewalt dieser Strömung zu verkennen welche im Angesichte der Küste noch unter 76° n. Br. kräftig ist, bis 76½° hinanreicht, dann aber

---

19) Литке, Четырекратное путешествіе въ сѣверный ледовитый Океанъ, 1828, II, стр. 61, 64, 80, 191 (bis 58 nautische Meilen in 24 Stunden!) 207. — Auch Capt. Johannesen traf dieselbe Strömung an.

20) Dahin weisen unsere Beobachtungen, und auch Lütke (a. a. O. II p. 58) bemerkte unter fast 71° n. Br. im Meridiane des Kanin-Vorgebirges eine schwache nach *S.* und etwas nach *O.* gerichtete Strömung.

zu stillem oder schwach N.-S. fliessendem Wasser führt welches bis Kap Nassau reicht. Wohl, meine ich, ein Wirbel im Bereiche des Zusammenstosses vom Golf- und Polarstrom.

Erinnern wir uns dessen dass auch Barentz, bei seiner denkwürdigen Überwinterung auf der Nordküste Nowaja Semlja's in jedem der Wintermonate das Meer offen, bisweilen sogar völlig eisfrei sah und schon zu Anfang Mai das Meer sich ganz vom Eise befreite. Eben so wurde bekanntlich auf der nördlichsten unter den drei meteorologischen Stationen auf Nowaja-Semlja (Seichte Bai fast 74° n. Br.) die höchste durchschnittliche Luft-Temperatur gefunden.

Sogar unter 70 bis 71° n. Br. scheint vor Nowaja-Semlja die Strömung dieselbe Richtung zu nehmen, da der «Warjäg» ansehnlich nördlicher als beabsichtigt war auf Meshdnscharskij, d. i. die Insel welche *Kostin-Schar* vorliegt, stiess.

5) *Die hier nachgewiesenen Fortsetzungen des Golfstromes werden zum Überflusse auch durch Treibeprodukte erwiesen.*

Nicht nur sah ich eine Bohne der brasilischen *Entada gigalobium* welche auf der Küste Nowaja-Semlja's gefunden worden war, sondern auf der Ausstellung der Produkte des Archangelschen Gouvernements welche der Gouverneur Katschalov für Seine Kaiserliche Hohheit den Grossfürsten vorbereitet hatte, figurirten auch zwei dicke Bambusstangen die gleichfalls von Nowaja-Semlja herstammten.

Überdiess ist bekannt dass der Kais. Russ. Geographischen Gesellschaft vor Jahren aus der Petschora-Gegend eine jener Glaskugeln zugestellt worden, wel-

che die Fischer in den Lofodden als Schwimmer zu brauchen pflegen.

6) *Indem der Kanin-Strom gegen das schnabelförmig sich ihm entgegenstrekkende Kanin-Vorgebirge anschlägt, scheint von ihm ein Nebenarm sich abzuspalten welcher. die Ostküste des Weissen Meeres entlang noch im Halse des Weissen Meeres, bis zur Dwina-Mündung, und über dieselbe westwärts hinaus spürbar ist.*

Den Beginn dieses Nebenarmes erkenne ich dort wo wir in der Osthälfte des Racheneinganges zum Weissen Meere schon unter 68⅜° n. Br. 7¾° R. maassen (vergl. oben); also schon südlich von der Schnabelspitze des Kanin-Vorgebirges.

Die Fortsetzung desselben ersehe ich aus dem meteorologischen Journal des «Warjäg», das während seiner Hinfahrt nach Archangelsk geführt wurde. Am Übergange des Halses von Weissen Meere in den blinden Sack desselben, und zwar an der Westküste (südlich der Insel Sosnowetz) unter 66° 24′ n. Br. wurden am 22. Juni nur 3½° R. gemessen. Von hier steuerte die Corvette gerade hinüber zur Ostküste («*Simnij Bereg*» genannt), auf das Vorgebirge «Intzy» los, und findet sich, nur 5 Stunden später, unter 66° n. Br. plötzlich in einer Temperatur des Küstenwassers von 13¾° R. Ein ungeheurer Temperatur-Sprung, über 10° R. betragend! Diese hohe Temperatur des Meerwassers erhielt sich aber fortlaufend bis zur Mündung der Dwina. Ich vermag sie mir aber in so früher Jahreszeit nur durch das Zusammentreffen des schon ursprünglich 8°, und mehr, warmen Wassers vom Kaninstrome, mit dem im Sande und unter südlicheren Breiten erwärmten

Dwina-Wasser, bei gleichzeitig untiefer Küstennähe und hinzukommender Insolation, zu erklären.

Die Beobachtung dass auf der Dwina-Barre nur bei frischen Nordwinden die Meeres-Temperatur sich damals zu Ende Juni bis auf $15\frac{1}{2}°$ R. erhob, bei Windstille dagegen sogleich auf nur wenig über 10° sank, bestätigt unsere Voraussetzung[21]). Auch wird sie dadurch bekräftigt dass anerkannter Maassen mit dem an der Ostküste des Weissen Meeres hervortretenden Kap *Semljänoj*, nicht süd- sondern vielmehr nordwärts, eine minder wüste Küste beginnt an welcher Baumwuchs wieder das Auge erfreut, und schöne Milch auf die treffliche Viehzucht schliessen lässt, die dort eben dadurch ermöglicht wird dass üppiger Graswuchs bis dicht an das Ufer reicht. Ja, nicht nur Gemüse sondern sogar etwas Gerste wird dort gebaut. Wohl auch hier wiederum die Warmwasser-Heizung des Golfstromes!

Ganz ohne Zusammenhang mit solcher Strömung wird es nun wohl auch nicht sein, dass gerade zum

---

21) Mit grosser Befriedigung finde ich in der Справочная книга Архангельской Губерніи на 1850 г. стр. 178 die umfassendste Bestätigung dessen dass dieser Umstand regelmässig stattfindet, und nicht als Ausnahme angesehen werden darf. Es wird dort mitgetheilt dass das am Wege von Archangelsk nach Onega, 85 Werst von erstgenannter Stadt gelegene Dorf *Sejusjma* als Badeort beliebt ist. Dort, heisst es, wird das Meerwasser bei NO, N, u. NW-Winden, welche bisweilen recht kalt sind, wärmer und erreicht sogar 17° R.; während bei SO, S, und SW-Winde, die bisweilen gar warm wehen, im Widerspruche zur Temperatur der Atmosphäre das Wasser kälter wird, ja sogar bis 4° erkaltet.

Ja, eine andere Bemerkung des Архангельскій Сборникъ I, 1, 1863. стр. 58, kommt unserem Beweise gleichfalls zu Hülfe. Sonderbar, heisst es dort, muss es erscheinen dass der Dwina-Busen, ungeachtet der im Frühjahre herrschenden NO-Winde sich früher von Eis reinigt als der Kandalakscha- und der Onega-Busen.

Kap *Intzy* sich schon im Februar die Küstenbewohner versammeln, um auf den Treibeis-Feldern die Robben und deren Neugeborene zu schlagen.

7) *An die Westküste Nowaja-Semlja's prallt der Golfstrom nicht unmittelbar an, sondern er wird von dem Lande durch einen beispielsweise 60 nautische Meilen breiten Küstenstreif kalten Wassers (wir beobachteten* 6°,1 *bis* 4¼° *R.*)[22]) *geschieden, welches einer tiefen Thalfurche im Meeresgrunde entspricht, von der wenigstens die Südhälfte Nowaja-Semlja's umgürtet wird.*

Sowohl das Weisse Meer als das Eismeer vor demselben, in der Richtung von Kanin nach Nowaja-Semlja, haben durchschnittlich eine Tiefe von nur 30 bis 40 Faden[23]). Die wenigen Lothungen die wir besitzen weisen darauf hin dass die in Rede stehende Thalfurche eine mehr als dreifach grössere Tiefe besitzt. Ich vermuthe dass in dieser Furche sich ein polarer Küstenstrom bewegt, der mit dem sowohl aus der Karischen Pforte[24]) als auch aus der so eiserfüllten Meerenge Matotschkin-Schar ostwärts strömenden Wasser in Verbindung stehen mag. Jedenfalls deutet aber auch dieses kältere Wasser von 6° bis 4°[25]) eine nicht unbeträchtliche Beimischung von Golfstrom-Wärme an, indem ja sogar an der wärmsten Beobachtungs-Station

22) Baer beobachtete an der Küste Nowaja-Semlja's zwischen dem 6. bis 13 August 3°,6 R.

23) Nur an sehr begränzter Stelle der Mittelgegend des Weissen Meeres findet sich ein 150 Faden tiefer Kessel.

24) Vergl. Lütke a. a. O. II p. 72, 78

25) Gerade diese Temperatur entspricht so hübsch dem von der Schwedischen Expedition an der Küste Spitzbergens beobachteten Maximum von 5°,1 R.

auf Nowaja-Semlja die Durchschnitts-Temperatur der Sommerwärme der Luft nur 3°,2 beträgt.

Schon am Westrande dieser Thalfurche massen wir (beim Übergang von 40 auf 60 Faden Totaltiefe) auf 40 Faden Tiefe 0°,8; vor Kostia-Schar 2°,4 auf 40 Faden, bei 6°,2 Oberflächen-Temperatur.

Ich kann mich des Gedankens nicht erwehren dass, da bekanntlich das Meer an der Südwestküste Norwegens sich zu einer analogen Thalfurche vertieft, diesen Erscheinungen eine gemeinsame allgemeinere geologische Ursache zu Grunde liegen dürfte. Sollte nicht im Zusammenhange mit dieser Thalfurche gleichfalls ein kälterer Küstenstrom, die West-Ufer Norwegens entlang nachgewiesen werden können[26])?

8) *Dem warmen Strome der Ostküste gegenüber, entspricht, die Westküste des Weissen Meeres entlang, ein kalter Strom, dessen Temperatur wir als die heimische, lokale ansehen dürften. Er scheint sich westlich vom Eingange zum Weissen Meere, die lappländische Küste westwärts entlang fortzusetzen.*

Nachdem wir, wie oben gesagt bei der Barre vor Archangelsk bis 15½° R. gemessen hatten, fanden wir an unserem Ankerplatze vor dem Kloster *Solowetsk* wieder bis 13⅓°. Auf der Fahrt zu den Solowetsk-Inseln östlich von denselben war inzwischen am Eingange in den Onega-Busen (65° n. Br.) das Thermometer auf 7½° R. gesunken.

Von diesen Inseln richteten wir unseren Lauf nordöstlich, zur lappländischen Küste. Das Thermometer

26) Dass diese Thalfurche Nowaja Semlja auch an seiner Südspitze umzieht, dagegen die bolschesemelskische Samojeden-Küste flach ist ersehe ich aus Lütke's Berichte (l. c. II, p. 94).

fiel rasch. Als wir am 21. Juli n. St. unter nahe 66° n. Br. in Sicht dieses West-Ufers (Térsky Béreg) vom Halse des Weissen Meere kamen, sank das Thermometer rasch auf 5° R.; dort wo 4 Wochen früher der «Warjäg» (vergl. oben) 3½° antraf. Die Küste zeigte sich fortlaufend mit Schneetriften bedekkt, die Luft war sehr rauh und die Meeres-Temperatur sank bis auf 4°; aber nicht tiefer. So ging es fort bis 67¾° n. Br. und 41⅔° östl. Länge, also bis in das westliche Drittheil des Racheneinganges zum Weissen Meere.

Bedenken wir dass die durchschnittliche Jahres-Temperatur der Luft bei Archangelsk 0°,7 R. beträgt, die durchschnittliche des Winters — 9°,7, die des Frühjahres noch immer — 0°,3, und dass ferner die Dwina erst Mitte Mai ihre Eisdekke ins Meer hinausschikkt, so werden wir drei Breitengrade nördlich von Archangelsk die Meeres-Temperatur von 3½° — 5° im Juli, eher über als unter unserer Erwartung finden und geneigt sein sie als die wenig getrübte örtliche anzusehen.

So wie wir unseren Lauf, vom Westufer des Racheneinganges ab, gegen das Kanin-Vorgebirge, also gegen das Ostufer desselben richteten und unter 68° etwa die Mittellinie des Racheneinganges erreicht hatten, stieg die Meeres-Temperatur auf 5°, unter 68⅔°, noch etwas näher zum Ostufer auf 7¾° u. s. w., wie oben gezeigt. Wir waren aus der Lokaltemperatur des Weissen Meeres in diejenige des Golfstromes getreten.

Hätten wir, nordwärts gehend, uns an das lappländische Ufer gehalten, so wären wir ohne Zweifel noch weit über das *Swätoj*-Vorgebirge im kalten Wasser geblieben. Den Beweis dafür liefert mir das auf der

Hinreise nach Archangelsk geführte meteorologische Journal des «Warjäg», denn unter 68° 24′ n. Br., westlich vom Swätoj-Vorgebirge sank das Thermometer rasch bis auf 4¾°, und weiter südwärts wie gesagt auf das Minimum von 3½° R. Nicht nur weil damals der «Warjäg» vier Wochen früher (3. Juli) als auf der Rükkehr von Nowaja-Semlja (31. Juli) den Meridian des Swätoj-Vorgebirges passirte, sondern entschieden deshalb weil wir zu Ende Juli diesen Meridian nicht in der Küstennähe sondern 1½ Breitengrade *nördlicher*, und deshalb im Golfstrome passirten, traf der «Warjäg» auf seiner Rükkehr unter demselben Meridiane nicht etwa wie bei der Hinreise 6° und 5°, sondern 8½° R. an.

Dieser kalte Strom nimmt die volle Tiefe des Meeres ein, so dass also im Grunde, auf 30 bis 35 Faden, kein polarer Unterstrom vom Thermometer angegeben wird; wir fanden vielmehr im Grunde die Temperatur nur um etwa 1° R. kälter als an der Oberfläche.

9) *In geringerem Grade scheint das Analogon der unter 8) für das Weisse Meer nachgewiesenen Verhältnisse auch in dem diminutiven Analogon des Weissen Meeres, im Warangerfjorde, statt zu haben.*

Auf der Hinreise nach Archangelsk ergaben die auf dem «Warjäg» gemessenen Meeres-Temperaturen ein plötzliches Sinken auf 5° ja 4¾° so wie das Schiff, vom Nordkyn kommend *Wardö* erreichte; während es doch bei der Fischer-Halbinsel (Rybatschej) und weiter ostwärts bis halbweges zwischen den *Sieben Inseln* (Ssemj Ostrowov) und dem Swätoj-Vorgebirge 6° notirt. Der Unterschied ist freilich gering, wiederholte sich aber als wir auf dem «Warjäg» mehr als 6 Wo-

chen später dieselben Gewässer befuhren, indem wir im Warangerfjord überall 8° ja bis 10° maassen, so wie wir uns aber *Wardö* näherten ein Sinken auf 7° beobachteten und auch westwärts, da wir im Angesichte der Küste dampften, bis Hammerfest, ja sogar bis Tromsoë stets dieselbe niedrige Temperatur ($6^3/_4$ bis höchstens $7^1/_2$°) behielten[27]).

Also auch im Warangerfjord geht wärmeres, durch den Golfstrom alterirtes Wasser, dessen Osthälfte entlang, während an der Westküste des Einganges zum Warangerfjord und westwärts die gesammte Küste Norwegens entlang kälteres Wasser zu finden ist. Der Mittelstreifen des warmen Nordkap-Stromes scheint also nordwärts weiter ab von Wardö und von der Fischerhalbinsel zu liegen.

10) *Noch bei* Kolgujev *verräth sich der Golfstrom, abgesehen von seiner Temperatur, durch die bekannte blaue Färbung und einen höheren Salzgehalt, der jedoch schon merklich alterirt erscheint.*

Wir beschifften dort so dunkel violettblau gefärbtes Wasser dass ich überzeugt war, es müsse von mikroskopischen Thier- oder Pflanzenformen wimmeln. Gross war unser Erstaunen, als unter dem Mikroskope auf frischer That nichts zu entdekken war.

Dasselbe Wasser welches Professor C. Schmidt in seinem Laboratorium in Dorpat zu untersuchen die Güte gehabt hat ergab ein spezifisches Gewicht von 1,02518 bei 20°,4 Cels.; mithin einen Salzgehalt von 3,4238 Procent.

27) Interessant ist es, die Übereinstimmung dieser Meeres-Temperaturen mit den Luft-Temperaturen zu Wardö, Hammerfest und Tromsöe zu verfolgen. Siehe Petermann's in Rede stehende Abhandlung p. 208.

Wir besitzen durch Reinike[28]) eine Reihenfolge von Bestimmungen des Salzgehaltes im Weissen Meere und an der lappländischen Küste des Eismeeres, welche ich hier zusammenstellen will.

	Spezif. Gewicht bei 0 -Wärme.
Auf der Barre der Dwina	1,017
Bei den Simnija Gory {	1,018 bei Ebbe
.....	1,021 bei Fluth
Beim blinden Ende der Onega-Bucht.	dasselbe
Bei den Solowetskischen Inseln.....	1,023
Beim Eingange zum Kandalakscha Busen.....	1,023
Bei Sosnowetz	1,024
Beim Vorgebirge Orlov	1,025
bis	1,026 bei Fluth
Beim Swätoj-Vorgebirge.....	1,026
Beim Kola-Busen.....	1,027
Bei Wardö.....	1,028.

Auf der Dwina-Barre fand sich also das Meerwasser bis zu einem Salzgehalte von $2^1/_2$ Procent versüsst, und der Salzgehalt nahm in sehr regelmässiger Weise zu, je mehr die Schöpfstelle sich dem Ausgange aus dem Weissen Meere näherte. Zugleich stieg der Salzgehalt an der lappländischen Küste in der Richtung von Ost nach West, so dass er bei *Wardö* sein Maximum, mit mehr als $3^3/_4$ Procent erreichte.

Wenn wir nun im Kaninstrome einen Salzgehalt von nicht voll $3^1/_2$ Procent vorfanden, so ist derselbe für ein Polarmeer allerdings stark genug, um auf Theil-

28) Гидрографическое описаніе сѣвернаго берега Россіи, 1850, I, стр. 20 und Архангельскій сборникъ I, 1, 1863, p. 25, 30.

nahme des Golfstromes hinzuweisen; indessen stellt sich doch gar keine Übereinstimmung mit den schroffen Unterschieden in den Temperaturen heraus, und bleibt in dieser Hinsicht weiteren Untersuchungen noch das ganze Feld offen.

Zu Gunsten der Staatswirthschaft lässt sich aber schon jetzt der Schluss ziehen dass die Salzsiedereien im Onega-Busen an vollkommen verfehlter Stelle angelegt sind, und dass dieselben entweder an die Küste westwärts vom Swätoj-Vorgebirge, an die Südostküste des Warangerfjord, oder auch an die Nordhälfte der Ostküste des Weissen Meeres verlegt werden müssten, an die oben nachgewiesene Abzweigung des Kaninstromes. Das sind Örtlichkeiten an denen zugleich das nöthige Holz sich leicht beschaffen lässt.

Es kann gewiss keiner Frage unterliegen dass die Menge sowohl der niederen Thiere welche an der lappländischen Küste gefunden werden, und neuerdings von Seiten der St. Petersburger Naturforscher-Gesellschaft mit so bedeutendem Erfolge durch Herrn Jarshinskij ausgebeutet worden, als auch die damit im Zusammenhange stehende Unmasse von Fischen, Häringen, Stokkfischen, so wie deren Vertilger Haien und Robben aller Arten, durch das Zusammenstossen der Ausläufer des Golfstromes mit den nordischen Gewässern bedingt wird. Indessen müssen wir leider den eingehenderen Nachweis dieses Zusammenhanges noch immer der Zukunft anheim geben.

Dass Dr. Petermann mit vollstem Rechte von einer unmittelbaren Warmwasser-Heizung gesprochen, rief uns die auffallende Übereinstimmung der Lufttemperatur, und die offenbare Abhängigkeit derselben

von der Meeres-Temperatur überall ins Bewusstsein. Wir hätten, auch ohne die Meeres-Temperatur zu messen, dem Gefühle und dem Luft-Thermometer nach fast immer richtig bestimmen können, ob wir uns im Warmwasser der Golfstrom-Ausläufer befanden, oder nicht. Von welcher Seite der Luftzug, der Wind, kam, war entschieden von untergeordneterem Einflusse auf die Luft-Temperatur.

Am rauhesten war die Luft (nachts bis 5° sinkend) an der ohnehin sehr trostlosen Westküste des Halses vom Weissen Meere (Terskij Bereg), dessen kalte Strömung entschieden deprimirend wirkt, so dass im Kandalakscha-Busen, wenn gleich unter nördlicherer Breite, dennoch die Vegetation reicher ist, als an dieser Westküste. Auf den wärmsten Partien des Golfstromes stand auch die Luft-Temperatur über 10°[29]), blieb jedoch stets unter den höchsten Angaben des Thermometers, wie solche durch die Insolation, sei es im seichten Wasser, sei es in reflektirender Nähe von Felsküsten hervorgerufen wurden. So lasen wir beim Ankerlichten vor *Solowetsk* 14°,4, im Katharinenhafen des Kola-Busens sogar 16°,4 (am ersten August, unter $69^1/_3$ n. Br.) an unserem Thermometer ab, und daselbst sogar um Mitternacht noch über 12°.

Die schwankendsten Luft-Temperaturen erprobten wir an unserem Ankerplatze im Kostin-Schar Nowaja-Semlja's (71° n. Br.). Das Schiffsjournal notirte hier am 24. Juli bis 9°,8; am darauf folgenden Tage schon nicht mehr als 6°,3 und in der nun folgenden Nacht bis 3° hinab.

29) Noch unter der höchsten Breite die wir erreichten (71° 14′) hatten wir zu Mittag 8°, um Mitternacht noch 6° R. Luft-Temperatur.

Am selben 24. Juli stieg aber während meiner Excursion auf der Insel selbst, sogar beim Scheine der Mitternacht-Sonne, im Schatten, das Thermometer bis etwas mehr als 14° R. Tages darauf hatten wir dort bei drükkender Schwüle drei Mal hinter einander sich wiederholendes Donnern, von schwachem, bald vorübergehendem Gewitterregen begleitet.

Durch steile Abstürze gezwungen im Bette eines beträchtlichen Gebirgsbaches von etwa 40 Schritt Breite knietief zu waten, war ich erstaunt über die Wärme seines rasch sprudelnden Wassers, das ich unter 71° n. Br. für eiskalt zu halten allen Grund hatte. Ich wollte meinen Augen nicht trauen als das Thermometer näher zur Mündung dieses Baches ins Meer 11°,1 R., höher aufwärts wo viel Wasser aus Seen zufloss noch 10°, und sogar dicht bei beträchtlichen Schneetriften welche, im Schutze steiler Uferwände zusammengeweht den Bach reichlich speisten, noch immer über 8° R. im Bachwasser maass. Es ist begreiflich dass ich argwöhnte, es müssten sich warme Quellen, Thermen, auffinden lassen. Statt dessen fand ich das Wasser in den vielen flachen Seen von eben solcher Temperatur.

Ich machte nun einen Gegenversuch, indem ich eine ausnahmsweise kalte Quelle aufsuchte, die zweifellos von einem flachen See gespeist wurde. Das Wasser dieses Sees sikkerte durch eine 4′, und mehr, dikke Schicht zerfallenen, aber von guter Grasnarbe bedekkten Thonschiefers und erschien dann als Quelle zu Tage. Diese Quelle hatte nicht mehr als 3°,2 Wärme.

Es konnte also keinem Zweifel unterliegen dass jene hohe Temperatur des Bachwassers, von mehr als

11°, lediglich der ausserordentlichen Wirksamkeit der Insolation zugeschrieben werden musste, welche auf dem dunkelfarbenen Thonschiefergebirge zu so grosser Kraft gedieh.

Dieser bedeutende Antheil der Insolation an Erwärmung des Wassers, sei es unmittelbar an der Küste und auf den Untiefen des Meeres überhaupt, sei es mittelbar durch die mächtigen Süsswasser-Zuflüsse, welche auch im höchsten Norden, Unmassen auf dem Festlande gesammelter Wärme-Mengen dem Meere zuführen, dieser Antheil ist es, auf den ich habe aufmerksam machen wollen. Er ist um so beachtenswerther, als der tägliche Spielraum der Veränderungen in der Meeres-Temperatur so gering ist, dass er sich häufig der Beobachtung fast entzieht.

Im Katharinenhafen des Kola-Busens unter 69½° n. Br. wo nur zur Fluthzeit ein Durchströmen des Meerwassers stattfinden konnte, hielt sich die Temperatur der Oberfläche des Meeres auf 10° bis 11°,5, während in 10 Faden Tiefe 8°,5; in 40 Faden Tiefe 8°,0 und in 75 Faden Tiefe noch 6°,8 gemessen wurden. Die Insolation war, wie schon angeführt, ausserordentlich stark, so dass die Luft-Temperatur bis 16°,4 um 4 Uhr nachmittags des 1. August stieg.

Wir wollen uns hier dagegen verwahren als hätten wir, von «Strömungen» sprechend, irgend welche direkte Nachweise vom Fliessen des Wassers, nach gewissen Richtungen hin, vor Augen gehabt. Unter «Strom» ist in dieser Abhandlung stets nur das Resultat der Temperatur-Messungen verstanden worden. Es versteht sich allerdings dabei von selbst dass wir, die Wasser-Temperatur des Aequatorialstromes bei

Kolgujev wiederfindend, voraussetzen das Wasser sei von W. nach O. dahin geflossen; oder dass wir, das Eindringen der Golfstroms-Temperatur die Ostküste des Weissen Meeres entlang nachweisend, voraussetzen, an der Westküste desselben Meeres fliesse das kalte Wasser ab, und (als Gegenstrom des Aequatorialstromes der im Hohen verläuft) die Küste entlang gegen Westen. Keinerlei direkte Beobachtungen bestätigen jedoch bisher diese Annahme, sondern in Bezug auf diese bleibt noch Alles zu thun übrig. Hoffen wir dass unsere Marine auch in dieser Beziehung bald Rath schaffen wird.

Nur bis 5 Faden Tiefe drangen Reinike's Untersuchungen[30]), und erwiesen stets volle Übereinstimmung mit der Oberflächen-Strömung. Unsere bathometrischen Temperatur-Untersuchungen wiesen, wie wir gesehen haben, auf dasselbe Verhalten hin. Was wir bisher wissen ist, dass es, zumal in der gemiedenen Osthälfte des Einganges zum Weissen Meere, in diesem reissende Strömungen giebt[31]), und dass dieselben an der Westküste des Weissen Meeres eine Schnelligkeit von 2 bis 4½ nautischen Meilen in der Stunde erreichen. Die Fluth, von Wardö, aus NW. kommend, erreicht binnen 7 Mondstunden das Vorgebirge *Gorodetzkoj*. An der Westküste des Halses vom Weissen Meere soll die von der Fluth bedingte Strömung binnen 12 Stunden einen vollen Rundlauf aus allen Him-

30) Гидрографическое описанIе сѣвернаго берега Россіи, 1850, I, стр. 23; ebendass. 20, und Архангельскій сборникъ I, 1, 1863, стр. 33.

31) Литке, четырекратное путешествіе 1828, I. стр. 115, 175, 176.

melsrichtungen durchmachen[32]); bei Anfang der Ebbe aus NO., darauf aus O., und endlich bei voller Ebbe aus SO. kommend; dann beginnt die Fluth mit einer Strömung aus W., darauf kommt sie aus N. und endet bei vollem Wasser mit der Richtung aus NO.

Wenn dem so ist, so muss vorausgesetzt werden dass, unabhängig von diesem oberflächlichen periodischen Kreisen, die Hauptmasse des Wassers in der Richtung sich fortbewegt welche uns das Thermometer nachzuweisen schien. Geht in der That in das Weisse *Meer* keine Strömung kalten Polarwassers hinein, wie es unsere Beobachtungen wahrscheinlich machen, so spricht die von uns vorgefundene Tiefen-Temperatur von 4° R. im Juli, für die Gewalt der oben berührten Insolation noch unter dem Polarkreise; denn die durchschnittliche Jahres-Temperatur der Luft erreicht in Archangelsk noch nicht 1° R. Allerdings ist das Weisse *Meer* ein verhältnissmässig flaches Gewässer, doch sollen im Mittelpunkte seiner magenförmigen Ausweitung sogar 150 Faden Lothleine den Grund noch nicht erreicht haben.

Gern bin ich bereit zuzugeben dass wir im Sommer 1870 unter ganz besonders günstigen Temperatur-Verhältnissen Nowaja-Semlja besuchten, welche ja auch schon im Sommer 1869 Capt. Palliser und Johannesen begegnet waren[33]). Wir fanden ja nicht ein Mal Gelegenheit Eis zu sehen. Das ändert aber doch nichts an dem unzweifelhaften Resultate, dass der Golfstrom

32) Литке, II, стр. 174, 190.

33) Auch im Jahre 1734 traf es der Lieutenant Murawjew im Karischen Meere eben so glükklich; dagegen in den darauf folgenden Jahren es dort viel Eis gab.

unter den Meridianen von Kolgujev noch mit fast ganz derselben Temperatur aufzutreten vermag wie im nordatlantischen Ozean im Angesichte der Lofodden.

Es versteht sich von selbst dass in den Jahren 1819 als Lasarev die Westküste Nowaja-Semlja's ganz mit Eis besetzt fand, und 1821 als Lütke noch um die Mitte des August wegen des Eises nicht nach *Kostin-Schar* gelangen konnte, den wir so leicht erreichten; es versteht sich von selbst, sage ich, dass in solchen Jahren die Ausläufer des Golfstromes durch die herangetriebenen Eismassen bedeutend stärker abgekühlt werden müssen.

In Jahrgängen in denen z. B. der Eingang zum Weissen Meere sich besonders spät von Treibeis reinigt, so dass statt zu Anfang Juni erst zu Ende dieses Monats[34]) alles Eis geschwunden ist, dürften wohl die Temperaturen des Kanin-Stromes nur viel später im Jahre sich herauszuarbeiten vermögen. Anhaltende Winde, zumal aber stärkeres Andrängen des Polarstromes in manchen Jahren, mögen auch das Bette des Kanin-Stromes beträchtlich verschieben[35]), aber das Alles ändert an der Hauptsache nichts.

Auf seiner ohnehin langsamen Wanderung von der Küste Norwegens, innerhalb des Polarkreises, bis Kolgujev, unterliegt der Golfstrom zahlreichen abkühlenden Einflüssen. Da wir nun, hier wie dort, fast unver-

---

34) Рейнике, описаніе сѣверныхъ береговъ Россіи I, стр. 34 und Архангельскій сборникъ I, 1. 1863, p. 57.

35) Eine Stelle in Reinike's Werke (a a. O. p. 24) scheint darauf hinzuweisen, indem er anführt dass im Juni die Wasser-Temperatur in der Dwina 10°, im Kandalakscha-Busen im Juli und August 7 bis 8°, bei Sosnowetz 6°, und beim *Swätoj-Vorgebirge* bis $9^1/_2$° betrage.

ändert dieselbe Temperatur vorfanden, so bleibt uns, wenn nicht einst ein Zuströmen heissen Wasser aus dem Erdinnern zum Meeresboden jener Gegenden nachgewiesen werden sollte, keine andere Ersatzquelle für den Wärmeverlust, als die unmittelbare Wirkung sommerlicher Insolation auf das Meerwasser.

Der Erguss hoch erwärmten Süsswassers vom Festlande her, vermag nur indirekt mitzuwirken, indem wir nachgewiesen haben, dass bei Weitem der grösste Theil der russischen Nordküsten von kälterem Meereswasser unmittelbar umspült wird; das erwärmte Süsswasser dürfte also nur das so kalte Küstenwasser gleichsam vorwärmen, damit dem Warmwasser des Golfstromes eine zu kühle nachbarliche Berührung und Einmischung erspart werde.

Jedenfalls stehen wir vor einem Gewirre mitwirkender Faktoren, von denen jeder einzelne allerdings eine genau berechenbare mathematische Grösse ist. Nichts destoweniger wird es aber noch gar lange dauern bis die physikalische Geographie im Stande sein mag, uns auch nur diejenigen Elemente zu liefern welche nöthig sind um im gegebenen Falle einer hochnordischen Meeres-Temperatur von 2°, oder weniger, entscheiden zu können, in wie weit und ob überhaupt das Warmwasser des Golfstromes dabei mit im Spiele ist.

Um so dringender verlangen ähnliche Fragen den Nachweis des einfachen Thatbestandes, wie er z. B. durch den «Warjäg» vollkommen gelegentlich dieses Mal hat geliefert werden können. Ich müsste meine ganze Vergangenheit fortläugnen, wollte ich bei dieser Gelegenheit nicht die Hoffnung aussprechen, das sibirische Polarmeer werde bei uns baldiger Berükk-

sichtigung gewürdigt werden. Für Diejenigen denen nur der augenblikkliche materielle Vortheil etwas gilt mag darauf hingewiesen sein dass das Polarmeer grosse Schätze birgt. Man ereifert sich über den Vernichtungsraub der die Amerikanischen Walfischfänger in unserem Berings-Arme bereichert, dem die betriebsamen Norweger seit wenigen Jahren in der Kola-Gegend und im Karischen Meere nachgehen. Die Schätze sind eben da. Statt immer wieder daran zu denken wo ein mit Feuerschlünden bewaffneter Argus herzunehmen wäre um sie zu hüthen, eröffne man voran die Einsicht in die Natur jener Gegenden, und nehme dann frischen Muthes die Ausbeutung derselben selbst rationell in Angriff, bevor uns in unseren eigenen Gränzen der Vorrang von Fremden abgelaufen wird.

Zum Schlusse aber habe ich noch einer Verpflichtung zu genügen indem ich Herrn Dr. Petermann die gebührende Anerkennung zolle. Auf der festen Grundlage welche er uns durch seine Verarbeitung des Gegenstandes geboten, haben wir, scheint mir, manche wesentliche Berichtigung ausführen können. Welch' mühsames Wirken jedoch in solcher Vorarbeit verborgen liegt wissen die Wenigsten richtig zu würdigen. So mögen wir denn die geistige Arbeit an ihren Früchten erkennen und uns ins Gedächtniss rufen dass wir die Voraussetzungen dieses verdienstvollen Gelehrten über das Verhalten des Golfstromes im Weissen Meere, bei Nowaja-Semlja und jenseit dieser Insel, «kühn» genannt haben. «Allzukühn» hätten wir sagen sollen im Hinblikke auf den Mangel an direktem Forschungsmateriale.

Wenn wir nun an Ort und Stelle gefunden dass die

Natur noch kühner gewesen als Dr. Petermann's Voraussetzungen, dass sie z. B. dort 10° bot, wo ihr der Gelehrte nur 6° zumuthete, so geht daraus hervor, dass das was uns «kühn» schien thatsächlich doch nur vorsichtsvoll war, und dass gründliches Verarbeiten wissenschaftlichen Materiales ausser der tieferen wissenschaftlichen Einsicht auch noch *wissenschaftliche Ahnungen* eingiebt, welche sich, wider Erwarten der oberflächlich urtheilenden Menge, so glänzend bewähren können, wie im hier gegebenen Falle.

(Aus dem Bulletin T. XV, pag. 409 — 434.)

$\frac{30 \text{ September}}{12 \text{ October}}$ 1869.

Bericht über eine im Jahre 1869 zu linguistischen Zwecken ausgeführte Reise, von F. J. Wiedemann.

Über meine in diesem Sommer gemachte Reise habe ich die Ehre der Classe Folgendes zu berichten.

Den Hauptzweck derselben, das Magyarische auch als lebende Sprache aus dem Munde des Volkes selbst zu hören und mir an Ort und Stelle über dasselbe und seine Dialekte noch mancherlei Auskünfte zu holen, die man in Lehrbüchern vergebens sucht, diesen Hauptzweck habe ich vollständig erreicht. Zwar habe ich den Prof. Hunfalvy, auf dessen Hülfe ich in dieser Beziehung besonders gerechnet hatte, der aber verreist war, nicht gesehen, obgleich ich schon vor dem von ihm bestimmten Termin in Pesth war und den Tag meiner Rückreise nach St. Petersburg so weit verschob, wie es nur irgend möglich war, aber der Prof. Toldy, mit dem ich durch einen glücklichen Zufall zusammenkam, war so freundlich, mir die von Hrn. Hunfalvy gehofften Auskünfte zu geben. An Gelegenheit, magyarisch sprechen zu hören, fehlte es natürlich nicht, da ich Zeit genug hatte, mich auf Strassen und Plätzen zu bewegen. Man hört wohl auch eben so viel Deutsch, und alle Kaufläden haben neben den magyarischen

Überschriften auch deutsche, zum Theil auch welche mit hebräischer und cyrillischer Schrift für Juden und Serben, aber die unteren Volksclassen hört man vorzugsweise magyarisch reden, und an zwei Stellen ist diese Sprache die allein herrschende, nämlich in der Kirche, wo ich zwei magyarische Predigten zu hören Gelegenheit hatte, und im Nationaltheater, das ich ebenfalls ein Paar Mal besuchte, und wo Alles magyarisch spricht, vom Gensd'arme beim Eingange und Logenschliesser bis zur ersten Sängerin, denn selbst italiänische Opern werden in magyarischer Übersetzung gegeben. Am liebsten hätte ich freilich noch Reden im Abgeordnetenhause gehört, aber dieses tagte zur Zeit meiner Anwesenheit nicht.

Eine zweite Absicht bei meiner Reise nach Pesth blieb wegen Hrn. Hunfalvy's Abwesenheit leider unerreicht, nämlich die Ansicht der von Reguly auf seiner Reise gesammelten ostjakischen Texte und respective deren Benutzung für meine lexikalischen Sammlungen.

Meine Reise durch Deutschland, bevor ich nach Ungarn kam, benutzte ich, um in den Städten mit grösseren Bibliotheken, wenn ich mich längere Zeit dort aufhielt, nach ein Paar unseren hiesigen Bibliotheken fehlenden Büchern zu forschen, in welchen sich ein Paar Aufsätze über das Volk und die Sprache der ausgestorbenen Kreewingen in Kurland befinden, und die um so wichtiger sind, je spärlicher die Nachrichten über diesen der finnischen Familie angehörigen Volksstamm vorhanden sind. Nachdem ich in Berlin, Dresden, Jena, selbst Göttingen vergeblich gesucht hatte, war ich endlich so glücklich in Heidelberg ganz

unverhofft wenigstens das eine von beiden, und zwar das wichtigere, zu finden, das andere war leider nirgends aufzutreiben. Es enthält freilich nach dem Citat daraus auch nur eine wenig haltbare Meinung über die Abstammung jener Kreewingen, aber nichts über ihre Sprache, in welcher doch der Hauptentscheidungsgrund für die Frage über ihre Abstammung zu entnehmen ist.

Auf meiner Fahrt vor dem Eintritt in Ungarn habe ich vielfache Gelegenheit gehabt, an deutschen und italiänischen Dialekten Studien zu machen, allein da diese meiner Stellung bei der Akademie ziemlich fern liegen, so haben sie mehr nur ein privates Interesse für mich, und ich enthalte mich daher, darüber in's Detail einzugehen. Ich erlaube mir nur zu bemerken, dass von deutschen Dialekten der friesische mir der interessanteste gewesen ist, theils weil er noch so wenig gekannt ist, theils wegen ganz eigenthümlicher Lautverhältnisse und wegen seiner Stellung zum Englischen und Dänischen, und dass ich von italiänischen Dialekten die von Tessino, Mailand und Venedig zu hören und zu beobachten Gelegenheit gehabt habe, von denen die beiden ersten dem nur mit der Schriftsprache Bekannten fast ganz unverständlich sind.

(Aus dem Bulletin, T. XIV, pag. 349 — 350.)

$\frac{12}{24}$ October 1871.

Bericht über die im Reval'schen Rathsarchiv für die russisch-livländischen Wechselbeziehungen im 15. und 16. Jahrhundert ausgeführten Untersuchungen. Von Dr. Hermann Hildebrand.

Bei der Vielseitigkeit der Berührungen Russland's mit dem benachbarten Livland während des ganzen Mittelalters war es ein sich selbst rechtfertigendes Unternehmen, welches Napiersky in der Sammlung der Russisch-Livländischen Urkunden zur Ausführung brachte. Welch' reicher historischer und linguistischer Stoff mit denselben der Einsamkeit der Archive entrissen und zum wissenschaftlichen Gemeingut geworden, ist weder dem Geschichts- noch Sprachforscher unbekannt geblieben. Die rege Handelsverbindung Riga's mit Polozk war für die Geschichte neu entdeckt, die vielfach räthselhafte Haltung Gedemin's erschien hier zuerst in hellerem Lichte, für den älteren hansischen Verkehr in Nowgorod waren die werthvollsten Aufklärungen gewonnen.

Trotz der Fülle des neu zu Tage Geförderten gewährte der Reichthum der Rigischen Archive eine

noch immer beträchtliche Nachlese[1]). Und doch waren durch diese Nachforschungen im Wesentlichen erst die Schätze, welche die eine Stadt in jenen Beziehungen beherbergte, gehoben. Durch das bereits Gewonnene konnte das Verlangen nach Durchforschung weiterer Urkundensammlungen nicht gemindert werden, um so weniger, als hiermit eigentlich erst der Massstab für den Reichthum der ostseeprovinziellen Archive für jene Verhältnisse gefunden war. Sah man zunächst von den schwerer erreichbaren, dazu schon mehr ausgebeuteten norddeutschen Archiven[2]) auch ganz ab, so versprach vor Allem das des Reval'schen Raths eine auch grössere Arbeit vergeltende Ausbeute.

Erschien es den allgemeinen historischen Verhältnissen entsprechend, dass Riga so stattlichen Reichthum an litauischen und Polozker Urkunden zeigte, für die spätere Entwicklung des Nowgoroder Handels dagegen im Vergleich nur wenig bot, — hat es ja sein geringeres Interesse an dem letzteren uns in mehreren Briefen des 15. Jahrh. ausdrücklich bezeugt — so liess sich, besonders nachdem das Dorpat'sche Archiv durchs Feuer vernichtet worden, auf Grund derselben bekannten allgemeinen Verhältnisse das Revalsche von vornherein als die ergiebigste Fundgrube

---

1) Vgl. über dieselbe meinen «Bericht über die in Rigischen Archiven vornämlich für litauische und westrussische Geschichte angestellten Forschungen» im Bulletin de l'Acad. Imp. des Sciences de St. Pétersbourg Tom. VI (1868), pag. 548—567.

2) Die Archäographische Commission befindet sich z. B. im Besitz einer bedeutenden Anzahl von Regesten und Urkundenabschriften aus dem Danziger Stadtarchiv, welche vor Allem zur litauischen Geschichte und der des Kontors von Kowno im 14., 15. und 16. Jahrh. wesentliche Beiträge liefern.

namentlich für die Geschichte des Nowgoroder Handels hinstellen.

Nachdem mir von Seiten der Kaiserl. Akademie der Wissenschaften der Auftrag zur Durchforschung dieses Archivs zu Theil geworden, haben sich jene Muthmassungen im Verlaufe der im Juli 1870 begonnenen und ein volles Jahr in Anspruch nehmenden Arbeit in allen Beziehungen bestätigt, oder vielmehr die Ausbeute hat die gehegten Erwartungen übertroffen. Freilich auch die Arbeit hat sich als eine bedeutend grössere ergeben, namentlich weil die Ordnung, in welcher das Archiv sich augenblicklich noch befindet, sich als keine unsere Zwecke wesentlich fördernde erwies, sodann weil die theilweise Aufnahme der sehr umfangreichen livländischen Land- und Städtetags-, sowie der Hanserecesse, die anfangs nicht beabsichtigt war, doch schliesslich unumgänglich erschien.

Die jetzige Ordnung der Archivalien bis auf 1561 herab ist in den 40ger Jahren durch F. G. von Bunge hergestellt worden.[3]) Dieselbe ist in der Hauptsache eine chronologische, wobei aus äusseren Gründen Papiere und Pergamente meist getrennt sind; daneben sind gewisse Arten von Aufzeichnungen, Recesse, städtische Steuerregister, Rechnungen, Testamente und überhaupt ein grosser Theil der Privatacten, für sich, also sachlich, geordnet; schliesslich scheinen erst in späterer Zeit mit Rücksicht auf die Benutzung zu bestimmten Zwecken die den Güterbesitz in Estland betreffenden, sodann die von Herren-

3) In den «Nachrichten über das alte Archiv des Rathes zu Reval» (Archiv für die Gesch. Liv-, Esth- und Curlands III, pag. 293 ff.) hat er Auskunft über diese Arbeit ertheilt.

meistern, Ordensgebietigern und der hohen Geistlichkeit des Landes herrührenden Urkunden in gesonderte Abtheilungen gebracht zu sein.

Der Hauptvortheil, den ein sachlich geordnetes Archiv gewährt, indem es dem einzelnen Verhältnissen oder Gegenständen Nachforschenden sich auf gewisse Abtheilungen zu beschränken erlaubt, war hier nicht zu erreichen. Sollte Vollständigkeit beim Sammeln einigermassen erstrebt werden, so erübrigte nur die Durchmusterung aller vorhandenen Aufzeichnungen. Die chronologische Anordnung gewährte eben nur schon während der Arbeit einen Ueberblick über die Entwicklung der Verhältnisse und erleichterte die Bestimmung der grösseren oder geringeren Wichtigkeit eines Actenstückes. Selbst die sachlich geordneten Abtheilungen (mit Ausnahme etwa der Testamente und der den Güterbesitz betreffenden Urkunden) schienen nicht derart angelegt, dass sie als für uns unwesentlich bei Seite hätten gelassen werden können. Schon um einzelnen verirrten Documenten anderen Inhalts nachzuspüren mussten Abtheilungen, die für uns nur geringes Interesse hatten, durchstöbert werden — und bei nur wenigen geschah dies ganz ohne Erfolg.

Der ganze, auf etwa 15,000 Documente zu veranschlagende Urkundenvorrath ist in 41 grössere und kleinere Blechkästen vertheilt, deren Inhalt wir hier kurz angeben:

1) Papiere und Pergamente von 1237—1410; 2) Dergl. von 1411—1415 nebst einzelnen von 1425—1430; 3) Dergl. von 1416—1422, 1426—1428 nebst wenigen von 1400—1416; 4) Dergl. von 1422—1425. 5) Papiere von 1429—1439; 6) Dergl. von 1440—1490; 7) Dergl. von 1491—1500; 8) Dergl. von 1501—1523; 9) Dergl. von 1524—

1529; 10) Dergl. von 1530—1534; 11) Dergl. von 1535—1540; 12) Dergl. von 1541—1547; 13) Dergl. von 1548—1552; 14) Dergl. von 1553—1559; 15) Dergl. von 1560—1561 nebst Papieren zur Liv- und Estländischen Brieflade von 1540—1561. 16) Pergamente von 1431—1439 und Testamente auf Pergament von 1435—1495; 17) Pergamente von 1440—1465 (meist privaten Inhalts, Zutruwebriefe, Vollmachten, Apellationssachen, daneben auch ein Theil der Lübischen Correspondenz); 18) Dergl. von 1466—1489 (desselben Inhalts); 19) Dergl. von 1490—1500 (desselben Inhalts) nebst einzelnen Papieren von 1480—1540; 20) Dergl. von 1501—1512 und 1531—1545 (desselben Inhalts); 21) Dergl. von 1502—1511 und 1513—1530 (desselben Inhalts); 22) Dergl. von 1546—1625 (desselben Inhalts), ferner mehrere herrmeisterliche Confirmationen, erzbischöfliche und bischöfliche Schreiben von 1501—1561. 23) Hanse-, livländische Land- und Städtetagsrecesse des 15. Jahrh. bis 1505; 24) Dergl. von 1506—1540; 25) Dergl. von 1541—1559. 26) Städtische Rechnungen, Schosszettel, Verzeichnisse von Ausgaben für Kriegszwecke, Luxusgesetze und Kleiderordnungen aus dem 15. und 16. Jahrh.; 27) Pfundzoll- und Acciserechnungen aus dem 16. Jahrh. nebst einzelnen herrmeisterlichen und erzbischöflichen Schreiben von 1556—1557. 28) Testamente auf Papier von 1442—1700; 29) Nachlassinventarien aus dem 16. Jahrh.; 30) Privatrechtsstreitigkeiten von 1525—1550. 31) Privatsachen verschiedensten Inhalts aus dem 16. und 17. Jahrh.; 32) Dergl. aus dem 16. Jahrh. (fast ganz vermodert). 33) Undatirte Papiere von c. 1480—1560 (meist Concepte Reval'scher Schreiben); 34) Dergl. von c. 1500—1560; 35) Dergl. aus dem ganzen 16. Jahrh.; 36) Dergl. von c. 1500—1630. 37) Papiere zur Brieflade von 1426—1539; 38) Schreiben von Herrenmeistern und Ordensbeamten von 1431—1499 und der hohen Geistlichkeit des Landes von 1441—1499; 39) Schreiben von Ordensmitgliedern von 1500—1539; 40) Dergl. von 1540—1556; 41) Schreiben der geistlichen Gebieter von 1500—1560.

Bei einer in den letzten Jahren begonnenen und mit Anfertigung von Regesten verbundenen Neuordnung, welche bisher das 13., 14. und den Anfang des 15. Jahrh. umfasst, sind ausserdem mehrere bei der früheren Anordnung übersehene Sachen verschiedenen Inhalts aus dem 14.—17. Jahrh. in vier kleinere Pappkästen untergebracht worden.

Mindestens ist der Actenvorrath heutzutage in seinem Bestande, vor den Unbilden der Temperatur und andern schädlichen Einflüssen gesichert, was in früherer Zeit nicht immer der Fall gewesen. Schon Bunge hat darauf aufmerksam gemacht, wie aus den Jahren 1446—1465 offenbar ein sehr bedeutender

Theil der Sammlung abhanden gekommen ist, und eine Erklärung dieser unerfreulichen Thatsache versucht.[4]) Auch in den russischen Verhältnissen zeigt sich diese Lücke in empfindlichster Weise und zwar über den bezeichneten Zeitraum weit hinaus: während wir — abgesehen von den weiterhin zu erwähnenden Recessabschriften — für die Jahre 1424—1445 im Ganzen 187 Urkunden, somit für jedes dieser Jahre 8—9, sammeln konnten, kamen auf den Zeitraum von 1446—1465 nur 16 Stücke, also auf je fünf Jahre nur 4 Urkunden; von 1466—1476 hebt sich die Zahl nur auf 23 Documente — ungefähr auf 2 für's Jahr — und erst für 1477—1490 ergaben sich wieder 56 Stücke, jährlich 4, um dann weiterhin in immer stärkeren Proportionen zu wachsen.

Was die Unversehrtheit der einzelnen Archivalien betrifft, so haben sich die Papiere — mit Ausnahme etwa der einen Abtheilung 32, welche durch Feuchtigkeit ausserordentlich gelitten hat — im Allgemeinen sehr gut erhalten, sogar besser als ein Theil des an sich doch monumentaleren Pergaments. Namentlich die Lübischen Pergamente vom Ausgang des 15. und aus dem 16. Jahrh., die in Folge der eigenthümlichen chemischen Zubereitung einen rothen Ton angenommen haben, zeigen sich schon vielfach schadhaft und drohen in Zukunft ganz in Moder zu verfallen. An nicht wenigen Urkunden haben früher auch Mäuse und Ratten sich versucht und die wahre Aufgabe des Historikers, den Inhalt derselben in succum et san-

4) Vgl. den oben angeführten Aufsatz pag. 298 ff.

guinem zu verwandeln, in leider sehr äusserlicher Weise durchgeführt.

Indem wir diesem numerisch zahlreichen und inhaltlich überaus mannigfaltigen Urkundenvorrathe alles für die russisch-livländischen Wechselbeziehungen in Betracht Kommende zu entnehmen suchten, waren die Grenzen der Aufgabe zunächst in chronologischer Beziehung durch äussere Umstände gegeben. Da der Herausgeber des Liv-, Esth- und Curländischen Urkundenbuchs gerade das Reval'sche Rathsarchiv in gründlichster Weise ausgebeutet und dabei bereits den allgemein-russischen, namentlich den Verhältnissen des Nowgoroder Hofes, auch wenn dieselben keine unmittelbare Verbindung mit Livland aufweisen, das dankenswertheste Interesse zugewandt hatte, so konnte unsere Arbeit bis zum Jahre 1423 nur den Charakter einer Nachlese tragen. Bis zum genannten Jahre wurden indess noch 31 neue Nummern gewonnen und daneben ein Vergleich bereits veröffentlichter Stücke mit den Originalen, von dem noch weiter unten die Rede sein wird, ausgeführt. Ebenso war der Endpunkt unserer Arbeit, der sonst billig mit dem Jahre 1561 hätte zusammenfallen müssen, mit Rücksicht auf die «Briefe und Urkunden zur Gesch. Livlands in den Jahren 1558—1562» von Bienemann im Allgemeinen bis 1557 aufwärts zu rücken. Der friedliche Verkehr beider Länder, dem wir mit Vorliebe nachgegangen sind, hat mit dem letztgenannten Jahre bereits seine Endschaft erreicht, alles auf die kriegerischen Vorgänge Bezügliche aber in der erwähnten Publication die verdiente Berücksichtigung gefunden. Die zahlreichen und ein Ganzes für sich bildenden Auf-

zeichnungen jener Jahre hätten sich auch nur übel in den Rahmen unserer Sammlung hineinzwängen lassen.

Innerhalb dieser chronologischen Grenzen suchten wir unsere Aufgabe in möglichstem Umfang durchzuführen, Alles, was zunächst den reich entwickelten Verkehr Livlands und der Hanse in Nowgorod und Pleskau, andererseits den Handel und die Lage der Russen in den livländischen Städten betraf, vollständig zu sammeln. Doch würden diese Documente, wenn auch in grösster Reichhaltigkeit geboten, noch immer manches Unverständliche an sich haben, dieser oder jener Thatsache würde das rechte Licht mangeln, falls nicht zuweilen über die nächsten Grenzen hinausgegangen und so ein Hintergrund hergestellt wäre. Beispielsweise konnten die Ordnungen für die Flachswrake in Livland, die Willküren des Nowgorodfahrer-Collegiums in Lübeck über die Verschiffung der Waaren nach Reval, der Beschluss der livländischen Städte im 16. Jahrh., dass Gast mit Gaste bei ihnen nicht handeln dürfe, u. A. m. nicht bei Seite gelassen werden, da es, wenn auch nur theilweise oder mittelbar auf den russischen Verkehr Bezug habend, von nicht weniger durchgreifendem Einfluss auf denselben war. Daneben konnte für die kriegerischen und diplomatischen Berührungen, namentlich über die Russenkriege der Meister Hinze von Overberg, Bernd's von der Borg und Plettenberg's, ferner über die Beziehungen Johann III. und seiner beiden nächsten Nachfolger zum Westen, Manches zusammengebracht werden.

So wünschenswerth eine unverkürzte Wiedergabe von Documenten im Allgemeinen erscheinen muss, da es in den meisten Fällen nicht allein auf das Mate-

rielle der Angaben, sondern ebenso sehr auf die Form derselben ankommt, so verdienten doch unter den zahlreichen Aufzeichnungen nicht alle die gleiche ausführliche Behandlung, namentlich nicht die immer wortreicher und gleichzeitig inhaltsloser werdenden Schriftsachen des 16. Jahrhunderts. Eine möglichst genaue, dem Gedankengange des Schreibers sich anpassende Inhaltsangabe schien oft auszureichen und ist bei etwa einem Viertel der gesammelten Archivalien angewandt worden. Zuweilen hat freilich ein Stück, das sich sachlich für die auszügliche Mittheilung geeignet hätte, wegen seines eigenthümlich complicirten Inhalts, oder wegen des Interesses, das seine Sprache gewährte, doch vollständig copirt werden müssen.

Aus einer grösseren Anzahl inhaltlich verwandter Schreiben genügte es zuweilen, einige den Gegenstand am Ausführlichsten und am Treffendsten behandelnde auszuwählen und auf das Vorhandensein der übrigen bloss hinzuweisen. Es sind hier beispielsweise die sehr zahlreichen Briefe aus den 20ger und 30ger Jahren des 16. Jahrh. anzuführen, in welchen Narva über die ihm durch den sich ausbreitenden Handel der Iwan- und Jamgoroder erwachsende Concurrenz Reval gegenüber Klage führt und um Verweisung jener von dort bittet. Sie enthalten alle dieselbe Klage, dieselbe Bitte, dieselbe Motivirung des Anliegens, so dass es genügte von Zeit zu Zeit aus ihrer Zahl eins mitzutheilen.

Zu den besprochenen Archivalien ward in den in Reval vorhandenen Hanse-, sowie den livländischen Städte- und Landtags-Recessen eine ihnen formell ziem-

lich fernstehende, doch sachlich nahe verwandte Art der Ueberlieferung herangezogen. Aufnahme wie Ausschliessung derselben schien so viel Missliches zu haben, dass wir lange über den einzuschlagenden Weg geschwankt haben.

Die in jenen Fascikeln niedergelegten Verhandlungen und Beschlüsse bilden einen so eigenartigen und gleichzeitig so umfangreichen Stoff, dass eine getrennte Behandlung und Herausgabe derselben durchaus wünschenswerth erscheint; dazu kam, dass dieselben, wenn auch in beträchtlicher Zahl, so doch nur theilweise in Reval vorlagen; endlich schien bei ihrer bruchstückweisen Aufnahme, an die aus Rücksicht auf die Grenzen unserer Aufgabe doch nur zu denken war, von dem Einblick in die Verhältnisse und dem Gesammteindruck, den das ganze Actenstück hervorzubringen im Stande ist, ein nicht unbedeutender Theil verloren zu gehen.

Doch gewichtigere Gründe sprachen für die Mitberücksichtigung. Ganz abgesehen von einzelnen den russischen Handel direct berührenden Bestimmungen, sind die Aufzeichnungen über die Hansetage vor Anderem geeignet, den Verkehr mit Russland in seinen universaleren Beziehungen vorzuführen, seine Stellung in dem allgemeinen europäischen Handelsleben zu kennzeichnen. Die Recesse der livländischen Landtage, wenn auch von untergeordneterer Bedeutung für die friedlichen Berührungen mit dem Nachbarlande, sind von um so schwerer wiegendem Interesse zu Zeiten feindlicher Spannung: Stimmung und Haltung der Landesherren und Stände, die allgemeine Landespolitik gegen Russland, das Detail der Kriegs-

operationen, die in's Werk gesetzten oder beabsichtigten Rüstungen, treten hier in grösserem Zusammenhange als in den vereinzelten Correspondenzen, auf die wir sonst angewiesen sind, entgegen. Das hohe Interesse der Acten der livländischen Städtetage endlich ergiebt sich von selbst sobald wir berücksichtigen, dass diese Versammlungen im Laufe des 15. Jahrh. sich zur Stellung einer leitenden Behörde für den ganzen hansisch-russischen Verkehr aufgeschwungen hatten, dass die Hansetage zwar noch Beschlüsse fassten, das Handeln aber ganz jenen überliessen. Jedes dieser Protocolle zeigt am Besten das Endresultat der Bestrebungen des verflossenen Jahres und bildet in gleicher Weise den Ausgangspunkt für die Politik des folgenden.

Freilich standen uns, wie hervorgehoben worden, namentlich von den beiden zuerst genannten Arten der Recesse nur einzelne zu Gebote, doch ist die Einsicht, welche auch diese gewähren, immer noch dankenswerth; die der Städtetage dagegen, auf die es uns besonders ankam, fanden sich, namentlich von der Mitte des 15. Jahrh. an, in wenig unterbrochener Reihenfolge vor.

Gleichwol hätten wir auf die Aufnahme dieses Materials verzichtet, wenn seine vollständige Publication von anderer Seite für die nächste Zeit bevorstände. Die Münchener historische Commission hat indess bekanntlich die Herausgabe der Hanserecesse nur bis 1430 unternommen, und wenn sich auch von dem neubegründeten und in der hansischen Geschichte von den umfassendsten Gesichtspunkten ausgehenden Hansischen Geschichtsvereine die Fortsetzung

erwarten lässt, so wird nothwendig bis zur Ausführung dieses Planes noch manches Jahr vergehen. Für die Veröffentlichung der Acten der livländischen ständischen und städtischen Versammlungen dagegen haben sich bisher noch gar keine bestimmteren Aussichten ergeben.

Natürlich hatten wir uns hier auf diejenigen Recesse zu beschränken, welche für unsern besonderen Zweck in Betracht kamen und bei letzteren wieder auf Dasjenige, was in Beziehung zu unserer Aufgabe stand. Der hiernach erübrigende Stoff blieb bei dem ausserordentlichen Umfang vieler dieser Acten noch immer sehr bedeutend.

Verhandlungen von grösserer Wichtigkeit wurden dabei vollständig copirt, in andern Fällen reichte ein genauer Auszug hin. Wir erinnern daran, wie häufig namentlich die hansischen Versammlungen frühere Beschlüsse wiederholen, um sie von Neuem einzuschärfen; wie ein Gegenstand oft nach langer Debatte wegen mangelnder Vollmacht der Abgeordneten unerledigt von der Tagesordnung gesetzt und auf die nächste Zusammenkunft verschoben wird; wie endlich sehr Vieles nur Privatangelegenheiten betrifft. Hier genügten überall mehr oder minder ausführliche Auszüge.

Der ganze aus dem Revalschen Archiv zusammengebrachte Vorrath vollständiger Urkundenabschriften beträgt mit Einschluss der Excerpte aus den Recessen gegen 670 Nummern, die Zahl der Regesten beläuft sich auf 216. Viele der ersteren würden indess bei der Herausgabe in mehrere selbständige Stücke zu

zerlegen sein, jedem der Recesse sich eine grössere Anzahl einzelner Briefe entnehmen lassen.

Fügen wir ein Wort über die Sprache unserer Documente hinzu, so finden wir nur wenige lateinische aus dem Anfange des 15. und dann wieder aus der Mitte des 16. Jahrh., sieben russische, darunter zwei aus dem 15., die übrigen aus dem 16. Jahrh., etwa fünf und zwanzig hochdeutsche namentlich der herrmeisterlichen Kanzellei aus dem zweiten Viertel des 16. Jahrh., dazu einige städtische aus der Mitte desselben Jahrh., die hochdeutsch sein sollen, doch eine merkwürdige Mischung mit plattdeutschen Worten und Wendungen aufweisen, während alle übrigen niederdeutsch sind. In dieser ihrer niederdeutschen Mundart möchten wir — beim Vergleich wenigstens mit der lateinischen Sprache anderer — einen nicht geringen Vorzug finden.

Die lateinischen Urkunden der früheren Zeit zeigen neben präciser Ausdrucksweise doch in der Regel eine auffallende Nüchternheit und Farblosigkeit, ja etwas Schablonenmässiges der Sprache; nur selten bewegt sich der Schreiber mit vollständiger Unbefangenheit in dem fremden Gewande. Im 16. Jahrh. hat man in der Kenntniss der Sprache allerdings bedeutende Fortschritte gemacht, doch nun artet sie, besonders durch ungeschicktes Nachahmen classischer Vorbilder in Form und Auffassung, meist in unerquicklichen Schwulst und Wortschwall aus. Während im 13. Jahrh. ein inhaltlich bedeutendes Schreiben oft nicht mehr als fünf bis sechs Zeilen umfasste, bedurfte der Revalsche Rath im J. 1540 dreier Folioseiten, um dem Zaren die Uebersendung einiger Fässer Wein

mitzutheilen und den Überbringer zu empfehlen. Anders in den meisten niederdeutschen Correspondenzen. Der Schreiber, — nicht selten ein Mann des practischen Lebens, wie namentlich in vielen Briefschaften des Nowgoroder Hofes — durch nichts in der Gedankenwiedergabe beengt, durch keine Rücksichten auf die formelhaften Wendungen des Kanzelleistils gebunden, bedient sich mit vollkommenerr Freiheit der frischen, kernigen, ausdrucksvollen Sprache des täglichen Lebens; selten fasst er sich kurz, doch nie ist seine behagliche Breite ermüdend; eine Fülle volksthümlicher Lebensklugheit und volksthümlichen Witzes begegnet uns in seinen Ausdrücken, Redefiguren und Sprichwörtern; hier empfangen wir den unmittelbaren und unabgeschwächten Eindruck des vielbewegten und rüstigen Treibens, unter dessen Einfluss jene Briefe entstanden sind.

Um eine genauere Einsicht in das neugewonnene Material zu ermöglichen und in der Hoffnung, dass dieselben bis zur unverkürzten Veröffentlichung der Urkunden sich auch praktisch als nicht unbrauchbar erweisen werden, lassen wir kurze Regesten der copirten Stücke folgen, während die Documente, von denen nur Inhaltsangaben angefertigt wurden, als weniger bedeutend, hier bei Seite gelassen sind.

1. Die Älterleute und der gemeine Kaufmann zu Nowgorod an Reval: beklagen sich, dass die Nowgoroder unmittelbar nach Wiederaufnahme des Handels eine den Deutschen verderbliche Satzung aufgerichtet hätten und bitten um Rath; (um 1350).
2. Dieselben an dasselbe: erklären sich zur Bezahlung der 1000 Mark, welche die städtischen Boten im Interesse des Kaufmanns verzehrt, bereit und geben eine Übersicht über den Stand der Kasse; verwahren sich gegen den Vorwurf, Zusätze zur Scra

zu machen und melden, dass die allgemeinen Anordnungen zu Pskow nicht beobachtet würden; (um 1370).

3. Revalsche Aufzeichnung über das russische Gut, welches gewisse benannte Bürger bereits vor Erlass des Handelsverbots ausgeführt hatten; 1389.
4. Ähnliches Verzeichniss des von gewissen Kaufleuten unter denselben Verhältnissen verschifften russischen Pelzwerks; 1391, nach März 26.
5. Protocoll des Revalschen Raths über die Erledigung des Rechtsstreits zwischen dem Bürgermeister Cord Kegeler und dem Nowgoroder David; 1393, Sept. 17.
6. Riga an Nowgorod: bittet das arrestirte deutsche Gut freizugeben, da der Kaufmann an den von den Schweden gegen die Russen in der Narva verübten Räubereien unschuldig sei; (um 1400).
7. Dorpat an Reval: berichtet, dass Nowgorod vollmächtige Boten verlange, und bittet den Revalschen Abgesandten rechtzeitig abzufertigen, damit er zugleich mit denen der beiden andern Städte nach Nowgorod aufbrechen könne; (1417, Septbr. 8?).
8. Revalsches Rathsprotocoll über die von Seiten des Hauptmanns auf Wiborg vorgebrachte Klage, durch den Revalschen Boten bei Nowgorod verdächtigt zu sein, und die darauf ertheilte Antwort; 1420, Juni 12.
9. Meister zu Livland an Reval: meldet die Aufnahme eines Tages mit den Nowgorodern, bittet ihm zu demselben 60 Gewappnete zu senden und überhaupt gerüstet zu erscheinen; Riga, 1420, Decbr. 20.
10. Revalsche Aufzeichnung darüber, dass Claus von Cöln nebst Genossen wider ihre gethane Zusage Salz in die Newa geführt und den Pfundzoll umgangen hätten; (um 1420).
11. Dorpat an Reval: meldet die Absendung eines Boten nach Nowgorod und theilt das an letzteres ergangene Dörptsche Schreiben mit, nach welchem die Deutschen an den gegen die Russen in der Newa verübten Räubereien unschuldig seien und um die Freigebung des Kaufmanns gebeten wird; (1421, März 24 ?).
12. (Dorpat an Lübeck?): theilt die mit Nowgoroder Boten in Betreff der an Russen in der Newa verübten Räubereien gepflogenen Verhandlungen mit und bittet die von Wismar, zu denen Gefangene und Güter gebracht worden, zur Auslieferung derselben anzuhalten; (1421, Ende März?).
13. Reval an Nowgorod: erklärt seine Unschuld an jenen Räubereien und bittet seinen Kaufmann frei fahren zu lassen; (1421, März ?).
14. Hans Lippe, Hofesknecht zu Nowgorod, an Dorpat: meldet, dass er und der Priester die Kaufleute auf die Hand hätten neh-

men müssen, die Russen auf Erstattung des ihnen geraubten Gutes beständen, dass Boten des Grosskönigs die Aufsage des Friedens mit den Deutschen von Nowgorod verlangt, u. s. w.; (1421, April).

15. Nowgorod an Dorpat: begehrt wegen seiner gefangenen Mitbürger und der geraubten Güter Recht nach der Kreuzküssung und erklärt bis dahin mit den Hansestädten nicht in Verkehr treten zu wollen; (1421, April ?).
16. Dorpat an Reval: meldet von zu ergreifenden Massnahmen, um den Handel mit Nowgorod vorläufig wieder zu eröffnen bis dass Antwort von den überseeischen Städten wegen der gefangenen Russen käme; 1421, Mai 5.
17. Dasselbe an dasselbe: theilt einen Brief des Kaufmanns in Nowgorod mit, der namentlich über die Zufuhr, welche fortwährend durch die Newa geschähe, klagt; 1421, Juli 11.
18. (Wismar an Wisby): meldet seine erfolgreichen Bemühungen zur Befreiung der von Hofleuten gefangen genommenen Russen und bittet, die livländischen Städte von seiner Unschuld an der Gefangennahme zu unterrichten; 1421, Juli 11.
19. Der deutsche Kaufmann zu Nowgorod an Reval: theilt mit, dass er auf dem Hofe eingeschlossen, elf der Seinigen ins Gefängniss geworfen, die abgesandten Briefe aufgefangen seien, trotzdem aber der Verkehr in Pskow und Narva noch immer nicht unterbrochen werde; 1421, Juli 22.
20. Dorpat an Reval: theilt ein Rigisches Schreiben an Lübeck mit, welches von den ergriffenen Massregeln zur Durchführung der Handelssperre, der Rückkehr der gefangenen Russen u. A. handelt; 1421, Juli 24.
21. Wisby an die livländischen Städte: übersendet das oben genannte (Nr. 18) Wismarer Schreiben und unterrichtet sie über die Strafen, welche gegen diejenigen anzuwenden seien, die den Handel mit den Russen auf Beiwegen fortsetzten; 1421, August 23.
22. Dasselbe an dieselben: theilt seine dahin gehende Ansicht mit, dass bei den Verhandlungen mit Nowgorod keins der alten Rechte aufgegeben werden dürfe, ferner, dass ein Schiff, welches in die Newa habe segeln wollen, bei ihm arrestirt sei; 1421, October 25.
23. Schutz- und Trutzbündniss zwischen den sechs wendischen Städten einer- und dem Hochmeister von Preussen und Meister von Livland andererseits; 1421.
24. Der deutsche Kaufmann zu Nowgorod an Reval: meldet von Zwistigkeiten mit den Russen wegen der Länge der Tücher, von Schulden des Hofes, u. s. w.; 1422, Januar 15.
25. Dorpat an Reval: bespricht die Weise, in der die Auslieferung

der aus der Gefangenschaft zurückgekehrten Russen demnächst in Narva erfolgen solle; (1422, Juli 8?).

26. Hinrik Stipel und Werneke Kruse aus Nowgorod an Reval: beklagen sich über die Ungerechtigkeiten, welche sich der Herzog im gerichtlichen Verfahren gegen den Kaufmann erlaubt, und bitten um Herbeischaffung einer gewissen Summe zur Tilgung der Schuld des Hofes; 1422, Juli 11.
27. Dorpat an Reval: bittet um Beförderung eines Briefes an Lübeck, in welchem gemeldet wird, dass die Auslieferung der gefangen gehaltenen Russen erfolgt sei, die Nowgoroder aber wegen des noch fehlenden Gutes keine genügenden Sicherheiten für die Wiederaufnahme des Verkehrs geboten hätten; (1422, August 15).
28. Dasselbe an dasselbe: bittet um seine Ansicht in Betreff der Botschaft an Nowgorod und hält es für wünschenswerth, den Kaufmann noch nicht dorthin ziehen zu lassen; theilt ein von Riga erhaltenes Schreiben mit, in welchem zum Zweck der Aufnahme eines Tages die Besendung angerathen wird, ferner einen Brief Rigas an Lübeck, durch welchen letzteres dringend aufgefordert wird, für die Auslieferung der noch in Wismar befindlichen russischen Güter an Nowgorod zu sorgen; (1422, October 31).
29. Dasselbe an dasselbe: theilt einen Brief des Kaufmanns zu Nowgorod mit, der um Übersendung einer gewissen Geldsumme (vgl. Nr. 26) und um einen Priester bittet, und knüpft hieran einen bestimmten Vorschlag, wie die Schuld des Hofes zu decken sei; 1422, Decbr. 10.
30. Dasselbe an dasselbe: schreibt von einem Privatrechtshandel des Hans Poppestorp mit einem Russen; (1423, Sept. 10?).
31. Der deutsche Kaufmann zu Nowgorod an Reval: beklagt sich über die ungerechten Rechtssprüche des Herzogs, dass ihm der Handel mit den Litauern verwehrt würde und bittet um Abhülfe; 1424, Februar 12.
32. Derselbe an dasselbe: meldet, dass der Handel mit gezogenem Werk sehr überhand nähme, die Russen es auch selbst in die Städte zu verführen gedächten, und bittet dies zu hindern; 1424, April 2.
33. Wisby an Reval: empfiehlt den Landesdomer Olav Thomasson, der nach Reval und Nowgorod gehe, um die Verhältnisse des Gotenhofes zu regeln; (1424, Mai 3).
34. Olav Thomasson, Bevollmächtigter des Landes Gotland, bezeugt vom Rathe zu Reval den Zins vom Gotenhof in Nowgorod für die verflossenen 10 Jahre erhalten zu haben und erneuert den Vertrag auf weitere 20 Jahre; 1424, Mai 20.
35. Wisby an Reval: will sich die Entdeckung der Seeräuber, welche neulich Russen beraubt, angelegen sein lassen und bit-

tet, falls in Nowgorod Repressalien ergriffen werden sollten, den Kaufmann rechtzeitig zu warnen; 1424, Juli 1.

86. Dorpat an Reval: theilt einen Rigischen Brief mit, der die Ansicht ausspricht, es sei mit der Besendung Nowgorods zu warten bis man erfahren, wo das geraubte russische Gut hingekommen wäre, und schliesst sich dieser Meinung an; 1424, Aug. 3.
87. Tideke Voss aus Lübeck an Reval: meldet von seinen Bemühungen zur Entdeckung des geraubten russischen Guts und bittet ein Schreiben der Hansestädte an Nowgorod an seine Adresse fortzusenden; 1424, August 4.
88. Derselbe von ebendaher an dasselbe: übersendet die zwei Denkelbücher des Kaufmanns zu Nowgorod zur Weiterbeförderung an den letzteren und theilt mit, dass das russische Gut noch immer nicht aufgefunden sei; 1424, August 8.
89. Lübeck an die drei livländischen Städte: meldet, dass unter Vermittlung des Tideke Voss mit dem von den Russen geschädigten Arnd Lubbeke ein Vergleich dahin eingegangen sei, dass derselbe aus St. Peters Casse 24 Stück Silber erhalten solle; 1424, August 26.
40. Dorpat an Reval: theilt einen Rigischen Brief mit, der die Ansicht begründet, dass das von den Hansestädten an Nowgorod verfasste Schreiben nicht abgesandt werden und die Denkelbücher des Kaufmanns in Dorpat in Verwahrung bleiben sollten, erklärt seine Zustimmung zu ersterem Puncte und bittet um baldige Übersendung der Denkelbücher; 1424, Sept. 8.
41. Dasselbe an dasselbe: übersendet ein Rigisches Schreiben, nach welchem das verbrannte Salz den Russen nicht verkauft werden solle, und erklärt, selbst den Verkauf desselben gestatten zu wollen, doch nur zu seinem wahren Werthe; 1425, Febr. 28.
42. Dasselbe an dasselbe: wünscht bei der jetzigen Besetzung des Kaufmanns in Nowgorod eine Besendung des letzteren durch die livländischen Städte, während deren die Fahrt nach der Newa unterbleiben müsse, und bittet wegen der angeblich bei Wesenberg beraubten Russen mit dem Meister in Verhandlung zu treten; 1425, März 16.
43. Dasselbe an dasselbe: meldet, dass sein Bote ohne Erfolg aus Nowgorod zurückgekehrt sei und eine Besendung durch alle drei Städte nothwendig erscheine, um den Kaufmann vor Vergewaltigung zu retten; (1425, Mai 10?).
44. (Reval) an den Hauptmann von Wiborg: bittet bei der jetzigen Besetzung des Kaufmanns die Zufuhr zu den Russen nicht zu gestatten; 1425, Mai 18.
45. Die hansischen Rathssendeboten aus Lübeck an Reval: in Folge der Besetzung des Kaufmanns hätten sie die Fahrt nach der Newa geschlossen; die livländischen Städte sollten gleich-

falls das Verbot streng aufrechterhalten, denn man vernehme, dass einige ihrer Bürger den Handel fortzusetzen gedächten; 1425, Mai 26.

46. Kersten Niclesson, Hauptmann auf Wiborg, an Reval: theilt mit, dass er den bei ihm erschienenen Nowgoroder Boten seine und der Revalschen Unschuld an der Beraubung der Russen zur See auseinandergesetzt hätte; er könne denselben gegenüber auch in Zukunft keine Garantie vor Seeraub übernehmen; den Handel mit den Russen aber dürfe er den schwedischen Unterthanen ohne Erlaubniss des Königs nicht untersagen; 1425, Mai 28.
47. Dorpat an Reval: versichert, dass Bischof und Stadt vor der Befreiung des Kaufmanns in Nowgorod keinen Frieden mit Pskow machen würden, auch inzwischen jeder Verkehr mit demselben verboten sei; 1425, Juni 19.
48. Lübeck an Reval: meldet, dass die Aufhebung des Verkehrs mit den Russen überallhin mitgetheilt sei, und verlangt, dass Güter, die den Russen zugeführt würden, aufgehalten werden; 1425, Juni 22.
49. Danzig an Reval: es habe die Handelssperre gegen die Russen bei sich verkündet, könne aber nicht hindern, dass Salz und Hering nach Schweden verschifft würden; sollten die Waaren von dort den Russen zugeführt werden, so wäre Reval am besten in der Lage, dem zu wehren; 1425, Juni 25.
50. Der deutsche Kaufmann zu Nowgorod an Dorpat: meldet, dass wegen des Nichterscheinens der versprochenen livl. Boten seine Lage den Russen gegenüber immer gefahrvoller werde; falls die Abgesandten nicht in 14 Tagen kämen, wollten die Russen Gewalt anwenden; 1425, Juli 4.
51. Riga an den deutschen Kaufmann zu Nowgorod: ermahnt ihn, noch eine kurze Zeit auszuharren und den Russen von sich aus keine Versprechungen zu machen; 1425, Anfang Septbr.
52. Die drei livl. Städte an Nowgorod: versichern ihre Unschuld an der geschehenen Ermordung und Beraubung von Russen und verlangen die Freilassung des deutschen Kaufmanns; 1425, Anfang Septbr.
53. Riga an Dorpat: räth für den Fall, dass der Bischof von Dorpat mit Pskow Frieden schlösse, auch den Handelsvertrag zu erneuern und übersendet die oben genannten Briefe an Nowgorod und den deutschen Kaufmann daselbst (Nr. 51 und 52); 1425, Septbr. 10.
54. Dorpat an Reval: meldet, dass Pskowsche Boten angelangt seien, die lebhaft Frieden zu schliessen wünschten; seine Ansicht gehe übrigens dahin, dass falls sich nur Einmüthigkeit unter den Ständen herstellen lasse, es am besten wäre, den Verkehr mit den Russen nicht zu eröffnen; es werde deshalb

seine Boten demnächst an den Meister senden und bittet Reval dies gleichfalls zu thun; 1425, Septbr. 16.

55. Dasselbe an dasselbe: übersendet den Rigischen Brief vom 10. September nebst Beilagen, meldet, dass die Verhandlungen mit den Pskowschen Boten vorläufig resultatlos geblieben und bittet zu verhindern, dass, wie bisher geschehen, von Narva Salz nach Pskow geführt werde; 1425, Septbr. 24.
56. Dasselbe an dasselbe: meldet, dass der Meister nur bedingungsweise den Seinen den russischen Handel untersagen wolle, der Erzbischof und Bischof von Dorpat dagegen auf seine bezüglichen Bitten eingegangen wären, und bittet um Rath, wie die Sache weiter bei den überseeischen Städten und dem Hauptmann von Wiborg zu verfolgen sei; 1425, October 2.
57. Lübeck an die drei livländischen Städte: theilt mit, dass es sich beim König von Dänemark und dem Hochmeister für Durchführung der russischen Handelssperre und Verwendung zu Gunsten der gefangenen Kaufleute interessiren werde und inzwischen alle von Russland kommende und dorthin gehende Güter anhalte, und verlangt, dass Reval keine Schiffe ostwärts vorbeisegeln lasse; 1425, October 6.
58. Der deutsche Kaufmann zu Nowgorod an Dorpat: meldet, dass er auf Fürsprache des Bischofs freigegeben sei und letzterer Boten an die Städte senden werde; bittet ferner, neue Zufuhr zu verhindern bis dass die vorhandenen Vorräthe verkauft wären; (1425, October 18).
59. Dorpat an Reval: theilt mit, dass die Deutschen aus Nowgorod zurückgekehrt, mit ihnen ein Bote des Erzbischofs gekommen sei und welche Antwort demselben auf sein Gewerbe ertheilt worden, ferner, dass Pskowsche Gesandte bei seinem Bischof erschienen seien, ohne dass man sich aber bisher über die Aufnahme eines Tages geeinigt hätte; 1425, Novbr. 11.
60. Riga an Reval: nachdem der Kaufmann in Nowgorod freigegeben, müsse zunächst das Gut von dort geschafft und vor der Versammlung der Städte kein neues zugeführt werden; der Zuzug der Russen nach Livland sei inzwischen zu gestatten; 1425, Novbr. 14.
61. Dorpat an Reval: theilt mit, dass der zum Boten nach Nowgorod ernannte Hildebrand von Megen am 25 December in Narva eintreffen würde um sich mit dem Revalschen Abgesandten zu vereinigen, ferner, dass die Verhandlungen mit den Pskowern vorläufig resultatlos verlaufen, und bespricht die Ernennung eines neuen Hofesknechts an Stelle des jüngst verstorbenen Hans Lippe; (1425, Decbr. 18).
62. Beilage zu vorstehendem Briefe, enthaltend die Werbung der abzusendenden Städteboten an Nowgorod; (1425, Decbr.).
63. Bericht des Kaufmanns zu Nowgorod (an Reval) über den heim-

lich entwichenen Gerwin Smitte und einen an dessen hinterlassenes Gut sich knüpfenden Rechtsstreit; (1425 Ende).

64. Revalsche Aufzeichnung über die in den letzten Jahren im Interesse des russischen Handels aufgewandten Kosten; (1425).
65. Ähnliche Aufzeichnung, namentlich über die Kosten der nach Nowgorod abgefertigten Gesandtschaften; (1425).
66. Instruction für einen Revalschen Abgesandten zum Hansetage, mit besonderer Berücksichtigung des Nowgoroder Handels abgefasst; (um 1425).
67. Instruction ähnlichen Inhalts; (um 1425).
68. Dorpat an Reval: theilt einen Rigischen Brief mit, der die mannigfachen Bedrückungen, denen der Kaufmann in Nowgorod ausgesetzt sei, behandelt, meldet seine Unterredungen mit russischen Kaufleuten und bittet um Rath, wie den berührten Missständen abzuhelfen sei; (um 1425).
69. Dasselbe an dasselbe: übersendet einen Brief der hansischen Städteboten, welcher die alten Verordnungen über den Handel mit den Russen, die in Livland mehrfach übertreten seien, neu einschärft; (um 1425).
70. Meister zu Livland an Reval: meldet, dass die Verhandlungen mit Nowgorod sich zerschlagen hätten, er auf Krieg gefasst sei und der Kaufmann daher nicht über Narva hinaus ziehen solle; Riga, (um 1425).
71. Ausführlicher (doch nicht vollständig erhaltener) Bericht über die Erlebnisse der Deutschen während einer Einschliessung auf dem Hofe zu Nowgorod; (um 1425).
72. Meister zu Livland an Reval: theilt mit, dass er vorläufig, bis seinen Unterthanen für mancherlei ihnen von den Russen zugefügten Schaden Genugthuung geworden, den Nowgorodern den Weg nach Reval nicht freigeben könne; Riga, 1426, Januar 18.
73. Dorpat an Reval: berichtet ausführlich von seinen Verhandlungen mit dem Nowgorodschen Boten Alexander und bittet, wenn letzterer nach Reval komme, ihn in gleicher Weise zu bescheiden; 1426, Februar 1.
74. Kersten Niclesson, Hauptmann auf Wiborg, an den gemeinen Kaufmann zu Reval: da er keinen festen Frieden mit den Russen habe, bittet er die Newa und schwedisches Gebiet zu meiden; 1426, April 2.
75. Dorpat an Reval: theilt ein ihm zugegangenes Schreiben Wisbys mit, in welchem die livländ. Städte ermahnt werden, nach der Freigebung des Kaufmanns den Russen keine Veranlassung zu neuen Gewaltthätigkeiten zu geben; ferner ein Lübisches, in dem die Wiedereröffnung des russ. Handels gebilligt und die weiteren Festsetzungen auf den nächsten Hansetag verwiesen werden; 1426, April 4.

76. Dasselbe an dasselbe: meldet, dass die Nowgoroder Boten vom Meister unbefriedigt geschieden und fragt an, ob es nicht gerathen sei, zur Sicherung des Kaufmanns sich bestimmte Zusagen von Nowgorod geben zu lassen; 1426, Mai 9.
77. Kersten Niclesson an den gemeinen Kaufmann zu Reval: theilt mit, dass er und die Russen sich dahin geeinigt, dass letztere nur bis Wiborg kommen sollten, wo der Kaufmann also gefahrlos mit ihnen verkehren könne; 1426, Mai 26.
78. Der deutsche Kaufmann zu Nowgorod an Reval: klagt über das gewaltsame Verfahren des Herzogs, das sich jetzt in der Sache des Hermann van der Beke gezeigt habe und dem namentlich Revalenser ausgesetzt seien; 1426, August 9.
79. Dorpat an Reval: erinnert daran, dass man Nowgorod nach geschehener Rückkehr der Sendeboten aus Lübeck eine definitive Antwort wegen des geraubten Gutes zugesagt, und bittet um Rath, wie diese zu ertheilen sei; 1426, Sept. 26.
80. Dasselbe an dasselbe: übersendet ein Rigisches Schreiben, welches hervorhebt, wie man in Folge der starken Zufuhr nach Nowgorod in den Verhandlungen mit demselben nicht mehr freie Hand habe, und fügt den Entwurf eines Schreibens an Nowgorod zur Begutachtung bei; 1426, October 22.
81. Dasselbe an dasselbe: überschickt einen Rigischen Brief (der die Unzuträglichkeit der den Nowgorodern von den deutschen Boten Hildebrand van Megen und Andreas Smeding gegebenen Zusicherungen betont), ferner den Rigischen Entwurf eines Schreibens an Nowgorod und schlägt, da dieser mit dem seinigen und dem Revalschen ganz auseinanderginge, eine baldige Zusammenkunft von livld. Städteboten vor; 1426, Novbr. 5.
82. Dasselbe an dasselbe: theilt ein Rigisches Schreiben mit, das die Absendung von Boten nach Nowgorod für ganz unthunlich erklärt und demselben in der Weise des beifolgenden Entwurfs zu schreiben anräth; 1426, Novbr. 27.
83. Auszug aus dem livld. Städtetagsrecess vom Freitag vor Lichtmess (Januar 31) 1427 zu Wolmar.
84. Dorpat an Reval: theilt ein Schreiben des Kaufmanns in Nowgorod mit (welches um einen Priester und gleichzeitig um eine Verminderung von dessen Gehalt bittet) und meldet, dass es in Folge dessen einen Geistlichen dorthin abgesandt habe; 1427, April 4.
85. Dasselbe an dasselbe: übersendet einen Brief des deutschen Kaufmanns (der die Rückkehr der Nowgoroder Boten aus Dänemark, den Abschluss eines 5jährigen Friedens mit dem letzteren, sowie die bevorstehende Ankunft Herzog Witowts anzeigt), erklärt die Besendung Nowgorods für nothwendig und bittet hierin um seine Ansicht; 1428, Juli 3.

86. Lübeck an Dorpat und Reval: empfiehlt ihnen den neuernannten Hofespriester Hinrik Patberg; 1429, August 4.
87. Dorpat an Reval: es vernähme, dass sich in Nowgorod das Gerücht verbreitet habe, die Russen seien in Reval angehalten, und dass in Folge dessen dort die Deutschen besetzt worden; durch einen Boten, dem ein in Reval sich aufhaltender Nowgoroder beizugeben sei, müsse der Gefahr begegnet werden; 1429, August 21.
88. Dasselbe an dasselbe: theilt ein Schreiben Rigas mit (das die dem nächsten Hansetage von den livländischen Boten vorzulegenden Puncte bespricht), knüpft hieran eingehende Erörterungen und bittet um Mittheilung seiner Ansicht; 1429, October 8.
89. Dorpat an Reval: meldet von den Verhandlungen seines Bürgermeisters Tideke Voss mit Lübeck und erörtert den Plan der Gesandtschaft nach Nowgorod; 1429, October 11.
90. Auszug aus dem Hanserecess auf Circumcisionis domini (Januar 1) 1430 zu Lübeck.
91. Dorpat an Reval: bittet die Abrechnung des Pfundzolls noch zu verschieben, theilt den Tod des Nowgoroder Bischofs mit und schlägt wegen der umlaufenden beunruhigenden Gerüchte die Besendung Nowgorods vor; 1430, Januar 8.
92. (Reval) an den hansischen Kaufmann zu Narva: warnt ihn bei der feindseligen Haltung Nowgorods vor dem Zuge dorthin; 1430, Januar 13.
93. Reval an Dorpat: meldet die Ernennung des Hermann Lippe zum Boten nach Nowgorod und bittet Sorge zu tragen, dass der Dörptsche Gesandte dort auch rechtzeitig eintreffe; inzwischen sei der Zug nach Russland untersagt; 1430, Januar 13.
94. Dorpat an Reval: theilt mit, dass Nowgoroder Boten demnächst beim Meister erscheinen würden und daneben auch Anträge an die Städte hätten; mit der Absendung seines Dolmetschers nach Nowgorod wolle es daher warten; 1430, April 26.
95. Dasselbe an dasselbe: meldet die Ernennung des Lorenz Höne zum Hofesknecht und die demselben gegebenen Verhaltungsmassregeln; 1430, Mai 30.
96. Dasselbe an dasselbe: theilt einen Brief des Hofesknechts mit (nach welchem die Stimmung unter den Russen dem Frieden geneigt, der Verkehr aber noch unterbrochen sei) und fragt um Rath, wie es nun mit der Besendung zu halten sei; 1430, Juli 20.
97. (Reval) an Dorpat: der Meister sende seinen Dolmetscher nach Nowgorod, um auf den Sommer einen Tag in Narva aufzunehmen; bittet um seine Ansicht wegen der Gesandtschaft von Seiten der Städte; 1430, October 12.
98. Dorpat an Reval: es habe zwei junge Leute nach Nowgorod gesandt um, falls man dort zum Frieden geneigt sei, den abzu-

sendenden Boten das sichere Geleite zu erwerben; 1430, October 20.

99. Dorpat an Reval: theilt ein Schreiben der zwei nach Nowgorod gesandten Gesellen mit (nach welchem die Russen den Frieden wünschten, das Geleite ertheilt und mit dem Dolmetscher des Meisters auf nächsten Johannis bapt. einen Tag aufgenommen hätten) und hält es nun für gerathen, je zwei ihrer Rathmannen abzusenden um die Kreuzküssung zu erneuern; 1430, Novbr. 22.
100. (Reval) an Dorpat: antwortet auf das vorige Schreiben indem es die näheren Bestimmungen in Betreff der Besendung ganz diesem anheimstellt; 1430, Decbr. 6.
101. Dorpat an Reval: meldet die Ernennung seiner Boten nach Nowgorod und bittet, dass die Revalschen zur festgesetzten Zeit dort eintreffen; 1430, Decbr. 17.
102. Dasselbe an dasselbe: bittet anzuordnen, dass bis zur Ausführung der Besendung der Handel mit den Russen in Narva unterbleibe; 1430, Decbr. 20.
103. (Reval) an Dorpat: antwortet auf dessen beide letzte Schreiben indem es verspricht, dass seine Boten rechtzeitig aufbrechen sollten und der Handel inzwischen nicht eröffnet werden würde; 1430, Decbr. 28.
104. (Meister zu Livland an Reval): meldet, dass sein Dolmetscher Hermann ut der Koken mit Nowgorod den Tag auf Johannis bapt. aufgenommen habe; (1430, Ende).
105. (Der deutsche Kaufmann zu Nowgorod an Reval): bittet es bei den Städten durchzusetzen, dass die Priester nicht länger als ein Jahr auf dem Hofe blieben, u. s. w.; (um 1430).
106. Der deutsche Kaufmann zu Nowgorod an Reval: legt die Angelegenheit des Werneke Rape zur Entscheidung vor, indem dieser zur Zeit der Verkehrsunterbrechung mit den Russen gehandelt habe; 1431, April 20.
107. Dorpat an Reval: theilt einen Brief des deutschen Kaufmanns in Nowgorod mit (in welchem auf nothwendige Reparaturen der Kirche und eine Röhrenleitung zur Entwässerung des Hofes aufmerksam gemacht wird), will im nächsten Jahre einen Maurermeister hinsenden und bittet um Revals Ansichten in dieser Sache; 1431, Mai 12.
108. Dasselbe an dasselbe: meldet, dass der Kaufmann zu Nowgorod besetzt sei weil einem Russen sein Gut in Narva aufgehalten worden und bittet letztere Angelegenheit beim Meister zur Erledigung zu bringen; 1431, August 8.
109. Der deutsche Kaufmann zu Nowgorod an Reval: berichtet genauer über die Veranlassung seiner Arrestirung und bittet für Entschädigung des beeinträchtigten Russen Sorge zu tragen; 1431, Novbr. 10.

110. Derselbe an dasselbe: meldet, dass er den angelangten Holländern nichts anhaben könne und bittet dieselben auf ihrer Rückfahrt anzuhalten; 1432, Juli 30.
111. Dorpat an Reval: theilt einen Brief des Tideke Wyse aus Nowgorod mit (nach welchem die Kirche reparirt, mehrere Holländer daselbst angelangt seien u. s. w.) und räth, die letzteren auf alle Weise am Handel mit den Russen zu hindern; 1432, August 10.
112. Der d. Kaufmann zu Nowgorod an Reval: meldet von vielerlei Verdriesslichkeiten mit den Russen wegen Kürze der Tücher, ferner von dem losen Treiben der jungen Leute auf dem Hofe und bittet in beiden Fällen um Abstellung des Missstands; 1433, Januar 17.
113. Meister zu Livland an Reval: da ihm wegen seiner Verbindung mit dem vertriebenen Switrigail für den Sommer ein Krieg mit Litauen und Polen bevorstehe, bittet er anzuordnen, dass ausser dem Kaufmann Niemand sich zu Schiffe entferne; Wenden, 1433, Februar 25.
114. Comthur zu Reval an den Rath daselbst: da die Pleskauer die Ausfuhr von Getreide nach Livland verboten hätten, so solle der Rath den Kaufleuten derselben, die demnächst anlangen würden, auch den Einkauf ihrer Bedürfnisse untersagen; Mustel, 1433, Decbr. 28.
115. Auszug aus dem livld. Städtetagsrecess vom Montag nach Neujahr (Januar 4) 1434 zu Wolmar.
116. Auszug aus dem Hanserecess auf Bonifacii (Juni 5) 1434 zu Lübeck.
117. Der d. Kaufmann zu Nowgorod an Reval: meldet die Gefangensetzung des Hans Swabbert durch die Russen wegen der angeblich von ihm ausgeführten Beraubung eines russ. Fahrzeuges an der estnischen Küste bei Kolk und bittet Erkundigungen nach dem Sachverhalt an Ort und Stelle einzuziehen; 1434, August 29.
118. Auszug aus dem livld. Städtetagsrecess auf Assumptionis Mariae (August 15) 1435 zu Walk.
119. Cristiern Niclesson, Hauptmann auf Wiborg, an Reval: meldet, dass Russen auf dem finnischen Meerbusen beraubt worden und verdächtiges Gut in Stockholm angehalten sei, bittet dies den Russen, die sich etwa in Reval aufhielten, mitzutheilen und wünscht (unter Andeutung, dass er bereits gerüstet sei) zu erfahren, ob jene mit Schweden Frieden haben wollten; Stockholm, 1435, August 15.
120. Dorpat an Reval: übersendet einen Lübischen Brief, durch welchen die livländischen Städte zu Vorverhandlungen mit Nowgorod ermächtigt werden, ferner ein Schreiben im Namen der Hanse an Nowgorod, das denselben Gegenstand betrifft,

nebst dem in Riga aufgesetzten verbesserten Entwurf eines derartigen Schreibens; 1435, Sept. 8.

121. Landmarschall zu Livland an Reval: benachrichtigt dasselbe von einer Niederlage des Ordensheeres in Litauen und bittet zwei Mitglieder des Raths zu einer Zusammenkunft in Wolmar abzusenden; Riga, 1435, Sept. 8.
122. Wisby an Reval: bittet dafür zu sorgen, dass ihm der Rest seiner Auslagen für die Gesandtschaft nach Nowgorod im J. 1391 ersetzt werde; (um 1435).
123. Dasselbe an die gemeinen livländ. Städte: spricht seine Verwunderung darüber aus, dass dieselben ohne Vollmacht der Hanse den Verkehr mit den Russen wieder eröffnet hätten und wiederholt seine im vorigen Schreiben ausgesprochene Bitte; (um 1435).
124. Wisby an Reval: bevollmächtigt den Tideke van Bodeken zum Empfang der ihm zustehenden 74 Mrk. Rig.; (um 1435.)
125. Grossnowgorod verlangt von Reval Genugthuung für den Russen Peter, der zur See beraubt worden; (um 1435).
126. Dorpat an Reval: übersendet einen Brief des deutschen Kaufmanns in Pskow (welcher seine Gefangensetzung sowie die dort herrschende kriegerische Stimmung meldet und um Abschneidung namentlich der Salzzufuhr bittet) und theilt mit, dass seine Boten demnächst nach Nowgorod aufbrechen würden; 1436, April 22.
127. Dasselbe an dasselbe: bestimmt den Termin der Absendung der Boten und das Zusammentreffen derselben in Narva; 1436, Mai 7.
128. Dasselbe an dasselbe: meldet, dass seine Besendung Pskows zur Befreiung des dortigen d. Kaufmanns erfolglos geblieben sei, und bittet dafür Sorge zu tragen, dass die Salzzufuhr über Narva aufhöre; 1436, Mai 18.
129. Die deutschen Sendeboten in Nowgorod an Reval: melden, dass Nowgorod bei den Verhandlungen sich sehr hartnäckig zeige, sie aber dennoch einen Beifrieden abzuschliessen hofften; in der Zwistigkeit mit Pskow habe Nowgorod seine Vermittlung angeboten; 1436, Juni 26.
130. Dieselben an dasselbe: melden, dass Nowgorod seine Sache von der Pskows nicht trennen wolle und deshalb vor Allem die Zufuhr einzustellen sei; berichten ferner von einer Beschwerde des Grossfürsten von Moskau gegen Reval; 1436, Juli 1.
131. Dieselben an dasselbe: melden, dass Nowgorod sich bei ihnen für die in Reval festgesetzten Moskowitischen Kaufleute verwandt habe und bitten, falls keine schwereren Anklagen gegen dieselben vorliegen, sie freizugeben; 1436, Juli 2.
132. Grossnowgorod an Reval: bittet jene Kaufleute, die von jenseits der See kommend von ihm angehalten seien, mit ihren

Waaren ziehen zu lassen und bis zur Grenze zu geleiten; (1436, Juli).

133. Ausführlicher Bericht der livländ. Sendeboten über ihre Verhandlungen mit Nowgorod in Betreff der abzuschliessenden Kreuzküssung; (1436, Juli).

134. Dortmund an Reval: bittet um Schadenersatz für den durch die Russen lange gefangen gehaltenen Joh. Swabbert, der soviel gelitten, weil er nicht gegen Reval habe aussagen wollen; 1436, Juli 6.

135. Voigt zu Narva an Reval: meldet seine Anordnungen, dass kein Salz nach Nowgorod und Pskow ausgeführt werde, u. s. w.; 1436, Juli 14.

136. Dorpat an Reval: theilt einen Rigischen Brief mit, in welchem, da die neue Kreuzküssung wesentlich auf der früheren beruhe, um Mitnahme der letzteren auf die nächste städtische Zusammenkunft gebeten wird; 1436, August 16.

137. Der deutsche Kaufmann zu Nowgorod an Dorpat: macht Mittheilung über einen auf dem Hofe vorgekommenen Diebstahl und die angestellte Untersuchung und bittet um Entscheidung; 1436, Novbr. 6.

138. Dorpat an Reval: bittet um seine Ansicht in der angeführten Frage; 1436, Novbr. 25.

139. Meister zu Livland an Reval: meldet, dass Herzog Sigismund die Gefangenen nicht freigebe ehe der ewige Friede geschlossen und bittet letzteren mitzubeschwören; Riga, 1437, März 14.

140. Vrolik Nyenloe und Pothoff, Vorsteher des Hofs zu Nowgorod, an Reval: melden, dass Nowgorod die Röhrenleitung zur Entwässerung des Hofes nur gestatten wolle, wenn die Russen in Reval eine auf die Strasse führende Thür zu ihrer Kirche erhielten; 1437, April 17.

141. Meister zu Livland an Reval: meldet, dass er den Nowgoroder Boten, die bei ihm gewesen, keine definitive Antwort ertheilt habe, jedoch selbst zu Pfingsten eine Gesandtschaft abfertigen wolle; inzwischen solle die Kornausfuhr nicht gestattet sein; Rujen, 1437, April 28.

142. Wisby an Reval: beklagt sich über die Eigenmächtigkeit der livl. Städte bei der Ernennung des Priesters für den Nowgoroder Hof; falls der von Wisby bestellte nicht rechtzeitig eingetroffen sei, so wäre dies Schuld der Livländer, welche, nachdem sie auf eigene Hand den Verkehr geschlossen, ihm nicht rechtzeitig von der Wiedereröffnung desselben Mittheilung gemacht hätten, u. s. w.; 1437, Juni 6.

143. Auszug aus dem livl. Städtetagsrecess vom Sonntag vor Viti et Modesti (Juni 9) 1437 zu Pernau.

144. Karl Kerstensson, Hauptmann auf Wiborg, an Reval: beklagt

sich über Merten Jessen, der den Russen unerlaubter Weise Waffen zugeführt habe; 1437, Juli 25.

145. Dorpat an Reval: übersendet die Copie eines Antwortschreibens an Wisby, in welchem das angeblich eigenmächtige Verfahren der livl. Städte beim Schliessen und Öffnen des russischen Verkehrs und bei Ernennung des Priesters gerechtfertigt wird; 1437, Septbr. 11.

146. Dasselbe an dasselbe: meldet, dass es einen Zimmermann nach Nowgorod gesandt habe um die Röhrenleitung anzulegen; 1438, April 14.

147. Dasselbe an dasselbe: theilt mit, dass ein Bote von Pskow bei ihm gewesen, der jedoch die erforderlichen bestimmten Zusagen für Sicherheit des Verkehrs nicht gegeben, in Folge dessen es die bei ihm vorhandenen Pleskauer vorläufig arrestirt habe; 1438, Mai 27.

148. Voigt zu Narva an den Junker von Cleve: meldet, dass die Nyensloter den Dolmetscher des Junkers, Hermann thor Koeken, grausam ermordet und seine Bürgschaft für den andern Dolmetscher Frydach Grote nicht angenommen hätten; 1438, Novbr. 17.

149. Der deutsche Kaufmann zu Nowgorod an Reval: meldet seine Besetzung, da angeblich die Russen in Reval arrestirt worden; 1438, Novbr. 25.

150. Gerhard von Cleve, Graf zur Mark, an Reval: theilt die Ermordung seines Dolmetschers mit und bittet den Anliegen, welche seine Diener vortragen würden, zu willfahren; 1438, Novbr. 30.

151. Dorpat an Reval: meldet, dass ein Nowgoroder Bote die Freilassung der Russen verlangt, sich zu Gleichem in Betreff der Deutschen erboten habe und jetzt an den Statthalter des Meisters weiter gezogen sei; bittet wegen der zu ertheilenden Antwort um Rath und billigt ein von Reval an den Bischof von Nowgorod aufgesetztes Schreiben; 1438, Decbr. 14.

152. (Die Rathssendeboten der livländ. Städte aus Dorpat an Reval): sie hätten dem Grafen von Cleve eröffnet, dass sie wegen der Kreuzküssung und um die Deutschen in Nowgorod nicht zu gefährden, seiner Bitte, die Russen in Livland anzuhalten, nicht sofort nachgeben könnten; (Anfang 1439).

153. Dorpat und die Rathssendeboten von Reval an den Statthalter des Meisters zu Livland: melden, dass sie mit dem Comthur von Fellin, als dem Vertreter des Grafen von Cleve, übereingekommen, die Beschwerden des letzteren gegen Nowgorod zunächst auf friedlichem Wege zu erledigen; 1439, Januar 15

154. Dieselben an den deutschen Kaufmann zu Nowgorod: theilen mit, dass sie sich mit dem Nowgoroder Boten Iwan Maxim dahin geeinigt, dass die beiderseitigen Kaufleute frei sein sollten,

und jetzt die Bestätigung dieser Abmachung von Nowgorod erwartet würde; 1439, Januar 15.

155. Dorpat an den deutschen Kaufmann zu Pskow: meldet das Abkommen mit dem Nowgoroder Boten, bestimmt jedoch, dass bis auf Weiteres Niemand von ihnen nach Nowgorod ziehe; 1439, Januar 16.

156. Dorpat an Reval: theilt einen Brief des Hofesknechts Hans Munstede mit (nach welchem Nowgorod seine Kaufleute erst über die Grenze haben wolle, ehe es die Deutschen freilasse) und räth, der Weisung Munstedes gemäss, die Russen festzuhalten; 1439, Februar 6.

157. Die Älterleute des deutschen Kaufmanns zu Nowgorod an Reval: melden, dass sie nach langen Verhandlungen sich mit Nowgorod dahin geeinigt, dass zuerst die Russen aus Livland abziehen sollten, wogegen ihnen Nowgorod die Zusage, sie dann auch freizulassen, besiegelt hätte, und fragen an, ob Reval darauf eingehen wolle; 1439, Februar 25.

158. Gerhard von Cleve an Reval: beklagt sich, von demselben ohne Antwort gelassen zu sein und bittet die Russen bei sich zu arrestiren; Marienburg, 1439, Febr. 26.

159. Abkommen Grossnowgorods mit dem deutschen Kaufmann daselbst, dahin lautend, dass letzterer erst dann abziehen dürfe, wenn die Russen von Reval und Dorpat Nyenslot erreicht hätten; (1439, Februar Ende).

160. Riga an Dorpat: räth auf die Vorschläge Nowgorods einzugehen und den russischen Kaufmann fahren zu lassen, sich auf weitere definitive Einigungen aber nicht einzulassen, da die überseeischen Städte selbst Boten hätten senden wollen; 1439, März 10.

161. Dorpat an Reval: bittet ihm mitzutheilen, wann es die Russen bei sich freigebe, um darauf die Nachricht an Nowgorod gelangen zu lassen; 1439, April 6.

162. Dorpat an Nowgorod: meldet die Freilassung der Russen und verlangt, dass jenes den gegebenen Zusagen gemäss nun auch die Deutschen ziehen lasse; (1439, April).

163. Henning, Erzbischof von Riga (an den Grafen Gerhard von Cleve): erklärt ihm das Verhältniss, in welchem Livland zu Russland stehe, entschuldigt die Städte, wenn sie auf sein Verlangen nicht eingegangen und räth ihm, seine Sache auf dem Rechtswege zu verfolgen; 1439, Mai 19.

164. Dorpat an Reval: da die Deutschen in Nowgorod freigegeben seien, so solle dem Verkehr nichts in den Weg gelegt werden; 1439, Mai 31.

165. Die Vorsteher des deutschen Kaufmanns zu Nowgorod an Reval: bitten dafür zu sorgen, dass keine unzuverlässigen Leute

auf den Hof kämen, da dies bereits zu Zwistigkeiten mit den Russen geführt habe; 1439, Sept. 9.

166. (Meister zu Livland an Reval): meldet, dass er wegen der von den Russen bei Narva fortwährend begangenen Pferdediebstähle Repressalien zu nehmen gedenke, weshalb der deutsche Kaufmann sich mit dem ersten Schlittenwege aus Nowgorod zurückziehen solle; (1439, Novbr. Anfang).

167. Dorpat an Reval: übersendet einen Brief des deutschen Kaufmanns zu Nowgorod, der von den Zwistigkeiten mit den Russen wegen der an den Befestigungen des Gotenhofes vorgenommenen Bauten, von seiner Abhängigkeit gegenüber den russischen Trägern u. A. handelt; 1440, Januar 10.

168. Bernard Brakel, Priester auf dem deutschen Hofe, an Reval: beklagt sich, dass der Kaufmann ihm seinen Lohn verkürzt habe und bittet um Fürsprache bei demselben; 1440, Jan. 17.

169. Die Älterleute des deutschen Kaufmanns zu Nowgorod an Reval: theilen die Gründe mit, welche bewogen hätten, den Lohn des Priesters herabzusetzen; 1440, Januar 29.

170. Auszug aus dem livländ. Städtetagsrecess vom Dinstag nach Reminiscere (Februar 23) 1440 zu Wolmar.

171. Dorpat an Reval: meldet, dass einigen Dorpatensern in Nowgorod ihre Güter abgepfändet seien, und bittet, da Revalenser die Schuld trügen, die nöthigen Schritte zur Freigebung derselben zu thun; 1440, März 7.

172. Gerhard, Junker von Cleve, an Henning, Erzbischof von Riga: theilt mit, dass er die in seinem Lande arrestirten Güter aus den livländ. Städten freigegeben habe und spricht die Hoffnung aus, dass die letzteren sich ihm in seinem Vorgehen gegen die Russen nun willfährig erzeigen würden; 1440, April 6.

173. Die Vorsteher des deutschen Hofs zu Nowgorod an Reval: melden ihre Verhandlungen mit Nowgorod wegen Bedrückung der russischen Kaufleute zu Reval und namentlich wegen des dem Russen Sinove zugefügten Unrechts; 1440, April 25.

174. Wisby an die drei livländ. Städte: bittet dafür zu sorgen, dass in Nowgorod die Schra beobachtet, im Besonderen dem Priester sein Lohn nicht verkürzt werde; 1440, Mai 20.

175. Dorpat an Reval: meldet, dass von dem von den Russen arrestirten, jetzt aber freigegebenen Dörptschen Gute ein Theil entwendet sei und bittet diese Sache mit den demnächst anlangenden Nowgoroder Boten zu regeln; 1440, Mai 29.

176. Dasselbe an dasselbe: stellt es in das Belieben des letzteren wegen der leicht verderbenden Waare, die nach der Newa verschifft werde, Anordnungen zu treffen; 1440, Juni 23.

177. (Dorpat an Reval): erwiedert auf dessen Mittheilung von der durch den Nowgoroder Boten gethanen Drohung, die Deutschen auf dem Hofe würden arrestirt werden, dass es an seiner

Stelle die dortigen Russen so lange anhalten würde, bis man alle Sachen erledigt habe; 1440, Juli 1.

178. Lübeck an die drei livländ. Städte: spricht seine Verwunderung darüber aus, dass die Livländer in Bezug auf den Lohn des Hofespriesters so eigenmächtig vorgegangen, und verlangt, dass sie in Zukunft derartiger Übergriffe sich enthielten; 1440, Juli 1.

179. Dorpat an den Herzog von Cleve: rechtfertigt das Verfahren der livländ. Städte in der Zwistigkeit des Junkers Gerhard mit den Russen und bittet um seine Vermittlung bei jenem; 1440, Juli 28.

180. Wisby an die drei livländ. Städte: empfiehlt ihnen, die alten Ordinancien auf dem Nowgoroder Hofe streng aufrechtzuerhalten und versichert, von seinen Vorrechten daselbst nichts aufgeben zu wollen; 1440, Septbr. 28.

181. Auszug aus dem livländ. Städtetagsrecess vom Tage Vincentii (Januar 22) 1441 zu Wolmar.

182. Die Vorsteher des deutschen Kaufmanns zu Nowgorod an Reval: melden die Klagen mehrerer Russen gegen den Revalschen Rath und dass sie bei der zweifelhaften Stimmung Nowgorods die Reise nicht wagen könnten; 1441, Mai 16.

183. Dorpat an Reval: räth die Botschaft an Nowgorod sobald es möglich abgehen zu lassen, da man in Folge der Ankunft vieler Russen in Reval augenblicklich einen Druck bei den Verhandlungen ausüben könne; 1441, Mai 28.

184. Dasselbe an dasselbe: meldet die Entschuldigung des Hofesknechts wegen eines ungebührlichen Schreibens des Kaufmanns zu Nowgorod an die Städte, ferner, dass es, weil vor Kurzem einige Russen in der Newa «über Bord gehauen» seien, den Zug nach Nowgorod bei sich verboten habe; 1441, Juni 18.

185. Dasselbe an dasselbe: theilt mit, dass das aus Pskow gebrachte und bei ihm schlecht befundene Wachs über Narva ausgeführt werde und bittet dies möglichst zu hindern; 1441, August 1.

186. Lambert von Bodeken (in Nowgorod) an Heinrich Susynk in Lübeck: benachrichtigt ihn über den Stand des russischen Marktes; 1441, August 15.

187. Åbo an Reval: meldet, dass die neun Hofknechte, welche Russen auf der See geplündert, von ihm kein Geleite erhalten hätten und der Verkauf der geraubten Güter von ihm verboten sei; 1441, Septbr. 4.

188. Die Vorsteher des deutschen Kaufmanns zu Nowgorod an Reval: melden, dass Bernt Boegel von den Russen beraubt worden und von denselben kein Recht hätte erlangen können, dass den Russen der Zug nach Livland verboten und ihnen selbst die Abreise unmöglich gemacht sei; 1441, Novbr. 22.

189. Lübeck an den deutschen Kaufmann zu Nowgorod: verweist

ihm die eigenmächtige Verkürzung des Lohns des Priesters und verlangt, dass das Fehlende an den Bevollmächtigten desselben ausgezahlt werde; 1441 (Ende).

190. Die Älterleute des deutschen Kaufmanns zu Nowgorod an Dorpat: melden die Klagen mehrerer Russen über Rechtsverweigerung in Livland und bitten dieselben zufriedenzustellen; 1442, Januar 2.

191. Auszug aus dem livländ. Städtetagsrecess vom Dinstag vor Reminiscere (Februar 20) 1442 zu Wolmar.

192. Dorpat an Reval: theilt einen Brief des Hofesknechts Hans Munstede mit (in welchem die Besetzung der Deutschen, die ihm persönlich drohenden Gefahren, ein grosser Brand auf dem Gotenhofe u. A. gemeldet wird) und will zunächst den Zug nach Nowgorod verbieten; 1442, Febr. 24.

193. Hans Munstede, Hofesknecht zu Nowgorod, an Dorpat: meldet, dass die Russen den Hof zweimal berannt hätten und er stündlich in Lebensgefahr schwebe; 1442, März 3.

194. Dorpat an Grossnowgorod: erinnert gegenüber seinem Verfahren gegen die Deutschen und besonders den Hofesknecht an die Bestimmungen der letzten Kreuzküssung und bittet den Kaufmann freizugeben; (1442, März Anfang).

195. Dasselbe an Reval: theilt mit, dass es in Folge der eingegangenen schlimmen Nachrichten einen Boten und Briefe an Nowgorod gesandt habe, um den Kaufmann frei zu machen; 1442, März 11.

196. Narva an Reval: meldet die ihm mündlich über Munstedes gefahrvolle Lage überbrachten Nachrichten; 1442, März 11.

197. Die Vorsteher des deutschen Kaufmanns zu Nowgorod an Reval: melden ihre Einschliessung und Bewachung durch die Russen und bitten den in Reval angeblich schwer geschädigten Baklan und Sichne zufriedenzustellen, da Nowgorod denselben bereits erlaubt habe, sich an dem Kaufmann selbst ihr Recht zu nehmen; 1442, April 13.

198. Dorpat an Reval: meldet, dass sein Bote aus Nowgorod zurückgekehrt, letzteres jedoch den Kaufmann nicht eher freigäbe, als bis jenen beiden Russen Recht geschehen sei; 1442, April 23.

199. Die Vorsteher des deutschen Hofs zu Nowgorod an Reval: melden, dass sie noch immer besetzt seien, doch einen Termin von sechs Wochen erlangt hätten; würden aber inzwischen jene beiden Russen von Seiten Revals nicht zufriedengestellt, so müssten sie für den Schaden aufkommen; 1442, Mai 3.

200. Wisby an die drei livländ. Städte: beklagt sich, dass namentlich Dorpat es aus seinen Gerechtsamen auf dem Nowg. Hofe zu verdrängen suche, verlangt, dass dem von ihm zu ernen-

nenden Priester der volle Lohn gezahlt werde und mahnt eine alte Schuld ein; 1442, Mai 12.

201. Auszug aus dem Hanserecess auf Pfingsten (Mai 20) 1442 zu Stralsund.

202. Meister zu Livland an Reval: verbietet mit Rücksicht auf die ihm von Nowgorod widerfahrene Rechtsverweigerung die Kornausfuhr dorthin; Riga, 1442, Juni 5.

203. Protocoll über die Verhandlungen des Raths von Lübeck im Namen der Hanse mit den Boten der drei livl. Städte, welchen letzteren dabei u. A. die Befugniss, den russischen Handel zu schliessen und zu öffnen, gegeben und aufgetragen wird, nach einer neuen Kreuzküssung zu streben; 1442, Juni 20.

204. Lübeck an den deutschen Kaufmann zu Nowgorod: theilt mit, dass die livl. Städte mit der Leitung des Nowg. Hofes betraut worden, er in Folge dessen den Anordnungen derselben nachzukommen und sich in allen Dingen stets an sie zu wenden habe; 1442, Juni 22.

205. Dorpat an Reval: theilt mit, es würde anordnen, dass die Deutschen insgesammt den Hof verliessen, da dies das einzige Mittel sei, mit den Russen zu definitiven Vereinbarungen zu gelangen; 1443, Febr. 10.

206. Auszug aus dem livländ. Städtetagsrecess vom ersten Fastensonntag (März 3) 1443 zu Pernau.

207. Dorpat an Reval: meldet, dass die Deutschen den Hof verlassen, der Bischof und Abt von St. Jürgen aber die Schlüssel zu demselben nicht hätten annehmen wollen, und bittet dies mit den nächsten Nowgoroder Boten zu ordnen; 1443, März 21.

208. Karl Knutson, Hauptmann auf Wiborg, an Reval: spricht sein Bedauern darüber aus, dass die Russen bei der herrschenden Hungersnoth von gewisser Seite mit Korn versehen seien; 1443, Mai 3.

209. Dorpat an Reval: erklärt sich mit den Anordnungen desselben zur Vollendung der Handelssperre einverstanden und fordert zur Bestrafung aller Contravenienten auf; 1443, Juli 2.

210. Dasselbe an dasselbe: bittet bei Lübeck anzufragen, wie man bei der feindlichen Stellung des Ordens zu Nowgorod das Interesse des Kaufmanns am Besten wahrnehmen und sich der etwaigen Bitte gegenüber, die Vermittlung zu übernehmen, stellen solle; 1443, Octbr. 1.

211. Meister zu Livland an Reval: meldet, dass er zur Abwehr eines zu erwartenden Angriffs der Russen noch in diesem Herbst Nyenslot angreifen und das Watland verheeren wolle, bittet um seine Ansicht und um etwaige Kriegshilfe; Neuermühlen, 1443, October 1.

212. Die Domer und Richter auf Gotland an Reval: bitten den versessenen Zins vom Gotenhofe ihrem Bevollmächtigten, dem

Abte des Rumklosters Johannes, auszuzahlen und ihnen mitzutheilen, ob der deutsche Kaufmann den Hof unter den bisherigen Bedingungen weiter behalten wolle; 1443, Octbr. 18.

213. Comthur von Reval an den Rath daselbst: meldet, dass die Russen ein Heer zusammengezogen hätten, an einzelnen Orten bereits zu Feindseligkeiten übergegangen seien und die Vasallen von Harrien und Wirland sich zum Widerstand rüsteten; Narva, 1443, Novbr. 10.

214. Karl Knutson, Hauptmann auf Wiborg, an Grossnowgorod: schlägt die Aufnahme eines allgemeinen Tages vor und bietet für denselben seine Vermittlung zwischen Nowgorod einer- und dem Junker von Cleve, dem livländ. Meister und der Hanse andererseits an; 1443, Novbr. 24.

215. (Der deutsche Kaufmann zu Nowgorod an Reval): meldet, dass Nowgorod die friedliche Einigung seines Boten mit Reval verworfen habe; (1443).

216. Auszug aus dem livländ. Städtetagsrecess vom Sonntag vor Cathedra Petri (Januar 12) 1444 zu Walk.

217. Comthur zu Reval (von der russischen Grenze) an den Rath von Reval: meldet, dass Nowgorod keinen Tag aufnehmen wolle und seinen ganzen Heerbann nach Nyenslot aufgeboten habe; 1444, Januar 17.

218. Bernt von Haltern aus Narva an Reval: es verlaute, dass die Russen einen Tag aufnehmen wollten und ihr Heer wieder zurückgegangen sei, doch wäre man über ihre wahren Absichten noch im Unklaren; 1444, Januar 18.

219. Comthur zu Reval (von der russ. Grenze) an den Rath von Reval: meldet, dass er zu Reynever mit russischen Boten verhandelt und einen Waffenstillstand von 3 Wochen aufgenommen habe, doch das Zustandekommen eines Tages noch zweifelhaft wäre; 1444, Januar 24.

220. Derselbe (aus Narva) an denselben: theilt mit, dass die Waffenstillstandsverhandlungen mit den Russen sich zerschlagen, da jene die Aufnahme der Hansestädte in den Stillstand verlangt hätten, und bittet sich zur Heerfahrt zu bereiten; 1444, März 6.

221. Derselbe (von der Grenze) an Rath und Gemeinde zu Reval: meldet, dass ein russ. Heer Narva stürme, ein anderes das Land verwüste, er selbst mehrere Meilen zurückgedrängt worden sei und bittet ihre ganze Macht auszurüsten; 1444, März 25.

222. Lübeck an die drei livländ. Städte: erwiedert auf ihre Beschwerde, dass trotz des Handelsverbots die wendischen und preussischen Städte den Verkehr mit den Russen namentlich über Wiborg und Åbo unterhielten, dass es jenes Verbot den Städten nochmals einschärfen wolle, es jedoch nicht in seiner Macht läge, den Handel über Schweden zu hindern, und bittet den Verkehr, der zwischen Riga und Polozk, so-

wie zwischen Dorpat und Pskow noch immer bestehen solle, einzustellen; 1444, Mai 10.

223. Meister zu Livland an den Hauscomthur zu Reval: befiehlt ihm, unter Mitwirkung des dortigen Rathes den Verkehr nach Dorpat zu hemmen, da die Waaren von hier nach Pskow und so den Nowgorodern zugeführt würden; Riga, 1444, Mai 26.

224. Reval an Dorpat: übersendet den oben angeführten Lübischen Brief und meldet das Verlangen des Meisters, dass die Städte die russ. Handelssperre streng aufrechterhielten; (1444, Ende Mai).

225. Auszug aus dem livländ. Städtetagsrecess vom Sonntag nach Visitationis Mariae (Juli 5) 1444 zu Wolmar.

226. Meister zu Livland an Reval: macht Mittheilung über den mit Nowgorod geschlossenen Stillstand, der sich indess nur auf die Ordenslande beziehe, da Niemand für die Hanse eine Vollmacht gehabt, verlangt ferner, dass bis zu einem endlichen Ausgleich die Strassen geschlossen bleiben, u. s. w.; Riga, 1444, Decbr. 2.

227. Derselbe an dasselbe: bittet, ihm auf sein etwaiges Ansuchen zu dem demnächst in Narva mit Nowgorod zu haltenden Tage sechs bis acht Rathleute zur Vermittlung zu senden; 1444, Decbr. 17.

228. Lübeck an die drei livländ. Städte: antwortet auf ihre letzten Mittheilungen (dass der Tag zu Narva resultatlos geblieben, jedoch ein neuer auf Johannis angesetzt sei) dass es für den Fall des Krieges den Kaufmann vor Versendung von Waaren nach Livland gewarnt habe; sollte es aber Frieden werden, so dürfe der Verkehr trotzdem vor Abschluss einer neuen Kreuzküssung nicht wieder beginnen; 1445, April 19.

229. Meister zu Livland an Reval: theilt auf dessen Klage, dass, falls der Friede auf zwei Jahre mit den Russen nicht zu Stande käme, dem Handel die grössten Verluste erwüchsen, mit, dass diese Angelegenheit demnächst zu Wolmar berathen und er ihm dann weitere Nachricht geben würde; Riga, 1445, Juli 28.

230. Riga an Reval: meldet, dass es zur Beschlussfassung in den Nowgoroder Angelegenheiten eine Tagfahrt nach Wolmar auf den 12. Decbr. ausgeschrieben habe; 1445, October 14.

231. Dorpat an Reval: bespricht die angesetzte Tagfahrt und meldet, dass es einen Boten nach Nowgorod absenden werde, um Höfe und Kirche zu besichtigen und um sich über die dortige Lage zu vergewissern; 1445, Octbr. 22.

232. Auszug aus dem livländ. Städtetagsrecess vom Abende Luciae (December 12) 1445 zu Wolmar.

233. Auszug aus dem Hanserecess von Ascensionis domini (Mai 18) 1447 zu Lübeck.

234. Friedensschluss auf 25 Jahre zwischen dem Meister zu Liv-

land einer- und Nowgorod und Pskow andererseits; 1448, Juli 25.

235. Lübeck an Grossnowgorod: indem es an die grosse Unsicherheit des Verkehrs in den letzten Jahren erinnert, erbietet es sich, falls Nowgorod den deutschen Kaufmann bei den alten Freiheiten lassen wolle, seine Boten nach Livland zu senden, um eine neue Kreuzküssung zu besiegeln; 1448, Novbr. 10.

236. Auszug aus dem livländ. Städtetagsrecess vom zweiten Sonntag nach Ostern (April 27) 1449 zu Wolmar.

237. Lübecks Vollmacht für die drei livländ. Städte zu Vorverhandlungen mit Nowgorod wegen Abschlusses einer Kreuzküssung; 1449, Juli 13.

238. Auszug aus dem livländ. Städtetagsrecess vom Montag nach Philippi et Jacobi (Mai 4) 1450 zu Pernau.

239. Auszug aus dem Hanserecess auf Matthaei apostoli (September 21) 1450 zu Lübeck.

240. Karl Knutson, Hauptmann auf Wiborg, (an einen Ordensbeamten): meldet, dass die Russen rüsteten, um Narva zu Wasser und zu Lande anzugreifen; (um 1450).

241. Bericht eines Revalschen Boten über seine Verhandlungen mit Nowgorod wegen eines an der estnischen Küste an Russen ausgeführten Raubes; (um 1450).

242. (Mittheilung des Meisters an Reval) über Verhandlungen mit Pleskauschen Boten; (um 1450).

243. Protocoll über die Verhandlungen livländ. Rathssendeboten mit dem Rathe zu Lübeck vom Freitag nach Kiliani (Juli 9) 1451.

244. Protocoll über die Sonderberathungen der livländ. Städteboten auf dem Landtage zu Wolmar am Tage Fabiani et Sebastiani (Januar 20) 1452.

245. Auszug aus dem livländ. Städtetagsrecess vom Sonntag Reminiscere (Februar 25) 1453 zu Pernau.

246. Die Vorsteher des deutschen Kaufmanns zu Nowgorod an Reval: machen Mittheilung über einen grossen Brand auf beiden Höfen und die zum Wiederaufbau festgesetzte Besteuerung; 1453, Juli 25.

247. Auszug aus dem livländischen Städtetagsrecess vom Sonnabend nach Laurentii (August 11) 1453 zu Wolmar.

248. Auszug aus dem Hanserecess vom Monat December 1453 zu Lübeck.

249. Die Vorsteher des d. Hofs zu Nowgorod an Reval: berichten über Hans Kremer, der heimlich ausgefahren, darauf von seinen russischen Gläubigern zurückgebracht sich mit ihnen geeinigt habe, doch jetzt durch den Kaufmann von den Höfen verwiesen sei; 1454, Juni 13.

250. Die Landesdomer auf Gotland an Reval: bevollmächtigen den

Überbringer Albert Schattenhusen zum Empfang des versessenen achtjährigen Zinses vom Gotenhofe und schlagen vor, den Vertrag über den letzteren zu erneuern; 1454, October 4.

251. Aufzeichnungen des Revalschen Raths über seine Auslagen für Besendungen Nowgorods und für den deutschen Hof in den Jahren 1421—1455.

252. Auszug aus dem livländ. Städtetagsrecess vom Sonntag Reminiscere (März 2) 1455 zu Pernau.

253. Auszug aus dem livländ. Städtetagsrecess auf Assumptionis Mariae (August 15) 1455 zu Riga.

254. Auszug aus dem livländ. Landtagsrecess vom Sonntag Invocavit (Febr. 15) 1456 zu Walk.

255. Auszug aus dem livländ. Städtetagsrecess vom Sonntag vor Valentini martyris (Febr. 13) 1457 zu Wolmar.

256. Auszug aus dem livländ. Städtetagsrecess vom Sonntag nach Purificationis Mariae (Febr. 5) 1458 zu Wolmar.

257. Auszug aus dem livländ. Städtetagsrecess vom Tage Matthaei (Septbr. 21) 1458 zu Wolmar.

258. Auszug aus dem livländ. Städtetagsrecess vom Dinstag nach Invocavit (März 4) 1460 zu Walk.

259. Die Vorsteher des deutschen Kaufmanns zu Nowgorod an Reval: melden, dass die neuangelangten Honigtonnen zu klein und daher vorläufig angehalten seien, und bitten sich nach dem Lübischen Mass zu richten; 1461, Februar 2.

260. Auszug aus dem livländ. Städtetagsrecess vom Abende Apolloniae virginis (Febr. 8) 1461 zu Pernau.

261. Instruction für die Revalschen Gesandten zum Hansetage d. J. 1461 in Lübeck.

262. Die Vorsteher des deutschen Kaufmanns zu Nowgorod an Reval: melden ihre Verhandlungen mit Nowgorod wegen der vom Comthur von Reval gefangen genommenen Russen, dass sie für dieselben drei Geiseln hätten stellen müssen und ihnen eventuell Besetzung drohe; 1463, Januar 6.

263. Auszug aus dem livländ. Städtetagsrecess vom Dinstag nach Invocavit (Febr. 21) 1464 zu Wolmar.

264. Lübeck an die Rathssendeboten der livländischen Städte: giebt ihnen auf ihre Mittheilung von dem demnächst zu Ende gehenden Frieden mit Nowgorod den Rath, einen zwei- bis dreijährigen Beifrieden aufzunehmen, um dann während desselben eine definitive Einigung zu erreichen; 1464, Juli 25.

265. Die Vorsteher des deutschen Kaufmanns zu Nowgorod an Reval: fragen um Rath, ob sie die Entschädigung, welche ihnen der Orden für das ihnen um seinetwillen von den Russen Abgeschatzte böte, annehmen sollten und melden Beeinträchtigungen im Tuchhandel; 1465, März 9.

266. Auszug aus dem livländ. Städtetagsrecess vom Montag nach Reminiscere (März 11) 1465 zu Pernau.
267. Die livländischen Rathssendeboten (aus Nowgorod) an Reval: melden, dass ihre Friedensverhandlungen erfolglos geblieben seien, sie selbst an der Abreise gehindert würden und rathen die Güter der Russen in Reval anzuhalten; 1466, März 16.
268. Dorpat an Reval: theilt mit, dass es auf den Brief der Sendeboten aus Nowgorod die Russen bei sich angehalten habe, die Boten jedoch jetzt zurückgekehrt seien, und bittet um Rath, wie man den Russen gegenüber weiter verfahren solle; 1466, März 26.
269. Auszug aus dem livländischen Städtetagsrecess vom Montag nach Exaltationis s. crucis (Septbr. 15) 1466 zu Walk.
270. Die Älterleute des deutschen Kaufmanns zu Nowgorod an Reval: melden, dass unechte Ypersche und Bredepepersche Tücher aus Reval und Dorpat nach Nowgorod gekommen seien, und bitten dies in Zukunft zu hindern; 1467, März 21.
271. Dieselben an dasselbe: machen weitere Mittheilung in derselben Angelegenheit, dass die Käufer jener Laken besonders über die Kürze klagten und selbst nach Reval kommen würden, um ihren Schaden ersetzt zu erhalten; 1467, Juni 11.
272. Lübeck an die livländischen Rathssendeboten zu Walk: erklärt sich mit dem aufgenommenen zweijährigen Beifrieden und dem Plane, Boten nach Nowgorod zu senden, um weitere Verhandlungen anzubahnen, einverstanden, will wegen der falschen Troyenisse dem Kaufmann zu Brügge schreiben, u. s. w.; 1467, Juni 17.
273. Die Älterleute der Nowgorodfahrer zu Lübeck an Reval: machen Mittheilung über die ausgelaufene Handelsflotte und geben an, wie mit den dieselbe begleitenden Söldnern zu verfahren sei; 1467, Juni 18.
274. Die Vorsteher des deutschen Kaufmanns zu Nowgorod an Dorpat: melden, dass sie auf die Nachricht der Arrestirung der Russen zu Reval besetzt seien und Marck Panphili demnächst als russischer Bote nach Livland gehen werde; 1467, December 27.
275. Auszug aus dem livländ. Städtetagsrecess vom Montag vor Epiphania Domini (Januar 4) 1468 zu Wolmar.
276. Dorpat an Reval: erklärt seine Zustimmung zu der Ansicht des letzteren, dass die Städte mit der Besendung Nowgorods zu warten hätten, bis dass man das Anbringen des Marck Panphili an den Meister erfahren; 1468, Januar 28.
277. Riga an Reval: meldet, dass der Bote Marck Panphili beim Meister nur Klage über Narva und Reval geführt, in den Verhandlungen mit ihm dagegen sich beschwert, dass man den Russen in Livland den Kleinhandel verbiete und bemerkt

habe, dass die Besetzung des deutschen Kaufmanns auf die Nachricht der Arrestirung der Ihrigen zu Reval geschehen, doch Nowgorod zum Frieden bereit sei; 1468, Januar 27.

278. Dorpat an Reval: meldet, dass sein Bote Hinrik Borger mit einem Geleitsbriefe aus Nowgorod zurückgekehrt, bittet um dessen Ansicht, wie mit der Besendung jetzt fortzufahren sei, und beklagt sich, dass der Revalsche Bote nicht, wie es abgemacht worden, mit dem Zehrgeld für beide Theile versehen gewesen sei; 1468, Mai 3.

279. Dasselbe an dasselbe: des letzteren Ansicht, die Besendung bis zum Herbst zu verschieben, hätte es weiter an Riga mitgetheilt und warte jetzt auf dessen Antwort; die Zehrung seines Boten Hinrik Borger, die Reval ersetzen wolle, betrüge 52 Mrk. 6 Schill.; 1468, Mai 28.

280. Dasselbe an dasselbe: meldet, dass es den 10. August als Abgangstermin für die Gesandtschaft an Nowgorod festgesetzt habe, bittet seine Boten mit allem Erforderlichen zu versehen und ihm mitzutheilen, ob dieselben den Land- oder Wasserweg nehmen sollten; 1468, Juli 17.

281. Vollmacht der Landesdomer auf Gotland für Hinrik Halekouw, den achtzehnjährigen Zins vom Gotenhofe in Nowgorod, im Betrage von 90 Rhein. Gulden, beim Rathe von Reval zu erheben; 1468, Septbr. 4.

282. Specificirte Angaben des Lübischen Rathes über die Ladung eines Schiffes, das auf dem Wege von Lübeck nach Reval in den Nyländischen Scheeren untergegangen; 1469, Febr. 20. (18 Seiten.)

283. Auszug aus dem livländ. Städtetagsrecess vom Sonntag Reminiscere (Febr. 26) 1469 zu Wolmar.

284. Auszug aus dem livländ. Städtetagsrecess vom Sonntag nach Valentini mart. (Februar 18) 1470 zu Pernau.

285. Riga an Reval: meldet, dass das Original der Nyebur'schen Kreuzküssung sich bei ihm nicht vorfinde und sendet eine Übersetzung der bei ihm vorhandenen Copie; 1470, März 28.

286. Auszug aus dem Hanserecess auf Bartholomaei (August 24) 1470 zu Lübeck.

287. Derick Hagenbecke (aus Lübeck) an Reval: übersendet den letzten Hanserecess nebst einer Copie des auf Gotland befindlichen Nyebur'schen Kreuzbriefs; letzteren wollten die von Gotland nicht herausgeben, hätten sich indess bereit erklärt, wenn Lübische Boten nach Nowgorod zögen, die ihrigen mit jener und andern alten Kreuzküssungen auch dorthin abzusenden; 1470, October 5.

288. Auszug aus dem livländ. Städtetagsrecess vom Montag vor Antonii confessoris (Januar 14.) 1471 zu Walk.

289. Die livländ. Rathssendeboten vom Tage zu Walk an Lübeck:

melden, dass sie sich dem Beschlusse des Hansetages, nach Ostern den Verkehr mit Nowgorod abzubrechen, fügten und bitten zugleich, die in Narva bereits angehäuften und leicht verderbenden Waaren noch bis Jacobi den Russen verkaufen zu dürfen; 1471, Januar 22.

290. Auszug aus dem livländ. Städtetagsrecess vom Sonnabend nach Antonii (Januar 18) 1472 zu Wolmar.

291. Die livländ. Rathssendeboten vom Tage zu Wolmar an Danzig: bitten die Salzankäufe der Schweden und Narvenser bei sich nicht zu gestatten, da jenes Salz den Nowgorodern zugeführt werde; 1472, Januar 18.

292. Dieselben an Lübeck: richten an dasselbe ebenfalls die Bitte, den Handel der Narvenser bei sich nicht zu erlauben; 1472, Januar 18.

293. Wisby an Reval: theilt mit, dass es ihm zu gefährlich scheine, das Original der Nyebur'schen Kreuzküssung von sich zu senden, spricht über die Anfrage Revals, ob es die Gerechtigkeiten des Kaufmanns zu Nowgorod noch fernerhin geniessen wolle, seine Verwunderung aus, da es keins seiner Rechte aufzugeben gedächte, und wiederholt seine frühere Bitte wegen Erstattung alter Auslagen; 1472, Juni 1.

294. Die Vorsteher des deutschen Kaufmanns zu Nowgorod an Reval: melden, dass sie von den Lodjenführern ungebührlich beschatzt und von Nowgorod bei ihren Klagen stets auf eine nach Livland abzufertigende Botschaft verwiesen würden; machen ferner Mittheilung von den Zwistigkeiten mit den Russen wegen Kürze der flandrischen Tücher; 1473, März 30.

295. Meister zu Livland an Reval: theilt mit, dass der Dörptsche Bote von Pleskau die Antwort gebracht, es wolle den vierwöchentlichen Stillstand halten, dann aber keinen weiteren Frieden haben, und bittet deshalb zur Heerfahrt gerüstet zu sein; Trikaten, 1473, Septbr. 2.

296. Narva an Reval: bittet die Kaufleute, welche in Narva ihre Niederlagen hätten, zu veranlassen, bei dem zu befürchtenden Einfall der Russen ihm Kriegshilfe zu senden; 1473, Septbr. 15.

297. Auszug aus dem livländischen Städtetagsrecess vom Dinstag nach Invocavit (März 4) 1476 zu Dorpat.

298. Auszug aus dem Hanserecess von Ascensionis domini (Mai 23) 1476 zu Lübeck.

299. Auszug aus dem livländischen Städtetagsrecess vom Sonntag Reminiscere (März 1) 1477 zu Wolmar.

300. Auszug aus dem livländischen Landtagsrecess vom Sonntag nach Michaelis (October 5) 1477 zu Walk.

301. Die livländ. Rathssendeboten vom Landtage zu Walk an Lübeck: theilen mit, dass sie ein zu Nowgorod zwischen einem Deutschen und einem Russen getroffenes Abkommen, nach

welchem von der einen Seite die Waaren, von der andern das Geld zu einer bestimmten Zeit in Narva geliefert werden sollte, für Vorkauf und somit ungesetzlich erklärt hätten; 1477, October 5.

802. Dieselben an den deutschen Kaufmann zu Nowgorod: verwenden sich für die Forderungen, welche die Erben des ehemaligen Hofesknechts Hans Steenweg an den deutschen Kaufmann haben; 1477, October 5.

803. Auszug aus dem livländischen Städtetagsrecess vom Dinstag nach Judica (März 10) 1478 zu Walk.

804. Die livländischen Rathssendeboten vom Tage zu Walk an Lübeck: melden, dass sie nach der Besetzung des Kaufmanns zu Nowgorod sich durch einen Dörptschen Boten um dessen Befreiung bemühen wollten und den Verkehr inzwischen verboten hätten und bitten um weitere Verhaltungsmassregeln; 1478, März 10.

805. Dieselben an dasselbe: berichten über den Einfall, den der Grossfürst von Moscau unentsagten Friedens in Livland gemacht, setzen auseinander, wie durch die Einnahme Nowgorods und Pskows dem deutschen Kaufmann und ihrem ganzen Lande die grösste Gefahr drohe, der es allein nicht begegnen könne, und bitten daher um guten Rath und Beistand; 1478, März 10.

806. Dieselben an den deutschen Kaufmann zu Nowgorod: melden, dass sie sich durch einen Boten für seine Befreiung verwenden wollten und verweisen im Übrigen auf dessen mündliche Mittheilungen; 1478, März 10.

807. Dorpat an Reval: theilt einen Brief des deutschen Kaufmanns in Nowgorod mit (der die Gefahren zeigt, welche bei dem ausgebrochenen Kriege den dort noch vorhandenen Deutschen drohen), meldet, dass es den Abzug derselben angeordnet und für den Fall, dass sie unterwegs angehalten würden, die Hilfe des Voigts und Raths zu Narva angerufen habe; 1478, Juli 10.

808. (Beilage zum vorigen Brief). Godeke van Telchten, Hofesjunge zu Nowgorod, an Timan Hecket in Dorpat: meldet, dass, nachdem die Nachricht angelangt, die Schweden hätten mehrere russische Kaufleute gefangen genommen und getödtet, sie besetzt seien, und bittet sich für ihre Befreiung zu verwenden; (1478, Anfang Juli).

809. Auszug aus dem livländischen Städtetagsrecess auf Jacobi (Juli 25) 1479 zu Walk.

810. Dorpat an Reval: bittet um seine Ansicht, inwieweit etwa die hansischen Kaufleute, die am russischen Handel betheiligt, in dem drohenden Kriege mit Pleskau zur Hilfeleistung heranzuziehen seien; 1479, August 13.

811. Dasselbe an dasselbe: da auf dem letzten Landtage beschlossen worden, dass beide Städte Mannschaften in den Peipus

senden sollten, seine Schiffe aber nicht ausreichten, so bittet es ihm einen Sachverständigen zu senden, mit dem festzustellen sei, was noch von Schiffen zu bauen und an Geschütz anzuschaffen wäre; 1479, August 17.

312. Narva an Reval: da der Waffenstillstand mit den Russen am 6. December ablaufe und der Grossfürst bereits in Nowgorod erwartet werde, bittet es den Kaufmann, der in Narva seine Waaren habe, zur Hilfeleistung zu veranlassen; 1479, November 1.

313. Meister zu Livland an Reval: meldet, dass der Comthur von Marienburg ein russisches Schloss verbrannt habe, verlangt, dass es ihm zu dem beabsichtigten Zuge ins Pleskauische rechtzeitig seine Hilfsmannschaft sende und wünscht, dass die städtischen Boten an die Hanse möglichst bald auszögen; Ronneburg, 1480, Januar 7.

314. Comthur zu Reval an den Rath daselbst: auf das von letzterem mitgetheilte Gerücht, die Nowgoroder verlangten einen Beifrieden, um den Handel in Narva fortzuführen, theilt er den wahren Sachverhalt mit, verspricht jedoch für den Fall, dass jene wirklich derartige Absichten zeigen würden, seine Verwendung beim Meister; Jewe, 1480, Februar 4.

315. Meister zu Livland an Reval: meldet, dass er auf die Mittheilung des Dörptschen Bischofs von einem beabsichtigten Einfall der Russen, am Montage nach Invocavit (Februar 21) bei Neuhausen die Grenze zu überschreiten gedenke, bittet die Ihrigen dann zu ihm stossen zu lassen und dieselben auf 4 Wochen mit Proviant zu versehen; Burtneck, 1480, Februar 7.

316. Derselbe an dasselbe: verlangt, dass es den früheren Festsetzungen gemäss 200 oder doch mindestens 100 Mann in den Peipus sende und zeigt, wie wichtig der Besitz desselben für Livland sei; Riga, 1480, April 14.

317. Relation livländischer Städteboten über ihre Verhandlungen mit den wendischen Städten zu Lübeck in Betreff der dem Meister gegen die Russen zu gewährenden Kriegshilfe und einiger die livl. Städte berührenden Puncte; 1480, April 8 — Mai 5.

318. Bericht livländischer Städteboten über ihre Verhandlungen mit Danzig wegen der dem Meister im Russenkriege zu leistenden Hilfe und einiger den Handel betreffenden Puncte; 1480, April 21—28.

319. Dorpat an Reval: bittet die Ausfuhr von Salz nach Wiborg zu verbieten, da es von dort den Russen zugeführt werde, meldet von einem Gefecht auf dem Peipus, den Verheerungen, welche die Ihrigen in Russland angerichtet, und dass sie noch immer den See beherrschten; 1480, Mai 19.

320. Meister zu Livland an Reval: da er aus sicherer Quelle erfah-

re, dass dasselbe und die Narvischen zu Wiborg mit den Russen Handel trieben und den Stapel dorthin verlegen wollten, verlangt er jenen Verkehr ganz abgestellt zu sehen; beklagt sich, dass es die 200 Gewappneten noch immer nicht in den Peipus geschickt habe, wodurch viel Unheil hätte verhütet werden können, und fordert es auf, diesem Befehl endlich Folge zu leisten; Neuermühlen, 1480, Mai 30.

321. Dorpat an Reval: meldet, dass die Ihrigen auf dem Peipus «bei der Woldow» mit den Russen ein Gefecht bestanden hätten und ihm die Nachricht zugehe, dass Pleskau zu Wasser und zu Lande stark rüste; 1480, Juni 15.

322. Erich Axelson, Hauptmann auf Wiborg, an Reval: meldet, dass kürzlich Boten des Grossfürsten von Moscau und der Hauptleute zu Nowgorod bei ihm gewesen wären, ohne jedoch ihre Absicht, den Frieden zu verlängern, zu erreichen, und bittet, da er täglich Kriegsvolk erwarte, den Kaufmann vor der Fahrt in die Newa zu warnen; 1480, Juli 9.

323. Die livländ. Rathssendeboten vom Tage zu Riga an Lübeck: theilen mit, dass sie mit dem Meister sich dahin geeinigt, dass der Kaufmann zur Führung des Russenkrieges kein Ungelt zahlen, sondern die in Livland verkehrenden Kaufgesellen selbst Kriegsdienste leisten sollten; 1480, Juli 28.

324. Dorpat an Reval: erwiedert auf die Mittheilung jenes (dass es mit den Älterleuten von Nowgorod verhandeln wolle, um dem heimlichen Verkehr mit den Russen ein Ende zu machen), dass man zuvor abwarten müsse, was das Resultat der jetzigen Pleskauischen Gesandtschaft an den Meister sein werde; 1480, Novbr. 4.

325. Meister zu Livland an Reval: meldet, dass er auf den 8. Januar einen Tag zu Marienburg mit Pleskau aufgenommen habe, um eine Grenzregulirung und einen Kreuzbrief zu vollenden, und bittet, für den Fall des Misslingens der Zusammenkunft, sich zum Kriege bereit zu halten; Blankensee, 1480, Novbr. 23.

326. Dorpat an Reval: spricht den Wunsch aus, dass letzteres an der Zusammenkunft mit den Pleskauern theilnähme, die Nowgoroder als Vermittler zugezogen, das Interesse des Kaufmanns allseitig wahrgenommen und der Stapel zu Nowgorod in alter Weise hergestellt werde; 1480, Decbr. 7.

327. Meister zu Livland an Reval: meldet, dass ein Theil der Ordensgebietiger am Neujahrsabend bei der Woldow ins Pleskausche einfallen, er aber selbst am 21. Januar bei Neuhausen die Grenze überschreiten würde, und bittet die Ihrigen ihm dann zuzusenden, auch den gemeinen Kaufmann zur Hilfeleistung zu veranlassen; Wenden, 1480, Decbr. 27.

328. Narva an Reval: da ihm die Nachricht zuginge, dass der Grossfürst und die Nowgoroder den Pleskauern mit einem Heere zu

Hilfe gekommen seien und nächstens vor Narva erscheinen würden, bittet es um schleunige Unterstützung an Mannschaft; 1481, Februar 16.

329. Der deutsche Kaufmann d. Z. zu Narva an Reval: bittet um Hilfe an Mannschaft, Waffen und Munition; 1481, März 22.

330. Voigt zu Narva an Reval: da von einem günstigen Fortgang der Verhandlungen des Thonies Peppersack mit den Russen noch immer nichts verlaute, er auch die Nachricht erhalte, dass Moskowiter, Nowgoroder und Pskowiter demnächst Stadt und Schloss Narva belagern wollten, bittet er, mit Rücksicht auf die Wichtigkeit des Orts ihm Hilfe zu senden; 1481, April 24.

331. Meister zu Livland an Reval: meldet, dass zu Hapsal russische Spione aufgefangen seien, welche ausgesagt, dass ihrer viele als Bettler das Land durchzögen, bittet deshalb auf derartiges Volk Obacht zu geben und verlangt, in Erwartung des ausbrechenden Krieges sich gerüstet zu halten und alle entbehrliche Mannschaft nach Narva zu senden; Riga, 1481, Mai 11.

332. Bestimmungen, wie und von wem der neue Friede zwischen Livland und Nowgorod durch den Kreuzkuss befestigt werden solle; 1481, September 21.

333. Meister zu Livland an Reval: da seine Boten, die zur Aufnahme eines Beifriedens neulich in Nowgorod gewesen, auch die Bedingung angenommen hätten, dass die dem Pleskauer Iwolth zu Reval abgepfändeten Güter demselben erstattet werden sollten, fordert er dasselbe auf, den Tag zu Narva mitzubesenden; Wenden, 1481, Novbr. 21.

334. Dorpat an Reval: meldet, dass es einen Theil der Revalschen Büchsen zurückbehalten habe, da Pleskau das Kreuz noch nicht geküsst, es also gerüstet bleiben müsse, und weist die Vorwürfe jenes zurück, als habe es den Frieden zwischen Nowgorod und Livland mitbesiegelt und den Rechten des Kaufmanns etwas vergeben; 1482, Februar 8.

335. Narva an Reval: da wegen der Güter, welche die Schweden den Russen genommen, die letzteren in Unfrieden vom Meister geschieden und Nowgorod und Pleskau verbunden seien, bittet es um Unterstützung an Mannschaft und Munition; 1482.

336. Johannes, Bischof von Dorpat, an Reval: theilt mit, dass die Boten des Grossfürsten an den Papst ihn benachrichtigten, dass der ihnen vorausgezogene Gesandte Manul in Reval aufgehalten sei, bittet ihn von dem Sachverhalt zu unterrichten und macht auf die erwachsenden Schwierigkeiten aufmerksam; 1483, Mai 5.

337. Dorpat an Reval: meldet, dass, obgleich seine Mittheilung, die Boten des Grossfürsten würden demnächst auch Reval berühren, unbeantwortet geblieben, dieselben sich unter Führung

des Ordensdolmetschers aus Marienburg bereits auf den Weg gemacht, und bittet um Förderung derselben; 1483, Mai 12.

338. Meisters-Statthalter zu Livland an Reval: meldet, dass er den Tag, der am 29. Februar zu Narva mit Nowgorod gehalten werden solle, nicht selbst besuchen könne, bittet jedoch zwei aus dem Rath dazu abzufertigen; vor Riga, 1484, Januar 15.

339. (Dorpat an Reval): man vernehme aus Nowgorod, dass eine Gesellschaft von Wälschen und Vlämingen, welche in Moskau Kriegsmaterial gefertigt habe, sich demnächst durch Livland nach Hause begeben wolle; bittet, dies seinem Comthur und dem Meister mitzutheilen; (1484, August 31).

340. Dasselbe an dasselbe: theilt mit, dass, nachdem es vor einiger Zeit Nowgorod aufgefordert habe, Hof und Kirche der Deutschen in Schutz zu nehmen, jetzt Nowgorodsche Boten und Briefe bei ihm angelangt seien, worauf sich herausgestellt, dass sein Schreiben missverstanden worden; übersendet deshalb die ganze Correspondenz und bittet um Rath unter dem Hinzufügen, dass die Russen, wie man höre, den Kaufmann gern wieder hätten; 1484, October 16.

341. Dorpat an Reval: meldet die Ansicht Rigas, dass man wegen der Kürze des Friedens und ohne Wissen der überseeischen Städte Nowgorod nicht besenden könne und bittet in dieser Angelegenheit um Rath; 1486, Januar 3.

342. Dasselbe an dasselbe: theilt mit, dass wegen verschiedener Kriegsnachrichten die Besendung Nowgorods bisher aufgeschoben sei, jetzt aber von Statten gehen solle, um den zukünftigen Sendeboten das Geleite zu erwerben; 1486, Juni 27.

343. Dasselbe an dasselbe: es werde einen Bürgermeister und einen Rathmann an Nowgorod abfertigen, welche am 1. Febr. zu Narva mit den Revalschen zusammentreffen sollten, u. s. w.; 1487, Januar 5.

344. Auszug aus dem Hanserecess von Ascensionis domini (Mai 24) 1487 zu Lübeck.

345. Dorpat an Johann Rotert, Bürgermeister, und Ludwig van Krufft, Rathmann zu Reval: bittet dem Bertolt van Elsen die Auslagen für die Nowgoroder Reise einzuhändigen und meldet, dass der Grossfürst den russ. Kaufmann aus Nowgorod wegführe, die Statthalter den Krug auf dem Hofe nicht gestatteten, u. s. w.; 1487, Juni 25.

346. Dorpat an Reval: meldet, dass es den Priester Johann für den Nowgoroder Hof ernannt habe, und bittet demselben auf seiner Reise dorthin behilflich zu sein; 1488, Januar 10.

347. Die Älterleute des deutschen Kaufmanns zu Brügge, d. Z. zu Bergen, an Reval: setzen auf des letzteren Klage, dass der Kaufmann zu Nowgorod wegen Kürze der in Flandern bereiteten Tücher viel Verdriesslichkeiten mit den Russen gehabt

habe, auseinander, wie die Unregelmässigkeit in einem gewissen Falle sich erkläre und versprechen im Übrigen die Fabrication zu überwachen; 1488, Mai 6.

348. Dorpat an Reval: trotz der neu abgeschlossenen Kreuzküssung werde der Kaufmann zu Nowgorod in Vielem verkürzt und mit allerlei Neuerungen belästigt; bittet um Rath dies zu wandeln; 1488, Novbr. 23.

349. Dasselbe an dasselbe: meldet in Betreff der im Interesse des Kaufmanns an den Grossfürsten abzufertigenden Gesandtschaft, dass sein Bote vor Weihnachten nicht aufbrechen könne, bittet den Revalschen um diese Zeit ebenfalls nach Narva zu senden und mit Geschenken und allem Erforderlichen zu versehen; 1488, Decbr. 19.

350. Die Vorsteher des deutschen Kaufmanns zu Nowgorod an Dorpat: die deutschen Boten seien aus Moskau zurückgekehrt, der Grossfürst habe zum Theil ausweichend geantwortet, doch versprochen, im nächsten Sommer in Nowgorod selbst Alles zu entscheiden; in Betreff der Neuerungen im Honig- und Salzhandel sei bei den Statthaltern nichts zu erreichen, u. s. w.; 1489, März 19.

351. Dorpat an Reval: übersendet obiges Schreiben des Kaufmanns, schlägt eine Tagfahrt der Städte und die Besendung des Grossfürsten im nächsten Sommer vor; 1489, März 27.

352. Dasselbe an dasselbe: meldet, dass es in Sachen des Hofesknechts Kersten Hinkelman an die Statthalter zu Nowgorod geschrieben habe und bittet Reval das Gleiche zu thun; 1489, April 4.

353. Dorpat an die grossfürstlichen Statthalter zu Nowgorod: verwendet sich für den Hofesknecht K. Hinkelman, der für eine ihm ganz fremde Angelegenheit in Anspruch genommen werde; 1489, April 4.

354. Lübeck an Reval: meldet von seinen Verhandlungen mit dem griechischen Gesandten des Grossfürsten über die Missstände im Handel und übersendet ein Schreiben an denselben mit der Bitte, falls es ihm thunlich scheine, dasselbe an die Adresse weiter zu befördern; 1489, Juni 3.

355. Dorpat an Reval: der neu ernannte Hofespriester Johann van dem Wolde melde, dass Reval ihn aufgefordert, nicht nach Nowgorod zu ziehen, da der Kaufmann aus Mangel an Mitteln und wegen des geringen Verkehrs seiner entbehren könne; es verwahrt sich gegen diese Neuerung und bittet dem Priester seinen freien Weg nach Nowgorod zu gönnen; 1489, Juli 28.

356. Die Vorsteher des deutschen Hofs zu Nowgorod an Dorpat: melden, dass sie durch die neuen Pächter der Wage sehr beeinträchtigt würden, der Hofesknecht noch immer in ihm völlig fremden Angelegenheiten in Anspruch genommen werde und

die Statthalter die betreffenden Briefe der Städte nicht beachteten; 1489, August 3.

857. Dorpat an Reval: übersendet letzteren Brief, bittet in der Sache um Rath und meldet, dass es seinen Maurermeister zur Reparatur der Kirche des Hofes absenden wolle; 1489, August 18.

858. Lübeck an Reval: empfiehlt die grossfürstlichen Gesandten Demetrius und Emanuel, welche mit einem Förderungsbriefe des Papstes angelangt seien und heimkehrend Reval berühren würden; 1489, Septbr. 15.

859. Beschwerdepuncte der Städte über verschiedene Gegenstände des Handels, welche die griechischen Gesandten des Grossfürsten letzterem anzubringen übernommen; (1489, Ende).

860. Lübeck an Reval: da in den letzten Jahren mehrfach Russen und Griechen die Überfahrt auf Kauffahrern gemacht und zwischen ihnen und dem Schiffsvolk leicht Händel entstehen, auch Seeräuber es auf jene absehen könnten, bittet es dafür Sorge zu tragen, dass dieselben eigene Schiffe zu ihren Reisen mietheten; 1490, März 18.

861. Dasselbe an dasselbe: empfiehlt den Ritter und Doctor Jürgen Thor, der im Auftrage des römischen Königs nach Moscau reise, sowie den Griechen Jürgen und bittet Briefe derselben weiter nach Lübeck gelangen zu lassen; 1490, April 9.

862. Narva an Reval: meldet die Verhandlungen, welche sein Bürgermeister Joh. thor Megeden mit dem Hauptmanne von Nyenslot geführt, um der Helfershelfer des in Reval wegen Falschmünzerei hingerichteten Wassili Saran habhaft zu werden, und übersendet mehrere der falschen Schillinge; 1490, December 18.

863. Dorpat an Reval: hält es für gerathen, um den vielfachen Bedrückungen, denen der deutsche Kaufmann zu Nowgorod ausgesetzt sei, ein Ende zu machen, zwei Rathleute oder den Hofesknecht an den Grossfürsten zu senden; (um 1490).

864. Narva an Reval: meldet, der Hauptmann von Nyenslot habe ihm mitgetheilt, dass die Auslieferung des bei der Falschmünzerei des Saran betheiligten Ortuyss bei ihm selbst und den Statthaltern zu Nowgorod beantragt werden müsse, u. s. w.; 1491, Januar 21.

865. Willkür der Nowgorodfahrer zu Lübeck über die Art der Verschiffung der nach Livland und Russland bestimmten Güter; 1491, Juni 28.

866. Meister zu Livland an Reval: meldet, dass der mit Nowgorod vereinbarte Friede vom Grossfürsten nicht bestätigt sei; derselbe habe einige neue Bedingungen in den Vertrag gesetzt, von denen eine die Kirche und «das Haus der Nowgoroder in Reval» beträfe; da dieser Punct von keinem Belang scheine, bittet er darin zu willigen; spricht ferner die Hoffnung aus,

dass Reval dem russ. Boten, der demnächst über die Haltung der Hanse und speciell Revals im Fall eines livländisch-russischen Krieges Auskunft verlangen, die entsprechende Antwort geben würde; Wenden, 1491, October 6.

367. Narva an Reval: theilt mit, dass Rath und Voigt den Abgesandten Nowgorods die Hand darauf gegeben hätten, den neuen Kreuzbrief halten zu wollen und dem russischen Kaufmann seinen freien Weg zu gönnen; 1491, Novbr. 12.

368. Bericht der Revalschen Rathssendeboten über die Verhandlungen des Landtages zu Walk auf Johannis (Juni 24) 1492.

369. Die Vorsteher des deutschen Kaufmanns zu Nowgorod an Dorpat: melden, dass die Statthalter die von den livländ. Städteboten an sie und den Grossfürsten wegen des dem Kaufmann und Hofesknecht angethanen Unrechts gerichteten Briefe unbeachtet gelassen, resp. unterschlagen, hätten und bitten denselben deshalb nochmals zu schreiben; 1493, Januar 17.

370. Meister zu Livland an Reval: meldet, dass einige Russen von Polozk in Riga mit falscher Münze betroffen seien und die falschen Stücke in grösserer Menge auch von Pleskau aus verbreitet würden; bittet darauf zu achten und den Kaufmann zu warnen; Wenden, 1493, Januar 25.

371. Beifriede auf 10 Jahre zwischen dem Meister zu Livland und Pleskau, geschlossen zu Nowgorod 1493, März 18.

372. Die Vorsteher des deutschen Hofs zu Nowgorod an Reval: theilen mit, dass die Statthalter das Beklopfen des Wachses und die Upgift im Pelzhandel verboten hätten, den Hofesknecht für allen den Russen in Livland widerfahrenden Schaden verantwortlich machten und in ihren Rechtssprüchen sich bestechlich zeigten; rathen, diese Sachen beim Grossfürsten zu verfolgen; 1494, März 26.

373. Danzig an Reval: meldet die Arrestirung einer Quantität Wachs und Talg, die durch fünf Wiborger Gesellen Russen auf der See geraubt worden, und fordert die etwa Berechtigten auf, sich zur Empfangnahme zu melden; 1494, Juni 16.

374. Dorpat an Reval: bespricht die Einzelheiten der an den Grossfürsten abzusendenden Botschaft und bittet die dazu erforderlichen Mittel herbeizuschaffen; 1494, Juni 28.

375. Jens Holgersson van Glomynge an Reval: fordert im Namen des Landes Gotland zur Entrichtung der 30 Jahr lang nicht bezahlten Rente vom Gotenhofe in Nowgorod auf; Wisby, 1494, Septbr. 4.

376. Meister zu Livland an Reval: theilt mit, dass er wegen der Friedensverletzungen Pleskaus seinen Dolmetscher Johann Hildorp an den Grossfürsten nach Moskau sende und erklärt sich bereit, sich durch denselben für den in Nowgorod festgesetzten Kaufmann zu verwenden; Burtneck, 1494, Novbr. 25.

377. Specialisirte Rechnung des Dörptschen Rathmanns Thomas Schrove über seine besonderen Ausgaben auf der im Namen der Hanse an den Grossfürsten unternommenen Gesandtschaftsreise; 1494, December.
378. Ausführlicher Bericht desselben über diese Gesandtschaft; 1494, December.
379. Dorpat an Reval: wiederholt seinen frühern Vorschlag, für die Berathung der zur Befreiung des deutschen Kaufmanns und des Revalschen Gesandten zu ergreifenden Massregeln einen Städtetag anzusetzen und theilt mit, dass es durch den Gesandten seines Bischofs nach Moskau bereits die Bitte um Entlassung der Gefangenen an den Grossfürsten gerichtet habe; 1495, Januar 6.
380. Riga an den Grossfürsten von Litauen: erbittet dessen Verwendung für den gefangenen Kaufmann beim Grossfürsten von Moskau; 1495, Jan. 17.
381. Dorpat an Reval: berichtet über seine Bemühungen zu Gunsten der Gefangenen, erklärt sich, falls dies auch zu Narva geschähe, bereit, den Handel mit den Pleskauern zu unterbrechen und entwickelt die Gründe, welche dem bisher entgegengestanden hätten; 1495, Januar 22.
382. Lübeck an Riga und Reval: übersendet einen Brief an den Grossfürsten von Moskau mit der Bitte, demselben die ihm unbekannte lateinische Anrede vorzusetzen, ohne jedoch dabei den von jenem usurpirten Kaisertitel anzuwenden; 1495, Januar 26.
383. Voigt zu Narva (an den Meister zu Livland): übersendet einen Brief des Joh. Hildorp und macht ausführliche Mittheilungen über die ihm zugegangenen Nachrichten von den Rüstungen des Grossfürsten gegen Livland; 1495, Februar 3.
384. Reval an den Statthalter zu Nowgorod Jacob: macht auf dessen bezügliche Äusserung den Vorschlag, zur Regelung der schwebenden Fragen eine Zusammenkunft in Dorpat oder Narva zu halten und bittet den gefangenen Kaufmann und Boten gegen Bürgschaft zu entlassen; 1495, Febr. 25.
385. Die Rathssendeboten der wendischen Städte vom Tage zu Lübeck an Reval: melden den Erlass des Handelsverbots gegen Russland, bitten dasselbe gleichfalls zu befolgen und zur Befreiung der Gefangenen Alles aufzubieten; 1495, April 8.
386. Bericht des Johann Hildorp über seine zweite Sendung nach Moskau, nach welchem ihm die Befreiung der Gefangenen aus dem Gefängniss und ihre Unterbringung auf dem deutschen Hofe gelungen, der Grossfürst aber im Übrigen zunächst Freigebung der Russen in Livland und Genugthuung von Reval verlangt habe; 1495, Sommer.
387. Geleitsbrief des Grossfürsten für den vom Dörptschen Rathe

zu Verhandlungen in Nowgorod abzusendenden Boten; 1495, Juni 13.

388. Rathssendeboten von Dorpat und Reval vom Tage zu Wave (an Lübeck): entwickeln die Gründe, weshalb die Ausführung des Handelsverbots gegen Russland augenblicklich nicht gerathen scheine und der Lübische Brief an den Grossfürsten nicht abgesandt sei, und erbieten sich zu weiteren Bemühungen für die Gefangenen; 1495, Juni 21.

389. Die gefangenen Kaufleute zu Nowgorod an Dorpat: sprechen ihre Verwunderung aus, dass die Städte bisher so wenig für ihre Befreiung sich interessirt hätten und empfehlen vor Allem eine Gesandtschaft des Meisters an den Grossfürsten; 1495, Juni 24.

390. Lübeck an Reval: fordert dasselbe auf, bei der Erhebung des Pfundzolls ausser Rathsgliedern auch einige Bürger zuzuziehen; 1495, Juli 24.

391. Meister zu Livland an Reval: meldet, dass sein Dolmetscher Hartleff Pepersack die Freigebung der deutschen Sprachlehrer vom Grossfürsten erlangt habe, letzterer aber vor weiteren Zugeständnissen die Auslieferung jener Revalschen Richter, welche einen Russen zum Tode verurtheilt hätten, fordere; ferner, dass er eben eine neue Botschaft nach Moskau ausrüste; Wenden, 1495, August 5.

392. Dorpat an Reval: theilt mit, dass es aus den bereits früher gemeldeten Ursachen den Handel mit den Russen nicht unterbrechen könne, doch die Ausfuhr von Kupfer, Blei und Grapengut verboten habe; 1495, August 14.

393. Lübeck an Reval: meldet, dass es dem Wunsche der livländ. Rathssendeboten gemäss den Verkehr nach Russland wiederum freigegeben habe; 1495, August 17.

394. Narva an Reval: theilt die ihm durch Kundschafter zugegangenen Nachrichten mit, dass der Grossfürst in Nowgorod angelangt sei, sein Heer zusammenziehe und demnächst vor Reval erscheinen wolle, ferner, dass der Angriff der Russen auf Wiborg abgeschlagen worden; 1495, Decbr. 18.

395. Riga an Dorpat: übersendet die bisher von ihm festgehaltenen russischen Kaufleute nebst deren Gütern zur weiteren Auslieferung an den Grossfürsten; 1496, Januar 14.

396. Hartleff Pepersack und der gemeine Kaufmann d. Z. zu Narva an Reval: melden, dass Hartleff, dem die Auslieferung der in Livland gefangen gehaltenen Russen übertragen worden, seinen Geleitsbrief erhalten habe, und bitten um Verhaltungsmassregeln für denselben, nachdem die Gefangenen in Reval noch zurückgehalten würden; 1496, Januar 17.

397. Meister zu Livland an den Grossfürsten von Moskau: bittet um Freigebung der gefangenen Deutschen und legt seine Stellung

in dem Streite jenes mit den livländ. Städten und der Hanse als die eines Neutralen dar; Wenden (1496, Januar 30).

398. Derselbe an denselben: theilt mit, dass alle zurückgehaltenen Russen, bis auf die inzwischen an der Pest verstorbenen, nebst ihren Gütern nach Narva befördert seien, und wiederholt seine frühere Bitte um Freigebung der Deutschen; (1496, März).

399. Die gefangenen Kaufleute zu Nowgorod an den Meister zu Livland: danken für seine bisherigen Bemühungen um ihre Befreiung und bitten in denselben fortzufahren; 1496, Juli 8.

400. Narva an Reval: meldet die Eroberung des russ. Schlosses durch die Schweden und bittet, da nach dem Abzug derselben ihm die grösste Gefahr von Seiten der Russen drohe, den deutschen Kaufmann zur Hilfesendung zu veranlassen; 1496, August 31.

401. Meister zu Livland an Reval: da die Schweden wider Vermuthen Iwangorod aufgegeben und die Russen den Wiederaufbau bereits mit allen Kräften begonnen hätten, bittet er zum Schutze Narvas 60 — 80 Knechte in der Stille dorthin zu senden; Tuckum, 1496, Septbr. 22.

402. Die Rathssendeboten der wendischen Städte aus Lübeck an Riga: bevollmächtigen für den Fall des Zustandekommens eines Tages mit den Russen die livländ. Städte zur Vertretung der ganzen Hanse und bitten vor Allem das Interesse der Gefangenen wahrzunehmen; 1496, Septbr. 23.

403. Dieselben von ebendaher an Reval: besprechen dieselbe Angelegenheit und rathen, im schlimmsten Fall die Entscheidung über die besetzten Güter der Zukunft vorzubehalten, doch von den Privilegien der Hanse nichts aufzugeben; 1496, September 23.

404. Lübeck an Reval: theilt mit, dass es die Frage, ob in Dorpat von den russischen Gütern auch der Pfundzoll erhoben werden solle, mit den wendischen Städten in weitere Überlegung ziehen wolle; 1496, Octbr. 20.

405. Die Rathssendeboten der wendischen Städte aus Lübeck an die drei livländ. Städte: rathen, durch den Meister einen Tag zu Narva mit dem Grossfürsten aufzunehmen und bevollmächtigen sie zur Ernennung der Abgeordneten im Namen der Hanse; 1496, Decbr. 20.

406. (Der gefangene Kaufmann zu Nowgorod an den Meister zu Livland): bittet um weitere Verwendung zu seinen Gunsten und theilt mit, dass der Grossfürst auch von den Städten besandt sein wolle; (1496).

407. Die livländ. Rathssendeboten vom Tage zu Wenden an Lübeck: erbitten sich Antwort auf ihre letzten Mittheilungen und übersenden das Protocoll ihrer Verhandlungen mit dem Meister; 1497, Januar 5.

408. Meister zu Livland an Reval: meldet, dass ihm jetzt wieder friedlicher klingende Nachrichten aus Narva zugingen, so dass für den Winter ein Einfall der Russen nicht zu befürchten stände, räth jedoch, da der Grossfürst noch immer gegen Livland sehr erbittert sei, sich möglichst in Rüstung zu halten; Wenden, 1497, Febr. 12.
409. Die livländ. Rathssendeboten vom Tage zu Walk an Lübeck: theilen mit, dass der Grossfürst dem Boten des Meisters die Versicherung gegeben habe, den Frieden bis zu seinem Ablauf halten zu wollen, die Befreiung der Gefangenen aber noch nicht erreicht sei, wol aber eine Milderung der Haft; 1497, März 8.
410. Bericht über die Verhandlungen der livländ. Rathssendeboten mit dem Meister zu Livland über den mit den Russen zu haltenden Tag; Wenden, 1497, Mai 24.
411. Die livländ. Rathssendeboten aus Wenden (an Lübeck): melden, dass der Grossfürst den Boten und die Gefangenen freigegeben, doch vier derselben nebst den Gütern bis zu einem allgemeinen Tage, der auf den nächsten 2. Februar in Narva angesetzt sei, zurückbehalten habe; bitten diesen Tag im Namen der Hanse zu besenden und den zur Deckung erwachsener Kosten angesetzten Pfundzoll anzunehmen; 1497, Mai 26.
412. Meister zu Livland (an Reval): theilt mit, dass die vier noch zurückgehaltenen Gefangenen abermals ins Gefängniss geworfen seien und er zu ihrer Befreiung, resp. zur Milderung der Haft, seinen Dolmetscher nach Nowgorod sende, der etwaige Aufträge Revals in Narva empfangen würde; Wenden, 1497, Juni 8.
413. Derselbe an dasselbe: fordert es auf, gegenüber den Vorkehrungen der Russen, welche auf einen beabsichtigten Einfall schliessen liessen, gerüstet zu bleiben und nicht seine Privilegien vorzuschützen; Wenden, 1497, Juni 28.
414. Specialisirte Rechnung des Revalschen Boten Gotschalk Remmelingrode über die Kosten der im Jahre 1494 nach Moskau ausgefertigten Gesandtschaft und die durch seine darauffolgende Gefangenschaft in Nowgorod verursachten; (1497).
415. Verzeichniss der Auslagen des Meisters für die sieben im Interesse der deutschen Gefangenen in den Jahren 1494—1497 durch seine Dolmetscher ausgeführten russischen Reisen; (1497).
416. Vertheidigungsschrift Revals gegen die von Seiten des Grossfürsten erhobenen Beschwerden, namentlich in Betreff der beiden hingerichteten Russen und der russischen Kirche daselbst; (1497).
417. Die Revalschen Rathssendeboten aus Narva an Reval: melden, dass die Verhandlungen mit den Russen noch nicht sehr weit

gediehen seien, da man sich über den Ort der Zusammenkunft wegen gegenseitigen Misstrauens nicht verständigen könne; 1498, Februar 7.

418. Dieselben von ebendaher an dasselbe: theilen mit, dass die Klagepuncte von beiden Seiten schriftlich ausgetauscht seien, die Russen weit gehende Forderungen erhoben und sich zur Auslieferung der vier Gefangenen und des Guts bisher nicht verstanden hätten; da übrigens der Friede wol nicht gekündigt werden würde, könnten die Revalschen Söldner entlassen werden; 1498, Februar 14.

419. Auszug aus dem Hanserecess von Ascensionis domini (Mai 24) 1498 zu Lübeck.

420. Voigt zu Narva (an den Meister zu Livland): übersendet einen Brief des Hartleff Pepersack und meldet, dass, nach den umfassenden Rüstungen zu urtheilen, ein Einfall der Russen bevorstände; 1498, Juni 26.

421. Hartleff Pepersack aus Narva an den Meister zu Livland: theilt mit, dass ihm die Nachricht zugehe, die vier deutschen Gefangenen und das Gut seien aus Nowgorod nach Moskau geführt und auf den 20. Juli sei der Einfall der Russen zu erwarten; 1498, Juni 26.

422. Recess des livländ. Landtags zu Walk am Tage nach Visitationis Mariae (Juli 3) 1498.

423. Lübeck an die drei livländ. Städte: eröffnet ihnen die Anträge des Grossfürsten von Litauen an die Hanse, ein Bündniss gegen Moskau betreffend, erklärt ein solches im Allgemeinen für unpractisch, überlässt es aber jenen, dasselbe, so weit es sie angehe, weiter zu erwägen; 1498, August 15.

424. Reval an Jens Holgersson, Hauptmann auf Gotland: erklärt seine Forderung von 200 Goldgulden als versessenen Zins vom Gotenhofe für unbegründet, da die Rente zuletzt 1469 bezahlt worden sei, verspricht jedoch zur Regelung der Angelegenheit im Frühjahr einen Boten an ihn zu senden; 1498, October 31.

425. Riga an Dorpat: theilt mit, dass die vom Meister für einen bevorstehenden Russenkrieg geforderte Besteuerung der Städte ihm unthunlich erscheine und meldet von seinen Zwistigkeiten mit jenem wegen des Verkaufs von Kupfer und Grapengut an die Russen; 1498, November 24.

426. Die deutschen Gefangenen in Moskau an Reval: theilen den Tod eines der Ihrigen mit, beklagen die Härte ihres Gefängnisses und dass man von Seiten der Hanse ihrer ganz vergessen habe; 1498, December 4.

427. Dorpat an Reval: übersendet den obigen Rigischen Brief und will auch seinerseits auf die geforderte neue Besteuerung nicht eingehen, da ihm die Erhaltung der eigenen Stadt in wehr-

haftem Zustande schon bedeutende Ausgaben verursache; macht ferner Mittheilung über die Metalle, deren Verkauf an die Russen es zulasse; 1498, December 5.

428. Narva an Reval: theilt mit, dass die Boten des Meisters noch immer in Nowgorod lägen, die Russen inzwischen umfassende Rüstungen träfen, um mit drei Heeren in Livland einzufallen, und bittet um Hilfe von Seiten des Kaufmanns; 1498, Decbr. 10.

429. Dorpat an Reval: wiederholt seine frühere Bitte, dem ehemaligen Hofespriester Joh. Greve aus dem Pfundzolle seinen Lohn auszuzahlen und widerlegt umständlich die dagegen erhobenen Einwände; 1499, Mai 21.

430. Auszug aus dem livländ. Landtagsrecess vom Montage nach Nativitatis Mariae (Septbr. 9) 1499 zu Walk.

431. Meister zu Livland an Reval: erwiedert auf seine Klagen in Betreff des von Seiten des Ordens in Narva aufgehobenen Verkehrs mit den Russen, dass dies in Folge der Räubereien und Überfälle der Nowgoroder geschehen sei; sobald indess die in Aussicht gestellte Genugthuung geleistet wäre, solle der Wiedereröffnung des Handels nichts in den Weg gelegt werden; s. l., 1500, März 18.

432. Dorpat an Reval: theilt mit, dass es dem Beschlusse des Hansetages gemäss die Rechnungen des Kaufmanns zu Nowgorod durchgesehen und befunden habe, dass dem Hofesknechte Hans Hartwig noch 56 Stück Silber zuständen; da das bei ihm einlaufende Pfundgeld höchst geringfügig sei, bittet es jene Summe, sowie den Lohn des Priesters Joh. Greve auszuzahlen; 1500, Juli 8.

433. Verhandlungen des Landtages zu Wolmar auf Antonii (Januar 17) 1501 über das Bündniss mit dem Grossfürsten von Litauen gegen Moskau.

434. Voigt zu Narva an Reval: meldet, dass er mit den Vasallen und Narvischen Bürgern einen verunglückten Einfall in Russland gemacht und bedeutende Verluste erlitten habe, und bittet um schleunige Hilfe an Mannschaft; 1501, Mai 2.

435. Diderick Germans, Ewolt Schroder und ihre Gesellschaft (an den Meister zu Livland): beklagen sich, dass, nachdem sie in seinem Auftrage in die Newa gelaufen, um gegen die Russen zu freibeutern, und daselbst einigen Karelen Salz abgenommen hätten, welches jenen zugeführt werden sollte, der Rath von Reval den Verkauf desselben nicht gestatte, da sich herausgestellt habe, dass es Revalschen Bürgern gehöre; s. l., 1501, October 12.

436. Auszug aus dem livländ. Landtagsrecess von Conversionis Pauli (Januar 25) 1502 zu Wolmar.

437. Anbringen Albert's von Gorow, Secretairs königl. Majestät zu Polen, an den Meister zu Livland; Wenden, 1502, März 14.

438. Antwort des Meisters zu Livland auf jenes Anbringen; 1502, März 18.

439. Dorpat an Reval: beklagt sich über die schweren Lasten, die es in Folge des Kriegs nun schon so lange seinen Bürgern habe auflegen müssen, ohne dass bisher ein Resultat erreicht worden sei; meldet, dass die Fussknechte sich aufrührerisch zeigten, weil Riga und Reval die ihrigen angeblich besser löhnen, und bittet ihm mitzutheilen, wie es die seinigen halte; 1502, Mai 8.

440. Thonne Erikson, Hauptmann auf Raseborg, an Reval: da vor wenigen Tagen der Russe Silvester mit Anträgen des Königs von Dänemark an den Grossfürsten zurückgekehrt sei und sich demnächst mit dessen Antwort wieder auf den Weg machen werde, Livland und Schweden aber in gleicher Weise daran gelegen sei, diese Pläne zu durchkreuzen, räth er, demselben bei Hochland aufzulauern und verspricht auch seinerseits sich um dessen Ergreifung zu bemühen; 1502, Juli 12.

441. Narva an Reval: dankt für die ihm zugesandten Lebensmittel, berichtet über einen abgeschlagenen Angriff der Russen und andere Kriegsereignisse; 1502, Juli 16.

442. Lübeck an Reval: theilt mit, dass es an den Meister die Bitte gerichtet, für den Fall des Friedens, das Interesse des Kaufmanns und der drei Gefangenen wahrzunehmen, und fordert es auf, dann gleichfalls für Erhaltung der Privilegien Sorge zu tragen; 1502, October 31.

443. Meister zu Livland an Reval: fordert zur Besendung des Landtags zu Wolmar am 6. Januar auf und bittet seine Hilfsmannschaft in Bereitschaft zu halten, da eine Fortsetzung der Feindseligkeiten durch die Pleskauer zu erwarten sei; Wenden, 1502, Decbr. 20.

444. Auszug aus dem livländ. Landtagsrecess vom Tage Epiphaniae Domini (Januar 6) 1503 zu Wolmar.

445. Instruction für die wegen Abschlusses des Friedens nach Moskau zu sendenden livländischen Boten; 1503, Januar 13.

446. Bericht der livländischen Boten über ihre Sendung nach Moskau; 1503, März.

447. Lübeck an Reval: verlangt, dass bei dem abzuschliessenden Handelsfrieden mit Russland die früheren Verordnungen wegen des Baarkaufs und der Upgift, das Verbot der Nebenwege u. s. w., aufrecht erhalten werden; 1503, Mai 26.

448. Auszug aus dem livländ. Landtagsrecess vom Sonntag in der Octave Ascensionis domini (Mai 28) 1503 zu Wolmar.

449. Dorpat an Reval: äussert in Bezug auf den Plan, neben den Boten des Meisters einen städtischen Abgesandten zur Regelung der Handelsbeziehungen demnächst nach Nowgorod abzufertigen, dass dies jetzt unthunlich geworden sei, nachdem der

Grossfürst die geraubten deutschen Güter vertheilt habe, deren Erstattung Lübeck zur Vorbedingung für die Wiederaufnahme des Verkehrs gemacht, und räth, durch die Gesandten des Meisters um einen Tag an der Grenze anzuhalten, zu dem dann auch die andern Hansestädte ihre Bevollmächtigten senden könnten; 1503, Juni 7.

450. Die Rathssendeboten der wendischen Städte und Danzigs vom Tage zu Rostock an die drei livländ. Städte: rathen nach den gemachten übeln Erfahrungen von der Besendung des zu Nowgorod aufgenommenen Tages ab, wünschen dagegen eine Zusammenkunft mit den Russen an der livländ. Grenze und ertheilen ihnen für eine solche die Vollmacht, im Namen der Hanse zu verhandeln; 1503, Aug. 29.

451. Dorpat an Reval: theilt mit, dass die russ. Boten, die zur Beküssung des Friedensbriefes bei ihm gewesen, den Wunsch nach Wiedereröffnung des Handels ausgesprochen hätten; da dieselben indess keine bezüglichen Vollmachten gehabt, sei es zu keinen Verhandlungen deswegen gekommen; 1503, October 18.

452. Dasselbe an dasselbe: meldet, dass die Boten seines Bischofs in Pleskau den Beifrieden beküsst hätten, von einer Aufnahme des Verkehrs jedoch nicht eher die Rede sein solle, ehe alle Beschwerden der Russen erledigt seien; 1503, November 30.

453. Voigt und Rath zu Narva an Dorpat: theilen mit, dass nach den Angaben russischer Boten die Wiedereröffnung des Verkehrs durch eine Besendung der Statthalter zu Nowgorod zu erreichen sei; 1504, Januar 1.

454. Auszug aus dem livländ. Städtetagsrecess vom Montag nach Purificationis Mariae (Febr. 5) 1504 zu Wolmar.

455. Die livländischen Rathssendeboten vom Tage zu Wolmar an die wendischen Städte: theilen mit, dass die livländ. Städte demnächst eine Botschaft an die Statthalter zu Nowgorod senden, um die Eröffnung des Handels herbeizuführen, und sich um eine Zusammenkunft bemühen würden, um alle Zwistigkeiten beizulegen; machen ferner auf verschiedene Missstände aufmerksam, welche sich früher im Verkehr herausgestellt und deren Beseitigung wünschenswerth sei; 1504, Febr. 5.

456. Instruction für die an die Nowgoroder Statthalter abzusendenden livländischen Städteboten; 1504, Febr. 15.

457. Dorpat an Reval: meldet, dass es Gert Buck zu seinem Abgesandten nach Nowgorod ernannt habe und derselbe am 28. Februar in Narva eintreffen würde; bittet den Revalschen Boten mit allem Nothwendigen, namentlich reichlichen Geschenken für die Statthalter, zu versehen; 1504, Febr. 18.

458. Jürgen Bade, Revalscher Abgesandter an Nowgorod, aus Narva an Johann Gellinkhusen in Reval: meldet, dass sie noch immer

den Geleitsbrief erwarteten, der Dörptsche Bote, um bei den Russen keine Bitterkeit zu erregen, manche Forderungen fallen lassen wolle und die Stimmung unter den Russen, wie man höre, der Eröffnung des Verkehrs sehr günstig sei; 1504, März 10.

459. Nicolaus, Bischof von Reval, bezeugt, dass Hans Klunckert eidlich vor ihm ausgesagt, er habe die Freibeuterei gegen die Russen auf eigene Hand betrieben, auch ohne Befehl und Vorwissen des Revalschen Raths einen Abgesandten des Königs von Dänemark, der aus Russland zurückkehrte, angehalten; 1504, April 15.

460. Die Rathssendeboten der wendischen Städte vom Tage zu Lübeck (an die drei livländ. Städte): eröffnen ihnen auf die Bitte, zu den Verhandlungen mit den Russen von Seiten der gesammten Hanse Abgesandte zu schicken, dass dies unthunlich sei und ersuchen sie, das Interesse des Bundes wahrzunehmen; melden ferner von den Verordnungen, welche sie getroffen, um den Missständen im Hering- und Tuchhandel vorzubeugen und machen darin weitere Vorschläge; erklären sich endlich gegen die Erhebung des Pfundzolls auch von Waaren, die aus Russland verschifft werden; 1504, April 20.

461. Auszug aus dem livländ. Landtagsrecess vom Tage Margarethae (Juli 12) 1504 zu Wolmar.

462. Antwort der livländ. Stände an die des Grossfürstenthums Litauen auf die Anfrage, ob sie weiterhin bei dem Bündniss gegen Moskau zu bleiben gedächten; 1504, Juli 12.

463. Voigt zu Narva an den Meister zu Livland: meldet von den Wirren, welche über die Thronfolge in Moskau ausgebrochen seien, dem vielfach von Seiten der Russen geäusserten Wunsche, den Verkehr wieder zu eröffnen, u. A. m.; 1505, Februar 8.

464. Dorpat an Reval: äussert nach den bisherigen Misserfolgen seine Bedenken gegen neue Verhandlungen mit den Russen, erklärt sich aber im Übrigen mit dem Plane, den russ. Stapel nach Narva zu verlegen, einverstanden; 1505, März 26.

465. Meister zu Livland an Reval: theilt mit, dass seinen wegen Eröffnung der Handelsbeziehungen nach Nowgorod gesandten Boten die Antwort ertheilt sei, wenn Livland alle Klagen der Russen zuvor befriedigt und das Bündniss mit Litauen aufgegeben habe, wäre man zu weiteren Verhandlungen bereit; erklärt in Folge dessen weitere Bemühungen zunächst für unthunlich; s. l., 1505, Juli 27.

466. Dorpat an Reval: führt aus, dass wegen der fortdauernden innern Wirren in Russland eine Gesandtschaft dorthin und die vorausgehende Zusammenkunft der livländ. Städte noch unterbleiben müsse; 1506, Januar 17.

467. Die Rathssendeboten der Hansestädte vom Tage zu Lübeck an

Riga und Reval: sprechen ihr Befremden aus, dass dieselben den Tag nicht besandt und fordern sie auf, darüber zu wachen, dass keine jungen Holländer und andere Ausserhansen nach Russland gelangten, um die Sprache zu erlernen; 1506, Juni 22.

468. Dorpat an Reval: beschwert sich über den Schleichhandel, der über Narva nach Nowgorod getrieben werde, und schlägt zur Besprechung der Wiedereröffnung des Verkehrs eine Zusammenkunft der Städte in Wave vor; 1506, Decbr. 31.

469. Bernt Lütke (aus Dorpat) an die livländ. Rathssendeboten zu Pernau: theilt ihnen die Beobachtungen über die Stimmung mit, welche er auf einer Reise nach Russland gemacht, und erbietet sich unter Vermittlung des Hauptmanns auf Wiborg neue Verhandlungen anzubahnen; 1507, Febr. 17.

470. Riga, Dorpat und Reval im Namen der Hanse an den Grossfürsten von Moskau: halten ihm das ganze durch Schliessung des Hofs s. Z. begangene Unrecht vor und bitten um Erstattung der noch immer zurückgehaltenen Güter; 1507, Februar 24.

471. Dorpat an Reval: bespricht den an den Grossfürsten abzusendenden Brief und schlägt einige Änderungen in demselben vor; 1507, März 13.

472. Narva an Reval: macht Mittheilung über die grossen Bauten, welche die Russen auf Iwangorod unternähmen, und den Handel, den die Schweden daselbst betrieben; 1507, März 19.

473. Hans Richerdes aus Narva an Reval: berichtet über seine Zusammenkunft mit dem Hauptmann von Iwangorod, dass er den Brief an den Grossfürsten demselben übergeben habe und sich eine günstige Antwort erwarten lasse, da Russland seine ganze Streitmacht gegen die Tataren brauche; 1507, April 7.

474. Auszug aus dem Hanserecess von Pfingsten (Mai 23) 1507 zu Lübeck.

475. Auszug aus dem livländ. Landtagsrecess vom Montag nach Margarethae (Juli 19) 1507 zu Wolmar.

476. Narva an Reval: theilt mit, dass die Pleskauschen Kaufleute unter gewissen Bedingungen sich erboten hätten, statt der Fahrt nach Dorpat die nach Narva aufzunehmen, und bittet um Rath in dieser Sache; 1508, Mai 19.

477. Auszug aus dem livländ. Landtagsrecess vom Montag nach Trinitatis (Juni 9) 1508 zu Wolmar.

478. Lübeck an die drei livländ. Städte: trägt ihnen auf, bei der am nächsten 2. Februar mit den Russen stattfindenden Zusammenkunft auf Erstattung der geraubten Güter zu dringen und sich des allgemeinen Interesses bestens anzunehmen; 1508, November 27.

479. Narva an Reval: berichtet über den Schleichhandel, der na-

mentlich von Wiborgern mit den Russen betrieben werde, und dass die Boten des Meisters zu Moskau sehr wohl aufgenommen seien; 1509, März 21.

480. Bericht über die Verhandlungen livländischer Rathssendeboten mit dem Meister über den neu abgeschlossenen vierzehnjährigen Beifrieden mit Moskau; 1509, Juli 22.

481. Die livländischen Rathssendeboten aus Wenden an Lübeck: äussern ihre Bedenken gegen einzelne Puncte des abgeschlossenen Friedens und wünschen, dass zu einer bevorstehenden Besprechung mit den Russen die Hansestädte eigene Delegirte senden, da sie selbst bei jenen wenig angesehen seien; 1509, Juli 26.

482. Dorpat an Reval: theilt mit, dass mit den russischen Boten der Friede in Wenden beküsst worden, die den Handel betreffenden Puncte aber vorläufig ausgenommen seien; 1509, August 23.

483. (Die livländ. Städte an den Grossfürsten von Moskau): bitten um eine Vervollständigung des Geleitsbriefs für die nach Nowgorod ziehenden hansischen Sendeboten; 1510, Januar 30.

484. Bericht des Lübischen Secretairs Johann Rode über die Besendung des Grossfürsten von Moskau durch die Hansestädte (in Nowgorod) im Februar und März 1510.

485. Reval an Lübeck: verweist in Betreff der jüngsten Gesandtschaft an den Grossfürsten auf den Bericht des Joh. Rode und bittet, da dieselbe ohne den gewünschten Erfolg geblieben sei, um Verhaltungsmassregeln; 1510, März 29.

486. Aufzeichnungen über die Schicksale der gefangenen Deutschen zu Nowgorod in den Jahren 1494—1497; vom Jahre 1510.

487. Dorpat an Reval: schlägt gemeinsame Massregeln gegen die Ausserhansen vor, welche zu Narva einen lebhaften Verkehr mit den Russen unterhielten, und wünscht die Ansetzung eines Städtetages; 1511, Januar 31.

488. Dasselbe an dasselbe: führt weitere Klage über den Handel in Narva und meldet, dass der Grossfürst den Seinigen nicht früher die Reise nach Livland gestatten wolle, ehe nicht die Deutschen nach Pleskau und Iwangorod kämen; 1511, Juni 3.

489. Instruction des Revalschen Gesandten zum Hansetage des Jahres 1511.

490. Auszug aus dem Hanserecess von Pfingsten (Juni 8) 1511 zu Lübeck.

491. Auszug aus dem livländischen Städtetagsrecess vom Sonntag Oculi (März 21) 1512 zu Wolmar.

492. Fürst Wassili Wassiljewitsch Schuisky, Statthalter zu Nowgorod, an Reval: eröffnet ihm, dass der Grossfürst und die Nowgoroder zur Aufnahme des Verkehrs mit den Hansestädten bereit seien; 1512, Juni Anfang.

493. Auszug aus dem livländ. Landtagsrecess vom Sonntag nach Viti (Juni 20) 1512 zu Wolmar.
494. Narva an Reval: theilt mit, dass der Hauptmann auf Iwangorod den Verkehr daselbst völlig freigäbe, wünscht aber, dass derselbe möglichst in Narva stattfinde und entwickelt die Übelstände, die er auf russischem Gebiete haben würde; 1512, Juli 9.
495. Dorpat an Reval: spricht seine Ansicht dahin aus, dass man mit der Antwort auf des Grossfürsten letzte Anträge warten müsse, bis das erwartete kaiserliche Schreiben und ein Brief Lübecks angelangt seien; 1512, August 19.
496. Auszug aus dem livländischen Landtagsrecess vom Sonntag nach Dominici (August 8) 1513 zu Wolmar.
497. Frederik Korff aus Narva an Reval: meldet seine Unterredung mit dem Hauptmann von Iwangorod, nach dessen Mittheilungen der Grossfürst nur die definitive Antwort der Städte erwarte, um den ganzen Handel, auch den mit Salz, freizugeben; 1513, October 18.
498. Verhandlungen Dörptscher und Revalscher Rathssendeboten im Dorfe zu Wave über den mit dem Grossfürsten aufzunehmenden Handelsfrieden; 1514, Februar 25.
499. Zusatzartikel zu der Schra des deutschen Hofs zu Nowgorod, aufgesetzt im April 1514 durch die livländischen Rathssendeboten. (Die zahlreichen Verbesserungen, welche sich aus dem Revalschen Exemplar dieses interessanten, bei Willebrandt, Hansische Chronick dritte Abtheilg. S. 100—110, unter dem J. 1564 abgedruckten Actenstücks ergaben, machten eine nochmalige Abschrift wünschenswerth).
500. Auszug aus dem livländischen Landtagsrecess vom Sonntage Visitationis Mariae (Juli 2) 1514 zu Wolmar.
501. Dorpat an Reval: übersendet die neu aufgesetzte Schra zur Weiterbeförderung an Lübeck, äussert seine Bedenken gegen die Erhöhung des Maximalsatzes für die von dem Einzelnen auf den Hof zu bringenden Güter, wahrt seine Rechte bei Bestellung des Priesters und Knechtes und verlangt, dass Reval die Auslagen für den Hof trage; 1514, Juli 22.
502. Lübeck an Reval: beschwert sich, dass die livländ. Städte ohne die Vollmacht der Hanse einen Handelsfrieden, der so viel Unzuträgliches enthalte, abgeschlossen hätten, und stellt weitere Mittheilungen in Aussicht; 1514, August 17.
503. Die Rathssendeboten der wendischen Städte vom Tage zu Lübeck an Reval: äussern sich in ähnlicher Weise, führen das Beschwerliche einzelner Festsetzungen des Friedens näher aus und wünschen, dass man nach einer andern Grundlage für den russischen Verkehr strebe; 1514, Septbr. 2.
504. Dorpat an Reval: erbietet sich, neben diesem den Abschluss

des russischen Beifriedens vor den überseeischen Städten zu verantworten und wünscht, dass man ein wachsames Auge auf die Ausfuhr von Kupfer und Blei nach Russland habe; 1514, November 11.

505. Auszug aus dem livländ. Landtagsrecess vom Sonntag vor Johannis bapt. (Juni 22) 1516 zu Wolmar.

506. Grossfürst Wassili Joannowitsch an Reval: bittet dem Diak Nekras, der mit den heimkehrenden Gesandten des Königs nach Dänemark gehe, auf seiner Reise kein Hinderniss in den Weg zu legen; 1516, August 9.

507. Narva an Reval: verantwortet sich gegen den Vorwurf, eigenmächtig die Russen bei sich angehalten zu haben, und bittet zur Abstellung der Hindernisse, welche der Hauptmann auf Iwangorod dem Verkehr bereite, eine geringe Botschaft an den Grossfürsten abzufertigen; 1517, Januar 4.

508. Lübeck an Reval: erbittet sich auf die Mittheilung, dass der letzte Brief des Grossfürsten in Betreff des Kontors und Handels ungewöhnlich nachgiebig laute, eine Abschrift desselben und will die Sache mit den wendischen Städten dann weiter erwägen; 1517, Januar 13.

509. Narva an Reval: weist die Behauptung, der Hauptmann von Iwangorod verbiete den Deutschen den Zug nach Nowgorod deshalb, weil es die Russen an der Reise nach Reval hindere, zurück und nennt als Grund das in Russland verbreitete Gerücht, es herrsche in Livland die Pest; 1517, Februar 4.

510. Rotger von Swansboll, Statthalter zu Narva, und der Rath daselbst an die zarischen Statthalter zu Nowgorod: erwiedern auf die vielfachen gegen sie erhobenen Beschwerden, dass sie die Russen keineswegs am Zuge in die livländ. Städte zu hindern gedächten, sondern dies nur vorübergehend gethan, nachdem der Hauptmann auf Iwangorod den Seinigen jeden Verkehr mit ihnen untersagt habe; gegenüber dem Erbieten des neuen Befehlshabers auf Iwangorod würden auch sie den Kreuzbrief in allen Puncten halten; 1517, Februar 18.

511. Artikel, auf welche die gemeinen Städte zum Hansetage des J. 1517 verschrieben worden.

512. Auszug aus dem Hanserecess vom Sonntag nach Corporis Christi (Juni 14) 1517 zu Lübeck.

513. Der Statthalter auf Iwangorod an Reval: verspricht die Klage über Beraubung eines in der Narva gestrandeten Schiffes näher zu untersuchen; 1517.

514. Narva an den deutschen Kaufmann zu Nowgorod: theilt mit, dass es den eigenen Fuhrleuten den Transport der aus Nowgorod kommenden Waaren von Iwangorod bis zu sich nicht gestatten könne; dies müsse noch durch die Russen geschehen,

damit durch neues Umladen kein Schaden verursacht würde; 1518, Februar 5.

515. Hartwich Marschede, Hofesknecht zu Nowgorod, an Dorpat: meldet, dass der Bau des Hofs so weit vorgeschritten sei, dass man 40 Personen unterbringen könne; macht ferner Mittheilung über die Beschatzungen, welche die Statthalter auflegten, und dass von ihnen kein Recht zu erlangen sei; bittet sich der Sachen energischer als bisher anzunehmen; (1518 Anfang).

516. Der deutsche Kaufmann zu Nowgorod an Reval: protestirt gegen die Annahme des von Dorpat ernannten Hofesknechts Tydemann Grelle, da derselbe mit den alten Gewohnheiten der Niederlassung nicht genügend vertraut sei, und meldet, dass der Dörptsche Brief an die Statthalter, durch welchen denselben jene Ernennung notificirt werde, nicht abgegeben worden, da eine derartige Mittheilung wider alles Herkommen sei; 1518, April 9.

517. Derselbe an dasselbe: meldet, dass der Hofesknecht vielfach seine Unerfahrenheit bewiesen habe, jedoch seinen Platz nicht räumen wolle und von Dorpat darin unterstützt werde; bittet ferner für eine Reparatur der Kirche Sorge zu tragen; 1518, Juni 5.

518. Reval an Dorpat: beklagt sich, dass dasselbe seine Bitte um Entfernung des untüchtigen Hofesknechts als einen Eingriff in seine Rechte aufgefasst und so schnöde abgewiesen habe, beruft sich dabei auf die frühere Betheiligung Revals an der Ernennung desselben und darauf, dass es gerade jetzt mehr als je eines erfahrenen Mannes daselbst bedürfe; 1518, August 12.

519. Revalsches Gutachten in Betreff einiger auf dem Hansetage von 1518 zu behandelnden Fragen. (Vornämlich eine Rechtfertigung der livländ. Städte rücksichtlich des Abschlusses des letzten russischen Handelsfriedens und Zurückweisung des Plans einer Verlegung des Kontors nach Narva).

520. Auszug aus dem livländ. Städtetagsrecess vom Sonntag nach Fabiani et Sebastiani (Januar 23) 1519 zu Riga.

521. Der deutsche Kaufmann zu Nowgorod an Reval: beweist, dass der Hofesknecht Jochim Warmbeke Vorkauf getrieben und dringt deshalb auf seine Entfernung; verlangt die Zusendung eines Nachfolgers, der dem Kaufmann in allen Dingen zu dienen bereit sei, und droht im andern Falle mit einer Klage bei Lübeck; 1519, Februar 27.

522. Dorpat an Reval: theilt mit, dass Jochim Warmbeke sich auf dem nächsten livländ. Städtetage zu verantworten gedenke, und dass es einen Priester nach Nowgorod gesandt habe; 1519, März 8.

523. Auszug aus dem livländischen Städtetagsrecess vom Sonntag Laetare (April 3) 1519 zu Wolmar.

524. Narva an Reval: beklagt sich, dass letzteres seinen Kaufleuten

den Zug nach Narva untersagt habe, und erbittet, um den Bedrückungen von Seiten des Hauptmanns auf Iwangorod ein Ende zu machen, eine Besendung des Grossfürsten oder wenigstens der Statthalter in Nowgorod; 1519, Mai 5.

525. Beilage zum vorigen Schreiben: Verzeichniss der Puncte, in welchen der Hauptmann auf Iwangorod dem deutschen Kaufmann den Frieden verkürzt; 1519, Mai.

526. Auszug aus dem livländ. Städtetagsrecess vom Sonntag Reminiscere (Februar 24) 1521 zu Wolmar.

527. Der deutsche Kaufmann zu Nowgorod an Reval: macht Mittheilung über die verschiedenartigsten Missstände auf dem Hofe, dass die Gebäude ganz baufällig, die angeführten Güter, namentlich der Hering und die Tücher, nicht von der gesetzlichen Güte seien, er von den russischen Trägern, Pristaven und Statthaltern beschatzt würde und allerlei Gewaltsamkeit erdulde und die Lage schliesslich durch den missglückten Versuch einiger Gesellen, eine Popenfrau heimlich nach Livland zu entführen, noch verschlimmert sei; bittet gegen jene Übel Rath zu schaffen; 1521, März 14.

528. Auszug aus dem Hanserecess von Ascensionis domini (Mai 9) 1521 zu Lübeck.

529. Zehnjähriger, zu Nowgorod geschlossener Beifriede vom 1. September 1521 bis dahin 1531 zwischen Pleskau und Stadt und Stift Dorpat.

530. Dorpat an Reval: meldet seine Bemühungen zur Schliessung der Strasse von Marienburg nach Riga, erklärt seine Unzufriedenheit mit dem neu abgeschlossenen Dörpt-Pleskauschen Beifrieden, in welchem das Interesse des Handels sehr hintangestellt sei, und begründet dies im Einzelnen; 1522, Januar 17.

531. Auszug aus dem livländischen Landtagsrecess vom Sonnabend vor Trinitatis (Juni 14) 1522 zu Wolmar.

532. Gutachten der Ritterschaften und Städte in Betreff mehrerer das Verhältniss zu Russland und namentlich den Handel mit demselben angehender Puncte, übergeben am 17. und 20. Juni 1522 auf dem Landtage zu Wolmar.

533. Narva an Reval: bittet, die Nowgoroder und Pleskauer in ihrem Zuge nach Reval vorläufig noch aufhalten zu dürfen bis dass der bevorstehende Tag zwischen dem Voigte zu Narva und dem Hauptmann auf Iwangorod gehalten sei, und fragt um Rath, wie es die Iwan- und Jamgoroder von der weiteren Reise ins Land abhalten und zum Handel bei sich an der Grenze veranlassen könne; 1522, Juli 12.

534. Reval an Narva: erklärt sich mit der Absicht desselben, die Nowgoroder und Pleskauer bis nach Vollzug des Kreuzkusses bei sich anzuhalten, einverstanden und verspricht die Iwan-

und Jamgoroder bei sich auszuweisen, so dass jenes deshalb kein besonderes Verbot zu erlassen brauche; 1522, Juli 19.

535. (Reval an den Hauptmann zu Iwangorod): beklagt sich, dass die deutschen Kaufleute auf der Reise nach und von Nowgorod von ihm aufgehalten und beschatzt würden und bittet dies abzustellen; fordert ihn ferner auf, da der Kreuzbrief sich bloss auf die Nowgoroder, nicht aber auf die Iwan- und Jamgoroder beziehe, dieselben auch durch allerlei Unehrlichkeiten nur Zwietracht säeten, letztere an dem Zuge nach Livland zu hindern und auf der Grenze zurückzuhalten; 1522, Juli 31.

536. Narva an Reval: theilt mit, dass, obgleich der Kreuzkuss noch nicht vollzogen sei, es den Nowgorodern den Zug nach Livland gestattet habe, um keine Irrungen mit den Russen hervorzurufen, und wiederholt seine frühere Bitte um Verweisung der Iwan- und Jamgoroder an die Grenze, weil sonst der völlige Ruin Narvas zu fürchten sei; 1522, October 26.

537. Auszug aus dem livländischen Landtagsrecess vom Sonntag vor Trium Regum (Januar 4) 1523 zu Wolmar.

538. Narva an Reval: meldet, dass es eine Partie ungezirkelten Herings arrestirt habe, und macht darauf aufmerksam, wie es ihm daran liegen müsse, nur gute Waaren an die Russen abzusetzen, weil man sonst auf Iwangorod an den Seinigen sofort Repressalien nähme; 1523, Januar 28.

539. Dorpat an Reval: macht Mittheilung über ihm zugegangene Nachrichten aus Nowgorod, namentlich dass Jacob Schutte, der in einer gewissen Sache den Russen gegenüber Bürgschaft geleistet habe, falls die erforderliche Summe nicht herbeigeschafft würde, Alles auf dem Hofe, selbst die kupfernen Thüren, zu verkaufen gedenke, ferner dass der Borgkauf daselbst sehr überhand nehme; 1523, März 24.

540. Narva an Reval: beklagt sich, dass dieses seine Zusage in Betreff der Iwan- und Jamgoroder noch immer nicht erfüllt, vielmehr alle seine Keller an dieselben vermiethet habe, und meldet, dass es eine Ladung Schwefel, Blei und Kessel, die über die Grenze geschafft werden sollte, unter dem Vorwande, es sei gestohlenes Gut, angehalten habe; 1523, August 7.

541. (Dorpat an Reval): theilt die Nachricht des Hofesknechts zu Nowgorod mit, dass der Grossfürst aus den Trägern daselbst eine «Gilde» gebildet und dabei den Lohn für ihre Dienstleistungen um die Hälfte erhöht habe; bittet um Rath, ob von Seiten des deutschen Kaufmanns darauf einzugehen sei; (1523).

542. Narva an Reval: meldet, dass es dem Russen Maxim eine Ladung Kupfer und Grapengut abgenommen habe, und bittet, da diese Gegenstände keinesfalls ausgeführt werden dürften, den Verkäufer zur Erstattung des Kaufpreises an jenen zu veranlassen; 1524, Juli 22.

543. Lübeck an Reval: bevollmächtigt dasselbe, zur Verlängerung des ablaufenden Beifriedens und zur Fortsetzung des Nowgoroder Handels eine geringe Botschaft im Namen der Hanse an den Grossfürsten abzusenden; 1524, Juli 24.
544. Narva an Reval: beklagt sich über den Pfundzoll, wegen dessen Ansetzung der russ. Kaufmann bei ihm vorbeiziehe und bittet dem Meister in seinen Plänen, den Ort zu heben, entgegenzukommen; 1525, März 13.
545. Hauscomthur zu Narva (an den Meister zu Livland): giebt Nachricht von umfassenden Rüstungen in Russland, die angeblich gegen Wiborg oder Litauen, höchst wahrscheinlich aber gegen Dorpat gerichtet seien; 1525, Decbr. 10.
546. Protocoll des Revalschen Raths über die Aussagen mehrerer wegen Vertriebs falscher Münze und Diebstahls ergriffener Russen, dem Boten Jerassim Dolgow zur Überantwortung an den Hauptmann auf Iwangorod übergeben; (um 1525).
547. Antwort des Revalschen Raths auf das Anbringen eines Nowgoroder Abgesandten, die geschehene Ausweisung der Iwan- und Jamgoroder von dort betreffend; (um 1525).
548. Verhandlungen der livländischen Stände am Sonntag Laetare (März 11) 1526 zu Rujen.
549. Narva an Reval: bittet ihm dadurch aufzuhelfen, dass es bis zum Abschluss des Beifriedens die Russen von sich und an die Grenze verweise, und meint, dass die grausame Ermordung des Revalschen Bürgers Jacob Kluitinck, welche auf dem deutschen Hofe in Nowgorod vollführt worden, als Grund für jene Massregel dienen könne; 1526, Juni 11.
550. Narva an den Meister zu Livland: theilt mit, dass es unter allerlei Vorwänden den russischen Kaufmann bisher bei sich zurückgehalten habe, Reval jedoch denselben von dort nicht verweisen wolle, und bittet hierauf hinzuwirken; 1526, Juli 6.
551. Narva an Reval: wünscht dessen Absicht, alle Missstände im Verkehr zur Kenntniss des Grossfürsten zu bringen, möglichst bald ausgeführt zu sehen, meldet, dass die neuen Wojewoden auf Iwangorod überaus feindselig aufträten und bittet deshalb um Übersendung von Büchsen und Pulver; 1526, Novbr. 29.
552. Der Grossfürst von Moskau an den Meister zu Livland: theilt mit, dass er seine Statthalter beauftragt habe, die Klage gegen Severin (Norby), der im Verein mit Iwangorodern Revalsche Kaufleute auf dem Meere beraubt haben solle, zu untersuchen; 1527, März 19.
553. Narva an Reval: meldet, dass Olav Swarthe, der Kapitain der schwedischen Jacht, auf der die Boten des Grossfürsten aus Stockholm zurückgekehrt seien, vor den Anschlägen der Russen, die er im Verkehr mit ihnen erkannt, dringend gewarnt habe, ferner, dass alle Schiffe bei Iwangorod unter Severin

Norby's Befehl auslaufen sollten, um den Kauffahrern zwischen Reval und Narva aufzulauern; bittet daher den Kaufmann zu warnen und verspricht weitere Nachrichten, die es von seinen über die Grenze gesandten Spionen erwarte; 1527, Juni 11.

554. Dasselbe an dasselbe: verspricht in Folge geschehener Klagen darauf zu achten, dass der Talg rein geschmolzen und in Fässer von gleicher Grösse verpackt werde, und bittet andererseits dahin zu wirken, dass die angeführten Tücher, wegen deren es viel Verdruss mit den Russen gäbe, die vorgeschriebene Güte und Länge hätten; 1528, Januar 18.

555. Dorpat an Reval: erklärt sich mit dem Plane, Hanfwraken einzurichten, einverstanden, wünscht sich aber vorher mit Riga, bei dem der Hanf noch ungewrakt empfangen werde, darüber zu verständigen, weil sich sonst die Russen — zum nicht geringen Nachtheil der andern Städte — alle dorthin wenden würden; 1528, März 27.

556. Riga an Reval: theilt mit, dass es, um den im Auslande in Misskredit gekommenen Flachshandel zu heben, eine Wrake für denselben eingerichtet und eine Ladung zu gering befundenen bereits confiscirt habe, und bittet auf diesen Gegenstand ebenfalls seine Aufmerksamkeit zu richten; 1528, Mai 30.

557. Narva an Reval: theilt mit, dass einige Schuten bei ihm angelangt, die in Riga Wein und Hering geladen und nach Pleskau bestimmt seien, und dieser Weg jetzt vielfach von den Russen eingeschlagen werde, da nach ihrer Aussage der Transport nur halb so viel koste als der zu Lande; da nun hierdurch den Städten Dorpat, Reval und Narva bedeutender Abbruch geschähe, habe es seinen Schiffern die Übernahme derartiger Frachten untersagt und wünscht, dass auch Reval ähnliche Massregeln ergreife; 1528, Juli 9.

558. Dorpat an Reval: erklärt, die Hanfwrake nicht annehmen zu können, ehe nicht alle Städte, namentlich auch Narva, sich zu derselben bereit gefunden hätten, und weist auf die im andern Falle zu erwartenden Verluste hin; 1528, August 11.

559. Narva an Reval: theilt mit, dass das einem Pleskauer abgenommene Blei und andere Metallwaaren nicht erstattet werden könnten, da der Orden jetzt Beschlag darauf gelegt habe, und bittet den Iwangorodern, welche in schwedischen Schuten grosse Quantitäten Salz aus Reval führten, diesen Handel zu legen; 1528, October 23.

560. Auszug aus dem livländischen Städtetagsrecess vom Sonntag Reminiscere (Februar 21) 1529 zu Walk.

561. Dorpat an Reval: theilt mit, dass, nachdem Narva zur Annahme der Hanf- und Flachswrake nicht zu bewegen sei, es dieselbe auch bei sich nicht errichten könne, und macht darauf aufmerksam, dass bei Einführung einer solchen billig nicht allein der

russische, sondern auch der livländische Flachs derselben unterliegen müsse; 1529, Mai 3.

562. Auszug aus dem livländ. Landtagsrecess vom Sonntag nach Petri et Pauli (Juli 4) 1529 zu Wolmar.

563. (Reval) an den Grossfürsten von Moskau: entschuldigt die Arrestirung des einem Russen gehörigen Messings mit dem Umstande, dass dasselbe einem seiner Bürger auf der See geraubt worden; 1530, Juni 23.

564. Narva an Reval: beklagt sich, dass die Russen zwei deutsche Schuten, die ohne zu scheitern auf ihre Seite geworfen seien, beraubt hätten und beim Hauptmann von Iwangorod zwar schöne Worte, doch kein Recht zu erlangen sei, und räth, die Güter aller Russen zunächst bei sich anzuhalten und durch die Boten des Meisters die Sache an den Grossfürsten zu bringen; 1530, August 8.

565. Dasselbe an dasselbe: meldet, dass der Hauptmann auf Iwangorod einen Theil des geraubten Guts für den Grossfürsten beanspruche, den andern aber nicht früher ausliefern wolle, bis dass für eine russische Schute, die an der estländischen Küste genommen, Ersatz geleistet sei, und es in Folge dessen alles russische Gut bei sich arrestirt habe; 1530, August 10.

566. Dasselbe an dasselbe: theilt mit, dass der Hauptmann auf Iwangorod von dem genommenen Gute theils den zehnten Pfennig erhoben, theils es ganz behalten habe und zu keinen weiteren Zugeständnissen zu bewegen sei; 1530, August 20.

567. (Reval an Narva): erwiedert auf dessen vorstehende Mittheilungen, dass, nachdem die Russen nicht allein in dem erwähnten Falle, sondern auch sonst vielfach an den Schiffen und Gütern des deutschen Kaufmanns sich Übergriffe erlaubt hätten, der Meister es für gerathen halte, den Frederick Korff mit den bezüglichen Klagen an den Grossfürsten abzusenden, und bittet denselben daher mit den erforderlichen Weisungen zu versehen; (1530, August 26).

568. Narva an Reval: theilt mit, dass ein holländisches Schiff von Amsterdam, das mit Hering, Wein und Blei beladen und mit kaiserlichen Seebriefen an den russischen Hauptmann versehen gewesen, nach vielfachem Kreuzen im Hafen endlich an der andern Seite gelöscht und seine Bemannung habe verlauten lassen, sie hätten daselbst die Tiefe genügend befunden und würden im nächsten Jahre wieder zahlreich nach Iwangorod kommen; 1531, Juni 8.

569. Dasselbe an dasselbe: weist die Beschuldigungen jenes, als beschwere es seine Bürger mit allerlei Neuerungen, zurück, indem es zeigt, dass das Salz den Russen allerdings auf der Wage zugeliefert werde, da sich die Unzuträglichkeiten des freien Verkaufs längst herausgestellt, sonst aber alle Waaren

frei seien, eine Veränderung an der Wage nicht vorgenommen wäre, der Detailverkauf aber seinen Bürgern vorbehalten bleiben müsse, um so mehr als derselbe durch die Iwangoroder bereits stark beeinträchtigt sei, und erinnert schliesslich an das noch immer nicht ausgeführte Versprechen jenes, die Iwangoroder bei sich auszuweisen; 1531, Juli 1.

570. Verzeichniss der für den livländ. Landtag vom Sonntag Reminiscere (Februar 25) 1532 zu Wolmar zur Verhandlung bestimmten Artikel. (Bezieht sich namentlich auf den abgeschlossenen zwanzigjährigen Beifrieden mit Russland und die in Narva und Neuhausen angesetzten Richteltage).

571. Den Handel betreffende Beschlüsse, welche auf demselben Landtage von den livländischen Rathssendeboten gefasst worden; 1532, Febr. 25.

572. Verhandlungen der Rathssendeboten von Dorpat, Reval und Narva mit dem Meister wegen Schliessung der Marienburgschen Strasse; Wenden, 1532, März 4.

573. Dorpat an Reval: meldet die vielfachen Klagen des Unterknechts zu Nowgorod über die Russen (die ihm namentlich den Krug zu halten verböten) und befürchtet, dass unter solchen Umständen Niemand zur Annahme der Stellung mehr bereit sein werde; erklärt ferner seine Ungeneigtheit, grössere Summen an den Hof zu wenden, ohne jedoch die Verantwortung für den Verfall desselben auf sich zu nehmen; 1532, August 1.

574. Auszug aus dem livländischen Städtetagsrecess vom Freitage nach Conversionis Pauli (Januar 31) 1533 zu Wolmar.

575. Dorpat an Reval: theilt mit, dass ihm unter der Hand die Nachricht zugehe, der Verkauf von Blei, Kupfer und Schwefel an die Russen sei in Reval gestattet worden, während es bei sich denselben noch bestrafe, und bittet ihm den Sachverhalt zu melden; 1533, Juni 23.

576. Narva an Reval: rechtfertigt sich gegen die von Neuem erhobene Beschuldigung, die Bürger des letzteren im Handel zu beschweren, und weist nach, dass nur gewisse Waaren die Wage passirten, die gezahlte Abgabe aber zur Erhaltung der Mauern der Stadt verwandt werde; wenn ferner die russischen Güter zum Theil auf Iwangorod empfangen werden müssten, so sei es Schuld derer, die den letzten Frieden abgeschlossen hätten; der Vorkauf aber stehe nur den eigenen Bürgern gemäss der Bursprake zu, u. s. w.; 1533, August 1.

577. (Reval an Dorpat): berichtet, dass es von einem Bevollmächtigten Gotlands zur Bezahlung von 85 Goldgulden als der Rente vom Gotenhofe aufgefordert sei, und verlangt, dass jenes, welches sich das Regiment auf den Höfen vorbehalten habe, nun für die Herbeischaffung der Summe Sorge trage; 1533, Septbr. 4.

578. Reval an den Hauptmann auf Iwangorod: übersendet eine

Klageschrift des Victor Bade mit der Forderung, letzterem die ihm geraubten Güter wiederzuerstatten und fügt hinzu, dass anderen Falls die Klage vor den Grossfürsten gebracht werden würde; 1534, Januar 3.

579. Beschwerdeschrift des Victor Bade an den Revalschen Rath, des Inhalts, dass ihm nächtlicher Weile durch einige Russen von Iwangorod sein Gut, das auf der Narvischen Seite gelegen hätte, geraubt worden und seine beim Hauptmann erhobenen Klagen erfolglos geblieben seien; 1534, Januar 3.

580. Auszug aus dem livländischen Städtetagsrecess vom Mittwoch nach Lichtmess (Februar 4) 1534 zu Fellin.

581. Dorpat an Reval: nachdem auf dem letzten Landtage der Verkauf von Kupfer und Blei an die Russen freigegeben, dieser Handel aber grösstentheils in den Händen der Fremden sei, fordert es jenes auf, dahin zu wirken, dass derselbe ausschliesslich Inländern vorbehalten bleibe; 1534, März 27.

582. Narva an Reval: erwiedert auf die Nachricht jenes, dass viel verfälschter und ungewrakter Talg von dort verführt sei, dass es von nun an strenge Aufsicht üben werde und entschuldigt die bisher vorgekommenen Versehen mit der Gewandtheit der Russen im Verfälschen der Waaren; 1534, April 26.

583. Reval (an Wiborg): da es erfahren, dass dieses Kriegsschiffe gegen die Russen auslaufen lassen wolle, bittet es um rechtzeitige Benachrichtigung, damit der Kaufmann dadurch nicht in Schaden komme; 1534, Mai 12.

584. Narva an Reval: erwiedert auf dessen bezügliche Anfragen, dass es den russischen Kaufmann deshalb bei sich anhalte, damit endlich die vielfachen Gewaltthätigkeiten des Hauptmanns auf Iwangorod, der den Pleskauern und Dorpatensern den Weg nach Narva versperre, zur Sprache kämen, und macht mehrere Fälle namhaft, in denen Kaufleute von jenem überfallen und beraubt worden seien; 1534, August 6.

585. Dasselbe an dasselbe: rechtfertigt nochmals sein Verfahren in Betreff der Sperrung der Strasse mit dem Umstande, dass eine zehnmalige Besendung des Hauptmanns auf Iwangorod fruchtlos geblieben sei, beklagt den in Folge des wachsenden Handels der Iwangoroder ihm drohenden Ruin und verlangt, dass dieselben endlich aus Reval verwiesen würden und der Verkehr Revalscher Bürger dorthin aufhöre; 1534, October 28.

586. Reval an den Grossfürsten von Moskau: dankt für die Übersendung eines Zobels, meldet die Beförderung seines Boten Wassili nach Lübeck und bittet den Iwangorodern, die durch Falschmünzerei und Diebstahl nur Missheiligkeiten zwischen beiden Ländern anrichteten, den Zug über die Grenze zu untersagen; 1534, Novbr. 25.

587. Aussage des Lorenz Völckersam über eine im Auftrage Papst

Leo X vom Meister zu Livland mit einem russischen Boten gepflogene Verhandlung, die Anerkennung der päpstlichen Suprematie von Seiten des Grossfürsten betreffend; (aufgezeichnet um 1584).

588. Auszug aus dem livländisch. Landtagsrecess vom Sonnabend vor Judica (März 13) 1535 zu Wolmar.

589. Dorpat an Reval: theilt mit, es habe gerüchtweise erfahren, dass jenes den von Riga nach Narva mit Salz befrachteten Schuten die freie Vorbeifahrt nicht gestatte, sondern alle Abgaben von ihnen erhebe; bittet ihm den Sachverhalt zu melden und, falls es der obige sei, von derartigen Neuerungen abzulassen; 1535, Mai 10.

590. Narva an Reval: meldet, dass der Grossfürst an der schmalsten Stelle des Flusses durch einen wälschen Baumeister eine Befestigung, die die Einfahrt beherrsche, anlegen lassen wolle, dass auf Iwangorod ein neues Haus für die Wage gebaut werde, auf der alle russischen Güter empfangen werden sollten, und die Ausfuhr von Talg, Flachs und Hanf nach Livland den Russen untersagt sei, weil letzteren hier die von Kupfer und Blei nicht gestattet werde; 1536, April 9.

591. Dasselbe an dasselbe: theilt mit, es erfahre durch einige Russen und der Gefangenschaft entlaufene Litauer, dass der Grossfürst eine Botschaft an den Meister abgefertigt habe, um die Freigebung des Handels mit Metallen zu erwirken, widrigenfalls die Einfuhr von Salz und Hering den Deutschen untersagt werden würde; wünscht, dass der den Städten dadurch drohenden Gefahr durch eine Besendung des Meisters zuvorgekommen werde; 1536, Juni 22.

592. Dorpat an Reval: meldet, dass es von seinem Bischof aufgefordert worden, sich darüber zu äussern, ob der von Lübeck an den Grossfürsten wegen des an der Narvamündung vorgenommenen Baues gerichtete Brief abgesandt werden solle, und erklärt dies für unthunlich, da derselbe allzu demüthig laute und die Russen in ihrem trotzigen und gewaltsamen Auftreten nur bestärken würde; 1536, August 19.

593. Dasselbe an dasselbe: da man erfahre, dass Kupfer und Blei in grossen Mengen durch die Schweden nach Iwangorod geführt und dort gegen Flachs und Hanf verkauft werde, wodurch den livländ. Städten der bedeutendste Nachtheil erwachse, habe es bei seinem Bischofe die geeigneten Schritte dagegen gethan, und wünscht, dass dies auch beim Meister geschehe, um durch Intervention des Königs von Polen jenen Handel zu hintertreiben; ferner vernähme es, dass in Reval Blei und Kupfer den Russen verkauft würden, und ist auch seinerseits dem nicht abgeneigt, damit der Hanf- und Flachshandel wieder freigegeben werde; 1536, August 30.

594. Narva an Reval: macht Mittheilung über die zur Bezeichnung des Fahrwassers in der Narva regelmässig vorzunehmenden Arbeiten und das dafür erhobene Pfahlgeld, ferner, dass nach wie vor von jeder Last Salz zwei Schilling Wägelohn erhoben würden und das Wiegen um so nothwendiger wäre, da die Säcke auf dem weiteren Transport nach Pleskau und Dorpat durch die russischen und estnischen Bootsleute sonst arg bestohlen würden, endlich, dass der Meister die Ausfuhr von Kupfer, Blei und Zinn zu verhindern geboten habe; 1536, Septbr. 24.

595. Dasselbe an dasselbe: meldet, dass Schwefel und Blei in grossen Mengen aus dem Revalschen Hafen nach Iwangorod und in die Newa verschifft würden und will, falls dies nicht abgestellt werde, dem Meister die schuldige Anzeige darüber machen; 1536, November 1.

596. Dorpat an Reval: erwiedert auf dessen Forderung, die Einkünfte des Nowgoroder Hofes zur Bezahlung der Rente an Gotland zu verwenden, dass es seit Jahren nicht allein nichts empfangen habe, sondern stets in Auslage sich befinde und, da alle seine deshalb an Lübeck gerichteten Schreiben unberücksichtigt geblieben seien, an die Schliessung des Kontors denke; 1537, April 20.

597. Auszug aus dem livländischen Landtagsrecess vom Sonntag nach Exaltationis s. crucis (September 16) 1537 zu Wolmar.

598. Auszug aus dem livländischen Städtetagsrecess vom Sonnabend nach Matthaei apostoli (Septbr. 22) 1537 zu Wolmar.

599. Bekanntmachung der auf dem letzten Landtage gefassten Beschlüsse durch den Erzbischof von Riga und den Meister zu Livland (darunter einige, die den mit den Russen zu haltenden Richteltag und die Verhinderung derselben an der Seefahrt betreffen); 1537, October 3.

600. Riga an Reval: verlangt, dass dieses die von Riga nach Narva segelnden Schuten frei passiren lasse und keine Ausschiffung der Güter bei sich verlange, will den vorgebrachten Vorwand (es geschähe, um den fremden Kaufmann von dieser Fahrt abzuhalten) nicht gelten lassen und schlägt vor, in diesem Falle nur die fremden, nicht aber die einheimischen Schiffer derart zu beschweren; wünscht ferner für seine Auslagen zum Besten des gemeinen Kaufmanns aus dem Revalschen Pfundzoll endlich entschädigt zu werden, erklärt sich gegen den zu Narva im Schwange gehenden Borgkauf und übersendet zur Begutachtung ein an Lübeck gerichtetes Schreiben, das Nowgoroder Kontor betreffend; 1537, Decbr. 21.

601. Iwan Iwanowitsch Bessubzoff, Hauptmann auf Iwangorod, an Reval: antwortet auf dessen Mittheilung über die Festsetzung mehrerer russischer Falschmünzer indem er ihm das Recht bestreitet, dieselben zu richten, da nach dem Kreuzbrief eine Zu-

sammenkunft an der Grenze deshalb stattfinden müsse; (1538, Juni).

602. Reval (an den Grossfürsten von Moskau): bittet ihn, im Interesse der eigenen Unterthanen und um fortwährende Streitigkeiten zu vermeiden, den Borgkauf mit den Deutschen streng zu untersagen; 1538, August 24.

603. Russische Beschwerdeschrift über Reval, die Vertreibung der Iwangoroder von dort, die Beschatzung einiger Nowgoroder und die Hinrichtung des Stepanko betreffend; (1538).

604. Narva an Reval: rechtfertigt die neu getroffene Verordnung, welche die Nichtbürger im Ankauf von Lederwaaren beschränkt, mit der Bursprake und der Noth der Seinigen und zeigt, dass in Reval den Iwangorodern grössere Freiheiten gegönnt würden als den Narvensern; 1539, Januar 10.

605. Auszug aus dem livländischen Städtetagsrecess vom Sonntag Invocavit (Februar 28) 1539 zu Riga.

606. Die Rathssendeboten der wendischen Städte vom Tage zu Lübeck (an die drei livländischen Städte): da sie von den durch letztere ergriffenen Massregeln zur Restauration des Nowgoroder Kontors nicht unterrichtet worden seien, hätten sie sich zu beifolgendem Brief an den Grossfürsten entschlossen und bitten denselben, falls es thunlich scheine, abzusenden und sie von Weiterem in Kenntniss zu setzen; 1539, Septbr. 20.

607. Reval an den Grossfürsten von Moskau: übersendet obiges Schreiben der wendischen Städte nebst einem Geschenk von drei Fässern Wein und bittet dem Überbringer Jacob Steinwick Antwort zu ertheilen; 1540, Januar 25.

608. Der Grossfürst von Moskau an Reval und alle Kaufleute der Hanse: eröffnet auf die an ihn ergangene Bitte, dass er ihnen den sicheren Weg nach Nowgorod und den freien Handel daselbst, wie er in früheren Zeiten bestanden habe, bewillige; 1540, März.

609 Auszug aus dem Hanserecess vom Sonntage Trinitatis (Mai 23) 1540 zu Lübeck.

610. Riga an Reval: indem es an den Beschluss des letzten Hansetages, dass die Flachswrake in allen livländ. Städten eingeführt werden solle, erinnert, bittet es Narva davon in Kenntniss zu setzen und wünscht, dass auch die Russen rechtzeitig davon unterrichtet würden; 1540, Septbr. 4.

611. Meister zu Livland an Reval: fordert es auf, sowol selbst von den Belästigungen der Narvenser im Handel abzustehen, als auch für Zurücknahme des von der Hanse erlassenen Gebots, dass, falls Narva den Borgkauf mit den Russen fortsetze, ihm alle Hansestädte verschlossen sein sollten, Sorge zu tragen, da der Creditkauf im dortigen Verkehr nicht zu umgehen sei und

es sich dort um ganz geringe Summen handele; Ermis, 1540, October 6.

612. Narva an Lübeck: theilt mit, dass es die in den drei livländischen Städten angenommene Flachs- und Hanfwrake, um seinen geringen Handel nicht ganz zu vernichten, nicht in gleicher Weise einführen könne, der Borgkauf von seinen Bürgern nur in sehr bescheidenem Masse, von den Dörptschen und Revalschen aber in bedeutendem Umfang betrieben werde, dass es überhaupt die Interessen der Hanse weit mehr wahrgenommen habe, als die andern livländischen Städte, die jetzt den übrigen Hansen den freien Verkehr mit den Russen bei sich zu untersagen gedächten; 1540, Novbr. 4.

613. Riga an Reval: wünscht mit den Bemühungen um Wiederaufrichtung des Kontors zu Nowgorod zunächst noch zu warten, da bei der Jugend des Grossfürsten und der bekannten Unzuverlässigkeit der Russen doch keine Sicherheit des Verkehrs zu erwarten sei, will die Ansetzung des Pfundzolls bei sich nicht gestatten und bittet um Nachricht, wie die andern Städte es mit der Einrichtung der Flachswrake zu halten gedächten; 1540, Novbr. 18.

614. Lübeck an Narva: fordert es nochmals auf, die Wrake anzunehmen und den Borgkauf abzustellen, und verspricht dafür Sorge zu tragen, dass letzterer auch in den andern livländischen Städten aufhöre; 1541, Mai 12.

615. Riga an Reval: beklagt sich über die andern Städte, welche die kaum eingeführte Wrake wieder abgestellt und dadurch den ganzen Flachshandel an sich gerissen hätten, während es selbst zwei Jahre bei derselben verblieben sei, und wünscht über ihr weiteres Verhalten in der Sache benachrichtigt zu werden; 1541, Juli 23.

616. Von Riga angefertigtes Verzeichniss der auf dem nächsten livländischen Städtetage zu verhandelnden Fragen; 1541, August 30.

617. Auszug aus dem livländischen Städtetagsrecess vom 10. October 1541 zu Pernau.

618. Narva an Reval: beklagt sich, dass Dorpat die letzthin wieder beliebte Flachswrake sehr lässig handhabe und so den Handel an sich ziehe, und bittet die Nachricht von der Ausweisung der Iwangoroder bei sich recht bald an den Hauptmann gelangen zu lassen, damit sich jene endlich entschlössen, ihre Producte in Narva abzusetzen; 1542, Februar 5.

619. Reval an Dimitri Makarow, Bischof von Moskau: bittet um Förderung des Jacob Steinwick, der beauftragt sei, über die während der Anwesenheit des Bischofs in Nowgorod durch die Russen vollführte Verbrennung und Plünderung des deut-

schen Hofs und der Kirche beim Grossfürsten Klage zu führen; 1542, April 6.

620. Narva an Reval: beklagt sich, dass trotz der Städtetagsbeschlüsse von 1522 und 1541 und der von sich aus gegebenen Zusicherungen dieses die Iwangoroder noch immer bei sich dulde, und bittet mit deren Ausweisung endlich Ernst zu machen; 1542, August 9.

621. Vollmacht der Domer und Einwohner Gotlands für Hans Schryver, die Rente für die letztverflossenen drei Jahre vom Gotenhofe in Nowgorod beim Rathe von Reval einzucassiren; 1542, August 10.

622. (Riga) an Lübeck: entschuldigt die Absicht der livländ. Städte, den russischen Handel sich vorzubehalten, mit dem Abbruch, der ihnen durch die jetzige Theilnahme der Herren und Hofleute am innern Verkehr erwachse, erklärt jedoch, dass man von diesem Plane Abstand genommen unter der Bedingung, dass den Livländern in den andern Hansestädten der Handel mit den Gästen ebenfalls gestattet werde; 1542, Decbr. 15.

623. Artikel, welche auf dem anstehenden Landtage am Sonntag Reminiscere (Febr. 18) 1543 zu Wolmar von den livländ. Rathssendeboten berathschlagt werden sollen.

624. Reval an Narva: beschwert sich, dass nicht allein alle Güter, die von Nowgorod über Narva kämen und am ersteren Orte bereits gewogen seien, am letzteren nochmals die Wage passiren müssten, sondern neuerdings auch von den nach Dorpat versandten ein ungebührlicher Fuhrlohn erhoben werde, und verlangt, dass beide Anordnungen beseitigt werden; 1543, Juni 16.

625. Berent Ryckman, Hofesknecht zu Nowgorod, an Reval: theilt mit, dass er auf die beiden Revalschen Schreiben von den Statthaltern noch keinen Bescheid erhalten habe, da dieselben auf Antwort aus Moskau warteten; 1543, December 15.

626. Narva an Reval: da es vernähme, dass die Iwangoroder, die auf Karelischen Schuten nach Reval gezogen, daselbst freundlich aufgenommen seien, erinnert es an die Bestimmungen der Städtetage; 1544, Juni 12.

627. Dorpat an Reval: theilt mit, es habe, um der verderblichen Concurrenz der fremden Kaufleute vorzubeugen, bei sich angeordnet, dass der Talg-, Flachs- und Hanfhandel mit den Russen den Inländern vorbehalten bleiben und von diesen nur für eigene Rechnung betrieben werden solle; 1544, September 8.

628. Narva an Reval: bemerkt auf die Mittheilung dieses (dass es die Iwangoroder nach Möglichkeit fernhalte, dieselben sich jedoch mit andern Russen einschlichen), sie seien von jenen doch leicht zu scheiden, da sie zu Wasser anlangten und den Heimweg zu Lande nähmen; macht dann weiter auf die Gefahren

aufmerksam, die dem Lande durch ihre Kenntniss von Wegen und Stegen einst erwachsen könnten und verspricht seinerseits den Borgkauf abzustellen, falls jene endlich aus Reval verwiesen, seinen Bürgern dagegen die alten Freiheiten im dortigen Verkehr gegönnt und es in die Hanse aufgenommen würde, wie es ihm von Riga in Aussicht gestellt sei; 1544, September 17.

629. Dorpat an Reval: theilt mit, dass wegen des Nowgoroder Kontors keine definitive Entscheidungen getroffen werden könnten, da eine Antwort von Lübeck noch nicht eingelaufen sei wenn der Hof jetzt wüste läge, so trage es nicht die Schuld daran, da es noch nach dem grossen Brande den Knecht dorthin abgesandt habe, um für den etwa anlangenden Kaufmann wenigstens eine trockene Lagerstätte zu bereiten; die Rente für den Gotenhof dagegen zu bezahlen, sieht es für sich keine Veranlassung; 1544, October 15.

630. Narva an Reval: verantwortet sein Verfahren, den russischen Talg, der bei ihm geschmolzen, gereinigt und in Fässer verpackt werde, über seine Wage gehen zu lassen; 1545, Januar 31.

631. Auszug aus dem livländischen Landtagsrecess vom Sonntag vor Margarethae (Juli 11) 1546 zu Wolmar.

632. Die Älterleute und der gemeine Kaufmann der Nowgorodfahrer zu Lübeck an den Rath daselbst: führen Klage, dass sie in den livländischen Städten vielfach in ihren hergebrachten Freiheiten verkürzt würden — namentlich im freien Verkehr mit den Russen, bei Entrichtung des Wägegeldes, u. s. w. — und bitten, sie in ihren Gerechtsamen zu schützen; 1547, Juni 22.

633. Kaiser Karl V ertheilt auf Ansuchen des Grossfürsten von Moskau dem Hans Schlitte die Erlaubniss, überall im Reich Gelehrte, Künstler und Handwerker für den Dienst jenes anzuwerben; Augsburg, 1548, Januar 30.

634. Kaiser Karl V an Johann, Grossfürsten von Moskau: theilt mit, dass er in Ansehung der alten Freundschaft des Hauses Oestreich mit den Vorfahren jenes sein Gesuch, die Anwerbung von Leuten für seinen Dienst zu gestatten, bewilligt habe Augsburg, 1548, Januar 31.

635. Lübeck an Reval: meldet, dass es in dem beifolgenden Schreiben Narva aufgefordert habe, die Neuerung mit dem Talgwägen abzustellen; gleichzeitig aber vernähme es, dass in Reval dasselbe Verfahren beobachtet werde, welches denn ebenfalls beseitigt werden müsse; 1548, Mai 4.

636. Reval (an seinen Abgesandten nach Moskau): ertheilt ihm auf die Nachricht, dass die Statthalter in Nowgorod ihn an der Fortsetzung seiner Reise hinderten, neue Verhaltungsmassregeln; 1548, Juli 7.

637. Auszug aus dem livländischen Landtagsrecess vom Sonnabend nach Jacobi (Juli 28) 1548 zu Wolmar.

638. Auszug aus dem livländischen Städtetagsrecess vom Sonntag Cantate (Mai 19) 1549 zu Wolmar.

639. Instruction des Revalschen Raths für seine Abgesandten zum Hansetage auf Pfingsten (Juni 9) 1549 zu Lübeck.

640. Meister zu Livland an Reval: theilt mit, dass seine Gesandten an den Grossfürsten von Moskau erst nach langen Verhandlungen einen zweijährigen Beifrieden erlangt hätten; falls aber während seiner Dauer den Russen ihre Kirchen in Livland eingeräumt, alle ihre Klagesachen entschieden, den Deutschen der freie Durchzug nach Moskau gestattet würde, so solle derselbe um weitere fünf Jahre verlängert sein. Um nun die Frage wegen der auszuschreibenden Richteltage, des weiteren Vorgehens gegen die Russen und der zu treffenden Rüstungen zu entscheiden, sei ein Landtag auf den 16. November zu Wolmar angesetzt, zu dessen Besendung er Reval auffordert; Wenden, 1550, October 17.

641. Aussagen des Reinhold Facke über die geheimen Anschläge Lübecks, das russische Kontor in Iwangorod aufzurichten; (um 1550).

642. (Reval) an die grossfürstlichen Schreiber zu Nowgorod: bittet, seinem Bürger Jochim Belholt in der Klagesache gegen einen Russen endlich zu seinem Rechte zu verhelfen; (um 1550).

643. Jacob Steinwick, Unterknecht zu Nowgorod, (an Dorpat): beschwert sich wegen der Überfälle und Misshandlungen, die man täglich auf dem Hofe von den russischen Beamten erdulde, und dass alle Klagen bei den Statthaltern und dem Erzbischof bisher erfolglos geblieben seien; (um 1550).

644. Gutachten der drei livländischen Städte in verschiedenen ihnen vom Meister vorgelegten Angelegenheiten, namentlich der des Hans Schlitte, des abzuschliessenden Beifriedens mit Moskau, u. s. w.; (um 1550).

645. Zolltarif für die im Revalschen Hafen anlangenden und ausgehenden Waaren; (um 1550).

646. Auszug aus dem livländischen Städtetagsrecess vom Montag nach Nativitatis Mariae (Septbr. 14) 1551 zu Riga.

647. Meister zu Livland an Reval: verlangt, dass es, da ein neuer Beifriede mit den Russen noch nicht zu Stande gekommen sei, vielmehr von einem Einfall derselben noch während des Winters verlaute, sich völlig gerüstet halte; Karkus, 1552, December 5.

648. Klageschrift Narvas gegen Reval, wegen des Verbots von Compagnonschaften zwischen ihren beiderseitigen Bürgern, der Nichtanerkennung seines Talg- und Wachsstempels, der

Duldung der Iwangoroder daselbst, der Verkürzung seiner alten Gerechtsame im Revalschen Hafen, u. s. w.; 1552.

649. Instruction der Revalschen Abgesandten zum Hansetage auf Philippi et Jacobi (Mai 1) 1553 zu Lübeck.

650. Narva an Reval: nachdem es lange Räubereien und Überfälle von Seiten der Russen ertragen habe, sei es entschlossen, Gewalt mit Gewalt zu vertreiben und bittet seine dem nächsten Landtage deshalb zu machenden Anträge zu unterstützen; 1553, December 23.

651. (Riga) an Lübeck: theilt im Namen der drei livländ. Städte mit, dass sie sich der auf dem letzten Hansetage beschlossenen Wiederaufrichtung des Nowgoroder Kontors nicht entgegensetzen wollten, die deshalb abzufertigende Gesandtschaft nach Moskau aber nicht abgehen dürfe, bevor das Verhältniss Livlands zu Russland geregelt sei; ferner dass *es sich* zu dem in seinem Hafen anzusetzenden Pfundzoll nicht verstehen könne; 1554, October 10.

652. Dorpat an Reval: beklagt sich über die schweren, erst jetzt zu seiner Kenntniss gelangten Bedingungen des neu abgeschlossenen Landfriedens zwischen Russland und dem Stifte Dorpat, namentlich den zugestandenen jährlichen Zins von jedem Haupte, über dessen Grundlagen von der andern Seite nichts Bestimmtes hätte beigebracht werden können und über den man selbst gar nichts gefunden habe; fragt um Rath, ob es — da auch für den Handel ganz unannehmbare Forderungen bewilligt seien — jenen Frieden überhaupt besiegeln solle, und welches Beistands es sich im andern Falle von jenem zu versehen habe; 1554, Decbr. 5.

653. Meister zu Livland an Reval: fordert es auf, vier Deputirte des Raths und der Gemeinde zum 20. Januar nach Wolmar abzusenden, um mit den andern Ständen über Annahme oder Ablehnung des jüngsten russischen Beifriedens zu beschliessen; Wenden, 1554, December 19.

654. Geleitsbrief des Grossfürsten von Moskau für die wegen Wiederaufnahme des Nowgoroder Handels von Seiten Lübecks an ihn abzusendenden hansischen Boten; 1554, December.

655. Instruction der Revalschen Deputirten zu der auf den 20. Januar 1555 in Wolmar angesetzten ständischen Berathung; 1555, Januar 12.

656. Meister zu Livland an Reval: theilt mit, dass die zur Vollziehung des Beifriedens bei ihm erschienene russische Gesandtschaft nicht eher das Land verlassen wolle, als bis die zugesicherte Restituirung der russischen Kirchen in Riga und Reval erfolgt sei, und deshalb demnächst nach letzterem Orte aufbrechen würde; giebt ihm zu bedenken, was man zu erwarten habe, wenn jene Bedingung nicht erfüllt würde; Wenden, 1555, Apr. 2.

657. (Revalsches) Gutachten über die beschwerlichsten Artikel des neu aufgenommenen russischen Beifriedens; (1555).

658. Riga an Lübeck: macht Mittheilung über den sich ausbreitenden Handel der Engländer nach Russland, dass auch die Russen schon mehrfach nach England gingen und namentlich die Absicht hätten, Metallwaaren von dort zu beziehen; bittet, ihm Mittel und Wege anzugeben, dieser verderblichen Neuerung zuvorzukommen; 1556, Mai 4.

659. Riga an Danzig: schreibt ihm in derselben Angelegenheit und weist darauf hin, wie durch jenen englischen Handel der völlige Ruin des Londoner Kontors und der Antwerpener Niederlage bevorstände; 1556, Mai 4.

660. Darlegung der Ansprüche der Erben des Dr. Nicolaus Bülow an den Grossfürsten von Moskau, in Folge der letzterem von jenem bei der Kalenderregulirung und als Dolmetscher geleisteten vierzigjährigen Dienste; (um 1556).

661. Die drei livländischen Städte an Lübeck: theilen mit, dass, nachdem der Grossfürst den Seinigen den Zug nach Livland untersagt, den Handel in Iwangorod, Pleskau und «andern neuen, verbotenen Orten» dagegen freigegeben habe, sie zur Beseitigung der hier drohenden Gefahr den Besuch jener Städte mit grosser Strafe belegt hätten, und bitten den Kaufmann davon zu unterrichten; 1557.

662. Daniel Printz, Abgesandter der Römisch-Kaiserl. Majestät nach Moskau, an die Ritterschaft Harriens und den Rath von Reval: theilt mit, dass der Grossfürst auf Ansuchen der kaiserl. Gesandten sein gegen Livland ausgerücktes Kriegsvolk zurückgerufen, einen vorläufigen Stillstand bewilligt und sich zu weiteren Unterhandlungen mit einer demnächst abzusendenden neuen kaiserlichen Gesandtschaft verstanden habe; Riga, 1576, Mai 15.

Wie verschieden der Werth dieser Documente auch sein mag, viele füllen ohne Zweifel nicht unwesentliche Lücken unserer Kenntniss aus, keins scheint unter ihnen, das dem Gesammtbilde jener Wechselbeziehungen nicht mindestens einen kleinen Zug hinzufügte. Vor Allem der Verkehr auf dem Nowgoroder Hofe lässt sich in den verschiedenen Phasen seiner Entwicklung lange Zeit hindurch fast Jahr für Jahr verfolgen. Wie viel dürftiger war noch das Material,

das Riesenkampff für seine einschlägige Darstellung zu Gebote stand.

Mit rücksichtsloser Energie sehen wir den Hansebund seine handelspolitischen Zwecke verfolgen, bald ist ihm die mercantile Isolirung jener östlichen Gebiete gelungen. Vor mancherlei Gewaltthat scheut man dabei nicht zurück: zwar fällt dieselbe Einzelnen zur Last, doch scheint sie aus der Stimmung der Gesammtheit hervorgegangen. Die Lust, die gezogenen Schranken durchbrechend sich selbst aufs Meer hinauszuwagen und dem Westen zuzusteuern, hat mancher Russe mit Leben und Gut gebüsst; Holländer und Vläminge, die bis zu jenen Ufern vorzudringen suchten, sind den eifersüchtigen Nachstellungen der Hanse nur schwer entgangen. Das die Newamündung beherrschende Schweden reicht diesen Bestrebungen die Hand: im J. 1493 beklagt es der Hauptmann auf Wiborg, dass die Russen bei der herrschenden Hungersnoth doch mit Getreide versehen seien. «Gar Mancher hätte das Land verlassen und wäre Christ geworden und Mancher wäre Hungers gestorben, wie dies bereits auch vielfach geschehen.» Vortrefflich weiss man gerade zur Zeit schwebender Friedensverhandlungen, etwa durch Hemmung der Salzzufuhr, den andern Theil in friedlicher Gesinnung zu stärken. Den russischen Kaufmann lässt man inzwischen ungehindert in die livländischen Städte einziehen, um durch die Drohung seiner Arrestirung einen weiteren Druck auszuüben.

Freilich haben es auch die Gegner an groben Verletzungen des beschworenen Friedens und roher Gewaltthat nie fehlen lassen. Kaum vergeht ein Jahr,

ohne dass der deutsche Kaufmann auf dem Hofe Besetzung erduldet oder wenigstens zu fürchten gehabt hätte. Nie haben dann Rücksichten auf die geschlossenen Verträge, stets nur die drohenden Schrecken einer Handelssperre den Ausgleich herbeigeführt.

Die Leitung dieses Handels war in der ersten Hälfte des 15. Jahrh. den Händen Lübecks und Wisbys nach und nach entglitten und an die livländischen Städte übergegangen. Mancherlei Rechte, die ihnen lange eifersüchtig bestritten worden, haben sie nachher als wohlerworbene ausgeübt. Nicht immer im Interesse der Gesammtheit gebrauchen sie ihre Macht: zu Zeiten, da jeder Verkehr bei Verlust des Lebens, der Ehre und des Gutes untersagt war, hat Lübeck nicht selten zu seinem grössten Missbehagen vernehmen müssen, dass der Handel zwischen Riga und Polozk, zwischen Dorpat und Pleskau mit verdoppeltem Erfolge betrieben werde. Gewaltigen Rückhalt findet der hansische Kaufmann an dem stets kriegsbereiten Livland, häufig genug aber schlägt ihm diese Verbindung zum Verderben aus.

Von dem Zustande des Pleskauschen Kontors erhalten wir inzwischen nur ausnahmsweise Kunde; alle dasselbe betreffende Aufzeichnungen sind mit dem Dorpater Archiv uns wol für immer verloren gegangen.

Während der grossen Russenkriege des 15. Jahrhunderts wird Reval durch seine Comthure, die an die Grenze gerückt, durch die Meister gelegentlich der Bitte um Hilfstruppen, wol auch durch seinen regelmässigen Hauptcorrespondenten, den Rath von Dorpat, über den Gang der Ereignisse unterrichtet. Manche interessante Einzelheit ist uns so erhalten

worden, z. B. die anziehende Episode über den Dorpat-Revalschen Seekrieg auf dem Peipus gegen die Pleskauer aus den Jahren 1479—1480.

Im J. 1494 tritt dann, nachdem die Zeichen eines allmählichen Verfalls sich schon bedenklich gemehrt, die von Seiten des Zaren lange vorbereitete Katastrophe für den Nowgoroder Hof ein. Trotz der einschneidenden Bedeutsamkeit jener berufenen Schliessung ist doch bis auf die kurze Nachricht bei Willebrandt[5]) jede dem Ereignisse einigermassen entsprechende Erinnerung verloren gegangen. Unsere Documente bieten da die mannigfachste Aufklärung[6]).

Die nächsten Jahre sind fast ausschliesslich von den Bemühungen Livlands um Freigebung der Gefangenen und des Guts erfüllt. Dem schwülen Frieden hat dann der grosse Krieg ein Ende gemacht. Während der Meister siegreiche Schlachten im Süden des Peipus schlägt, hat Reval seine Mannschaft nach Narva gesandt und lässt sein schweres Geschütz, namentlich das «Rösken», «gar seltsam im russischen Schlosse erklingen, dass den Vertheidigern Dachsteine und Gebälk um die Köpfe sausen».

Kaum ist der Friede nothdürftig geschlossen, so laufen auch schon Nachrichten von der Grenze ein, dass der russische Kaufmann der Wiederaufnahme des

---

5) Hansische Chronick pag. 112—113 und Köhler ebendaselbst pag. 240.

6) In dem Aufsatze: Die hansisch-livländische Gesandtschaft des Jahres 1494 nach Moskau und die Schliessung des deutschen Hofs zu Nowgorod (Baltische Monatsschrift, N. Folge Bd. II Heft 3 und 4, pag. 115—136) habe ich versucht, mit Hilfe einiger derselben jenes Ereigniss in seiner Verbindung mit gleichzeitigen Vorgängen darzulegen und es selbst in seinen Hauptmomenten festzustellen.

Verkehrs nicht weniger hold sei als der deutsche. Das herrschende Misstrauen lässt es aber erst 1514 zu einer sogenannten Wiederaufrichtung des Kontors kommen. Man hat da versucht, etwas längst Erstorbenes wieder zu beleben. Wie an den allgemeinen, so fehlte es jetzt an den besonderen Bedingungen jene Art des Verkehrs wiederherzustellen. Die Bevölkerung des alten Schlages war nach dem Osten verführt, das Capital verschwunden, die wachsende Rechtsunsicherheit hat einen nur spärlichen Zuzug der Deutschen aufkommen lassen. Auf den Hansetagen wird bereits die Frage verhandelt, ob der Hof nicht ganz aufzugeben sei; man bedauert zwar den Untergang «des guten Kontors», auf dessen Blüthe auch die der westlichen Factoreien beruhe, das für die Heranbildung junger Kaufleute gewesen wäre «wie eine Schule, da die Kinder Grammaticam lernen», doch konnte und wollte man auf diesem zweifelhaften Gebiete keine grossen Opfer bringen. Nur die Furcht, es könnten sich hier dann andere Nationen festsetzen, hat lange das gänzliche Verlassen des Hofs verhindert.

Ein Brief des Kaufmanns vom 14. März 1521 zeigt bereits die ganze Trostlosigkeit der Lage: «Die Kirche ist übel gedeckt und leckt an vielen Enden; die Mauern und Gewölbe geben sich von einander und Alles steht auf Stützen; Sanct Peters Kasse ist leer. Dabei geschieht ihnen so grosse Gewalt, dass es kläglich zu schreiben ist. Die Russen überlaufen täglich den Hof, misshandeln den Knecht und schlagen die Hunde zur Erde, dass sie wie todt liegen bleiben. Wenn das Alles nicht geändert wird, kann die Niederlassung nicht wol weiter bestehen.» Und freilich war daran nicht

viel zu ändern. Ein grosser Brand, verbunden mit Plünderung durch die Russen, vollendet den Ruin; im October 1544 geht die Nachricht ein, dass alle Bewohner nebst den vierfüssigen Wächtern den Hof verlassen haben.

Der russische Handel hat sich inzwischen in die livländischen Städte gezogen, Dorpat und Reval sind mächtig aufgeblüht und haben durch weitere Verbote die übrigen Hansen ganz aus diesem Verkehr zu verdrängen gesucht. Zahlreiche Acten belehren uns über diese Absicht und die unter den Bundesgliedern dadurch herbeigeführte Entfremdung.

Auch dem kleinen Narva, dem man alle Verpflichtungen einer Hansestadt aufzubürden gesucht, ohne ihm doch eins der Rechte einzuräumen, schien sich damals eine glänzendere Zukunft zu eröffnen.

In jener ersten Zeit des darniederliegenden Verkehrs, die der Schliessung des Kontors folgte, da weder Deutsche noch Russen sich in das fremde Gebiet hineinwagten, wurden die alten Verbindungen noch am Regsten in der Grenzstadt gepflegt.

Längere Zeit hat der Orden ernstlich an die Verlegung des Stapels dorthin gedacht; freilich hat in Folge der Eifersucht der grösseren Städte und der ununterbrochenen Störungen, denen der dortige Verkehr von Seiten der Hauptleute auf Iwangorod ausgesetzt war, dieser Plan wieder aufgegeben werden müssen. Bald sah sich Narva abermals auf den alten Handel mit der Landbevölkerung und den russischen Grenznachbarn angewiesen, die dort ihr Pelzwerk absetzten und ihre Salzeinkäufe besorgten.

Und nun erwächst ihm seit den 20-ger Jahren

des 16. Jahrhunderts in dem Unternehmungsgeist der Iwan- und Jamgoroder selbst auf diesem Gebiete eine gefährliche Nebenbuhlerschaft. Jene beginnen die Handelsreise nach Reval, geben ihren Geschäften bald eine grössere Ausdehnung, so dass die in ihren Grundsätzen schwerfälligeren Narvenser sich bald aus ihrer ganzen Nahrung verdrängt sehen. In unzähligen schwermüthigen Schreiben malen sie den Ruin ihres Orts aus und bestürmen die Hartherzigkeit Revals, dem Beschlusse des Städtetags von 1522 endlich Folge zu geben, die Iwan- und Jamgoroder von dort zu verweisen und so auf den alten Verkehr zu beschränken.

Die freilich aus keiner ganz gleichmüthigen Stimmung geflossenen Schilderungen über das Treiben und rasche Emporkommen des strebsamen Handelsvölkchens jenseits der Grenze geben jenen Briefen einen grossen Reiz.

«Diebe und Mörder aus den Gefängnissen und alle Bösewichter, ja Schweinehirten, werden dort hingesetzt.» Kraft des ihnen angeborenen Handelstriebes werden sie bald der Aufgabe der Landesvertheidigung, mit welcher sie betraut worden, untreu und wenden sich einträglicheren Gewerben zu. Durch Pferdediebstahl, Hehlerei und Falschmünzerei wird rasch, wenn auch nicht sehr respectabel, das nöthige Betriebscapital herbeigeschafft. Die Narvenser «können weder ihre Pferde noch Ochsen vor ihnen bewahren und auch in den fernerliegenden Ortschaften morden, rauben und stehlen sie, dass es Gott erbarme.» In Reval verschwinden viele Metallbeschläge von Kirchen- und Hausthüren und wandern in grossen Ladungen über

die Grenze. Auch die Falschmünzerei konnte trotz der in diesem Berufe damals herrschenden Concurrenz noch immer ihre Leute, wenigstens in gewissem Sinne, redlich nähren. Der Zusammenlauf auf Iwangorod wird immer gewaltiger. «Bald will in Russland Niemand mehr beim Pfluge bleiben, Alle laufen in die Stadt und werden Kaufleute, und kaufen sie auch nicht, so stehlen sie doch so viel, dass sie reich werden.» Ihre Handelsbeziehungen reichen bis nach Reval, Dorpat und Finnland; im östlichen Estland «giebt es keinen Edelmann mehr, von dem sie nicht den Namen und die Grösse des Geldbeutels kennen». Das Landvolk kauft nur bei ihnen, denn «sie sprechen die undeutsche Sprache besser als das Russische» und verkaufen auch billig, «da sie zu Kaporje und im Watlande für eine Mark Dennige zehn Mark böses Geldes haben können». Der Salzhandel Narvas «liegt bereits ganz im Drecke» und seine Mittel erscheinen ihm gegenüber denen der Nachbarstadt «wie eine Maus neben einem Bären». Die, welche noch vor zwei Jahren «Fische zu Markt trugen, oder Schlächter, Trödler und Gärtner waren, sind schwerreiche Kaufleute und Finançiers (Finanzers) geworden und handeln mit Tausenden». «Sie wachsen und gedeihen zu einem gewaltigen, unüberwindlichen Volk, wir aber und unsere arme Stadt müssen verderben und untergehen» ist der Refrain des Ganzen.

Für die Stellung Russlands zu Livland während des 15. und der ersten Hälfte des 16. Jahrhunderts, für die Blüthe und den Untergang des Nowgoroder Hofes, für den Anbruch einer neuen Zeit, welche dem Verkehr freiere Bewegung schaffte, ihm andere

Wege eröffnete, — lauter Vorgänge, die sowol vom Standpunct der politischen, wie der Handelsgeschichte von nicht geringer Bedeutung scheinen — bieten unsere Acten mannigfache Aufklärung.

Neben diesem Sammeln neuen Materials konnten wir, wie dies ebenfalls in unserem Auftrage lag, eine grössere Anzahl auf dieselben Verhältnisse sich beziehender Stücke aus der älteren Zeit, welche im Livländischen Urkundenbuche bereits veröffentlicht worden, sowie mehrere aus den Jahren 1509-1515, die Napiersky für seine bezügliche Edition aus dem Revalschen Archiv zugänglich gewesen, durch Vergleich mit den Originalen in ihrer Correctheit prüfen. Für nicht wenige ergaben sich wesentliche Berichtigungen, bei andern konnten Lücken, welche das richtige Verständniss sehr beeinträchtigt hatten, ergänzt werden. Leider wurde diese Arbeit bedeutend erschwert durch die im ersteren Werke beliebten, aber keineswegs consequent durchgeführten Veränderungen der Orthographie, die sich nicht selten auch auf die Grammatik der Vorlagen erstrecken.

Aus dem Livländischen Urkundenbuche sind folgende Nummern collationirt worden: (Band II) № 987. 1009. 1026. 1038. 1039; (Band III) 1046. 1048. 1049. 1060. 1061. 1077. 1082. 1103. 1109. 1125. 1127. 1167. 1171. 1217. 1323. 1331; (Band IV) 1547. 1560. 1605. 1611. 1613. 1873. 1889. 1901. 1902. 1906. 1908. 1926; (Band V) 1971. 1975. 1998. 2000. 2001. 2018. 2020. 2021. 2040. 2044. 2049. 2060. 2067. 2069. 2076. 2100. 2104. 2105. 2117. 2153—2156. 2161. 2162. 2205. 2323. 2331. 2333. 2374. 2375. 2377. 2476. 2488. 2499. 2525.

2555. 2556. 2651; von den Russisch-Livländischen Urkunden Napiersky's nachstehende: № 220. 306. 308. 313—316. 319—322. 325—327. 329—332. 338—340. 343—348. 350—353.

Der vom Rathe der Stadt Reval gütigst gestatteten bequemen Benutzung des Archivs habe ich an dieser Stelle mit gebührendem Danke zu erwähnen. Dieselbe freundliche Förderung, die mir vor drei Jahren in Riga zu Theil geworden, habe ich jetzt hier gefunden. Namentlich hat Hr. Obersecretaire Greiffenhagen diesen Nachforschungen ein reges *Interesse* bewiesen und sich um den gedeihlichen Fortgang derselben das grösste Verdienst erworben.

Der Kaiserl. Akademie der Wissenschaften, welche, auch nachdem die Arbeiten eine grössere als die erwartete Ausdehnung gewonnen, die Mittel zu deren Durchführung bewilligt, im Besondern dem Hrn. Akademiker Kunik, der dem Unternehmen die bedeutendsten Zeitopfer bereitwilligst gebracht hat, fühle ich mich zu erneuertem Danke verpflichtet.

St. Petersburg im October 1871.

(Aus dem Bulletin T. XVII, pag. 319—379.)

3 2044 025 665 449

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

STANFORD UNIVERSITY
CHARGE

4195848
AUG 22 '75 H